LE

PROTESTANTISME

JUGÉ ET CONDAMNÉ

PAR LES

PROTESTANTS

AVEC LE DOUBLE COMPTE-RENDU D'UNE DISCUSSION PUBLIQUE ENTRE L'AUTEUR ET UN MINISTRE, POUR CHAPITRE PRELIMINAIRE

Diligite homines, interficite errores.
ST. AUGUSTIN.

Traitée à son vrai point de vue, cette question n'est point propre à exciter le scandale, ni à réveiller les haines.
VINET, Pasteur à Lausanne.

Ou Jésus-Christ n'a pas organisé d'Eglise, ou l'Eglise catholique est celle qu'il a organisée.
NAVILLE, Pasteur à Genève.

Un aveu en notre faveur de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause.
VIENMANN.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa.

PAR L'ABBÉ C. GUILLAUME

MONTRÉAL:
IMPRIMÉ PAR GEORGE E. DESBARATS.
1870

ENREGISTRÉ, conformément à l'acte du parlement du Canada, en l'année mil huit cent soixante-dix, par GEORGE E. DESBARATS,
dans le bureau du Ministre de l'Agriculture.

A

SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR JOS. EUGENE GUIGUES,

EVEQUE D'OTTAWA.

MONSEIGNEUR,

Le travail que j'ai intitulé : *Le Protestantisme jugé et condamné par les Protestants*, devait naturellement paraître sous les auspices de l'un de nos premiers Pasteurs, chargés de l'instruction religieuse et du gouvernement spirituel des peuples confiés à leur sollicitude. Si je n'avais considéré que les lumières et les vertus si éminentes de notre Episcopat canadien, je n'aurais éprouvé que la difficulté du choix pour la dédicace de mon livre. Mais la reconnaissance comme les autres sentiments de mon cœur m'en ont ôté la liberté en me désignant Votre Grandeur d'une manière toute spéciale.

Votre nom, Monseigneur, si aimé, si vénéré parmi nos concitoyens d'autre croyance autant que chez nos populations catholiques, descendra sur mon faible ouvrage avec une abondance de bénédictions célestes. Il l'accompagnera jusqu'au sein des familles, le leur recommandera, le leur fera lire et goûter, lui fera produire plus sûrement le bien dans les âmes. Un seul Protestant converti, un seul Catholique chancelant fortifié, quelle noble récompense ! Si elle peut m'être accordée, elle me fera sentir plus vivement encore tout ce que je vous devrai après Dieu, Monseigneur, du succès de mon entreprise, et ce sentiment ne sera qu'un doux souvenir de plus ajouté à celui de tous vos autres bienfaits.

Au reste, Monseigneur, en m'imposant ce travail, j'aurai donné à Votre Grandeur une preuve de mon obéissance respectueuse et du dévouement sans bornes avec lesquels je veux toujours être,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ABBÉ C. GUILLAUME.

APPROBATIONS.

Joseph Eugène Guigues, par la Miséricorde Divine et la Grâce du Saint-Siège Apostolique, Evêque d'Ottawa.

Nous avons fait examiner par des hommes compétents l'ouvrage du Révérend C. Guillaume, intitulé : Le Protestantisme jugé et condamné par les Protestants. Après un examen sérieux, ils se sont accordés pour rendre hommage à la force des preuves, à l'à-propos des citations et enfin à l'esprit de charité qui, ménageant les personnes, ne flétrit que les erreurs, et donnent à ce livre le mérite de l'actualité. Nous savons que cet ouvrage a exigé bien des recherches et qu'il est le fruit de longues veilles et d'un travail persévérant. Nous sommes donc heureux de pouvoir lui donner notre approbation et notre recommandation. Les catholiques en le lisant s'affermiront dans leur foi, et les Protestants qui le liront aussi avec réflection, voyant avec surprise leurs erreurs condamnées par les Protestants eux-mêmes, abandonneront une religion qui ne leur offrira plus l'assurance de sauver leur âme en suivant ses enseignements.

Donné à Ottawa le 6 octobre 1870.

✠ JOS. EUGENE, EV. D'OTTAWA.

PRÉFACE.

Ce n'est point une prétention d'auteur qui nous a engagé dans la composition de l'ouvrage que nous livrons aujourd'hui au public catholique et protestant. Un si beau titre nous le laissons pour ceux à qui il est dû bien mieux qu'à nous, pour ne réclamer que le mérite de la compilation et de l'ordre donné aux matières, si mérite il y a dans un travail de ce genre. Nous ne sommes pas auteur, tant s'en faut. Il a fallu des circonstances tout à fait particulières et que nous ne pouvions en aucune façon contrôler, pour nous déterminer à mettre au jour ces études sur le Protestantisme, entreprises depuis des années pour la satisfaction de nos devoirs et l'instruction du peuple qui nous est confié.

Pourquoi les Raymond, les Rondeau, les Vuargneau, les Desislets et les Duclos n'ont-ils pas laissé nos catholiques professer en paix et confiance la Religion de leurs pères, la belle et sainte Religion catholique, apostolique et romaine qu'apportèrent les Jacques Cartier, les Champlain, les Brebœuf et les Lallemand, lorsqu'ils vinrent, au nom de la France, prendre possession du Canada? Mais, le troupeau attaqué, c'est le devoir du pasteur de courir à sa défense, de donner même sa vie, s'il était nécessaire. Loin de nous cependant était la pensée que nos luttes de pasteur pour sauver de la séduction quelques-unes de nos chère ouailles, vaudraient la peine d'occuper un instant seulement l'attention du public, et, dans cette conviction, nous n'avions jamais songé à rien publier sur ces luttes. Nos paroissiens en avaient été les témoins; ils en connaissaient le résultat; ils avaient jugé les mercenaires; ils s'étaient armés de défiance; notre foi n'avait plus à souffrir; notre troupeau était hors de danger.

Aucun de ces évangélistes nouvellement improvisés n'avait cru avoir assez bien fait ressortir les avantages de sa doctrine de fraîche date, pour devoir entonner par écrit l'hymne de la

victoire. Un tel silence de la part de pareilles gens avait bien sa signification ! Nous en étions là, ne sachant quelle vertu admirer le plus chez les missionnaires, ou de leur modestie, ou de leur franchise. Telle n'a pas été la manière de voir de M. Duclos. Moins modeste, moins franc, et, il nous fait peine d'avoir à le constater, pas plus ami de la vérité, il s'est cru obligé de rompre le silence ou de permettre qu'un autre l'ait rompu pour lui, afin de donner au public Protestant et Catholique des preuves écrasantes de sa force de vérité, de logique et d'argumentation. Il faudra donc nous y résigner et lui pardonner charitablement. N'avait-il pas à pallier sa déconfiture aux yeux d'un pauvre habitant, méthodiste ou baptiste, nous ne savons, et peut-être lui-même pas plus que nous, nouvellement arrivé dans notre paroisse ?

Le titre que M. Duclos donne à son œuvre est sans prétention en apparence : Une entrevue entre un ministre et un curé, ou compte-rendu d'une petite discussion, etc. Mais il ne lui rappelle pas moins une rude échauffourée qui doit s'ajouter au catalogue de toutes celles que, déjà auparavant, avait subies le nouvel Evangile. Quant à M. Duclos lui-même, il s'y est résigné avec une patience et un savoir-faire admirables. Or, la perfection ne s'acquiert pas dans un seul jour ; et tout le monde se disait instinctivement : ce n'est pas la première fois que pareille confusion lui arrive.

Ce M. le Ministre, puisque Ministre il faut voir en M. Duclos, eût-il gardé le silence, nous ne demandions pas à le rompre, nous aurions même un peu espéré pour sa conversion. Mais il a voulu faire de la publicité, nous nous sommes résigné à le suivre dans la voie de la publicité.

Encore une fois nous ne sommes pas auteur ! Ce défaut nous fait donc un devoir, dès ce moment, de réclamer la plus grande indulgence de la part de nos lecteurs. Nous croyons d'ailleurs la mériter à plusieurs titres que nous devons leur soumettre à l'instant.

Un écrivain protestant, ministre à Lauzanne, dont la douce et illustre mémoire est bien faite pour unir dans un commun sentiment de regret respectueux les Protestants et les Catholiques, Alexandre Vinet, écrivait, il n'y a que peu d'années encore, ces belles, ces fortes paroles :

" Quiconque est d'avis de laisser la vérité faire toute seule " ses affaires, n'est pas son ami. Je croirais bien plutôt " qu'aucune parole de vérité ne demeure absolument sans

" effet, et qu'aucun germe ne périt. L'irritation elle-même est " un fruit amer, mais un fruit." (1).

Si une âme qui ne possédait qu'incomplètement la vérité, une âme dont le propre était si bien la mansuétude, a si bien senti et si fortement exprimé le devoir, pour quiconque possède la vérité, de la dire au prix de l'opposition la plus violente, et malgré le désespoir de la voir admettre, comment nous, Catholiques, qui possédons la vérité vivante, totale, substantielle, nous qu'elle possède, qu'elle pénètre, qu'elle vivifie, la tiendrions-nous captive sans injustice à son égard? Comment encore, sans injustice, la laisserions-nous *faire toute seule ses affaires* avec les intelligences qu'elle doit éclairer, les cœurs qu'elle doit nourrir, les âmes qu'elle doit fortifier et sauver?

Pour un Catholique, c'est donc un devoir d'aider la vérité. Pour un prêtre, ne serait-ce pas un crime que le silence? L'erreur aurait alors beau jeu *pour faire toute seule ses affaires*! Notre devoir comme Catholique et notre obligation comme prêtre, c'est là notre premier titre à l'indulgence que nous avons réclamée.

Nous en avons un second dans notre foi: *Crédidi propter quod locutus sum:* J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Nous avons cru à la divinité, à l'infaillible vérité de la foi qu'enseigne et que prêche l'Eglise catholique pour sanctifier les âmes et les sauver; c'est pourquoi nous avons parlé pour la défendre contre les attaques de tous ces soi-disant ministres du saint Evangile, mais plus réellement débitants de doctrines et colporteurs de livres anti-chrétiens.

Nous avons cru aussi à la divine autorité, à la divine efficacité du ministère pastoral de cette même Eglise catholique; c'est pourquoi nous avons parlé pour dévoiler aux yeux des Catholiques et des Protestants eux-mêmes les misères profondes du Protestantisme, et pour montrer combien peu cette erreur est faite pour attirer à elle les esprits droits, unis à des consciences pures et à des âmes honnêtes. *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.*

Nous en avons un troisième dans notre espérance. *J'ai espéré, et c'est aussi pourquoi j'ai parlé.* L'estimable Vinet dont nous aimons toujours à citer les bonnes paroles, écrivait encore ces belles, ces fortes pensées:

" Le découragement serait donc déraisonnable et injuste;

(1) Essai sur la Manifest. des Convict. Relig. p. 45.

" mais eût-il plus d'excuse qu'il n'en a, le devoir de qui pos-
" sède la vérité, c'est de ne pas laisser aux seuls événements
" l'honneur de la démontrer et de l'imposer." (1)

Il nous a semblé que nous avons besoin, dans ce pays, parmi les Protestants, d'un livre écrit dans ce pays sur le Protestantisme, pour deux raisons principales : l'une, basée sur la bonne foi et la trop grande crédulité de certains Catholiques, assez instruits d'ailleurs des vérités de leur religion, mais qui ne connaissent point assez l'erreur du Protestantisme qu'on vient, jusque chez-eux, leur offrir de partager, en leur disant qu'elle est pure, qu'elle est sainte, qu'elle est salutaire; l'autre, basée sur les manœuvres indignes et les coupables trahisons de ces Canadiens nés dans le Catholicisme, mais qui aujourd'hui ont apostasié leur foi, leur pays, leur famille, tout leur passé, pour se vendre, sans scrupule et sans honte, aux ennemis de tout ce qu'ils auraient dû avoir de plus cher.

Aux premiers, il faut leur faire mettre la main dans les nombreuses plaies du Protestantisme et leur dire, pour qu'ils le croient une bonne fois avec conviction : par amour pour votre âme et pour la vérité, considérez-la sérieusement, cette doctrine qu'on vient vous offrir. Elle est toute cette erreur, tout ce désordre, tout ce mal. Ceux qui vous en assurent, ce sont les témoins nombreux que nous allons interroger, témoins cependant dont tout l'intérêt et toute la gloire étaient en jeu pour excuser, embellir même le Protestantisme. *Ex ore tuo te judico :* nous en jugerons pas ses propres aveux! Etonnés de la trouver si pauvre en vérité, si dénuée de véritables vertus chrétiennes, ces Catholiques n'auront tous qu'une voix pour s'écrier comme l'apôtre sur le Thabor : *Domine, bonum est nos hic esse :* Nous sommes, Seigneur, bien, très-bien ici avec vous, dans votre sainte Eglise catholique! C'est sous sa tente que nous continuerons à résider ; car c'est d'elle seule, comme c'est de vous seul, ô Dieu d'amour et de vérité, que procèdent les paroles de la vie éternelle!

Aux autres, tout habiles, instruits et puissants qu'ils se croient être, il est nécessaire encore de leur montrer le Protestantisme tel qu'il est en lui-même, dans son essence, ses œuvres, ses tendances et ses fruits. A eux aussi, malgré leur science, il est nécessaire de le répéter : non, le Protestantisme, comme doctrine religieuse, n'est rien autre chose que l'erreur,

(1) Essai sur la Manifest. des Convict. Relig. p. 45.

le désordre, la révolte, le mal. *Ex ore tuo te judico.* Vous avez de la science, du savoir, jugez en donc par les aveux que lui arrache la vérité.

" Un peu de science, a dit un écrivain, éloigne de la Reli-" gion ; mais, ajoute-t-il aussitôt, beaucoup de science y ra-" mène." Un peu de science ne vous a laissé voir dans le Catholicisme et son Eglise, que des erreurs, des torts, un esclavage supposés, et dans le Protestantisme, que des vérités, des vertus, une liberté qu'il n'a pas, et qu'il ne peut avoir? Un peu plus de science vous fera revenir sur ce premier jugement. Vous verrez tout le contraire de ce que vous avez cru voir jusqu'ici ; mais, cette fois, ce sera pour être plus juste, et pour donner raison à qui le mérite.

Vous ne voulez plus du Catholicisme, dites-vous ! Il a cependant porté le monde durant dix-huit siècles, et le dix-neuvième s'avance ? Avez-vous renoncé à toute sa vérité parce que vous l'avez trouvée en défaut sur quelque point? N'en accusez que votre peu de science et votre peu d'usage dans ces sortes de jugements. Comment, avec votre savoir, ne vous apercevez-vous pas que l'erreur parvient très-rarement à un aussi bel âge? Vous combattez le Catholicisme! Serait-ce dans l'espoir de le renverser que vous lui faites la guerre? Vous nous forceriez à vous rappeler ce qui vous a échappé jusqu'ici, malgré votre savoir : que le Catholicisme, durant les dix-neuf siècles qu'il aura bientôt sur le front, a eu bien d'autres scrutations à subir, et bien autrement raffinées que les vôtres ; bien d'autres poussées et bien autrement violentes et redoutables que les vôtres à endurer. Le résultat de ces poussées et de ces scrutations, le connaissez-vous ? On doit le supposer, puisque vous avez du savoir : *Etenim non potuerunt mihi :* en fin de compte, rien n'a prévalu contre moi! N'est-ce pas décourageant à l'extraordinaire?.....C'est que le Catholicisme a pour lui des promesses : *ecce ego vobiscum sum,* et que vous n'en avez pas. C'est encore que Celui qui lui a fait ces promesses peut les tenir. Le veut-il ? Osius, Leybnitz, Luther, Calvin et bien d'autres protestants encore se chargent de nous le dire. Nous sommes donc sans crainte pour le Catholicisme ; ses victoires passées et présentes nous assurent de ses triomphes présents et futurs. *Etenim non potuerunt mihi !* Ce mot vient de l'éternité, et vous, le cours du temps vous emporte!

Laissez tous ces subterfuges et ces pauvres expédients de l'erreur aux abois. Ils n'accusent que ces deux choses : ou la

mauvaise foi, ou l'aveuglement. Levez plutôt la tête et voyez, pour votre édification, tout ce beau, ce sublime mouvement que se donnent tant d'âmes éclairées, sérieuses et honnêtes, soit autour de vous, soit dans le lointain. Toutes, elles accourent vers le centre de la vérité, de l'unité vers le Catholicisme, en un mot, qui, aujourd'hui, est tout le Christianisme, toute la vérité, toute la civilisation. Nous avons confiance, nous avons espérance dans ce mouvement qu'opère la vertu unie au plus beau savoir, et c'est cette espérance qui nous a fait parler : *J'ai espéré, c'est pourquoi j'ai parlé !*

Enfin, il nous tarde de pouvoir dire aussi : *J'ai aimé, c'est encore pourquoi j'ai parlé.* Ce n'est pas un ouvrage de contention ou de polémique que nous nous sommes proposé d'écrire. Nous sommes pleinement de l'avis de saint Augustin qui s'entendait un peu dans ces sortes de combats pour la vérité : *Diligite homines, interficite errores.* Aimer les hommes et combattre leurs erreurs, telle est aussi notre devise. Placée comme un signe de ralliement au frontispice de notre travail, elle a surtout été gravée en profonds caractères dans notre cœur. Constamment nous avons cherché à nous animer de ces deux dispositions chrétiennes qui s'engendrent et se fortifient réciproquement. La charité que nous avons pour les hommes est en raison du mal que leur fait l'erreur, et nous détestons l'erreur, nous cherchons à la combattre, à raison du mal qu'elle fait aux hommes.

Mais si, en pénétrant dans les âmes qui lui sont fermées par la prévention, la vérité leur fait quelques blessures, personne n'en souffrira plus que nous, car nous sommes de ceux qui savent que la prévention est souvent excusable, qu'elle est honorable même quelquefois.

Le moins qu'ils nous a été possible nous avons parlé des *personnes ;* et, le plus que nous l'avons pu, nous avons parlé des *choses.* Ce ne sont point les Protestants que nous avons jugés, mais le Protestantisme. Or, comme le dit encore très-bien l'estimable Vinet : " Traitée à son vrai point de vue, cette " question n'est point propre à exciter le scandale ni à réveil- " ler les haines." (1)

Et comment aurions-nous pu nous écarter de cette ligne dans le cadre que nous sommes proposé ? Nous ne disons presque rien de nous-même ; les témoignages enregistrés

(1) Mémoire en faveur de la liberté des cultes, p. 74.

forment presque tout notre travail, et encore ces témoignages sont presque tous exclusivement protestants pour justifier le titre que nous avons donné : *Le Protestantisme jugé et condamné par les Protestants.* Sans doute nous avons choisi les plus forts et les plus concluants ; mais qui nous en ferait un crime ? Les susceptibilités trop délicates, s'il s'en rencontrait, n'entendraient pas moins, dans ces aveux, le sentiment de tout ce que le Protestantisme a de savoir, d'intelligence et de vertu dans tous les pays. Nous citons l'auteur, son ouvrage, la page même où le lecteur pourra trouver plus facilement les mots et les jugements que nous faisons prononcer. Tout ce qu'il y a de nous, ce sont quelques bien rares réflections que nous croyons voir sortir naturellement du sujet, réflections que nous avons cru être approuvées d'avance par tout lecteur dont l'erreur n'a point encore trop perverti le jugement.

Toutefois, pour nous faire pardonner, si faute il y avait de notre part, dans ces réflections, nous aimons encore à nous expliquer. Nous empruntons à un célèbre cardinal ses mots et ses pensées qui sont toute notre pensée, tout notre sentiment :

" Que si, dans ces discours, il y a quelquefois de la pointe " et vigueur, ce sont paroles qui s'adressent au mal et non au " malade ; ce sont coups portés contre l'hérésie et non contre " l'hérétique, et ce sont traits de langue et de plume qui res- " semblent aux traits décochés par cet industrieux archer, " lequel, sans offenser Achis, son bien-aimé, sait bien offenser " le serpent qui l'entortille." (1)

Tels sont et la tache que nous avons entreprise et les motifs qui nous ont fait agir, dût le sentiment du devoir et le désir du bien nous avoir abusé sur l'insuffisance de nos moyens et la difficulté de la tentative. Nous l'avons poursuivie, non-seulement dans l'intérêt de la vérité et par dévouement à nos convictions, mais encore par justice, par honneur, nous pouvons dire même, par amour pour nos adversaires. Outre la sympathie des Catholiques, nous avons mis notre confiance dans celle de tous les amis de l'ordre, de la société et du pays, dans tous les honnêtes gens de toutes les convictions. Nous l'avons mise en particulier dans la loyauté des Protestants de toutes les dénominations qui, à la manière dont nous avons attaqué le Protestantisme, reconnaîtront, il faut l'espérer, que le zèle de nos intentions, s'il est vif, n'en est pour cela que

(1) Card. de Bérulle, Œuv, in fol. De la mis. des past. p. 43.

plus charitable et plus bienveillant, et nous permet de le redire en toute vérité et en toute sincérité : *J'ai aimé, c'est encore pourquoi j'ai parlé !*

Tels sont aussi et notre deuxième excuse et notre dernier titre à toute l'indulgence possible. Il eût été facile à tout autre de dire bien mieux les choses, nous en convenons sans peine ; mais il lui eût été, croyons-nous, bien difficile d'aimer d'avantage et d'aimer mieux.

St. André Avellin, 20 avril, 1870.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

1. CITATION DE L'ÉCRIT DE M. DUCLOS.

Nous voulons être juste à l'égard de M. Duclos et de la doctrine qu'il venait de si loin, pour la première fois, apporter à nos populations. Il nous faut donc citer son écrit tout entier. Ses dimensions le permettent et l'honneur que nous aimons toujours à témoigner à un adversaire, lors même qu'il attaque nos convictions les plus saintes, nous en fait un devoir. Nous subissons, pour ainsi dire, malgré nous, la séduction d'un si beau langage. Mais pourquoi faut-il que nous ayons à en attaquer le fond pour en prévenir les mauvaises conséquences? Si le mot d'un sage était toujours juste, *le beau* ne serait jamais autre chose que *la splendeur* du vrai. M. Duclos a donc, comme on le voit, voulu forcer à s'être trompé le philosophe de l'ancienne Grèce que tous les siècles avaient heureusement surnommé le divin Platon !

UNE ENTREVUE ENTRE UN MINISTRE ET UN CURÉ, OU COMPTE-RENDU D'UNE PETITE DISCUSSION ENTRE M. LE CURÉ GUILLAUME ET M. DUCLOS, PASTEUR, LE 22 FÉVRIER 1867, CHEZ M. LAVERGNE, ST. ANDRÉ AVELLIN.

Il est un fait que nous devons constater: c'est que le clergé catholique romain n'aime pas à rencontrer le ministre de l'Evangile et encore moins à entrer avec lui dans une discussion simple, franche et honnête, n'invoquant pour autorité absolue que le livre divin, la Bible, Nous pourrions nous demander pourquoi un clergé si nombreux, si riche et renfermant dans son sein des hommes aux connaissances étendues, s'efforce-t-il d'éviter toute rencontre avec les ministres protestants? Est-ce de sa part indifférence pour le salut de ses adversaires en religion? Nous ne le croyons pas. Il ferait moins d'efforts secrets pour détourner une pauvre jeune fille, un pauvre jeune homme, d'assister aux assemblées où le pur Evangile est prêché.

Ou bien, nous croirait-il en bonne voie de salut? Alors pourquoi ces malédictions, ces haines dont les protestants sont l'objet,

Ou bien enfin, les ministres seraient- ils trop enraciné dans leurs vues pour qu'il n'y ait aucun espoir de les leur faire abandonner? Mais ce serait avoir peu de confiance en la puissance de la vérité à laquelle aucune doctrine erronée ne saurait résister. Qu'est-ce donc si ce n'est ni indifférence, ni la foi que les protestants sont dans une bonne voie, ni les doutes sur la puissance de la vérité? Nous voulons laisser le lecteur répondre pour lui-même ; mais

ne serait-ce pas parce que le clergé catholique romain s'est aperçu qu'il ne peut pas répondre d'une manière satisfaisante aux objections et aux arguments de quiconque, comme le protestant, appuie ses croyances religieuses sur l'autorité infaillible de la Bible?—Voyez... Aussi fûmes-nous surpris, alors que M. D. présidait une assemblée religieuse dans la demeure de M. L..., de recevoir une lettre du Curé de la paroisse, demandant la faveur d'être admis dans l'assemblée avec quelques-uns de ses croyances religieuses. Que penser d'une telle démarche? que M. le Curé, fatigué de prêcher l'erreur, voulait enfin connaître la vérité? C'eût été un fait aussi rare qu'il eut été beau. Pourtant plus d'une fois nous avons vu un prêtre converti à l'ouï d'une seule prédication Evangélique. Ou bien qu'il venait pour discuter et comparer les enseignements de l'Evangile avec ceux de son Eglise; c'eut été encore plus rare. Et dans ce cas il fallait supposer M. le Curé d'une rare bonne foi ou d'une ignorance extraordinaire pour ne pas savoir que l'Evangile condamne les dogmes de Rome.

La suite nous montrera que ce n'était ni l'un ni l'autre.

Le service terminé et la présentation d'usage faite, la conversation suivante s'engagea entre M. le Curé G.. et M. le pasteur D...en présence d'une quarantaine de canadiens-français. M. le Curé se tournant vers M. D. à qui la lettre avait été adressée, lui dit: Je désire prendre connaissance de la nouvelle doctrine que vous enseignez dans ma paroisse.

M. D.—M. le Curé ne trouvera pas hors de place si je réponds pour mon ami, vu que sa doctrine et la mienne sont parfaitement la même.

M. le Curé.—(un peu désappointé.)—Non pas, M.; du reste je ne viens pas pour discuter, mais tout simplement pour être enseigné avec mes paroissiens.

M. D.—Votre démarche, si elle n'est pas sincère, a au moins le mérite de la nouveauté. Mais je ne veux *point soupçonner* votre bonne intention. Veuillez, M. le Curé et MM., faire silence, et selon votre désir et contrairement à l'ordre généralement suivi en tel cas, je vais commencer par vous dire en peu de mots ce que nous croyons et puis ce que nous ne croyons pas. Ne voulant pas abuser de votre patience et de votre bon vouloir, je limiterai mes remarques à la doctrine du Salut, étant celle qui doit nous préoccuper en premier lieu, n'est-ce pas? parler de la nécessité du Salut c'est admettre la réalité de la perdition éternelle de l'homme. En effet, l'Ecriture d'accord en cela avec notre expérience, nous enseigne notre complète incapacité pour faire le bien. (Rom. iii. 10, 11, 12.—Ps. xiv, 1; LV. 3, Job xxxv. 10.) Le mal étant reconnu, qui le guérira? L'homme étant condamné à la mort éternelle, qui l'en arrachera?

Réponse.—Jésus qui s'est donné en rançon pour plusieurs. Math. xx. 28, Marc. x. 45, 1 Tim. ii. 6.

L'homme avait commis toutes sortes d'abominations, qui portera la peine et le châtiment de ses péchés?

Réponse.—C'est Jésus-Christ l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, Jean I, 29,—Jésus-Christ qui a offert son âme en sacrifice pour le péché. Es. L. iii. 10.—Jésus-Ohrist qui est mort afin que le péché ne régnât point dans votre corps, Rom. vi. 12.

Voilà le médecin, J. C., et le remède, sa croix.—Comment l'appliquer à l'âme défaillante?

Réponse.—Par la foi en Jésus-Christ—Il nous dit lui-même: "Qui croit en moi n'aura jamais soif, Jean vi. 35. Qui croit en moi a la vie éternelle, v. 47, 48. Qui croit en moi il vivra quand il serait mort, xi. 25, Qui croit en moi ne mourra point, 26. Vous êtes sauvés par la foi et non par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Donc, croire que J. C. nous a tant aimés qu'il a donné sa vie pour nous, voilà la main qui saisit les promesses et les mérites de son œuvre d'expiation pour nous les approprier, doctrine qui constitue

J. C. notre seul médiateur entre Dieu et nous tel que nous le déclare l'apôtre Paul, I Tim. 25, et contrairement aux enseignements de votre église.

M. le Curé.—Prouvez-moi que ce livre dont vous invoquez l'autorité est la parole de Dieu ?

M. D.—Il n'est pas dans l'ordre que l'auditeur interrompe le maître. Ayant à vous enseigner ce que nous croyons, je n'ai pas à prouver l'autorité divine de la Bible où je puise mes renseignements. Cependant, je le ferais, si je ne croyais pas que le temps peut être mieux employé. Il y a un livre que le clergé catholique romain comme le clergé protestant reconnaissent ensemble comme le livre de Dieu. Et généralement les prêtres le possèdent en latin, si non en français et en grec, langue dans laquelle le nouveau testament fut d'abord écrit. Je vous prierai M. de me prêter le vôtre et je vous enseignerai les doctrines que nous professons.

M. le Curé.—Je ne l'ai pas avec moi.

M. D.—C'est malheureux.

M. le Curé.—Du reste, ce que je vous demande, c'est de me prouver que le *vôtre* est la parole de Dieu.

M. D.—Je vois ce que vous voulez, vous voudriez que je vous dise que nous tenons ce livre de Rome. Malheureusement je ne puis vous céder ce point; l'histoire est là qui me le défend.

M. le Curé.—Je viens ici sans livre et sans religion, et j'ai besoin pour croire que vous me prouviez l'autorité divin du vôtre.

M. D.—Nous ne sommes pas ici M., pour jouer une pétite comédie d'écolier. Mettons, s'il vour plaît, au sujet, tout le sérieux qu'il mérite. Vous pourriez avoir parfaitement raison quand vous dites que vous êtes ici sans religion, je vous ferai seulement remarquer que la religion n'est pas un vêtement que l'on dépose à volonté au presbytère, pour pouvoir aller s'amuser plus librement chez un voisin, ou dans une auberge, ou au théâtre.

Non ! Elle est une croyance et un sentiment qui ont pour siége le cœur ; ou il est impossible de laisser à la maison une croyance et un sentiment religieux pour les reprendre ensuite ; ce que je crois dans mon cabinet je suis forcé de le professer dans le monde; je conclus donc que M. le Curé a avec lui sa religion, ou il n'en a pas du tout. Si donc vous reconnaissez n'en avoir aucune, ce qui serais triste pour un homme qui se voit chaque jour dans la nécessité d'en enseigner une, je commencerai tout naturellement par lui prouver l'autorité divine des Ecritures Saintes, comme je ferais avec un Chinois ou un Indous; si, au contraire, vous êtes ici ce que vous étiez dimanche passé et ce que vous serez dimanche prochain dans votre Eglise, prêtre catholique, prenons pour base commune de discussion la seule chose que nous ayons en commun, l'Evangile. Si vous refusez le mien, prenons le vôtre en tout semblable à celui-ci.—Vous me permettrez, n'est-ce pas, M., de vous demander de bien vouloir nous prouver, non dans cette édition qui vous paraît suspecte, mais dans la vôtre, les dogmes de votre Eglise. Il me semble que vos paroissiens ont droit de l'exiger et que leur foi en serait considérablement fortifiée.

M. le Curé.—Non! je ne peux pas le faire.

M. D.—Craindriez-vous peut-être le rapprochement des Saintes Ecritures, des dogmes de Rome ?

M. le Curé.—Je ne suis pas venu pour cela et je ne veux pas le faire.

M. D.—Je comprends ; dans une de vos rencontres avec un de mes amis, le soleil de l'Evangile a lancé dans les noirs ténèbres de l'Eglise de Rome, quelques rayons lumineux qui vous ont révélé tant d'inventions humaines que vous craignez aujourd'hui quelques nouvelles découvertes.

Croyez-moi, MM., et chers concitoyens, je serais désolé de vous faire de la

peine en heurtant les sentiments religieux que vous nourrissez depuis votre enfance, et ma hardiesse ce soir n'a d'excuse que dans mon ardent désir de voir l'Evangile de Jésus-Christ prêché dans chacune de vos Eglises, et aussi dans chacune de vos maisons, parce que je suis convaincu qu'il n'y a pour vous et vos familles aucun bonheur réel en dehors de l'Evangile. On a souvent refusé de prouver les dogmes de votre Eglise par l'Ecriture parce que l'on sait d'avance que la chose est impossible. Mais pour payer votre travail j'irai jusqu'à offrir à M. le Curé et à quiconque d'entre vous me prouvera, par les Saintes Ecritures,—

1o. Que l'homme est sauvé par les œuvres et non par la foi, £100

2o. Qu'il y a plusieurs médiateurs entre Dieu et les hommes, £100.

3o. Que la confession auriculaire à l'oreille d'un prêtre est d'une origine divine, £100.

4o. Qu'il y a un purgatoire tel qu'enseigné dans l'Eglise de Rome, £100.

5o. Que le retranchement de la coupe au peuple est d'une origine apostolique, £100.

6o. Qu'il est défendu au clergé d'épouser une femme pieuse, £100.

7o. Que les prières pour les morts sont utiles et autorisées des Ecritures, £100.

Tandis que, chers concitoyens, en lisant simplement et sans idées préconçues, les Ecritures, non-seulement vous ne trouverez aucune de ces doctrines, mais partout un Dieu d'amour qui ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, un Dieu qui sauve gratuitement et sans argent quiconque vient à lui avec un cœur contrit."

AUTRE RAPPORT DE LA MÊME ENTREVUE.

Le récit qui va suivre n'est point le nôtre ; comme personne n'est bon juge en sa propre cause, nous priâmes un secrétaire de prendre note le plus exactement que possible des principaux articles de foi de M. le Ministre et des explications que nous aurions à lui demander. Sur notre prière, le lendemain, il revit ses notes et nous les livra, revêtues de sa signature, pour en attester la fidélité. Son écrit porte également celle de plusieurs des assistants les plus intelligents comme les plus dignes de foi. Si nous avons dû retoucher le style de l'écrivain en quelques rares endroits, nous l'avons fait sans affaiblir les raisons données par notre adversaire et sans donner aux nôtres plus de force et de couleur. Nous laissons parler le secrétaire :

En apprenant qu'un ministre protestant était sur le point de donner une soirée religieuse à Saint Pierre, M. le Curé partit du village, accompagné de quelques personnes, pour assister au sermon. Chemin faisant plusieurs autres paroissiens se joignent à nous, et nous arrivons chez le voisin de la maison où devait se tenir l'assemblée. Bientôt on nous informe que le propriétaire ne laisserait entrer ni M. le Curé, ni personne de sa suite. Voulant prévenir toute difficulté, M. le Curé

écrit à M. Jamesson, l'un des ministres, une lettre qu'il lui envoya porter, mais dont il nous donna lecture auparavant. Voici en quel sens elle était conçue :

" Rév. Monsieur, ayant appris qu'un ministre protestant est venu de bien loin dans ma paroisse, chez M. Lavergne, et qu'il se propose de monter en chaire dans cette maison, j'ai fait tout en mon pouvoir pour venir l'écouter et profiter de ses enseignements. Plusieurs de mes paroissiens sont venus après moi et seront fiers d'entendre sa parole. Nous sera-t-il permis d'entrer, d'arriver jusqu'à vous, de vous entendre ? Pour vous assurer de nos ardents désirs, jugez-en par la peine que nous prenons en parcourant cinq milles de mauvais chemin. Vous ne nous refuserez donc pas votre parole ce soir ; vous ne nous refuserez pas quelques éclaircissements, supposé qu'une vérité importante de votre doctrine serait difficile à être bien saisie. En vous rendant à nos ardents désirs, notre reconnaissance la plus vive comme la plus durable vous sera assurée dès ce jour. Je crois inutile d'ajouter ici, Rév. Monsieur, que ni moi, ni aucun des catholiques venus en mêmes temps, ne contreviendrons à la bienséance la plus délicate. Ni bruit, ni confusion ne sera causé par aucun d'entre nous. Un mot de réponse, ne serait-ce que de vive voix, par le porteur de la présente, obligera au suprême degré,

" Votre, etc.,

" Signé, C. GUILLAUME,

" Prêtre-Curé.

Côte St. Pierre, 22 mars 1867." (1)

M. le Ministre répond sans retard. Il consent à tout. M. le Curé en tête, nous nous dirigeons vers la maison où sont les deux ministres. M. le Curé frappe à la porte ; on vient lui ouvrir. Il salue les ministres et toute l'assemblée. Chacun de nous imite de son mieux ses politesses. Tout se passe à merveille. M. le Curé dit aussitôt : je suis gravement peiné, Messieurs, de vous interrompre au milieu de vos exercices de piété. Mais veuillez ne vous déranger en aucune façon et les continuer comme si rien n'était, je vous prie.

M. Duclos qui préside à la table se lève. Il exprime son regret de n'avoir pas assez de siéges pour faire asseoir tout

(1) Mr. Duclos ne se trompe que d'un mois sur la date de notre rencontre.

l'auditoire qui lui est arrivé. M. le Curé l'en excuse au nom de tous et le prie de continuer. Le ministre continue. Il lit dans un livre qu'il appellera plus tard le Nouveau Testament, ce passage où il est question d'une rencontre entre Jésus-Christ et un nommé Zachée. Sa lecture finie, il ajoute quelques mots de commentaire en forme d'explication.

M. le Curé se lève à son tour et, s'adressant à M. Jamesson, placé à la droite de l'autre ministre, il lui rappelle à haute voix le contenu de sa lettre. Voulant bien régler les conditions de l'entretien, il lui dit à peu près ces paroles :

Je vous remercie, M. Jamesson, de la réponse favorable que vous avez donnée à ma lettre ; je vous prie d'accepter l'expression de ma reconnaissance, que tous ces bons catholiques, mes paroissiens, sont heureux de partager avec moi. Vous nous avez promis de nous faire connaître la doctrine nouvelle que vous venez prêcher ; vous nous avez promis de nous donner les explications qui pourront nous être nécessaires ; vous êtes d'une bonté ravissante ! Voudriez-vous me permettre d'ajouter encore quelques mots ? J'ai des regrets à vous exprimer, mais j'ai aussi des espérances à vous faire connaître.....

M. Duclos, interrompant. M. Jamesson n'est pas ministre. —Il prêche cependant, dit M. le Curé.—M. D. Lorsque je suis présent, M. Jamesson n'a aucun pouvoir ; c'est alors à moi qu'il faut vous adresser.

M. le C. Oh ! pardonnez mon erreur. Sans plus tarder je vous fais publiquement mes très-humbles excuses. Pardon si j'ai porté atteinte soit à vos pouvoirs, soit à la dignité qu'ils vous confèrent. Mais alors, M. Jamesson que vous éclipsez sans forme ni cérémonie, voudra bien se tenir à l'écart et ne pas se montrer davantage sur la scène. Entendez bien, M. Jamesson, les paroles de votre Révérend Maître !

Vous le voyez, mes bon amis ; ce n'est pas un simple ministre qui va nous instruire ce soir. C'est un docteur, un évêque, un archevêque, que sais-je ! Apportez donc à ses enseignements toute l'attention possible.

Puisqu'il en est ainsi (1) je m'adresse à vous directement et je continue à vous parler de mes regrets et de mes espérances.

Pourquoi faut-il que, venant pour introduire dans cette

(1) Les mots de M. le Ministre et de M. le Curé sont supprimés pour abréger le récit.

paroisse une religion nouvelle, vous ne soyez pas venu me l'offrir à moi d'abord qui suis le pasteur chargé de l'instruction religieuse de cette population? Bien mieux que personne autre de ces localités, je pouvais en juger. C'est là mon affaire, mon devoir comme prêtre. Si j'avais trouvé cette doctrine plus facile à pratiquer et aussi sûre pour nous rendre saints et nous sauver, je m'en serais fait le disciple. Mon exemple aurait été suivie par presque tous mes bons paroissiens. J'aurais fait mieux encore, je me serais fait ministre comme vous et, tous les deux ensemble, travaillant avec zèle pour atteindre le même but, les conversions auraient été presque infinies. Vous auriez été, ce me semble, raisonnable, prudent et adroit.

Mais passer comme vous faites, avec la vitesse de l'éclair, les gens disent comme un coup de fouet, devant ma porte, dans le village, fuyant tout ce qu'il y a d'instruction dans la paroisse pour venir prêcher les pauvres gens sans science ni éducation, ce n'est pas bon signe. Autant vaudrait nous dire que votre doctrine n'est qu'une grossière contrefaçon de la vérité. Pourquoi redouter la lumière, pourquoi craindre l'examen, s'il en était autrement? Je suis donc très-gravement peiné de voir le nouveau symbole ne réveiller que des légitimes soupçons au lieu de nous inspirer une confiance sans bornes.

Quant à mes espérances et à mes dispositions, je vous en établis le juge. Votre parole est là qui me dit: oui je vais parler pour vous faire connaître ma religion; oui, je vais vous donner toutes les explications nécessaires pour vous la faire comprendre parfaitement. Il n'y a pas lieu de craindre, mais il y a tout à espérer. Votre tâche devient d'autant plus douce et plus facile, si vous considérez l'ardeur qui nous anime, le zèle qui nous a poussés à nous rendre jusqu'ici, et la précaution que nous avons prise de laisser chez-nous notre Symbole catholique, en venant étudier le Symbole protestants. Ainsi, bien supérieurs sont vos avantages, comparés à ceux des premiers Apôtres: les peuples courent après vous pour vous entendre, tandis que les Apôtres devaient courir après les peuples qui, souvent, les menaçaient de la mort s'ils ouvraient la bouche pour parler.

Vous avez maintenant la parole, M. le Ministre.

M. D. D'après les rapports que j'ai entendus, vous connaissez déjà la religion que je viens enseigner. Vous avez eu plusieurs fois, avant ce jour, des entretiens ou des discussions avec mes prédécesseurs, et une, entre autres, avec M. Desislets,

mon excellent ami. La religion que je prêche est exactement la même que celle de M. Desislets et des autres ministres d'auparavant. Le temps peut être employé bien plus utilement à quelque autre chose.

M. le C. Vous êtes, en effet, le cinquième apôtre du nouvel évangile que je rencontre. C'est toujours votre serviteur qui a couru après eux comme il fait ce soir. A chacun d'eux il a demandé : que croyez vous, que venez-vous prêcher ? L'un a répondu : "Je crois et je prêche la religion catholique et apostholique mais non romaine." Vous comprenez si je m'amusais et si le peuple riait quand il fallut en venir à l'explication de cette croyance. Un autre à dit : "Je prêche la religion chrétienne et évangélique de Grenville." Il ne faut avoir qu'une légère teinture de bon sens pour voir qu'une telle religion n'est qu'une monstreuse absurdité. Le troisième appelait sa religion tout simplement : "Evangélique." Je lui demandai s'il avait l'Evangile ?..... de me prouver que son livre était cet évangile ?..... Il me parla de l'original des Saintes Ecritures. Il me jura qu'il avait cet original dans son sac qui était chez le voisin, à cinq ou six milles de distance. Je le sommai de le montrer publiquement, sous d'être tenu pour un vil imposteur. Le jeune homme qu'il envoya chercher l'original fit comme le corbeau du patriarche Noé, il ne revint pas ! Jugez si votre confrère était bien à son aise, et si nous nous sommes amusés au dépens de sa doctrine et surtout de son originalité. Enfin M. Desislets qui n'est pas sorcier, lui non plus, s'est donné comme appartenant à l'Eglise d'Ecosse. Il était donc presbitérien. Mais cette dénomination-là, il ne la conservait qu'un instant parce qu'il avait à me prouver la légitime de sa mission. Je lui avais demandé : "Qui vous a envoyé ?" Bref, M. Desislets, n'a fait, ce soir-là, aucun prodige ni de science, ni de loyauté, ni même de sens commun. C'est cette variété infinie de noms et de définitions de la doctrine protestante qui nous empêche de la comprendre clairement et qui nous oblige à vous faire à vous-même cette question : "Que croyez-vous, que venez-vous prêcher ?" Vous ne pouvez vous empêcher de répondre, à moins de renier votre parole, et de renoncer à notre conversion. Relisez ma lettre, si vous avez oublié vos promesses.

M. D. ne pouvant reculer se décide enfin. Il essaie d'improviser un symbole de foi, où seront énoncées les principales vérités de sa croyance. Les quatre Evangiles, de Saint Mathieu,

de St Marc, de Saint Luc et de Saint Jean, ainsi que les Epîtres de Saint Paul et toutes les autres sont mises à contribution. Parmi les dogmes de ce symbole, il y a *la foi en Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes.* Il y a le salut par la foi *seule sans les bonnes œuvres.* Il y a le dogme de *la parole de Dieu, simple, claire et facile à comprendre pour tout le monde.* Oui, dit-il, "l'Ecriture sainte, la Parole de Dieu, voilà l'unique source de nos enseignements et la seule règle de notre foi. Le saint Evangile c'est le code des lois divines placé dans nos mains pour régler notre foi et notre conduite, comme le code des lois d'un pays est fait pour régler les actions des sujets de ce pays. Il faut le lire, il faut l'examiner pour acquérir la vraie foi et connaître la volonté de Dieu."

M. le C. Notez bien, M. le secrétaire, ainsi que vous tous, Messieurs, la comparaison qui nous est faite entre l'Evangile et le code des lois ou les statuts d'un royaume. Je la développerai un peu plus tard; ce développement sera tout à notre avantage et entièrement opposé à la doctrine du Protestantisme.

M. D Avec cette différence cependant, puisque M. le Pasteur insiste sur la comparaison, que les loi d'une nation peuvent changer; elles ne sont que l'ouvrage des hommes; au lieu que l'Evangile est immuable, éternel, comme Dieu qu'il a pour auteur.

M. le C. Nous admettons cette différence. C'est donc là toute votre foi, tout votre symbole, toute votre religion! Certes! ce n'est rien de bien long, rien non plus de bien difficile à comprendre. Il ne s'agit que de parler clairement.

M. D. Oui! c'est là tout ce qui est essentiel. Vous comprenez cependant que je ne vous donne ici qu'une bien faible idée de notre système. Il faudrait avoir plus de temps; il faudrait avoir aussi toutes les confessions de foi protestantes pour les étudier, les combiner ensemble, et en tirer des notions plus étendues, plus exactes sur notre religion et notre croyance. Ce serait un travail trop long et trop pénible pour être complété dans une seule veillée.

M. le C. Peut-être que si je vous poussais un peu plus loin sur le chapitre de toutes ces confesssions de foi protestantes; si je vous demandais, par exemple, à quel chiffre s'élève leur nombre; qui les a rédigées; quelle autorité avaient ceux qui les ont écrites, etc., etc., feriez-vous comme fit votre confrère pour son original des Saintes Ecritures. Pour vous éviter cette peine et cette confusion, je préfère admettre la clarté, la

simplicité de votre symbole : *la foi seule sans les bonnes œuvres suffit à l'homme pour être sauvé ; il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, etc., etc.*

1. M. Duclos ne peut pas prouver que les protestants ont la parole de Dieu.

Pardonnez, continue M. le C. je vous ai vu lire dans ce livre, et vous m'avez paru y trouver toutes formulées les vérités de votre foi protestante. Qu'est-ce donc que ce livre ; permettriez-vous que je le prenne et l'examine?

M. D. Oh! Sans difficulté ! C'est le Nouveau Testament, la parole de Dieu ! Voyez le titre.

M. le C. Prenant le livre et l'examinant en dehors....puis en dedans.....Le Nouveau Testament?.....Et en effet, Messieurs, ce livre est intitulé ainsi : Le Nouveau Testament ! Voulons-nous savoir de qui est ce Nouveau Testament ? Il est de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ni plus ni moins.....Certes ! si tel est le cas , c'est assurément un volume précieux ! Nous sommes heureux de le reconnaître. Cette vérité, M. le M., vous y avez insisté longuement. Elle vous a paru très-importante. Arrêtons-nous y donc ; procédons avec ordre ; nous comprendrons mieux. Mais, voilà bien que ce Testament ne porte pas la signature de Jésus-Christ, le testateur, ni des Apôtres qui ont dû recueillir ses divines volontés. Ce Testament ne mérite donc aucune confiance. Nous ne pouvons pas l'accepter comme contenant la parole de Dieu révélée aux hommes. Veillez nous donner une bonne et solide preuve de cette vérité : ce livre que j'ai là entre mes mains, ce Testament, contient la véritable, la pure parole de Dieu.—Attentions, Messieurs, car l'entretien commence à prendre du sérieux.

M. D. Je vais vous donner cette preuve, et vous montrer que mon livre contient la pure et véritable parole de Dieu.—Avez-vous apporté votre Bible avec vous, la Bible dont vous faites usage chaque dimanche, pour instruire vos paroissiens ? Eh bien ! montrez-là ; nous les confronterons ensemble. La mienne est exactement conforme à la vôtre. Donc elle contient la véritable et pure parole de Dieu.

M. le Curé. Vous n'êtes pas malin du tout ! Vous demandez ma Bible pour lui comparer la vôtre, et vous dites : ma Bible est conforme à la vôtre, donc ma Bible est la parole de Dieu, pure et véritable ! Autant vaudrait, mon savent Docteur, que

vous nous disiez autrement ; que vous nous disiez : Vous voulez M. le Curé que je vous prouve ma religion protestante. Eh bien ! Apportez votre Religion catholique ; comparons-les ensemble. Si je prêche votre Religion, je prêche la Religion de Jésus-Christ ; si je m'en écarte, je ne suis qu'un trompeur, qu'un séducteur.

Qu'avais-je à faire de ma Bible Catholique pour venir au sermon protestant ? J'ai donc laissé chez moi, parce que je pensais vous faire plaisir, et ma Religion catholique et ma Bible catholique. Trouvez donc, s'il vous plait, une preuve autre que celle-là. Ce serait reconnaître trop clairement que vous êtes dans l'erreur, que vous n'avez pas la vérité, la vraie Religion chrétienne pour vous.

M. D. C'est bien fâcheux que vous n'ayez pas apporté votre Bible ! Nous aurions vu que la mienne est en tous points semblable à la vôtre. Ma preuve serait bientôt faite.

M. le C. Voici la conclusion de ce raisonnement : 1o. Parce que je n'ai pas apporté, ce soir, ma Bible catholique M. le Ministre ne peut en aucune façon prouver que le livre qu'il se plait à appeler la Bible, contient la parole de Dieu révélée aux hommes. Ce n'est déjà pas méchant ! 2o. Si j'avais ici ma Bible catholique, M. le Ministre dirait : ma Bible protestante est conforme en tous points à votre Bible catholique ; donc ma Bible protestante contient la parole de Dieu. Si sa Bible n'était pas conforme à la nôtre, il dirait : mon livre ne contient que la parole d'un homme et rien de plus ; donc il n'est pas la parole de Dieu. Comment formuler une confession plus claire et plus solennelle de cette vérité importante : c'est l'Eglise catholique seule qui possède le type, le modèle, la règle de la véritable Ecriture Sainte ? Merci mille fois, mon cher Docteur, d'un aveu aussi francs, et aussi formelle ! Il faut M. l'écrivain, le noter en gros caractères. Voici : les Protestants ont absolument besoin de la Bible catholique pour dire avec vérité et pour croire avec raison que leur Bible contient la parole de Dieu.

M. D. Je vous offre d'apporter votre Bible pour prouver la mienne que vous rejettez comme suspecte. Vous ne pouvez pas vous y refuser.

M. le C. C'est trop fort pour un docteur, pour un dignitaire de l'Eglise Baptiste ou Méthodiste, de tomber dans une telle contradiction ! M. le Ministre méprise l'Eglise catholique ; il l'accuse d'enseigner l'erreur, le mensonge. Il vient

prêcher contre elle, révéler ses erreurs, ses abus, ses superstitions. Mais vient-on à demander la preuve de sa doctrine, que fait M. le Ministre? Aussitôt de nous répondre: je fais comme fait l'Eglise catholique; j'enseigne, je prêche la foi qu'elle prêche et qu'elle enseigne; donc je prêche et j'enseigne la doctrine de Jésus-Christ. Concluons: Si l'Eglise catholique enseigne la vérité, c'est qu'elle en a reçu la mission de Jésus-Christ. N'êtes-vous point alors un misérable, de la calomnier, de l'insulter? N'êtes-vous pas un misérable, un pervers de venir séduire les âmes et les entraîner dans le chemin de la perdition? Si au contraire, l'Eglise catholique se trompe et si elle enseigne l'erreur, pourquoi vous appuyez-vous sur son autorité faillible, trompeuse, pour prouver que vous avez pour vous la vérité? Vous n'êtes dans ce cas, pas moins coupable qu'elle; vous êtes son imitateur, son complice.

M. D. Je vous offre de prendre vos propres armes pour vous battre, et vous ne voulez pas. Je ne vous donnerai point d'autre preuve.

M. le C. Qu'est-ce que la vérité? C'est ce qui est, ce qui existe sans secours étrangers. Qu'est-ce que l'erreur? C'est ce qui n'existe pas, ce qui n'est pas. Si votre religion protestante est la Religion véritable, elle doit avoir ses preuves à elle, ses preuves propres qu'elle doit fournir pour se faire accepter aux hommes. Mais elle est fausse, elle n'est qu'une erreur, voilà pourquoi elle est forcée d'emprunter les preuves de l'Eglise catholique.

Je me ferai peut-être mieux comprendre autrement. Supposons que l'Eglise catholique n'existe pas; qu'elle n'a ni Bible, ni rien du tout, quelles preuves apporterez-vous, M. le Ministre, pour nous convaincre de ce que vous avez dit il n'y a qu'un instant: ce livre contient la véritable parole de Dieu? ce que vous feriez alors, faites-le maintenant. Vous serez logique; vous ferez preuve de loyauté, preuve de sens commun.

M. D. La preuve que je vous offre est bonne, vous ne pouvez pas la refuser. Elle vous bat avec vos propres armes.

M. le C. Vous persistez donc à vouloir me battre! Vous êtes sans doute affligé de quelque maladie difficile à guérir, si en moi, vous croyez voir un ennemi. Ne me suis-je pas donné comme votre très-humble disciple? Je vous traite comme un maître et vous m'appelez votre ennemi; vous voulez me

battre ! Ce n'est pas à faire la guerre que je tiens le plus ; c'est à m'instruire de votre doctrine.

Me battre avec mes propres armes ! Voulez-vous dire que vous n'en avez pas d'autres ?.... Mais il faudra auparavant de vous en servir, me les avoir arrachées des mains ; ce que vous n'avez pas fait encore. Jusque là, il me semble que vous feriez mieux de vous servir de celles dont vous connaissez bien l'usage. Vous laisser prendre les miennes, c'est vous exposer à vous laisser blesser vous-même, soit par imprudence, soit par maladresse, et les blessures que vous vous feriez seraient très-dangereuses, peut-être même mortelles.

M. Duclos. Vous ne pouvez pas refuser que je prenne votre Bible pour prouver la mienne.

M. le C. Eh ! Puisque vous faites tant, mon admirable Docteur, pour vous assurer une victoire dont vous seriez si glorieux et si fier, obligez-moi encore à prouver moi-même la vérité de votre Testament, la vérité de votre symbole, la vérité de toute votre religion !

Ensuite, en s'adressant à l'auditoire, M. le C. nous dit : Peut-être, Messieurs, que je me montre trop difficile envers mon savant adversaire. S'il y avait quelqu'un de satisfait des preuves que nous a données jusqu'ici M. le Ministre, il peut parler sans gêne. Voyons ? Quelqu'un a-t-il bien compris, mais compris sans qu'il lui reste dans l'esprit seulement l'ombre d'un doute, que le livre de M. le M. contient la véritable et la pure parole de Dieu ?—Plusieurs voix.—Non, M. le C. n'est pas trop difficile. Personne n'a rien compris encore, parce que M. le Ministre n'a encore rien prouvé du tout !

M. Lavergne, Mme. Lavergne, vous qui êtes protestants, avez-vous déjà compris quelque chose ?—Ils ne disent rien.—Et vous, M. Jamesson, pour sortir un instant de votre obscurité, avez-vous compris ? Voudriez-vous parler ?—Il ne répond rien, lui non plus.—Vous voyez donc, M. le M., que je ne suis pas le seul à ne pas être satisfait de vos démonstrations. Nous voudrions cependant comprendre au moins cette première vérité, en être bien persuadés, bien convaincus, avant de songer à nous faire protestants. De grâce, veuillez donc nous donner quelque autre preuve en faveur de votre livre ?

M. D. Non ! Je ne vous en donnerai point d'autre ; celle-là suffit. Je vois ce que vous voudriez. Vous voudriez m'entendre vous dire que nous tenons ce livre de l'Eglise Romaine. Mais je ne puis pas, l'histoire me le défend.

M. le C. La véritable histoire ne défend jamais de dire la vérité des faits. Vous voyez bien que vous n'êtes que d'hier ; c'est pourquoi vous ne marchez pas encore tout seul. Vous avez besoin constamment de vous appuyer à la robe de l'Eglise catholique pour vous tenir debout. Tout seuls, vous tomberiez aussitôt, et vous vous feriez du mal. Pauvres petits enfants ! Et puis, ils viennent parler contre leur bonne, leur nourrice, leur mère ! la mépriser, l'injurier, la calomnier !

M. D. Nous sommes aussi anciens que vous ; nous remontons plus haut que vous ne pensez dans les siècles passés.

M. le C. Très-anciens, très-vieux, en effet, sont tous ces gens qui ne marchent pas encore ! Mais si vous êtes aussi vieux que vous le dites, montrez-nous un peu où était votre Protestantisme avant Luther ?

M. D. Chez les Vaudois ! Dans la Suisse !

M. le C. Dans ce cas, vous avez eu du bon sens et bien de la prudence de déclarer, dans votre symbole de religion, que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires pour arriver au ciel. Si vous aviez fait autrement vous auriez déclaré que tous vos arrières grands pères ne sont point des saints. Mais votre religion n'était-elle connue que des seuls habitants du canton de Vaud? Certes! Les Apôtres n'auraient pas prêché le véritable Christianisme si loin, et à autant de nations que tout le genre humain l'avait toujours pensé, l'avait toujours cru !—Et la religion des Vaudois, où était-elle au temps de ces guerres célèbres qu'on appelle les Croisades ? Vous connaissez l'histoire. Eh ! bien, elle ne fait aucune mention des Protestants au temps des Croisades. Probablement pour une bonne raison ; c'est qu'il n'y en avait pas. S'il en avait existé seulement un seul, il aurait dû s'armer, comme toute l'Europe, pour aller conquérir, sur les Turcs et les Mahométans, la Palestine que Jésus-Christ avait illustrée, sanctifiée par ses miracles et par sa mort.

M. D. Avant que je vous dise où était le Protestantisme au temps des Croisades, dites-moi où était le Purgatoire dans ce même temps ?

M. le C. Me voilà donc, de simple disciple, obligé à me faire docteur, tout comme si je venais pour convertir M. le M. Passe donc pour cette fois ! Vous demandez où était le Purgatoire au temps des Croisades ? Il ne faudrait pas, de ce qu'il ne s'est pas armé pour aller en Palestine, conclure qu'il n'existait nulle part. Vous seriez dans l'erreur.—Voulez-vous bien

le savoir? Ne l'oublierez-vous jamais ?..... Voici : Au temps des Croisades, le Purgatoire était juste à la même place où il est aujourd'hui, parce que les astronomes n'ont pas encore annoncé qu'il ait changé de résidence. Voilà une réponse claire, simple et pourtant facile à comprendre. Je ne suis Docteur que depuis un instant, mais essayez de me contredire, sous prétexte que je ne dis pas la vérité? Au moins je ne l'ai pas emprunté au Protestantisme, cette vérité-là !

M. D. Voilà un singulier adversaire ! On lui demande des preuves, et il ne veut en fournir aucune. Il vient pour discuter sur la religion, et il demande qu'on lui démontre telle et telle vérité.

M. le C. Vendez-vous ce livre ?—M. D. Oui, je le vends.—Quel prix demandez-vous ?—Trente sous—Ce n'est pas cher ! Eh ! bien, je l'achète. Mais avant de clore le marché, je m'explique. Voilà trente sous, une bonne pièce d'argent. Elle sonne ; elle est blanche. Tenez, Messieurs, prendriez-vous cette pièce pour trente sous? Examinez-la bien. Plusieurs personnes la prennent, l'examinent, et disent : C'est un bon trente sous. La pièce passe pour trente sous.—Mon argent est sur la table, M. le Ministre. Faites pour votre marchandise comme je fais pour mon argent. Vous dites que votre livre contient la parole de Dieu ; prouvez-moi que cette parole, prétendue de Dieu, passe pour sa pleine valeur? A défaut de cette preuve, je dirai avec bonne justice : Vous voulez nous tromper, et le marcher ne pourra pas se conclure. Hâtez-vous, si vous ne voulez point passer aux yeux de toute l'assemblée pour un imposteur, un débitant de parole de Dieu contrefaite.

M. D. Prenez mon livre ; emportez le et l'examinez. Vous vous convaincrez aisément que je ne vous trompe pas, mais qu'il est bien la parole de Dieu, comme je vous le déclare.

M. le C. Moi, prendre votre livre, l'emporter pour l'examiner chez moi, et vous donner mon bon argent, mon beau trente sous? Et puis si votre livre ne vaut rien ! si ce n'est que la parole d'un homme et que je m'y arrête comme à la parole de Dieu? Je serai toujours bien trompé. Vous aurez toujours bien mon trente sous, et vous croirez, et vous publierez toujours bien mon nom, comme si déjà, j'étais un de vos convertis ! Oh ! Non. Pour faire des marchés, il me faut d'autres assurances, d'autres preuves qui me garantissent la

bonté de votre marchandise. Vous n'avez donc plus rien de sensé à nous dire ?

M. D. Non ; ce que je vous ai dit déjà doit suffir. Il s'agit seulement de vouloir l'accepter et d'y faire attention.

M. le C. Mais M. dites-le nous franchement, vous n'êtes pas Ministre ! Vous ne venez pas ici pour prêcher une religion. Je ne le crois pas, et pour me le faire croire, il me faut encore vous demander des preuves. Répondez-moi sans détour ? Etes-vous Ministre ?

M. D. Oui ! Je suis Ministre ; et si vous en doutez, je puis vous montrer mon nom inscrit dans l'almanach, et ailleurs aussi, où je porte bien et dûment le nom de Ministre du St. Evangile.

M. le C. Vous me renvoyez à l'almanach comme preuve que vous êtes réellement Ministre ? Mais quelquefois l'almanach nous dit qu'il va faire beau temps, tandis que le jour venu, il fait mauvais. Quelquefois aussi, il annonce qu'il va faire mauvais, et puis il fait beau, très-beau. C'est qu'il se trompe ! Ne pourrait-il pas en être de même, quand il marque : M. Duclos, Ministre du Saint Evangile ?—On rit aux éclats en frappant des mains.

Vous devez reconnaître cependant, que ce ne sont point les questions les plus difficiles que je vous ai demandé jusqu'ici de m'expliquer. Qu'en serait-il si je vous disais : prouvez que les auteurs de ce livre étaient inspirés de Dieu pour l'écrire. Prouvez qu'il est authentique, c'est-à-dire qu'il appartient véritablement aux auteurs à qui il est attribué ; qu'il est vérace c'est-à-dire que les faits qu'il rapporte ont eu lieu réellement comme ils sont rapportés ; qu'il est intègre, c'est-à-dire qu'il est tel que les auteurs l'ont fait, sans qu'il ait subi ni addition, ni interpolation, ni diminution. Voilà tout autant de choses à prouver pour l'original lui-même. Or toutes ces preuves sont de la dernière rigueur, si on veut s'assurer qu'on est en possession de l'original des Saintes Ecritures.—Mais ce n'est pas l'original que vous avez en main ; ce n'est qu'une copie ; ce n'est de plus qu'une traduction. Qui nous assurera que le traducteur a tout traduit ? qu'il n'a rien ajouté, ni rien retranché au texte ? qu'il a tout traduit dans son véritable sens, etc., etc.

Supposé que vous auriez résolu toutes ces graves difficultés, votre tâche ne serait point finie encore. Il vous resterait à prouver que l'imprimeur de votre livre a bien imprimé, qu'il

n'a pas oublié un seul point, une seule lettre, une seule virgule. Une faute dans ce genre-là change le sens du livre complètement, et peut nous induire dans de graves erreurs, nous faire accepter la parole des hommes à la place de la parole de Dieu. Ce serait un malheur!

Puis, s'adressant à tout l'auditoire, M. le curé lui rappelle combien de temps s'est déjà passé, et combien de paroles ont été dites, sans que M. le M. ait encore rien prouvé, rien dit d'un peu satisfaisant.—J'ai demandé cette même preuve, dit-il, aux quatre Ministres, venus dans cette paroisse, avant M. D., et chacun d'eux n'a eu que des simplicités à nous donner aux lieu et place de preuves raisonnables, vraies et légitimes. Quant à celles que vous avez entendues de M. Duclos, vous les avez pu juger. Elles ne satisfont personne, ni Protestants ni Catholiques. Elles ne satisfont même point M. Jamesson lui-même. Pourquoi cela; pourquoi les Protestants n'ont-ils rien de sensé à répondre lorsqu'on demande de prouver au moins la parole de Dieu! C'est que, rejetant la Tradition, ils rejettent avec elle tout moyen de preuve. C'est par le témoignage de nos ancêtres dans la foi que nous savons que Dieu a parlé aux hommes; qu'il a chargé et inspiré quelques hommes pour écrire sa parole divine; que les livres que ces hommes ont écrits sont parvenus jusqu'à nous. Or les Protestants qui rejettent ces témoignages, ne peuvent rien connaître de toutes ces choses. Il faut donc qu'ils aient recours à l'Eglise catholique. Mais peuvent-ils recourir à cette Eglise? Non, car ils l'accusent de s'être trompée et d'enseigner l'erreur. Si le protestantisme connait quelque autre moyen, à part de la Tradition et de l'enseignement de l'Eglise catholique, pour prouver la parole de Dieu révélée, je somme M. D. de nous montrer ce moyen. Mais ne craignez pas; ni M. Duclos, ni aucun autre protestant, fut-il ministre, docteur, fut-il Luther lui-même, ne pourra jamais y parvenir. La chose est impossible!

M. D. Vous parlez de Tradition, de témoignages humains; or, la Tradition, la parole humaine est faillible, elle n'est donc d'aucune valeur en matière de foi.

M. le C. Vous n'avez donc rien à répondre à l'espèce de défi que je viens de faire au Protestantisme; vous ne répondez rien? Vous savez le proverbe, M. le Ministre: "qui ne dit mot consent!"....Il reste donc prouvé que votre livre ne contient pas la parole de Dieu. Il reste donc prouvé que

vous n'avez pas la Révélation divine, dans votre église protestante.

SI LES PROTESTANTS ONT DROIT DE MEPRISER LA TRADITION.

Commençons par bien fixer nos idées sur le sens qu'il faut donner à ce mot : *Tradition.* D'après l'enseignement catholique, la Tradition est la parole de Dieu non écrite dans les Saints Livres, mais recueillie des livres du Seigneur et transmise de bouche en bouche ou consignée dans les écrits, et qui est arrivée jusqu'à nous. Croyez-vous à la Tradition que je viens ainsi de définir ?

M. D. Non, je ne crois pas à la Tradition. Ce n'est toujours que le témoignage des hommes, et non la parole de Dieu.

M. le C. Ouvrez un peu votre livre. Vous ne l'avez pas prouvé comme pure parole de Dieu, mais je l'accepterai quand même. Voyez et lisez nous ce que dit Saint Jean au dernier verset de son Evangile. " Jésus-Christ a fait bien d'autres choses encore et que s'il fallait les rapporter en détail, le monde même ne pourrait contenir les livres qu'on en écrirait." S'il a fait bien des choses que le livre ne rapporte point, il n'est que raisonnable de supposer qu'il a enseigné aussi bien d'autres vérités dont le livre ne parle pas non plus. D'où il est aisé de conclure qu'il y a une parole divine, des enseignements divins qui ne sont pas contenus dans le saint Evangile.— N'avez-vous jamais, dans vos méditations sur les Epitres, rencontré des mots comms ceux-ci ? " C'est pourquoi, mes frères, demeurez fermes, et conservez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre, II Tessal. II. 15." On voit clairement que vous n'avez que des endroits choisis pour sujets de méditation sur la sainte Ecriture. Comment ne voyez-vous pas que la parole seule, sans le secours de l'écriture, a été le seul moyen d'enseignement depuis la création du monde jusquà Moïse, le premier auteur des livres sacrés ? Comment pouvez-vous ne pas savoir que le Nouveau Testament ne vous a été donné par écrit que bien des années après la mort du Sauveur ? Donc l'enseignement traditionnel a été longtemps en usage avant l'écriture. Donc il était digne de foi. Pour ne l'être plus, pour être en droit de le rejeter il faudrait montrer l'édit qui le révoque, l'ordre exprés du Tout-Puissant qui nous défend d'en faire usage dans notre dix-neuvième siècle. Or vous ne montrez rien, vous ne produisez rien ! Donc le monde, qui a du bon sens, continuera de croire

l'enseignement traditionnel comme un moyen certain d'arriver à la vérité révélée.

Vous rejettez la Tradition, vous la méprisez! Quel jour avez-vous choisi pour consacrer au Seigneur? Est-ce le Sabbat, qui est notre samedi, ou bien le dimanche? C'est le dimanche, comme le font tous les chrétiens de l'univers. Eh bien! Prouvez-moi par la seule Ecriture Sainte, c'est-à-dire sans le secours de la Tradition, que vous avez le droit de remplacer le samedi par le dimanche?.... Vous ne pouvez rien; vous n'avez aucun texte clair, précis en votre faveur. Donc il y a flagrante contradiction entre votre conduite et votre doctrine. Prouvez, montrez à tout le monde ici réuni que votre religion vaut mieux que vos actes, ou bien renoncez à nous convertir?

M. D. Prouvez moi auparavant que l'Eglise Romaine avait le droit de retrancher la coupe aux simples fidèles; prouvez-moi le Purgatoire; prouvez-moi le culte de la Sainte Vierge et le culte des Saints?

M. le C. Certes! Nous devez reconnaître, Messieurs, qu'un Ministre protestant est d'un gros appétit. M. D. ne parle pas bien souvent, mais quand il s'y met, c'est pour la peine. C'est oublier beaucoup trop vite, mon très-utile Pasteur, que je ne suis pas docteur, mais simple disciple; que je ne suis point venu pour vous convertir mais pour m'instruire, pour connaître quelque chose de la doctrine protestante. Telles sont du moins les conditions que vous avez souscrites. Relisez ma lettre et vous en serez convaincu.—Supposé qu'il en fût autrement, au moins devriez-vous donner quelque réponse tant soit peut raisonnable aux questions que je vous ai posées, avant de vouloir me faire vous-même la demande de preuves en faveur de mon Eglise.—Je ne me suis jamais permis de vous faire plusieurs questions en même temps, et vous avez assez peu de délicatesse pour m'en poser quatre d'un seul et même coup? Nous voyons clairement par là, que votre intention c'est de tout confondre, et de tout embrouiller, pour que personne ne puisse plus rien comprendre. Or, je vous le déclare, ce n'est point là le vrai moyen de nous convertir à votre Protestantisme.

M. D. Je suis prêt à gager la somme de cent louis avec celui de vos prêtres qui me prouvera l'obligation d'invoquer les saints, de prier la sainte Vierge. Je passerez même chez-vous, si vous voulez vous en charger.

M. le C. Dans toute contestation où les parties ne peuvent pas s'accorder, il faut une autorité, il faut un juge. Eh bien, M., convenons ensemble d'un juge, et d'une autorité, et j'accepte le pari. Je vous offre de prendre des juges protestants, des juges qui sont vos frères en religion. Seulement je me réserve de les choisir. Y êtes-vous?....Donnez la main. Je vous fais, il me semble, la partie assez belle. Vos frères, vous ne pouvez les récuser.

M. D. Je vous ai déjà dit que je rejette les témoignages humains comme susceptibles de se tromper.

M. le C. Nouvelle preuve, mon très-savant et très-lucide docteur, que vous ne cherchiez qu'à faire de la niaiserie et du bavardage. On sait clairement que votre titre de ministre de l'Evangile n'est qu'un titre usurpé, qu'un métier réel et méprisable que vous venez faire auprès de nos populations. Comment expliquer autrement, chez-vous, une manière de raisonner qui déshonore et avilit à un tel point et la doctrine protestante et celui qui la vient si maladroitement prêcher. Je n'en continuerai pas moins, non pas pour vous, mais pour le bien et l'édification de l'assistance.

Depuis quelques années, Messieurs, un sublime mouvement de retour à l'unité catholique a commencé et n'a fait depuis que grandir chaque jour dans la haute société de la savante Angleterre. Nous avons vu plusieurs illustres docteurs et professeurs des universités d'Oxford et de Cambridge, tels que les Manning, les Newman, les Faber, les Oakeley, etc., etc. quitter une position très-lucrative et très-honorable, abjurer le Protestantisme et se faire catholiques. Or, qu'est-ce que cela dit à tout homme qui pense et qui aime la vérité? Cela prouve jusqu'à l'évidence que l'Eglise catholique et ses dogmes de foi ont à leur appui des preuves parfaites et les plus convaincantes, puisqu'elles ont satisfait et convaincu tant de hautes et nobles intelligences. De tels faits, croyez-vous qu'ils sont rares? Il s'en produit tous les jours dans tous les pays où il y a de nobles et bons protestants mêlés aux catholiques.

Eh bien! M. D., sera t-il plus exigeant, plus difficile à contenter, en fait de preuves du catholicisme, que ne l'ont été tous ces professeurs si savants et d'un si haut mérite? Il me semble qu'il n'en a pas le droit. Ce qui leur a suffi à eux peut bien lui suffire à lui aussi. Qu'il apporte seulement dans l'étude de la foi catholique, l'amour et le désir de la vérité, deux choses indispensables à celui qui cherche la vraie reli-

gion. Cette réponse est celle du gros bon sens. Vous en sentez toute la puissance et vous voyez comment elle sert admirablement pour justifier en général tous les engagements de notre foi.

M. D. Le docteur Manning était malade quand il s'est fait catholique. Son exemple ne prouve donc pas beaucoup en faveur de votre Eglise.

M. le C. Voulez-vous dire qu'il ne savait pas ce qu'il faisait, qu'il était fou? Vous en avez bien l'air. Mais, vous êtes pitoyable jusqu'à l'extrémité, mon pauvre docteur. Et la princesse mère de notre gracieuse Souveraine était-elle folle elle aussi quand elle s'est faite catholique? Répondez! Et le docteur Newman était-il fou lui aussi? Et ces soixante ministres protestants et autres personnages de distinction dont nous parle une brochure que je pourrais vous procurer au besoin, étaient-ils tous fous eux encore? Sachez donc que ni le *Times* de Londres, ni aucun autre journal protestant aussi bien informés que vous sur les circonstances de toutes ces conversions, ne se sont avisés d'un si pauvre et si maladroit expédient. En vérité, M. le M., vous ne vous en apercevez pas sans doute, mais votre étoile pâlit d'une façon désespérante, et la fortune de vos arguments est déjà compromise au suprême degré.

M. D. Votre raisonnement ne prouve rien du tout, car je puis vous citer aussi bon nombre de vos prêtres catholiques qui se sont faits protestants. Nous avons donc les mêmes avantages que vous avez. Ils prouvent aussi beaucoup en faveur de ma doctrine. Je ne vous rappellerai que M. Chiniquy, si célèbre autrefois comme prédicateur, dans votre Eglise.

M. le C. Je voyais que vous seriez fou d'en venir là, à ce pauvre et malheureux Chiniquy, car des apostasies comme la sienne n'ont pas lieu, Dieu merci, tous les jours. Mais pour que Chiniquy prouve quelque chose en faveur de votre doctrine, il faudrait qu'il se fut fait non-seulement protestant, mais qu'il se fut fait *suisse* ou Baptiste comme vous êtes venu le prêcher. Or, s'il y a eu une dénomination protestante dont il n'ait pas encore essayé depuis son apostasie, c'est sans contredit celle que vous représentez et dont vous vous prétendez ministre. Chiniquy sorti de l'Eglise catholique ne vous fait donc pas un si beau gras de jambe, cher docteur.

Vous ne connaissez, ni Chiniquy lui-même, ni l'histoire de

son apostasie, si vous dites et si vous croyez qu'il s'est révolté contre l'Eglise, sa mère, pour mieux assurer son salut dans le Protestantisme. Je vous dis, moi, que c'est pour se marier qu'il s'est mis des vôtres. Ma preuve sera bientôt faite. Je n'ai qu'à vous dire : regardez. Regardez sa femme, j'ai maintenant oublié son nom. Regardez aussi son fils. Que voulez-vous? L'exemple de Luther, celui de Calvin, celui de Zwingle et de tous les premiers apôtres du Protestantisme trouvent encore quelques rares, mais toujours trop nombreux imitateurs.

Maintenant, pour apprécier cette impudence de nos mauvais prêtres et cette honteuse licence que leur accorde votre symbole de foi protestant, écoutons ce qu'en disait Erasme, un plaisant très-instruit contemporain des prouesses de vos pères les réformateurs. C'est très-juste et très-ingénieux. Ecoutez : "Il semble que la Réforme n'ait d'autre but dans ceux qui l'ont faite que de défroquer quelques moines et d'ôter le voile à quelques religieuses; puis, tout ce tapage finit bientôt comme finissent les comédies; par un mariage!" Un autre protestant qui lui aussi n'était point sot, qualifiait ces conversions de prêtres qui se font à votre église, par ces mots si expressifs et si vrais : "Le Pape a jeté ces mauvaises herbes par dessus les murailles de son jardin." C'est donc alors que ces méchantes plantes tombent chez-vous, et au lieu de les fouler aux pieds comme elles le méritent, vous les aidez à prendre racine sur votre terrain, vous en ornez vos banquettes et vous en êtes tout fiers. Mais prenez garde! elles feront bientôt mourir, avec leur venin, les bonnes plantes qui peuvent encore vous rester.

Vous avez donc fait monter sur la scène l'apostat Chiniquy ; vous en êtes tout fier, tout ravi. Vous n'êtes ni délicat ni exigeant. Ecoutons un peu ce que disent de Chiniquy tous les honnêtes gens, protestants comme catholiques, et nous en jugerons mieux après. Chiniquy n'était pas fou le jour qu'il a été ordonné prêtre catholique. Il n'a pas été entraîné de force au pied de l'autel. C'est lui même, de sa propre bouche, qu'il a prononcé cette promesse et fait ce vœu : toute ma vie durant je garderai le célibat ecclésiastique, Il avait l'âge de raison, vingt-quatre ans, lorsque arriva ce grand jour. Remarquons la solennité des circonstances. C'est un vœu, une promesse sacrée faite non aux hommes, mais à Dieu lui-même, le souverain des vivants et des morts. C'est un vœu fait non sur une place publique ou dans la rue, mais dans le sanctuaire de

l'Eglise, ce "lieu terrible," comme l'appelle le texte sacré. C'est un vœu fait, non pas à huis-clos et sans témoins, mais fait en présence de la multitude des fidèles, en présence et entre les mains du pontife de la Nouvelle Loi, assemblés pour une cérémonie sainte et sacrée. Maintenant, ou bien vous dites qu'il ne reste sur la terre aucune promesse qui oblige, ou bien le vœu de Chiniquy, environné de toutes ces graves circonstances, est une de celles que l'homme qui l'a fait doit garder et tenir religieusement. Or, cette promesse, Chiniquy l'a violée ; il est donc apostat, il est donc parjure.

Vous en jugerez mieux encore ! Que dites-vous, dans le commerce ordinaire de la vie, de l'homme qui viole sans scrupule et sans honte les promesses qu'il a faites à ses semblables ? Vous dites: c'est un homme de rien, un homme sans parole, sans honneur et sans caractère, et vous le traitez avec dédain, avec mépris ; vous lui retirez à bon droit votre confiance. Que sera donc Chiniquy ? Et tous ses imitateurs, que seront-ils ? Ils seront des hommes sans parole, sans caractère, sans honneur ; des hommes indignes, méprisables. Ils seront plus que tout cela encore : ils seront des apostats, des parjures. Et ces hommes vous vous en glorifiez; vous en faites des flambeaux de vérité et de vertu pour votre pauvre Eglise protestante. Non, non, croyez-moi bien, un mauvais prêtre ne fera jamais un honnête Protestant. Il est tombé de trop haut ; sa chute ressemble trop à celle de l'ange rebelle !

Mais, indépendamment de ces grandes vérités de sens commun et de piété chrétienne, quels avantages si précieux et si honnêtes a pu retirer votre Eglise protestante de ce fait: que l'apostat Chiniquy s'est adjoint une femme ; et de cet autre : que cette femme est devenue la compagne assidue de sa vie ?

Prêchera-t-il mieux ? Non, c'est évident ; à moins que sa femme ne l'aidât à composer ses sermons, Etudiera-t-il d'avantage et avec moins de distractions ? Non ! c'est évident encore. Aura-t-il plus de zèle pour les choses de la religion, pour instruire, pour évangéliser ses frères ? Non, les soins de la famille demanderont une partie de son temps. Aura-t-il plus de charité pour voler au soulagement des pauvres qui souffrent la peine et la misère ? Non, car la femme et les enfants doivent passer avant les étrangers. Retirez donc ce misérable Chiniquy. Il ne sera jamais qu'un apostat moins digne d'admiration que de pitié.

SI LES MINISTRES DE L'EGLISE DOIVENT ETRE MARIES.

M. D. L'apôtre Saint Paul veut que l'évêque soit marié.

M. le C. Jésus-Christ veut que l'évêque et le prêtre ne le soient pas..... Produisez le texte de Saint Paul ?

M. D. "Il faut que l'évêque ne soit mari que d'une seule femme." Il n'y a rien de plus clair ; rien de plus évident.

M. le C. Vous demandez la preuve qui assure que Saint Paul lui-même a bien écrit ce passage, ce serait vous remettre bien en peine, et ressusciter l'interminable divagation dont vous nous avez gratifiés en commençant. Mieux vaudra donc admettre, sans preuves, que ce texte est véritablement de l'apôtre. Vous prétendez qu'il n'y a rien de plus clair. Moi, je prétends au contraire qu'il n'y a rien de plus obscur, et surtout rien de plus faux. Si vous comprenez le texte à votre façon, il faudra me permettre de le comprendre à la mienne. Prouvez donc que vous avez raison et que j'ai tort ; que vous êtes dans le vrai et que je me trompe ?

M. D. Il n'y a rien à prouver. Le passage est clair, simple, facile à comprendre. Il ne s'agit que de le lire pour en avoir le sens véritable.

M. le C. Nous voici arrivés, Messieurs, à la comparaison que faisait en commençant, le Docteur qui nous parle ce soir. Il nous disait : Oui, le Saint Evangile est le code des lois divines qui règlent notre foi et nos enseignements comme les statuts des lois d'un pays règlent la conduite des sujets, des habitants de ce pays. Serrons de près la comparaison en l'appliquant à ce qui se passe pour les lois humaines. Supposons que l'un de vous a un procès. Que fait-il ? Il consulte un avocat. Votre adversaire que fait-il aussi ? Il consulte un autre avocat. Chacun de ces hommes habiles dans la loi, dit à sont client : soyez tranquille ; ayez confiance ; votre cause ne peut pas être perdue. Ces deux avocats sont honnêtes ; ils parlent, chacun suivant sa conviction. Qu'ont fait les gouvernements dans leur sagesse qui n'est cependant qu'une sagesse tout humaine ? Vont-ils laisser nos deux plaideurs, avec chacun son avocat, discuter et chicaner durant des mois et des années ? Non ! Ils ont établit un juge consciencieux, prudent et éclairé, qui a mission d'entendre le plaidoyer de chaque avocat. Il se recueille ensuite, il pèse les raisons pour et contre, il consulte la loi et rend le jugement qui donne gain de cause à l'un et qui condamne l'autre aux frais et aux dépens.

Vous êtes avocat dans votre cause. Mais je suis avocat dans la mienne. Nous ne pouvons pas nous entendre ; qui nous mettra d'accord ? Je vous somme de prendre un parti, ou de me donner raison, ou bien de produire un juge compétent pour faire autorité en matière de foi. Si vous prenez le premier parti, vous vous condamnez vous-même en me donnant raison ; et si vous amenez un juge, vous vous condamnez encore, parce que vous reconnaissez le principe d'autorité qui est la mort, le poison du Protestantisme. Tournez-vous et vous retournez dans tous les sens possibles ; vous n'échapperez pas à la rigueur de l'argument qui vous condamne dans un sens comme dans l'autre. Dites encore, après cela, que l'évêque doit être marié ?

M. D. Le texte de Saint Paul est clair par lui-même : "Il faut que l'évêque ne soit mari que d'une seule femme." Il le faut ! Ce n'est pas un simple conseil ; c'est un commandement. D'ailleurs l'apôtre s'adressait à des hommes comme nous. Le langage qu'il employait était donc à la portée de ses auditeurs, comme il est encore à la portée des chrétiens de nos jours.

M. le C. Que Saint Paul se soit fait comprendre à ses auditeurs, c'est trop naturel ! Le bon sens ne saurait le nier et rester bon sens. Que les chrétiens de nos jours le comprennent aussi bien que les chrétiens des premiers siècles, je le nie, et vous-même, vous allez bientôt me servir de preuve. Que Saint Paul ait voulu faire à tous les évêques un commandement de se marier, d'épouser une femme, je le nie plus carrément encore. Plus que cela ; je proteste. Je prouve ma protestation. Etait-il Evêque, lui, Saint-Paul ? Vous ne pouvez pas dire non ! A-t-il été mari d'une femme, lui, Saint Paul ? Vous ne pouvez pas dire oui ! Si vous dites oui, il faudra le prouver, montrer le texte. Or il n'y en a pas qui établisse que Saint Paul a été marié. Comment admettre maintenant qu'un grand apôtre, un apôtre que vous-même appelez Saint, ait violé un commandement que Dieu aurait donné aux évêques par la bouche de son apôtre ? Donc vous ne comprenez pas le texte de Saint Paul, et, par là, vous prouvez ce que j'ai nié plus haut : que tous les chrétiens comprennent le langage de Saint Paul.

Que dit ce même apôtre quelque autre part dans ses épîtres ? "Celui qui n'est point marié, s'occupe du soin des choses du Seigneur, et de ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu. Mais celui qui est marié, s'occupe du soin des choses du monde, et

de ce qu'il faut faire pour plaire à sa femme; et ainsi, il se trouve partagé." (I Corinthiens, c. VII, v. 32-33.) Maintenant accordons les textes de Saint Paul les uns avec les autres? Accordons aussi sa conduite avec sa doctrine, et vous verrez clairement que vous n'avez pas raison de vouloir, à toute force, et malgré leur volonté, faire marier les évêques. J'ai ajouté, en confirmation, que Jésus-Christ défend le mariage des évêques et des prêtres.

M. D. Vous êtes habile. Voyons ces belles preuves?

M. le C. Habile! ce n'est pas ce que je prétends; mais au moins, je laisse tout le monde jouir du bienfait de la lumière; je n'éclipse personne. Cependant comme le compliment me vient d'un dignitaire très-haut placé dans la hiérarchie Protestante, je ne l'aurai pas pour indifférent.

Qui prenez-vous, dans votre église, pour type et pour modèle des bons et saints ministres? A qui faut-il qu'ils ressemblent pour être bons et parfaits, autant que le comporte l'infirmité humaine?

M. D. Nous prenons pour modèle *Jésus-Christ*!

M. le C. Et nous, pareillement, nous prenons Jésus-Christ pour modèle de nos évêques et de nos bons prêtres. Nous sommes parfaitement d'accord sur ce point. Maintenant, si Saint Paul fait un commandement formel à tous les évêques et à tous les prêtres d'être mariés, le voilà condamnant sans pitié Jésus-Christ lui-même qui est Prêtre et Pontife Suprême, selon l'ordre de Melchisédec, et qui, malgré tout cela, ne s'est jamais marié. Il faut donc avoir assez de bon sens, en lisant l'Ecriture Sainte, pour ne pas supposer à Saint Paul assez peu de bon sens pour condamner ainsi son Divin Maître. Si vous avez raison, Saint Paul, après avoir condamné Jésus-Christ, condamne encore Saint Jean l'Evangéliste, le bon ami du Sauveur, qui ne s'est jamais marié, malgré qu'il fût véritablement évêque. C'est plus que manquer de bons sens; c'est absurde, impie, blasphématoire. Donc, etc.

M. D. Jésus-Christ était un homme parfait; il n'avait donc pas besoin de prendre une femme.

M. le C. Oui! Infiniment parfait, il faut dire quand on parle de Jésus Christ. Mais Saint Paul, d'après ce que vous lui faites dire bien malgré lui, ne fait pas d'exception. Il oblige au mariage les parfaits aussi bien que les imparfaits. Donc il n'exempte pas Jésus-Christ. Voulez-vous qu'il exempte Jésus-Christ? Je le veux aussi. Voyons s'il n'exemptera point les

évêques. Les évêques comme les prêtres doivent tendre vers la perfection, car c'est à eux surtout que Jésus-Christ s'adresse en disant: "Soyez parfaits comme Votre Père céleste est parfait." Si donc ils doivent tendre vers la perfection, ils doivent éviter les imperfections; s'abstenir de prendre une femme, par conséquent! Donc les évêques et les prêtres ne doivent pas être mariés. Donc les ministres protestants feraient beaucoup mieux de ne pas se marier. Donc aussi vous ne comprenez pas l'Ecriture Sainte.

Si de simple disciple, venu ici pour écouter vos enseignements, je me faisais un instant votre égal et votre docteur, ou mieux encore, si je voulais vous convertir, je vous dirais: Quoi! vous ne comprenez rien de la pensée qu'a eue le Sauveur du monde lorsqu'il a pris plaisir à ne s'entourer, durant sa vie mortelle, que de saints personnages vierges, ou qui n'ont jamais usé des droits du mariage? Un précurseur vierge, sanctifié dès le sein de sa mère; une Mère vierge, comme le reconnaissent bien des protestants; un Père nourricier vierge; un disciple bien-aimé vierge; un Apôtre des gentils, à qui ont été révélés les secrets et les joies du ciel, vierge. Et tout cela ne signifie rien à vos yeux, ni aux yeux de tout le Protestantisme? Quel prodige d'aveuglement! Cependant, à vous entendre, personne, autre que vous, ne comprend rien à l'Ecriture Sainte.

M. D. Mais Saint Pierre était marié, et cependant vous en faites un grand Apôtre.

M. le C. Belle découverte, vraiment! en êtes-vous bien certain du mariage de Saint Pierre? Alors je le crois. Mais voici alors comment cela c'est fait. Saint Pierre n'était ni prophète ni devin lorsqu'il se maria. N'étant ni l'un ni l'autre, il était comme nous, ne connaissant pas l'avenir. Il ignorait donc la grâce de sa vocation à l'apostolat, et il épousa une femme. Mais attendez que le Sauveur l'appelle et vous verrez quel noble exemple il donnera aux Ministres protestants. Il renoncera, il quittera la femme qu'il a prise pour suivre Jésus Christ; tandis que les ministres, au lieu de quitter celle qu'ils ont, n'ont rien de plus pressé que d'en épouser une aussitôt qu'ils sont entrés dans le ministère. Il est donc évident que si Saint Pierre avait connu l'avenir, il ne se serait jamais marié.

Pour que l'exemple de Saint Pierre prouvât quelque chose à votre avantage, il faudrait que, une fois devenu Apôtre de Jésus-Christ, marchant avec lui, vivant en sa compagnie, ou

après l'ascension de son divin Maître, il eût emmené avec lui sa femme et ses enfants ; il faudrait qu'il eût vécu avec son épouse comme avant d'être appelé. Or voyez-vous quelque part rien de semblable, soit dans le Nouveau Testament, soit dans quelque historien des temps apostoliques ? Non, il n'y a rien en votre faveur. Donc vous ne comprenez pas l'Ecriture Sainte pour votre propre usage personnel. Donc vous n'avez pas le sens commun de venir la prêcher, l'expliquer aux autres, qu'ils soient Catholiques ou Protestants.

Telles sont les ruines que vous avez à faire ; les absurdités qu'il vous faut dévorer ; tels sont aussi les inconvenances et les blasphèmes que vous devez maintenir pour défendre cet article de votre croyance : le mariage des Ministres, vérité protestante à laquelle le Protestantisme en a sacrifié tant d'autres.

N'est-ce pas, en effet, pour maintenir le mariage des Ministres, que le Protestantisme a rejeté le Sacrement de l'Autel, le Confession, l'Extrême-Onction et, par conséquent, la visite des malades ? Oui, Messieurs, toute la doctrine du nouvel Evangile est combinée en vue de ce seul chapitre : *le mariage des Ministres.* Quelle preuve plus concluante de cette vérité : que le Protestantisme n'est que l'ouvrage des hommes et non l'œuvre de Dieu !

SUR L'EXTRÊME-ONCTION

M. D. Nous avons l'Extrême-Onction comme l'Eglise romaine, l'huile destinée aux malades. Donc nous n'avons pas rejeté ce sacrement.

M. le C. Vous avez l'Extrême-Onction et l'huile destinée aux malades ? Quelles cérémonies faites-vous donc pour la consacrer cette huile ? Qui est-ce qui la consacre ? Est-ce vous, Monseigneur ? Vous êtes un Evangéliste, bien qu'il soit prouvé et bien prouvé que vous ne comprenez pas grand chose dans l'Evangile. Eh bien, comme tel, vous devez ne dire que la vérité. Montrez-nous cette huile que vous avez pour les malades ? Nous y tenons ; nous voulons la voir, autant pour votre honneur que pour notre édification.

M. D. L'huile, c'est la parole de Dieu.

M. le C. Bien trouvé ! pour un Docteur de l'Eglise Méthodiste ou Baptiste, que sais-je ? Mais, avez-vous pris votre inscription au bureau des patentes pour vous assurez, à vous tout seul le

bénéfice et l'honneur d'une découverte aussi précieuse? Si non, je vous engage à vous hâter. L'huile c'est la parole de Dieu! Or vous n'avez pas prouvé que la parole de Dieu est entre vos mains; donc vous faites sur les malades l'Onction avec la parole de Dieu, une huile que vous n'êtes pas certain de posséder.

Je suis surpris, étonné, que vous n'ayez pas demandé l'huile dont se sert l'Eglise catholique pour prouver l'huile que vous dites faussement de posséder. Votre remède doit être efficace au suprême degré, aussi bien pour le corps du malade que pour son âme. C'est dommage que tous nos médecins ne le connaissent pas encore. Mais tant pis pour eux! Il y a de leur faute; que ne méditent-ils d'avantage sur l'huile de M. Duclos, Ministre et Docteur très-habile de l'Eglise Protestante.

Vous pensez donc que nous ne savons pas ce que vous avez dans votre religion et ce que vous n'avez pas. Dites-nous un peu; quand avez-vous quitté votre repos de la nuit, pour aller porter votre huile ridicule, absurde, à un pauvre malade luttant contre l'agonie de la mort? Jamais! Je vous défie de me prouver le contraire.

M. Jamesson, lui, a été une fois visiter un mourant. Or l'opération mirabolante qu'il s'avisa de faire fut celle ci: Il se fit donner *ouate* en quantité; il en remplit le nez, les oreilles, la bouche du malade et, l'opération finie, le Sacrement de l'Extrême-Onction protestante était administré. M. Jamesson remercia le Seigneur d'avoir permis qu'il arrivât à temps, et dit d'un ton d'assurance parfaite: Maintenant le malade ne peut pas mourir, il faut qu'il vive, car son âme ne trouvera pas par où s'échapper de son corps. Et M. Jamesson se remit à louer le Seigneur! (1) Qu'y a-t-il de surprenant en cela? L'Eglise Baptiste et Méthodiste et mieux l'une et l'autre ne sont-elles pas la Religion moderne, la Religion du Progrès? de la pure civilisation?

SI L'EGLISE ROMAINE CACHE, COMME LE DISENT LES PROTESTANTS, L'ECRITURE SAINTE AUX CATHOLIQUES.

M. D. J'ai deux frères prêtres et je connais particulièrement plusieurs Directeurs de Grand Séminaire. L'un de ces Direc-

(1) Le fait, tout incroyable qu'il paraisse, nous a été rapporté par une personne digne de foi qui le tient elle-même d'un témoin oculaire sur la probité duquel il n'y a pas à élever le moindre soupçon. On a vu des choses tout aussi incroyables chez les premiers réformés. La suite de l'ouvrage en donnera des preuves.

teurs m'a fait présent d'un Nouveau Testament, traduit et commenté par l'Archevêque de Québec.

M. le C. Vous avez donc été élevé dans l'Eglise catholique ; vous appartenez donc à une bonne et honnête famille canadienne. Combien elle doit souffrir de vous voir ainsi engagé dans la voie de la perdition ! Vous avez donc apostasié ! Mais sachez que jamais aucun apostat n'a songé à déchirer le symbole des vérités catholiques que longtemps après avoir foulé aux pieds les commandements de Dieu ! .... Et puis l'ouvrage de Mg. l'Archevêque de Québec, comment le trouvez-vous ?

M. D. Je le trouve bien, assurément; mais je n'y ai rien aperçu qui m'oblige à croire ni au Pape ni au Purgatoire, ni a l'invocation des saints.

M. le C. Tous les Ministres venus ici avant vous n'ont eu à prêcher aucune vérité plus nécessaire au salut que celle-ci, vérités comme il y en a tant dans votre religion : "l'Eglise catholique redoute la lecture de la Bible. Si vous la lisez, vous trouverez les erreurs abominables qu'elle enseigne. C'est pourquoi elle a soin de défendre la lecture des saints livres aux simples fidèles." M. Jamesson a tenu, lui aussi, ce même langage. Quant à vous, il est bien à supposer que vous marchez à la tête de cet enseignement. Eh bien ! Voilà un Directeur de grand Séminaire qui vous fait présent de l'ouvrage de Mgr. de Québec. Ce n'était pas pour le cacher qu'il vous le *donnait* ! Voilà un Archevêque qui fait une traduction avec commentaires du Nouveau Testament. Ce n'est pas pour le tenir caché. Il est destiné, ce Nouveau Testament, aux familles catholiques: ce n'est pas pour le tenir caché. Un journal catholique qui paraît trois fois par semaine, reproduit cette annonce en *très-gros caractères*: Publication d'une très grande importance, le Nouveau Testament traduit et commenté : ce n'est pas dans l'intention de cacher le Nouveau Testament. Il publie cette annonce durant plus d'une année entière. Ce n'est point pour le cacher et en priver les catholiques. Que dire, après cela, de vos enseignements ? M. le Ministre. Ne sont-ils pas un fatras de gros et impudents mensonges, débités avec cet aplomb et ce sang froid qui est le signe caractéristique des grands criminels. Allez dans n'importe quelle librairie catholique de l'univers entier, et demandez à acheter un Nouveau Testament ou toute la Bible. Jamais on ne refusera à personne de lui vendre. La conclusion de votre doctrine et de vos enseignements peut donc se résumer comme suit :

un système trompeur prêché et soutenu par des hommes ennemis de toute vérité et de toute pudeur. Quel affreux métier ! Quelle abominable occupation !

SI, COMME LE CROIENT LES PROTESTANTS, L'ECRITURE SAINTE EST SIMPLE, CLAIRE ET FACILE A COMPRENDRE.

M. le C. Vous trouvez donc les notes et commentaires de Mgr. l'Archevêque assez bien ?

M. D. Oui ; mais elles ne sont pas nécessaires, Jésus-Christ savait à quelles intelligences il s'adressait, et alors, il s'exprimait avec clarté et avec simplicité. Les Apôtres, qui ont écrit la parole de Dieu, l'ont écrite aussi enfin que tout le monde puisse la comprendre, et ainsi l'Ecriture Sainte n'a pas besoin d'être expliquée, commentée par la parole des hommes.

M. le C. Que Jésus-Christ et que les Apôtres aient su à quelles intelligences ils s'adressaient, quoi de plus clair et de plus évident ? Mais que les peuples d'aujourd'hui comprennent toujours et comprennent tous l'Ecriture Sainte, je le nie formellement. Vous ne vous souvenez donc plus du texte de Saint Paul sur le mariages des Evêques ? Vous croyiez cependant le passage simple, claire, évident ! C'est vous, tout Ministre et Docteur, qui prouvez le premier contre votre assertion. La seconde preuve, je vais la tirer de M. Lavergne. Il est déjà bien et dûment à vous ; bon et fervent Protestant. Il n'y a qu'un mois ou deux encore qu'en me faisant signifier, par un huissier, son apostasie, il me disait, dans sa lettre officielle : "par la lecture de l'Ecriture Sainte, je me suis aperçu de toutes les choses exorbitantes que l'Eglise romaine impose à ses pauvres enfants ; telles que la Transubstantiation, la Confession auriculaire, le Purgatoire, l'Invocation des saints, le Culte de la Sainte Vierge, etc., etc." Eh bien, M. Lavergne, puisque vous n'êtes plus catholique, montrez-nous un peu que vous comprenez bien l'Ecriture Sainte ? Que comprenez-vous par le premier verset de l'Evangile selon Saint Jean : "Au commencement était le Verbe ?" "Voyez si ce ne serait pas quelque chose d'exorbitant que voudrait vous imposer l'Eglise romaine ; voyez si ce ne serait pas la Transubstantiation, par exemple ? Que comprenez-vous ?—M. Lavergne ne répond pas un seul mot.—Vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas ?—Non, M., je n'y comprends rien, je ne sais pas ce que cela veux dire.—Voilà donc, Monseigneur Duclos, votre belle théorie, votre absurde bavardage démenti par la pratique. M. Lavergne fait

exception; vous faites exception vous-même comme lui. Vous ne comprenez pas l'Ecriture Sainte. Donc elle n'est pas si simple, si claire, si facile à comprendre que vous le prétendez.

M. D. Le Verbe c'est la parole.

M. le C. Mais pardon, M., c'est M. Lavergne qui est interrogé; c'est donc à lui de répondre. Vous n'avez rien à lui souffler. Votre disciple doit savoir ce qu'il dit. Or il a dit clairement: je n'y comprends rien.

J'insiste contre cette prétendue clarté de l'Ecriture Sainte. Et je ne crains pas de dire: non, vous n'y croyez pas vous-même, et aucun Ministre protestant n'y croit point non plus. Supposons, en effet, que tout le monde peut comprendre les livres saints: à quoi bon alors seront employés MM. les Ministres? Ils prêchent; mais c'est une prédication inutile. Ils parlent; mais c'est pour ne rien dire, ou du moins pour dire des choses que tout le monde, jusqu'aux plus simples, savent déjà aussi bien que les plus savants Docteurs de l'Eglise protestante. Donc, retirez-vous; vous n'avez que faire d'être Ministres, de parler au peuple, de monter en chaire Vous êtes des personnages ridicules, de vrais bouffons dans l'Eglise protestante.

Nous sommes venus pour nous instruire, et, à mon avis, nos peines ne sont point inutiles. Veuillez donc nous expliquer, faire accorder ensemble cette prétendue clarté de l'Ecriture Sainte avec la multitude infinie des sectes protestantes? Pourquoi des Baptistes, des Méthodistes, des Episcopaliens, des Indépendants, des Sacramentaires, des Unitaires, des Anglicans et autres dénominations aussi difficiles à compter que les nuages qui nous voilent le soleil dans une journée de tempêtes? Toutes ces sectes s'accusent d'erreur les unes les autres; elles prennent toutes pour source de leur foi l'Ecriture Sainte; elles reconnaissent toute cette prétendue clarté: Pourquoi donc ne sont-elles pas toutes d'accord? Pourquoi ne comprennent-elles pas toutes de la même façon et dans le même sens.... Je ne vois qu'une réponse raisonnable à donner: c'est que toutes ces sectes se trompent en lisant et interprétant l'Ecriture.... Si vous en connaissez une autre, veuillez nous la donner?

SI LE PROTESTANTISME À L'UNITÉ NÉCESSAIRE À LA VÉRITABLE ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

M. D. Les dénominations que cite M. le Pasteur ne contredisent en rien mon assertion de la simplicité de l'Ecriture

Sainte. Il aurait raison, si ces différences existaient réellement dans le Protestantisme, mais elles ne sont qu'en apparence et à la surface ; le fond de la doctrine reste toujours calme et uni, sans division ni contradiction d'aucune sorte.

M. le C. Quelle belle société, une dans sa foi, dans sa croyance, dans son symbole, est celle que forme le Protestantisme dans l'imagination du savant M. Duclos, docteur de cette heureuse Eglise !—Il m'est tombé sous la main, ces jours derniers, un ouvrage que je suis bien aise de faire parler. Il va nous édifier souverainement sur le calme, l'unité, l'harmonie parfaite des sectes protestantes entre elles. Je dirai tout à l'heure quel est cet ouvrage, et je montrerai qu'il mérite notre confiance parce qu'il dit la vérité. Voici :

"Hélas ! parmi les pasteurs, il n'y en a pas deux qui soient d'accord : comme chacun a sa propre physionomie, chacun aussi a ses propres idées." Ce protestant parle d'idées en religion, M. le Ministre !

"Nous tenons le dogme de la Trinité comme un article de foi que chacun doit admettre, s'il veut obtenir la vie éternelle," dit l'un.

"On peut repousser sans scrupule, de l'enseignement religieux, le dogme de la Trinité, comme un dogme nouveau et contraire à la raison," dit un autre.

"Qui ne connait la variété infinie des doctrines qu'on trouve dans nos communions évangéliques !" quelle unité parfaite dans une variété infinie !.....

"Jésus-Christ n'est pas Dieu ; il ne s'est jamais donné que comme un envoyé de Dieu," dit M. Claudins.

"Jésus-Christ est véritablement le Fils de Dieu, le médiateur de la nouvelle alliance qui a versé son sang pour la rédemption du monde," dit M. Allam.

Le calme est vraiment admirable ! l'unité parfaite ! la paix toute céleste ! C'est la négation pure et simple de la Divinité en paix avec la négation de Jésus-Christ, en paix avec la négation de la rédemption, en paix avec la doctrine que vient enseigner et propager M. Duclos.

M. D. demande à voir le livre. Il en lit le titre : *La Réforme contre la Réforme.* Mais c'est un ouvrage qui ne prouve rien : il est catholique. J'ai lu la critique qu'en a faite un savant ; il ne prouve absolument rien.

M. le C. Vous avez lu la critique de cet ouvrage, et vous dites que c'est l'œuvre d'un catholique? En êtes-vous bien

certain ?—Oui ! bien certain.—Eh bien ! je soutiens le contraire. Je soutiens que l'ouvrage a été fait par un Protestant ! Et pour donner plus de poids à ma parole, j'ajoute dix louis. En ajoutez-vous autant pour soutenir la vôtre ? Donnez la main ? . . . . . M. D. refuse. . . . . Nouveau mensonge, Monseigneur Duclos, que vous ne rougissez pas d'avancer encore pour soutenir des opinions mensongères. Eh bien mille fois non ! l'auteur de ce livre n'était pas catholique quand il l'a écrit. C'est le traducteur qui vous en assure. Qu'il se soit converti depuis, je ne dirai pas non, je le crois même fortement, car l'honnête homme ne résiste pas longtemps à l'évidence de cette vérité : que le Protestantisme n'est pas une religion mais une erreur monstrueuse.

M. D. L'auteur de votre livre est de l'école rationaliste. Il ne mérite donc aucune confiance.

M. le C. Mais vous n'y êtes plus, mon savantissime Maître et Docteur. Bien loin de m'instruire vous ne visez qu'à m'embrouiller les idées de plus en plus. Il m'avait toujours semblé que, un auteur, qu'il soit rationaliste ou protestant, dès qu'il cite, il cite ; dès qu'il rapporte un passage, un texte, ce passage, ce texte conserve toujours son sens, sa force probante. Il en est un peu de ça comme de l'argent. Un dollar donné par un Irlandais ou par un Canadien, dès qu'il est dollar, un dollar il vaut, pour un dollar il passe. Une telle délicatesse de preuves est très-mal placée de votre part. Elle déshonore tout-à-la-fois, aux yeux de l'assistance, et votre titre de Docteur, et votre morale, et votre enseignement, et votre église. Donc il reste démontré, par l'aveu de vos très-chers frères en Protestantisme, que vous n'avez pas l'unité de foi, nécessaire à l'Eglise de Jésus-Christ.

LE PROTESTANTISME EST SCRUPULEUX ; IL REJETTE LA PAROLE HUMAINE ÉCRITE.

M. D. D'ailleurs ce livre est la parole humaine écrite. Or la parole humaine, écrite, n'est d'aucune autorité en matière de foi. Donc je la rejette complètement. Retirez votre livre, il ne prouve rien.

M. le C. Ce nouveau prodige est le digne couronnement de tous ceux que vous ne cessez d'enfanter depuis bientôt trois mortelles heures. Apportez donc les preuves que vous avez contre la parole humaine écrite. Mais sachez auparavant, qu'avec autant de droit et de logique que vous pourrez avoir, je les appliquerai à la parole humaine parlée.

Vous rejettez donc mon livre, vous n'avez aucune confiance en lui, parce que c'est la parole humaine écrite ; je rejette à mon tour votre parole humaine parlée ; je n'ai aucune confiance en elle. Alors, je retire mon livre ; retirez, par la même raison, votre parole, c'est-à-dire, en bon français : taisez-vous ! . . . . . Oui, oui, taisez-vous ! . . . . . Mon livre est dans le sac ; vous y êtes également ! Bonne nuit, Monseigneur : Quand vous en sortirez, soyez un peu plus sage.—Rire général ; bruyants applaudissements ! hourah ! hourah !

UN MOT À M. JAMESSON.

Vous, M. Jamesson, que la science et la dignité de votre savant Evêque a tenu continuellement dans l'obscurité, voudriez-vous un peu vous montrer au jour ? Il me semble que vous croyez encore un peu à la parole humaine écrite. Eh ! bien moi aussi, et puisque tout le monde sous le soleil en fait de même, veuillez donc nous dire pourquoi et comment dans votre église, où tout le monde comprend si bien l'Ecriture Sainte, il y a des mmistres qui, pour baptiser, plongent, hommes et femmes, dans la rivière ? pourquoi d'autres Ministres se contentent de verser de l'eau tout simplement ! Pourquoi les uns baptisent les petits enfants ? et les autres, ne veulent baptiser que les grandes personnes ? Evidemment il n'y a pas d'unité chez vous ! chacun fait au gré de ses caprices ! Il y a aussi des Ministres, venus ici avant vous : mais il ne prêchaient point votre doctrine dans toute sa pureté. Aucun d'eux, paraît-il, n'a enseigné, comme vous, que la Sainte Vierge a eu sept enfants ! Jésus-Christ est-il le premier ou le dernier ? Pourquoi donc cette différence ?

M. Jam. Je n'ai jamais prêché cela ; ce ne sont que des *menteries* qu'on vous a conté.

M. le C. J'ai eu assez de peine à le croire. Il a fallu que la chose, simple et contraire au bon sens comme elle est, m'ait été garantie par des personnes dignes de foi qui assurent l'avoir entendu de leurs propres oreilles.

M. Jam. Ce sont toutes des *menteries*. Je n'ai jamais prêché ni enseigné cela.—Une personne s'avance et dit : "Oui, vous l'avez prêché : je puis faire serment que je vous l'ai entendu prêcher."—Une autre s'avance aussi :—"J'y étais aussi, quand M. Jamesson a prêché que la Sainte Vierge a eu sept enfants. Il avait le Testament et il trouvait dans le livre que c'était le cas. Et encore je n'étais pas seul quand il disait cela."

M. le C. Ce n'est pas joli, M. Jamesson, de venir prêcher à ces bonnes gens une religion que vous rougissez de montrer en public. Il faut être plus franc et plus loyal. On voit que vous aussi, vous ne faites qu'un pauvre et malheureux métier. Vous pouvez gagner votre vie plus honorablement qu'en venant égarer les âmes, faire perdre la foi du peuple. Pensez au jugement que le Seigneur prononcera sur vous. Et puis, j'aime à vous prévenir. Savez-vous que la veillée de ce soir va armer toutes les femmes contre vous, et contre vos mensonges. Prenez garde au tisonnier !

Quant à vous, M. Lavergne, je pense que l'entretien de ce soir vous engagera à la réflexion. Nous vous disons bon soir ; mais veillez, je vous prie, à ce que M. Duclos n'étouffe pas dans le sac au fond duquel je l'ai poussé avec la doctrine dont il est le très-savant et très-habile défenseur.

Je, soussigné, déclare et certifie que le présent compte rendu contient, autant qu'il m'a été possible de le faire, le résumé vrai, exact et impartial de ce qui s'est dit durant la soirée. Les arguments de M. Duclos, quoique donnés un peu plus au long, sont cependant réduits, dans ce rapport, à leur plus exacte précision. Si M. le Ministre a dit plus de mots, il n'a dit guère plus de choses. Quant à ceux de M. le curé, il m'a été plus facile de les noter un peu plus au long et de leur conserver ce piquant et cette originalité dont il a eu besoin de faire usage pour soutenir l'attention de son auditoire. Et je puis certifier, de plus, que nous sommes revenus intéressés, amusés et instruits tout à la fois.

JOS. STASSARDT,
Instr., Secrétaire.

Evariste Quesnel,
J. A. Lévis,
M. Bérubé,
L. Hotte,
J. Richer,
P. C. Grondin,
A. Goyer,
L. Lévis,
A. Fortier,
H. Chainé,
J. B. Laflamme.

CHAPITRE I.

Le Protestantisme réfuté par la vérité des faits.—par l'Ecriture Sainte,—par le témoignage des Protestants—et par le sens commun.

Il y a trois siècles, toutes les nations de l'Europe étaient catholiques. Elles croyaient avoir la véritable foi enseignée par Jésus-Christ pour arriver au salut. Elles croyaient que leur foi leur venait de Jésus-Christ, des apôtres, des saints docteurs, de la tradition, de tous les siècles, de tout l'univers. Quelques hommes se lèvent un jour et disent aux nations chrétiennes: Vous vous êtes trompés avec les apôtres, avec les saints docteurs, avec la tradition, avec tous les siècles et avec tout l'univers. C'est nous, et nous *seuls* qui avons trouvé la vérité. Voici la voie, simple et sûre, et même infaillible, tout à la fois, pour retrouver enfin la véritable Religion du Christ: "C'est la parole de Dieu que tout homme peut lire, ou se faire lire, ou écouter lorsqu'on la lit publiquement. Cette parole est renfermée dans la Bible, et dans la Bible seulement. Ce livre divin contient, d'une manière nette, claire et précise, tout ce qui est nécessaire pour la véritable foi, le culte véritable et les mœurs agréables au Seigneur. Dieu, nous favorisant de sa grâce, il est aisé, même aux plus simples et aux moins instruits, de juger si le ministère sous lequel nous vivons, si l'Eglise à laquelle nous appartenons peut nous conduire au salut, et, par conséquent, si notre société religieuse est la véritable Eglise fondée par Jésus-Christ."

Telle, ou à-peu-près, est la doctrine du Protestantisme et son système de croyance.

Les peuples qui écoutèrent ces hommes et qui embrassèrent cette doctrine, après avoir apostasié la croyance de l'univers chrétien durant quinze siècles, agirent-ils sagement? L'Europe, alors, ne fit-elle rien que de chrétien, de prudent, de sensé et de raisonnable? Et ceux qui professent maintenant une Religion ainsi faite, n'ont-ils aucun doute, aucun devoir à remplir, aucune reflexion à faire, aucune recherche à s'imposer? Il semble qu'on peut demander ces choses aujourd'hui. Les esprits sont calmes, l'expérience est assez longue pour qu'ils aient eu le temps de méditer, les lumières brillent de toutes parts, les exemples sont nombreux, et notre siècle, sérieux,

grave et intelligent, aime assez à revenir sur le passé, à examiner ses actes, à les discuter, à les juger. Or l'acte des premiers docteurs et fauteurs du Protestantisme mérite toute notre attention. Que le Protestant examine donc et qu'il juge. Nous nous en rapportons à sa bonne foi et à sa justice. Mais en attendant qu'il se prononce, nous devons lui soumettre les considérations suivantes, qui pourront l'éclairer déjà un peu dans cette grande et très-importante question.

PREMIÈRE DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

Nous la trouvons dans la qualité même de réformateurs que prennent les nouveaux apôtres. Ils viennent, disent-ils, réformer l'Eglise de Jésus-Christ, la rendre sans tache et sans souillures. C'est très-bien! Mais un grand nombre avant eux étaient venus, disent-ils aussi, chargés de la même mission. "Saint Augustin, dans son *Traité* des Hérésies, compte 90 hérésies différentes qui, depuis la venue de Jésus-Christ, s'étaient élevées pour réformer l'Eglise. Il y avait, entre autres: les Osséniens, les Millénaires, les Gnostiques, Saturnin, Basilides, Carpocrate, les Encratistes, les Montanistes, les Manichéens, etc., etc. Entre saint Augustin et Luther, 180 nouvelles hérésies parurent. Il y avait: les Donatistes, les Pélagiens, les Nestoriens, les Eutychiens, les Semi-Pélagiens, les Monothélites, les Iconoclastes ou briseurs d'images, les Ariens, les Hussites, les Viclefistes, etc., etc. Depuis Luther (1537) jusqu'en 1595 Hosius-Prateolus, et autres écrivains modernes, comptent 270 sectes nouvelles venues, toutes, pour réformer ce qui existait quelques jours, ou même quelques heures auparavant. Or laquelle de toutes ces sectes sera la réformatrice véritable? Comment prouvera-t-elle qu'elle seule est dans le vrai et que toutes les autres se trompent? Quels moyens ira-t-elle employer pour faire cesser toutes les autres prétentions de ses rivales?..... Pour nous et pour tout homme sensé c'est une difficulté, et il serait important, avant tout, que le Protestantisme la fasse disparaître.

DEUXIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible et rien que la Bible.

Vous êtes protestant et je suis catholique! Vous voulez que je forme ma foi sur la Bible. Eh bien, soit! Mais ne faut-il pas, avant de m'imposer ce travail long et difficile, que vous

m'éclairiez sur un point d'une certaine importance? Quel est le moyen de m'assurer que le livre que vous me présentez est infailliblement la Bible, le livre de Dieu? qu'il n'est point l'œuvre de quelque faussaire ou de quelque imposteur? Car enfin, je puis bien m'attendre à tout cela, et rien dans vous qui venez me prêcher le Protestantisme, ne me tranquillise ni me prouve que je ne suis point trompé. Vous me dites très-sérieusement: ce livre est la parole de Dieu! C'est très-bien, si c'est vrai. Mais quelle preuve m'en donnez-vous?—La tradition? Vous n'en voulez pas.—Le consentement des Eglises? Vous me criez de m'en défier.—Le témoignage des docteurs? Tout homme peut se tromper.—Votre propre autorité? Mais quelle qu'elle soit, je puis bien le penser et le dire hautement sans vous faire injure, elle n'est pas plus grande, plus digne de foi que celle de l'Eglise catholique que vous voulez me faire rejeter comme suspecte.

D'ailleurs vous n'êtes pas d'accord entre Ministres, Docteurs, Prédicateurs de Protestantisme. Si je recuillais tous vos sentiments opposés, la sainte Bible ne m'inspirerait que très-peu de confiance. Je ne sais même si je ne la perdrais pas entièrement.—Vous affirmez que votre Bible contient la parole de Dieu? West et Vater, protestants comme vous, le nient. Ils soutiennent que le Pentateuque n'est même pas de Moïse. Qui dois-je croire?—Vous affirmez que votre Bible contient la parole de Dieu? Le docteur Leo, protestant comme vous, le nie. Il veut que le passage de la mer Rouge et les plaies d'Egypte ne soient que des traditions poétiques. Qui dois-je croire?—Vous affirmez que votre Bible contient la parole de Dieu? Hoffmann, protestant comme vous, le nie. Il prétend que le livre de Judith n'est qu'un roman pieux. Qui dois-je croire? que les bons et les mauvais anges de Tobie ne sont que de purs symboles. Qui dois-je croire? que le cantique des cantiques n'est qu'un poème gracieux où l'amour conjugal est représenté en style d'idylle. Qui dois-je croire?—Vous affirmez, et Breischneider, protestant comme vous, le nie. Il veut que le livre de Job ne soit qu'un drame, les Psaumes, des productions purement poétiques, les prophètes, des moines des anciens temps, esprits fanatiques dont le caractère fantasque apparaît clairement dans la mort d'Elie. Qui dois-je croire?—Vous affirmez et selon lui encore, le livre de Jonas n'est qu'une jolie fable, tout à fait dans le goût des anciens temps, et le Nouveau-

Testament tout entier, une altération de la doctrine de Jésus-Christ. Qui dois-je croire. (1)

Vous affirmez que votre Bible contient la parole de Dieu? Schutz et Schutthess, protestants comme vous, le nient. Ils pensent que l'Evangile de saint Matthieu mérite peu de confiance. Qui dois-je croire? Que celui de saint Marc, comme celui de saint Luc, ont été rédigés d'après un ancien Codex Araméen. Qui dois-je croire? que l'Evangile de saint Jean est incontestablement l'œuvre d'un philosophe d'Alexandrie. Qui dois-je croire?—Vous affirmez? Scheimacker, protestant comme vous, ne veut pas que l'Apocalypse de saint Jean soit prophétique ni même apostolique. Qui dois-je croire? Il n'y trouve aucune trace d'inspiration divine. Qui dois-je croire?

Vous affirmez que votre Bible contient la parole de Dieu? Luther, le père du Protestantisme, le nie. Il met de côté l'Epître de saint Jacques, qu'il appelle *une épître de paille.* Qui dois-je croire? Il dit que le livre de Job est *un fabliau.* Qui dois-je croire? Que l'Ecclésiaste *n'a ni botte ni éperons, et chevauche sur des chaussons.* Qui dois-je croire? Que l'Epître aux Hébreux renferme des erreurs contraires à toutes les autres Epîtres de saint Paul, et qu'il lui est impossible d'y trouver rien de divin. (2) Vous affirmez? Votre père et votre maître nie! Qui dois-je croire? De grâce qui dois-je croire?

Les autres réformateurs n'étaient guère plus respectueux envers les livres saints, et si Zwingle et Emser accusaient Luther d'altérer et de corrompre la parole de Dieu presque à chaque page, Luther faisait le même reproche à Munser; Bèze attaquait la traduction d'Œcolampade; Castalion, celle de Bèze, et Molinœus, celle de Bèze et de Castalion. Combien en restait-il d'irréprochables?

Dans un écrit approuvé par les Evêques anglicans, l'auteur, parlant de la manière dont Calvin et les siens ont traduit l'Ecriture sainte, nous dit: "Jamais au monde il n'aurait pu se rencontrer un homme d'une audace assez débordée pour oser, sans la moindre couleur de vérité, abuser ainsi de la parole de Dieu, de soi-même, de ses lecteurs, de l'univers entier!" (3)

Les ministres du diocèse de Lincoln prouvent, en s'adressant au roi, que la traduction anglaise de la Bible est une traduction

(1) Audin, Vie de Calvin.—Voyez toutes ces opinions des protestants dans Hœninghaus, la Réforme, etc. C. V. pp. 123 et suivantes.
(2) Prop. de Table—Préface pour les éditions de la Bible.
(3) Voyage d'un Irlandais. P. 181.

qui est absurde, dépourvue de bon sens, qui altère, en beaucoup de passages, la pensée du Saint-Esprit; et Broughton, ardent protestant, assure aux évêques, dans ses *Avertissements sur les corruptions*, que la traduction de l'Ecriture en anglais est telle qu'elle corrompt le texte de l'Ancien Testament en huit cent quarante endroits, et que cela est cause que des millions et des millions de personnes entendent mal les saintes Ecritures et se précipitent dans les flammes éternelles. (1) Vous affirmez, et tous ces gens-là, protestants comme vous, le nient. Encore une fois, qui dois-je croire?

Voilà donc toute la Bible, cette Bible que vous me vantez tant, qui n'est plus que comme un édifice en démolition; elle s'en va pièce à pièce. Selon les uns, elle n'est plus inspirée; selon les autres, elle est tellement défigurée, tellement corrompue que ce n'est plus un livre divin. Le ministre Jurien avouait "qu'il n'y a pas un caractère de divinité dans toute l'Ecriture qui ne pût être éludé par les profanes, pas un qui pût faire une preuve, et considérés tous ensemble, ils ne sauraient faire une démonstration." (2) Mais alors l'Ecriture ne peut être une règle de foi; elle n'est plus une voie sûre et infaillible pour arriver à la vérité. Le Protestantisme doit donc cesser de nous crier sans-cesse: la Bible et rien que la Bible. Cette impuissance où vous êtes de nous donner la Bible me paraît au moins une difficulté.

TROISIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible et rien que la Bible.

"Le livre divin, la Bible est la seule règle de foi établie par Jésus-Christ, lisez-la et vous trouverez la religion véritable." (3) C'est fort bien! Nous en prenons bonne note! Mais le Protestantisme aurait dû penser que, lorsqu'on veut construire un édifice, il ne faut pas abattre d'une main ce que l'on s'efforce d'élever avec l'autre. Faire ainsi, c'est très-peu avancer l'ouvrage. Or tel est le spectacle qu'il nous donne. Il veut que les protestants s'affranchissent de toute autre autorité que la *Bible, le livre divin,* et, en même temps, il leur prêche la soumission à une autorité monstrueuse. Il leur dit: "Ne consultez, dans la recherche de la vérité, que votre jugement par

(1) Id Ibid. P. 181.
(2) Saurin, Exam. de la théolog. de Jurien.
(3) M. Duclos, dans son écrit, ne veut invoquer pour autorité suprême que le livre divin, la Bible.

ticulier; croyez ce que vous avez trouvé après votre examen individuel; Il dit, et les Protestants le croient sur parole.

Voilà donc et le commandement que rien ne justifie, et une obéissance aveugle qui ne demande pas même la raison du sacrifice qu'on lui impose. Le Protestantisme, en renonçant à l'autorité de l'Eglise catholique pour attribuer à l'esprit de l'homme la force de juger tout par le discernement, est le plus grand exemple que l'on puisse concevoir de la faiblesse de l'esprit humain et de la force de l'autorité. Il persuade à ses adhérents, par l'autorité, qu'ils voient ce qu'ils ne voient pas, qu'ils sentent ce qu'ils ne sentent pas; et, ce qui est manifestement contradictoire et inconcevable, c'est par l'autorité que les Protestants croient qu'on ne doit rien croire par autorité. Quand le Protestantisme dit fièrement: il ne faut point se fier à l'autorité humaine, c'est un rôle qu'il fait apprendre par cœur et auquel il recommande de s'attacher, sans autre principe, ou autre raison, que l'autorité du Protestant qui aura dit avec gravité: c'est là ce qui est enseigné par la Bible, le livre divin!

Il y a donc, pour commencer, dans le système Protestant, contradiction manifeste. Pour tout homme qui pense et qui raisonne, c'est une difficulté. Mais ne poussons point trop avant le Protestantisme! Il nous dirait bientôt que c'est au Saint-Esprit qu'il faut s'en prendre de ces contradictions, attendu que c'est lui qui l'inspire, et que c'est de lui qu'il tient son système. Il faut donc noter, dès ce moment, que le Protestantisme est hors de cause, et que de ces contradictions que nous trouvons chez-lui, ainsi que des mille autres choses singulières, absurdes, coupables, quelquefois même dignes de l'échafaud, il ne faudra s'en prendre et n'en demander raison qu'à l'Esprit Saint seulement.

QUATRIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible, et rien que la Bible.

"Tout protestant, quel qu'il soit, doit lire la Bible." Prenons un jeune néophite, et faisons-lui cette question: a-t-il une Bible, un livre divin? Voilà une difficulté qui n'est pas de mince importance. Archimède, pour soulever le monde, ne demandait que deux choses: un levier assez long et un point d'appui assez résistable. Personne n'ayant pu les lui fournir, il laissa le monde à son ancienne place. Le jeune Protestant à qui il ne faut qu'une Bible pour s'élever de la Religion purement natu-

relle à la Religion révélée par Dieu, c'est-à-dire au Christianisme, restera toute sa vie dans la première, faute de ne pouvoir jamais dire avec une certitude infaillible: voilà la parole de Dieu, voilà la Bible!

Comment pourra-t-il se convaincre de l'existence d'un livre divinement inspiré, le Protestant qui s'isole de toutes les générations passées et présentes, et qui jette sur elles un regard plein de défiance et de mépris? Il dit: les hommes sont tous sujets à erreur ou au mensonge. En religion protestante je ne dois me fier qu'à moi-même. Cependant il est homme, lui aussi, et par conséquent, sujet à se tromper, comme les autres hommes, à embrasser le mensonge comme les autres hommes l'ont embrassé. Comment donc saura-t-il qu'il y a une Bible dans le monde? Que Dieu a, quelque-fois, daigné s'entretenir avec les hommes?

Dira-t-on que le Saint-Esprit, promis à tous les hommes, inspire à ceux qui sont dans la bonne foi, les beautés ineffables du saint livre? qu'il fait sentir que ce livre diffère autant des livres sortis de la main des hommes que la lumière diffère des ténèbres et la chaleur du froid? Quelle absurdité! Elle a pourtant été soutenue! Mais les excès monstrueux, commis sous le prétexte de l'inspiration individuelle, ont fait abandonner depuis longtemps, ce système impie et blasphématoire.

Tout protestant de bonne foi, de bon sens et honnête ne peut s'empêcher de reconnaître la neutralité de l'Esprit-Saint dans ces sortes de questions. Mais tout n'est pas fini. Il reste à notre jeune étudiant *l'authenticité, la véracité et la divinité* des Ecritures dont il doit se convaincre par de longues et sérieuses investigations. Tant qu'il n'aura pas accompli ce travail, il ne sera pas Protestant logique et sincère, n'admettant, pour règle de foi, que le *livre divin, la Bible.*

Comment donc va-t-il s'y prendre? Il ne peut pas dire que le témoignage constant des chrétiens durant des siècles soit suffisant pour lui interdire le doute, et l'authenticité de la Bible n'est pas moins contestable que celle des œuvres d'Homère, de Virgile et de Cicéron. Luther lui-même, le père de notre jeune Protestant, n'a-t-il pas nié l'authenticité de presque tous les livres qui composent la Bible?

Vous invoquez le témoignage uniforme et constant des siècles chrétiens! Mais, s'il vous plaît, rappelez-vous que tout homme est menteur. Vous êtes trop prudent pour admettre ce témoignage, avant d'en avoir auparavant bien, très-bien

discuté la valeur vous-même personnellement. Admettre ce témoignage sans le discuter, c'est admettre la Tradition chrétienne; c'est donner la mort au Protestantisme: la Bible, et rien que la Bible. Cette Tradition chrétienne d'ailleurs; ou elle est infaillible, ou elle ne l'est pas. Si elle n'est pas infaillible, elle n'est d'aucune valeur; il ne faut pas l'admettre. Si elle est infaillible, pourquoi ne pas la croire et l'admettre aussi pour le sens et la manière d'interpréter la Bible, et encore sur l'autorité qui la doit interpréter?.....

Si, au contraire, et conséquemment à ses principes, votre jeune Protestant ne voit dans les siècles passés et présent que des hommes sujets au mensonge et à l'erreur, des complices intéressés, des longues abominations de l'Eglise romaine, il ne peut se dispenser de vérifier par lui-même l'uniformité et la constance de leur témoignage, dans chacun des quinze ou seize siècles qui sont déjà écoulés, depuis la mort de Jésus-Christ, et des quatre mille ans, depuis que Moïse a commencé d'écrire. Il faut qu'il se démontre bien clairement la nullité des témoignages contraires des novateurs des premiers siècles qui rejettaient, en tout ou en partie, l'Ancien et le Nouveau Testament, pour introduire des livres apocryphes. De plus, comme évidemment la Bible n'est pas un tout compacte, écrit par un seul et même auteur, mais qu'elle est un ensemble de plus de soixante ouvrages distincts, sortis de la plume de plus de quarante auteurs différents, placés à de grandes distances les uns des autres; comme de plus, il n'y a pas un seul livre, un seul chapitre, un seul verset qui n'ait été mis en question par quelques-un des plus savants biblistes du Protestantisme, notre exégète doit s'armer de patience et de courage. Il faut qu'il porte le flambeau de la critique sur chacun des 1,300 chapitres et des 34,000 versets de l'Ecriture Sainte. Qu'il s'installe donc dans une bibliothèque, pendant vingt-cinq ou trente ans, car en lui accordant la faculté de consulter les écrits des savants sur ce sujet, toujours il sera indispensable qu'il lise attentivement tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour, pour ou contre l'authenticité et la véracité des livres saints. On le voit; il en coûte un peu pour se décerner, en Religion, le titre de Docteur suprême, en ne suivant que les préceptes du Protestantisme; la Bible et rien autre chose que la Bible!

CINQUIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible, et rien que la Bible!

Notre exégète saura qu'il existe une Bible, que tous les livres dont elle se compose ont bien des auteurs auxquels on les attribue et qu'ils nous sont parvenus tels qu'ils ont été écrits, sans diminution, ni addition, ni interpellation d'aucune sorte. Mais, en bon protestant, il ne croit qu'à la Bible! Comment pourra-t-il s'assurer que la Bible contient infailliblement la parole de Dieu révélée aux hommes? Qui lui assurera que ce livre est inspiré? C'est ici un fait intérieur, impalpable!

Comment le vérifier; comment s'en assurer infailliblement? Qui dit Révélation, parole de Dieu, dit parole surnaturelle qui ne peut être prouvée que par l'inspirateur lui-même, le Saint-Esprit, ou par la personne inspirée. Mais personne, parmi les Protestants exempts d'aveuglement et de fanatisme, ne compte plus sur la Révélation immédiate et personnelle de l'Esprit Saint. Que s'ils y tenaient encore, nous leur apporterions des faits: tout les Protestants ne sont pas d'accord sur l'inspiration de tels et tels livres de la Bible. Or si c'est le Saint-Esprit qui les dirige dans ce jugement, le Saint-Esprit a le malheur, lui aussi, de se contredire et d'inspirer, quelquefois, le pour et le contre sur le même sujet.

Il reste le témoignage des écrivains sacrés! Mais quels témoignages? Si c'est leur parole écrite, qu'on nous montre cette parole, le passage où l'inspiration de chaque partie du Nouveau comme de l'Ancien Testament soit clairement et positivement affirmée?..... Ce passage existerait-il, ce qui n'est pas, que la question n'en serait pas plus avancée.

Comment les Ecritures, demande un habile controversiste, Mgr. Wiseman, peuvent-elles prouver leur inspiration? Toute leur autorité doctrinale dépend de leur inspiration. Vous devez montrer qu'elles sont inspirées afin d'être en droit de déduire de leur témoignage un point quelconque de la doctrine. Si, en voulant démontrer l'inspiration d'un livre, vous commencez par la supposer, vous tombez dans une pétition de principe, dans un cercle vicieux dont il vous sera impossible de sortir.

Il ne reste que le temoignage oral des siécles chrétiens pour l'Ancien Testament, et que ce même témoignage et la parole des apôtres pour le Nouveau. Mais alors, c'est la Tradition qui vient avec toutes ses conséquences et avec son infaillibilité.

Arrêtons-nous là sur cette question de la Bible, parole de

Dieu que les protestants ont continuellement à la bouche. Il est visible et clair que, avant de se créer une Religion à l'aide de la Bible seulement, le Protestant est forcé de se créer une Bible à l'aide de sa raison. Or, c'est là une entreprise colossale, bien faite pour effrayer les plus fortes intelligences.

On pourra donc fermer, de prime abord, la bouche au Protestantisme en lui disant : Vous citez sans fin les paroles de la Bible ; mais comment, avec votre système de foi, savez-vous qu'il existe dans le monde une bible ?

SIXIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible et rien que la Bible.

Supposons l'impossible ; que par de longues et sérieuses investigations, notre jeune protestant ait acquis la certitude infaillible que la Bible est un livre divin dont toutes les paroles sont venues du Ciel. C'est sans doute un grand pas ! Mais qu'il lui reste encore de chemin à faire pour arriver à la connaissance complète, certaine, infaillible de toute la doctrine chrétienne !

Celui-là heurterait de front la raison et la conscience de tous les Chrétiens quels qu'il soient, s'il s'imaginait que, pour trôner auprès de Jésus-Christ, dans le ciel, il suffit de mettre la Bible sous son bras et de dire avec confiance : Je tiens pour infailliblement certain tout ce qui est écrit dans ce livre, et cela me suffit pour me sauver. Que deviendrait alors le précepte capital du Protestantisme de lire la Bible et de la méditer ? Quand Dieu lui-même daigne dicter un livre aussi volumineux, il faut bien qu'il ait de grandes et sérieuses connaissances à communiquer aux hommes. Quelle autre intention lui supposer que de rectifier, d'agrandir nos pensées, d'épurer, d'ennoblir nos affections et d'harmoniser les unes et les autres avec les pensées et la volonté divine ! Nul doute donc que la Bible ne contienne des vérités, des prescriptions plus ou moins indispensables, il est vrai, mais toutes infiniment utiles et appropriées à nos besoins. " Je suis le Seigneur Votre Dieu, vous enseignant des choses utiles." Telle est l'idée qui s'offre naturellement à nous, à la vue d'une Bible et avant même que nous y ayons lu ces paroles. (1.)

Mais comment pénétrer dans l'abîme sans fond de la pensée divine ? Quel fil saisir pour se diriger dans l'abîme de l'infini ?

(1) Ego Dominus Deus tuus docens te utilia. Isaï, c, 48, v. 17.

La premiere chose indispensable au Protestant à qui rien ne garantit suffisamment la fidélité des traductions de la Bible en langue vulgaire, c'est la connaissance des textes primitives, c'est-à-dire de l'hébreu, du grec, du chaldaïque, du syriaque, etc.

Vous direz : nous avons des traductions dont la fidélité est universellement reconnue, et, en cela, chacun peut se laisser convaincre par l'opinion publique, surtout celle des savants. Mais, s'il nous en souvient, vous rejetez ce témoignage en principe, en système, en théorie ; vous ne pouvez donc l'invoquer et vous y reposer dans la pratique. Et puis ensuite, pourquoi cette infaillibilité que vous déniez à l'Eglise universelle, l'accordez-vous si libéralement à un traducteur, ou bien au public, collection d'homme idiots ou ignorant que les Papes, au dire des réformateurs et de biens des réformés, ont promenés, durant plusieurs siècles d'abomination, en abomination, d'idolâtrie en idolâtrie ? Vous n'y pensez plus ?

Vous avez des traductions dont la fdélité.....dites-vous ! Lesquelles, s'il vous plait ? Est-ce celle de Luther faite en Allemand sur l'hébreu ? Mais elle a été jugée défectueuse par un bon nombre de ses amis, peu convaincus de son habilité en cette matière. Version dans laquelle Zwingle l'accuse de corrompre la parole de Dieu ; version dans laquelle Esmer a relevé 1,400 erreurs essentielles !

Et puis, quelle confiance mérite l'œuvre d'un forcéné qui rayait, sans scrupule, du canon des Ecritures, le livre qui l'embarrassait dans la formation de sa doctrine ? Quelle confiance mettre dans l'œuvre d'un homme qui, convaincu d'avoir falsifié le texte de Saint Paul, répondait : " Je sais que le mot *seule* ne se trouve pas dans le texte ; mais si quelqu'un vous importune à ce sujet, dites-lui : " Le docteur Martin Luther l'a ainsi voulu, et il dit qu'un papiste et un âne sont la même chose." (1)

Voudrait-on parler des traductions faites par les autres réformateurs ou réformateurs de réforme, tels que Calvin, Zwingle, Œcolampade, Bèze, etc., etc., productions toutes plus ou moins décriées et abandonnées de nos jours, quoique maniées et retouchées sans que jamais aucune d'elles n'ait réussi à se concilier la confiance générale ?

Vous en appelez à l'autorité des savants ! Mais où est donc ce tribunal dont les sentences sont apparemment à l'abri de

(1) Opp. germ. fol. 141-144,

l'erreur ? S'il faut des juges pour décider infailliblement dans les questions religieuses, pourquoi repousser ces docteurs, ces pontifes, ces conciles qui, au caractère d'envoyés du Christ, unissent l'autorité de la science, du génie et de la plus belle sainteté ?...

L'autorité des savants !... Vous entendez, sans doute, nos habiles orientalistes, nos hébraïsants, nos hellénistes qui ont fait une étude approfondie et consciencieuse des textes primitifs de nos saints livres. Trouvez-en un seul qui soit satisfait des versions bibliques qui existent, et qui ne mérite pas d'en faire une nouvelle, pour faire oublier toutes les autres ?....

Donc le seul moyen qui s'offre à notre Protestant pour aborder avec quelque confiance l'interprétation du texte sacré, c'est qu'il travaille à devenir lui-même un savant et très-habile linguiste comme Génésius ou Sylvestre de Sacy. Mais il a déjà pris goût aux études sérieuses par vingt-cinq ou trente ans de séjour dans les bibliothèques. Pourquoi refuserait-il d'aller s'asseoir sur les bancs de l'école, pour apprendre l'hébreu, le grec, l'arabe et les mille petites choses qui ornent le savoir d'un exégète accompli ? Il faut néanmoins qu'il se hâte, car après tant d'études préliminaires seulement, il pourrait bien être

..... de moyen âge
et tirant sur le grison !

Cependant il n'est encore chrétien qu'en désir et en puissance. Malheur à lui, si la mort arrive avant qu'il sache et qu'il fasse ce qu'il faut savoir et faire pour être chrétien de fait !

SEPTIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible, et rien que la Bible !

Ces mots, il ne faut jamais les oublier. Supposons donc notre catéchumène abondamment pourvu de grec, d'hébreu, et muni de tous les instruments propres à élever l'édifice de son Christianisme, avec des matériaux tout bibliques. Par où va-t-il commencer ? Car il faut qu'il commence. Sera-ce par la lecture réfléchie de toute la Bible, depuis le premier verset de la Genèse, jusqu'au dernier mot de l'Apocalypse ? C'est là, en effet, que se trouvent les nombreux éléments du Christianisme, mais éparpillés comme dans un immense chaos. Nulle part les écrivains sacrés n'offrent un résumé, un sommaire régulier, méthodique et complet de ce qu'un chrétien doit croire et pratiquer pour assurer ses droits au royaume céleste.

D'ailleurs le Protestant n'a pas, comme le Catholique, un guide infaillible pour lui indiquer du doigt les parties de l'Ecriture qu'il lui importe absolument de connaître et celles dont l'ignorance n'est point un obstacle au salut éternel.

Les livres symboliques, les confessions de foi, les catéchismes que le Protestant trouve dans sa secte, peuvent-ils être de quelque utilité? Non! évidemment, car que sont-ils aux yeux de tout les Protestants éclairés, sinon de mauvaises, de pitoyables, de honteuses imitations du Papisme; des abjurations formelles du Protestantisme que réclame la Bible, toute la Bible et rien que la Bible; des protestations officielles des Eglises protestantes contre le Protestantisme, le libre examen?

Notre jeune ami aura-t-il recours au ministère des pasteurs de sa secte?—Quels sont ces pasteurs, s'il vous plaît? Qui les a envoyés? qui les a chargés de paître le troupeau de Jésus-Christ? Quelle nourriture spirituelle peuvent-ils donner? Ils ne peuvent s'entendre sur rien; ils ne veulent pas seulement qu'il soit parlé, dans l'Eglise, de foi chrétienne ni en blanc ni en noir. Ils ne peuvent même arrêter entre eux un formulaire de croyance, sans signer, par le fait même, l'arrêt de mort du Protestantisme.

Ils se présentent, il est vrai, sous le titre pompeux de *Ministres*, de *Pasteurs du Saint-Evangile* ou de Ministres experts dans l'interprétation de l'Ecriture. Mais que sont-ils dans les Eglises protestantes? Des porte-Bibles, des lecteurs à gage du livre divin, et qui, la lecture finie, doivent, s'ils sont conséquents et sincères, se renfermer dans le silence, sous peine de s'entendre dire, même par leurs femmes et leurs enfants: taisez-vous! Qui vous a donnée le droit de nous expliquer les Ecritures? Il serait vraiment curieux de voir ces messieurs s'ériger en oracles et substituer leurs idées d'un jour qui ne seront pas toujours celles du lendemain ou de la veille, aux enseignements de l'Eglise ancienne accréditée déjà par dix-huit siècles d'existence, et la confiance de dix à douze millions de chrétiens. Si le commun des hommes a rudement besoin d'experts pour entendre les Ecritures, qui ne voit et ne comprend que Jésus-Christ a dû les établir? Dès lors, n'est-il pas évident que le Catholicisme, avec son système d'autorité infaillible, arrive de plein droit avec son Pape, ses conciles, ses évêques et ses prêtres?

Mais revenons à notre catéchumène. Le voilà seul; seul avec sa Bible, condamné à la lire d'un bout à l'autre, à la relire

encore, à la méditer, à l'approfondir, à la confronter avec elle-même, autant de fois que cela sera nécessaire, pour que pas un seul des textes (34000) qu'elle renferme n'échappe à ses investigations. S'il en oubliait un, un seul, qui lui garantirait que la clef du véritable système chrétien ne s'y trouve pas expliquée?

Juge en première et dernière instance de la plus importante, de la plus compliquée des causes, une effroyante responsabilité pèse sur lui. Comment se rassurer sur l'équité de son jugement, si une étude consciencieuse de toutes les pièces de l'immense procédure ne les lui rend présentes à l'esprit pour lui en faire apprécier la valeur? Qu'il ne l'oublie point! La sentence qu'il est appelé à prononcer l'achemine vers l'heureux séjour préparé, dès l'origine, à ceux qui auront connu et accompli la volonté du Père, ou bien le fera descendre dans l'abîme éternel, destiné aux infracteurs de la loi divine.

Or quel est celui d'entre tous nos frères séparés qui osera se flatter d'avoir, je ne dis pas approfondi, mais seulement lu avec attention seulement une fois toute la Bible? Vous croyez être Chrétiens parce que vous en avez parcouru peut-être quelques livres. *Mais comment* savez-vous que tant de pages qui vous sont inconnues ne contiennent rien d'essentiel au Christianisme?.....

HUITIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible, et rien que la Bible.

Tout protestant doit s'assurer qu'il a compris toute la Bible— Il ne suffit de dire: j'ai lu toute la Bible; il faut qu'il puisse ajouter avec verité: je suis infailliblement certain d'avoir suffisament comprit la Bible. Or est-ce là chose facile et bien commune? Ecoutons Luther: "Grande et difficile chose que d'entendre les Ecritures! Il faut avoir passé vingt ans à labourer pour comprendre les Georgiques de Virgile; vingt ans dans le maniement des affaires, pour y voir clair aux épîtres de Cicéron, cent ans avec les prophètes Elie et Elisée, Jean-Baptiste, le Christ et ses Apôtres pour déguster l'Ecriture Sainte."(1)

Que vous en semble, partisans de la Bible-religion? Peut-être avez-vous crié à l'exagération quand, naguères, nous vous parlions de l'obligation où vous êtes de vous ensevelir trente

(1) Propos de Table.

et quarante ans dans la poussière des bibliothèques. Or, voilà le père du Protestantisme qui vous condamne à fréquenter cent ans l'école de maîtres introuvables, avant de pouvoir déguster les Saintes Ecritures.

Nous accordons que c'est là un propos de table, comme il en pleuvait tant de la bouche de l'évangéliste-buveur, chaque fois que les fumées de la bière ou du vin faisaient vaciller dans sa tête le flambeau de l'esprit apostolique. Toujours, est-il certain, pour quiconque a dégusté les Ecritures, que rien n'est plus difficile que leur interprétation. "Le noyeau, dit un Protestant, est caché par plus d'une enveloppe, et il nous faut, pour comprendre la Bible, une connaissance plus qu'ordinaire, à nous qui, nés sous un autre ciel, ne sommes plus le même peuple, et n'avons pas les mêmes coutumes, les mêmes idées, la même langue que (2) les peuples de l'Orient."

Nous ne citerons pas les paroles des écrivains sacrés, ni celles des Pères de l'Eglise, Saint Augustin, Saint Ambroise, etc., etc., les plus avancés dans l'étude des saintes lettres. Tous se récrient sur les mystérieuses et incalculables profondeurs des Livres saints. Tous s'accordent à dire que la main de l'homme atteindra plutôt les astres suspendus à la voûte des cieux, que son esprit saisisse la profondeur de la Parole divine.

Nous ne dirons rien de la haute antiquité des Ecritures; rien de l'extrême variété des matières qu'elles renferment; rien de la prodigieuse distance où sont placés les auteurs, moins encore par les années qui nous en séparent, que par leurs mœurs, leur tournure d'esprit, leur style extrêmement figuré, le génie de leur langue ; rien de l'immensité du sujet qu'ils embrassent, Dieu, l'homme, l'univers, tout autant de considérations qu'il suffirait de développer tant soit peu pour faire voir aux plus aveugles, que la Bible est et doit être le livre qu'il y a au monde le plus difficile à bien comprendre.

Aux mille et une citations bibliques dont le Protestantisme nous assourdit tous les jours pour démontrer la prétendue clarté, la prétendue simplicité des Ecritures, et la facilité avec laquelle elles se font comprendre des esprits droits et amoureux de la vérité, n'opposons que deux faits incontestables; car l'un frappe tous les yeux, depuis l'origine du protestantisme, et l'autre est purement biblique, c'est-à-dire puisé dans le livre divin.

---

(2) Krug. Minerva, Februon, 1821.

1. Depuis l'origine du protestantisme, il n'est aucun passage de la Bible sur le texte duquel la généralité des Protestants ait pu s'accorder, s'entendre constamment. Donc il est certain aussi qu'il n'est pas un seul passage que la généralité des Protestants ait entendu dans le sens véritable.

Une preuve manifeste que tous ou presque tous les Protestants comprennent mal la Bible, c'est que tous l'expliquent d'une manière et dans un sens différents. Il doivent donc convenir de l'une de ces deux choses; ou que la Bible est fort obscure, ou qu'ils sont eux-mêmes bien peu clair-voyants.

2. Pour la droiture de l'esprit, la sainteté de la vie, le désir de connaître la vérité; pour tout ce qui, en un mot, constitue l'aptitude intellectuelle et morale à comprendre la parole divine, les Apôtres étaient, sans doute, aussi bien partagés que le commun des chrétiens du Protestantisme; car qui, d'entre ces derniers, pourrait dire à Jésus-Christ: "voila que nous avons tout abandonné pour vous suivre et vous entendre;" (Math. 19, v. 27.)

Les Apôtres avaient de plus l'immense avantage de voir le divin Maître, d'entendre la langue dans laquelle il parlait, de l'interroger à volonté, de recevoir de sa bouche sacrée la parole divine, animée, vivante. Et cependant qu'arrivait-il souvent? De leur aveu, ils ne comprenaient rien de ce qu'il leur disait de plus clair. C'était pour eux lettre close: *Et ipsi nihil intellexerunt. Et erat verbum istud absconditum ab eis.* Il ne leur avait pourtant parlé que de sa passion, de sa résurrection, et encore, dans les termes les plus intelligibles." (Luc. 18, v. 34.) *Tunc aperuit illis sensum ut intelligerent scripturas.* (*Ibid.*, 24, v. 45.) Il s'agissait des prophéties relatives à la mort et à la résurrection du Sauveur. Après la résurrection, il dût donc leur donner cette intelligence des Ecritures qu'ils n'avaient pu acquérir dans trois ans d'assiduité à ses leçons.

Maintenant, que chaque Protestant vienne se flatter de comprendre la parole, toute la parole de Jésus-Christ, non plus parlée, animée, expliquée par le geste, le regard, l'accent de Celui qui la proféra, mais morte, ensevelie dans une langue étrangère, et devenue, cette langue, un sujet d'interminables disputes parmi les plus doctes interprètes! Comment qualifier une telle prétention. Comment qualifier aussi le système religieux qui la pose en principe? Parmi toutes les extravagances qui ont circulé dans le monde jusqu'à ce jour, y en a-t-il eu de plus absurde?

NEUVIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible, et rien que la Bible.

Il est condamné par l'Ecriture.—Pour faire de la Bible, avec quelque apparence de vérité et de bon sens, la règle unique et suprême de la foi, il faudrait nécessairement que ce principe fut clairement posé dans la Bible. Comment l'admettre sans cette condition, lorsque le Protestantisme lui-même nous recommande de ne croire que ce qui est clairement exprimé dans l'Ecriture? Qu'ils nous montrent donc les Protestants, le passage du Nouveau Testament où Jésus-Christ oblige, où il invite, du moins, toute l'humanité à lire la sainte Ecriture, et à tenir pour divine la Religion que chaque personne croira y avoir trouvée? Jésus-Christ dit-il quelque part; les Apôtres écrivent-ils quelque part des passages comme celui-ci, par exemple? Ecrivez et distribuez vos écrits afin que chacun puisse, par la lecture, connaître les enseignements du Fils de Dieu? Allez et écrivez des livres; distribuez-les. Que s'il s'élève un doute dans l'interprétation de ces livres, et quelque différence d'opinions, qu'on s'en rapporte, pour en trouver le remède, à l'Ecriture elle-même, mise par vous entre les mains de chaque fidèle? Depuis trois siècles le Protestantisme compulse la Bible, et ce texte est encore à trouver.

A défaut d'un commandement spécial et formel, l'Evangile fournit-il l'indice de l'intention, chez Jésus-Christ ou les Apôtres, d'écrire et de confier à un livre la mission de convertir le monde? Il n'en est rien. Toujours et partout Jésus-Christ enseigne de vive voix! Une seule fois nous le voyons se pencher pour écrire; mais il n'écrit que sur le sable mouvant et avec son doigt en guise de plume. Nous avons bien un livre des Evangiles; mais a-t-il été écrit par Jésus-Christ pour être, par là-même, rendu plus respectable? Nullement.—Dicté par Jésus-Christ? Nullement.—Recommandé par Jésus-Christ? Nullement. Jésus-Christ ordonne ses Apôtres; il les envoie pour enseigner et prêcher sa Religion dans tout l'univers, et ce ministère ne doit finir qu'avec le monde.(1) Nulle part il ne leur recommande d'écrire des livres et d'en charrier avec eux.

Suivons les Apôtres, dès qu'ils se sont mis à l'œuvre. Ils prêchent de la Judée jusqu'à l'Espagne et aux Indes. Partout ils

(1) Jean, c. 8. v. 6.

fondent des Eglises, confiant leur doctrine *non à des livres*, mais à des hommes fidèles qui puissent, à leur tour, l'enseigner à d'autres. (1)

Six d'entre eux seulement écrivent quelque chose. Saint Mathieu, le premier en date, ne met la main à la plume, selon toute apparence, que six ans après l'ascension de Jésus-Christ. Saint Jean, qui écrivit le dernier parmi les Apôtres, ne publia son Evangile, l'Apocalypse et ses lettres, que dans les dix dernières années du premier siècle, c'est-à-dire quarante ans après que Saint Paul écrivait déjà aux Romains ; "Notre foi est annoncée dans tout l'univers." (2)

Ouvrons le Nouveau Testament ; nous n'y trouverons rien qui, dans la forme ou dans le fond, suppose aux auteurs sacrés le dessein de changer la méthode établie et mise en pratique, dès le commencement, pour enseigner et convertir le monde, ni de donner aux nations un corps populaire de doctrine suffisant, clair, complet et indispensable.

Le but manifeste des quatre Evangélistes, dans le récit abrégé de la vie du Sauveur, n'est nullement de formuler avec précision ses enseignements, mais de montrer, par l'éclat de ses miracles et l'accomplissement des prophéties que le fils de Marie est le Messie promis au monde, le Fils éternel du Très-Haut. Dans ce qu'ils rapportent de sa doctrine, ils sont encore tout simplement historiens. C'est toujours Jésus-Christ qui parle, et ses citations, en générale, fort courtes, ne sont visiblement que des fragments détachés d'instructions beaucoup plus longues.

Quant aux épîtres apostoliques, adressées, les unes, à des églises particulières, les autres à des individus, elles sont évidemment destinées à régler des différends, à prémunir les fidèles contre les hérésies naissantes, à les confirmer dans la doctrine reçue de la bouche même des Apôtres ou des pasteurs par eux établis. Elles rappellent l'enseignement oral, et ne lui attribuent pas moins d'autorité qu'à la parole écrite. (3) Mais nulle part elles n'offrent un résumé complet de ce qu'il faut croire.

Les Apôtres, d'ailleurs, s'y seraient très-mal pris en écrivant en grec les livres qui, au dire du Protestantisme, étaient aussi indispensables que le baptême. La langue grecque, quoique fort

(1) II Timot. c. 2. v. 2. (2) Rom. c. 1. v. 8. (3) Thessal. X. 1, 15.

répandue alors, n'était pas la langue vulgaire, la langue à la portée du commun des hommes. Ils nous montrent parmi les premiers auditeurs de l'Evangile, des hommes de seize nations différentes qui, assurément, ne comprenaient pas le grec. Il eût fallu que les Apôtres, au lieu de recevoir le don des langues, eussent été gratifiés du don des écritures. Il eût fallu qu'ils eussent confié leurs ouvrages à des traducteurs habiles et dignes de foi qui se fûssent empressés de les vulgariser pour répandre la *bonne nouvelle*, c'est-à-dire l'Evangile.

Or les traductions vulgaires et barbares furent très-peu nombreuses, dans les temps apostoliques. La première, dont l'existence soit incontestable, c'est la version gothique d'Ulphilas, qui ne vit le jour que vers le milieu du quatrième siècle. Aussi rien de plus absurde que le système du Protestantisme et rien de plus croyable que ce que nous dit Saint Iréné d'une multitude de nations barbares (étrangères) de son temps, qui, " privées des Ecritures, croyaient en Jésus-Christ, conservant écrit dans leurs cœurs ce qui regarde le salut, et gardant soigneusement l'ancienne tradition. "

A l'absence des versions bibliques accessibles au commun des intelligences, ajoutons l'extrême difficulté, nous pourrions dire l'impossibilité absolue, de multiplier assez les exemplaires des Livres saints, pour en rendre la lecture universelle. Comment procurer une Bible, non pas à chaque individu, mais seulement à chaque bourgade chrétienne, à chaque famille, dans un temps comme celui-là, où la transcription manuelle d'un livre aussi volumineux demandait le quart de la vie d'un homme. Les exemplaires bibliques étaient donc rares ; étant rares, ils coutaient cher ; ils coûtaient des sommes immenses. Malheur donc aux pauvres !

Occupez les Apôtres à multiplier les volumes sacrés par la transcription manuelle ; visiteront-ils beaucoup de nations, évangéliseront-ils beaucoup de peuples ? On n'écrit pas en marchant, mais on écrit assis. Ne pas marcher, pour les Apôtres, c'est aller contre le précepte de leur Divin Maître qui leur a dit : " Allez et enseignez toute les nations, et assurez-vous que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles."

La Bible, et rien que la Bible.

Il est condamné par les Protestants eux-mêmes.—Tout ce que nous venons de dire est inattaquable, et tout homme de bonne foi et éclairé doit le reconnaître. L'enseignement se donne *par la parole ;* c'est là la volonté, le système établi par Jésus-Christ. Il ne faut donc pas être surpris de voir des Protestants recommandables venir nous prêter appui et subir eux-mêmes les douces influences de la vérité.

Semler, un des plus célèbres théologiens qui a beaucoup écrit sur le canon des livres saints, s'exprime ainsi : " C'est faire preuve d'ignorance en fait d'histoire, que de confondre la Religion Chrétienne avec la Bible, comme s'il n'y avait pas eu de chrétiens avant l'existence de celle-ci ; comme si tels et tels n'avaient pas été bons chrétiens en ne connaissant qu'un seul des quatres Evangiles, ou quelques Epitres seulement de la collection entière ! On ne pouvait pas songer à un *Nouveau Testament complet* avant le quatrième siècle, et cependant on n'a pas cessé de voir de fidèles disciples de Jésus-Christ, avec plus ou moins de force dans leur principes et leurs sentiments, suivant qu'ils étaient parvenus à se détacher plus ou moins de l'ancien judaïsme." (1)

Un docteur protestant plus célèbre encore, Lessing, dans ses *Œuvres théologiques posthumes,* s'exprime en ces termes: "Toute la religion de Jésus-Christ était déjà exercée, et cependant aucun des Evangélistes et des Apôtres n'avait encore écrit. L'Oraison Dominicale était récitée avant que Saint Mathieu la consignât par écrit; car Jésus-Christ lui-même avait enseigné cette prière à ses disciples. La formule du baptême était usitée avant que ce même Saint Mathieu en fit mention, car Jésus-Christ lui-même l'avait prescrite aux Apôtres. Si, par conséquent, les premiers chrétiens n'étaient pas dans le cas d'attendre, pour ces points, les écrits des Apôtres et des Evangélistes, pourquoi *eussent-ils été astreints à cette obligation* pour d'autres articles? Comment, après avoir prié et baptisé, conformément à la maxime de Jésus-Christ, *oralement transmise,* eussent-ils pu se refuser à suivre *la même méthode* pour tout ce qui regardait nécessairement le reste du Christianisme?....Comment si les

(1) Dr. J. S. Semler, Hirschings, historisches Handbuch, t. XXII, p. 293.

auteurs de celle-ci (l'écriture) avaient jamais prétendu avoir enseigné par écrit toutes les actions et toutes les paroles de Jésus-Christ! comme s'ils n'avaient pas dit expressément *tout le contraire*, dans l'intention, sans doute, d'accorder encore, *à côté d'eux, de la place aux traditions!* (1)

Un autre Protestant qui savait ce qu'il disait, Hugo Grotius, s'exprime comme suit: "Les Apôtres n'ont pas eu l'intention d'exposer tout au long, dans leurs Epîtres, les doctrines nécessaires au salut. Ils les écrivirent occasionnellement, au sujet de questions qui se présentaient à eux. Tout en ne traitant la plupart des doctrines fondamentales de la foi qu'en peu de mots et, pour ainsi dire, en passant, ils savaient bien qu'on saisirait facilement les autres, grâce à l'usage de la prédication, introduite dans les églises qu'ils avaient fondées." (2)

Et un autre: "De toutes les investigations faites jusqu'à ce jour, résulte la preuve que les Protestants n'ont pas l'histoire pour eux lorsqu'ils combattent la tradition. L'Eglise catholique n'a pas tort de soutenir que la tradition jouissait d'une grande autorité chez les premiers chrétiens." (3)

ONZIÈME DIFFICULTÉ DANS LE SYSTÈME PROTESTANT.

La Bible, et rien que la Bible.

S'il est permis à chacun d'interpréter l'Ecriture Sainte comme il l'entend, la société est perdue—moralement,—civilement.

I. Moralement.—la règle de foi protestante a quelque fois conduit ceux qui l'ont prise pour guide, à des interprétations étranges. Lorsqu'on y réfléchit, on a bien de la peine à croire à son infaillibilité et à sa divinité. Pour ne parler que des derniers hérétiques, Wiclef, Luther, Mélancthon, Calvin, Bèze, et les autres; ils ont appris d'elle, dans la Bible, qu'il n'y a point de liberté dans l'homme, afin de bannir le péché du monde, ou qu'il n'y eût de coupable que Dieu seul. Ils ont appris que la trahison de Judas est aussi bien l'œuvre de Dieu que la conversion de St. Paul. (4) Ils ont appris qu'une prostituée est aussi agréable à Dieu qu'une bonne religieuse dans son cou-

(1) Lessing, Theolog Nachlass, p. 47 et suiv.
(2) Epist. 582 in collect.....1764.
(3) Münscher, Handb. der Religion, t. 1, p. 344.
(4) Chemnisius, De la cause du Peché, c. VIII.

vent. (1) Ils ont appris que Dieu est véritablement injuste. (2) Ils ont appris que les œuvres des plus grands saints sont des péchés mortels. (3) Ils ont appris qu'il nous est impossible de perdre le ciel. (4) Et autres jolies petites choses du même genre et de la même moralité! Tout cela a été vu dans la Bible, interprété par le sens individuel. Que répondront les Protestants, à ces docteurs furibonds? Pourront-ils leur prouver qu'ils n'ont pas vu ce qu'ils ont cru y voir? ou qu'ils y ont vu ce qu'ils n'ont pas cru y voir? ce sera un peu difficile!

Cette règle de foi a dit aux Anabaptistes de mettre à mort les impies, de confisquer leurs biens, d'établir un nouveau monde composé des seuls justes. Elle a dit à Hermann, qu'il était le Messie, et qu'il pouvait évangéliser le monde en ces termes: Prêtres, magistrats, repentez-vous, votre rédemption approche; à un certain Nicolas, fondateur de la famille d'Amour, en Angleterre, que l'essence de la Religion consistait dans l'amour divin; que la foi et le culte étaient inutiles, et qu'il était autorisé à rejeter les préceptes fondamentaux de la morale afin que la grâce pût abonder là où le péché ne manquait pas. Elle a dit au méthodiste Michel Hill, que l'adultère même et le meurtre ne nuisent point au vrais enfants de Dieu, mais au contraire qu'ils leur sont utiles. "Mes péchés peuvent déplaire à Dieu, disait le voyant Michel, ma personne lui est toujours agréable; quand je pêcherais comme Manassés, je ne serais pas moins un enfant chéri de Dieu, parce qu'il me voit toujours en Christ."

Il nous serait facile de signaler bien d'autres découvertes opérées à l'aide du même flambeau, l'interprétation individuelle, mais celles-là suffisent pour fixer l'homme honnête et de bonne foi. Qu'il prononce et qu'il dise, si une telle morale ne serait pas la ruine de nos mœurs, et quelque chose pire que la bestification du genre humain tout entier!

II. Civilement.—Protestants, nos bons frères, si votre sys-

---

(1) Voici les paroles de Luther : "Les femmes perdues sont plus agréables à Dieu que les filles qui vivent dans les monastères; et une femme enceinte, mère d'un bâtard, peut se glorifier que ses œuvres sont agréables à Dieu et parce qu'elle a cette parole: *Croissez et multipliez-vous*..... (Wittemb. Opp. t. v. f. 125.)

(2) "En damnant les hommes Dieu ne considère pas leurs mérites; il damne des innocents, il répand sa colère et sa sévérité sur ceux qui ne l'ont pas mérité." (De servo arbitrio.)

(3) "La foi sans les œuvres sauve l'homme." (qu'on relise l'écrit de M. Duclos) C'est le véritable Evangile et une inspiration que m'a donnée le Saint Esprit; l'empereur, le pape et tous les diables n'oseraient y toucher. (Id. Opp. t. VI. p. 160.)

(4) Nous osons promettre que la vie éternelle est nôtre, et qu'elle ne peut nous manquer non plus qu'à Jésus-Christ, et que par nos péchés nous ne pouvons être damnés non plus que lui." (Calv. Inst. liv. IV. c. 17.)

tème est vrai, la société est perdue. En effet, si avec son interprétation individuelle, un fanatique a vu qu'il doit s'emparer de la force publique, de l'autorité des magistrats, du trône même ; s'il arrive qu'un Cromwell, (1) un Mahomet apparaissent avec leur voix inspirée qui a tant d'empire sur les populations, toujours faciles à s'émouvoir à la vue de tout ce qui est extraordinaire et nouveau, alors, que ferez-vous ? Et, pourtant, on le sait, de pareils traits ne sont pas inconnus dans l'histoire du Protestantisme. On n'a pas oublié la révolte de Munzer, qui, prêchant également contre Luther et contre le Pape, contre les Catholiques et contre les Protestants, s'écriait : " Nous sommes tous frères, tous enfants d'un père commun. D'où viennent donc la pauvreté et la misère ? Pourquoi gémissons-nous dans l'indigence ; pourquoi serions-nous accablés de maux tandis que les grands nagent dans l'abondance ? Rendez-nous, riches du siècle, avares usurpateurs, rendez-nous les biens que vous tenez dans l'injustice !..... A la naissance de la Religion n'a-t-on pas vu les Apôtres n'avoir égard qu'au besoin de chaque fidèle, dans la répartition de l'argent qu'on apportait à leurs pieds. Le Tout-Puissant attend des peuples qu'ils détruisent la tyrannie des magistrats, qu'ils redemandent la liberté, les armes à la main, qu'ils refusent les tributs et qu'ils mettent leurs biens en commun. C'est à mes pieds qu'on doit les apporter, comme on les entassait autrefois, aux pieds des Apôtres." (2) Munzer voyait dans l'Ecriture !

On n'a pas oublié Jean de Leyde, qui courait dans les rues en criant : " Le roi de Sion vient." Puis il déclare, d'un ton prophétique, que le Seigneur lui a commandé d'établir douze juges sur Israël. Se croyant bien affermi, il fait dire aux juges par un prophète : " Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu Eternel : comme autrefois j'établis Saül roi d'Israël, et, après lui, David, bien qu'il ne fût qu'un simple berger, de même j'établis aujourd'hui Berold (c'est le vrai nom de Jean de Leyde) mon prophète, roi de Sion. Il aurait dû ajouter : bien

(1) Un parlement illégalement convoqué par Cromwell avait proclamé sa vocation suprême : " Au ton dont nous avons parlé, dit-il, on peut voir que l'Esprit de Dieu est en nous." Les rangs de l'armée étaient remplis de voyants, de prophètes, de prédicateurs ; les officiers prêchaient les soldats ; en allant au combat on chantait des hymnes fanatiques ; enfin la royauté était devenue si odieuse à ces républicains inspirés qu'ils avaient voulu introduire la république jusque dans le ciel. Dans le symbole, ils ne disaient plus : " *Que votre royaume,*" mais " *que votre république nous arrive.*" Symbol. t. II, p. 287.

(2) Cotibi, Hist. des Anabaps, I. X.

qu'il ne soit que simple cordonnier. Bientôt vient un autre Samuel et, présentant une épée à maître Jean, il lui dit : " Dieu t'établit roi, non-seulement sur Sion, mais sur toute la terre." Le nouveau David signala son règne par des indignités et des atrocités incroyables. On voit encore suspendues à la tour de la cathédrale de Munster les cages en fer dans lesquelles les pauvres victimes étaient brûlées à petit feu. (1) Jean voyait dans l'Ecriture !

On n'a pas oublié Jean Bockler, qui déclarait que Dieu lui avait fait présent d'Amsterdam et de plusieurs autres villes. Il envoya, en conséquence, pour en prendre possession quelques-uns de ses disciples qui, sans doute encore, pour obéir à leur inspiration, parcouraient les rues dans un état de nudité complète, en criant : " Malheur à Babylone ! Malheur aux impies ! " (2)

Jean voyait aussi dans l'Ecriture !

On connaît Vanner et ses disciples. Ils se précipitaient hors du lieu de leurs assemblées, déclarant qu'ils ne reconnaissaient d'autres souverain que le Seigneur Jésus, et qu'ils ne mettraient l'épée dans le fourreau qu'après avoir fait de Babylone, c'est-à-dire de la monarchie, un objet de risée et d'exécration, non-seulement en Angleterre, mais dans les pays étrangers. Ils voyaient aussi dans l'Ecriture !

La doctrine des Quakers, toute d'inspiration et de lecture de la Bible, a produit toute espèce d'extravagances et de crimes sociaux. Comme tout individu a son sentiment particulier, en lisant l'Ecriture Sainte, et a droit de se faire croire, un quaker vint, l'épée à la main, à la porte du parlement, et blessa plusieurs personnes, disant que le Saint-Esprit lui avait inspiré de tuer tous ceux qui siégeaient dans cette chambre. (3) Il voyait aussi dans l'Ecriture !

Tant il est vrai, comme le dit très-bien Montaigne, " qu'il ne faut pas laisser à chacun le jugement et la connaissance de son devoir ; il le lui faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours ; autrement, selon l'imbécillité et variété infinie de nos raisons et opinions, nous vous forgerions enfin des devoirs qui nous mettraient à nous manger les uns les autres."

---

(1) Symbol. t. 11, p. 117.
(2) Brandt. hist. abrég. de la réf. t. I. p. 40.
(3) Notes de Mosheim, t. v. p, 470

Il est condamné par le sens commun. Nous voulons user de générosité envers nos frères. C'est pourquoi nous ne leur citons que des jugements auxquels ils puissent avoir confiance. Or celui-ci n'est ni d'un Catholique, ni d'un Protestant, ni d'un sceptique, ni d'un athée. Il est pris à la plus haute source de la sagesse antique, et bien digne de faire autorité pour ceux qui se piquent de sens commun et de raison.

C'est Platon qui va parler :

" L'homme qui doit toute son instruction à *l'écriture*, n'aura jamais que l'apparence de la sagesse. La parole est à l'écriture ce qu'un homme est à son portrait. Les productions de la peinture se présentent à nos yeux comme vivantes ; mais, *si on les interroge, elles gardent le silence avec dignité.* Il en est de même de l'écriture *qui ne sait ce qu'il faut dire à un homme, ni ce qu'il faut cacher à un autre.* Si on vient à l'attaquer ou à l'insulter sans raison, elle ne peut se défendre, car *son père n'est jamais là pour la soutenir.* De manière que celui qui s'imagine *pouvoir établir par l'écriture seule une doctrine durable, est un grand fou.* S'il possédait réellement les véritables germes de la vérité, il se garderait bien de croire *qu'avec peu de liqueur noire* et une plume, il pourra les faire germer dans l'univers, les défendre contre l'inclémence des saisons, et leur communiquer l'efficacité nécessaire. Quel que puisse être cet homme donc, particulier ou législateur, et soit qu'on le dise ou qu'on ne le dise pas, il s'est déshonoré." (1)

Jamais la sagesse des hommes, unie au bons sens et à la raison, n'avait rencontré si juste pour proclamer l'inanité des doctrines humaines. Ce jugement, on le voit, retombe sur le système de foi Protestant et le condamne avec une telle force que les auteurs du nouvel Evangile perdent jusqu'à leur honneur pour l'avoir mis au jour !

Tel est donc le Protestantisme comme système de foi Chrétienne : inconnu à l'univers durant les quinze premiers siècles de l'Eglise ; impraticable pour tous les hommes ; fondé sur un principe contradictoire ; sans fondement aucun, ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament ; condamné au contraire par la parole de Dieu ; par la conduite des Apôtres ; par un grand

(1) Platon, in Phadr. opp. t. x. p. 381, 382, 384, 386, 387, édit Bipont.

nombre de Protestants distingués ; destructeur, s'il était rigoureusement suivie, de la société morale comme de la société écrite ; condamné enfin par le sens commun par la bouche de Platon, témoin non intéressé, non suspect. Est-ce donc à un système religieux si faux et si absurde que l'homme de bonne foi doit demander la vérité, la vérité religieuse qui éclaire, qui nourrit les âmes et qui les sauve ?....

CHAPITRE II.

Est-elle chrétienne la généalogie du Protestantisme ?—Il est fils de la renaissance.—Il est constitué des mêmes éléments que le Paganisme.—Comme le Paganisme il est l'œuvre du démon.

I. *Le Protestantisme est fils de la Renaissance.*—"La vérité, disait déjà Tertullien, a existé dès le commencement, et l'erreur n'est venue qu'après. Dieu sème d'abord le bon grain, et le diable ennemi vient ensuite y mettre de l'ivraie." "Nous n'avons pas encore trois siècles de notre existence !" C'est en 1773 que les réformés de France faisaient cet aveu à la face de l'Europe et du monde entier.(1) Voulant échapper à l'argument par lequel l'Eglise catholique a toujours confondu l'hérésie ; l'argument de la nouveauté, le Protestantisme s'ingénie à se donner des ancêtres. Pour cela tout lui est bon ; et, par le fait, le choix ne lui est pas libre, mais il ne peut les prendre que parmi les révoltés, les hérétiques, les schismatiques comme lui. Il n'hésite donc pas à se prétendre fils et héritier de Jean Huss, avec sa doctrine ennemie de tout pouvoir, de toute autorité et, par conséquent, subversive de toute société ; fils et héritier de Viclef qui déclare qu'on n'est plus rien quand on a perdu la grâce, ni roi, ni magistrat ni prêtre, ni pasteur ; fils et héritier de Béranger qui le condamne sur tous les points, excepté sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie qu'il nie comme le Protestantisme ; fils et héritier des Iconoclastes qui remplirent le monde de leurs séditions et de leurs ruines ; fils et héritier des Manichéens avec leurs deux dieux, ou deux principes, l'un infiniment bon et l'autre infiniment mauvais ; fils et héritier d'Arius qui ne voulait pas qu'on priât pour les morts ; fils et héritier de Vigilance qui ne voulait pas qu'on rendît un culte aux saintes reliques ni qu'on invoquât les saints ; fils et héritier enfin de tous les autres hérétiques jusqu'à Simon le Magicien que Saint Pierre livra à Satan. Il ne faut pas contester au Protestantisme cette antiquité-là. Mais la soustrait-elle à l'argument de la nouveauté ? Quelque antique que soit une hérésie, elle est toujours une nouveauté par rapport à la doctrine dont elle se sépare. Rien n'empêche,

(1) Mémoire des Calvinistes de France à Louis XVI pour obtenir l'état civil.

s'il aime tant à se blanchir les cheveux, de le laisser remonter plus haut encore ; mais il ne cessera point pour cela d'être une nouveauté.

Essayons donc de tracer sa généalogie véritable.

Ce qui est provient de ce qui fut. L'arbre résulte de sa graine, le fleuve de sa source et de ses affluents. Ainsi en est-il du Protestantisme. Il n'est pas né de lui-même comme le champignon à l'ombre du chêne de la forêt ; mais il a des antécédents et ses causes dans d'autres idées, d'autres doctrines qui furent avant lui. Luther, il est vrai, tourna d'une manière violente et solennelle le *libre examen* qui est l'âme de sa doctrine, contre l'Eglise catholique et son autorité en matière de foi, mais il ne fit du libre examen que ce que nous faisons de la poudre à canon et de la vapeur, il s'en servit, mais n'en fut point l'inventeur. Un grand nombre de *renaissants* ou partisans admirateurs du Paganisme avaient mis ce principe au jour bien avant lui. Pompanace et Machiavel, les deux élèves les plus brillants des Grecs et des Romains, avaient fait de la souveraine indépendance de la raison humaine, un usage plus radical, car ils s'étaient à la fois émancipés et de l'Eglise catholique et de l'Ecriture sainte. Le premier avait séparé la morale de la religion, et le second en avait séparé la politique. (1)

Le Protestantisme n'est donc pas le commencement du mal et de l'erreur dans le monde ; il n'en est que la continuation. C'est dans l'antiquité païenne qu'il faut aller chercher le principe et l'application du *libre penser*, le levier et le point d'appui qui arrachèrent l'Europe chrétienne des fondements qui l'avaient déjà portée quinze siècles, le levier et le point d'appui qui la livrèrent à tous les vents de spéculations indépendantes en fait de doctrines religieuses, politiques et sociales. (2)

Il résulte de là que si le Protestantisme est la doctrine du libre penser (ses variations incessantes en sont la preuve palpable), le libre penser est fils de la Renaissance, et celle-ci fille du Paganisme de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome. Pour constater cette généalogie, nous aurons à montrer, d'une part, que le principe du Protestantisme est le même que celui de la Renaissance, mais appliqué à un objet différent ; et

---

(1) M. Matter, Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles, t. 1.
(2) Matter, id. ibid.

que, d'autre part, les éléments ou les dogmes essentiels de la doctrine de Luther, de Calvin et autres réformateurs, sont les mêmes que les éléments qui constituent le Paganisme.

Et d'abord, que le libre penser qui fait l'âme du Protestantisme soit fils de la Renaissance, c'est là un fait qui domine, comme nous le verrons, toute la nouvelle religion. L'œuvre de Luther et de ses compagnons d'armes, fut une révolution. (1) Or toute révolution comprend deux choses bien distinctes, deux choses opposées l'une à l'autre : la *destruction* et la *reconstruction*. Luther et les autres réformateurs ont détruit dans l'ordre religieux le principe de foi et d'autorité, et l'ont remplacé par le principe du libre examen ou de la souveraine raison en matière de croyance et, plus spécialement en matière d'interprétation biblique.

Pour accomplir leur double tâche, quelle marche suivent-ils? La même exactement qu'avaient suivie la Renaissance, le Cæsarisme ; la même exactement que suivront, un peu plus tard, le Voltairianisme, la Révolution française et les autres révolutions politiques, filles de cette dernière. Il font pleuvoir, pendant des années, le mépris, le sarcasme, la calomnie, l'injure, sur le passé chrétien de l'Europe et sur le principe d'autorité qui la régissait depuis treize et quatorze siècles ; sur la philosophie, et la théologie scholastiques qu'ils représentent comme la source de toutes les ignorances et de toutes les hontes qui déshonorent l'esprit humain ; sur les doctrines catholiques et sur les ordres religieux, faisant de ces derniers des complices intéressés des abus qu'ils signalent à l'indignation publique.

Avec la même ardeur qu'ils déploient pour livrer au mépris et à l'injure les siècles chrétiens, ils louent, ils exaltent l'antiquité païenne. Comme la Renaissance, comme le Cæsarisme, le Voltairianisme et la Révolution, ils disent et redisent que, pour se régénérer, l'Europe et le monde doivent remonter aux beaux siècles de Virgile et de Platon ; aux siècles de la belle antiquité. Ils disent, ils prêchent, ils enseignent que tout l'espace intermédiaire n'est qu'esclavage, ignorance et barbarie. Heureusement, ajoutent-ils, aussitôt, comme pour montrer que Dieu, dans sa miséricorde, a eu pitié du monde, la belle, pure et à jamais imitable antiquité nous est revenue, et cela, par nos

(1) La Réforme fut une révolution, et les hommes qui se révoltèrent contre l'autorité de l'Eglise, furent, sans aucun doute, des révolutionnaires. Bemerk, eines protest. in Preussen, 1824, p. 52.

soins, notre science, notre héroïsme, avec sa liberté, ses lumières et sa civilisation.

Après avoir ainsi préparé les esprits et battu en brèche le Catholicisme et ses ouvrages avancés, une logique impitoyable entraîne les réformateurs à attaquer le cœur même de la place, l'édifice catholique, son autorité, ses dogmes, sa morale, son culte, ses cérémonies.

Tels furent, au rapport de l'histoire, et de l'histoire écrite non par des catholiques, mais par de bons, d'irréprochables protestants, à laquelle nous donnons constamment la parole, l'esprit général, la marche et la tactique des fondateurs du Protestantisme. Bornons-nous, pour le moment, à quelques témoignages :

Luther était prêtre depuis un an à peine, lorsque son supérieur, Jean Staupitz, l'envoie professer la philosophie à l'Université de Wittemberg, fondée par Frédéric, électeur de Saxe. Fidèle à l'esprit de son fondateur qui se vantait de savoir par cœur tous les poètes classiques de l'antiquité, cette Université devint, en Allemagne, un des plus ardents foyers de la Renaissance. Ses vastes cours, ses nombreuses salles retentissaient continuellement des louanges données par les maîtres et par les élèves aux grands hommes et aux grandes choses de la Grèce et de Rome païennes. Au milieu d'une telle atmosphère on comprend tout ce que devait souffrir Luther, obligé qu'il était, d'enseigner la Philosophie d'Aristote, celle qu'avaient de préférence imitée les Docteurs et les Pères de l'église catholique. Pour frère Martin, encore nouveau prêtre, mais déjà vieux renaissant, Aristote était le "*maître en diable.*" Et la philosophie d'Aristote? *la philosophie endiablée*, cela se comprend. C'est Erasme qui nous l'apprend, la chose est donc certaine (1). Comment se trouvait Luther dans cette position, au sein de cette université? Voici: "Je me trouve bien, écrit-il à un de ses amis, mais je serais encore mieux si je n'étais obligé d'enseigner la Philosophie (2)." Ça ne lui allait pas! Un peu plus tard, révélant toute sa pensée, sa ferveur première allait en s'émoussant, il disait: "Je crois tout simplement qu'il est impossible de réformer l'Eglise, à moins d'abolir de fond en comble le droit canon, les décrétales, la théologie scholastique, la logique, la philosophie, telles qu'elles

(1) "Nonne Lutherus totam philosophiam Aristotelicam appellavit diabolicam?" Erasm. Epp, ch. XCIX, lib. 31.
(2) Luther. Propos de Table.

existent et de rebâtir à nouveaux frais. (1)" *Etait-ce bien là l'œuvre de destruction?* On voit donc qu'au jugement du Docteur Martin, on doit compter pour rien, ou, du moins, pour peu de chose en *théologie*, en philosophie, en logique, en décrétales et en droit canon, les souverains pontifes Saint Léon I, Saint Léon III, et Saint Grégoire-le-Grand; Saint Isidore, Alcuin, Raban, Aymon, Saint Anselme, Saint Bernard, Hugues et Richard de Saint Victor, Pierre Lombard, Guillaume d'Auxerre, Saint Thomas d'Aquin, Saint Bonaventure, Alexandre de Hallès et leurs illustres collègues! Tous ces hommes n'en connaissent pas, *en fait* de Christianisme, autant que Cicéron, Horace, Quintillien, Homère, Démosthène, Sophocle et Œdipe! Et dire après cela que certaines *idées ne font pas perdre la tête!*

Pense-t-on qu'Erasme donne à Saint Grégoire ou à quelque autre grand docteur le surnom de *grand?* Jamais! " Folies et fadaises que les œuvres littéraires de Grégoire. (2)" Tels sont *à ses yeux* les ouvrages de l'immortel pontife. " Il ne savait pas le grec, et moi je le sais, et même l'hébreu; dès lors, il n'est d'aucune autorité en *théologie*, en droit canon, en décrétales, etc., ni lui, ni les autres auteurs ou docteurs latins. (3)"

Il faut cependant répondre à Erasme par la bouche de la première université de l'Europe, celle de Paris. " Si vous n'en croyez à personne, croyez-en du moins aux ouvrages de théologie, de philosophie, de droit canon, etc., que nous ont laissés les docteurs *purement latins*; croyez-en à l'immense moisson qu'ont produite les semences des lettres déposées dans le champ de l'Eglise latine. Puis, mettez en regard les heureux fruits qu'ont donnés à la sainte Eglise et à la société avec toutes leurs langues, les Lefebvre, les Luther, les Œcolampade, les Mélanchthon, tous les *bilangues*, les *trilangues*, etc., si fiers de leur savoir, depuis cette fureur de linguistique qui se manifesta il y a environ dix ans (4)." Vos ouvrages, Erasme, et ceux de ces écrivains sont des monuments authentiques et tristement fameux qui nous fixent sur ce point (5).

---

(1) Id. Epist ad Jodac, apud Brucker, p. 95, ed. in 4°.
(2) " Aut fatua sunt, aut insulsa Gregorii *litteraria monumenta*." Gottlieb Buhle. Histoire de la philosophie moderne, t. II. p. 423. Cet historien est protestant.
(3) In libro supplicationum, in 4° id. 1929, p. 71.
(4) In libro supplicationum, in 4° id. 1929, p. 71.
(5) Id. Ibid.

Ces cris d'alarme rencontraient, même en Italie, de puissants échos parmi les catholiques intelligents qui avaient su se défendre de l'entraînement général. Entre tous, écoutons un homme du monde. Répondant à Erasme, le célèbre comte Albert de Carpi, disait le vrai sentiment de l'Eglise catholique au sujet des études païennes. Sa magnifique lettre établit les points suivants entre autres: 1°. Elles exaltent l'orgueil, portent à l'indépendance et à la révolte. 2°. Elles sont la vraie cause du Protestantisme. "De là enfin, et tu le connais ingénûment, il est arrivé que, parmi vous, tous les amateurs de la belle antiquité sont devenus les fauteurs de Luther. Telle est la cause de tous nos maux (1)."

Pour confirmer notre thèse qui déclare le Protestantisme fils de la Renaissance, écoutons le témoignage des philosophes. Ils se joignent à nous, Catholiques, et aux Protestants. "Ce qu'il y a de certain, dit Bayle, c'est que la *plupart* des beaux esprits et des savants humanistes qui brillèrent en Italie, lorsque les belles-lettres commencèrent à renaître, après la prise de Constantinople, *n'avaient guère de religion.* Mais d'un autre côté, la restauration des langues savantes et de la belle littérature *a préparé le chemin aux réformateurs,* comme l'avaient bien prévu les moines et leurs partisans qui ne cessaient de déclamer contre Reuchlin, contre Erasme et contre les *autres fléaux de la barbarie.*" "Ainsi, pendant que les Catholiques romains ont sujet de déplorer les suites qu'ont eues les belles-lettres, les Protestants ont sujet d'en louer Dieu et de l'en glorifier (2)." C'est que les belles-lettres païennes faisaient l'affaire des protestants! Peut-on dire plus clairement: que le Protestantisme est fils de la Renaissance; et que sans l'étude passionnée des lettres païennes, la réforme ne serait pas née? C'est toujours le mot pittoresque d'Erasme: "*Ego peperi ovum, Lutherus exclusit;*" ce qui veut dire: la Renaissance a pondu l'œuf de la libre pensée, et Luther l'a fait éclore.

Mais qu'est-il besoin de tous ces témoignages et d'autres semblables, lorsque nous avons sur le point qui nous occupe, les déclarations formelles des auteurs du Protestantisme? Pour ne citer ici que celui de Zwingle, en attendant que les chapitres suivants nous fournissent l'occasion d'en rapporter

---

(1) In libro supplicationum, in 4° id. 1929, p. 71.
(2) Dictionnaire, Art Takiddin. Voir aussi Jurieu, Apolog. pour les réformr. p. 66.

d'autres des autres Réformateurs, écoutons ce qu'il dit : " Les nouvelles lumières qui se sont répandues depuis la naissance des lettres (païennes) affaiblissent la crédulité du peuple, lui ouvrent les yeux sur une foule de superstitions et l'empêchent d'adopter aveuglément ce que lui enseignent les prêtres (1)."

Parmi les contemporains ne citons qu'un témoignage : " Pour l'homme qui réfléchit, dit M. Michiels, c'est un spectacle curieux de voir la civilisation gréco-romaine frappée à mort et ensevelie par le Christianisme, sortir lentement de son tombeau, pleine de rancune et altérée de vengeance, fondre à son tour sur son ennemi, le harceler, le combattre sans relâche, le pousser devant elle la pointe de l'épée contre la gorge, et le précipiter enfin dans l'abîme du Voltairianisme. Quel singulier retour de fortune ! Quel bizarre effet de cette grande loi d'équilibre que l'on trouve partout ! C'est-à-dire de la lutte incessante du bien et du mal (2)."

II. Abordons, sans plus tarder, la seconde partie de notre démonstration et montrons que le Protestantisme est fils du Paganisme ancien, par ce que ses éléments constitutifs sont exactement les mêmes que ceux du Paganisme. Pour cela deux questions sont à résoudre : Que fut le Paganisme ancien ? Qu'est-ce que le Protestantisme ?

Considéré dans son origine, dans ses éléments constitutifs, et dans ses manifestations, le Paganisme nous dit : Je naquis le jour où l'ange rebel, déguisé en reptile, fit accepter au père du genre humain cette parole : " *Désobéissez et vous serez comme des dieux.*" A ce moment il y eut comme une sorte d'incarnation de Satan au sein de l'humanité ; l'esprit du mal en prit possession. Or, Satan est constamment appelé dans nos saints livres : " esprit d'orgueil et esprit immonde : *Spiritus superbiæ, spiritus immundus.*" Par ces deux qualités il tient l'homme tout entier. En se soumettant à Satan, l'homme devient un même esprit avec lui : " celui qui s'attache à Dieu est un esprit : *qui adhæret Deo unus spiritus est.*" Aussi voyons-nous que la révolte originelle, premier germe du Paganisme, fut tout à la fois orgueil de la raison et délectation des sens.

Avec le temps, ce germe fatal va se développant et, du cœur de l'homme, où il est, pour ainsi dire en réserve, il passe en

(1) Lettres à l'évêque de Sion.
(2) Revue contemporaine, janv. 1853, p. 632.

acte et revêt une forme sensible. Par mille rites, sous mille emblèmes différents, l'homme païen adore sa raison et sa chair avec toutes leurs convoitises et leurs désirs déréglés. Singerie continuelle du règne de Dieu, le règne de Satan sur l'homme est tout à la fois religieux, et social comme religieux. Il nous apparaît avec ses oracles, ses livres, ses prestiges, ses obsessions et ses possessions, toutes choses plus réelles qu'on ne le pense communément. Comme social, il organise le monde matériel au double point de vue de l'orgueil et des sens.

Ainsi, ouvrage du démon, le Paganisme ancien n'est pas autre chose, considéré en lui-même, qu'un vaste système d'indépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu, une révolution qui met en bas Dieu qui doit être en haut, et en haut, l'homme qui est fait pour être en bas. Il se compose de trois éléments : l'élément intellectuel, l'élément moral, et l'élément politique.

L'élément intellectuel, c'est l'émancipation de la raison.

L'élément moral, c'est l'émancipation de la chair.

Et l'élément politique, c'est le Cæsarisme ou le règne absolu de l'homme sur l'ordre religieux et sur l'ordre social.

En un mot, le Paganisme ancien, vu de près et dans son ensemble, est un ordre de choses dans lequel tout était Dieu, excepté Dieu lui-même ; et, en dernière analyse, ce tout se réduisait à l'homme esclave du démon et sa dupe. Ajoutons, pour que rien ne manque, que tout ce système d'indépendance était dominé par le *fatum*, le destin qui est le dogme de la fatalité.

Cependant le règne visible du démon, inauguré par la proclamation des prétendus droits de l'homme au Paradis terrestre, fut renversé le jour où, du haut du Calvaire, le Rédempteur mourant, proclama de nouveau les droits de Dieu. Mais le virus satanique ne fut pas entièrement desséché au cœur de l'humanité. Nous voyons depuis cette époque et malgré la mort de l'Homme-Dieu, Satan, continuant de s'agiter dans ses fers comme la hyène ou le tigre dans sa cage. Les siècles même les plus chrétiens, entendent quelques-uns de ses rugissements. Arius, Pélage, les sectaires du Nord et du Midi, les Césars ou empereurs d'Allemagne et d'Orient ; ça et là quelques écrivains, essayant de le déchaîner au sein des sociétés chrétiennes. L'éternelle gloire du Moyen-Age sera toujours d'avoir rendu toutes ces tentatives inutiles ; car jamais, pendant cette époque, le règne de Satan ne parvint à se reconstituer, soit à

l'état intellectuel, soit à l'état moral ou à l'état politique. Au contraire, on voit alors un ordre régulier, philosophique, politique, artistique et littéraire ayant dans son ensemble, pour point de départ et pour terme d'arrivée, pour esprit et pour boussole, la soumission de l'homme à Dieu en toutes choses, suivant cette parole de l'Apôtre : Tout pouvoir vient de Dieu : *Omnis potestas a Deo.*

Mille ans bientôt sont écoulés et, de nouveau, Satan, brisant ses entraves, fait irruption sur l'Europe chrétienne. La première parole qu'il prononce, celle qu'il prononcera toujours, car il n'en connaît pas d'autre, est celle-ci : "Peuples trop longtemps esclaves, brisez ce joug de la barbarie, de la servitude et de la superstition, c'est-à-dire le joug de l'autorité ; contemplez les beaux siècles où l'homme vécut émancipé ; faites-les revivre, et vous serez comme des dieux." En Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, des milliers de voix répondent à la sienne. Les uns, prenant pour tâche de briser le *joug*, de renverser l'autorité, consacrent leur vie à livrer au ridicule, au mépris, à la haine, l'ordre politique, philosophique, artistique et littéraire des siècles chrétiens. Barbarie, ignorance, esclavage, superstition, telle est la définition chaque jour répétée de vive voix dans les académies et les gymnases en présence de la jeunesse, ou jetée dans le public par des milliers d'exemplaires. Et cette définition, c'est pour caractériser les siècles de Charlemagne et Saint Bernard, de Saint Louis et de Saint Thomas d'Aquin, des croisades et des cathédrales, ces merveilles de l'héroïsme et de l'architecture autant que de la foi et de la piété chrétiennes. Leurs phrases de mépris, leurs diatribes, à force d'être répétées deviennent des vérités admises, des axiomes qu'on ne cherche plus à se démontrer. Elles passent de bouche en bouche et la génération qui la répète n'est pas encore éteinte.

Pendant que les uns prodiguent ainsi l'insulte au passé chrétien, les autres poussent l'homme à son *apothéose*, c'est-à-dire à sa déification. Ils exaltent sur tous les tons l'antique époque de son prétendu triomphe, l'heureux temps du Paganisme. Génie, lumières, vertus, civilisation, liberté, éloquence, poésie, arts, sciences, grands hommes et grandes choses, tout a paru pendant la durée de son règne. Telles sont les doctrines dont les lettrés, les philosophes, les gens de toute robe et de tous pays, abreuvent et les générations naissantes et les

générations formées. On les croit sur parole, et l'époque où Satan régna en maître absolu sur le monde, où l'orgueil était dieu, où la chair était dieu aussi, où la force brutale était le droit, où la vertu n'était qu'une vaine apparence, où les trois quarts du genre humain étaient esclaves, où l'homme répandait par torrents le sang de l'homme, où les arts étaient prostitution, les théâtres et les temples lieux de débauche, les cirques boucheries, toutes les villes des Sodome; où enfin la vie religieuse et sociale était telle qu'elle excitait le dégoût de Dieu lui-même (1). Cette longue débauche de Satan avec l'âme humaine s'appela et s'appelle encore *la belle antiquité*. Et les poëtes et les écrivains qui chantèrent ce monstrueux *ordre de choses* furent présentés comme les plus grands génies, les plus beaux saints que le monde ait jamais vus.

L'Europe en était là lorsque Luther parut. Placé dès l'enfance à l'école de l'antiquité païenne, nourri jusqu'à vingt ans des doctrines que Saint Jérôme appelle la pâture des démons, *Cibus dæmoniorum*, il s'assimila plus parfaitement que tout autre, cette perfide nourriture. Il y puisa et il appliqua dans toute sa plénitude le principe d'émancipation que ses devanciers, moins heureux ou plus timides, n'en avaient pas rapporté, ou qu'ils n'avaient appliqué que d'une manière incomplète.

Que tel soit bien le fait de Luther, les considérations suivantes sur son œuvre et quelques traits que nous trouverons dans l'exposition de son caractère moral, ne permettent pas d'en douter un instant.

Qu'est-ce, en effet, que l'œuvre de Luther, ou le Protestantisme? De quels éléments est-il constitué? Considéré comme hérésie, le Protestantisme est la plus grande de toutes, en ce sens qu'il généralise le principe même de toutes les hérésies, *la révolte, le libre penser*. Or, où trouvons-nous la révolte et le libre penser formulés en axiome, en vérités de foi et réduits en pratique? C'est en vain qu'on le cherche dans les hérétiques antérieurs au moine de Wittemberg. Pour le rencontrer, avons-nous dit déjà, il faut remonter aux auteurs païens que Luther, au rapport de Melanchton, étudia avec passion comme les modèles de la vie, les maîtres de la vertu et de la morale, comme on ferait du Nouveau Testament ou de l'Imitation de Jésus-Christ.

(1) Act. Apost. c. XVII, v. 30.

Mais examiné à fond, le Protestantisme est plus qu'une hérésie ; c'est le Paganisme même moins la forme matérielle. Rappelons, en effet, que le Paganisme était un vaste système d'indépendance, composé de trois éléments distincts : l'émancipation de la raison, l'émancipation de la chair et le Cæsarisme. Or, le Protestantisme est-il autre chose qu'un vaste système d'indépendance, composé des mêmes éléments ?

Dans l'ordre intellectuel ou philosophique, le Protestantisme est *l'émancipation de la raison.* Ce fait n'a pas besoin de preuves ; car c'est en cela même que le Protestantisme fait consister sa gloire. Il courbe bien en apparence, la raison humaine sous la Bible ; mais, dans la réalité, il livre l'interprétation, l'autorité même du livre divin à la raison intellectuelle, agissant dans la plénitude de son autorité. C'est à tel point que, s'il prend fantaisie à quelque protestant de nier la divinité de l'Ecriture et la réalité des faits qu'elle rapporte, la raison protestantisée le peut légitimement, sans cesser d'être bonne, excellente protestante. Ainsi en était-il dans l'ancien Paganisme. Alors aussi, il y avait un corps de vérités qu'on pouvait appeler la Bible de la Tradition ; mais la raison de l'homme et la raison des sages opérait sur les vérités traditionnelles, au gré de sa volonté et de ses caprices, en vertu de sa souveraine indépendance. Au lieu de les croire avec respect, elle les admettait ou les rejetait, les discutait, les interprétait, sans autre règle que le principe de sa propre infaillibilité.

Dans l'ordre moral qu'est-ce encore que le Protestantisme ? *L'émancipation de la chair.*—Qu'ont fait Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII, et les autres réformateurs ou fondateurs du Protestantisme ? Ils ont constamment déclamé contre toutes les pratiques catholiques qui tendent à soumettre la chair à l'esprit. Plus de jeûnes, plus d'abstinences, plus de confession, plus de vœux monastiques, plus de célibat, ni dans les prêtres, ni dans les autres. Ils ont exclu le mariage du nombre des sacrements ; ils ont justifié les relations passagères et clandestines des deux sexes ; ils ont autorisé le divorce des époux en niant l'indissolubilité du lien conjugal ; ils ont autorisé la polygamie. Nous verrons tout cela plus justifié encore. Or, qu'est-ce que tout ce bouleversement ? et de quel nom faudra-t-il le nommer, si ce n'est point *l'émancipation de la chair ?* A quelque différence près, en plus ou en moins, le Paganisme était-il autre chose ?

Ce qu'ils ont prêché, ce qu'ils ont écrit, les réformateurs l'ont confirmé par leurs exemples. Prêtres et religieux, Luther, Calvin, Zwingle, Carlostadt, Æcolampade, Frédéric Myconius, Burlinger, Jean Hessus, Bucer, Farel, Viret, Ochin, Capiton et une multitude d'autres, foulant aux pieds les engagements les plus sacrés et les faisant fouler à leurs disciples, se sont mariés, souvent avec des religieuses tirées de leurs couvents. Qu'est-ce encore que tout cela, si non *l'émancipation de la chair* en leur personne ?

Dans l'ordre politique enfin, le Protestantisme est le *Cæsarisme ancien.* Tous les princes protestants se sont fait papes. La preuve en est convaincante pour l'Angleterre. "La réforme, dit Vinet, dut pour trouver une tête s'adresser au peuple ou au pouvoir civil. Son principe l'adressait au peuple ; en général, elle n'osa pas, et pour avoir une autorité présente et visible, elle s'adressa au pouvoir qu'elle fit évêque. Tel est le caractère des Eglises d'Etat ; elles se réduisent à ce peu de mots : épiscopat du gouvernement civil" (1). L'autorité spirituelle et temporelle ; la puissance dogmatique et la puissance civile, ils l'ont concentrée en leurs mains, ils l'ont exercée, ils l'exercent encore. Les princes, dans le Protestantisme, peuvent dire avec autant de vérité que les Cæsars d'autrefois : "*Imperator et summus Pontifex :* Je suis Empereur et Souverain Pontife."

C'est en vain que vous cherchez ces trois éléments constitutifs du Protestantisme dans quelqu'une des autres hérésies qui ont désolé l'Eglise depuis son berceau. Vous ne les trouverez réunis nulle part, tandis qu'ils furent mot pour mot ceux du Paganisme de Rome et de la Grèce anciennes. Supposons maintenant que ces éléments, prenant un corps, se personnifient dans des êtres appelés Junon, Vénus, le divin Cæsar, ou d'un autre nom quelconque ; supposons que ces êtres symboliques aient des temples ; qu'on les honore par des invocations en rapport avec leurs attributs, par un culte, par des sacrifices convenables et de leur goût, n'est-il pas évident que nous aurions le Paganisme ancien dans toute son intégrité réelle ? Pour l'être donc, il ne manque au Protestantisme que la forme idolâtrique et le culte matériel.

Mais grâce à l'action du Catholicisme au sein même des

(1) Essai sur la manifest. des Convict. relig. p. 362.

nations protestantes, ni cette forme, ni ce culte ne se sont pas établis et ne s'établiront jamais. Toutefois il est remarquable que la première apologie de ce culte, au sein de l'Europe chrétienne, a été faite en quelque sorte *dogmatiquement* par un protestant, le célèbre Gibbon. Il est remarquable aussi que la Révolution française, fille ou sœur du Protestantisme, comme on voudra, et du libre penser, ait tenté de rétablir et la forme idolâtrique et le culte matériel des idoles au sein de la cité la mieux policée du monde. Dire après cela qu'il y a un milieu pour l'homme, entre le Catholicisme et le Paganisme, entre la religion et le culte de Jésus-Christ, et la religion et le culte de Satan, sous une forme ou sous une autre ?

N'omettons pas un nouveau trait de ressemblance pour preuve de la parenté. Comme le Paganisme ancien, le Protestantisme a renouvelé la doctrine du fatalisme. Il a son *fatum*, lui aussi ; il en a fait un de ses dogmes principaux, un des articles de son symbole. (1)

III. Enfin le Paganisme ancien fut l'œuvre du démon agissant en personne, et d'une manière sensible. On le voit non-seulement au paradis terrestre, mais encore dans toute la suite de l'histoire qui nous montre le démon intervenant sous des noms divers, mais *matériellement* dans la fondation de l'idolâtrie chez les différentes nations de l'antiquité ; dans la Grèce, en général sous le nom d'Apollon ou d'Oracle de Delphis, ou de Dodone ; à Athènes, sous le nom de Minerve ; à Rome, sous celui de la Nymphe Egérie. Plus tard, nous le voyons sous le nom emprunté d'Ange Gabriel, s'entretenir avec Mahomet, le fameux prophète de la Mecque, et fonder avec lui l'empire formidable qui tint si longtemps en échec le royaume de Jésus-Christ.

De même les deux premiers fondateurs du Protestantisme, Luther et Zwingle, disent nettement qu'ils ont eu des entretiens avec le démon en personne, et que c'est d'après ses inspirations qu'ils ont agi pour donner au monde leur doctrine. Il y a des preuves à l'appui de ce fait important, sans quoi nous ne l'aurions jamais avancé.

---

(1) Ou prendre de quoi obéir au commandement ? Ton libre arbitre est néant, et tes œuvres sont néant également. Sermons inédits de Luther, p. 124. Dans les choses qui concernent le salut, l'homme est comme une *statue*, comme *un tronc de bois*, comme une pierre ! Comment. in Genesim, Opp lat. Wittemb, 1580, VII, 162.—Aucune tentation, dit Calvin, n'est plus dangereuse que celle qui porte l'homme à douter de sa *prédestination*. Institut. liv. III. c. XXIV p. 353.—Dieu, dit Théod. de Bèze, n'a créé une partie des hommes que dans le but de *s'en servir pour faire le mal*. Bèze. Aphorism XXII.

Luther a raconté lui-même avec une sorte d'orgueil, ses nombreux entretiens, ses conférences théologiques, dogmatiques et morales avec Satan. S'il abolit le sacrifice de la messe, justement appelé par les Pères, le *pivot* de l'Eglise et du monde, il en fait honneur à l'esprit de ténèbres. Voici ses paroles : " Il m'arriva une fois, dit-il, de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan commença ainsi à disputer avec moi : écoute, me dit-il, docteur éclairé, tu sais que durant quinze années tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce si de telles messes étaient une horrible idolâtrie ? (1) Les Luthériens doutent si peu de la réalité de ces conférences que, pour preuve contre les catholiques que la messe est une œuvre païenne, ils les renvoient, à un bon juge, au témoignage de Satan, rendu par la bouche de son organe, Luther. (2) Le ministre protestant Drelincourt affirme que le serpent ancien attaqua Luther, s'en promettant la victoire parce que le serviteur de Dieu avait été prêtre et que durant quinze ans, il avait célébré des messes privées. (3) Tant de témoins intéressés déposant contre un coupable qui est loin de nier les faits dont on l'accuse, mais qui les avoue, les confesse, s'en glorifie, font-ils une preuve ? Nous le pensons bien.

Cette circonstance n'est pas la seule où le démon se montre à Luther. Le réformateur avoue que sa vie entière a été une suite de combats et de disputes avec Satan en personne. L'esprit lui apparaît et vient le tourmenter le jour, à table ou au milieu de ses livres, et jusque dans sa cave. Si Luther a l'air de ne pas faire attention, le diable entre en fureur, bouleverse ses papiers, ferme ou déchire ses livres, éteint sa chandelle. La nuit, il lui apparaît sous la figure de toutes les divinités de l'Olympe assises à son chevet. Un jour qu'on parlait à souper du sorcier Faust, Luther dit : " Le diable n'emploie pas contre moi le secours des enchanteurs ; s'il pouvait me nuire par là, il l'aurait fait depuis longtemps. Il m'a déjà tenu par la tête souvent ; mais il a pourtant fallu qu'il me laissât aller. J'ai bien éprouvé quel compagnon c'est que le diable ; Il m'a souvent serré de si près, que je ne savais si j'étais mort ou vivant." (4)

---

(1) Conférence de Luther avec le diable racontée par lui-même ; édit. de 1684, in 12. De Missa angulari t. IV. Ienæ p. 81, 83. Opp. Luther t. VII, Wittemb p. 228.—Cochlæus, in Act. p. 67. Claude, défense de la Réform. p. II. c. V.—Bayle, art. Luther.
(2) C'est l'argument de Lavemberger, ministre luthérien.
(3) Livre du Faux Prophète, p. 273.
(4) Michelet. *Mémoire de Luther ; Ulenberg, p. 126, 136 ; Cochlée ; Tilman.*

Tous les historiens de Luther, catholiques, protestants, philosophes, reconnaissent la réalité de cette intervention satanique; la négation n'est donc pas possible. Mais comment expliquer d'une manière satisfaisante ce fait irrécusable qui remplit toute la vie de Luther? Il est évident que lui-même il y croyait. Cependant ce n'était pas un esprit médiocre, ni un caractère pusillanime. La manière la plus rationnelle de l'expliquer, ou plutôt la *seule*, n'est-ce pas de reconnaître une action incessante, une espèce *d'obsession* de celui que l'Evangile appelle *l'esprit de ténèbres, le prince de ce monde, le dieu de ce siècle*, qui, après avoir séduit nos premiers parents séduisit le monde entier par les Idoles?

Zwingle songeant à attaquer le Catholicisme dans le sacrement qui en est l'âme, se trouvait embarrassé de certains passages de l'Ecriture d'où résulte clairement le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Douze jours se passent à chercher à ces textes un sens détourné—vains efforts! Enfin la douzième nuit, un fantôme noir ou blanc, un inconnu enfin, lui apparaît et lui dicte une réponse. Zwingle se lève, va prêcher l'explication de *l'esprit* et la ville de Zurich cesse de croire à la présence réelle du Sauveur dans le sacrement de son amour. (1)

Il faut ajouter que, parmi les réformés et les renaissants de cette époque, un grand nombre des plus célèbres pratiquaient l'astrologie judiciaire et les sciences occultes dont le but, comme on sait, est de mettre l'homme en rapport plus ou moins direct avec le démon. Tels sont, entre autres Bodin, Agrippa, Ficin, Mélancthon, Ringelberg, Janianus, etc., etc. Le mal devint tellement contagieux que, dans l'espace de soixante ans, d'après les registres, cent cinquante individus furent brûlés à Genève pour crime de Magie. (2)

Non-seulement les deux premiers auteurs du Protestantisme, Luther et Zwingle, mais aussi leurs principaux disciples, Munzer, Pélasge, Carlostadt et d'autres encore parlent très-sérieusement de leurs entretiens avec le démon, et des apparitions sensibles de ce dernier. "En effet, dit Ulenberg, rien n'était plus fréquent à cette époque que de voir Satan se transformer en ange de lumière." (3)

(1) Hospin, 2me partie, p. 27. Voir Bossuet, Hist. des Variat, liv. II, p. 39, ed in 4, qui cite d'autres témoignages protestants.
(2) Audin. Vie de Calvin, t. 11, p. 123, qui cite en allemand des autorités.
(3) Vit. Lutheri, p. 143, 484.

Nous demandons maintenant à tout homme impartial et réfléchi, si de tout ce qui précède, il ne résulte pas cette conclusion historiquement et logiquement incontestable, savoir que : " *Le Protestantisme né de la Renaissance est le Paganisme ancien moins le culte des idoles, et comme le Paganisme, l'œuvre du demon ?*

CHAPITRE III.

Est-elle honnête et chrétienne l'origine du Protestantisme—en Allemagne—en Suisse—en France—et en Angleterre ?

I. En Allemagne. — Le Pape Léon X paraissait pouvoir compter d'autant plus sur la possession tranquille de son trône raffermi, qu'il se voyait en parfaite intelligence avec tous les souverains de la chrétienté, et que les plus grands hommes de son siècle (1) voyaient en lui un protecteur et un ami des sciences et des arts. Le concile rassemblé à Latran s'occupait à faire cesser le scandale qui avait pris puissance dans le sein même de l'Eglise. Mais en Allemagne, à l'époque même de la Réforme, il y avait bon nombre d'évêques et de prêtres catholiques que les réformateurs même ne pouvaient s'empêcher de vanter comme des hommes pieux. Si un degré de perfection surhumaine était toujours une condition indispensable des fonctions de prêtre, le Seigneur et Maître ne les aurait point confiées à des mains mortelles, et n'aurait point déposé son trésor dans un vase d'argile. On ne saurait contester aux belles intelligences réunies dans cette assemblée le mérite d'avoir véritablement connu les maux qui pesaient alors sur l'Eglise, et la bonne volonté dont ils étaient animés d'y apporter remède. Léon X blâmait la fausse direction qu'avait prise une école de philosophie et de beaux esprits qui, mettant en première ligne les ouvrages classiques des temps passés, faisaient peu de cas du Verbe de Dieu et du Christ. Dans la persuasion qu'une étude trop prolongée de la philosophie humaine, sans être assaisonnée de la sagesse divine devait nécessairement détourner du chemin de la vérité, il ordonna qu'aucun ecclésiastique ou moine ne se livrât désormais plus de cinq ans à l'étude de la philosophie ou de la poésie, sans consacrer en même temps une partie de ses loisirs à la Théologie, à l'Ecriture Sainte et au droit canonique. (1)

---

(1) Le siècle de Léon X a pris sa place dans l'histoire, entre le siècle de Périclès et le siècle de Louis XIV. Il ne reste au Protestantisme que l'un de ces deux partis à prendre : ou éteindre les lumières des deux autres, ou reconnaître que le second n'est pas un siècle d'ignorance et de barbarie comme on a voulu le faire.

(1) Mensel, Neuere Geschichte des Deutschen t. 1, p. 3, 5, et suiv.

Ainsi l'Eglise avait toujours présent à l'esprit le sentiment de ses devoirs. Elle se flattait de pouvoir enfin ramener progressivement les nations au Christianisme des anciens temps, à mesure que les Etats, arrachés enfin au règne de la force brutale, s'organisaient sous le rapport politique, et s'achemi. naient d'un pas lent mais assuré, vers la civilisation. En effet, ce fut à cette époque que la source de toute vérité religieuse fut rendue accessible aux études scientifiques, puisque, grâce à la protection du Pape, l'Ecriture Sainte était reproduite dans tous ses textes (1). A cette époque on était loin de penser qu'on était à la veille d'une révolution capitale de l'Eglise, c'est-à-dire que le trône pontifical allait cesser d'ex. ister pour un tiers de l'Europe, et qu'il s'ensuivrait un boule. versement total des croyances, un changement radical dans le clergé, le culte, les rapports de l'Eglise avec l'Etat. (2)

La Réforme qui avait été appelée pour réprimer des abus et qui amena la scission d'une grande partie de l'Occident avec le pouvoir du Pape, avait eu un commencement si insignifiant, en apparence, qu'il était impossible de pressentir un pareil dénoûment. C'est en Allemagne que se passèrent les premières scènes de ce grand drame. (3)

L'Europe et surtout l'Allemagne en étaient là avec la Renaissance. Avec plus de zèle et de sollicitude, que le Moyen-Age n'en avait déployé pour chercher les ouvrages des saints Pères, retrouver les reliques des Martyrs, ou conquérir le tombeau du Fils de Dieu, elle recherchait les livres de païens, les statues de leurs dieux, les débris de leurs temples, les bustes de leurs grands hommes. Elle en fêtait la découverte par des solennités publiques, elle les plaçait avec honneur dans les palais des princes et, fanatisée par ces grands hommes et ces grandes choses, elle ne se lassait point d'admirer ces honteux vestiges d'un monde qui avait livré nos aïeux aux tyrans et aux buchers, un monde que Dieu avait détruit dans sa juste colère. Cette double prédication de mépris pour l'antiquité chrétienne et d'enthousiasme pour l'antiquité païenne

---

(1) Avant la naissance du Protestantisme 1517, il y avait plus de vingt traductions de la Bible dans la plupart des langues modernes. Nous en donnons la liste au chap. relatif aux lumières.
(2) G. M. Schrockh, christl. Kirchen. seit der Reform t. IV préface.
(3) D. Joh. Sev. Vater. Allg. Geschichte der christl. Kirche, 1823. p. 1. 8.

durait depuis cinquante ans. Elle avait à merveille préparé le terrain pour la doctrine que Luther allait y semer.

Martin Luther naquit le 10 novembre 1483, à Islèbe, comté de Mansfeld, dans la Haute-Saxe. Mes parents, dit-il lui-même, étaient pauvres. Pour nous nourrir mon père était obligé de bêcher la terre et ma mère apportait sur ses épaules le bois nécessaire à la maison. (1) Hans, père de Luther, était un de ces bons paysans d'Allemagne ardents au travail et à la prière. Le soir, après avoir écouté, au foyer, quelque récit biblique, il faisait la prière et venait souvent s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandit dans la crainte du Seigneur. (2)

En 1497, Luther, âgé de 14 ans, partit pour Magdebourg, afin de commencer ses études. Comme il était pauvre, il mendiait son pain deux fois par semaine, en chantant aux fenêtres des maisons, ou en psalmodiant au chœur. Les habitants de Magdebourg se montrant peu charitables, il prit son sac et son bâton de pélerin, et se rendit à Eisenach, petite ville de Thuringe, où sa mère avait des parents. Une veuve nommée Cotta, eut compassion du jeune écolier, lui donna l'hospitalité et lui acheta même une flûte et une guitare. Dans ses moments de loisir, Luther essayait sur ces instruments quelques vieux cantiques du Moyen-Age, comme : *Bénissons le petit enfant qui nous est né*, ou *Bonne Marie, étoile du pélerin*. Jusque là, Luther est un enfant catholique de naissance, de foi, de mœurs, qui n'a d'autres admirations que des admirations chrétiennes, d'autre vie intellectuelle que celle qu'il a puisée dans le sein de sa pieuse famille, et qui rayonne autour de lui dans tout ce qu'il voit, dans tout ce qu'il entend.

A l'abri du besoin, le jeune écolier se livre avec ardeur au travail. Au gymnase d'Eisenach, il eut pour maître de grammaire, Jean Trébonius. La grammaire comprenait alors l'étude de la langue latine. Renaissant, ou comme on disait alors, *humaniste* de quelque renom, Trébonius faisait ce qu'on ne faisait point encore ailleurs. Il se piquait d'enseigner le beau latin avec un soin tout particulier. Bien entendu qu'il en cherchait le type, non dans les pères de l'Eglise, ni dans les grands écrivains du Moyen-Age, mais dans les auteurs païens. (3)

(1) Ego sum rustici filius de Moër, circa Islebiam, etc. Opp Lutheri, t. II. ; Coll. mens., p. 18.
(2) Gustave Pfizer, Vie de Luther.
(3) Melancthon, Vita Lutheri.

L'esprit vif du jeune Luther, sa rare facilité à composer en vers et en prose, le placent bientôt à la tête de ses condisciples. Il passe quatre ans à Eisenach et en sort *enivré de la douceur des lettres.* En quittant le gymnase, il rêve l'Académie qu'il regarde comme une fontaine où il pourra s'abreuver à longs traits de littérature et de sciences. Reprenant son sac et son bâton, il s'achemine vers Erfurth : il a dix-huit ans.

Dans le système d'études du Moyen-Age, la dialectique succédait à la grammaire. Sous la direction du docteur Jodocus, Luther s'applique à cette science. Mais bientôt l'amour de l'antiquité, qu'il a puisé dans ses basses classes, lui fait négliger la dialectique et l'entraîne à l'étude approfondie des auteurs païens. L'auteur de la vie de Luther est loin d'en faire un reproche à son héros : *Son âme avide de savoir,* dit Mélancthon, *cherche les sources les plus abondantes et les meilleures. Il lit la plupart des anciens auteurs latins; Cicéron, Virgile, Tite-Live et d'autres encore. Il les lit, non comme un enfant, pour y chercher des mots, mais pour y puiser la science et le modèle de la vie humaine. Plus profondément que les autres, il pénètre le sens de leurs enseignements et de leurs maximes.* C'est au point que le jeune prodige devint l'admiration de toute l'Académie d'Erfurth. (1)

Le docteur Jodocus s'efforce d'inspirer à Luther des goûts plus sérieux et plus conformes aux vues du père Hans qui destinait son fils au barreau. Mais c'est en vain ! La place était prise. Epris de la belle litérature Martin oublie les conseils de son père. Quant à son professeur, il le désole par *ses plaisanteries et ses sarcasmes* contre la *scolastique* à un tel point qu'il s'accuse lui-même quelque part, d'avoir, par ses mutineries, contre cette méthode d'enseignement inconnu de l'antiquité, hâté la mort de son professeur. (2)

Le jeune adolescent apprit néanmoins assez de philosophie pour recevoir ses grades. Ce fut en 1504 ; il avait alors vingt-deux ans. Un accident imprévu vint tout à coup changer le cours de ses idées et les intentions de son père. Alexis, un de ses meilleurs amis, mourut à côté de lui en promenade, frappé de la foudre. Craignant d'être foudroyé lui-même, Luther tombe à genoux et prend la résolution d'embrasser la vie

(1) Mélanc., id. ibid.
(2) Miss. bib. Ienæ, 17 déc. Spolatino; et Seckendorf p. 121.

monastique. La nuit venue, sans rien dire à personne, il s'en va frapper à la porte du couvent des ermites de Saint Augustin, à Erfurth, et obtient d'y être reçu novice.

Mais devinez ce qu'il emporte avec lui, comme son trésor le plus précieux, comme son inséparable vademecum! L'Imitation de Jésus-Christ? une Bible? un Nouveau Testament? quelque livre ascétique? Rien de tout cela! Pour viatique intellectuel et moral, ce jeune chrétien qui va se donner à Dieu, renoncer au monde, emporte, soigneusement enveloppés dans un paquet, placé sous son bras: un *Plaute et un Virgile!!* (1)

Ce fait, peut-être unique dans l'histoire, en dit plus que toute une révélation et nous montre l'homme toujours fils de son éducation, tellement qu'à vingt ans, comme il le dit lui-même, il n'avait pas encore *lu une ligne de l'Ecriture Sainte.* (2)

Son noviciat fut pénible. Revêtu de l'habit, Luther conserve un certain penchant à l'orgueil. Pour l'en corriger ses supérieurs lui imposent le devoir de nettoyer les immondices de la maison, de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'Eglise, de monter l'horloge et de s'en aller, la besace sur le dos, mendier dans les rues d'Erfurth, tout autant de choses prévues par la règle du monastère. Mais surtout Luther étudie. L'Ecriture Sainte, les théologiens du Moyen-âge, et notamment Saint Augustin occupent ses loisirs. C'est encore la règle de la maison qui le veut, ainsi l'exigent les fonctions du sacerdoce auquel Luther est destiné. Mais Luther a-t-il encore la foi, cette foi humble, confiante et soumise, la foi orthodoxe aux enseignements du Christianisme? On peut en douter après ce que nous dirons dans un instant.

En 1507 il prononce ses vœux et reçoit la prêtrise la même année. "Promettez-vous, dit le prélat ordinant, Lasphe, de vivre et de mourir dans le sein de notre bonne mère l'Eglise catholique?" Le néophyte répond: "Je le promets." Le deux mai, le quatrième dimanche après Pâques, Luther célébra sa première messe. Il était monté à l'autel tout tremblant; au canon il fut saisi d'une telle épouvante qu'il aurait quitté l'église sans achever le sacrifice si le prieur ne l'eût retenu. (3)

---

(1) Walch. t. 1, p. 79; Cochlæus, In act. Luth fol. 2. Mélancth. 1. c. p. 6. etc.
(2) Prop. de Table, p. 352.
(3) Pfizer. Vie de Luther, Coll. lat. t. II, p. 13, 14.

Hans, son père, était venu mêler ses prières à celles de la communauté. Dieu veuille, dit-il, que Martin ne se soit pas trompé sur sa vocation. (1)

Après le sacrifice, on se mit à table : Hans était à côté de son fils qui croyait recueillir de la bouche paternelle des paroles de jubilation. "Mon cher père, dit Luther, au vieux mineur, de grâce, pourquoi donc êtes-vous si triste, et d'où vient que vous ne m'avez laissé prendre qu'à regret l'habit de moine? Mais c'est un bel habit, mon père!" (2). "Fasse le ciel, répond le vieillard, que tout ceci ne soit pas un leurre du démon!.... Allons, buvons, trinquons, et que Martin nous aime un peu mieux." (3)

Le sacerdoce exaltait la piété ou peut-être mieux l'imagination de Luther, dont le temps s'écoulait à étudier et à prier. Ses joues se fanèrent, son teint se décolora et l'adolescent, si frais, si rose, quand il allait chanter aux portes de Magdebourg, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus. Ce savant le représente usé, flétri, et tellement amaigri qu'on eût pu compter ses côtes. (4) Une crainte excessive des jugements de Dieu le rongeait. Un jour qu'il confessait des peccadilles, mais tout contrit comme s'il eût accusé les plus grands crimes, le prêtre l'arrêta en lui disant : "Dieu ne t'en veut pas ; c'est toi qui lui en veux." (5) Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Staupitz, ni les avis de son confesseur. (6)

Pauvre jeune homme qui ne trouve que terreurs, amertume et désespoir dans le service de Dieu, qui essaie de tous les moyens pour l'aimer et dont les aspirations vers le ciel s'arrêtent en chemin; qui se consume à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes, les mortifications n'apportent ni joie, ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime! Un jour qu'il se promenait, en proie à sa mélancolie ordinaire, il trouva sur son passage un vieux moine qu'il interrogea douloureusement. "Mon frère, lui dit le religieux, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

—Et lequel? reprit Martin, avec une voix tremblante.

—La foi, dit le moine.

---

(1) Mathésius, fal. 3, a call. lat. t. II, fal. 13, 14, 6, 5.
(2) Menzel. Bericht von der Reform. t. 1. p. 148.
(3) Pfizer. id. ibid.
(4) Consulter sur ce savant Erasme Epp., t. I. in fal Lugd. Bat. 1606, p. 323, 404. 405.
(5) Pfizer. Vie de Luther.
(6) Id. ibid.

—La foi? reprit Luther, que ce mot avait bouleversé, la foi?

—Oui, mon frère, la foi gratuite: croire, c'est aimer; qui aime sera sauvé."

Les yeux du malade brillèrent d'un feu nouveau.

" La foi! répétait-il encore, croire! aimer!" Il était comme une âme qui sort d'un long et pénible rêve.

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du père Augustin. Il prit ce mot à la lettre; ce fut un éclair, mais un éclair trompeur. A partir de cet entretien si court, où chaque interlocuteur eut à peine le temps d'échanger quelques mots d'explication, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes; Luther sommeille en paix. Le jour, plus d'épouvantes intérieures; il se livre à l'étude, assiste aux offices sans distractions; il prie, il jeûne, il ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré ce changement: *la foi.* La foi gratuite, ou la grâce devint donc pour lui une symbolique qui exprimait la pure essence du Christianisme, un miroir, ou, comme il l'appelle, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur et des traditions qu'il faudrait au plus tôt effacer pour revenir à la pureté primitive de la parole divine.

Il rêvait ainsi un système sur la justification. Ce système il l'élèvera bientôt jusqu'à la puissance d'un dogme fondamental dans le symbole de sa nouvelle église. Il ne lui manque plus qu'une occasion pour l'opposer à l'enseignement de l'Eglise catholique, et se révolter contre le pape qui en est le chef visible et suprême.

En 1510 il fut envoyé à Rome pour traiter une affaire relative aux Augustins d'Allemagne. " Comme son cœur battait de plaisir, dit Niemeyer (1) à l'idée de voir et le Pape, cette parole vivante de Dieu, et cette splendeur du Christ et des apôtres! et Rome, cette terre illuminée des rayons du soleil des âmes, et qui ne pouvait être qu'un paradis céleste." (2) On connaît l'empire d'une première impression: elle flétrit ou colore toutes les autres. Dès que Luther et son compagnon de voyage ont mis le pied hors du sol allemand, ils ne trouvent plus rien de beau comme la Souabe et la Bavière, leur chère Sion, où

(1) Reformation's Almanac, p. 58.
(2) Id. ibid, p. 92.

tous deux, ils ont voyagé autrefois. Luther ne comprit pas l'Italie, et son voyage lui devint funeste. Il pressait le pas, tant il avait hâte d'arriver à Rome. Enfin l'y voilà. Toutes ces illusions de bonheur et d'espérance reviennent l'assaillir. Son cœur bat violemment. Il salue la ville en s'écriant : " Salut, Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de tes martyrs." (1) Le pauvre moine n'avait appris à connaître les hommes, les pays et les peuples que dans son bréviaire. Il connaissait les vieux Romains par leurs ouvrages qu'il possédait à fond, mais la Rome moderne, la Rome des Papes était un livre qu'il n'avait jamais ouvert. Il lui fut mis devant les yeux, mais il n'y comprit rien, ou ce qu'il en comprit, il le comprit en sens contraire. Tout lui devint scandale, et les statues que l'Italien place dans des niches, et les fêtes que donne le Pape, et la majesté des cérémonies, et les riches ornements des églises, et les fontaines de la ville et tout ce qu'il n'est pas habitué de voir à Wittemberg ou à Erfurth. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, Luther ne comprit rien, ne vit rien. Il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture, de sculpture rassemblés dans les églises. Son oreille resta sourde et sa bouche muette aux chants du Dante que le peuple répétait sur le chemin. Rien de plus pressé pour notre jeune moine que de quitter la ville éternelle en lui adressant ces mots emprunté à Bembo :

" Adieu ! Rome que doit fuir quiconque veut vivre saintement ; ville où tout est permis excepté d'être honnête homme. (2)

On comprend que Luther ait, par la suite, si grossièrement calomnié et la ville et le Pape et les cardinaux et tout le reste.

De retour à Wittemberg, Luther est reçu docteur en théologie et nommé prédicateur de la ville ; c'était en 1512. Cette nouvelle position et le grade qu'il a reçu lui permettent de se livrer en compagnie de plusieurs renaissants, à tous les sarcasmes contre la scolastique. (3) C'est alors que révélant toute sa pensée il s'exprime ainsi dans une lettre à Jodocus : " En résumé, je crois tout simplement qu'il est impossible de réformer l'Eglise à moins d'abolir de fond en comble le droit canon, les décrétales, la théologie scolastique, la logique, la

(1) Pfizer, vie de Luther.
(2) Vivere qui sancti vultis, discedite Româ : Omnia hic esse licet ; non licet esse probum.
(3) Pfizer, vie de Luther.

philosophie, telles qu'elles existent, et de rebâtir à nouveaux frais." (1) On le voit; c'est au principe d'autorité qu'il en veut. La question des indulgences arrive; la doctrine de l'Eglise catholique n'est pas conforme à celle qu'a rêvée le moine. Il la condamnera; il prêchera contre cette doctrine; le feu sera aux poudres qui étaient fabriquées et réunies d'avance, attendant l'étincelle.

Ecoutons-le lui-même: "Lorsque je vis beaucoup de chrétiens de Wittemberg courir à Juterbock et Zorbst, pour gagner les indulgences, tandis que moi (je le jure par mon Rédempteur) je ne savais pas plus que *tant* d'autres ce que c'était que les indulgences, alors je commençai à prêcher qu'on pouvait opérer son salut plus sûrement que par les indulgences." (2)

Pour compléter sa révolte, Luther, le 31 octobre, 1517, avait fait afficher sur les piliers extérieurs de l'église de Tous-les-Saints, où devait le lendemain se réunir une immense foule de peuple, ses thèses contre les indulgences. Elles étaient au nombre de quatre-vingt-quinze. Tout était fini; le moine était perdu sans retour, et chaque jour il s'affermissait dans le schisme. Enfin le Pape qui avait épuisé tous les moyens pour le ramener, dût lancer la bulle d'excommunication que Luther livra aux flammes. Ceci se passait en 1520, le 10 du mois de décembre. En jetant la bulle au feu, il s'écria, en s'adressant au chef de l'Eglise du Seigneur: "Tu as troublé la maison de Dieu; c'est pourquoi tu seras livré au feu éternel." (3)

Le peuple là présent répondit: *amen!* vive Luther! à bas les papistes! une messe pour la pauvre bulle! Cette fête bouffonne et révolutionnaire ne coûta à l'Allemagne que des larmes catholiques; le sang allait venir bientôt!

II. En Suisse.—L'esprit de la Renaissance dont le foyer était au-delà des Alpes, soufflait sur toute l'Europe. Rien ne l'arrêtait. Au moment où il pervertissait le jeune Martin Luther, au gymnase catholique d'Eisenach, il faisait une autre victime au centre même de la Suisse.

Le 1er janvier 1484 naissait à Wildhaus, dans le comté de Tockhenbourg, en Suisse, Ulric Zwingle. Ses premières années se passèrent avec les enfants du hameau. Ses parents, bons

(1) Ep. ad. Jodoc. ap. Brucker, p. 96, Ed. in 4.
(2) Luther Opp. t. VII, alt. p. 462.
(3) Schrockh, l. c. t. I, 1804, p. 426 et suiv.

paysans suisses, pleins de foi et de simplicité, ayant remarqué dans le petit Ulric d'heureuses dispositions, le confièrent à son oncle, curé de Wesen, sur les bords du lac Wallenstadt. Il apprit bientôt à lire et à écrire. De là il fut envoyé à Bâle, à l'école de Grégoire Benzli. Ce nouvel instituteur lui donna les premiers éléments des langues et conseilla aux parents d'Ulric de l'envoyer à Berne.

"L'école de cette ville, dit M. Chauffour, biographe non suspect, avait un maître que les contemporains appelait l'homme le plus savant et le plus illustre qui fût dans la confédération. Ce maître si célèbre était Walflin, ou, pour lui conserver son nom d'érudit, *Lupulus*.

"Il était initié aux premiers résultats de la Renaissance et avait renoncé, dans l'enseignement du latin, aux méthodes puériles du moyen-âge et au langage scolastique. Il appréciait les chefs-d'œuvres de l'antiquite classique et, sous sa direction, Zwingle pénétra dans ces riches domaines. Il y *forma son jugement, son goût et son style.*" (1) Il faut ajouter: et *un peu sa foi*.

Donc le maître de Zwingle comme celui de Luther sont des Renaissants. Tous les deux ont secoué le joug des méthodes traditionelles; tous les deux sont pleins de mépris pour le moyen-âge, et d'admiration pour l'antiquité païenne; tous les deux font passer leurs sentiments dans l'âme de leurs jeunes élèves; et ces élèves entrés chrétiens à leur école, en sortent païens et païens pour la vie. Jugement, goût, style, toute leur vie éternelle, puisée aux sources païennes, sera l'épanouissement de leur éducation de collége, et se résumera en deux mots: mépris du Christianisme, admiration pour le Paganisme.

De Berne, Zwingle passa à l'université de Vienne pour y étudier la dialectique et les arts libéraux. Il avait quinze ans. Nous n'avons pas oublié les dégoûts de Luther pour scolastique et sa passion pour les auteurs païens, pendant son séjour à Erfurth; mêmes dispositions dans le jeune Ulric. "En 1499, continue son précieux biographe, il se rendit à Vienne pour étudier dans cette université fameuse, la philosophie, ou ce qu'on appelait de ce nom. Il était prémuni par sa forte éducation littéraire contre les subtilités misérables d'une vaine dialectique." Qui jamais aurait pu croire des subtilités misérables dans un Saint Augustin, un Saint Thomas d'Aquin, un

(1) Etudes sur les Réformateurs, Zwingle: p. 233.

Scot, un Albert-le-Grand, un Saint Anselme et tant d'autres qui avaient enseigné avec tant déclat ?.... Mais les Renaissants ont le monopole du jugement !

L'ignorance et le mépris du Christianisme, de ses gloires scientifiques, artistiques, philosophiques, théologiques, littéraires, voilà un mal *négatif;* mais ce mal est immense. Il dégoûte de son aliment l'esprit ; la jeunesse cherche nécessairement une autre nourriture. L'antiquité, objet de ses études qu'on lui présente comme ce qu'il y a jamais eu de plus grand, de plus beau, de plus imitable au monde, l'attire à elle, captive son esprit et son cœur. C'est dans l'antiquité que l'homme déchu respire le plus à son aise. Là pour le cœur, nul joug difficile à porter ; là, nul frein sérieux à l'indépendance, à la débauche de la pensée ; là pas de *décalogue*, et le *credo* est tout ce que l'on veut ; c'est le mal *positif*, mal non moins funeste que le premier. Supposons toute une génération d'hommes élevés de la sorte ; il suffira d'une circonstance très-accidentelle pour l'entraîner loin du Catholicisme, loin du Christianisme même, et la jeter dans les plus grandes et les plus abominables erreurs sociales. Tel était Luther au sortir de son éducation ; tel était Zwingle : navires sans boussole et sans lest que le premier souffle de la tempête suffit pour jeter à la dérive.

Déjà, continue son historien, la Réforme jetait quelques rayons avant-coureurs. L'enseignement des humanistes avait réagi jusque sur les théologiens. Zwingle entendit à Bale un de ces hommes qui, comme Lefebvre d'Estaples, préparaient les voies en portant sur un grand nombre de questions délicates, les investigations de leur esprit indépendant. (1) "Cet homme était Wittemback, un renaissant, libre penseur et qui, malheureusement libre, pensait tout haut. C'est à son école, dit Léon Jud, que Zwingle et moi fûmes formés, non-seulement aux belles-lettres qui lui étaient très-familières, mais encore dans *la vraie doctrine évangélique.*" (2) Et Zwingle reconnaît que c'est de lui qu'il a recueilli, pour la première fois, le principe fondamental de la Réforme : la justification par le Christ. (3)

Zwingle n'était âgé que de 22 ans. La Commune de Glaris

---

(1) Oswald Myconius. biograph de Zwingle.—M. Chauffour, p. 239.
(2) Préface aux notes de Zwingle sur le Nouveau Testament.
(3) Zwingle, œuvres, t. III. p. 150.

l'élut pour son curé. Ordonné prêtre avant l'âge, il prit possession de son bénéfice en 1507.

Luther était entré au couvent avec Plaute et Virgile. Veut-on savoir de quoi s'occupe notre jeune pasteur, quelle société il fréquente, quels théologiens il consulte? M. Chauffour répond: " C'est à Glaris que Zwingle termina son éducation de réformateur. Il suivait depuis longtemps le grand mouvement qui entraînait l'humanité à cette époque..... A Rome, à Vienne, il s'était familiarisé avec la littérature latine. A Bâle, il avait commencé sans maître, à aborder les Grecs, si supérieurs aux Latins. A Glaris, il poursuivit avec ardeur ses études. Sa correspondance, à cette époque, est presque exclusivement littéraire." (1)

" La Réforme, continue le même auteur, cette grande émancipation de la liberté de conscience, fut précédée d'un grand et profond travail de renaissance morale, dont la conséquence immédiate était le rejet de l'autorité de l'Eglise." (2) On ne peut dire ni mieux ni plus clairement que le Protestantisme est fils de la Renaissance et du Paganisme ancien. Quant à être chrétien il n'y tient pas: il a rejeté l'autorité de l'Eglise de Jésus-Christ!

Jeune encore d'âge et de profession religieuse, Luther fait un voyage à Rome, et nous avons vu les funestes impressions qu'il en rapporte. " Le voyage d'Italie, dit M. Chauffour, est décisif dans l'histoire de la Réforme." Celui de Zwingle eut sur son caractère et ses opinions une *influence incalculable.* Comme Luther, Zwingle en revint " troublé dans sa conscience." (3) Un poème allégorique intitulé *le Bœuf*, fut le fruit de son voyage. On y trouve plus d'une insinuation malveillante contre le Pape, et le germe des calomnies et des diatribes qu'à l'exemple de Luther, il lancera plus tard contre Rome.

Devenu curé d'Einsiedeln, en 1516, il s'élève tout-à-coup, en vertu de l'indépendance de la pensée, au-dessus de la tradition catholique, au-dessus de la foi de l'Eglise et de l'enseignement des Pères. Du haut de ce piédestal d'orgueil, il se met à annoncer aux nombreux pélerins accourus au vénérable sanctuaire de Marie, que le *Christ est le seul Médiateur; que la manière d'honorer Marie, est d'avoir foi et confiance en son Fils, et*

---

(1) M. Chauffour, œuvres, p. 244 et suiv.
(2) Id. ibid, t. I. p. 198.
(3) Œuvres, p. 268, 269.

de consacrer aux pauvres les sommes qu'on voue à ses images. Beaucoup s'indignaient de semblables paroles et les trouvaient étranges, inouïes, impies; d'autres les approuvaient hautement. Les pélerins quittaient Einsiedeln, emportant leurs offrandes et semant en tout pays la nouvelle doctrine. Des foules qui étaient en chemin retournaient sur leurs pas en méditant ces paroles. (1) Que des réclamations s'élèvent contre de si scandaleuses doctrines, comme Luther, Zwingle répondra par des injures. Les auteurs de ces remontrances seront traités d'ignorants, de papistes, d'impudents qui se liguent contre toute science et tout savoir.

Dans ses discussions sur la doctrine chrétienne, Luther faisait intervenir les dieux de l'Olympe. Voici Zwingle qui, dans ses sermons, invoque pêle-mêle les noms de Moïse, Paul, Socrate, Pline, et surtout Sénèque, dont il dit, en le comparant à Saint Basile: "celui-ci est chrétien et grand théologien, sans doute; mais l'autre qui est païen, est encore plus grand *théologien.*" (2)

Dans Zwingle, comme dans Luther, ce n'est pas seulement le langage qui est paganisé, suivant l'expression d'Erasme, témoin non suspect; les sentiments et les croyances ne le sont pas moins. Ecoutons, dans sa profession de foi, l'explication qu'il donne au Roi François 1er, de la vie eternelle. Il dit à ce prince: "Vous verrez dans le ciel les deux Adam, le racheté et le Rédempteur. Vous y verrez Abel, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Moïse, Josué, Gédéon, Samuel, Phinées, Elie, Elisée, Isaïe avec la Vierge, Mère de Dieu qu'il a annoncée, David, Ezéchias, Josias, Jean-Baptiste, Saint Pierre, Saint Paul, Hercule, Thésée, Socrate, Aristide, Antigone, Numa, Camille, Caton, les Scipions. (3). Que n'y met-il encore, un Apollon, un Bacchus, une Vénus, un Jupiter et tant d'autres divinités aussi respectables qu'un Hercule, dieu des voleurs? Et cette profession de foi était dédiée au plus grand roi de la chrétienté! Bullinger, son successeur, nous donne cette pièce de doctrine chrétienne comme le dernier chant, le dernier chef-d'œuvre de ce cygne mélodieux! (4) Et on s'étonne que de pareils hommes aient pu passer pour des gens extraordi-

(1) Lettre à son ami Myconius, 1590.
(2) De Providentia, IV, p. 85, 90; In Genesim, V, p. 40.
(3) Epist. lib. V., p. 779. ed. in-folio.
(4) Fide clara exposita, 1536, opp. t. II. ed in fol. Tiguri 1581.

naires, envoyés de Dieu pour purifier le Christianisme, réformer l'Eglise ! Qu'est-ce que le paradis de Zwingle ? Le panthéon des païens ; tous les deux sont bâtis sur le libre penser. Ainsi, chose remarquable ! en attendant que leurs successeurs en viennent à dénicher, comme une idolâtrie, les Saints du Catholicisme, les Renaissants du seizième siècle et les pères du Protestantisme se font les très-généreux et les très-faciles canonisateurs de tous les Saints qu'ils aiment le plus dans le Paganisme. Luther n'allait pas tout-à-fait si loin. Aussi, il n'épargna pas Zwingle, et déclara nettement " qu'il désespérait de son salut, parce que, non content de combattre le *sacrement* (de baptême,) il était devenu païen, en mettant jusqu'à un Scipion épicurien, un Numa, l'organe du démon pour instituer le Paganisme chez les Romains, au rang des âmes bienheureuses. Et cela qu'est-ce autre chose que d'enseigner que chacun peut se sauver dans sa religion et dans sa croyance ? Si tel était le cas, que venait faire Jésus-Christ sur cette terre ? que ne vécut-il plus richement ? que ne mourut-il plus doucement ?

Sur ces entrefaites arrive la publication des indulgences. Comme la jalousie avait poussé Luther à s'élever contre Tetzel, contre la doctrine des indulgences *qu'il ne connaissait pas mieux que beaucoup d'autres,* et enfin contre l'autorité de l'Eglise catholique, Zwingle s'éleva contre le moine franciscain que le Pape avait choisi pour les annoncer en Suisse, contre la foi chrétienne et contre le chef de l'Eglise. C'est ainsi que ces grands hommes comprenaient le christianisme !

III. En France.—Sous quelque climat qu'il soit semé, le gland produit le chêne. Enseigné par la Renaissance, le libre penser produit en Allemagne, Luther ; en Suisse, Zwingle ; en France, il produira Calvin. Même éducation, mêmes admirations, mêmes mépris, mêmes manifestations du même principe, puisé à la même source.

Le 10 juillet, 1509, naquit à Noyon, Jean Cauvin, dont on a fait Calvin. Son père, Gérard Cauvin, d'abord tonnellier, devint secrétaire de l'évêque. Gérard était pauvre et père d'une nombreuse famille. Jean grandissait, et ses heureuses dispositions le firent destiner à la carrière ecclésiastique. Il reçut dans l'honnête famille des Mommor, les premières leçons de Latin. A douze ans, ils vint continuer au collége de la Marche à Paris, l'étude des auteurs païens qu'il avait commencée à Noyon.

L'université de Paris se peuplait d'humanistes. Là se faisaient entendre Aleandro, venu de Venise, la tête pleine de grec et de latin; Jean du Belley, qui dormait avec les œuvres d'Horace, Ramus, Melchior, Wolmar, tous socratiseurs de renom. Aux humanistes se joignaient quelques théologiens qui commentaient l'Ecriture, bien moins sous l'inspiration de l'Esprit-Saint et de la tradition catholique qu'à la lumière du libre penser. Tels étaient Lefebvre d'Estaples, Farel, Arnaud et les Roussel, Gérard et Arnoud. " La Sarbonne, dit Bèze, s'opposa à tout avec une si grande furie, que si l'on eut voulu cru nos maîstres, estudier en grec estait une des plus grandes hérésies du monde." (1) Tel était le milieu dans lequel le jeune Calvin allait se trouver.

Au collége de la Marche, Calvin eut pour professeur de basses classes ou de grammaire Mathurin Cordier, qui avait fait ses *amis*, ses *hôtes* et ses *dieux* des écrivains latins de l'ancienne Rome. Cette disposition de Cordier le conduisit au Protestantisme. Calvin sort du collége de la Marche pour entrer à celui de Montaigu, où, sous la direction d'un professeur espagnol de naissance, il se livre à l'étude de la philosophie scolastique. La preuve que ses meilleures heures de loisir étaient employées à étudier la belle antiquité, c'est son commentaire de Sénèque, qu'il publia au sortir du collége et qu'il dédia à l'abbé Hangest, chez qui et avec qui il avait passé ses premières années. Il va sans dire que Sénèque, le philosophe, est aux yeux de l'écolier un être surhumain, une espèce de demi-dieu, un saint qui brille surtout parmi les élus de la belle latinité. Le livre de Calvin est signé: *Lucius Calvinus civis Romanus:* Lucien Calvin, citoyen Romain. (2)

Dégoûté de la carrière ecclésiastique par sa passion pour la belle antiquité, il commence l'étude du droit, suivant en cela les désirs de son père. (3) Pierre Robert, son parent, de son nom classique Olivetanus, venait de traduire la Bible sous l'inspiration du libre penser. Il fit goûter à Calvin quelque chose de la *pure religion* qui commença à le dégoûter des superstitions papales. (4) Telle est l'opinion insultante que la Renaissance cherche à accréditer partout. Calvin se rend à Orléans où professait en droit un célèbre renaissant, Pierre de

(1) Bèze, vie de Calvin. p. 15.
(2) Bèze, vie de Calvin. p. 15.
(3) Calvinus. Pref. ad Psalm.
(4) Bèze id. ibid.

l'Estoile. L'écolier est assidu, docile et plein d'ardeur au travail ; *bientôt on ne le tint plus pour écolier mais pour enseigner.*

D'Orléans Calvin passa à Bourges pour compléter son cours de droit. Alciat, appelé d'Italie par François 1er, attirait la foule à cette université. Il fut, dit Terrasson, le premier jurisconsulte qui ait entrepris d'associer ensemble le droit et la littérature. (4) Passionné pour l'antiquité païenne, il ne voit, il ne sait, il n'admire que le droit romain ; juriste, poète, philosophe, quelque peu théologien, vrai type de l'humaniste au seizième siècle, Alciat peut dire de l'antiquité païenne : *Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.* Il est libre penseur et rit jusqu'aux larmes des satires de Mélancthon contre l'enseignement de la théologie catholique ; tenant la religion pour chose indifférente à l'enseignement du droit, et l'éconduisant par ce mot, lorsqu'elle se trouve sur son chemin : *"Nihil pertinet ad prœtoris edictum:* cela ne regarde pas l'édit du préteur."

De l'université de Bourges, Calvin sortit avec mille dieux qu'Alciat lui donnait à adorer. C'étaient tous ces fondateurs de droit romain que, dans son enthousiasme lyrique, le juriste comparait à Romulus.

Après s'être saturés d'études païennes, Luther et Zwingle se décident un jour à étudier l'Ecriture sainte et la théologie, mais en y apportant le mépris du moyen-âge, de la tradition et de l'autorité de l'Eglise. Un soir Wolmar appelé en France pour y répandre le culte de Rome et de la Grèce, dit à Calvin : "Ton père s'est trompé sur ta vocation. Livre-toi à la théologie, car la théologie est la maîtresse-science de toutes les sciences." (1) Le jeune disciple des muses prend la traduction de l'Ecriture sainte d'Olivetanus, son parent, et, dans son ardeur de néophite, se met à expliquer les textes sacrés comme il aurait pu faire d'une comédie antique, ou comme il avait expliqué le traité de Sénèque dont nous avons parlé. Tel était Calvin au sortir de l'université de Bourges, 1552.

Venu à Paris, il se mit à dogmatiser. Chaque nouveauté qu'il annonce, il l'établit d'après l'Ecriture interprétée par lui sous l'inspiration du libre penser. Comme Luther en Allemagne, et Zwingle en Suisse, Calvin trouve dans le texte sacré l'inutilité de la confession, la négation des sacrements et de

(4) Hist. de la jurisprudence, p. 419.
(1) Florimond de Rémond. Hist. de la naissance des hérésies de ce siècle, p. 882.

l'autorité de l'Eglise. Comme eux il livre aux moqueries les moines, les couvents, les docteurs, les prêtres catholiques; déclame contre les abus de l'Eglise et l'ignorance du sacerdoce, annonce une parole qui doit changer le monde, moraliser la société, détruire la superstition et apporter la lumière. Belles promesses! Mais seront-elles réalisées?.....

Grâce à l'esprit d'indépendance qui souffle sur le monde, ces doctrines trouvent, même en France, de nombreux échos. Retiré chez un marchand de Paris, nommé Etienne de la Forge, Calvin dogmatisait en secret pendant la nuit. Le bruit de ces prédications de nouveauté parvient aux oreilles du pouvoir, et Calvin, déguisé en vigneron, fut très-heureux d'échapper à la police et de se retirer à Nérac, où il commença son livre: l'Institution Chrétienne, tout image de mythologie païenne.

Nous ne le suivrons pas dans ses fuites différentes, à Strasbourg, à Bâle, à Francfort, à Worms, à Ratisbonne, en Italie et en Suisse, où il promène partout la liberté de penser en matière de religion. Que fallait-il pour jeter hors de l'arche du salut, c'est-à-dire de l'Eglise Catholique, un théologien de cette trempe? Un léger vent, une brise, un rien. Le refus d'un bénéfice ecclésiastique qu'il n'était déjà plus digne d'obtenir et qu'il convoitait cependant, le porta à tirer contre l'Eglise de Jésus-Christ, une vengeance telle, disait-il, "qu'on en parlerait cinq cents ans et au-delà.." (1) Dans son amour si pur du Christianisme, il se mit à l'œuvre à l'instant!

IV. En Angleterre.—Il faut, pour passionner le peuple des bords de la Tamise, autre chose qu'une idée! Le culte de la belle antiquité et le mépris du moyen-âge n'avaient point fait encore chez lui des progrès suffisants pour que le Protestantisme tentât l'assaut par la brèche du libre examen. La nouvelle doctrine dût donc essayer d'entrer par une autre issue. Elle essaya par l'émancipation de la chair et elle réussit. Une fois maîtresse de la place, ne fallait-il pas légitimer tant bien que mal l'invasion? C'est ce que fit le libre examen. Et le terrain conquis, ne fallait-il pas le garder avec soin? Ce sera l'affaire du Césarisme ou la concentration de tous les pouvoirs dans la même main. Telle fut la tactique de l'erreur qui sépara pour des siècles le pays appelé l'Ile des Saints, de la communion romaine. Ainsi, analogie parfaite entre ce que

(1) Saulier, Hist. du Calvinisme. Paris, 1686, in 4° p. 6-8. Voyez Audin, Vie de Calvin, qui cite d'autres sources, t. 1, p. 63.

nous allons voir et ce que nous avons déjà constaté pour l'Allemagne, la Suisse et la France.

Henri VIII était fils d'Elizabeth de la maison d'York et de Henri VII, de la famille des Tudor. Le roi, pour mourir en paix, voulait faire de son fils unique un dignitaire de la sainte Eglise. L'enfant devait être un jour primat d'Angleterre et archevêque de Cantorbéry. Son éducation fut donc toute cléricale. A sept ans, il apprenait à solfier ; à dix ans, il faisait sa partie à la chapelle royale ; à douze, il composait, dit-on, des messes en musique. On chante encore à l'Eglise du Christ à Oxford, une antienne à quatre voix qu'il composa quand il n'était encore que duc d'York : *O Lord the Maker.* (1) L'enfant avait montré d'heureuses dispositions en théologie. On lui mit entre les mains la *Somme* de Saint Thomas, cette œuvre qu'étudiaient avec une sorte de passion toutes les grandes intelligences du XVIe siècle. Dans cette œuvre, l'ange de l'école sonde tous les mystères de la théologie avec tant de bonheur qu'il semble que toutes ses solutions soient des révélations célestes. Saint Thomas est la grande image des monastères au moyen-âge. Chaque fois que, dans la dispute religieuse qui tourmente l'Allemagne et toutes les contrées où déjà le Protestantisme a fait son apparition, vous voyez y prendre part quelque religieux qui a renié sa foi, cherchez bien dans sa bibliothèque, vous n'y trouverez pas la *Somme Théologique.*

Comme Luther au couvent, Henri, quand ses yeux sont fatigués de la lecture, prend sa flûte, et improvise des mélodies pour se rafraîchir la mémoire. Il était né avec des passions impétueuses ; on remarquait qu'il était vain de sa science, qu'il supportait difficilement la contradiction et qu'il voulait toujours avoir raison. D'humeur impatiente, il était quelque peu pédant et amateur de la dispute. Lorsqu'il sera entré en lutte avec Luther, et dans son *Assertion des sept sacrements,* il entassa des arguments scolaires comme pour étouffer son antagoniste sous le poids des citations bibliques et des Pères de l'Eglise.

Le premier acte du jeune roi confirma les joies et les espérances de la nation. Henri, docile aux avis de sa grand'mère, fit entrer dans son ministère des hommes aimés du peuple,

(1) Seward's Anecdotes of distinguished persons, t. 1, p. 42.

tels que Warham, archevêque de Cantorbéry, qui fut nommé chancelier ; Fox, évêque de Winchester, secrétaire du petit sceau ; le comte de Surrey, trésorier ; le comte de Shrewsbury, grand-maître de la maison du roi ; lord Herbert, chambellan ; Sir Thomas Lovel, gouverneur de la Tour ; Sir Edouard Poynings, contrôleur. (1) Le choix était heureux ; c'était l'augure de beaux jours pour la monarchie anglaise. Mais il fallait que le roi consentit à suivre les bons conseils de ses ministres.

Immédiatement après la mort de son père, Henri VIII s'était empressé de donner à l'embassadeur d'Espagne, Fuensalida, l'assurance, qu'attaché de cœur à sa fiancée, il présenterait sans délai à son conseil, la question de son mariage avec Catherine. (2) A cette vieille objection, tirée de la parenté des parties, et qu'un conseiller de la cour essaya de renouveler, les avocats de Catherine opposèrent la dispense souveraine de Jules II, et, avec le serment de la princesse (3), l'aveu du roi (4) et l'affirmation de quelques matrones que le premier mariage avec Arthur n'avait jamais été consommé. Le conseil, à l'unanimité, donna son consentement à l'union du roi avec l'infante d'Espagne. (5) Le mariage eut lieu à Greenwich, le 11 juin, jour de la Saint Barnabé. (6) La fiancée avait les cheveux flottants, la robe blanche comme une jeune fille. Henri se hâta d'annoncer cet heureux évènement au Cardinal Sixte, Gara de la Rovère, dans une lettre dont on conserve la copie au Vatican. C'est par hommage pour les vertus de la fille du roi d'Arragon, qu'il l'a choisie pour son épouse. Pas un mot dans sa lettre de la détermination de son conseil ; c'est le cœur d'un époux qui parle seul et librement de l'épouse qu'il aime. (7)

Le couronnement eut lieu quelques jours après dans l'Eglise de Westminster, et Henri allait prêter le serment imposé au roi le jour de son sacre. Il était à genoux. " Vous jurez, lui dit l'Archevêque de Cantorbéry, de défendre les priviléges et les libertés qu'Edouard le Confesseur et les rois ses ancêtres,

---

(1) Hume (David) Hist. of England, t. III, p. 93.
(2) Polus, Apol. reg. p. 83, 84.
(3) Polyd. Virg. Anglica. Hist. p. 619.
(4) Pro unitati ecclesiasticæ defens, p. 77, 78, ap. Ant. Blodum Adulanum, Romæ.
(5) Lingard, Hist. of England. t. II, p. 137, 138.
(6) Miss Agnès Strickland, vies des Reines d'Angleterre, t. IV p. 85.
(7) Cod. Vat. 6210.

ont octroyés à l'Eglise ainsi qu'au clergé d'Angleterre?" (1) "Je le jure," répond Henri.—L'Archevêque prit la formule du serment qu'il lut à haute voix, et que le prince répéta, la main levée sur l'autel. Et l'Archevêque, après lui avoir mis sur la tête le diadème, au doigt, l'anneau, dans les mains le sceptre de la royauté, lui dit: "Levez-vous; gardez fidèlement votre parole, et n'acceptez pas la couronne, si vous n'êtes pas déterminé à tenir le serment que vous avez juré." (2)

Mais la cérémonie était à peine achevée que le prince demandait l'original du serment, prenait une plume, et, enfermé dans une chambre secrète, il altérait de sa main la formule sacramentelle. Il cachait soigneusement le livre de la loi pour ne montrer à personne les interpolations qu'il avait fait subir au texte sacré. Quand de sa bouche, le roi murmurait le serment d'Edouard et des autres rois, ses prédécesseurs, son cœur était parjure.

Cependant la Renaissance n'avait pas trouvé inabordables, les côtes de l'Angleterre. "Tout ce qu'on enseignait dans les écoles, dit Wood, était terne et décoloré. *Les sources de la grande inspiration semblaient taries,* (3) et la langue grecque était en quelque sorte oubliée." A la fin du règne de Henri VII, la pensée se réveille. L'Angleterre a compris la nécessité de s'associer à l'œuvre de la rédemption spiritualiste que poursuit l'Italie. Erasme applaudit; Cambridge étudie Homère; Oxford commente Aristophane; l'intelligence des auteurs païens est un titre pour arriver aux charges. Avant que Henri VII soit descendu dans la tombe, l'Angleterre a des représentants dans les sciences profanes et sacrées. Quelques-uns d'entre eux, comme Colet, Grocyn, Lylie, Mountjoy, sont les hôtes de la cour de Henri VIII, et souvent ses commensaux. A tous ces humanistes anglais qui venaient d'assister, à Florence, à l'ouverture de l'académie platonicienne, le voile qui leur cachait l'antiquité avait été levé, comme à tous les renaissants de l'Allemagne, de la Suisse et de la France. L'antiquité leur était apparue toute rayonnante, sortant d'un nuage au milieu d'un cercle de poètes, d'historiens, de philosophes et de statuaires. Le paganisme ressuscitait, il vivait, il marchait, il parlait, et Henri VII s'extasiait au récit de cette vision.

---

(1) Holingshead in Hist. Richardi. t. 1, p. 476.
(2) Id. ibid. British Mus. Mss. Catt., Tiber E. VIII.
(3) Wood's Annals of Oxford, an Henri 1508.

Mais la guerre allait bientôt arracher Erasme qui était alors en Angleterre, à ses causeries, Colet à sa grammaire, Lenocre à son Hippocrate, Warham à ses réunions littéraires, et le roi Henri VIII à ses humanistes et, peut-être à ses maîtresses, car le prince n'avait pas été longtemps fidèle à Catherine son épouse. (1)

Pendant l'absence du roi, Catherine avait gouverné l'Angleterre avec une prudence heureuse. La jeune femme, toujours fidèle à ses pratiques de piété, mérite d'être étudiée, dans sa correspondance avec Wolsey. Elle s'y montre avec toutes les ardeurs du sang espagnol. Le prince, son époux, est-il malade, elle s'inquiète, se tourmente et ne dort plus ; c'est son orgueil que Henri; sans Henri pour elle, plus de bonheur sur cette terre. (2) Mais Henri l'avait déjà oubliée. A Calais, il fit la cour à la femme de Sir Gilbert Tailbois, qui bientôt quitta la ville et vint habiter une maison de plaisance, appartenant à son amant. Elle était située dans le comté d'Essex, près de New Hall, et s'appelait Jéricho. (3) Tout le monde parlait des fréquentes visites que le roi faisait à sa maîtresse. Catherine seule faisait semblant de les ignorer.

Au moment où le bourreau livrait aux Augustins le corps sanglant de Buckingham, qui l'enveloppaient dans un linceul, et l'ensevelissaient ensuite sans pompe, dans l'église de leur couvent, (4) Henri, dépouillé des insignes de la royauté, s'enfermait dans son cabinet de travail et passait la nuit à compulser les grands docteurs de l'école catholique. Il voulait disputer avec Luther, le grand agitateur de l'Allemagne. C'est en riant que le moine s'est soulevé contre la hiérarchie catholique ; en riant qu'il travaille à ruiner la liberté de l'homme, la nécessité des bonnes œuvres, la primauté du pape. Il rit des jeûnes, des indulgences, du culte des Saints et de la plupart de nos sacrements ; il rit en fondant l'empire de ce sentiment, de ce *moi* qui, désormais, doit être juge infaillible en matière de foi et de conscience. Robes de bure, robes violettes, robes rouges, robes blanches ont passé devant lui depuis trois ans, sans qu'on ait pu le forcer à incliner la tête.

---

(1) La correspondance d'Erasme contient de curieux renseignements sur Henri, pages 129, 140, 249, 423, 517, 727, 732, 747, et sur les autres renaissants. Epist Erasmi Basilea, 1538, in folio.
(2) Ellis' Original letters illustrat of English history. London 1824, 1827, t. 1, page 83.
(3) Agnès Strickland l. c. Kath of Arragon, t. IV, p. 95.
(4) Rapin de Thayras, t. VI, p. 165, note.

Il s'est moqué des évêques, des archevêques, du nonce du pape, du pape lui-même. Si on lui fait peur de l'empereur, il répond : "Que m'enlèvera-t-il avec toute sa puissance? Un ou deux jours de mon existence ? mes heures sont comptées ; chantons un cantique au Seigneur." (1) Par un bonheur qui arrive bien à propos au roi, Luther, *dans sa Captivité de Babylonne,* avait banni les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, de la pénitence, les indulgences, le purgatoire et la papauté. La tâche du roi, qui connaît la Somme de Saint Thomas, est de réédifier au lieu de détruire, si toutefois nier, comme faisait Luther constamment, c'est démolir.

Henri fait d'abord une préface à son livre de l'*Assertion ;* il l'écrit de verve en quelques heures. Il a des larmes dans la voix, des larmes dans le style. Sa vieille mère, la Sainte Eglise est outragée, il faut bien qu'en bon fils, il en prenne la défense. "Ah! s'écrie-t-il, il fut un temps de doux souvenir où la Sainte Eglise n'avait pas besoin d'être vengée, car elle n'avait pas d'ennemis. Aujourd'hui qu'il s'en présente, un surtout qui, cachant les instincts malicieux du démon sous l'apparence d'un beau zèle pour la vérité, et, poussé par la haine et la colère, vomit son venin de vipère contre l'Eglise, que toute âme régénérée par l'eau du baptême et rachetée par le sang du Christ, que l'enfant et le vieillard, que le prêtre et le roi se lèvent pour combattre l'ingrat et l'impie." (2) Si le moine était en Angleterre, il n'en sortirait pas vivant, tant le roi éprouve de l'indignation.

Bientôt il entre en matière: "Malheureux, dit-il à son adversaire, comme s'il était là, devant lui; tu ne comprends donc pas combien l'obéissance l'emporte sur le sacrifice? Tu ne vois donc pas que si la peine de mort est prononcée par le Deutéronome contre tout homme d'orgueil qui ose désobéir au prêtre, son maître, tu mériterais, toi, tous les supplices à la fois pour avoir désobéi au prêtre des prêtres!"

Lorsqu'il vient à parler de la majesté des fronts couronnés et du respect que doivent les sujets à leurs princes, des grandes humiliations que fait subir Luther à la tiare du souverain pontife, il s'anime et s'enflamme. — "Ose donc nier, poursuit-il, que la communion chrétienne toute entière salue dans Rome sa mère spirituelle! Jusqu'aux extrémités du globe,

(1) Lettre de Luther à un inconnu, De Wette t. 1, p 580.
(2) Ad lectores, en tête de l'Assertio, Sept. Sacrament.

tout ce qui porte le nom de Chrétien, sur les mers et dans les solitudes, s'incline devant Rome ! Si ce pouvoir que Rome s'attribue, ne lui vient ni de Dieu, ni des hommes, Rome l'a donc usurpé, Rome l'a donc volé ? Et quand, voudrais-tu bien nous le dire ? Il y a deux siècles au plus ! Voilà l'Histoire ! ouvre la.—Mais si ce pouvoir est si vieux que le principe en repose dans la nuit des temps, alors tu dois savoir qu'il est établi par les lois humaines, que toute possession dont la mémoire est impuissante à désigner, la source est légitime, et que, du consentement unanime des peuples, il est défendu de toucher à ce que le temps a fait immuable !"

Luther avait soutenu, dans sa Captivité de l'Eglise, que ces paroles du Christ à ses Apôtres : " Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel," s'adressaient, non pas aux Apôtres représentés d'âge en âge par leurs successeurs, mais à la communauté des fidèles, à tout ce qui avait reçu le Baptême, hommes, femmes, enfants, créant ainsi un sacerdoce que toute personne baptisée recevait en ouvrant les yeux à la lumière.

Henri, pour montrer à Luther qu'il connaît autre chose que Saint Thomas, évoque l'ombre d'Æmilius Scaurus. " Quirites, s'écriait le vieux romain, accusé par un misérable, Varus affirme, et moi, je nie ; qui croirez-vous ?" Et le peuple battit des mains. " Je ne veux pas d'autre argument dans la question du pouvoir des chefs, ajoute le roi. Luther dit que les paroles de l'institution s'appliquent aux laïques comme aux prêtres, et Béda dit non : qui croirez-vous ? Luther dit oui, Ambroise dit non : qui croirez-vous ? Luther dit oui : et l'Eglise toute entière se lève et dit non : qui croirez-vous ? "

Luther avait décrié le sacrement de la Confirmation, parce que, disait-il, il n'en trouvait pas l'institution dans l'Ecriture Sainte. Henri qui sait sa Bible par cœur n'a pas de peine à montrer dans le Nouveau Testament une foule de passages où le sacrement est énoncé en termes d'une clarté " qui saute aux yeux." " Mais, ajoute-t-il malignement, si tu n'avais que l'Evangile de Saint Jean, tu nierais donc l'Eucharistie, parce que Saint Jean ne parle pas de l'institution de ce sacrement ? Sans la Tradition, tu ne pourrais pas savoir s'il existe des Evangiles. Si l'Eglise ne nous avait pas dit que l'Evangile de Saint Jean est l'Evangile de Saint Jean, nous ne saurions

pas qu'il est de l'Apôtre ; car nous n'étions pas à ses côtés quand il l'écrivit. Pourquoi donc ne crois-tu pas à l'Eglise quand elle te dit : Voilà ce que Jésus-Christ a fait ; voilà les sacrements qu'il a institués ; voilà ce que les Apôtres nous ont transmis ; comme tu y crois quand elle te dit : Voilà ce qu'a raconté Saint Marc ou Saint Mathieu ? "

Souvent le roi était visité à Greenwich, par des humanistes auxquels il s'amusait à lire quelques-unes de ses pages fraîchement écrites. More était un des favoris, et More ne flattait pas toujours le prince. " Votre Grâce y prend-elle garde ? lui dit-il un jour ; mais le pape, souverain temporel, peut se brouiller avec l'Angleterre, et voilà un passage où vous exaltez outre mesure l'autorité du Saint-Siége, et que Rome vous opposerait, en cas de rupture."—" Non, non, reprit vivement Henri : l'expression n'est pas trop forte. Rien n'égale mon dévouement au Saint-Siége, et je ne saurais le lui témoigner en termes assez énergiques."

" Mais, Sire, vous ne vous rappelez plus certaines dispositions du statut de *Præmunire ?* "

" Et qu'importe, reprit Henri, n'est-ce pas du Saint-Siége que je tiens ma couronne ? " (1)

A peine a-t-il terminé la dernière page de sa *Defence,* qu'il appelle un Calligraphe de Londres, quelque moine, peut-être, pour transcrire sur parchemin, l'œuvre royale, pendant que Pynson employait ses plus beaux caractères à la reproduire par l'impression. Bientôt un courrier partait avec deux exemplaires sur vélin, que l'ambassadeur anglais à Rome, J. Clerk, devait offrir à Sa Sainteté en audience solennelle. L'un et l'autre volumes sont précédés d'une Dédicace au Pape, et offrent, à la dernière page, ce distique latin, écrit de la main du monarque :

Anglorum rex Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus, et fidei testem, et amicitiæ.

HENRICUS.

Quel titre fallait-il décerner au Roi d'Angleterre comme récompense d'une œuvre si belle ? Les avis de la Cour Romaine étaient partagés. Un Cardinal proposait le titre d'Orthodoxe ; un autre celui d'Apostolique ; un troisième celui d'Angélique. Le Pape avait trouvé le plus noble et le plus

(1) Raper's life of More, p. 77.

flatteur, "Défenseur de la foi." La proposition de Léon X prévalut. (1) Henri l'accepta avec reconnaissance, et ses successeurs, quoique Protestants, en parent leurs armes royales.

Jusque là les yeux de Henri VIII n'avaient pas encore fixé trop attentivement la belle Anne de Boleyn. Il était encore Catholique.

Anne de Boleyn était, en 1523, en Angleterre. Elle était reparue à la Cour plus belle que jamais. Henri, avant de chercher à séduire la fille, (2) voulut acheter le silence du père. Un matin donc, on apprit à Greenwich que Sir Thomas Boleyn était nommé vicomte de Rocheford et trésorier de la maison du prince. Le même jour son enfant reçut une magnifique parure en diamants. Il ne faut donc attendre de Sir Thomas ni résistance ni scrupule. Il a fermé les yeux quand sa fille aînée Marie a été trompée par Henri; on peut être certain, qu'au prix d'un vicomte, il vendra sans remords l'honneur de sa plus jeune enfant. Mais Anne n'avait pas la candeur de Marie, sa sœur. Elevée à la Cour de François Ier, elle avait appris comment une femme peût résister en provoquant l'espoir. "Elle ressemblait, sous ce rapport, dit Miss A. Strickland, à la Poppée de Tacite, qui traitait les affaires de cœur comme des affaires de diplomatie." (3) Quand donc le roi, dans un sonnet poétique, lui eût adressé l'expression de sa flamme, elle lui fit cette réponse qu'elle avait apprise par cœur à l'école de Marguerite de France, "Votre concubine, jamais; votre femme, si vous le voulez." (4)

C'était la première fois, sans doute, que Henri trouvait une femme cruelle. Mais ce refus n'était pas sans charmes, pour un roi despote, immorale et cruel. La lutte d'Anne de Boleyn, que certains historiens ont prise au sérieux, devait durer depuis plus d'un an. Quand elle était à Londres, l'adroite courtisane avait de fréquents rendez-vous avec le roi. Elle le voyait chez Catherine; elle lui servait de partner au bal; elle était la Reine de toutes les fêtes qu'il donnait. Absente de Londres elle recevait tantôt des billets doux, tantôt des cadeaux de

(1) Roscoe. Vie de Léon X, t. IV, p. 49.
(2) Cardin Polus.
(3) Ag. Strickland: t. IV, p. 150.
(4) Card. Poli Apologia ad Cæsarem, p. 71, 77.

son amant. Quelle réponse en recevait le monarque ? Toujours la même ! " Un trône." (1)

Il est incontestable que c'est à la vue d'Anne que le roi conçut pour la première fois des scrupules, pour nous servir de l'expression de Burnet, sur la validité de son mariage avec Catherine ; mariage béni, comme nous savons, par l'archevêque de Cantorbéry, après que le Pape Jules II l'eût autorisé par une bulle spéciale. C'est alors que Henri devient théologien, mais théologien libre penseur. Il ouvre l'Ancien Testament et lit dans le Lévitique, chap. XVIII. v. 16, que la loi de Moïse interdit formellement le mariage entre beau-frère et belle-sœur. C'est un éclair, une illumination. Dès ce moment le remords entre dans l'âme du monarque qui se croit maudit de Dieu s'il garde Catherine, la vertueuse épouse avec laquelle il a cohabité pendant dix-huit ans, la vertueuse épouse qui lui a donné plusieurs enfants, qui sait bien que son époux infidèle prodigue à d'autres des caresses dont elle serait si fière, et qui ne fit jamais entendre aucun murmure. Les anciens avaient raison de ne jamais représenter l'amour qu'avec un bandeau devant les yeux !... Si Henri, si expert dans les saints livres, avait fait passer sous ses doigts quelques feuilles de plus, il aurait lu au Deutéronome, chap. XXV. v. 5. ces paroles également du Saint-Esprit : " Lorsque deux frères demeurent ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera pas d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme, et suscitera des enfants à son frère " (2) Or, tel était précisément le cas où se trouvait Henri à la mort d'Arthur qui était bien son frère.

La véritable source de ces scrupules était celle-ci : Le prince était las de Catherine qui, infirme, malade, avait perdu une partie des grâces de sa jeunesse. Il voulait se remarier, et épouser Anne de Boleyn dont il était charmé. Ne lui écrivait-il pas des billets doux comme ceux-ci : " Vostre loyall serviteur et amy.—Escrit de la main de celluy qui est et sera toujours votre immuable H. R.—de la main de celluy qui voulontiers se moureroyt vostre H. R." (3)

Bientôt en Angleterre tout s'agite : le roi, le cardinal, des

---

(1) Gunn. Pamphleteer, Nos. 42 et 43. Les lettres d'Henri VIII à Anne Boleyn sont reproduites par Crapelet. Paris, grand in 8°.
(2) Le Gand, t. I. p 46.
(3) Gunn. l. c. Nos. 42 et 43.

évêques, des embassadeurs, des théologiens, pour enlever à Catherine son titre de reine, d'épouse et de mère et l'avilir à l'infâme rôle de concubine. Que fait-elle durant tout ce vacarme? Elle prie!.... les pauvres seuls la connaissent!.... Anne, qui trouve chez sa maîtresse l'affection d'une mère, fait semblant de la payer de retour. C'est elle qui fait la lecture du soir de la véritable reine. Mais regardez-la; sa voix n'est pas émue, sa main ne tremble pas, et pas une larme ne tombe de ses yeux sur son livre de prières!....

Nous ne pouvons suivre toutes les phases de cette grande affaire, ni citer le nom de tous ces envoyés qui traversent le détroit, la France et les Alpes pour essayer de gagner les cardinaux et le Pape lui-même. Gardiner fut un des derniers diplomates dépêchés à la cour de Rome. Il presse le pontife, il le pousse, les menaces mêmes ne sont point épargnées. Il déclare au pontife que si son légat Campeggio ne se hâte de terminer l'affaire, le roi prendra le parti de rompre avec Rome. (1) Mais Clément lui répond bien vite qu'insensible au danger comme à l'intérêt, il n'écoutera que la voix de sa conscience. "On a demandé des juges, dit-il, les juges prononceront, et le Pape confirmera, s'il y a lieu, la sentence des légats."

C'est au mois de Juin, 1529, que s'ouvrirent ces assises où la majesté royale, dit Stowe, devait comparaître en suppliante. On avait préparé dans le monastère des Black-Friars, un vaste amphithéâtre au milieu duquel s'élevaient les deux trônes, celui du roi et celui de la reine. Aux deux côtés de l'hémicycle étaient les siéges des juges ecclésiastiques; au dessus les fauteuils des secrétaires et des clercs. A la droite du roi était assis le légat Campeggio; à droite de la reine, le cardinal Wolsey, et aux deux extrémités du cercle, les conseils des deux têtes couronnées. (2) Le 28 la cour de justice étant assemblée, l'appariteur dit à haute voix en latin; suivant la formule ordinaire:

"Henrice, Anglorum rex, adsto in curiâ."

"Adsum," répondit le roi, en se levant de son trône."

L'appariteur continua:

"Catharina, Anglorum regina, adsto in curiâ." (3) La reine,

(1) Turner, l. c. t. II, p. 265.
(2) Howard, l. c. p. 441.
(3) Godwin's Annals, etc.

au lieu de répondre, quitta son siége, et se précipitant aux genoux du roi, les mains jointes: " Sire, dit-elle, avec un accent dont sa vertu et ses malheurs augmentaient encore l'effet; pitié et justice, voilà tout ce que demande une reine, sans appui, privée de ses parents, de ses amis, délaissée sur une terre étrangère et exposée à la haine de ses ennemis. J'ai quitté ma patrie (Espagne) sans autre garantie pour ma sûreté personnelle que les liens sacrés qui m'unissent à vous, Sire, et à votre maison. J'espérais que je trouverais dans ma nouvelle famille un rampart contre les coups du sort, et non pas des violences comme celles dont on ne cesse de m'accabler. J'en prends Dieu et ses Saints à témoins ; dites si, pendant vingt ans, je n'ai pas eu pour mon royal époux une tendresse et des complaisances sans bornes. J'affirme, et vous le savez, que lorsque j'entrai dans votre lit, j'étais pure et sans tache. Est-ce que nos parents, princes si sages, n'avaient pas fait examiner, avant notre union, les clauses de notre contrat? Qui donc parmi ces conseillers si nombreux de la Couronne a remarqué les nullités qu'on y cherche depuis plusieurs années? Pour rompre des liens de vingt ans, quels motifs peut-on alléguer. Mes avocats et mes juges sont sujets de Votre Majesté, je les récuse ; l'autorité des légats, je ne saurais la reconnaître. Tout m'est suspect dans un tribunal où mes ennemis sont trop nombreux pour que j'aie l'espoir d'obtenir une sentence équitable. Sire, rendez-moi mes droits sur votre cœur, mes droits d'épouse, de mère, de reine ; je vous en conjure au nom de Dieu qui nous jugera tous. Permettez-moi d'écrire en Espagne, ou je trouverai des amis qui me guideront dans cette affaire. Si vous me refusez, Sire, je n'ai plus que Dieu pour me défendre, et c'est à Dieu que j'en appelle." (1)

Quel autre époux que Henri VIII aurait pu demeurer insensible? Elle se releva tout en pleurs, s'inclina respectueusement devant le roi, et traversa la salle en s'appuyant sur le bras de Griffith, son receveur général. L'appariteur cria: " Catherine, reine d'Angleterre, rendez-vous devant la cour."—" Entendez-vous, Madame, dit Griffith, on vous rappelle."

—J'entends bien, dit la reine, mais ce n'est pas une cause où je puisse espérer justice ; sortons (2).

Ces paroles prononcées avec cet accent que l'innocence peut

(1) Tytler, l. c. p. 262-264 et tous les historiens.
(2) Tytler. l. c.

seule donner, firent une vive impression sur l'assemblée. La cour se constitua, et, sur le refus de Catherine de comparaître, la déclara contumace. Les débats commencèrent. Tristes débats ou des conseillers s'efforcèrent de prouver, à l'aide de quelques mots équivoques échappés à un enfant, que le mariage entre Arthur et Catherine a été consommé ! Un roi qui, par son silence, mais pour arriver à son projet de divorce, pour satisfaire ses passions honteuses, tient à prouver que sa femme a menti quand elle affirme qu'elle est montée vierge sur le trône d'Angleterre ! Un père qui ne pourra pas chasser ses scrupules ni dormir tranquille dans la tombe s'il ne prouve que sa fille est le fruit d'une union incestueuse ! (1) Quel spectacle ! Et celui qui n'a pas honte de la donner ose encore s'appeler un vrai défenseur de la foi Chrétienne ! Quelle moquerie !

Catherine en avait appelé à Dieu, et Dieu, par la bouche de son Vicaire, allait prononcer la sentence. Clément VII révoqua la répudiation de Catherine, excommunia d'avance Henri et la femme qu'il voulait épouser à toute force, et persista, comme Saint Jean Baptiste, contre l'impie Hérode, à faire entendre le "*non licet*" : Il n'est pas permis, même à un roi, s'il veut être bon chrétien, de se marier à une autre femme du vivant de sa première épouse ! Mais bah ! Henri ne se maria pas moins et n'en demeura que plus attaché à son titre : Défenseur de la foi ! Voici les détails de la fête :

Le 25 janvier, 1533, (2) avant le point du jour, le roi fit appeler Roland Lee, son confesseur, à Whitehall, dans une chambre de la tour occidentale, ou tout était prêt pour la cérémonie nuptiale : l'autel et les vêtements sacerdotaux ; les deux époux, Henri et sa maîtresse ; les témoins Norris et Heneage, deux valets de chambre et Anne Savage, porte-queue d'Anne Boleyn. La veille, Henri avait confié à Lee que le pape lui avait enfin permis de répudier Catherine et de se remarier, pourvu que ce fût sans bruit et sans scandale. Le chapelain s'habilla. Mais lorsqu'il allait commencer la messe,

(1) De Rossi. Argumenta causæ. Son témoignage est d'une haute importance. Il s'accorde d'ailleurs avec les dépositions des Protestants les plus recommandables.

(2) Agnès Strickland remarque avec raison que Wyatt, poète contemporain et poursuivant d'Anne, avait trop d'intérêt à connaître la date précise de l'évènement qu'il met, ainsi que Stone et Godwin au 25 janv. 1533. T. IV. p. 218. Cette date est adoptée aussi par Thompson, Lingard et autres. Cela montre que Elizabeth née en septembre 1533, n'est autre chose qu'un enfant adultérin.

il conçut quelques scrupules. "Sire, dit-il au roi, montrez-moi votre bulle, il faut qu'on la lise publiquement; autrement nous encourrions la peine d'excommunication. Je suis déjà sous le coup d'un interdit, moi qui vais vous marier, sans que vos bancs aient été publiés, sans que le divorce ait été prononcé dans un lieu profane." "Comment, dit-il à Lee, c'est vous qui soupçonneriez votre maître, vous, mon directeur spirituel, vous que je vois tous les jours! Mais me croyez-vous donc assez insoucieux de mes intérêts pour m'exposer à des dangers que personne ne connait mieux que moi. L'acte est dans mon cabinet, ou personne ne saurait pénétrer en mon absence. Si je vais là, vous n'hésiterez plus. Mais à cette heure, quand le jour va paraître, sortir d'ici pour aller la chercher, ce serait m'exposer au mauvais propos de mes courtisans; ayez confiance en moi; vous avez ma parole." (1) Confirmé par ces paroles, Roland célébra le mariage.

Mais dans la crainte que les témoignages ne soient point encore assez explicites sur l'infâme motif qui a porté Henri VIII à se séparer de la communion romaine, citons-en d'autres encore: ce n'est point le nombre qui manque, c'est le choix qui est le plus difficile: "Lorsque Henri, si violant dans sa colère, eût appris avec certitude que le pape Clément VII ne consentirait jamais à ce que le prince se séparât de son épouse pour en prendre une autre, il s'adressa à des évêques de son royaume dont le consentement fut arraché, en partie par la force, en partie par la conséquence naturelle *des doctrines qui, de l'Allemagne,* s'étaient répandues en Angleterre. Le mariage eut lieu en 1533 et Henri se détacha de la communion romaine et se fit conférer, en 1534, la suprématie épiscopale par un parlement qui, à cette époque, dépendait entièrement du monarque. Dès lors l'autorité du pape fut brisée en Angleterre, *et la souveraine puissance spirituelle* fut confiée à Henri VIII. Il y eut des catholiques qui osèrent s'opposer aux entreprises du souverain. Deux d'entre eux, Jean Fisher, évêque de Rochester, et le chancelier Thomas Morus, furent victimes de leur opposition." (2)

Comment passer sous silence le témoignage de lord Fitz William qui s'exprime ainsi: "Je désirerais par respect pour

---

(1) Tel est à peu près le récit de Sanders. Nulla tibi fraude erit quod facis. Quibus verbis confirmatus Rolandus nuptias celebravit. LeGrand, t. II, p. 109-111.

(2) Henke Magasine, t. vii, p. 26-130.

mon pays, ne point parler du faible motif qui produisit le grand événement de la Réforme en Angleterre ; mais il est trop connu pour qu'on le passe sous silence, sans une apparence d'affectation : c'est la passion illégitime de Henri pour Anne de Boleyn. Si la passion et le caprice n'avaient pas eu de part dans la disposition de ce monarque, il aurait conservé ses relations amicales avec le Saint-Siége ; le titre de *Défenseur de la foi*, qu'il s'était acquis par ses écrits, lui aurait été dû jusqu'à la fin, et ses successeurs auraient pu le porter sans qu'il devint, comme aujourd'hui, un objet de dérision et pour le donneur et pour le don. *Mais le passage de l'Eglise à une secte est trop souvent par le chemin du crime, et celui d'une secte à l'Eglise est toujours par le chemin des vertus.*" (1)

Le 28 mars 1534, le Pape Clément VII porta au consistoire une sentence définitive qui déclarait le premier mariage de Henri valide, condamnait le procès de la reine comme injuste, et prescrivait au roi de réintégrer Catherine dans ses triples droits de reine, d'épouse et de mère. Le décret ne devait être publié qu'après la fête de Pâques ; mais cinq jours auparavant, le 20 mars de la même année, on avait répondu à l'avance à la bulle par un acte législatif qui réglait la succession au trône d'Angleterre. (2) Le mariage de Henri et de Catherine était déclaré par le parlement nul et illégitime, et l'union avec Anne, valide et légale. Marie était déchue du droit de régner après la mort de son père, et les enfants nés ou à naître d'Anne Boleyn déclarés habiles à hériter de la couronne. Malheur à qui tiendrait quelque propos contre le mariage de Sa Majesté, soit par écrit ou autrement ! Il était puni comme pour crime de haute trahison, par la confiscation de tous ses biens et par la prison à perpétuité. (3) Le schisme était consommé. Il ne manquait plus à Henri VIII, défenseur de la foi, que d'ajouter à sa royauté sur le cœur d'Anne Boleyn, la royauté spirituelle sur l'âme de ses sujets ! Nous verrons qu'il ne s'en fit pas scrupule.

Ainsi, émancipation de la chair, émancipation de l'esprit et Césarisme, tels sont, en Angleterre, comme partout ailleurs, les éléments constitutifs du Protestantisme, comme ils l'étaient dans le paganisme de la Grèce et de Rome.

---

(1) FitzWilliam. Lettres d'Atticus, p. 113.
(2) Statutes of Realm, t. III. p. 471-474, Strype's Memorials Archbishop Cranmer, t. I, ch. vi, p. 26-28, et App. No. xi, ch. iv.
(3) Hor. Miscell. t. V, p. 303, ch. IV.

CHAPITRE IV.

S'il est honnête et chrétien le caractère moral de Luther—et de ses principaux disciples—Carlostadt—Mélanethon—et Amsdorf.

Les Sectes Protestantes, quoique divisées entre-elles en nombre presque infini, reconnaissent néanmoins toutes pour auteurs de leur glorieuse naissance, suivant que nous l'avons vu déjà, Luther en Allemagne, Zwingle en Suisse, Calvin en France, Henri VIII en Angleterre. Aussi ne tiendrons-nous compte, dans l'appréciation de leur caractère moral, que de ces quatre patriarches du Protestantisme et de leurs premiers disciples respectifs. Ceux qui, plus tard, sont venus protester contre le Protestantisme de la veille, il nous est impossible de nous en occuper; leur nombre est trop considérable et leurs symboles de croyance trop différents les uns des autres. Mais ce que nous pouvons affirmer, sans crainte de démenti, c'est que ces disciples, comme leurs maîtres, n'ont pas donné à leurs doctrines d'autres éléments que ceux du Protestantisme primitif: *liberté d'examen* en matière de religion, *indépendance de la chair et Césarisme.* C'est le Paganisme dans toute son intégrité. Nous avons déjà parlé de la liberté d'examen: voyons pour l'émancipation de la chair.

I.

LUTHER.—*Son caractère moral, d'après lui-même et d'après les Protestants.*

Tout homme sage, prudent et consciencieux, lorsqu'il veut fonder une œuvre de tant soit peu de conséquence et de durée, s'y prépare longtemps avant de rien entreprendre. Il réunit les matériaux qu'il devra employer, il dresse les plans qui lui serviront de guide, et il avise ensuite aux moyens qui le conduiront le plus sûrement à son but. Quiconque agit contrairement à ces règles du bon sens et de la raison, n'est qu'un téméraire, ou fou, ou un homme dangereux. Il est dangereux lorsque les intérêts de ses concitoyens peuvent être compromis par son défaut de prudence et de préparation. Or tel est précisément Luther:

I. *Il ne fut père du Protestantisme que par hasard.*—Il le déclare lui-même. Donc il n'avait apporté aucune préparation

pour fournir cette noble carrière : Réformateur de l'Eglise fondée par Jésus-Christ. Voici ses propres aveux : " C'est par l'effet du hasard et non de ma propre délibération que je suis tombé dans *tout ce trouble*. J'en atteste Dieu lui-même." (1) Il l'assure avec serment, nous devons donc le croire. " C'est Dieu qui m'a poussé, par la force des circonstances, dans cette faction, et contre le gré de ma volonté propre." (2) Pauvre Moine ! que le Seigneur, son Dieu, forçait, par un pouvoir irrésistible, à réformer l'Eglise catholique malgré le Pape, malgré les évêques, malgré les conciles et malgré tous les religieux de l'univers ! Nous savons déjà ce qu'il disait de sa *prédication contre les indulgences*. Il faut le répéter pour que personne ne l'oublie : " Lorsque je vis beaucoup de chrétiens de Wittemberg courir à Juterbock et à Zebst pour gagner les indulgences, tandis que moi (je le jure par mon Rédempteur) je ne savais pas plus que tant d'autres, ce que c'était que les indulgences, alors je commençai à prêcher qu'on pouvait opérer son salut plus sûrement que par les indulgences." (3) Telle est la bonne foi du nouvel apôtre : il prêche contre ce qu'il ne connaît pas mieux que *tant d'autres* !

II. *Il avait des remords de conscience au sujet de la doctrine Protestante qu'il mettait au jour.*—" Mon cœur palpite de crainte et de remords chaque fois que mes adversaires me font cette objection qui a tant de force à mes yeux : toi seul, ô Luther, tu prétends enseigner la véritable foi ! Mais est-ce que l'univers *tout entier se serait trompé jusqu'à ce jour* ? Tous les siècles n'en surent jamais rien : ils ne s'en doutaient même point ! Mais ne peut-il pas arriver aussi que c'est toi-même qui te trompes, qui enseignes l'erreur, et que tu entraînes tant de monde dans la damnation éternelle ? " (4) C'est sans doute la force de cette objection qui lui avait fait dire : " J'avoue cependant que si Dieu ne m'avait tenu les yeux fermés sur l'avenir, et que j'eusse pu prévoir tout ce scandale, je n'aurais jamais certainement osé propager ma doctrine." (5) " Qui de nous, dit-il encore, se fût mis à prêcher, si nous

(1) Cité par Kestmir, Luthérien. Thesaurus, Epist. dedicat.
(2) *Lac com. édit de* 1514 clas. IV, c. 3, p. 58.
(3) Luth. Opp. t. VII, Alt. p. 462.
(4) Opp. t. II. Ed. de Wittemb.
(5) Catechische Schriften. Walsh. t. VI, p. 620.

avions prévu qu'il en résulterait tant de calamités et de scandales ? Mais à présent que nous avons commencé, il faut bien en subir les conséquences." (1) Bel homme de Dieu ! né pour prêcher comme le feu est fait pour brûler ! Illustre père du Protestantisme qui voyez bien le mal que vous faites en prêchant vos doctrines, mais qui êtes si chrétien et si honnête homme, que rien au monde ne peut vous faire taire ou prêcher autrement afin de faire cesser ces calomnies et ces scandales !

III. *Son Orgueil dégoûtant.* — L'esprit qui anima Luther durant toute sa vie agitée, fut l'orgueil, mais un orgueil dégoûtant et outré. Il pousse la jactance et l'effronterie jusqu'à mettre sa manière d'enseigner et sa doctrine qu'il prêche au-dessus de la doctrine de Saint Augustin, et de tous les Pères de l'Eglise Catholique ; au-dessus de la doctrine de l'Eglise elle-même, au-dessus de Saint Pierre, au-dessus des Anges, au-dessus d'Apollon, c'est-à-dire de Dieu lui-même. Il accuse Saint Pierre d'avoir vécu et enseigné contrairement à la loi de Dieu. Voici ses paroles : " Déposez toutes ces armes que vous fournissent les anciens orthodoxes, les écoles de théologie, les conciles, l'autorité des papes, le consentement de tous les siècles déjà écoulés et de tout le peuple chrétien. Je n'admets rien en dehors des Ecritures ; mais si absolument, que *ce n'est qu'en moi seul que j'en trouve la sure interprétation.* L'interprétation que je donne, c'est là le sens voulu par l'Esprit-Saint. Celui que les autres, quelque grands, quelque nombreux qu'ils soient, prétendent vous donner, provient de l'esprit de Satan et d'une raison aliénée." (2)

Certes ! Jésus-Christ s'était choisi des apôtres dans Saint Pierre, Saint Mathieu, Saint Thomas et Saint Jean ; mais qu'étaient ces apôtres, même après avoir reçu le Saint-Esprit, comparés à Luther ? Il y avait aussi des réformateurs d'un autre genre et d'un autre sentiment : les Bernard, les Vincent de Paul, les Léon X. etc. Mais qu'étaient-ils auprès du docteur Martin Luther, moine Augustin défroqué ?.....

IV. *Il retranche du Canon des Saintes Ecritures plusieurs livres divins.* — Que dire du procédé audacieux et sacrilége qu'il

(1) De Servo Arbitrio.
(2) Du Serf arbitre.

employait pour persuader à ses crédules auditeurs, ses véritables paradoxes en matière de foi et de religion? Il efface et fait disparaître d'un trait de plume du Canon des Saintes Ecritures des livres entiers ou des parties de livres: Ainsi, il pense que l'Epître aux Hébreux n'est ni de Saint Paul ni d'un apôtre quelconque. Il ajoute "qu'on ne peut guère la comparer aux Epîtres apostoliques. Quant à l'Epître de Saint Jacques, je ne la regarde pas, dit-il, comme l'œuvre d'un apôtre. L'Evangile de Saint Jean, les Epîtres de Saint Paul et la première Epître de Saint Pierre, sont le véritable germe et le vrai fondement de tous les livres du Nouveau Testament. Jude parle des apôtres comme un disciple qui leur est bien postérieur, et cite des sentences qui ne se trouvent nulle part dans l'Ecriture. L'Apocalypse de Saint Jean ne me semble ni prophétique ni apostolique; je la compare au premier livre d'Esdras, et je ne puis comprendre qu'elle ait été inspirée par le Saint-Esprit. Que chacun l'envisage comme il l'entend; quant à moi, je ne puis admettre ce livre." (1)

V. *Il ajoute des mots pour falsifier le texte du Nouveau Testament.*—On sait que le dogme favori de Luther était que l'homme est justifié par la foi seule, et que les bonnes œuvres ne sont d'aucune utilité au salut. Or, voici comment il s'y prenait pour arranger cette affaire. Dans sa version Allemande de l'Epître aux Romains, c. III, v. 28, où l'apôtre écrit ces mots: "Nous pensons que l'homme est justifié par la foi." Luther, ajoute de lui-même, le mot *seule* pour forcer ainsi l'apôtre à dire: que l'homme est justifié *par la foi seule.* Quand on lui demandait raison dans ce mot nouveau dans le texte, il avait toute prête cette réponse: "Ainsi je le veux; ainsi je l'ordonne: que ma volonté tienne lieu de raison. C'est pourquoi le mot *seule* restera en dépit de tous les papistes. Je me repens de n'avoir pas ajouté les mots *toutes* et *de toutes*: c'est-à-dire *toutes* les œuvres de toutes les lois." (2) C'est pourquoi son frère de la Suisse, Zwingle lui envoie de Genève, ce beau compliment: "*Corrupteur des Saintes Ecritures.*" (3) Voilà le respect et la vénération que le grand Docteur Martin Luther possédait dans son cœur, et au bout de sa plume pour la Bible:

---

(1) Cité par Breitschneider. Handbuch der Dogmatik, t. 1, p. 266 et *suivant.*
(2) Opp. German., fol. 141-144.
(3) Opp. t. II ad, Lutherum. lib de Sacrament, p. 412, b. 413, c.

cette Bible parole de Dieu révélée aux hommes. Il l'augmentait, il la diminuait, il en contournait le texte dans tous les sens pour lui faire approuver ses caprices, ses volontés et il la proclamait ensuite, pour les autres simples mortels, *l'unique règle de foi chrétienne !* Réformation ou déformation, c'était toujours quelque chose !

VI. *Luther inconstant dans la doctrine qu'il prêche.*—Jusqu'au temps du moine de Wittemberg, le bon vieux monde avait toujours cru que la vraie foi enseignée par Jésus-Christ et par ses apôtres, est et doit être invariable. Folies et fadaises ! L'inconstance et le perpétuel changement sont bien plus de mode depuis les progrès qu'a fait faire le *nouvel évangile !*..... Aussi peut-on dire avec raison que Luther n'a cessé de varier que lorsqu'il a cessé de vivre. Un jour il regarde comme une vérité de foi indispensable au salut ce qui, demain, se changera en une erreur et en une fausseté digne de l'enfer. Il est le père du Protestantisme : mais qu'il a bien fait son œuvre semblable à lui ! Le Protestantisme aussi, et c'est un fait palpable, ne cessera de varier que lorsqu'il ne sera plus.

Nous avons porté l'accusation : Voici nos témoins : " Je ne condamne pas, dit-il lui-même, l'autre opinion, (celle de la transubstantiation) je dis seulement que ce n'est pas un article de foi." (1) C'est bien entendu ! Il dira plus tard, dans sa réponse au livre de Henri VIII : " J'avais enseigné qu'il n'importait pas que le pain demeurât ou non dans le sacrement ; mais maintenant, je transubstantie mon opinion : Je dis que c'est une *impiété* et *un blasphème* de dire que le pain est transubstantié." (2)

Venant à expliquer la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, il dit tantôt que le corps du Sauveur est *dans*, tantôt qu'il est *avec*, et tantôt qu'il est *sous* le pain. C'est ainsi qu'il a rendu fameuses les particules, *in, cum, sub*, c'est-à-dire : dans, avec, sous ; d'où ce vers hexamètre par lequel les calvinistes se moquaient de ses explications :

In, cum, sub, totum fallit monosyllaba mundum.

Le Calviniste Hospinien relève un si grand nombre de variations dans les doctrines enseignées par Luther que, dans sa

(1) De capt. Babyl, t, II, app. fol. 66.
(2) Resp. cont. Reg. Angl. t. 1.

table des matières, il résume ainsi l'article Luther : "—Luther, différant d'avec lui-même—Dans sa doctrine sur la présence de Jésus-Christ.—Son inconstance dans sa doctrine.—Ses bévues, cause de son inconstance.—Ses divers sentiments sur la Cène.—Premier sentiment.—Deuxième.—Troisième.—Quatrième.—Cinquième.—Son inconstance sur l'article de la communion sous une seule ou sous deux espèces.—Sur la question si les impies communient véritablement.—Sur la question de l'élévation du Sacrement.—etc., etc. (1) C'est ainsi que l'inconstance et l'absurdité seront toujours l'écueil contre lequel se brisent tous les prophètes non inspirés et les réformateurs de par la force des circonstances et le pur effet du hasard !

VII. *Ce que nous en disent ses contemporains.*—Peut-être ses collègues, les autres pères ou parrains du Protestantisme vont-ils faire, à l'unanimité, de grands, de pompeux éloges à l'adresse du Patriarche, de sa mansuétude, de sa douceur, de son humilité et de toutes ses autres vertus évangéliques. Il faut leur laisser la parole et écouter en silence. La société de Zurich dit : "Les Prophètes, les Apôtres, cherchaient la gloire de Dieu et non à se faire honneur à eux-mêmes, ou à satisfaire leur entêtement, au lieu que Luther cherche son bien personnel. Il est entêté et se laisse porter à une extrême insolence." (2) "Plût à Dieu que Luther se fût davantage appliqué à réprimer cette intempérance (de style) qui fermente partout dans ses écrits ! Plût à Dieu qu'il eut pris plus de soin à reconnaitre ses défauts." (3) "Il ne faut pas se dissimuler que Luther n'ait un esprit impétueux qui ne saurait souffrir de contradiction, et à qui il faut tout accorder pour avoir la paix avec lui." (4) Quel prophète terrible ! Savez-vous que cet homme de Dieu pouvait constituer un véritable danger social ? De nos jours il y aurait la police de nos cités pour lui rappeler la vertu de douceur et lui apprendre la bienséance !

VIII.— *Echantillon des Propos de Table de Luther.*— En Allemagne on aime les réunions du soir, à l'auberge, dans une vaste salle, bien chauffée en hiver, bien fraiche en été, ou chaque convive peut rêvasser, blaguer, chanter pendant

(1) Hospin. Hist. Sacrament. Index alphabet. Art. Luther.
(2) Rép. à la Confession Luthérienne.
(3) Schlussemb in Theol. Calvin. C'est Calvin qui parle.
(4) Conrad Gismar. Biblioth. Univers.

quelques heures. Il a devant lui un grand verre aux larges bords rempli d'une bière pétillante qu'il hume avec délices. L'auberge de l'Aigle Noir, à Wittemberg, n'eut pas, durant quinze ans, de 1725 à 1740, de pratique plus assidue, que le réformateur, père du Protestantisme. Et cela est tellement vrai que les sacramentaires, vrais et orthodoxes protestants, appelaient le Moine, "le pape-bière." (1) Là, au milieu de ses amis, de ses confidents ou de ses disciples, aussi bonnes pratiques que lui, on discutait à la façon de Pie de la Mirandole, *de omni re scibili, etc.*, philosophie, démonologie, sorcellerie, exégèse, poésie morale, astrologie, du royaume de l'antichrist, c'est-à-dire du Pape, des évêques et des prêtres, des superstitions catholiques, c'est-à-dire, des sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction ; des bonnes œuvres qu'on déclarait inutiles, nuisibles même ; du célibat, de la communion sous une seule espèce, de la chûte de la nouvelle Babylonne, la Papauté ; de l'extinction du papisme, du naufrage de la chair de Saint Pierre, ou de Sodome, dans le langages des buveurs ; du triomphe de la parole de Dieu, c'est-à-dire, de la clôture de quelque monastère, ou du rapt de quelque religieuse ; du mariage de quelque apôtre évangélique. Ils y parlaient même des personnes du sexe à offenser l'oreille ; mais probablement personne n'écoutait à la porte. Il y avait aussi des chansons sur les femmes, sur la bière et sur le vin, véritables chansons et véritable discours de tabagie.

Sur le Pape.—Que le Pape soit damné ; que son règne soit aboli, que sa volonté soit enchainée ! Si je savais que ma prière ne fût pas écoutée de Dieu, je m'adresserais au diable. Prop. de Table p. 213. Malédiction sur le Pape, qui a fait plus de mal au règne du Christ et de l'Eglise que Mahomet. . . . qu'il meure donc dans l'éternité, ce monstre là ! Qu'il soit dans l'éternité maudit des anges et des saints, lui et ses décrétales. Et après ces exploits, ils vidaient leurs verres.

Sur les décrétales.—Tu veux savoir ce que c'est qu'un décrétale ? C'est tout ce qui s'échappe du der. . . . . du saint homme. Au cabinet, les décrétales ! c'est là leur siége !. . . . . .

Sur les Evêques.—Quand on a fait un évêque parmi les papistes, le diable accourt en prendre possession. Il promet de servir le démon, et le diable vient aussitôt s'en emparer."

(1) Erasmus Alberus, dans l'ouvrage qui a pour titre : Bider die Bidor die Barlftader. Der fochäfche Bier—Papft.

Sur les Princes. "Nos princes ne font que des œuvres de malédiction. Qu'est-ce qu'un prince dans le royaume des cieux ? Du mince gibier : Pilate valait beaucoup mieux."

Les trente ou quarante pages des Tisch-Reden que Luther a consacrées aux Juristes sont d'un insolence, d'une saleté et d'une puanteur d'expression inimaginable. Par example ; quand un juriste veut disputer avec vous, dites-lui : "Ecoute, mon garçon, un juriste ne doit jamais parler avant d'avoir entendu p... une truie.—Merci, grand'mère, dira-t-il, c'est le premier sermon que j'ai entendu depuis longtemps."

Sur les Juifs. "Pfui ! Pfui ! vous laisser la Bible, ô Juifs, vous n'êtes pas dignes de lire ce livre divin. Ce qui est caché sous la queue du cochon, voilà votre Bible ; ce qui en tombe, voilà votre pain et votre vin, mes bons prophètes ! "

Sur le Paradis. "Vous me demandez s'il y aura des chiens et d'autres bêtes dans le royaume des cieux. Certainement, car la terre ne se dépouillera pas, elle ne perdra pas ses habitants et ne sera pas changée en désert."

Sur Dieu. "Je dois plus à ma petite Catherine et à maître Philippe qu'à Dieu même. Dieu n'a fait que des folies ; je lui aurais donné de bons conseils si j'avais assisté à la création." Et un verre plein venait arroser doucement une bouche aussi éloquente et réchauffer un cerveau aussi bien pensant ! Qu'on se le représente maintenant discourir sur les matières du 6me et du 9me commandements !..... Là, le Moine est chez lui ; là il parle de ce qui abonde dans son cœur, dans son esprit. Il se montre à la fois mari de Catherine, commentateur de la question matrimoniale, et chirurgien très-expert, appelant chaque chose par son nom. Ainsi il dira ingénûment "qu'il garde sous clef, dans sa cellule, trois vierges nubiles." (1)

IX. *Dérèglement de ses mœurs.*—Mais ce qui met le comble à tous les défauts et à tous les vices qui nous ont été signalés sur le compte du réformateur et docteur Martin Luther, c'est le dérèglement de mœurs dans lequel il a vécu depuis sa sortie du couvent et dans lequel il a persévéré jusqu'à l'heure de sa mort. Il ne se gêne donc pas de nous dire lui même que "femme lui est aussi nécessaire que le pain, et que vivre dans

(1) Colloq. Mens. t. 11, p. 95.

la continence n'est pas plus possible que de vivre sans aliments et sans les nécessités de la nature." (1)

Qu'on juge de la conduite d'après ces principes de morale ! qu'on juge aussi, en attendant que nous arrivions au chapitre des mœurs qu'a formés le Protestantisme, des résultats que le nouvel Evangile a dû produire partout où il a été prêché, avec toute sa clarté et tous ses charmes !.....

X. *Son mariage avec Catherine Bora.*—Luther aimait trop à parler du besoin qu'il avait d'une femme pour qu'il pût résister à la douce tentation du mariage. Le 13 juin, 1523, il épousa donc Catherine Bora, nonnette de vingt-six ans, du couvent de Nimptschen, d'où elle avait été enlevée, ainsi que neuf autres jeunes filles, par Léonard Kœppe, jeune conseiller de Torgau, aidé d'un autre jeune homme. (2)

" Luther s'est marié inopinément, écrit Mélancthon à Camérarius. Ce n'est pas moi, en vérité, qui oserais condamner ce mariage subit, comme une chûte et un scandale, bien que Dieu nous montre dans la conduite de ses élus des fautes qu'on ne pourrait approuver. Malheur toutefois à celui qui rejetterait la doctrine à cause des péchés du docteur." (3)

Il n'avait dit son secret qu'à deux de ses amis: Amsdorf et Kœppe. Celui-ci ne méritait-il pas d'être initié au mystère, lui qui avait procuré la fiancée ?

" C'est bien la vérité, Amsdorf, je viens de me marier avec Catherine Bora. Je vivrai encore quelques jours ; je n'ai pu refuser à mon père ce témoignage d'obéissance filiale dans l'espoir d'une progéniture. Il fallait bien *confirmer le précepte* par l'exemple, tant il y a d'âmes pusillanimes qui n'osent regarder en face la lumière évangélique ! " La ville de Wittemberg avait fourni l'anneau conjugal, et le bourgmestre, le vin pour le repas de noces. (4)

Mais c'est à Erasme qu'il appartient de nous faire connaître le reste de la fête: Ce philosophe était à Bâle quand il apprit le mariage. Voici ce qu'il écrivit à un de ses amis, Daniel Mauch, alors à Rome, au service de Campeggio:

" Voici un singulier évènement: Luther a jeté bas le manteau de philosophe et vient de se marier avec une fille de

(1) Colloq. Mens. de Martin.
(2) Juncker, Vita Lutheri.
(3) Mélancthon. Epist. ad Camerarium.
(4) Ulenberg, Vita Luther, p. 197.

vingt-six ans, jolie et bien faite, d'une bonne famille, sans dot, et qui, depuis quelque temps, a cessé d'être vestale. Les noces ont été célébrées sous d'heureux auspices ; car, peu de jours après les chants d'hyménée, la jeune fille est accouchée ! Luther s'ébat dans le vin pendant qu'une centaine de milliers de paysans descendent chez les morts." (1)

Luther savait bien ce qu'il faisait. Aussi ces noces ne sont-elles pas plus tôt célébrées qu'on voit s'ouvrir la plupart des couvents d'hommes, de femmes, de vierges folles, et des moines libertins en sortir, se cherchant au grand jour pour contracter des unions que l'Eglise et, avec elle, le christianisme a toujours regardées comme incestueuses. Mais l'exemple de Luther venait d'en faire une œuvre méritoire, très-chrétienne et très-morale !....

XI. *Un entretien avec sa Catherine.*—Un soir, après son travail, le Moine Martin se promenait avec sa compagne dans le petit jardin du couvent. Les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu, " Vois donc comme ces points lumineux jettent de l'éclat," dit Catherine à Luther. Luther leva les yeux. " Oh ! la vive lumière ! dit-il. . . .Mais elle ne brille pas pour nous ! "—" Et pourquoi ? reprit Bora, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux ? " Luther soupira. . . . . " Peut-être, dit-il, en punition de ce que nous avons quitté le couvent."—" Il faudrait donc y retourner ? " reprit Catherine,—" C'est trop tard, le char est trop embourbé " ajouta le docteur, et il rompit l'entretien. (2)

XII. *Sa mort*—Luther n'avait guère de confiance aux médecins et jamais il n'avait voulu suivre leurs conseils. Son état devint, à la fin, si violent qu'il ne pouvait plus faire un pas sans crainte de tomber ; alors ses yeux étaient voilés et son front chaud comme un charbon ardent. Il fut forcer de se

---

(1) Voyez Audin. Vie de Luther, t. III. p. 89, la dissertation du fait. Luther n'a-t-il pas dit, Tisch-Reden, p. 20. IIe partie. ed. Franef sur le Maine, 1769. Ma femme enceinte allaitait un enfant adultérin ? Outre cette lettre si positive d'Erasme, on en cite une autre du même écrivain à Nicolas Everard, pr ésident du haut conseil de Hollande, où il est dit que quinze jours après son mariage avec Luther. la nonne est accouchée heureusement. Et cette lettre, Boyle l'a vue, l'a touchée, l'a lue. Diction. t. 11, Art Bora. Recherchée en mariage par le Dr. Glaz. Catherine déclare en pleurant qu'elle ne veut pour époux que Luther ou Amsdorf. Relat. Amsdorfii. Seul. Comment Luther serait-il resté chaste avant son mariage quand sa parole était si dévergondée ? Ange avec des passions si brûlantes ? Pur, avec les saletés qu'il écrivait ?. . . .

(2) Georges Yoancck Norma vitæ.—Kraus, Ovieul, part 11, p. 39.

laisser poser un vésicatoire à la jambe gauche. Aussitôt les vertiges cessèrent, sa pensée redevint lumineuse et sa parole facile.

En quittant Wittemberg pour se rendre à Eisleben, afin de régler une difficulté de famille des comtes de Mensfeld, il oublia les prescriptions de l'art médical, et laissa se fermer le cautère pratiqué pour dévier ses humeurs. Ses tempêtes revinrent comme les malaises qu'il endurait depuis douze ans : la matière peccante reflua vers le cerveau. Sa maladie n'était pas une de celles qui annoncent la sainteté.

Les comtes le reçurent magnifiquement. Ils dépensèrent à le fêter les meilleurs vins du Rhin et les plus fins gibiers des forêts voisines. Luther fit encore honneur à ses hôtes. Il but, la veille de sa mort, en véritable Allemand. Gai convive, il épancha son humeur en sarcasme et en injures contre ses ennemis naturels, le pape, l'empereur, les moines, le diable et les femmes qu'il n'avait pas encore oubliées. Ne pouvant pas toujours rester à table, il se leva une fois, et, détachant de la muraille un morceau de craie, il traça d'une main tremblante, sur le paroie, ce vers latin :

(1) Pestis eram vivus ; moriens ero mors tua, papa !
Vivant, j'étais ta peste ; mort, je serai ta mort, ô pape !

Un des convives se mit à parler du style des Ecritures ; Luther l'interrompit.—" Grande et difficile chose que d'entendre les Ecritures ! Il faut avoir passé cinq ans à labourer la terre pour comprendre les *Géorgiques* de Virgile, vingt ans dans le maniement des affaires pour voir clair aux épitres de Cicéron, cent ans avec les prophètes Elie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ, les Apôtres, pour comprendre les livres saints : Pauvre humanité ! " (2)

Les convives avaient remarqué que l'œil du moine était sombre et sa poitrine oppressée, et ils s'étaient dit : " la chaire le tuerait inévitablement." C'était le 17 février 1546, que Luther, enveloppé d'une large robe de chambre fourrée, ayant à ses pieds ses trois enfants, s'entretenait encore, avec Cœlius et Jonas, de la vie future, du papisme, dont la dernière heure venait de sonner, et ils riaient. Luther interrompit, en secouant la tête ; il éprouvait de vives douleurs ; sa figure se

(1) Rasebergius, in Hist. m. s. Seckendorf, liv. III. sect. 36, parag. 134.
(2) Colloq. Mens. f. 4. a. et b. f., 270, ab.

crispa. Survint Aurifaber, dont il serra la main en la portant sur son cœur. Un peu après il s'endormit, et une heure après minuit, il se réveilla. Jonas lui demanda s'il souffrait toujours ?

" De vives douleurs, répondit Luther. Ah ! mon ami, mon cher docteur, je vois bien que je mourrai à Eisleben, où je suis né et où j'ai reçu le baptême." " Mon père, dit Jonas, mourrez-vous dans la foi et la doctrine que vous avez prêchées ? " Oui, murmura Luther, qui se tourna sur le côté gauche et s'endormit.

La comtesse Albert souriait en signe d'espoir: elle continuait à frotter le corps qui se glaçait sous sa main. La poitrine rendait un râle caverneux. En un moment les lèvres du mourant s'entrouvrent, et il s'en exhale un léger souffle qui fait pâlir ses amis, et interrompt le travail pieux de la princesse.

L'hérésiarque Martin Luther était devant le tribunal du Souverain Juge !.....

Tels furent les derniers moment du patriarche du Protestantisme. Ses panégyristes et ses disciples ont essayé de persuader au peuple qu'il n'était pas mort, mais qu'il avait été enlevé au ciel comme Enoch et Elie.(1) Laissons le lecteur qui jouit de sa raison et d'un peu d'impartialité, juger si le char, trop embourbé pour reconduire Luther à son couvent, pouvait mieux l'enlever au ciel tout d'un trait ! Mais l'esprit de secte est fécond en absurdités.

XIII. *Ses œuvres.*—Si on juge de l'arbre par son fruit, de l'ouvrier par son ouvrage, on juge aussi très-bien de la moralité d'un homme par ses doctrines et ses écrits. Nous sommes à Wittemberg, dans une Eglise; Luther monte en chaire. Les cierges de l'autel sont allumés ; il fait jour dans l'église ; les sexes y sont mêlés comme dans nos temples catholiques et protestants. L'orateur fait entendre ces mots : " Le mariage n'est qu'un contrat politique, qu'on peut passer avec tout individu, infidèle, gentil, turc ou juif, et c'est devant le magistrat civil qu'on doit porter toute cause matrimoniale." Il traite des empêchements de mariage, dont il diminue le nombre fixé par les saints canons ; puis des dissolutions de

(1) Mathesius conc. com. xv, p. 86, et passim.

mariage, car il admet le divorce, non seulement pour cause d'adultère, ou d'éloignement trop prolongé de l'un des époux, mais pour simple caprice, soit du mari, soit de la femme. C'est ici que son langage est aussi étrange que sa pensée ; ce n'est pas seulement la parole, mais l'idée qui devient effrontée de plus en plus:.....Si la femme refuse le devoir, que dira le mari? "Tu ne veux pas? une autre voudra; *si mulier recusat, veniat ancilla*....Si le magistrat use du glaive contre la femme, le mari imaginera que sa femme a été enlevée et tuée par des voleurs, et il en prendra une autre.....La femme est-elle délivrée, c'est à l'homme de changer les draps, de laver le linge et de rendre à la mère et à l'enfant, même quand le nouveau-né serait issu d'un mariage adultère, tous les petits services dont le monde se moque." (1)

Voilà en quels termes cet apôtre, suscité par Dieu, cet homme venu du ciel, cet autre Elie (2) parlait à son auditoire. Et le peuple était déjà si bien habitué à son langage, que l'église resta muette!.....Comprend-on que la mère n'ait pas pris sa fille par la main pour l'entraîner hors du sanctuaire? Qu'aucune voix ne se soit élevée pour imposer silence au prédicateur? Qu'aucun magistrat ne se soit armé d'un fouet, pour chasser hors du temple ce marchand de paroles lubriques, d'images obscènes, qui transforme la maison de prières en lieu de prostitution? Quel évêque catholique n'eût pas interdit le prêtre qui aurait jamais eu le front de parler un tel langage? Ajoutons que ce sermon sur le mariage n'est pas un discours improvisé, mais qu'il est préparé dans le cabinet, avec une entière réflexion et selon toutes les règles de l'art oratoire! Ne devait-il pas même être imprimé par milliers d'exemplaires et distribués aux peuples qui dévoraient la parole du moine et ne pouvaient jamais en être rassasié?

Quelques religieuses rougissaient encore en lisant le sermon de Maître Martin. Il vint au secours de leur pudeur alarmée en publiant, à l'usage de celles qui voulaient être libres, un petit traité sous le nom de : "*Raisons qui prouvent que les nonnettes peuvent benoîtement quitter leur cellule.*" (3)

La jeune fille retenue dans le cloître ou libre dans le monde peut lire le plaidoyer en faveur du mariage sans trop de

(1) Sermo de Matrim, p. 123, 133 et passim.
(2) Mathesius, Prud. conc. t. i. p. 1; conc. xv. p. 86, conc. xvii. p. 205.
(3) Wittemberg, 1523.

crainte pour la vertu qui lui reste. C'est en termes assez décents que le Moine recommande le précepte donné par Dieu, après la création de toutes choses: "*crescite et multiplicamini.*" Le livre est dédié à Léonard Kœppe, jeune homme de vingt-quatre ans, bourgeois de Torgau, aussi beau de figure que bien fait de corps, comme il s'en est aperçu, et qui, tout fier de cette dédicace, se met à escalader dans la nuit les murailles des monastères pour en arracher les jeunes religieuses de bonne volonté. Et pour que l'œuvre pénètre jusqu'à la chaumière du paysan et du laboureur, Luther la fait traduire en vieux saxon et en saxon rustique. (1)

Vient ensuite le "*Livre contre le Sacerdoce,*" où l'on trouve les doctrines qui suivent: "Attendez, évêques, attendez, larves du diable, le docteur Martin va vous lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles:—

Bulle du docteur Martin: — "Quiconque aidera, de son corps, de ses biens, à dévaster l'épiscopat et l'ordre épiscopal est enfant chéri de Dieu et bien excellent chrétien.....Qui défend l'épiscopat et lui prête assistance est ministre de Satan." (2)—Amen! Puis le chant de guerre cesse; Luther se transforme en moralisateur: "Fi de votre conscience, dit-il au prêtre; mais faire des enfants est chose aussi "*implantée*" dans la nature que de boire et de manger." Tu veux donc m'empêcher de procréer; mais empêche donc le feu de brûler, l'eau d'humecter et l'animal de boire et de manger. Imbéciles qui n'ont jamais rien compris aux grandes lois de la génésie! *Crescite et multiplicamini.*" Croissez et multipliez-vous!.....

Eh! bien, judicieux lecteur, de quel nom faudra-t-il appeler ce second caractère, imprimé à son œuvre par le patriarche du Protestantisme, si vous ne consentez pas à l'appeler: *Emancipation, déification de la chair?* Emancipation de tous les appetits dégradants?—C'est le second lien de parenté entre la doctrine protestante et le Paganisme ancien de Rome et de Grèce.

Voyons comment les disciples l'adoptent et comment ils la mettent en pratique.

---

(1) Wittemberg, 1523.
(2) Wittemberg. 1523. Voyez Sebast de Rotenhan. Equit ou *jacta est alea* Wittemberg.

II.

CARLOSTADT.—*Son caractère moral, d'après lui-même et d'après les Protestants.*

André - Rodolphe Badenstein, ou, autrement dit, André Carlostadt, nom du lieu de sa naissance, Carlstadt en Franconie, fit ses études en Allemagne. Comme Luther et Zwingle, il fit le voyage d'Italie, visita Rome où il séjourna quelques mois pour n'y puiser que des idées semblables à celles de Luther et de Zwingle. Il revint à Wittemberg, où, après avoir reçu les ordres, il fut nommé successivement archidiacre et chanoine de l'église du Château, puis, en 1502, obtint le grade de docteur et fut choisi pour professer la théologie à l'université fondée par l'électeur Frédéric. (1) Comme Luther et Zwingle, il était *renaissant*, titre qui lui donnait le droit de mépriser le moyen-âge et tous ses docteurs et de s'extasier devant les auteurs païens et leurs doctrines païennes. Il était donc dans son élément à l'université.

Pendant huit ans de sa vie, l'archidiacre est adulé et fêté. Luther n'a pour lui que de douces paroles : il l'appelle son maître et son ami, un théologien illustre. (2) Melancthon fait comme Luther : il exalte la science de Carlostadt qui n'a pas de rival en doctrine et en érudition. (3) Chaque matin, l'archidiacre voit son nom entouré d'une auréole dans les lettres que lui montre le moine Augustin, et on le chante en vers comme en prose.

I. *Il devient protestant.* — Un jour, cette pauvre tête, qui commence à se troubler, n'y peut plus tenir, elle s'égare et se perd. Fou de vanité, Carlostadt veut montrer au monde qu'il est digne de tout l'encens qu'on brûle devant lui depuis huit ans et plus. Il prend la Bible, la lit, l'interprète comme il l'aurait fait des œuvres de Cicéron ou de Demosthène, se croit illuminé, mieux comprendre la Bible et la doctrine chrétienne que Saint Thomas d'Aquin, Saint Bonaventure, tous les docteurs catholiques, tous les évêques et tous les papes passés, présents et à venir. Il était protestant, il était disciple de Luther, et son coopérateur.

---

(1) Hagenbach, Vorlesungen, t. I, p. 204, 205.
(2) Opera lat. t. I. p. 385.
(3) Epist ad auctor Paralipom, ad Conrad Ursperg p. 476.

II. *Dispute de Leipsic.* Nos deux grands hommes, accompagné de Mélancthon, grand homme et grand docteur lui aussi, partent bientôt pour Leipsic. Ce n'est plus la question des indulgences qu'ils vont traiter contre Eck, habile théologien qui essaie de ramener les hérésiarques à la vraie foi de l'Eglise ; l'indulgence a vieilli et le Protestantisme s'est perfectionné en se développant. Ce sont d'autres thèses qu'il faut soutenir, celles-ci par exemple :—que l'homme ne peut opérer que le mal ;—que le juste pèche, même en faisant le bien ;—que le purgatoire ne saurait se prouver par l'Ecriture ;—que la pénitence doit toujours commencer par l'amour et jamais par la crainte ;—et enfin que la primauté du pape de Rome est de droit humain et non de droit divin. (1)

Si les trois docteurs triomphent à Leipsic, il n'y a plus de papauté ; car, ôtez à cette institution son origine divine, il ne lui reste plus qu'un pouvoir humain, changeant avec le temps, infirme, caduc et se mourant de vieillesse. Si l'homme l'a fait, l'homme peut le défaire. Si son front ne se cache plus dans une nuée lumineuse et céleste, sa couronne n'est plus que comme celle des autres rois dont le peuple se joue dans sa colère, et qu'il transporte à son gré sur la tête de qui bon lui semble. Dans le temps d'épreuve et de persécution sur qui le chrétien jettera-t-il les yeux pour savoir s'il souffre, s'il combat, s'il meurt pour la bonne cause, pour la vérité ? L'évêque n'est pas toujours, comme au temps de la Réforme, un guide assez sûr. Ne s'en est-il pas trouvé qui ont failli, et qui ont embrassé les nouveautés de Carlostadt, de Storch, de Munzer ? Que fera donc le chrétien ? Qu'on lui laisse la Papauté ; qu'on la lui laisse surtout fille du Christ, vivante sur cette terre jusqu'à la fin des siècles, alors le chrétien est en paix ; la papauté est le roc immuable de la vérité, et son enseignement ne peut pas plus se tromper que sa foi. La papauté ôtée, que reste-t-il ? c'est le doute qui invoque le doute.

Dans le vaste château de Pleissembourg, une vaste salle avait été préparée pour le tournoi théologique. Deux chaires s'élevaient en face l'une de l'autre, sur lesquelles étaient représentés les deux chevaliers Saint Martin et Saint Georges. Pierre Mosellanus adressa les meilleures observations aux

(1) Mensel Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. De Wette, t. I, p. 264.

théologiens. Il leur recommanda la charité, la modération de langage, la probité dans la citation.—A deux heures la dispute commença par le libre arbitre. Carlostadt parla le premier. Il établissait, comme Luther, que l'homme, depuis le péché originel, ne possède même pas l'ombre de liberté ; que sous la main de Dieu, l'homme marche, s'arrête, ou recule fatalement ; que le mot de liberté est inventé depuis peu par la scolastique de l'Eglise romaine et qu'il ne se trouve pas dans l'Ecriture.

Il faut dire à l'honneur des Lipsiens, que la thèse de Carlostadt fut accueillie par des sourires d'incrédulité. Personne ne voulait être cet homme machine, créé non pas à l'image de Dieu, mais à celle de l'archidiacre. Première défaite.

Puis vint la question de l'œuvre, qui, bonne ou mauvaise, est toujours, suivant les réformateurs, une offense à la Divinité. Le brillant théologien catholique démontra, aux applaudissements de l'assemblée, que cette doctrine offense à la fois Dieu et la créature. Il invoquait le sang du Golgotha, et demandait pour qui donc il avait coulé, si l'homme pèche toujours, même quand il le recueille pour l'adorer. Seconde défaite.

Il avait été réglé que la lutte serait toute verbale et qu'aucun des athlètes n'apporterait de livres avec lui. Or l'archidiacre, qui n'avait étudié la matière qu'imparfaitement et dont la mémoire était aussi infidèle que le jugement, cherchait ses textes, tantôt sur le plafond de la salle, tantôt dans l'œil de ses amis, et quelquefois sur son front couvert d'une sueur froide. Ne les trouvant nulle part il fut obligé de demander miséricorde et répit jusqu'au lendemain. Troisième défaite.

Le lendemain, le soleil levant inondait de clarté le lieu du tournoi, mais ne pouvait arriver jusqu'au cerveau du malheureux archidiacre. Jamais déroute ne fut plus humiliante. Les Protestants en conviennent, et il le faut bien. (1)

III.—*Messe qu'il composa pour son mariage.*—Le bruit que faisait Luther empêchait Carlostadt, cette âme bouffie d'orgueil, de dormir tranquille. Il veut à toute force être chef de secte, et pour cela, il fallait enchérir sur Luther. Il se met donc a composer une messe exprès pour le jour de son mariage avec

(1) Mensel, l. c. t. 1, p. 43.54. Ranke, Hist. de la Papauté t. 1, p. 411.

une jeune fille qu'il trouve sous sa main, et pour le mariage de tous les moines qui succomberaient à la tentation. A l'introït le prêtre disait : " *Dixit Dominus Deus ; Non est bonum hominem esse solum ; faciamus adjutorium simile sui :* le Seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui une assistante qui lui ressemble."—A la collecte : "Dieu, qui, après un si long et si impie aveuglement de vos prêtres, avez accordé à André Carlostadt cette grâce que, le premier, n'ayant tenu aucun compte de la discipline papiste, ait osé épouser une femme ; accordez-nous, s'il vous plait, que tous les prêtres doués d'un esprit sain, suivent sa trace et son exemple, et, ayant chassé leurs concubines ou les ayant épousées, arrivent au salut éternel. *Per Dominum Nostrum Jesum Christum*, etc."— Puis venait une prose : "Que dans votre puissance, Seigneur, André Carlostadt se trouve heureux et se réjouisse de l'union qu'il a contractée."—Elle finissait par l'Oraison : "Que les mystères du sacrement que nous avons reçu, Seigneur, nous soient en aide, et, comme nous nous réjouissons du mariage d'André Carlostadt que nous avons célébré, faites aussi, nous vous en prions, que les mariages des prêtres soient vus de bon œil par toute la terre, qu'ils se succèdent sans interruption, et qu'ils finissent encore plus heureusement. *Per Dominum Nostrum Jesum Christum.*" (1) Luther était vaincu ! Adieu la charité et l'amour entre les évangéliques.

IV. *Défi réciproque entre le Maître et le Disciple.*—Le 22 août 1524, les deux apôtres se rencontrent à l'auberge de l'Ours-Noir, qu'ils fréquentaient tous les deux. Carlostadt déclare à Luther qu'il ne peut supporter sa doctrine touchant la présence réelle. Avec cet air de dédain qui lui est familier, Luther défie l'Archidiacre d'écrire contre lui ; même il lui promet un florin d'or, s'il ose le faire. Brave comme l'épée du roi, le disciple prend le florin et le met dans sa poche. Après le défi, les deux champions se donnent la main en se promettant bonne guerre.—Luther boit son verre de bierre à la santé de Carlostadt et du bel ouvrage qu'il va écrire. Carlostadt boit à la santé de Luther. Ils avaient trinqué le verre. L'adieu qu'ils s'adressent en se quittant n'est chrétien que tout juste :

---

(1) Pareille messe existe composée de la main de Carlostadt ; elle a pour titre : Missa de Nuptiis Carlostadii et sacerdotibus matrimonium contrahentibus,

"Puissé-je te voir sous la roue!" dit Carlostadt. "Puisses-tu te rompre le cou avant de sortir de la ville!" riposta Luther! (1) Et voilà ces prophètes!

V. *Il brise les images.*—Quelques disciples enhardis voulurent sonder les mystères de la conception Luthérienne. Cela devait arriver. On traitait Luther comme il avait traité l'autorité; on lui rendait doute pour doute, négation pour négation, et, comme il avait contristé le cœur du père commun, le Pape, on abreuvait le sien de fiel et d'amertume.

Au commencement de l'année 1522, Carlostadt, suivi de Didyme, moine fougueux au dire de Luther, (2) et de quelques hommes du peuple fanatisés par les nouvelles prédications, entre un jour, au moment de la prière, dans l'Eglise de Tous les Saints et se met à briser les images, les statues, les tableaux du culte, en criant: "Tu ne te feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre." Il voyait dans l'Ecriture, et croyait que personne ne la comprenait aussi bien que lui!..... Les magistrats de Wittemberg restèrent froids et muets. Les moines n'avaient le cœur chaud que pour les joies du mariage promises par Luther et savourées déjà par Carlostadt. Un seul s'inquiète de tous ces trésors archéologiques perdus pour la science, c'est Staupitz. Mais, répond l'archidiacre, qui continuait, avec ses disciples, sa croisade de destruction, "à quoi bon s'en rapporter à un homme? Dieu a parlé par la bouche de son prophète. Voici l'Ecriture; n'est-il pas dit: 'Tu ne te feras point d'images taillées'? Est-ce donc un crime de briser les idoles?" Et tous ceux qui promenaient la dévastation dans les temples catholiques répétaient: Tu ne te feras point d'images taillées. (3) Malheureusement Carlostadt n'avait pas une idée complète de l'homme, qui, formé d'un corps et d'une âme, doit, dans toute contemplation, traverser la matière avant d'arriver à l'esprit. Luther n'avait pas mieux compris le mystère, lorsqu'il écrivait: "Et moi aussi, je condamne les images; mais je ne veux pas qu'on les attaque par la flamme." (4) Et Carlostadt, les images abattues, les statues brisées, se met à prêcher contre leur culte.

---

(1) Ulenberg, Vita et res gesta Martini Lutheri, c. XIII, folios 221, 242.
(2) Lettres de Luther à ce moine, 17 avril et 8 mai 1522. De Wette. II.
(2) Proteolus de Vitis, etc., omnium hereticorum, Colon, infol, p. 261.
(4) Prediger, Bibiloth. Théolog. 1814, t. II.

VI. *Carlostadt, comme Luther, prêche la bigamie.*—Le maître et le disciple s'étaient brouillés au sujet de la cène, sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; mais ils s'accordent parfaitement sur le chapitre du mariage, de la bigamie et autres matières de ce genre. S'il y avait des moines qui, après quelques années de mariage, retournaient au célibat, on en voyait aussi qui, pour mieux accomplir ce texte ; "croissez et multipliez-vous," prenaient deux femmes en même temps. Aux premiers exemples de bigamie les anciennes mœurs allemandes s'indignèrent. On cherchait curieusement dans la Bible du Docteur de Wittemberg quelque glose qui pût autoriser la polygamie. On consulta le traducteur lui-même, et telle fut la réponse qu'il donna : "Voici ce que doit demander le prince au bigame : Est-ce à ta conscience dirigée par la parole de Dieu que tu as obéi ? S'il répond que c'est à Carlostadt ou à un autre prophète, le prince n'a plus rien à objecter. Pour moi, je vous l'avouerai, je ne vois pas comment j'empêcherais la polygamie ; il n'y a pas dans les lettres saintes le plus petit mot contre ceux qui prennent plusieurs femmes à la fois."(1)

Carlostadt, que nous trouvons partout où il y a du scandale, répondit à Luther : "Puisque tu n'as pas trouvé de texte, ni moi non plus, dans les livres saints, contre la bigamie, soyons bigames, trigames, et ayons autant de femmes que nous pourrons en nourrir. Croissez et multiplicz-vous, entends-tu ? Laisse donc accomplir l'ordre du ciel." (2)

Un moraliste non suspect, Erasme, venant à comparer le nouvel état de choses avec ce qui se pratiquait auparavant, s'écrie : "Autrefois, on quittait sa compagne par amour de l'Evangile ; aujourd'hui, on dit que l'Evangile fleurit quand un moine a le bonheur d'épouser une femme bien dotée." (3) Et Luther lui-même ne parlait-il pas de lui aussi, lorsqu'il disait que "la plupart des moines n'avaient rompu la continence que dans l'intérêt de leur ventre ?" (4)

Tel est le nouveau Christianisme ! telle est aussi la nouvell moralité !

---

(1) Egregiô vero D. Gregorio Bruck, 13 janv. 1524.—De Wette t, 11, p. 439.
(2) Id. ibid.
(3) Nunc floret Evangelium, si pauci ducant uxores bene dotatas, ep Erasmi. p. 768.
(4) Cité par Mensel Neuere, Geschichte. t 1. p. 133.

VII. *Ce que nous en disent les Luthériens.*—Voici le portrait de Carlostadt, tracé par le modéré Mélancthon: "C'était, dit-il, un homme brutal, sans esprit, sans science, sans aucune lumière du sens commun; qui, bien loin d'avoir quelque marque de l'esprit de Dieu, n'a jamais su ni pratiqué aucun des devoirs de la civilité humaine. Il paraissait en lui des marques évidentes d'impiété. Toute sa doctrine était ou judaïque ou séditieuse. Il embrassa la doctrine fanatique des Anabaptistes, aussitôt que Nicolas Storch commença à la répandre..... Une partie de l'Allemagne peut rendre témoignage que je ne dis en cela que la vérité."

"On ne peut nier, disent les Luthériens, que Carlostadt n'ait été étranglé du diable, vû tant de témoins qui le rapportent, tant d'autres qui l'ont affirmé par écrit, et les lettres mêmes des pasteurs de Bâle." (1)

Ce que Luther en dit à son tour, n'est ni plus flatteur ni plus édifiant. Ecoutons-le toujours, "Carlostadt est abandonné à son sens réprouvé....Je pense que le pauvre homme n'a pas qu'un diable dans le ventre. Que Dieu ait pitié de son péché (et de son âme, grand prophète? Non?) qui est un péché à mort, (2) qu'on ne soit pas surpris que je l'appelle diable, car peu importe ce qu'il est ou ce qu'il fait; je le laisse pour ce qu'il est." (3)

Et nous aussi, nous le laissons pour ce qu'il est, mais qui ne voit que ce n'est pas à un homme tel que cet archidiacre que Dieu a donné la mission de purifier l'Eglise du Christ?

III.

MÉLANCTHON.—*Son caractère moral d'après lui-même et d'après les Protestants.*

Nous avons établi la généalogie du Protestantisme en prouvant que Luther, Zwingle et Calvin, ne furent que des renaissants. Mais dans une question aussi grave, il est bon de multiplier les preuves. Mélancthon va confirmer notre thèse.

Georges Schwartzerde, devenu plus tard Philippe Mélancthon, naquit à Bretten dans le Palatinat, le 16 Février, 1497, treize ans après Luther. Tout jeune encore il fut envoyé au gymnase de Pforzheim, où enseignait Simler, humaniste distingué, qui

(1) Hist. de Con. August. fol. 41.
(2) Loc com. classe V. c. 15. fol, 47.
(3) Menzel l. c. t. III, fol. 61. 6.

faisait apprendre le grec à quelques-uns de ses écoliers de prédilection. Mélanchton était de ce nombre. (1) Reçu bachelier, il part pour Tubingue, où, tout en étudiant la médecine, le droit et la théologie, il continue, comme Luther, Zwingle et Calvin, à cultiver avec passion les lettres antiques. En lui, même dégoût pour le moyen-âge que chez les autres Renaissants et Réformateurs. Saint Thomas est un auteur bon pour fatiguer les intelligences et non pour les éclairer. (2)

En 1518, l'électeur Frédéric l'appelle à l'université de Wittemberg pour y professer les langues anciennes. Philippe avait vingt-et-un ans. Dans son premier discours, comme les Renaissants les plus célèbres, il révèle son âme tout entière. Mais cette âme n'a ni trois pensées ni trois sentiments, elle n'en a que deux : le mépris du passé chrétien et l'admiration de l'antiquité païenne, poussés à leurs dernières limites. Après avoir tracé un tableau effrayant de la *barbarie* du moyen-âge, le professeur ajoute : "On se mit, il est vrai, à étudier Aristote ; mais Aristote tronqué, inintelligible. Ce fut la pierre d'achappement de la science et de la foi. De là sortirent les Thomas, les Scot, les Durand, les Séraphiques, les Chérubiniques, et toute cette engence plus nombreuse *que la race de Cadmus.*" (3)—Ce qu'il ne peut pas pardonner au moyen-âge, c'est d'avoir négligé les auteurs païens, lumières immortelles qui auraient empêché la science de tomber dans la barbarie, l'Eglise dans la corruption, et les hommes de ce temps d'être deux fois vieillards. (4) Aussi, libre penseur en philosophie, Mélanchton ne devait pas tarder de l'être en théologie ou en matière de religion. Quand Luther, pour la première fois, l'entendit à Wittemberg expliquant les comédies d'Aristophane devant un auditoire formé de barons, de princes, de comtes et de lettrés, il ne put retenir son admiration et se leva pour l'applaudir. (5) Dès ce jour une sympathie secrète, semblable à celle qui existe entre un principe et sa conséquence, attira ces deux âmes l'une vers l'autre. De la part de Mélanchton le pas fut bientôt franchi : de protestant partiel, il devint protestant complet. Luther eut un autre lui-

---

(1) Mélanchonis ortu. etc. Joach Camerarii—Lipsiæ, 1562 in 12 p. 7.
(2) Camer. id.—ibid. p. 15.
(3) De corrigendis *adolescent* studiis. Opp. t. XI, p. 18 ; ed. in 4o 1843.
(4) Nugantur ergo bis pueri senes. Id : ibid.
(5) Petrus Martyr. Defens. Cont Gardner, éd. 1581.

même, (1) et put bientôt écrire: "que je meure, et mon ouvrage ne périra pas ; car mon cher Philippe le reprendra, et, Dieu aidant, saura le terminer avec gloire".... C'est l'émancipation de la raison.

I. *Si Mélancthon fut réellement doux de caractère.*—Le Protestantisme en a dit beaucoup de Mélancthon, de sa douceur, de sa tendresse, de sa science et de ses vertus. C'est tout à la fois le Saint François de Salles, le Saint Thomas d'Aquin, le Saint Louis de Gonzague de la nouvelle croyance. "Philippe Mélancthon n'est inférieur aux anciens Pères que par l'époque où il vécut, mais il ne le cède en rien pour l'érudition et la piété. On peut le comparer au docteur Martin Luther, car s'il ne le surpasse, il l'égale au moins par sa sainteté, sa doctrine et ses écrits." (2) Luther lui-même allait jusqu'à le mettre bien audessus de Saint Augustin et des autres Pères. "Il est l'organe du Saint-Esprit, et favorisé de tant de dons surnaturels que le monde entier n'a personne à lui comparer." (3)

Mais les faits sont là pour prouver que sa modération et sa douceur n'étaient qu'en apparence. "Allons, mes princes, criait Luther, aux armes contre les paysans! frappez; aux armes! percez! les temps sont venus, temps merveilleux, où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel que nous autres avec des prières." (4)

Mélancthon, le doux Mélancthon, s'unissait à son maître et chantait en chœur avec lui: Il disait aux princes: "Ces rustres, (les paysans) sont en vérité déraisonnables ; que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté? Joseph charge le dos des Egyptiens, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple." (5)

Que firent les révoltés? Placés entre la mort et l'apostasie ils n'hésitèrent pas; la mort c'était pour eux le martyr; l'apostasie, le châtiment dans l'éternité. Leur courage ne faillit pas. Munzer était à leur tête.

"Dieu veuille, s'écriait bien souvent le doux Philippe, en apprenant la mort de quelque prêtre catholique, Dieu veuille

(1) Petrus Martyr. Defens. Cont Gardner, éd. 1581.
(2) Id. Ibid.
(3) Pezelius.—De Argum. præcip. pars. I.
(4) Œuvres de Luther, t. 11, fol. 139. Wittemb. t. 11, fol. 84, 6.
(5) Pfizer, Vie de Luther, p. 816.

qu'il en meure encore bien davantage et le plus grand nombre possible." (1)—Un protestant, Jérôme Baumgartner, dans une lettre adressée à Lazare Spengher, en 1530, nous dépeint Mélancthon comme un homme qui ne savait supporter d'être contredit par qui que ce fût, et qui cherchait à intimider ses adversaires par des injures et des blasphèmes comme il en avait continuellement à la bouche. (2)

Un jour, il manifestait le désir de trouver un homme qui eut le cœur d'assassiner Henri VIII, disant: "qu'un tyran est la victime la plus agréable qu'on puisse offrir au Seigneur." (3)

II. *Il se brouille avec Luther, et pourquoi?*—Mélancthon se plaignait de la tyrannie que Luther faisait peser sur lui. Il commençait donc, peu à peu, à s'en séparer. Mais la véritable cause, s'il faut en croire le protestant Cruciger, une certaine jalousie de l'un contre l'autre au sujet de leurs femmes, fut le motif le plus déterminant de la séparation des prophètes du nouvel évangile. (4)

III. *Sa constance dans ses doctrines.*—Le protestant Aquila lui reprocha, en 1527, de s'écarter même de la religion chrétienne. (5) Quelquefois, et, sans doute, suivant de quel côté soufflait le vent, il se rapprochait du Catholicisme jusqu'à écrire ces mots: "Comme il y a des évêques qui président à plusieurs églises, ainsi le pontife romain préside à tous les évêques. Il n'y a pas, à mon avis, d'homme sage qui repousse cette police conforme aux canons. (6) Il n'y a donc pas dissentiment sur cet article de la suprématie pontificale." (7) Même il allait jusqu'à dire que, "sauf la messe, il ne voyait, sur tout le reste, aucune difficulté à s'accorder avec les Catholiques." (8)

Mais, le vent venant à changer de direction, le docteur Philippe disait et enseignait tout le contraire de ses dogmes de la veille. Il s'écartait du Christianisme à tel point, qu'il est fortement accusé, et, non sans motif, d'avoir erré sur le mystère de la sainte Trinité, en admettant le Polythéisme, ni plus ni moins. (9)—Il faut convenir que les pères du Protestantisme aiment furieusement les poly.; ainsi: poly.... gamie, poly....théisme !.....

(1) Corpus Reformat, III. 596. (2) Corpus Reformat. II. 373. (3) Cité par Dœlinger. La réforme et son dévelop. t. I, p. 343. (4) Corpus Reform. III. 398. (5) Id.—ibid. IV, 361. (6) Epist. Théolog. Ep. 74. p. 244. (7) Id.—ibid. p. 250. (8) Id.—ibid. p. 250. (9) Pezelius. Argument. et Object p. 74.

IV. *Il approuvait le divorce et la polygamie.*—Ce réformateur si pieux, si saint, écrivait au roi Henri VIII : "Si le roi d'Angleterre veut pourvoir à la succession, il peut user du divorce tant qu'il lui plaira, tant qu'il sera nécessaire, et cela, il peut le faire par la polygamie, sans craindre que sa conscience en souffre aucun dommage, non plus que son honneur ou sa réputation." (1)

V. *Réponse qu'il fit à sa mère mourante.*—Ce fanatique n'avait pas même la conviction la plus légère de la vérité du Protestantisme. Au contraire, il savait en lui-même que ce n'est qu'une erreur, et une erreur dangereuse au salut. Sa mère, sur le point de mourir, l'appelle auprès de son lit et lui demande : "Mon fils, c'est pour la dernière fois que tu vois ta mère. Je vais quitter la vie ; tu mourras aussi un jour, et tu viendras rendre compte de tes œuvres au souverain Juge. Or, j'étais catholique, et tu m'as induite à abandonner la religion de mes pères. Eh bien ! je t'adjure par le Dieu vivant. Dis-moi, sans me rien cacher. Dans quelle religion dois-je mourir ?"....."Ma mère, répond Mélancthon, la nouvelle doctrine est la plus commode, mais l'autre est la plus sûre." (2) Malgré cet aveu fait à sa mère, dans un moment si solennel, il continua de prêcher la nouvelle doctrine : sans doute parce qu'elle était plus commode !.....

VI. *Mélancthon superstitieux.*—Livré à tout vent de doctrine à l'exemple des philosophes de l'antiquité, ses maîtres et ses modèles ; ne voulant pas recevoir la vérité de l'Eglise Catholique qui en est la dépositaire et la dispensatrice, et désespérant de la trouver par le raisonnement, il finit par la demander à des pratiques superstitieuses. Ainsi, tombé malade à Weimar en 1540, il avait consulté les astres qui étaient restés muets. (3) Mais il eut un songe et il rêva qu'il mourrait bientôt, et, sur la foi de son rêve, il fit son testament.—Il donnait à l'astrologie le nom de destinée physique, et son opinion fortifia singulièrement la foi que le peuple avait alors à cette prétendue science des secrets à venir. (4)—Il écrivait d'Augsbourg à un de ses amis : "A Rome, une vache a mis bas un veau à deux

---

(1) Consult Théol. p. 134. Id. 1560.
(2) Hegidius Albertinus in 4° Theile des deutschen Lusthaufes, p. 143.
(3) Herrnf. Schmid. Vita Lutheri, cap. XII.
(4) Hist. de la Philos. par Buhle, trad. par Jourdan, t. II. p. 424.

têtes, signe de révolution prochaine." (1) Il était à Torgau, avec d'autres Protestants, pour traiter la pacification des affaires religieuses. Le désespoir s'était emparé des âmes, et Mélanchton partageait les craintes communes. Durant les débats, il passe dans une chambre voisine de celle du conseil, et aperçoit une femme qui allaite son enfant pendant qu'elle fait répéter sa prière à une petite fille à genoux, et jetait dans une marmite des légumes pour le souper de son mari. Aussitôt Philippe retourne vers ses amis, la figure toute rayonnante de bonheur et d'espérance. "Qu'y a-t-il," demande Luther? "Courage! Maître, dit Mélanchton, les femmes et les enfants sont pour nous; je les ai vus prier là à côté. Dieu ne sera pas sourd." (2) Et puis le Protestantisme ne veut pas croire à l'intercession des Saints! Mélanchton mourut à Wittemberg, en 1560, à l'âge de soixante-trois ans, en proie à des peines d'esprit les plus violentes et aux remords les plus atroces. (3)

Que sont la vie, les paroles, les actions, les doctrines d'un tel homme, sinon l'émancipation, la déification de la chair et de toutes les convoitises? En vérité! le Protestantisme ne se montre point exigeant dans la délivrance de ses diplômes de sainteté.

IV.

AMSDORF.—*Son caractère moral d'après lui-même, et d'après les Protestants.*

Le troisième disciple de Luther fut Amsdorf. Il fut sacré évêque de la nouvelle église au moyen d'Oraisons comme celles-ci: "Moi, Luther, qui me fais appeler Pape, (il aurait mieux fait de dire papa) et qui le suis en effet, je veux qu'on confère à Amsdorf, comme évêque de Naumbourg, la plénitude des pouvoirs épiscopaux, afin qu'il puisse absoudre le Pape de Rome qui est dans les angoisses de la mort et sur les marches de l'enfer, en prononçant cette formule: "Que Dieu tout puissant, ton ennemi, ne te pardonne jamais; qu'il te jette dans le fond des abîmes infernaux. Moi donc, en vertu de l'ordre de Notre Seigneur et Maître, Jésus-Christ, et

(1) La lettre originale d'Osiander, ami de Mélanchton, appartient à M. A. Martin. Consulter sur l'astrologie Tisch-Reden. p. 570-580 et suiv. Luther croit que la terre est immobile, et raille les fous qui prétendent que le soleil est fixe.

(2) Mélanch., Declamat. t. I. p. 384. Strasbourg. 1558. De Dignit. Astrolog.

(3) Dœlinger, l. c. p. 394, qui cite les témoignages.

de notre auguste père le pape Luther 1er, je te voue aux flammes éternelles." (1) Et le nouveau dignitaire fut installé aux lieu et place du noble évêque catholique, Jules de Pflug, qui voulait rester fidèle à sa vieille et bonne mère, l'Eglise Catholique. (2) Les vertus, les pouvoirs et la science durent descendre du ciel en foule le jour de cette ordination!

I. *Doctrine qu'il prêche.*—Le moine saxon avait dit ouvertement: "Il n'y a que la foi qui nous rende agréables à Dieu. Celui qui a la foi ne peut pas pécher." De ce point, pour rejeter toute la loi morale, il n'y avait plus qu'un pas à faire et Luther le fit. Supposons, en effet, qu'il n'y a plus d'autre péché que l'incrédulité: alors le jurement, le blasphème, le meurtre, l'assassinat, le vol, le parjure, l'adultère, la fornication, le faux témoignage, ne sont plus des péchés, pourvu que celui qui les commet ait la foi. Adieu donc la loi donnée à Moïse, c'est-à-dire le Décalogue. "La loi de Moïse, disait-il, regarde les Juifs, et elle ne nous oblige pas. Quand on vous propose Moïse avec ses préceptes, et qu'on veut vous forcer à les observer, sachez répondre: "Va-t-en trouver les Juifs, avec ton Moïse, je ne veux ni de lui, ni de sa loi, car il est ennemi du Christ, mon Seigneur." (3)

C'est la doctrine des Antitrinitaires ou solidifiens toute pure. Elle ouvre, comme on le voit, la porte à tous les crimes; elle ravale l'homme que Dieu a créé à son image pour qu'il acquiert la vie éternelle, et que Jésus-Christ a racheté de son sang, au-dessous, bien au-dessous des animaux qui broutent l'herbe de nos champs.

Maintenant pour dire que l'évêque luthérien Amsdorf professait les mêmes doctrines que son maître, le pape Luther 1er, voici nos témoignages. Les théologiens de Wittemberg nous disent: "Entre Luther, Amsdorf et Sarcer, il y a toujours eu un parfait accord et une parfaite conformité de sentiments." (4) C'est ainsi que si Luther a posé des principes nouveaux de foi et de morale, ses disciples les ont appliqués avec une dextérité merveilleuse. Mais ce à quoi ils ont toujours veillé avec le plus grand soin, c'est à ne pas rendre la nouvelle religion trop ennuyeuse, ni trop incommode.

---

(1) Luther opp. t. VI, Ien. p. 432.
(2) Id. t. II, p. 180-185.
(3) Tisch Reden, fol. 125-135.
(4) Préface du livre; Acta Wittemberg, 1584, fol. 1, a.

Est-il difficile maintenant de se former une idée de ce que devait être la conduite morale de tous ces évangélistes? Quels effets durent produire sur les apôtres et sur les peuples des doctrines aussi révoltantes? Si satan lui-même s'était mis à évangéliser, à prêcher une réforme, qu'aurait-il pu inventer de plus pernicieux, de plus immoral et de plus affreusement sacrilége?

Amsdorf, chassé d'un endroit, puis d'un autre, fut, durant toute sa vie, dans une lutte perpétuelle contre ses associés, les anciens luthériens. Il fut en lutte contre Bugenhagen, contre Stregell d'Jéna, qui ne craignait pas de l'appeler: un *âne stupide.* Il finit sa vie, longue de quatre-vingt-deux ans, en se lamentant de voir que tous les vices, et particulièrement le libertinage, l'ivrognerie, l'avarice et l'usure, avaient inondé le nouveau peuple évangélique. (1)

Quel homme de bonne foi consentira à appeler ces doctrines et leurs fruits du Christianisme, de la moralité?—Emancipation, déification de la chair; c'est toujours le même principe; le Paganisme ancien!

Nous serions heureux de faire à notre dix-neuvième siècle et aux protestants nos frères, et nos contemporains, l'honneur de dire que de semblables doctrines sont mortes, enterrées depuis longtemps. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Mais, la pente du vice est si glissante!—l'homme aime tant à n'être pas gêné dans ses mauvais penchants!—Ces doctrines dégradantes vivent encore aux Etats-Unis. Elles y font même des progrès assez rapides. En 1844, les évêques épiscopaliens, effrayés des ravages qu'elles font, se réunirent en synode à Philadelphie pour aviser aux meilleurs moyens d'en préserver leurs congrégations. Ils leur adressèrent une lettre pastorale, empreinte des meilleurs comme des plus beaux sentiments. (2)

Nous n'exagérons rien dans notre appréciation de la doctrine antitrinitaire. Voici comment exposent leurs sentiments, les docteurs antinomiens de Mensfield. Ils font parler Dieu lui-même. Ecoutons les belles choses qu'ils lui prêtent: " Quand tu serais une prostituée, ou un fornicateur, un adultère, ou un pêcheur de quelque façon que ce puisse être, *crois*

(1) Voyez Dœllinger; La Réforme, etc., t. 11, p. 113-119.
(2) Le Père Perrone a publié à Rome un examen de cette Pastorale, en 1844. Il a eu deux éditions en Italie, et fut ensuite traduit en anglais, à Philadelphie.

seulement et tu seras dans la voie du salut.—Quand tu serais plongée dans les désordres jusqu'au cou, si tu crois, tu partageras ma béatitude. Tous ceux qui se mettent en peine de Moïse et des dix commandements, appartiennent au diable ; qu'on les pende au gibet avec Moïse." (1) O glorieuses, chrétiennes et morales élucubrations de l'interprétation individuelle !

Les sectes des Baptistes et des Méthodistes qui nous entourent, et qui envoient leurs colporteurs dans nos campagnes, toutes épurées, policées, raffinées qu'elles affectent d'être, ne seraient-elles pas les héritières des Antinomiens, n'auraient-elles pas quelque affinité avec eux ? Combien de fois n'avons-nous pas entendu leurs ministres nous dire : "Les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires au salut." Qu'on jette la vue sur un numéro quelconque du *Moniteur Canadien* et de *l'Aurore*, petits et mauvais journaux de Montréal, on y trouvera l'inutilité des bonnes œuvres prêchée, imprimée, pour aller circuler dans les familles chrétiennes. Et puis ces Ministres, ces rédacteurs et leurs feuilles s'intitulent sérieusement : les grands moralisateurs du siècle. M. Duclos, lui-même, n'a-t-il pas prétendu soutenir la même thèse, dans l'écrit que nous avons cité, lorsqu'il rappelle ce texte qu'il ne comprend pas ? "Vous êtes sauvés par la foi et non par les œuvres, afin que personne ne se glorifie ?" Continuez, Messieurs les Evangélistes, à envoyer au peuple, sans les leur expliquer, des citations de ce genre, et vous allez voir les progrès que fera le Christianisme !....

Le raisonnement que suggère cette doctrine est aussi simple qu'il est naturel et logique ; "Nos maîtres nous enseignent que les bonnes œuvres sont inutiles, qu'elles ne valent rien, qu'elles ne sont d'aucun prix aux yeux de Dieu pour notre salut. Or, si Dieu, qui est la justice infinie, la justice même, n'accorde aucune récompense aux *œuvres bonnes ;* pourquoi punirait-il du feu éternel de l'enfer les *œuvres méchantes ?* Combien de jeunes passionnés, de jeunes libertins qui ne manquent pas de poser les prémices et de tirer les conclusions ? Et alors, de s'en donner, *de vivre à la Luther* comme on disait dans le temps ! (2)

---

(1) Protest Théolog. in confes, Mensfeld. Minist. tit. de Antinomiâ, fol. 98.
(2) Hodiè Lutheranicè vivimus.

CHAPITRE V.

S'il est honnête et chrétien le caractère moral de Zwingle et de son disciple Œcolampade.

En Allemagne, le protestantisme de Luther réunit, comme nous sortons de le voir, l'émancipation de la chair et l'émancipation de l'esprit. En est-il de même pour la Suisse, du Protestantisme de Zwingle ? C'est ce que nous allons montrer en traçant le caractère moral du maître et de son disciple, d'après eux-mêmes et d'après les protestants.

Nous avons vu plus haut quels motifs et quelles intentions animèrent ce réformateur, lorsqu'il se sépara de l'ancienne Eglise ; son amour-propre s'était cru blessé, et son orgueil voulut tirer vengeance de cette injure prétendue.

I. *Est-il doué de l'esprit évangélique ?*—Laissons les témoins répondre pour nous : " On dit que si Zwingle a purifié l'épouse du Christ qui est son Eglise, du luxe, des souillures et des superstitions pontificales, il ne l'a pas fait par la prédication légitime de la parole sainte, mais en se laissant aller à toute l'ardeur d'un esprit bouillant de fanatique....., en recourant à la violence et à l'emploi du glaive interdit par le Christ, pour forcer ses contradicteurs à adopter ses sentiments." (1) Si nous remarquons que ces paroles ne sont pas celles d'un historien, mais qu'elles sont d'un apologiste, elles auront bien plus de force et de signification. Osiandre dit à son tour : " C'est à Zwingle qu'il faut imputer la guerre inique, (la guerre des paysans.) Poussé par l'esprit d'orgueil et de cruauté, il détermina le peuple de Zurich à se porter, contre des alliés, à un attentat inoui, en les réduisant par la famine et la détresse, à la nécessité d'embrasser son parti." (2) Quel évangélique industrieux !

---

(1) Guatter :—Apolog. pro Zwinglio, etc., Zurich, 1851. fol. 18.
(2) Osiand, Epithom Hist. Ecclesiast. cont. 5. p. 201.

II. *A l'exemple de Luther, il corrompt le texte de l'Ecriture Sainte.*—Un autre industrie du prophète de Zurich n'est pas moins chrétienne et charitable que la première: " Dans ce passage de Saint Luc où il est dit que le Christ ayant pris du pain, et puis l'ayant rompu, le partagea à ses disciples en disant: "*ceci est mon corps,*" Zwingle soutenait que le Christ avait voulu dire: " *ceci signifie mon corps.*" (1)—Non content de donner cette fausse interprétation qui, par le fait, détruit le dogme si capital et si consolant tout à la fois pour le chrétien, le dogme de la présence réelle, il l'introduisit dans toutes les Bibles qu'il avait publiées, en corrompant de sa propre main le texte sacré. " Une telle profanation, dit le protestant Schlusselbourg, ne saurait avoir d'excuse sous aucun rapport, la chose est évidente: ce n'est pas le mot *signifie* qui se trouve dans le texte grec, mais c'est le mot *est.*" (2) Le même auteur poursuit, en adressant la parole aux disciples de Zwingle, " Vous ne pouvez ni nier, ni dissimuler la chose, puisque les Evangiles dédiés à François 1er, roi de France, et qui ont été imprimés à Zurich, en 1525, se trouvent entre les mains de bien du monde." (3)—Le même témoin ajoute que: " Dans chacun des quatre passages, Math. XVI, Marc XIV, Luc XXII. I. Corinth XI, où sont rapportées les paroles de l'institution du testament du Fils de Dieu; *ceci est mon corps, ceci est mon sang,* elles ont été falsifiées de cette manière: "*ceci signifie mon corps, ceci signifie mon sang.*" (4) Dire après cela, que les prédicateurs ne prêchent pas la pure, la véritable parole de Dieu! .....

III. *Comme Luther, il est inconstant dans sa doctrine.*—La vérité est une; elle est une toujours. Eh! bien, Zwingle, comme Luther et les autres réformateurs, a souvent varié dans ses enseignements. Ecoutons le d'abord lui-même: " Nous revenons ici sur ce que nous avons dit ailleurs, à condition toutefois qu'on admette de préférence ce que nous écrivons dans la quarante-deuxième année de notre âge, à ce que nous avons écrit, n'ayant encore que quarante ans, où comme nous l'avons dit, nous consultions *plutôt l'intérêt du moment que la vérité elle-même,* de crainte que les chiens et les pourceaux ne vins-

(1) De verâ et falsâ Religion. App. Zwingle, t. II. fol. 210. a.
(2) Schlusselbourg. Théol Calvin. II fol. 42.
(3) id ibid. 44. a.
(4) id ibid.

sent à détruire notre œuvre à peine commencée." (1) O sainte et salutaire prudence qui porte le prophète à mentir, à sacrifier la vérité! Mais c'est au Saint Esprit qu'il faut imputer le mystère!

IV. *Il prêche l'inutilité des bonnes œuvres.*—C'était le dogme favori des patriarches du Protestantisme et de leurs disciples. Qui pourrait compter le nombre d'adhérents que ce beau chapître leur procura? Jésus-Christ a dit: "Si vous voulez arriver à la vie éternelle, observez mes commandements." Bah! disait Zwingle, ce sont des hyperboles que des textes semblables! Ne vous en mettez donc nullement en peine. Croyez que vous faites toujours assez de bien pour mériter le ciel!" (2) Et vous le posséderez infailliblement. On le sait; il n'y a pas de religion plus commode.

V. *Ce qu'il dit de lui-même.*—Je ne saurais dissimuler le feu qui me brûle et me pousse à l'incontinence, puisqu'il est vrai que ses effets ne m'ont déjà que trop attiré de reproches déshonorants parmi les Eglises. (3)" On devine qu'il dût, à l'exemple d'Amsdorf, de Luther et de tant d'autres Protestants de fraîche date, s'appliquer à lui aussi ces textes des livres saints: "*Croissez et multipliez sur la terre. Il n'est pas bon que l'homme reste seul.*" C'est pourquoi en 1522, il adresse à l'évêque de Constance, une *supplique* en forme, signée de dix autres prêtres *déjà reformés*, pour demander l'abolition du célibat ecclésiastique. (4) Ces prêtres sont au nombre de dix; lui fait le onzième. Bientôt il arbore l'étendard de l'émancipation en épousant une riche veuve, nommé Anna Reinhard. Dès ce moment la chair est libérée des liens dont le Christianisme l'avait chargée.

VI. *S'il fut plus édifiant après son mariage.*—Les témoignages suivants donnent à supposer tout le contraire: Il était déjà mort quand Schlusselbourg l'appelait "un homme de triste mémoire:" Luther affirme que Zwingle est mort dans ses péchés, et qu'ainsi, il désespère absolument du salut de son âme. (5) "Nos habiles critiques, dit un autre, n'ont pas honte

(1) De verâ et falsâ Religione, fol. 202.
(2) De Provid Dei. 1581. fol. 137.
(3) In Parenœs. ad Helvet. t. 1. p. 113.
(4) Thèses. No. 56.—Supplicatio quorumdam evangelist, etc., t. 1. p. 122.
(5) Cité par Hospin. Hist. Sacrament. II part, ed. 1544, fol. 187.

de dire qu'il est mort, Zwingle, dans le péché et qu'il n'est qu'un enfant de perdition." (1)

VII. *Il proclame le principe de l'insurrection.*—Ce que Luther fait en Allemagne, Zwingle l'accomplit en Suisse, l'autorité de l'Eglise est niée, les évêques sont dépouillés de leurs droits temporels ; Zwingle est amené à proclamer le principe de *l'insurrection.* " Le chrétien, dit-il, doit obéir au tyran jusqu'à cette occasion dont parle Saint Paul : *Si tu peux te rendre libre, fais-le.*" Les Anabaptistes ne tardent pas à se croire opprimés. Ils pensent que l'heure est venue de briser le joug. Entre eux et les disciples de Zwingle, s'allume une guerre furieuse, et la Suisse, comme l'Allemagne et la Franconie, est bientôt inondée de sang, et couverte de ruines. Zwingle soutient sa doctrine les armes à la main. La hallebarde sur l'épaule, il monte à cheval et se fait tuer à la bataille de Cappel, le 11 octobre, 1531. Personne n'a songé à lui donner un parchemin de sainteté ou de béatification ! Serait-ce donc un tel homme que Dieu nous aurait ordonné d'imiter pour être parfaits ?. . . .

VIII. *Douces aménités que Zurich et Wittemberg, villes tout évangéliques, se lançaient par la tête.*—Après le colloque de Marbourg, Zwingle était retourné à Zurich, et Luther à Wittemberg, or tels étaient les compliments que s'envoyaient l'une à l'autre ces deux villes :

" Malheureux et méchant Zwingle, criait Wittemberg, veux-tu perdre le Christianisme avec ta nouvelle interprétation ? N'écoutez pas ces démons de sacramentaires ; fuyez-les comme Satan ! C'est toi, Zwingle, qui es un faux prophète, un bateleur, un pourceau, un hérétique." (2)

Zurich répondait par l'organe de Campanus : " Comme il est clair que Dieu est Dieu, il est aussi certain que Luther est un diable." (3)

Zurich et Wittemberg chantaient à la fois la victoire de leur Apôtre :

" Voyez, disait Zurich, ce n'est pas comme autrefois à Leipsick, où le Saxon n'avait pour rivaux que des papistes ; à Marbourg, il combattait un serviteur de Dieu, un homme

(1) Gualter. Apolog. fol. 31. s.
(2) Luther de Cœna, contra Sacrament.
(3) Hospin. Hist. Sacrament p. 109. Sturnius, p. 197.

embrasé de son souffle et plein de son esprit ; aussi les ténèbres n'ont pu regarder en face la lumière. Merveilleuse intelligence que celle qui confond l'ombre et le corps!" (1)—Bâle ajoutait : " Grâces soient rendues à Jésus-Christ qui assistait son serviteur contre les astuces de Luther. Le voilà qui se tait maintenant, soit parce qu'il a cessé d'avoir confiance en sa cause, soit qu'il nous veuille anoblir de son silence méprisant ; son singe, Bugenhagen, vient de prendre sa place." (2)

Luther, un moment tranquille, sortit de son silence et jeta aux Sacramentaires ces insolentes paroles :

" Ils disent qu'ils m'ont vaincu ; ils mentent comme à leur coutume, race d'hypocrites et d'imposteurs ! N'ont-ils pas révoqué, au colloque, tout ce qu'ils enseignaient sur le baptême l'usage des sacrements, le pouvoir de la parole, et tant d'autres doctrines pestilentielles ? Moi, je n'ai pas eu besoin de me rétracter. O astuce de Satan ! Mais le Christ nous couvrait de son bouclier. Je ne m'étonne plus s'ils mentent si impudemment : le mensonge est leur élément, mais le mensonge les couvre de honte." (3)

Quelle leçon nous donne le Protestantisme au colloque de Marbourg ! C'est le terrible mot — *l'Ecriture*— que Luther montre *sans cesse*. Il dit ce que répètent les Protestants de nos jours ? " Sondez les Ecritures, examinez, réfléchissez, jugez, pesez vous-même ; ne vous laissez imposer aucune autorité, ni par les Pères, ni par les Conciles, ni par les Papes, ni par les Prêtres, ni par vos aïeux, imparfaits comme vous, faillibles comme vous." Eh ! bien, aujourd'hui qu'il y a duel, combat, non plus entre Protestants et Papistes, mais entre Luther et Zwingle, deux frères nourrissons du Protestantisme, qui ont grandi au même soleil, le libre examen, qui les mettra d'accord ? Qui jugera la cause ? Il n'y a plus de Pères ! Luther a déclaré qu'ils se sont trompés bien souvent. Il n'y a plus de Pape, car le Pape, pour Luther, c'est l'antechrist. Il n'y a plus de Conciles, il n'y a plus rien qui les mettra d'accord ?

Zwingle, invoquer les Pères, les Conciles, le Pape ! lui qui, dans son *Exposition de la foi*, disait qu'il préférerait être là où sont Socrate et Sénèque, que là où sont les Papes de Rome, les Docteurs et les Papistes. (4)

---

(1) Hospin, Hist. Sacrament. Pars altera, p. 109 et suiv.
(2) Œcolampad. Zwinglio, p. 561.
(3) Ulemberg, p. 366.
(4) Expos. de la Foi, Traduct. de Florim Rémond.

Comment donc le Protestantisme sortira-t-il de cet abîme qu'il s'est lui-même creusé ? Voilà cette parole de Dieu qu'il invoque ; elle est *signe* pour Zwingle, et *réalité* pour Luther ; elle est *trope* ou figure aux yeux d'Œcolampade, et elle est *chair* à ceux de Mélancthon. Elle est donc double, charnelle et spirituelle tout à la fois ; réalité et apparence en même temps ? Que fera Luther pour avoir raison contre ses élèves qui l'ont cru sur parole ? Il aura recours à l'autorité, il donnera raison au Catholicisme ; il fera apologie à ce principe catholique contre lequel il a vomi tant de fiel et d'injures ; Ecoutons-le parler : " Depuis l'institution du Christianisme l'Eglise n'a jamais eu d'autre doctrine, et son témoignage constant et uniforme, doit nous suffire et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreur. Il y a danger à s'élever contre la voix, la croyance, les enseignements de la sainte Eglise qui, depuis seize siècles, n'a jamais varié sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc, sinon cesser de croire à l'Eglise, la condamner comme menteuse, elle et le Christ lui-même, et les Apôtres et les Prophètes ? N'est-il pas écrit : " Voici, je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles " (St. Math.) ; et dans St. Paul : " la maison de Dieu est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité ? " Je pense donc que, puisque la dispute s'éternise, il faut imposer silence aux dissidents ; et ce n'est pas moi seulement qui vous donne ce conseil, mais l'Esprit-Saint, par la bouche de l'Apôtre : " Evitez celui qui est hérétique après l'avoir averti une et deux fois ; sachez que quiconque est en cet état, est perverti, et qu'il se condamne lui-même, par son propre jugement " (1) La nécessité lui faisait parfois retrouver du bon sens ! Seulement, de cette autorité qu'il invoque il en fera un mauvais usage contre les paysans. A ces ânes, il donnera le fouet ; et s'ils régimbent, ils auront la balle.

I

ŒCOLAMPADE.—*Son caractère moral d'après lui-même et d'après les Protestants.*

Durant toute sa jeunesse, Œcolampade avait fait profession d'une grande piété. Il aimait, il trouvait son bonheur à faire oraison aux pieds d'un crucifix, et là, en contemplant les cinq

(1) Lettre au Margrave Albert de Brandeb. Mensel : Neuere Geschichte der Deutchen, t. I, p. 263.

plaies de notre Seigneur, son âme était comme inondée de saintes affections. Pour être plus libre et pour mieux vaquer à la méditation et à la prière, il avait quitté le monde, s'était retiré dans un cloître où il avait trouvé la paix, le calme et le bonheur. Erasme, son ami intime, nous le représente, durant ce temps-là, comme un homme de mœurs édifiantes, d'un caractère franc, naïf et doué des meilleures et des plus estimables qualités (1). Mais il n'avait pas la somme théologique de Saint Thomas dans sa bibliothèque. Comme Luther, Zwingle et Calvin, il étudiait, il adorait les classiques païens dont il faisait le modèle de sa vie et de ses mœurs. Tout-à-coup le bruit de la Réforme naissante vient frapper son oreille. Il abandonne aussitôt sa cellule, son oraison, son crucifix, son bréviaire et sa robe de religieux, pour se mêler au bruit de la foule. Sans plus tarder, il se met à la suite de Zwingle, il embrasse sa doctrine en tous ses points, mais plus spécialement dans celui du sens figuré des paroles sacramentelles et, toute sa vie, il prêche en Suisse, avec une ardeur incroyable, les opinions de son maître. Appelons des témoins.

1. *Sa doctrine sur l'eucharistie.*—Luther, qui avait proclamé la toute-puissance de la raison humaine en matière d'interprétation, s'écriait un jour : " Pauvre raison humaine ! que tu es faible quand tu n'écoutes que tes inspirations." Carlostadt, de ces saintes paroles : *ceci est mon corps*, a détourné misérablement le pronom *hoc ;* Zwingle tourmente le verbe *est;* Œcolampade donne la *torture* au substantif *corpus.* Il en est même qui écorchent toute la phrase et qui traduisent : " prends et mange ; le corps qui est donné pour toi, c'est celui-ci (2)." En présence de Dieu, dirent Œcolampade et Zwingle au colloque de Marbourg, le *Christ n'est qu'un esprit dans la Cène.* (3)

II. *Son mariage.*—Le sermon de Luther sur le mariage avait retenti jusqu'en Suisse. Son livre sur le sacerdoce avait eu plusieurs éditions, et l'exemple de Zwingle était là aussi pour quelque chose. Œcolampade ne put y tenir, il voulut éprouver les douceurs de la vie matrimoniale. Or, quand un moine commençait à rouler semblables idées dans son cerveau, il avait

(1) App. Luth. Jenæ. t. VII. p. 191.
(2) Zwingle in tract. de verâ et falsâ Relig.
(3) Voyez Œcolamp : De genuinâ verborum Christi significat : Hoc est corpus meum.

bientôt trouvé une compagne! Notre prédicateur devint donc amoureux d'une jeune personne dont la beauté l'avait séduit. En faire son épouse, ce ne fût que l'affaire d'une matinée, car le clergé de la nouvelle église n'avait pas de ministère plus doux que celui de bénir pareilles unions. C'était la chair qui, dans le Protestantisme, suivant l'exemple de la pensée et de la raison, reprenait son empire, était émancipée, déifiée comme dans l'ancienne Grèce et dans l'ancienne Rome.

III. *Son caractère après son apostasie.*—Erasme, venant à nous parler du caractère de son ami, après qu'il se fut fait réformateur, nous le dépeint ainsi: "on ne trouve plus en lui que dissimulation, mensonges et artifices." (1)

IV. *Sa mort.*—Après avoir déployé beaucoup de zèle dans la propagation du Zwinglianisme, il mourut de mort subite à côté de la femme qu'il s'était donnée par un sacrilége et par la violation des vœux et promesses qu'il avait faites à Dieu librement et en parfaite connaissance de cause. Et voilà la triste fin d'un si beau commencement! "Il fut étouffé, a dit Luther, par le démon, en punition de ses débauches." (2) Tels sont et le Christianisme et la moralité de tous ces pères de la nouvelle croyance.

---

(1) Erasm l. c. XIX. 113.
(2) Luther, de Missâ privatâ.

CHAPITRE VI.

S'il est honnête et Chrétien le caractère moral de Calvin, et de ses disciples Bèze et Bucer.

Nous avons vu Calvin arriver au Protestantisme par la voie du libre examen, comme Zwingle et comme Luther. Mais ce n'est là qu'un élément de la nouvelle croyance. Y a-t-il chez Calvin, comme chez les autres réformateurs, l'émancipation, la déification de la chair ? Il faut nous en bien assurer.

Calvin est un caractère de ce genre : il s'émeut rarement, il étudie ses haines, il calcule ses emportements ; il est impénétrable à tous les regards excepté à celui de Dieu qui voit tout. Après avoir dit le soir, dans sa prière, pardonnez-nous nos offences comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, il se met tranquillement à écrire quelques pages de son livre : *De puniendis hæreticis.* (1)

I. *Portrait de la femme qu'il veut pour compagne.*—En Saxe, on définissait le nouveau prédicant : " un homme à qui femme est plus nécessaire que le pain quotidien." (2) Calvin donc, au milieu de ses travaux, absorbé dans ses livres, la tête pleine de son commentaire sur l'épître aux Romains et de son traité sur la Cène, s'occupait, avec ses amis de cœur, à se chercher une femme. Il trace à Farel le portrait de celle qui aura son amour. " La forme ne l'inquiète guère. Mais la jeune fille sera une perle de beauté si elle est chaste, pudique, économe, bonne ménagère, patiente et surtout si elle aime à soigner les malades." (3) Calvin avait une santé débile, un estomac affaibli, un cerveau dont le sommeil ne pouvait tempérer les ardeurs, et disposé à la gravelle. Il ajoutait en riant que son ami eût à lui trouver au plus tôt un semblable trésor, qu'il serait heureux de posséder.

II. *Il cherche une femme pour Viret.*—Viret, pasteur du nouvel Evangile à Lausanne, voulait, lui aussi, *croître et se multiplier.*

---

(1) Beza : Vita Calvini. An 1541.—Aneillon, Mélang, t. 1, p. 404.
(2) Lamentius Forer, cité par Weislinger, p. cexxxvi.
(3) Epist. Farello. 19 mai, 1539.

Il cherchait donc une femme de tous côtés, et aucune ne voulait de lui. A la fin, et comme en désespoir de cause, il s'adressa à Calvin qui se mit à son tour en quête d'une compagne pour son ami et son coopérateur dans la purification de l'Eglise de Dieu en Suisse. Il la trouva sur le champ! Bonne nouvelle qu'il se hâta d'annoncer à Viret en ces termes: "J'ai trouvé ce que vous demandez; j'ai les meilleurs renseignements sur la fille; je sonde le père maintenant, et quand je saurai quelque chose, je vous le dirai: soyez prêt au besoin. Je dîne aujourd'hui en famille. J'ai vu la jeune personne; l'air modeste, bonne tournure, et dans les traits et tout le corps, quelque chose de beau et de noble: on la dit sage: le petit Jean en raffole. Adieu." (1)—Mais Viret avait fait choix d'un mauvais agent matrimonial. S'il y eut jamais au monde un homme qui ne s'entendit pas à marier les jeunes filles, c'était bien Calvin. Luther, pamphlétaire, orateur, musicien, aimant l'auberge et encore plus la bière, n'aurait pas échoué dans une semblable mission. Aussi, Calvin répétait-il à Viret: "Arrivez-donc; arrivez-donc, pour arranger cela vous-même." Viret ne pouvant pas bouger, le père de la future se fâcha à la fin, et déclara qu'il ne marierait sa fille qu'à Genève et non à Lausanne. (2)

III. Son Mariage.—Calvin avait fini par rencontrer la femme qu'il désirait: un peu noire de peau, dit la chronique, mais belle et bien faite; la veuve d'un anabaptiste dont il fréquentait la maison à Strasbourg et qu'il avait converti. Elle se nommait Idelette ou Odelette de Bures, et son mari, Stoerder, S'il faut en croire les *récits Protestants*, toutes les femmes des réformateurs sont des merveilles de beauté, des anges de douceur, des perles de modestie et de vertu. Dieu semble les avoir créées exprès et ornées de grâces abondantes pour la joie et le bonheur de leurs évangéliques époux. Ainsi Louis Granach nous a laissé un *portrait* de Catherine Bora, femme de Luther, aux joues couvertes d'un vermillon ardent, aux cheveux blonds, à l'œil surmonté de sourcils soyeux, une véritable merveille du peintre Rubens. Bèze nous fait Idelette comme une femme grave, honnête et agréable. (3) Les noces

(1) Ep. Vireto *Mss. Gen.*
(2) Id. Ibid. Mss. Gen.
(3) Gravis honestaque fœmina.—Ep. 508.—Edit. de Lausanne.

furent célébrées en famille ; les consistoires de Neufchâtel et de Valengine y étaient représentés par leurs membres les plus distingués. On chanta au repas, des vers allemands et des vers français pour tous les goûts. Idelette était une bonne femme de ménage, très-soigneuse, très-propre. Elle apportait en dot à son époux plusieurs enfants qu'elle avait eus de son premier mari Stoerder et qu'elle aimait d'un véritable amour de mère. Calvin, homme tout évangélique, lui rend ce beau témoignage. Il ajoute, probablement sous la dictée du Saint-Esprit, "qu'elle donna l'exemple de toutes les vertus domestiques." (1)

IV. *Il perd son premier né, sans verser une larme.*—Papire Masson et Jacques Desmay ont écrit "Que Calvin n'eut jamais d'enfants." Florimond de Rémon, "que ses noces furent condamnées à une perpétuelle stérilité, encore qu'Idelette fût belle et jeune." C'est une erreur que Bèze a relevée. Il est certain que Calvin eut un fils qui mourut en naissant. Calvin, homme tout dans l'Evangile, supporta cette perte avec un courage beaucoup trop païen. Le parrain était choisi, mais la mère eut du malheur, et accoucha avant terme. Deux lignes à Viret nous apprennent cette infortune : "Mon frère vous dira mon malheur ; ma femme est accouchée avant le temps, d'un enfant mort : que Dieu veille sur nous." Et ailleurs : "le Seigneur a voulu nous frapper par la mort de cet enfant ; mais c'est un père qui sait bien ce qui convient à son fils. Que Dieu vous soit en aide ; je voudrais qu'il vous fût permis de venir jusqu'ici, nous confabulerions la moitié du jour." (3)—Et voilà tout ! Pas un mot de plus sur son enfant que Dieu lui a enlevé, sur ce premier-né qu'il n'a pu embrasser et dans lequel il devait mettre toute sa joie, toutes ses espérances d'avenir. Or, nous le demandons ; est-ce là le langage d'un père au cœur tant soit peu sensible ? Certes ! Dieu ne lui défendait pas de pleurer, d'épancher ses douleurs dans le sein de son ami, de lui dire ses larmes et celles de la pauvre mère. Calvin a raison : Dieu fait bien tout ce qu'il fait ! Dieu ne permit pas qu'il fût père une seconde fois !

V. *Calvin en contradiction avec lui-même.*—Sur la Trinité.—"Je voudrais tels noms trinitaires, personnes divines, coes-

(1) Singularis exempli fœmina.—id. ibid.
(2) Epist. 508, Ed. de Lausanne.

sentielles et coéternelles estre à jamais ensevelies. *Utinam hæc nomina sepulta essent.* (1)—"Telles dictions sont très profitables à l'Eglise du Christ, tant pour exprimer la vraie distinction des personnes que pour fermer les évasions aux hérétiques, et je proteste les embrasser librement." (2)

Sur les tentations.—"Quant à la simple permission de Dieu touchant les péchés, je la nomme mensonge, tergiversation, fiction, solution trop froide, cavillation. (3)—Les tentations qui nous viennent ne sont fortuites, mais du diable par la permission de Dieu. Dieu permet sa parole périr en quelques-uns. Il avait permis à Judas de trahir ; aux juifs de prendre le Christ et de crier : son sang soit sur nous et sur nos enfants ! Les Pères ont eu raison d'attribuer à la seule permission de Dieu, l'aveuglement et l'obstination des méchants et non à son opération." (4)

Sur le nom de Dieu.—"Le nom de Dieu pris par excellence, n'appartient qu'au Père. Après le jugement général, le Fils, selon sa déité, sera sujet du Père. (5)—L'essence divine est entièrement communiquée au Fils par le Père qui est le principe et la fontaine de déité : ce qui est confirmé par le texte de Saint Jean, 6, où le Fils attribue au Père tout ce qu'il a de divin." (6)

Sur la science de Jésus-Christ.—Christ eut une ignorance commune avec les anges et avec les humains. (7) Au Fils de Dieu échappe un désir inconsidérément auquel il faut tout incontinent renoncer. (8) Il demande à son Père une chose impossible ; son désir devait être châtié et révoqué. Son oraison n'était pas bien méditée, mais tirée par force de douleur ; par ainsi elle a dû être corrigée. (9)—Christ a connu ce qui était caché aux autres hommes, voire le fonds des cœurs. (10) Les affections de Christ jamais ne furent vicieuses, mais elles étaient toutes modérées et composées au service de Dieu : nulle passion n'a excédé en lui la mesure ; nulle sans bon

(1) Institut. lib. 1, c. 13, paragraphe 5
(2) Epist. p. 240.
(3) Id. ibid. lib. 1, c. 8, parag. 1 et 2.—Lib. 2, c. 4, parag. 3, 4, 5.
(4) *Com. in Math.* c. 4, 8, 9, 26, 27.—*In Joh.* c. 10, 14.—Joel. 10 et 14.
(5) Ad Valent. Gentilmen. Inst. 1, 2, c. 14.
(6) Inst. l. 1, c. 8, parag. 23 et 25.
(7) In cap. 24, S. Math. in cap, 2, Luc.
(8) Com. in Cap. 26, Math.
(9) In Cap. 3. Jo.
(10) In cap. III. Joh.

jugement et raison, car il s'est toujours contenu sous la volonté de son père. (1)

Encore une fois ce ne sont là que quelques-unes des contradictions de Calvin avec Calvin lui-même. Que serait-ce si nous le mettions en contradiction avec Luther, en contradiction avec Zwingle, en contradiction avec Henri VIII ? Ce sont pourtant ces transformations incessantes, variables du matin au soir, du soir au lendemain, que le Protestantisme nous donne pour un écho du Verbe divin, pour la doctrine infuse de l'Esprit-Saint, pour la véritable doctrine pour arriver à la connaissance de Dieu et à son amour !.... Quel homme de bonne foi, Protestant ou Catholique, s'il n'a point perdu l'esprit, osera soutenir que c'est bien là une lumière de vie et de vérité destinée, comme le dit St. Jean, à éclairer tout homme venant en ce monde ?

VI. *Comment il traite les autres, et comment les autres le traitent.* —Calvin n'a jamais aimé ; mais en retour personne ne l'aime non plus. On le redoute, on le craint ; mais personne qui se sente entraîné vers lui par aucune sympathie. Tous ceux qui l'ont connu s'en éloignent parce qu'ils ne peuvent supporter sa parole arrogante, son égoïsme bilieux, ses vaniteux emportements, son orgueil démesuré. Mélancthon lui reproche "une morosité que rien ne peut fléchir ;" (2) Bucer une maladie de médisance passée dans le sang comme la rage dans le chien ;" (3) Papire Masson, "un insatiable appétit de vengeance et de sang ; (4) Beaudoin, "une suffisance intolérable dont tout le monde se plaint." (5)

Aussi a-t-il perdu un à un ses amis les plus dévoués. Caroli lui avait donné, à la dispute de Lausanne, de beaux gages de dévouement ; et Caroli qu'il avait vanté d'abord finit par n'être plus "*qu'un chien enragé.*" C'est que Caroli n'avait pas voulu vendre sa liberté au réformateur !..... Castalion était un de

---

(1) In cap. XI, Joh.
Un nommé François Feu-ardent a relevé les contradictions des doctrines Calvinistes et Luthériennes dans un livre qui fit beaucoup de bruit au XVI siècle. Il a pour titre : *Les entremangeries et guerres ministrales.* En tête du livre on lit ces vers :

Comme sur le printemps la neige va fondant,
Aux rayons du soleil, quand son cours renouvelle,
Ainsi, de jour en jour, dedans ce Feu-ardent,
Se brûle peu à peu cette secte nouvelle.

(2) Præfactam ejus morositatem vituperabat Mélancthon.
(3) Pap Mass Vita Calvini, p. 24.
(4) Id. Ibid. p. 26.
(5) Id, Ibid, p. 26.

ses disciples chéris qu'il avait fait placer à la tête du Collége de Genève ; mais Castalion tombe dans la disgrâce de Calvin, "parce qu'il entend autrement l'article du symbole : *est descendu aux enfers ;* et ce n'est plus qu'un *théologastre* qui, ne pouvant vivre de science dans la libre Genève, est réduit à voler du bois à Bâle pour subsister. Pighius, dont Calvin avait admiré le savoir, ne sera plus *qu'un écolier imberbe,* dès qu'il en appellera à l'autorité. Luther, que Calvin regardait d'abord comme un ange, se change bientôt en *méchante femme* qui ferait bien mieux d'employer le don qu'elle a reçu de Dieu à corriger ses défauts, qu'à soutenir, sur la présence réelle, ses honteux blasphèmes." (1)

Qu'on fouille dans la biographie Protestante et Réformée ; il n'est pas une réputation qu'il n'ait attaquée, déchirée, souillée. Il appelle Luther, par moquerie, "*Périclès d'Allemagne ;*" Mélancthon, "*inconstant et canard ;*" Osiander, "*enchanteur, séducteur, bête sauvage ;*" Augiland, ministre à Monthéliard, "*orgueilleux, noiseux* et *emporté ;*" Capmulus, "*homme de néant ;*" Heshus, "*un stupide babillard ;*" Stoncer, "*un Arien ;*" etc., etc. Aussi avait-on coutume de dire à Genève ; "Mieux vaudrait l'enfer avec Bèze que le paradis avec Calvin." (2)

VII. *Calvin législateur.*—Calvin, législateur théocrate, renversa, en entrant à Genève, tout ce qu'il y avait de bon et d'honorable pour l'humanité chez les génevois. Il établit, pour le remplacer, le régime de l'intolérance la plus féroce, des superstitions les plus grossières, et des dogmes les plus impies. Il en vint à bout d'abord par l'astuce et ensuite par la force, en menaçant le conseil lui-même d'une émeute et de la vengeance de tous les satellites dont il était lui-même toujours entouré, quand les magistrats voulaient essayer de faire prévaloir les lois du pays contre son autorité usurpée. "Il fallait du sang à cette âme de boue." (3)

On croit lire, en parcourant son code politico-religieux, des fragments de lois de quelque peuplade sauvage retrouvés après plusieurs milliers d'années. L'idolâtrie et le blasphème sont des crimes capitaux, punis de la peine capitale. On n'y

(1 Calv. Epist.
(2) Pap. Masson. p. 4.
(3) Galiffe. Notices Généalog., t. III, p. 21.

entend, on n'y lit qu'un mot : Mort.—Mort à tout criminel de lèse-majesté divine.—Mort à tout criminel de lèse-majesté humaine.—Mort au fils qui frappe ou maudit son père. Mort à l'adultère.—Mort aux hérétiques.—C'est toujours cette âme froidement cruelle qui exhortera plus tard le régent d'Angleterre "à être sans pitié pour les catholiques." (1)

Il y a des enfants qu'on fouette en public et qu'on pend pour avoir appelé leur mère diablesse, ou larronne. Quand l'enfant n'est pas en âge, on le hisse à un poteau à l'aide d'une corde ou d'une lanière qu'on lui passe sous les aisselles, pour montrer qu'il a mérité la mort. (2)

Le conseil examine une jeune fille qui, dans une soirée, avait pris des vêtements d'homme, ainsi que sa mère qui avait souffert ce déguisement. Il bannit une femme qui avait chanté des chansons profanes sur des airs de psaumes ; il emprisonne un homme à qui l'on avait trouvé les contes de Poggio. (3)

La ville était peuplée d'espions qui allaient rapporter au consistoire, les blasphèmes, les paroles impies, les propos libertins qu'ils avaient entendus. Un jour un maçon qui tombait de lassitude, s'écria : au diable l'ouvrage et le maître ! Il fut appelé devant le consistoire et condamné à trois jours de cachot. (4)

"Les lois de Calvin ne sont pas écrites seulement avec du sang, nous dit un ministre Protestant de Berne, comme celle de Dracon, mais avec un fer rouge." (5)

Quelquefois le malheureux, brisé par la souffrance, après avoir vainement crié merci à Colladon et à son acolyte, les bourreaux qui devaient recommencer leur métier de torture le lendemain, s'adressait à Dieu pour en finir avec la vie. Mais il apprenait bientôt que Dieu ne l'avait point écouté. Alors, il tombait dans le désespoir, ou demandait à voir Calvin lui-même. Calvin entrait dans le cachot, non pas comme ministre d'un Dieu de miséricorde et d'amour, mais en véritable tyran, pour crier : "encore plus, encore plus." Ainsi il écrit à Bullinger : "Je puis bien vous affirmer qu'on s'est conduit humainement envers le coupable ; on le hisse à un poteau et

---

(1) Calv. Ep. 87.
(2) Spon. Hist. de Genève, in 4° t. I, p, 305.
(3) Dans l'espace de soixante ans cent-cinquante individus furent brûlés, d'après les registres de Genève, pour crime de magie. Paul Henry, t. II, p. 75.
(4) Registres, 13 Mars, 1559.
(5) Paul Henry, t. II, p. 75.

on lui fait perdre terre en le suspendant par les deux bras." Ne craignez pas que Calvin crie jamais merci pour la pauvre victime. (1) "C'est du sang qu'il lui faut à cette âme de boue!" ·

Quelques réformés impriment en cachette un livre : *De non comburentis hæreticis :* que les hérétiques ne doivent pas être livrés aux flammes. Ce livre avait remué le monde théologique protestant, et c'était une assez grave question que celle où la vie de tant d'hommes servait d'enjeu. Eh bien, Calvin la traite avec un superbe dédain, comme si cela ne méritait aucun souci !

Je vous dirai un mot : "Que leurs arguments s'accordent ensemble comme chiens et chats ; ainsi que leurs propres livres le montrent. Ils sont farcis de blasphèmes insupportables jusqu'à dire que si Jésus-Christ veut qu'on punisse du feu et du dernier supplice ceux qui auront blasphémé, il serait un second Maloch. Je laisse là leur belle maxime, parce qu'il n'y a rien de certain, mais que l'Ecriture est un nez de cire." (2) Cet homme tout d'Evangile fit exécuter dans les deux années 1558 et 1559, quatre cent quatorze jugements en matière criminelle. (3)

VIII. *Ce que Calvin a fait de Genève.*—Quelques Protestants commencent à être plus justes que ne l'ont été leurs ancêtres. Ils osent aujourd'hui flétrir Calvin et louer le Catholicisme de l'ancienne Genève, dont les lois étaient si douces, les croyances qui déshonoraient d'autres pays, moins répétées, la torture à peine appliquée, la confiscation des biens abolie ; où vous ne trouverez jamais aucune trace de ces procès monstrueux faits aux opinions, ou de ces supplices affreux infligés à ces malheureux soupçonnés d'être en rapport avec le démon." (4)

Voici maintenant ce qu'un Calviniste, patriote réformé, va nous dire de ce que Jean de Noyon a fait de la société Génevoise : "Je montrerai à ceux qui s'imaginent que Calvin réformateur n'a produit que du bien, nos registres couverts d'enfants illégitimes,—de procès hideux d'obscénités,—de testaments où les pères et les mères accusent leurs enfants, non

(1) A. Bullinger, Manus. Gén.
(2) Manus Génevois, 20 fév. 1555.
(3) Galiffe not. Geneal. t. III, Genève 1836. p. 21 et suiv., qui prouve cette assertion par les écrits mêmes de Calvin, et par les archives authentiques de la ville.
(4) Fazy t. 1, page 185.

pas d'erreurs seulement, mais de crimes,—de transactions par-devant notaires, entre les demoiselles et leurs amants, qui leur donnaient, en présence de leurs parents, de quoi élever leurs bâtards :—de multitudes de mariages forcés, où les délinquants étaient conduits de la prison au temple—de mères qui abandonnaient leurs enfants à l'hôpital, pendant qu'elles vivaient dans l'abondance, avec leur second mari,—de liasses de procès entre frères,-de tas de dénonciations secrètes; *tout cela* parmi la génération nourrie de la manne mystique de Calvin.' (1) Tels sont les beaux résultats opérés par la glorieuse réforme de Calvin : " cet homme criminellement fameux" comme l'appelle le même Protestant. (2)

Il y a dans le code de Calvin tout ce qu'on trouve dans la *législation païenne,* dans les institutions de Dèce ou de Valens : des anathèmes, des verges, du plomb fondu, des tenailles, des cordes pour suspendre par les aisselles, des potences, un glaive, un bûcher, une couronne, du soufre, etc., etc. !....

IX. *Il portait sur le dos ses titres à la confiance publique.*—Avant de quitter la France pour aller purifier, sanctifier l'Eglise de Genève, Calvin se fit signer un passeport qu'il ne perdit plus. C'est une fleurs de lys qu'on lui appliqua aux épaules à l'aide d'un fer rougi au feu. Nous disons la fleur de lys, car c'est à la prière de son évêque s'il ne reçut que ce châtiment, au lieu du feu qu'il avait mérité par les péchés abominables qu'il fut convaincu d'avoir malheureusement commis. Nous avons le témoignage de Stapleton, fort à portée d'en être instruit, puisqu'il avait passé sa vie dans le voisinage de Noyon. " On voit encore de nos jours dans la ville de Noyon, en Picardie, dit-il, les monuments des faits et gestes de Calvin. On y peut lire que Jean Calvin, convaincu du crime de sodomie, ne fut, par l'indulgence de l'évêque et du magistrat, marqué au dos que du stigmate du fer." Et la famille ayant demandé que ces monuments fussent rayés des archives publiques de la ville, n'avait pu l'obtenir jusqu'alors, malgré la honte et le déshonneur qu'elle dût en éprouver. (3) Il y a d'autres témoignages à l'appui du même fait. " Nos adversaires reprochent à Calvin son inconduite, ses crimes et ses passions mauvaises

(1) Galiffe, not. généalog. t. III. p. 15.
(2) Id. ibid. p. 21 et suiv.
(3) Prompt. cathol. pars. 32. page 153.

qui sont le motif et la cause de l'application du fer rouge qui lui fut faite aux épaules. Je ne vois aucune réfutation solide à leur opposer." (1) Les Luthériens d'Allemagne en parlaient également comme d'un fait incontestable. On doit un peu supposer qu'ils n'exagèrent rien, ni qu'il fassent de la calomnie." "Divers crimes, disaient-ils, et des passions sodomitiques sont la cause des stigmates que Calvin porta sur le dos, et qui lui furent imposés par le magistrat, sous lequel il vivait." (2) Le Calviniste Witteker, disputant avec un catholique, est obligé d'avouer le fait; seulement voici le détour dont il s'avise de faire usage : "Calvin a été stigmatisé ; mais Saint Paul l'a été aussi et d'autres avec eux!" (3) Certes! il faut avoir bonne intention de canoniser Calvin pour oser faire un aussi indigne parallèle!

X. *Sa mort funeste.*—Le 19 mai, jour de la Pentecôte, 1564, jour où, selon la coutume de l'Eglise Calviniste de Genève, les Ministres soupaient en commun, Calvin manifesta le désir que ce repas eût lieu comme à l'ordinaire, mais dans sa chambre. On avait préparé un fauteuil où le malade s'assit. "Mes frères, dit-il à ses collègues, je vous viens voir pour la dernière fois, et hormis ce coup, je n'entrerai jamais plus à table." Alors sa bouche s'ouvrit, et il murmura quelques mots. Mais bientôt il demanda à rester seul. "On va me porter dans ma chambre, leur dit-il ; une paroi n'empêchera pas que je sois conjoint d'esprit avec vous." La nuit fut mauvaise. L'air que le malade respirait à peine se refoulait dans sa poitrine en colonne de feu, pendant que le froid de la mort gagnait les jambes, le côté droit, la langue, et s'arrêtait alentour de cet œil qui avait si longtemps effrayé le consistoire. Le 27, il perdit connaissance, et l'agonie commença. A huit heures du matin, il avait cessé de vivre! "Ce jour-là, dit Bèze, son disciple et son historien, un peu trop complaisant, le soleil se coucha, et la plus grande lumière qui fût en ce monde pour l'adresse de l'Eglise de Dieu fut retirée au ciel." La nuit suivante et le jour aussi, il y eut de grands pleurs par la ville : "le prophète du Seigneur n'était plus." (4) Il ajoute que "pour obvier à *toute calomnie*, il fut enseveli

(1) Schlusselburg, in Theol. Calv. ed 1509, lib. 2, fol. 72,
(2) Id ibid.
(3) Campian, dans la 3e raison, en 1581.
(4) Bèze, vie de Calvin.

environ les huit heures du matin et, sur les deux heures après-midi, porté à la manière accoutumée, comme aussi il l'avait ordonné, au cimetière commun, appelé Plein-Palais, sans pompe, ni appareil quelconque, là où il gît aujourd'hui."

Pourquoi cette hâte d'ensevelir le corps du prophète, de l'enterrer sans pompe, et cette crainte de la calomnie ? C'est que la rumeur publique répétait d'étranges récits sur les derniers moments du Réformateur. On disait qu'il avait été défendu de laisser entrer personne dans la chambre mortuaire, parce que le corps du décédé portait les traces d'une lutte désespérée avec le trépas, et d'une décomposition où l'œil du public aurait vu ou les signes visibles de la colère divine, ou les marques d'une maladie infâme. Aussi s'était-on hâté, en qualité de fidèles disciples, de jeter sur la face du cadavre un linceul noir et de l'ensevelir avant que le bruit de sa mort se fût répandu dans la ville, tant on redoutait les regards trop indiscrets ! Mais il arriva qu'un jeune étudiant s'étant glissé dans la chambre du trépassé, souleva les draps du lit, et vit clairement des mystères qu'on avait intérêt à tenir cachés. Personne ne lui avait demandé de garder le secret. Il écrivit en conséquence :

" Calvin est mort frappé de la main d'un Dieu vengeur, en proie à une maladie honteuse dont le désespoir a été le terme." (1) Harennius était un étudiant venu à Genève pour écouter les leçons du Réformateur ; il n'a donc aucun intérêt à souiller la mémoire de son maître aux dépens de la vérité !

Ce récit se rapporte à celui de Bolsec, qui cite le témoignage de ceux qui servirent Calvin dans sa dernière maladie. Après avoir parlé des maux dont Bèze fait mention, et de la maladie pécudiaire dont Bèze ne parle pas, il ajoute : " Ceux qui le servirent jusqu'à son dernier soupir ont témoigné cela. Que Bèze, ou autre qui voudra, le nie, il est pourtant bien vérifié qu'il maudissait l'heure où il avait jamais étudié et écrit ; qu'il sortait de ses ulcères et de son corps une puanteur exécrable, pour laquelle il était fâcheux à soi-même et à ses serviteurs domestiques, qui encore ajoutent qu'il ne voulait point, pour ce sujet, qu'on l'allât voir." (2)

Il se rapporte aussi à celui de Petit-Jean, valet de Calvin, et qui l'assista jusqu'au dernier soupir. Petit-Jean raconte

---

(1) Joannis Harennius. apud Pet. Cutzenum.
(2) Vie de Calvin, Lyon, 1577, trad. du latin.

« que Calvin étant au lit de la mort, faisait de grands regrets, et qu'un jour il l'entendit se lamenter et crier, et que ceux de Genève ne voulaient point que beaucoup de gens vinssent le voir en sa maladie, et dit qu'il était travaillé de plusieurs maux, comme de posthumes, grattelle, hémorrhoïdes, pierre, gravelle, gouttes, fièvres phthisiques, courte-haleine, fluxion érodente, crachement de sang; et qu'il fut frappé de Dieu comme ceux desquels parle le prophète : *Tetigit eos in posteriora, opprobrium sempiternum dedit eis.*" (1)

C'est bien là, ce nous semble, le second élément de la nouvelle croyance, l'émancipation de la chair. Quel démenti solennel Dieu ne s'est-il pas plû à donner dans la mort de Calvin, à la doctrine de l'inadmissibilité de la justice et de la certitude absolue de la justification, telle que l'avait enseignée le réformateur !....

I.

BEZE.—*Son caractère moral d'après lui-même et d'après les Protestants.*

Théodore de Bèze naquit à Vézelay, en Bourgogne, l'an 1519, et fut baptisé dans la même église où Saint Bernard avait prêché la croisade. Son oncle, Nicolas de Bèze, le fit venir à Paris, et l'envoya étudier, un peu après, à Orléans, sous Melchior Wolmar, ce savant juriste libre-penseur et renaissant qui avait donné des leçons à Calvin.

I. *Son portrait.*—Représentons-nous un beau jeune homme, vêtu avec une coquetterie féminine, portant des gants à la mode d'Italie, parfumé d'essences, des habits de couleur éclatante, une fraise plissée mignonnement et dont il changeait quatre fois par semaine; habile à tous les exercices, montant admirablement à cheval, faisant des armes en maître d'escrime, jouant à la paume comme un courtisan et improvisant des vers latins que Catulle ou Horace n'eussent point répudiés : tel était Théodore de Bèze.

II. *Ses premières années racontées par lui-même et par d'autres.* —Bèze est le seul écrivain d'imagination de la réforme Génevoise ; il faut donc nous recueillir et l'écouter avec attention.

(1) Remarques sur la vie de Calvin. Registre du chapitre de Noyon ; enquêtes personnelles faites en 1614, par Jos. Desmay, docteur de Sorbonne. Ce livre est dédié à milord Kay, earl of Amester, 1621. Il se trouve à la Biblioth. du Roi.

"Or me jouant avec quelques laquais, sans prendre garde au mal contagieux qui régnait à Paris, misérable que je fus! *je pris la tègne, mal de sa nature fâcheux et opiniâtre*, et encore en ce temps-là incurable, pourquoi l'ignorance des médecins était telle, quoique ce fût dans cette fameuse ville de Paris, qu'ils ne le pouvaient guérir qu'avec des médicaments violents et douloureux. J'ai horreur de me ressouvenir des tourments que j'ai endurés dans ce temps-là, des ennuis que mon oncle en supporta, ne laissant rien à chercher, mais en vain, pour ma guérison.... Il me ressouvient (certes! j'ai horreur de m'en ressouvenir) que mon cousin, qui respirait je ne sais quoi de soldatesque et de guerrier, m'exhorta bien souvent, pour mettre fin à tant de maux, de me jeter la tête première dans le profond de la rivière. Au commencement, (je suis d'un naturel timide et craintif) je fus effrayé d'un tel conseil; mais enfin, me laissant aller à son importunité, et vaincu de la douleur, je m'accordai de le suivre après qu'il aurait fait le saut le premier. Or, comme nous étions sur le point d'exécuter notre dessein, le diable nous tenant au collet pour nous perdre, Dieu, prenant pitié de nous et compassion, envoya sur l'heure même mon oncle, ne pensant à rien moins que cela. Et voyant le serviteur nous suivre de loin, commanda de nous ramener à la maison, mandant au chirurgien de me venir traiter en ma chambre." (1) Et voilà l'apôtre!

Beau jeune homme, nous dit son histoire, tout parfumé d'ambre qui faisait à la fois la cour aux femmes, aux muses et à son professeur. Le professeur le gâtait, les muses lui inspiraient des chants lubriques, et les femmes le trompaient. Il paraît que l'écolier eut à se plaindre de ces dernières et qu'il fut obligé d'aller chercher dans un faubourg de Paris, une santé qu'elles avaient compromise. (2) Le récit du héros et celui de l'historien ne sont pas à cent lieues de distance. Or, presque toujours, le vrai se trouve dans l'unité.

III. *Christianisme et moralité qu'il y a dans ses œuvres poétiques.*—Le droit l'avait médiocrement occupé à Orléans, et cela s'explique! Bèze ne rêvait que vers de toutes les mesures, ïambes, trochées, dactyles, et il en faisait qu'on dirait échappés au chant du moineau de Lesbïe. En revenant à Paris, il

(1) Bèze, Ep. à Wolmar. Trad. de Florimond de Rémond.
(2) Bolsec, Hist. de la vie de Théod. de Bèze, Paris, 1584.

publia le recueil de ses œuvres lyriques (1) où il se fit peindre lui-même, beau, aimable comme il était, en tête du volume, une couronne à la main. Malheureusement l'auteur s'était cru non pas en France, au milieu d'une nation chrétienne, mais au sein de la Rome des Tibère ou des Vitellius. Il avait célébré des amours, les siens, il est probable, avec tant d'impudence et de vergogne que le Parlement condamna le volume au feu. Qui n'aurait pas deviné un réformateur de l'Eglise dans un homme de telle moralité ? Parmi les épigrammes du recueil, une surtout fit beaucoup de bruit : c'est celle où il chante un écolier d'Orléans, appelé Audebert, et Candide, la femme d'un couturier demeurant à Paris, rue de la Calandre. (2)

Bèze avait dédié son poème à son professeur Wolmar, qui n'y avait rien trouvé de répréhensible, non plus que Joachim, Camerarius, deux Luthériens de grande renommée. (3)

Mais le parlement plus sévère, parce qu'il était plus chrétien, allait faire citer Bèze. L'auteur, pour prouver son innocence, en appela à Catulle pour modèle du genre et non à quelque poète chrétien soit ancien, soit moderne, qu'on eût vainement exhumé pour cautionner l'innocence de ses vers à Candide. Nous ne pouvons résister à donner ici un échantillon de la pièce :

Abest Candida : Beza quid moraris ?
Audebertus abest : quid hic moraris ?
Canunt Parisii tuos amores ;
Habent Aurelii tuos lepores ;
Et tu Vezeliis manere pergis,
Procul Candidulaque, amoribusque,
Et leporibus, Audebertuloque.

Mais Bèze, ne se sentant pas en sûreté de conscience, jugea plus prudent de prendre la fuite, après avoir vendu ou amodié ses bénéfices, et gagna Genève, sous le nom de Thibaut de May. (4)

Les Catholiques l'ont jugé avec beaucoup moins de sévérité que les Protestants, car nous ne pensons pas qu'aucun membre de l'ancienne Eglise ait rien dit contre lui qui égale ce juge-

(1) Théod. Bezæ. Vezeli poemata, Lutatiæ, ex off. Conradi Badii in 8o. p. 100. Voyez David Clement Art Bèze.
(2) Launay, Ministre protestant.
(3) Epist. Bezæ.
(4) Registres du Parlement de Paris.

ment d'un de ses coréligionnaires : Il l'appelle : "l'opprobre de la France, un simoniaque et un libertin infâme." (1) Un autre écrit ces mots qui ne sont guère plus flatteurs : "Il discrédita ses doctrines les plus louables par ses mœurs débordées ; il célébra dans ses poésies sacriléges qu'il rendit publiques, ses infâmes amours, ses commerces illicites, ses fornications, ses adultères, ne se contentant pas de se vautrer comme un pourceau, dans toute cette fange d'infâmes voluptés, s'il ne réussissait en même temps à souiller de leur récit, les oreilles de la jeunesse studieuse." (2) Les mêmes obscénités révoltantes règnent dans son commentaire du psaume 50, dont il applique des versets tout entiers à Bethsabée. (3) Il n'est ni plus modeste ni plus chaste de langage et de pensée dans les comparaisons impudentes et sacriléges dont il fait usage dans son discours sur la sainte eucharistie. (4) On voit que Bèze était un homme de boue et qui aimait à se remuer, à se salir dans la boue, non pas le corps ou les vêtements, mais son âme et son cœur.

IV. *Il est reçu lecteur en théologie, et, un peu après, ministre du saint Evangile.*—Calvin, en voyant arriver son ancien condisciple d'Orléans, fut charmé de sa bonne mine, de sa parole toujours fleurie, et surtout de ce charme de manières qui annonçait un homme de cour. Il le fit bientôt recevoir lecteur en théologie, et son auditoire, sans être plus nombreux, se changea presque tout entier en femmes savantes et théologiennes qui n'avaient jamais rien vu de semblable, ni rien entendu de si beau en chaire. L'orateur musquait sa parole comme ses vêtements. C'était l'homme de Dieu qui croyait gagner les âmes au nouvel Evangile par des airs mondains et avec bien de la pommade aux cheveux. Calvin, qui avait fait une guerre à outrance aux coiffures tant soit peu recherchées des femmes de Genève, ne trouvait rien à redire de la toilette de son cher coopérateur. C'est que Bèze savait prodiguer l'encens à son maître que celui-ci aimait à respirer à pleins poumons, sans se gêner de ces mots d'un psaume : "Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam." (5)

---

(1) Gàlliæ probum, simoniacus, sodomita, omnibus vitiis coopertus, Schlusselburg, l. c. 11, fol. 72 : a.
(2) Tilmann Hestrusius, Verit et sanctit confessionis.
(3) Bèze Tractat. Theol Genève, 1570, p. 161.
(4) Huter. Concordia explicat, 1608, art. 7, p. 703.
(5) Ps. CXIII.

Calvin voulut attacher au ministère évangélique un orateur si bien à la mode et si bien ganté pour les auditeurs en culotte ou en jupon. Mais il éprouva quelque résistance de la part de ses collègues—Cop, ancien chanoine de Notre-Dame de Cluny, Raymond, ex-jacobin de Toulouse, et le régent Enoch, ministres et membres du consistoire. Ils s'opposaient à l'ordination d'un prieur si fraisé, si frisé, si poupon, faisant encore le damoiseau, chantant, avec ses cheveux grisonnants, les nymphes du Parnasse et les cupidons de toute la Grèce et de Rome païennes.

Calvin n'y regardait point de si près ! Il insista, et l'emporta. Bèze était ministre du saint Evangile ! (1) pour la plus grande gloire de Dieu et la purification de l'Eglise !. . . . .

V. *Son aménité envers les hérétiques.*—Bèze a écrit un traité, mais ce n'est pas un traité de clémence. Son livre : *Di Hæreticiis a Magistratu civili puniendis*, est un traité de théologie, où, pour prouver le droit du glaive magistral contre l'hérétique il a péniblement entassé tout ce que ses lectures lui ont fourni de textes sacrés et profanes contre ceux qui ne pensaient pas comme le réformateur. Sa conclusion est formelle :

"Si le magistrat n'a pas châtié l'hérétique jusque dans le sang, voici venir le disciple d'Osiander ou de Servet, qui s'en va prêchailler sur les toits et dans les carrefours. L'Eglise le chasse. Il fait de la propagande, du bruit, du désordre. Si on essaie de le réprimander, il dit : "Point de violence à la conscience !" Et le voilà, continuant son chemin en enrôlant des prosélytes. Que fera l'Eglise ? "Elle criera, dites-vous, au Seigneur, et le Seigneur l'écoutera." Mais celui qui a faim n'attend pas qu'un ange descende du ciel et lui apporte à manger comme à Elie ; il s'aide et cherche, s'il veut que Dieu vienne à son secours." Et il ajoute "que le sang de Servet l'antitrinitaire a été, par Calvin, saintement répandu." (2) Eh ! si l'Eglise romaine avait prêché cette doctrine à l'égard de Luther, de Zwingle, de Calvin et consorts, que serait-il arrivé ?. . . . . Si Bèze et Calvin revenaient à la lumière que diraient-ils des livres qui se vendent à Genève, en toute buiétude, contre la même Ste. Trinité et le même Jésus-Christ ?

---

(2) Consult. Audin. Vie de Calvin. t. II. p. 206.
(1) De Hæreticiis etc—Gen. 1570, p. 144 et seq.

Mais hommes et doctrines, tout change, dans le Protestantisme, au caprice du moindre événement!

En 1528, le moine de Wittemberg écrit à Linck: "En aucun cas, je ne puis admettre qu'on mette à mort les faux prophètes." (1)

Et quelques années plus tard; lorsque son église fut un peu mieux constituée, sans doute: "Chassez l'ange Gabriel lui-même, descendu du ciel, s'il vient annoncer un autre évangile que le mien, et livrez au bourreau le polisson et le séditieux." (2) Voilà de l'infaillibilité!

C'est ainsi que dans Bèze, comme dans Calvin, dans Zwingle, Luther et leurs disciples, la chair est émancipée, divinisée comme l'avait été la pensée. Le gland produit toujours le chêne.

II.

BUCER.—*Son caractère moral d'après lui-même et d'après les Protestants.*

Le sermon de Luther sur le mariage, son livre contre le sacerdoce, et celui de la captivité de Babylone avaient pénétré dans les cloîtres et faisaient sur le cœur et dans l'esprit des religieux relâchés de profondes impressions. Bien des nonnettes et force nonnets crurent pouvoir benoîtement quitter leur cellule. Bucer fut de ce nombre; c'est Osiander qui nous l'assure: "Plusieurs moines, au nombre desquels il faut compter Martin Bucer, après avoir lu le libelle *sur les vœux monastiques*, quittèrent leur couvent et embrassèrent la doctrine expurgée de Luther." (3) Pour croître et multiplier, suivant la parole du docteur de Wittemberg, il avait jeté loin de lui le froc, s'était retiré chez Franz de Sickingen, après avoir prêché contre le célibat, et enlevé une religieuse nommée Labenfels, dont il fit sa femme. (4) Il avait un ami intime, Antoine Firn, curé de St. Thomas à Strasbourg, qui monta en chaire un dimanche pour dire à ses paroissiens: "Il y a promesse de mariage entre demoiselle.... et Antoine Firn, curé de St. Thomas." (5) L'épouse de Bucer fut comme une vigne abondante: il en eût treize fils. (6) Sa race ne

(1) De Wette. t. III. Vie de Luther, p. 347.
(2) Com Luth, in Psalm, 71, t. V, Opp. Jen. p. 147.
(3) Cent 16 I c. 38. p. 88.
(4) Adami Vita Theol., p. 102.
(5) Trousch. Chron. m. 55, de Strasbourg t, II. p. 62.
(6) Osiand. l. c.

courait donc aucun danger de se perdre sitôt!.... Bucer a enlevé les applaudissements des Protestants, ses contemporains. C'était, à les entendre, "le plus grand maître qu'on ait peut-être jamais pu trouver dans le monde entier." (1) Le même auteur ne s'est point arrêté en si beau chemin; il lui a signé un certificat: "*homme très-saint et vraiment divin.*" (2) Or bien! cet homme très-saint et vraiment divin avait enseigné la théologie pendant vingt ans à Strasbourg; il fut ensuite appelé en Angleterre par le trop fameux Cranmer, comme l'instrument le plus propre à étendre dans ce royaume la nouvelle doctrine. Il s'y rendit en effet, et enseigna la théologie à Cambridge jusqu'à sa mort qui arriva dans la soixantième année de son âge. Il mourut de la peste. (3)

I. *Un échantillon de sa doctrine dogmatique.*—Il enseigne crûment que Dieu est le véritable auteur du péché. Voici ses paroles traduites en notre langue: "C'est Dieu qui a voulu que Pharaon n'obéit pas à ses ordres; c'est lui-même qui l'a déterminé à lui résister. Ainsi, Pharaon faisait ce que Dieu voulait qu'il fit; que dis-je? il ne faisait, il ne pouvait faire que ce que Dieu lui-même faisait en lui," et autres précieuses découvertes du même genre. (4)

Il dit encore dans un autre endroit: "Comment concevoir que Dieu ne veuille pas mon péché et qu'il n'en soit pas l'auteur? Si quelqu'un voyait un aveugle sur le point de faire un faux pas et dans la nécessité de tomber à moins qu'il ne lui prêtât le bras, et qu'il lui refusât cette assistance, n'est-il pas vrai qu'il aurait voulu sa chûte et en aurait été la cause? A combien plus forte raison Dieu n'est-il pas donc l'auteur de mon péché?.... Car c'est lui qui, dès le sein de ma mère, m'a créé avec cette perversité d'esprit, et dans cette nécessité de pécher." (5) C'est de la théologie libre-penseuse comme on le voit!

II. *Un échantillon de sa doctrine morale.* — Bornons-nous à rapporter ce que pensait cet homme très-saint et vraiment divin, par rapport au mariage et au divorce. Personne, peut-être, parmi les auteurs du Protestantisme et leurs disciples,

(1) Scripta Anglicana M. Bucer, en tête, 1577.
(2) Id. Ibid.
(3) Osiand, l. c.
(4) Enarrat in Epist. ad Romanos, c. 9, 1536, p. 394.
(5) Id. in cap. I, p. 94.

n'a surpassé Bucer en licence et en dévergondage d'opinions sur ce chapitre si délicat. Il étend la faculté de dissoudre le mariage et, par conséquent, de contracter de nouvelles noces pour tout cas d'impuissance survenu, après le mariage, à l'un ou à l'autre des époux; pour le cas d'homicide ou de vol, ou simplement même pour le cas où l'un des deux époux aurait pris part à une réunion ou à un banquet de personnes immodestes, et, de même, pour une maladie incurable, telle, pour les femmes, que les suites d'une couche malheureuse, ou, pour l'homme, l'état de folie, ou autre semblable; pour le cas où l'un des époux serait devenu inhabile à rendre le devoir conjugal. Dans tous ces cas et autres semblables, le très-saint et vraiment divin docteur, conclut que le divorce est légitime et qu'on peut contracter un nouveau mariage, "parce que cela, ajoute-t-il, est conforme à la parole de Dieu." (1) Voilà bien ce qu'est la Bible entre les mains du libre-penseur!

III. *Ses variations dans sa foi.*—Bucer, comme tous les autres Protestants, Luther, Zwingle, Calvin et leurs disciples, n'eut pas toujours le même symbole. Il passait d'une secte à une autre aussi souvent et plus qu'il changeait de chemise. Il fut d'abord luthérien, comme nous l'avons entendu de la bouche d'Osiandre, lorsqu'il quitta le froc pour embrasser la nouvelle Réforme. Après s'être attaché à Luther, qui triomphait d'une telle conquête, voilà que, tout à coup, il se donne au parti Zwinglien, comme il le déclare lui-même dans sa lettre au peuple de Nuremberg, où il traite les Luthériens de *fanatiques furieux.* (2) Si bien que Luther l'accuse de *perfidie,* comme l'atteste Fabricius. (3) Toutefois, il ne tarda guère à rentrer dans le parti de Luther, en professant de nouveau le dogme de la présence réelle, et en demandant pardon à Dieu et à l'Eglise d'avoir fait accroire à un grand nombre de dupes la doctrine Zwinglienne. (4) Outrés de ce changement et de cette apostasie, les bourgeois de Zurich lui écrivirent de ne pas abandonner la vérité manifeste qu'il avait défendue par

(1) On peut voir le texte latin dans son ouvrage *De Regno Christi,* dédié au roi Edouard VI, et que Nicolas Carre disait contenir l'effigie la plus absolue et la plus parfaite que possible de la véritable doctrine chrétienne. *Epist. ad J. Checo, de Marti Bucero.*
(2) Bucer. in Epist ad Nuremb.
(3) In Lutheri, loc. com. Magdeburg, 1594, clas. V. c. 15, p. 59.
(4) Lavater, Hist. Sacramont. an 1527, fol. 2, A.

tant de raisonnements et de discussions, pour passer de nouveau au dogme superstitieux de la présence réelle de Jésus-Christ. C'est Hospinien qui le rapporte, (1) et Lavater confirme ce récit en disant que Bucer avait quitté les Zwingliens, auxquels il était auparavant fort attaché, et qu'il avait servis avec beaucoup de zèle, mais que, pour faire sa cour à Luther, il avait, dans ses commentaires sur Saint Mathieu et Saint Jean, rétracté la doctrine dont, précédemment, il s'était fait le champion. (2) Plus tard, trouvant plus expédient de nier la même présence réelle, il repassa au Zwinglianisme, quand il fut arrivé à Cambridge, comme l'attestent les mêmes auteurs. (3) Enfin, pour contenter tous les partis, Luthériens, Zwingliens, Calvinistes, Anglicans, etc., Bucer eut recours à des formes ambiguës que chacun, à quelque secte qu'il pût appartenir, pouvait interpréter comme favorables à sa croyance. (4) C'est, sans doute, en vue de ce perpétuel changement de symboles et de sectes, que quelques écrivains ont affirmé de lui qu'il finit par se faire *juif tout de bon.* (5) Tel est ce *maître le plus grand* qui ait jamais pu se trouver dans le monde entier, cet homme *très-saint et vraiment divin.* Les saints du Protestantisme sont tous formés sur le même type, seulement à ce type il manque deux choses: *le Christianisme* d'abord, et ensuite *la moralité.*

---

(1) Hosp. Id. Ibid., fol. 177.
(2) Lavater, Id. Ibid., fol. 31,-6.
(3) Id. Ibid. fol. 37. Schlusselburg. Theol. Calvin, l, 2, t. 6.
(4) Vossius. Ep. 457. p. 103.
(5) Schlusselb. Theol. Calvin, l. 2, t. 6.

CHAPITRE VII.

S'il est honnête et chrétien le caractère moral de Henri VIII, et de ses co-opérateurs Cromwell, Cranmer et Elizabeth.

Placé entre l'émancipation de la chair et l'émancipation de l'esprit, se donnant la main derrière lui, Henri VIII devait aller loin, bien loin dans le crime et l'infamie.

" Lorsqu'il eût appris avec certitude, lui si violent dans sa colère, que le Pape Clément VII ne consentirait jamais à ce que le prince se séparât de son épouse pour en prendre une autre, il s'adressa aux évêques de son royaume, dont le consentement fut arraché en partie par violence, en partie par la conséquence des doctrines qui, de l'Allemagne, s'étaient répandues en Angleterre. Le mariage eut lieu en 1532, et Henri se détacha de la communion romaine, et se fit conférer en 1534, la suprématie épiscopale par un parlement qui, à cette époque, dépendait entièrement du monarque..... Il y eut des Catholiques qui osèrent s'opposer aux entreprises du Souverain. De ce nombre furent Jean Fisher, évêque de Rochester, et le Chancelier Thomas Morus, qui furent martyrs de leur opposition." (1)

1. *Ses douces aménités.*—Henri VIII est donc Pape glorieusement régnant pour le salut éternel de la nation anglaise. Voyons comment il pratique la doctrine des indulgences. A part de l'évêque Fisher et du chancelier Morus, comptons ses assassinats pour en savoir le nombre : "Marié à l'âge de dix-huit ans, il n'eut d'autre femme que Catherine, durant l'espace de vingt-deux années ; mais il en eut six nouvelles pendant les douze dernières de sa vie. (Juste une tous les deux ans de son pontificat.) Il fit trancher la tête à deux ; la troisième mourut en couches ; il divorça avec deux autres ; pour la sixième, il n'eut pas le temps de la faire mettre à mort. Avant son premier divorce, il n'était point sanguinaire. Dans toute cette première partie de son règne, il n'avait fait mourir que quelques gens du peuple, et deux gentilshommes.

(1) Henke t. VII. pages 126-136, cité par Hœninghaus, c. VII, p. 277.

A partir de son divorce et de son schisme, on ne saurait compter le nombre de grands personnages qu'il immola. Les registres publics font mention de trois ou quatre reines, de deux princesses, de deux cardinaux, dont l'un, du moins, fut exécuté, de douze ducs, ou comtes, ou marquis avec leurs fils, de dix-huit barons ou chevaliers, de treize abbés ou prieurs, de soixante-sept moines ou prêtres, et d'un nombre presque infini d'autres, tant nobles que roturiers." (1)

Le témoignage qui suit corrobore la vérité de celui qui précède, et ajoute au portrait du tyran un nouveau caractère d'infamie : "L'œuvre sanguinaire, une fois commencée, marcha d'un pas rapide. Tous ceux qui refusèrent le serment de suprématie furent considérés comme des traîtres, traités comme tels, et mis à mort avec une cruauté sans égale." (2) Nous avons nommé le chancelier Morus et l'évêque Fisher ; voici ce qu'on dit de ces grands hommes, et pourtant si indignement traités par un roi qui leur devait tant en récompense de leurs services, de leurs conseils et de leur entier dévouement.

"Thomas Morus était le protecteur zélé des sciences qui commençaient à refleurir, l'adversaire décidé d'un clergé corrompu, l'ennemi ardent des ténèbres où l'Europe était plongée (on voit que c'est un Renaissant qui parle.) Mais, dès que la fausse lumière d'une doctrine dite *évangélique* vint luire en Angleterre, dès que Luther et ses partisans commencèrent leur réforme en Allemagne, Thomas Morus se montra le défenseur le plus habile de l'Eglise Romaine. Il s'opposa, comme Erasme, mais avec plus de force et d'énergie, aux nouveautés des théologiens allemands, et devint le défenseur zélé des dogmes de l'Eglise Catholique. Aussi, le voit-on plein de courage et de gaîté, et tel qu'il s'est montré dans tous les actes de sa vie, affronter les orages qui éclatent de toutes parts. Sa mort ne fit que sceller le triomphe des croyances qu'il avait conquises par les efforts laborieux de son intelligence." (3)

Au récit des derniers moments du chancelier, Henri, épouvanté, se leva de table en criant à Anne Boleyn : "C'est vous

---

(1) Devonzati. histoire du Schisme d'Angleterre, éd de 1837, page 63.
(2) Cobbet. Lettres sur la Réf. t. 1, page 94.
(3) Adolphe Müller. In den Theol. Studien and Critiken, 1830, t. 4, p. 904

qui l'avez tué." (1) Mais bientôt, rentré dans son cabinet, il prit une plume pour outrager le martyr. "L'ancien ministre, écrivait-il, est mort convaincu de haute trahison contre le roi, l'Etat et le Gouvernement." (2) "Mais l'Europe ne crut pas au témoignage de Henri: partout se manifesta une vive indignation contre le meurtrier de cette noble victime, et les yeux mêmes qui n'avaient jamais vu Morus se couvrirent de larmes." (3) "A Londres, on ne pleurait pas, on n'écrivait pas, car l'œil tremblait et le doigt aussi, dit Erasme, comme si sous chaque pierre était caché un scorpion." (4)

"L'évêque Fisher était également distingué sous le rapport de l'érudition, de la piété et des mœurs. De tous les conseillers intimes du roi défunt, c'était le seul qui vécût encore. La grand'mère de Henri, après avoir survécu à son fils et à sa fille, conjurait le jeune roi d'écouter toujours les conseils d'un prélat aussi savant, aussi pieux et aussi vénéré. Pendant longtemps le roi avait coutume de dire qu'aucun prince ne pouvait se glorifier de posséder un sujet comparable à l'évêque Fisher. Au conseil, il le prenait par la main et l'appelait son père: marques de faveur et d'attachement que l'évêque payait par un zèle et un dévouement qui ne connurent d'autres bornes que celles que lui traçait son devoir envers Dieu et envers la patrie. Sa conscience lui prescrivit de s'opposer, comme Morus, au divorce du prince. Après avoir langui en prison pendant quinze mois, comme le plus grand criminel, privé de nourriture et comme enseveli dans un cloaque, il fut envoyé au supplice. Le tyran fit ainsi mourir sous la hache celui que naguère il appelait son père. Les pieds déchirés, la figure souillée de la boue fétide des prisons, le corps à peine caché par quelques haillons, il fut traîné au supplice et abandonné, comme un chien, aux regards des passants." (5)

A force de larmes, le saint vieillard parvint à obtenir une plume et un chiffon de papier. C'était pour tracer de sa main tremblante ces quelques lignes à Cromwell:

"Ayez pitié de moi, vieillard de soixante-dix ans; je n'ai ni

---

(1) Thou art the cause of this man's death.—British Biography, t. 11, p. 97.
(2) Mss. Ms. Brit., Titus, B. 1, p. 536.
(3) Erasme.—Epist, ad Corvin.
(4) Id. Epist. Lotomo.
(5) Cobbet l. c., t. 1, p. 94.—Biographie Britan. art. Fisher, vol. 111, p. 1733. —Tytler p. 342-43.—Strype, t. 1, p. 196.

chemise, ni linge, ni vêtements ; ma nudité me fait honte.... Deux grâces encore que je vous demande : la première, c'est de me laisser voir un prêtre auquel je puis me confesser à l'approche des jours de Noël ; la seconde, qu'on me prête un livre d'heures pour faire mes prières en ce saint temps, et réconforter mon âme : tout cela, accordez-le moi par charité. Que Notre-Seigneur vous donne une bonne année, comme vous pouvez la désirer. De la Tour, le 22 décembre, 1534 : écrit de la main de votre pauvre serviteur." (1)

C'était la prière et l'expression de Servet, qui, enfermé dans les prisons de Genève, criait à Calvin : "Les poux me mangent tout vif ; c'est grande cruauté que je n'aie congé de sortir seulement pour remédier à mes nécessités."

Mais le théocrate qui régnait à Londres resta sourd aux prières de Fisher, comme le théocrate de Genève aux lamentations de Servet.

A Florence, Machiavel, après avoir trempé dans la conspiration de Bascoli contre les Médicis, attendait aussi en prison le châtiment de sa révolte, quand Léon X prit pitié du secrétaire de la république, dont il fit briser les fers. (2) Cela montre que les papes de Rome s'entendent en clémence bien mieux que les papes de partout ailleurs.

Arrivé au lieu de supplice, il s'écria : "Je meurs pour notre sainte foi, priez pour moi. Mon Dieu, prenez mon âme et sauvez le roi et son peuple." Alors il s'agenouilla et, d'une voix exultante, il chanta : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur*, et posa sa tête sur le billot. (3)

La tête fut ramassée et placée sur le pont de Londres, où, pendant cinq jours, elle fut exposée à la curiosité publique. La légende raconte que la figure, préservée de corruption, parut se colorer d'un incarnat surnaturel, et que ses lèvres vermeilles semblaient s'entrouvrir pour parler, comme on le dit de celles de quelques grands martyrs. (4) Henri eut peur que la bouche du saint ne s'ouvrit, et il fit jeter la tête dans la Tamise. (5)

---

(1) Biograph. Britan. art Fisher, vol, III, p. 1933. Tytler l. c., p. 342-43.
(2) Voyez Audin : Hist. de Léon X.
(3) Vie de Fisher par Richard Hall, D.—Newcourt's Report t. 1,—Dodd's Church History t. 1.
(4) Dodd's id, ibid. t. 1, p. 161,
(5) State Papers.

II. *Henri et la mort de Catherine, son épouse délaissée.*—Catherine, l'épouse du roi, était en prison à Bugden (Buckden,) dont les brouillards épais usaient lentement en elle les sources de la vie. Ce qu'il aurait fallu à cette fille de l'Espagne, c'était l'air des montagnes et le chaud soleil de la Castille. Mais on comptait à Greenwich, pour la tuer, sur l'atmosphère empestée du Lincolnshire, et, pour hâter l'action meurtrière du climat, on avait la cruauté de la tourmenter jusque dans sa prison. Que vont faire les messagers du prince dans cet asile de la douleur? Ecoutez; ils vont vous l'apprendre:

"Nous lui avons signifié qu'elle cessât de se nommer la femme du roi depuis que les liens qui l'unissent à Votre Grâce (c'est au roi qu'ils s'adressent) ont été légalement rompus; depuis que le prince a donné sa main à Anne Boleyn, et que le ciel, Dieu soit loué, a daigné bénir cet hymen. Et Catherine s'est mise en colère et a répondu "qu'elle était la femme et non la sujette du roi, et que, jusqu'à la mort, elle porterait un titre qu'elle a reçu en face des autels. (1)

La reine se sentait mourir à Bugden. Elle essaya d'apitoyer son royal geôlier par de nouvelles prières, et le roi, fatigué de ces plaintes, prescrivit à Cromwell de la reléguer à Fotheringay-Castle, la résidence la plus insalubre de toute l'Angleterre! Quand on vint lui signifier l'ordre du roi, Catherine fondit en larmes, et déclara qu'on ne la conduirait que la corde au cou à cette horrible demeure. Henri voulut être obéi: le duc de Suffolk partit de Londres pour exécuter les ordres du prince. C'est de Bugden qu'il écrit au duc de Norfolk, membre du conseil privé: "J'ai trouvé ici la femme la plus entêtée qui jamais ait existé. Ce n'est que par la force que nous la transporterons à Somersome. Nous attendons le bon plaisir de sa majesté. Nous avons eu toute la peine du monde à faire prêter le *nouveau serment* aux gens de Catherine." (2) "Le médecin et l'apothicaire furent autorisés à rester près de la reine; mais Abel, son confesseur qui parlait l'espagnol, fut renvoyé." (3)

Il est glorieux pour une femme d'avoir triomphé du despote le plus ingénieux et le plus cruel qui ait encore porté une couronne. On dut renoncer à employer la corde pour traîner

(1) State Papers.—Agnes Strickland, l. c, t. IV. p. 133.
(2) Agnes Strickland, vie des reines d'Angl. t. IV. p. 123.
(3) Id, Ibid. p, 136.

Catherine à son nouveau domicile. Après un long examen, le roi proposa le château de Kimbolton, que la reine infortunée ne connaissait pas, et dont le séjour était mortel, surtout aux phthsiques. (1) La princesse y fut conduite en 1535. Des cinq mille livres qu'elle devait toucher comme veuve du prince Arthur, c'est à peine si le trésor royal lui en payait la quart. Il arriva même plus d'une fois que la fille de Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne, resta sans un seul angelot. (2)

Henri VIII et sa cour ne s'étaient pas trompés : Kimbolton devait avoir raison de cette reine obstinée (3) à conserver son titre d'épouse du roi régnant. Elle sentit bientôt, au froid qui glaçait ses pieds, que sa dernière heure allait sonner. Cherchant autour de son lit, et, comme à travers les ombres de la mort, sa fille Marie et fille aussi de Henri VIII, et ne la voyant pas, elle l'appela, Mais l'enfant ne répondit pas à la voix de sa mère. Alors l'agonisante fit demander au roi la permission d'embrasser, et bénir pour la dernière fois, avant de paraitre devant Dieu, Marie, sa fille bien aimée. Ni la prière de la mère mourante, ni celle de la fille désolée ne furent exaucées. (4) Ainsi, cruellement trompée dans ses espérances, elle dicta ses adieux à son mari :

" Mon seigneur et mon époux bien aimé, l'heure de la mort approche, et je ne puis plus vous donner d'autre témoignage de mon amour qu'en vous avertissant que le salut de votre âme doit passer avant les biens méprisables de ce monde, avant le soin de ce corps mortel, pour lesquels vous m'avez causé bien des peines et qui vous ont attiré bien des soucis. Je vous pardonne ! et prie Dieu de vous pardonner ! Je vous recommande Marie notre fille ; soyez pour elle un bon père... En ce moment, Dieu m'est témoin qu'il n'est pas de consolation que je préférasse à celle de vous revoir." (5)

Cette lettre, dont une copie fut envoyée à l'ambassadeur de Charles-Quint, parvint au roi le 30 Décembre. Ses yeux, dit-on, se mouillèrent de larmes. Mais peut-on croire aux larmes d'un tel époux que Henri VIII ? ainsi qu'au messager qu'il envoya porter des paroles de consolation à la mourante ?

---

(1) Encycloped. Britan. Art. Catherine.
(2) Holingshed's Chronicle. vol. 1, p. 217.
(3) A situation considered to have been particularly noxious to her health. —Encyclop. Britan.
(4) Poli. Apol. p. 162.
(5) La lettre est dans Agnes Strickland t. IV, p. 140, 141.

Le 7 Janvier, Bedingfeld, qui ne bougeait pas de la chambre de l'agonisante, écrivait à la cour: "Ce matin, sur les dix heures, my lady a reçu les saintes huiles et, à deux heures après-midi, elle a rendu son âme à Dieu..... Nous sommes sans argent; envoyez-nous en." (1) A deux heures, dit un contemporain, "Catherine échangea un séjour de troubles pour le calme de la vie des cieux; un époux terrestre qui l'avait répudiée pour un époux divin qui ne la quittera jamais, et près duquel elle reposera dans une gloire éternelle." (2)

On ouvrit un petit tiroir où le testament de l'infortunée reine et épouse d'Henri VIII était renfermé; Catherine demandait à son bon maître qu'elle fût enterrée au couvent des Observants (franciscains réformés;) que de bonnes âmes allassent en pélerinage à Notre Dame de Walsingham, et que, sur la route, on distribuât en son nom vingt nobles aux pauvres. De ses robes que le roi avait gardées, qu'on en fit des ornements d'église. (3) Elle priait son mari de donner le collier qu'elle avait apporté d'Espagne, à sa fille Marie. Aucun de ses amis, et ils n'étaient pas peu nombreux, n'était oublié. Que de tristes réflexions fait naître la lecture de ce testament!

Le roi tyran n'exécuta aucune des volontés de la mourante. Il ne voulut jamais se dessaisir d'une seule des robes de Catherine, et Anne Boleyn s'écriait: "enfin je suis reine," dans un moment de joie qu'elle aurait mieux fait de comprimer. (4) Elle était reine! mais ce ne devait pas être pour longtemps! Dans tout le monde catholique la mort de Catherine fut regardée comme une calamité. Voilà l'histoire! Mais l'époux est-il un époux chrétien? Il faut être bien dégradé pour le soutenir!

III. *Henri VIII et sa seconde femme.*—La Providence ne permit pas à Anne de Boleyn de jouir longtemps du trône qu'elle avait usurpé au mépris de toutes les lois divines et humaines. Elle fut punie par où elle avait péché. Son teint s'était fané, ses grâces premières avaient disparu et le roi débauché avait déjà toute prête une jeune fille qu'il voulait mettre à sa place. Anne fut accusée d'entretenir des liaisons adultères avec

(1) Cromwell's Correspond. Mss. in the Chapt. House Westm. B.
(2) D. Harpsfield.
(3) Strype's Memorials, t. 1, p. 252-53.
(4) Mrs. Thomson, t. 11, p. 310.

Brenon, Norris, Weston, officiers de la cour, avec Smeaton, musicien du roi, et même avec son frère, le vicomte de Rochefford.—Le 25 Avril, 1530, une commission formée du lord Chancelier Audley, des ducs de Norfolk et de Suffolk, des comtes d'Oxford, de Westmoreland, de Sussex, de lord Sands, de Cromwell, Secrétaire d'Etat, de dix Chevaliers, dont sept étaient juges, s'assembla secrètement par ordre du roi à Westminster (1) pour examiner les charges portées contre la reine. Le comité dont le père d'Anne faisait partie, reconnut qu'il existait des preuves suffisantes pour accuser la femme de Henri. (2) Anne est-elle coupable ou innocente? Nous ne chercherons pas à élucider la question. Les complices vrais ou supposés ont subi la peine de leur crime vrai ou imaginaire.

Le 10 mai, l'acte d'accusation ou *indictment*, dressé le 25 Avril précédent, fut soumis au grand jury de Kent et de Middlesex, réuni à Westminster. Ce grand jury, formé de sept juges et de seize jurés, déclara, après examen de l'indictement, que la reine et les autres accusés étaient coupables. (3)

Anne monta sur l'échafaud. Un spectacle qui parut faire sur elle plus d'impression que son supplice, ce fut la vue de tous ces courtisans, qui par ordre du roi, garnissaient la pelouse où s'élevait l'instrument fatal. La reine reconnut là le duc de Suffolk, un de ses plus ardents ennemis; le duc de Richmond, le fils naturel de Henri; Cromwell, ingrat serviteur dont le fils avait épousé la sœur d'Anne Seymour, la future reine d'Angleterre. Un domestique de Charles-Quint ne put obtenir la permission d'assister aux derniers instants de la reine mourante. Elle détacha elle-même, après avoir repoussé l'assistance du bourreau (4) son chapeau et son collet, qui pouvaient empêcher l'action du glaive, couvrit ses cheveux d'un serre-tête et s'adressant à ses femmes: "Je vous remercie, dit-elle, de vos soins que je voudrais pouvoir récompenser. Vous ne m'oublierez pas; vous serez fidèles au roi et à celle qui sera votre reine. Estimez votre honneur plus que

(1) British Mus. Mas. Brich. No. 420.
(2) Mackintosh.—Lingard.
(3) Burnett. t. II, p. 53.
(4) Gratianus de Casibus virorum illust. Lutetiæ, 1680, p. 270.

votre vie, et dans vos prières au Seigneur Jésus, n'oubliez pas d'intercéder pour mon âme." (1)

La reine s'agenouilla, ramena pudiquement sa robe sur ses pieds, se laissa bander les yeux, et posa sa tête sur le billot (2) en murmurant: "Seigneur Jésus, ayez pitié de moi." La hache tomba; la reine était au tribunal de Dieu.

En ce moment, un chasseur, de forte stature, était assis sous les branches de la forêt d'Epping, entouré d'une meute de chiens et de nombreux piqueurs. Il penchait la tête, prêtant l'oreille au moindre bruit du vent. Tout à coup l'air fut ébranlé par le bruit du canon tiré dans le lointain. "A cheval, dit-il, en faisant effort pour se relever, c'est fini! attachez les chiens et partons." (3)

A Wolf-Hall, dans le Wiltshire, une fille arrangeait sa parure de fête, sa robe blanche, son chapeau, son voile et son bouquet, car elle devait se marier le lendemain.

Le chasseur c'était Henri VIII, pape nouvellement imposé à l'Angleterre; la jeune fille, c'était Jeanne Seymour, la maîtresse du roi. Le lendemain du supplice d'Anne Boleyn, le 20 mai, Henri conduisait son amante à l'autel, et la prenait pour femme. La cérémonie fut célébrée dans l'église de Tottingham, en présence de quelques membres du conseil privé.

Le corps de la reine décapitée fut relevé par les pieuses femmes qui l'avaient accompagnée au supplice, lavé, recouvert d'un linceul blanc, déposé dans une bière d'orme qui l'attendait au pied de l'échafaud, et enseveli dans la chapelle de Saint Pierre ès liens. (4) Point de cierges sur l'autel, point de drap noir sur les murs de la chapelle, point de prêtre dans l'église, point de prières pour l'âme de celle qui, trois ans auparavant, avait vu poser sur sa tête, par la main d'un archevêque, la couronne d'Edouard le Confesseur. Un évêque trouva même moyen d'insulter au cadavre encore chaud de celle dont il avait été le chapelain. "Comme cette femme m'a trompé." (5) Que faisait l'époux au moment des funérailles? Il était aux noces, et non à celles de quelqu'autre, mais aux siennes! Tel est le Christianisme à la nouvelle façon et la moralité qu'il inspire.

---

(1) Constantyne, Arch. et Excerpta Historica, p. 265.
(2) Wyatt's. Life. in Strawberry Hill. Mss.
(3) Nott's Life of Surrey, p. 25.
(4) Sir John Spelman's Notes in Burnet.
(5) Bishop Shaxton, letter to Cromwell. Mss. Aths. c. x p. 200.

IV. *Henri VIII et sa troisième femme.*—Les joies matrimoniales du roi avec sa troisième femme ne furent pas de longue durée. Seize mois après son mariage royal, Jeanne Seymour ressentit les premières douleurs de la maternité. Les médecins aperçurent bientôt sur la figure de la jeune femme les signes d'une mort prochaine. Ils ne s'étaient pas trompés. Jeanne accoucha, le 12 octobre, 1537, d'un enfant qui fut baptisé sous le nom d'Edouard. Sa mère mourut peu de jours après. Henri VIII pleura-t-il la mort de son épouse? On le dit, mais il n'y a rien de certain. Si Jeanne avait vécu quelques années ou seulement quelques mois de plus, qui sait si le bourreau de Calais n'aurait pas été appelé à faire une seconde fois le voyage de Londres pour venir trancher la tête à une reine, femme du pape, défenseur de la foi en Angleterre?

V. *Si le veuvage du roi fut bien long.*—La preuve que Henri VIII n'avait pas pleuré très-amèrement la mort de sa défunte épouse, c'est son veuvage qui ne dura que deux mois. Sa femme était à peine refroidie dans la tombe qu'il demanda la main de Marie de Lorraine, dont l'esprit et surtout l'embonpoint l'avait charmé. Mais Henri succombait en marchant, sous le poids d'exubérances charnues et ses cheveux grisonnaient à vue d'œil. Marie lui préféra Jacques V, roi d'Ecosse, qui était dans la fleur de l'âge et de la beauté. Après plusieurs refus qu'il essuya de la part d'autres princesses, Henri porta ses vues sur Christine, duchesse de Milan. "Dites au roi d'Angleterre, répondit la jeune fille, que si j'avais deux têtes, je pourrais en risquer une; mais je n'ai que la mienne, et j'y tiens." (1)

VI. *Henri VIII et sa quatrième femme.*—Cromwell connaissait à merveille les goûts et les besoins de son prince; il lui vint donc en aide pour lui chercher une épouse. Cette fois, ce fut en Allemagne qu'elle fut trouvée. Anne de Clèves était son nom. Cette alliance, faisait remarquer le ministre, devait être avantageuse à l'Angleterre, et l'esprit, comme le cœur du monarque, s'enflammèrent, pour cette raison, d'un amour très-ardent. (2) Cromwell tenait en réserve un autre argu-

(1) Mad. Prus., Hist. des six femmes de Henri VIII. Ce travail est inséré au journal des demoiselles, 1849.
(2) Burnet. t. II. p. 238.

ment tout aussi capable de triompher en cas d'irrésolution, chez le monarque sensuel ; c'était le portrait de la princesse, peint sur ivoire par Hans Holbein. Anne avait vingt-quatre ans ; le peintre en avait fait une véritable beauté de Souabe : (1) la peau blanche, les cheveux bouclés, les lèvres épaisses et dorées, un air de vie dans les traits, des chairs riches de coloris et de santé.

Le roi séduit et trompé fit demander la princesse par une riche ambassade. L'électeur de Saxe n'approuva pas d'abord le mariage, mais Cromwell l'eût bientôt décidé favorablement, car il tenait à marier son roi à une princesse luthérienne. Quelques mois se passent en négociations ; Cromwell continue d'enflammer les désirs de son monarque par la description des attraits imaginaires d'Anne de Clèves : "Tout en elle est beau, écrivait-il au prince fou de désir, la figure comme le corps." Christophe Mount, ambassadeur anglais, affirmait qu'Anne était aux autres princesses du pays ce que le soleil d'or est à la lune d'argent. Les ministres courtisans connaissent le faible du roi : ils ne font venir les qualités de l'âme qu'après les attraits du corps. (2)

Le bruit se répand que la princesse arrive à Douvres, le 31 décembre 1539. Le roi part déguisé et impatient de voir, sans être vu, cette beauté germanique. Une taille mal proportionnée, des traits grossiers, des manières communes, voilà ce qui frappa les regards du royal et papal prétendu qui recula sans se faire annoncer, en murmurant à l'oreil d'un courtisan : "C'est une vraie cavale flamande." (3) Il se retira sans avoir le courage de remettre à la princesse les présents de bonne année qu'il avait apportés : une fraise, une fourrure de martre Zibeline et un manchon. (4)

Henri VIII avait été trompé : il s'en était aperçu car il s'était écrié : "Elle n'est pas belle comme on le disait." (5) Mais il fallut qu'il se résignât. La cérémonie nuptiale eut donc lieu le 6 janvier 1540, cérémonie triste et froide où le cœur du monarque n'était pour rien, où même il était opposé.

Anne élevée à la royauté ne s'occupait que de couture et de

---

(1) Vass. t. II. p. 578.
(2) Brit. Mus. Vital, B XXI. p. 86.
(3) Mortenelli, Hist. d'Anglet. 1771, t. II, p. 206. Burnet et tous les historiens rapportent le propos.
(4) Strype. t. I, p. 307.
(5) Hall, le chroniqueur qui a décrit minutieusement l'entrée triomphale, p. 833 et suivantes.

broderie : elle ne possédait aucun de ces arts d'agrément qui ont le privilége de captiver un mari volage : elle ne savait ni danser, ni chanter, ni peindre : d'anglais et de latin, elle n'entendait pas un mot ; en sorte que ses matinées entières se passaient sans qu'elle pût échanger une seule parole avec son royal époux. (1) Ce fut un bonheur pour cette femme épousée à contre-cœur et bientôt délaissée. Avec l'ignorance de l'idiôme anglais, elle n'entendait pas du moins les mauvais propos des courtisans et les grossières plaisanteries du nouveau marié contre une femme dont le tort impardonnable était de n'être pas jolie.

La disgrâce de Cromwell arriva sur ces entrefaites. Aussitôt le roi donna ordre de reléguer Anne à Richmond, pendant qu'à Greenwich on faisait semblant de veiller sur la santé d'une femme dont on cherchait à calomnier la vertu. C'était Henri lui-même qui se faisait l'écho de bruits injurieux dont mieux que personne il connaissait la fausseté. (2) Ne pouvant l'accuser avec quelque apparence de raison, il résolut de rompre son mariage en recourant au clergé pour un divorce. Il n'eut pas de peine à être exaucé. Cent soixante prêtres et docteurs en théologie établissent que le mariage est nul parce que la mariée ne ressemble pas au portrait qu'un peintre en a fait ; qu'il est nul bien qu'il ait été célébré à l'église devant de nombreux témoins, parce que le mari abusé par les louanges hyperboliques données à la beauté de sa fiancée, a dit oui de bouche mais non de cœur ; qu'il est nul bien que les deux époux n'aient eu pendant six mois que le même lit ; qu'il est nul enfin parce qu'un empêchement tout physique que ce clergé médecin connaît, ne permettait pas à l'union d'être féconde ! C'est toujours le *crescite et multiplicamini* du nouvel évangile. (3)

Comment fermer la bouche d'Anne de Clèves ? Voici : le chancelier, le duc de Norfolk, le duc de Suffolk, l'évêque de Southampton et autres, se rendirent le 11 juillet auprès de la reine pour lui signifier l'acte qui prononçait la dissolution de son mariage. On lui promettait d'abord 5,000 marcs (4) pour prix de sa résignation, le titre de sœur adoptive du roi, de riches présents et une pension de 4,000 livres. Anne, qui

(1) Sir Anth. Brown's Depos.—Strype, App. t. 1, p. 462.
(2) Burnet—Herbert.—State Papers.
(3) State Papers. t. 1. p. 625-637.
(4) Id.. t. 1. p. 642.

n'avait à la cour ni conseiller, ni protecteur, et qui avait peur de l'échafaud, se soumit sans murmurer, aux volontés de son maître. (1) Peu de mois après, le roi fut assailli de terreurs. On publiait que la reine était accouchée d'un garçon qu'elle avait eu de Henri. Le conseil s'assembla et donna ordre de rechercher ces mauvaises langues, auteurs d'un bruit si offensant pour Sa Majesté et si contraire aux stipulations du clergé. L'enquête dura longtemps, et ne produisit aucune charge contre les personnes inculpées. (2) Anne mourut en 1577, dans le sein de l'église catholique.

VII. *Henri VIII et sa cinquième femme.* — Cromwell avait tramé le mariage du roi avec la princesse Allemande, mais Cromwell n'était plus. Le duc de Norfolk avait hérité de son crédit sur l'esprit du prince, et il s'en servit pour hâter le mariage de Catherine Howard, sa nièce, avec le roi défenseur de la foi, comme de la chasteté des femmes!..... Catherine descendait de cette glorieuse race des Howard, qui a fourni à l'Angleterre tant de héros, en tout genre. (3) Les pairs, connaissant le côté faible de leur Souverain, vinrent le prier, au nom du bonheur de ses peuples, de contracter un cinquième mariage, dans l'espoir que le ciel le bénirait et le rendrait fécond. Un mois après Catherine fut présentée au peuple comme reine. Il n'y eut cette fois ni cérémonie solennelle, ni couronnement pour la nouvelle reine. Un peu de honte de tant de mariages, et un peu les dépenses que le prince avait faites pour recevoir une femme qu'il n'aimait pas avaient été cause de cette modeste économie.

Catherine, comme toutes ses devancières, achetait bien cher son diadème; elle allait être condamnée à suivre un maître capricieux, à soigner les rebutantes infirmités d'un lépreux, à amuser un despote tourmenté par l'insomnie et les remords, à vivre dans le sang et les larmes.

Henri était heureux, comme il ne l'avait jamais été. Il se croyait aimé de sa nouvelle compagne, et peut-être l'était-il. On le surprit même un jour rendant des actions de grâces au ciel qui lui avait donné sur ses vieux jours une compagne si douce et si fidèle. (4) Le roi promenait son épouse dans tous

(1) Id., t. 1, p. 637-638.
(2) Id., t. 1, p. 697-698-701-706.
(3) Quarterly Review, vol. XIII.
(4) Burnet. t. II, page 341.

ses voyages pour la montrer aux populations des villes et des campagnes. On eût dit que le caractère du monarque s'était adouci au contact de la jeune reine. Le sang cessa un moment de couler.

Les jours s'écoulaient dans les plaisirs; le roi et la reine étaient en voyage dans le Yorkshire. Tout à coup, un misérable nommé Lassells, vint trouver Cranmer pour lui confier un secret. Il tenait, disait-il, de sa sœur, autrefois au service de la duchesse douairière de Norfolk, et maintenant mariée dans le comté d'Essex, que Catherine, avant son élévation, avait accordé, "pendant une centaine de nuits," ses faveurs à un gentilhomme, appelé Dorham, et alors page de la noble dame. (1)

Que fait le primat?—Sur une confidence dont il n'a pas scruté le motif, sur le témoignage d'un homme qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu, sur une dénonciation qui n'a d'autre motif que le fanatisme de secte ou l'appât d'une récompense, il va tout confier à ses amis, le chancelier et lord Hertford, et tous trois prennent la résolution de s'assurer de Lassells, et de prévenir le Souverain.

Le couple royal était à Hampton Court. Il communia le jour de tous les Saints, en présence de Cranmer. A l'issue du service, Henri remercia Dieu du bonheur dont il jouissait, et dit en riant au primat qu'il n'avait jamais été si heureux en amour et en ménage. (2) Le lendemain le roi entendait la messe, quand l'archevêque lui remit une lettre cachetée. Le roi semblait d'abord ne pas croire aux accusations qu'elle contenait; mais peu à peu le doute s'éleva dans son âme. Le garde du petit sceau fut enjoint de faire une enquête immédiate, mais en respectant l'honneur de la reine. (3) Lassells fut interrogé; il répéta en conseil tout ce qu'il avait dit à l'archevêque. Dorham vint à son tour, qui avoua toute la passion que lui avait inspirée Catherine, et toutes les faveurs qu'il en avait obtenues. (4)

Alors, pour arracher à la reine son secret, le roi envoya Cranmer: l'archevêque avait ordre de dire à la reine, que si la loi était inflexible, le cœur du prince était miséricordieux, et de lui promettre, au nom du prince, l'oubli du passé, pourvu

(1) Herbert. page 471-488.
(2) Acts of the Privy Council.
(3) Id ibid. t. VII, p. 354.
(4) Mad. Pius, Catherine Howard. Les six femmes de Henri VIII.

qu'elle confessât toutes ses fautes (1) "Oh merci ! merci à sa gracieuse Majesté qui a pris pitié de moi, s'écria Catherine, trompée et hors d'elle-même, et qui daigne accorder à son in indigne servante, plus encore qu'elle n'aurait jamais osé demander." (2) Elle se remit un moment, reprit ses sens, puis tomba dans un délire furieux qui fut suivi d'un accès spasmodique, dont le témoin ne peut parler sans attendrissement. La reine fut exilée à Sion-House, palais qui appartenait à l'évêque de Londres. Trois appartements furent mis à sa disposition; mais on en avait enlevé les tapis royaux. (3)

Après une enquête confiée aux créatures de Cranmer et aux partisans secrets de la nouvelle doctrine, on découvrit que cette jeune femme était en effet, un être "abominable." A quinze ans, elle avait eu plusieurs amants à la fois; reine, elle avait, à dix-huit ans, continué de recevoir Dorham dans son alcôve; fille et femme, elle s'était livrée, comme une Messaline, à qui en avait voulu.

Le courroux du roi frappa bientôt tous ceux qui connaissaient les rapports antérieurs de Catherine et de Dorham, chez la duchesse de Norfolk, et qui ne les avaient pas révélés. Ils étaient criminels, disaient les conseillers du prince : la duchesse, pour ne pas avoir publié la honte de sa petite fille, sa fille, la comtesse de Bridgewater, lord Howard, sa femme et neuf autres personnes, attachées au service de la douairière, pour avoir exposé l'honneur et la vie de sa Majesté. (4)

Le bill de culpabilité obtenu, et il l'était facilement et sans retard, lorsque les prévenus étaient riches, on n'a nul souci, ni de l'âge, ni des maladies, ni des souffrances des condamnés. Ils sont envoyés à la Tour, où, parfois, les visiteurs royaux émus eux-mêmes de compassion à la vue de malheureux qu'ils ne reverront peut-être jamais, demandent au roi de permettre à l'un des agonisants d'aspirer un souffle d'air, l'odeur de l'herbe du préau. (5) Mais le roi est sans pitié ?

Catherine était toujours à Sion-House. Le Parlement lança contre elle, trois mois après son arrestation, un bill d'*attainder* après en avoir obtenu l'autorisation de Sa Majesté. Il n'était motivé que sur une preuve d'adultère bien douteux. Le 10

(1) Cranmer to King Henry VIII. State-Papers, t. 1, p. 689.
(2) State-Papers, t. 1, p. 689.
(3) Id ibid. t. 1, p. 692.
(4) Id ibid t. 1, p. 726.
(5) Id. ibid.

février, la reine, accompagnée du duc de Suffolk, entra dans une barque qui descendait la Tamise. A travers un voile épais de vapeurs flottantes, elle ne dut pas apercevoir les têtes desséchées de ses prétendus séducteurs Dorham et Culpepper, exposées depuis deux mois sur le pont de Londres. (1) Elle monta l'escalier des traîtres, et fut enfermée dans un donjon de la Tour. Elle devait se préparer à mourir: "Je jure, dit-elle, avant de monter sur l'échafaud: que je suis innocente du crime que le Parlement me condamne à expier: jamais je ne souillai le lit du roi. Quant à mes fautes de jeune fille, je ne cherche point à les excuser; Dieu s'apprête à les punir; il me pardonnera; priez, avec moi, son fils Jésus-Christ, mon Sauveur, qu'il me fasse miséricorde." (2)

Le 13 février, la porte de la prison s'ouvrit, et Catherine s'avança vers la petite colline, en face de l'Eglise de Saint Pierre-aux-Liens. Sur un tertre dont le cercle de cailloux indique encore la place, s'élevait l'échafaud où étaient montés Anne Boleyn, lord Rockford, la marquise d'Exeter et la vieille comtesse de Salisbury. Elle fut décapitée. (3) Le supplice de sa cinquième femme achevé, Henri, roi d'Angleterre, Pape de l'Eglise de son royaume, songeait déjà à de nouvelles noces! ....

VIII. *Henri VIII et sa sixième femme.*—Catherine Parr était fille du chevalier Thomas Parr de Kendal, et veuve de Nevill, lord Latimer. Jeune encore, elle avait séduit le cœur du vieux monarque, un peu par cette chaude carnation que lui donnaient certains peintres de l'époque, et un peu par une science théologique, bien rare chez une femme. Avant son mariage avec Henri VIII, sa maison était le rendez-vous de tous les libres-penseurs théologiens de Londres. (4) Adroite et rusée, elle avait eu plus d'une dispute avec son amant sur des matières religieuses, s'était défendue fort adroitement, et, forcée de succomber sous les arguments scholastiques de son adversaire, s'étaient avouée vaincue, mais avec une grâce qui relevait encore le prix de sa défaite. (5) L'âge n'avait pas encore amorti dans le vieux roi, cet amour de dispute dont il était possédé depuis son enfance.

---

(1) Agnès Strickland, l. c. t. IV, p. 432.
(2) Speed—Cart—Burnet.
(3) Tytler Mss. de Lambeth. No. 306.
(4) Echard.
(5) Herbert, p. 105, 591.—Tytler, l. c. p. 440.

Catherine Parr était veuve. Après l'étrange statut du Parlement qui, en 1541, avait décidé que toute fille que choisirait le souverain serait obligée, avant d'entrer dans la couche royale, de déclarer si elle était vierge, sous peine de mort, si elle avait trompé son époux, le peuple avait prédit ce qui arriva, que le roi ne pourrait plus désormais se marier qu'avec une veuve.

Le mariage avait eu lieu au mois de juillet, 1543. Ce n'était plus quelque chose de bien aimable que le nouveau marié. Le temps que le roi dérobait à ses études théologiques se passait à table à satisfaire sans gêne et sans contrainte ses passions gloutonnes. Repu et jamais rassasié, il sortait de la table du festin avec un faim toujours nouvelle que les viandes les mieux préparées ne satisfaisaient pas toujours. Il n'avait presque plus la forme humaine ; c'était une masse énorme de chair qu'on appelait par flatterie du nom de Majesté, et qu'on promenait dans un fauteuil à bras à travers ses appartements. Par un juste châtiment du ciel, ses doigts qui avaient signé tant d'iniques arrêts pouvaient à peine se remuer. De son ulcère à la cuisse gauche qui résistait à toutes les ressources de l'art coulait un jus infect qui, comme la lave, marquait son passage par des scories noirâtres. Sa vie s'était réfugiée dans la tête ; l'œil avait conservé son feu livide et les lèvres leur perverse mobilité de contraction. C'est à cet être hideux à voir que Catherine Parr, avec une tendresse qui ne se démentit jamais, consacrait les soins d'une femme aimante et résignée. Agenouillée le soir devant Henri, elle lui soignait la jambe, et en nettoyait les plaies sans éprouver le moindre dégoût, tâchant d'étourdir son royal époux par quelque discussion théologique où, bien souvent, elle voulait avoir raison.

Cependant l'autorité spirituelle du roi s'en allait mourant, comme le prince, de vieillesse et de maladie. Henri avait cru, avec ses chevalets, ses claies, son billot, ses haches et ses bûchers, entraîner la conscience de ses complices et de son peuple. C'était bon tant qu'il avait de la vigueur. Mais le théocrate cloué dans son fauteuil, tombeau anticipé, cette conscience commençait à se révolter. En Angleterre, la société, si calme sous le régime de la papauté romaine, est en proie à un véritable vertige de despotisme et de prédications furibondes. Le roi, pape et grand-prêtre, apprend tristement que le catholicisme acéphale qu'il a voulu fonder, n'a plus

aucune chance de vie, mais qu'il va mourir comme tout ce qui procède d'un cerveau purement humain. Il faut alors entendre le tyran s'écrier avant de mourir : " Oh ! mon cœur est affligé quand je vois cette parole de Dieu, joyau précieux, discutée, chansonnée dans les cabarets à bière, et dans les tavernes. (1) En vérité, jamais la charité n'a été plus faible parmi nous ; jamais les bonnes et saintes mœurs n'ont été plus rares ; jamais Dieu lui-même n'a été plus mal servi." (2)

Un jour que Gardiner discutait avec le roi, c'est un Protestant qui l'assure, (3) la reine se permit non seulement de contredire certaines opinions de l'évêque de Winchester, mais encore de donner à son mari des conseils de modération. Henri ne put réprimer un mouvement d'humeur dont Catherine s'aperçut. Le roi tout irrité se tournant vers Gardiner, lui dit : " Vous l'avez entendue ! les voilà qui s'avisent de faire les clercs. Comprenez-vous à mon âge, être morigéné par ma femme ?" (4) Gardiner saisit avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler, l'occasion qui se présentait d'irriter l'esprit du monarque contre Catherine, en mêlant de perfides conseils qui devaient entraîner la perte de la Reine. (5)

Survint le Chancelier qui, consulté à son tour, se joignit à Gardiner pour accuser la reine de complots contre la religion de l'Etat. (6)

Emporté par la colère, Henri donna ordre à ses ministres de dresser un acte d'accusation contre Catherine. Wriothesley obéit. Mais comme c'eût été pour le chancelier un crime de haute trahison que de soupçonner la fidélité de la reine, s'il n'avait eu pour complice le roi lui-même, soudain Henri fit apposer son cachet sur le *warrant* dont un gentilhomme s'empara, on ne sait comment, et le porta à la reine. A la vue de la cédule royale Catherine tomba d'une crise de nerfs. Par bonheur que Wendy, son médecin, homme d'intelligence et de cœur, l'instruisit du moyen de conjurer le complot. (7)

Le soir elle passa chez le roi, comme à son habitude. Henri bientôt amena la conversation sur la religion et parut la pro-

---

(1) Miss Thompson, Mss. of the Court of Henry the VIII. London, 1826, t. II, p. 560.
(2) Hall, p. 160.
(3) Tytler, p. 550 et suiv.
(4) Id. ibid., p. 451.
(5) Hume.—Tytler.
(6) Burnet et les écrivains de la réforme.
(7) Tytler, p. 452.

voquer à une controverse théologique ; Catherine, le thème du médecin dans la tête, éluda, avec une pudeur ingénue, le défi de son royal époux, sous prétexte que de si hautes questions étaient au-dessus de l'intelligence d'une femme. "La femme, se mit-elle à répéter, doit être soumise à l'homme. Quant à moi, j'y suis doublement obligée, et en ma qualité de femme et en ma qualité d'épouse d'un prince qui pourrait donner des leçons aux théologiens les plus sages et les plus doctes du monde." "Par sainte Marie! dit le roi émerveillé, mais c'est vous, docteur Kate, qui pourriez donner des leçons, au lieu d'en recevoir." Catherine repousssa avec une grâce toute féminine les louanges de son époux et ajouta que, si, parfois, elle se plaisait à disputer avec Sa Majesté, c'était pour lui faire oublier toutes ses douleurs par les chaleurs de l'argumentation. "En ce cas là, dit le roi, mon cher cœur, nous voilà réconciliés," (1) et il l'embrassa en l'assurant de son inaltérable tendresse.

Catherine qui venait ainsi d'échapper, comme par miracle, au bûcher et au billot, n'eut garde désormais d'aigrir Henri par la moindre contradiction soit en théologie, soit en autre chose. Le despote n'avait plus, il est vrai, l'usage de ses doigts, mais sa langue était libre encore. Un mot, un signe muet pouvait indiquer une victime et la désigner aux ministres de ses vengeances. On sait qu'il n'avait pas parlé deux fois sans être entendu, que la victime fût reine ou simple sujet de sa Majesté.

IX. *Henri VIII à la mort.*—L'ulcère cancereux dont souffrait le roi depuis longtemps faisait chaque jour de nouveaux progrès. Frappé par une main invisible, le tyran n'osait regarder sa plaie ; il détournait les regards quand on les pansait; il défendait même d'en parler. Le 26 Décembre, 1546, on lui apporta son testament, dressé d'abord sous les yeux du chancelier; le roi voulait y faire plusieurs changements. Dans l'un des articles, il fondait un certain nombre de messes pour la délivrance de son âme du purgatoire, quoiqu'il eût détruit toutes les fondations semblables de ses ancêtres, et qu'il eût laissée douteuse, dans son formulaire de foi, la croyance au Purgatoire. (2)

---

(1) Tytler, p. 452.
(2) Hume, t. III, p. 364.

Les médecins, dans la prévision d'une crise imminente, auraient voulu qu'une voix amie avertit le roi que sa dernière heure approchait. Mais qui se serait chargé de cette dangereuse mission? Tous se rappelaient qu'un acte du Parlement punissait de l'échafaud quiconque prédirait la mort du prince. (1) Dans un paroxysme de fièvre Henri pouvait encore se lever sur son séant, et du doigt, désigner au shérif le serviteur assez hardi pour donner à son maître ce funèbre avertissement. (2) La chambre où gisait le moribond était vide et silencieuse.

Suivant l'évêque anglican Godwin, le roi refusa les sacrements jusqu'au moment où sa langue embarrassée ne put plus articuler un seul mot de réponse aux exhortations de l'archevêque. Ce n'est pas édifiant plus qu'il ne faut qu'une telle mort pour un pape, un défenseur de la foi, un chef créateur du dogme et de la morale à l'usage du peuple anglais!....

I.

CROMWELL.—*Son caractère moral d'après lui-même et d'après les Protestants.*

Cromwell, Cranmer, Elizabeth! quels noms en Angleterre rappellent plus naturellement Tibère, Néron, Caligula, Marat, Danton et Robespierre? Lorsque le démon quitte son antre infernal pour se ruer sur une société ou sur un royaume, ne dirait-on pas qu'il singe la Trinité divine dans le nombre des personnes?

Dans les boucheries il faut un ouvrier pour assommer les bœufs et pour les dépecer. De même au roi tyran, il fallait un boucher pour lui faire faire l'œuvre de la réformation dans toute l'étendue de son beau royaume. Or ce boucher, cet assommeur de chrétiens fut trouvé dans la personne de Thomas Cromwell. "La nature, dit le protestant Cobbet, n'aurait jamais pu produire un être plus capable de mieux remplir ce rôle infernal. Son nom, avec celui de Cranmer, devraient être marqués à tout jamais dans le calendrier, d'un signé de malédiction." Non seulement il fut l'instigateur et l'architecte du schisme anglican; mais il en fut de plus le promoteur principal et l'exécuteur féroce." (3)

---

(1) Rapin de Thoyras, t. VI, p. 515.
(2) Godwin's Annals, 1630. p. 296.
(3) Cobbet, l. c. t. I, p. 177.

Cromwell était fils d'un foulonnier des environs de Londres. (1) Il prit, fort jeune encore, du service dans cette armée d'aventuriers que le Duc de Bourbon conduisait en Italie, vivant, comme ses compagnons d'armes, de meurtre et de pillage ; il était, en 1527, au siége de Rome. Las de faire la guerre, il entra dans la boutique d'un marchand vénitien dont il tenait les livres. Dans ses heures perdues, il s'amusait à lire Machiavel ; mais lors du sac de Rome, le secrétaire florentin n'avait pas encore publié ce traité du Prince, ouvrage infâme dont Cromwell passe pour avoir fait son bréviaire. Du reste, Cromwell n'avait pas besoin de maître. C'était un de ces hommes qui, placés entre le bien et le mal, entre le crime et la vertu, ne se décident jamais qu'après une étude réfléchie de l'avantage que leurs intérêts ou leur fortune pourront recevoir de leur détermination. Il arrive souvent qu'un de ces esclaves reçoit d'un mauvais ange une affreuse inspiration. Comme rien ne leur appartient, dans leur individualité, ni la pensée, ni le bras, ils disent tout, jusqu'au rêve nocturne, si le rêve peut leur être utile, leur procurer de la fortune, de l'avancement. Or Cromwell avait eu un de ces rêves, et son ambition était de le raconter à Henri.

Le roi, en entendant le nom du songeur Cromwell, eut d'abord horreur de se servir d'un tel instrument ; c'était le comte de Bedford qui le lui présentait, en assurant que personne, mieux que son protégé, n'était capable, en Angleterre, de mieux servir les vues hostiles du monarque contre le Pape de Rome. Henri se laissa persuader de donner audience pour le conseil que cet homme s'était mis en tête de lui suggérer.

Ce fut dans cette audience même que Cromwell entreprit de démontrer au roi qu'il n'avait aucun besoin de l'approbation de Rome pour son divorce, en faveur duquel il se disait avoir les réponses affirmatives de plusieurs théologiens très-habiles. Il suggéra au roi deux plans, deux idées à suivre que le roi n'avait pas encore conçues. L'une, de s'arroger la suprématie spirituelle dans son royaume, et l'autre de mettre tout le clergé sous sa dépendance par la collation des dignités, des bénéfices ecclésiastiques.

Une suggestion aussi perfide tira le monarque de la profonde léthargie où il était comme plongé depuis longtemps, et l'ébranla vivement. Le roi n'eut, à partir de ce jour, d'autre

(1) Wordsworth. Ecclesiastic Biog, t. II, p. 284.

pensée que d'en venir à l'exécution de cet affreux dessein ; il prit à son service l'aventurier Cromwell, lui confia la charge de conseiller privé, certain d'avance d'avoir en lui un habile coopérateur en même temps qu'un instrument docile et actif dans l'exécution de ses infâmes projets. (1)

Il y avait plus d'un siècle, c'était le 21 janvier, 1401, que le parlement assemblé par Henri IV, avait renouvelé d'anciens statuts datant des règnes d'Edouard III et de Richard II, et qui avaient reçu le nom de *Præmunire*. En vertu de ces bills, défense était faite de poursuivre des provisions ou des expectatives à la cour de Rome, ou de porter aux tribunaux ecclésiastiques des causes qui étaient du ressort des juges séculiers. Celui qui enfreignait la loi était obligé, en vertu d'un *Writ* qui commençait par ces mots : *Præmunire facias*, de comparaître devant le banc du roi. La confiscation de ses biens et l'emprisonnement pendant un laps de temps qui dépendait du bon plaisir du prince, étaient la peine qu'encourrait le coupable. Ces statuts étaient depuis longtemps tombés en désuétude, mais la loi n'avait pas été rapportée. Ordinairement, le roi accordait des lettres de licence ou de protection à ceux qui se trouvaient en contravention avec quelque disposition du statut. C'est ainsi que Wolsey s'était fait délivrer, sous le grand sceau, des lettres royales qui lui permettaient d'exercer l'autorité de légat en Angleterre, que le pape de Rome lui avait conférée. Mis en jugement, il refusa d'invoquer contre ses accusateurs l'autorisation royale, et se confessa coupable de violation du *præmunire*. Or, tout le clergé d'Angleterre qui avait reconnu l'autorité de Wolsey, autorité exercée contrairement à des lois du royaume, qu'on ressuscitait après un siècle d'oubli ou de tolérance, était entaché du même crime. Ce crime, comme nous l'avons vu, emportait la confiscation des biens et l'emprisonnement. (2)

Un matin donc, on vit ce qui ne s'était même pas présenté sous les empereurs païens : des milliers de chrétiens, sujets britanniques se réveillèrent coupables, sans le savoir, de trahison envers l'Etat, et à la merci, dans leurs corps et dans leurs biens, de la clémence du prince. Tibère n'aurait pas été plus ingénieux que Cromwell.

---

(1) Waterworth. Second Lecture, p. 1. et suiv. Tytler, l. c. p. 308-309. Rapin de Thoyras, l. c. t. IV, p. 26.
(2) Tytler. l. c., p. 300.

Le lendemain même, le roi fait appeler l'attorney général qui citera au tribunal du banc de Sa Majesté le clergé tout entier. Il détache un anneau de son doigt, le donne à Cromwell qui doit réunir et présider la convocation. La convocation, c'est le synode ecclésiastique divisé, comme le parlement, en deux chambres ; la chambre haute, formée des archevêques, des évêques et des abbés mitrés du royaume ; la chambre basse, qui se compose de prêtres d'un ordre inférieur. Cromwell commence un long discours sur la fidélité que tout Anglais, prêtre ou séculier, doit au roi, image de Dieu sur la terre. Personne ne comprit d'abord la leçon ; les membres se regardaient entre eux remplis d'étonnement. Peu à peu l'orateur s'anime et, bientôt, avec un accent de conviction qu'on dirait partir du cœur, il jette à l'assemblée l'accusation de trahison et de félonie. De trahison, car le clergé tout entier a violé le *præmunire* en se soumettant au légat qui s'est reconnu coupable de forfaiture envers le prince ; de félonie, puisque tous, abbés, prêtres, évêques, archevêques ont prêté un serment, dont chaque mot est une offense aux droits de leur légitime souverain, deux crimes prévus par les statuts d'Edouard III, et de Richard II, et punissables de peines corporelles, et de confiscation des biens. (1) Les membres du clergé protestent avec indignation. Il veulent parler pour démontrer leur innocence, mais Cromwell refuse de les entendre. Il se retire de l'assemblée en déclarant "que les coupables, s'ils se repentent, peuvent obtenir un pardon que le prince est prêt à leur accorder." (2)

Trois jours après, janvier 1531, deux questions sont portées devant le clergé ainsi réuni : 1o. Si la loi divine défend le mariage entre le beau-frère et la belle-sœur ; 2o. Si le mariage entre le prince Arthur et la princesse Catherine a été consommé. Les débats ne purent durer longtemps ; les questions sont résolues dans l'affirmative. C'était une première victoire dont le roi était heureux ; il pouvait, en conscience, dormir dans la même alcôve qu'Anne Boleyn.

Ces grands coupables qui ont violé le *Præmunire*, comment vont-ils échapper au châtiment ? On le leur dit nettement : avec de l'argent et de l'argent ; c'est le seul moyen d'apaiser le monarque offensé. Ils offrent pour obtenir merci, cent

(1) Tytler, l. c. p. 310.
(2) Cart. t. III, p. 108. Herbert, p. 141. Tytler. p. 311.

mille livres, croyant faire une bonne affaire s'ils se rachètent par cette somme. Mais le roi veut, avec de l'argent, quelque autre chose ; il veut qu'ils consentent à introduire dans le préambule de l'acte de donation une clause qui le reconnaîtra, lui, Mr. le Roi, comme protecteur et chef suprême de l'Eglise et du clergé de l'Angleterre. Si le clergé refuse, le roi refusera l'argent du clergé. Quelques membres protestèrent ; mais le plus grand nombre, soit par crainte, par ignorance ou par négligence de leurs devoirs, ne dirent rien. Le bill passa. (1)

" Pour consommer l'œuvre de la Réforme, c'est-à-dire de la rapine, le nouveau gouverneur ordonna une perquisition dans les couvents. Ces visites n'avaient pour but que de recueillir des griefs contre les moines et les religieuses. Il suffit de connaître ce but ainsi que le caractère de l'homme à qui cette mission avait été confiée, pour nous faire une idée des gens qui l'ont choisit comme dignes subordonnés d'un tel chef que Cromwell ! Des gens de la classe la plus abjecte de l'Angleterre ; tous d'un caractère notoirement infâme, convaincus des crimes les plus abominables, et dont quelques-uns avaient été stigmatisés ; pas un d'entre eux qui n'eût mille fois mérité la potence ! Qu'on se figure, après cela, une sainte assemblée, paisible et sans crainte, surprise, au sein de la nuit et de la paix, par quelques-uns de ces brigands dont la figure sue le meurtre, et qui demandent qu'on leur livre sur le champ, ornements sacrés, or et argent ! Qu'on se figure une semblable scène, jouée dans la solitude, entre bourreaux et patients ! Ces monstres, la mort à la bouche, viennent surprendre leurs victimes, les menacer du crime de haute trahison ! Ils disent, dans leurs rapports, non pas ce qu'ils ont vu, mais ce que leur impitoyable maître leur a dit de voir. (2) On ne se borna pas à piller les couvents. Des édifices élevés pour braver les siècles, de magnifiques jardins, tout fut dévasté, démoli. Les brigands que Cromwell dirigeait, en les détruisant, ne voulurent pas laisser de trace de leur cupidité. Comme c'eût été un travail infini que de procéder à la destruction par la voie ordinaire, on eut recours à la poudre à canon. C'est ainsi que des édifices, dont la construction avait nécessité plus d'une

(1) Howard, l. c. p. 437—Ext. regist. Canv. Ebor.—Wilkins, Camilia in fol. t. III. p. 745.
(2) Cobbet. l. c. t. 1, page 171.

existence d'hommes, furent en quelque sorte transformés en un amas de décombres." (1)

Cromwell aussi fut puni par où il avait péché. Il avait fait monter assez de victimes sur l'échafaud pour mériter d'y monter à son tour. Le bill qui l'accusait comme ministre, comme vicaire-général de sa sainteté le pape Henri VIII, et comme vice-gérant, fut voté à l'unanimité par la chambre des lords et par celle des communes. Le 12 avril, le Parlement disait à Cromwell qu'il eût mérité d'être le vicaire-général de l'univers, le 19 juin suivant, il l'envoyait à l'échafaud. Enfermé à la Tour, il ne ressemble à aucune des nobles victimes dont il a demandé le sang. Il n'a, lui, que des blasphèmes et des imprécations à la bouche : " Que Dieu puisse confondre mes ennemis ! Que la vengeance céleste tombe sur leurs têtes ! Que les diables infernaux les anéantissent." (2) Il y a du papier et de l'encre à la Tour, car on ne l'en a pas privé comme il en a privé More. Il adresse donc au roi une lettre, qu'il termine ainsi ainsi : " O le plus miséricordieux des princes ! pitié ! pitié ! pitié ! " Il ne connaissait pas combien était sourd à la pitié, le maître qu'il avait servi !

Quatre jours après, le 28 juillet, 1540, on vint chercher Cromwell pour le conduire au supplice. " Priez Dieu pour moi, pauvre pécheur, qui vais mourir." Alors, il fit signe au bourreau ; et la main du bourreau s'éleva et s'abaissa deux fois. Cromwell était devant Dieu ; sa vie était jugée, pesée à la balance de l'éternelle justice ! Vante qui voudra, l'amour de Cromwell pour le travail, sa prudence, sa finesse, et sa science diplomatique. Que sont ces qualités si vulgaires, si nous les comparons avec son hypocrisie, sa soif de sang, son esprit de servilité, sa docilité à toutes les sanglantes fantaisies de son maître, son mépris constant pour tout ce que les hommes regardent à bon droit comme honnête, comme juste et comme chrétien ?

II.

CRANMER.—*Son caractère moral d'après lui-même et d'après les Protestants.*

Un autre boucher qui prêta la main à Cromwell, et qui devint son digne émule en fait d'abjection et de scélératesse

(1) Cobbet, l. c. t. 1, page 171.
(2) Burnet, l. Mém. p. 193, 111, Mém. p. 161.

dans l'œuvre de la Réforme en Angleterre, fut Cranmer. Tous les historiens sont unanimes à nous le représenter comme un homme dissimulé, perfide, jouant deux rôles à la fois, comme un acteur en bouffonnerie sur un théâtre. " Cranmer, homme exalté par un parti comme un saint et un martyr, et condamné par l'autre comme un ambitieux, un politique, un prélat sans conscience, et enfin, un parjure infâme, condamné justement comme traître." (1) Initié aux nouvelles doctrines d'Allemagne et de France, pendant qu'il fréquentait l'université de Cambridge, il avait été admis comme membre agrégé de cette université. Comme tel, il était obligé de garder le célibat. Mais n'être pas marié, pour un docteur en protestantisme, n'était pas à la mode du jour et à la hauteur de la position. C'est pourquoi il s'amourrache bientôt, afin de ne pas perdre plus de temps, d'une servante ou femme d'auberge, (2) bien connue dans la ville sous le nom de *Jacqueline la Noire.* L'auberge avait pour enseigne le Dauphin. Elle était fréquentée par une foule de marchands qui, lors de la nomination de Cranmer à l'archevêché de Cantorbery, se rappelant les amours de l'agrégé avec la servante, refusaient de croire à la fortune du professeur. Ils ne comprenaient pas que, des bancs d'une auberge, on pût arriver sitôt au trône d'un archevêque. Mr. Todd appelle ces marchands " des papistes encroûtés et des adversaires du Christ." (3) Quoiqu'il en soit, Cranmer fut obligé de quitter le Collége de Jésus pour avoir enfreint les règlements universitaires qui défendaient aux professeurs de se marier. Il prit alors le parti de laisser sa femme à l'auberge du Dauphin, (4) et fut nommé lecteur à Buckingham. Sa femme étant morte, il reprit sa place au collége et, dans ses leçons, se prit aux moines de toutes couleurs, alors nombreux dans la ville, et leur fit une guerre à mort. (5) Cette monacophobie était le meilleur titre aux sympathies de plusieurs de ses auditeurs ; elle lui valut de beaux succès et de nombreuses conversions.

Cranmer est de l'école de Calvin, froid et astucieux comme le père du Protestantisme Génevois, comme lui sans larmes dans le regard et sans pitié dans la parole. Aussi, dans ce

(1) Waterworth, l. c. p. 14-15.
(2) Lodge's Historical Portraits, London, 1829.
(3) Todd, t. I. p. 7, 8.
(4) Mason. Of the consecration of Bishops, 1613, p. 73.
(5) Fuller's Hist. of Canterb. Church. 1655, p. 102.

théologien, point d'image et de style ; son argumentation est aussi raide et anguleuse que sa figure. Il a le nez effilé, le front étroit, les lèvres pincées, l'œil clignotant, la main décharnée.

Cranmer avait plusieurs fois soutenu et même en présence de deux conseillers du roi, la nécessité d'un divorce immédiat du souverain avec son épouse Catherine d'Aragon. (1) Un messager fut donc expédié un jour pour amener Cranmer au palais. L'entrevue du professeur et du prince est curieuse :—" Vous avez trouvé, docteur, lui dit le roi, le nœud de l'affaire ? Nous perdions notre temps, je m'en aperçois. Je vous prie, et au besoin, je vous ordonne de m'éclairer de vos lumières, et je vous confie ma cause."—Cranmer se mit alors à répéter son argumentation faite devant les conseillers ; mais le roi l'arrêta en lui disant : " c'est un livre qu'il me faut." Appelant le comte de Wiltshire, le père d'Anne Boleyn: " My lord, dit-il, vous donnerez un appartement au docteur dans votre maison de Durham." Il était probable que les lumières célestes ne viendraient pas assez souvent éclairer un docteur dans la maison que fréquentait la séduisante maîtresse du roi. Aussi le livre du fellow de Cambridge est une œuvre qu'on dirait écrite d'un bout à l'autre sur les genoux de la future reine. Ce livre, par l'ordre de Sa Majesté, dut faire le voyage de Rome ; mais Cranmer pourrait-il en soutenir les conclusions devant le pape et ses théologiens?..... (2) Cranmer, et tous ceux de son parti voulaient arracher l'Angleterre au joug de cette monarchie sacrée qui, depuis tant de siècles, au dire des Protestants, pesait sur l'esprit humain par ses superstitions. (3) Et voilà quelle sincérité et quelle conscience mettaient tous ces gens-là dans les conseils qu'ils donnaient à leur souverain, au sujet de son divorce !

Après avoir présenté son livre au Pape, Cranmer, sans attendre la réponse, quitta Rome, et, par ordre de Henri, partit pour l'Allemagne avec mission de recueillir les opinions des théologiens favorables au divorce. Il vit Œcolampade, Bucer, Zwingle, Luther, Mélancthon, mais il ne put les gagner. Cranmer eut cependant une bonne fortune à Nuremberg; il s'éprit d'amour pour la nièce d'Osiandre, (4) ce docteur dont

(1) Todd, t. c. t. I, p. 13.
(2) Id. ibid., l. c., t. 1, p. 22.
(3) Id., ibid., l. c., t. 1, p. 2-201. d'après Lord Bacon.
(4) Id., ibid., l. c., t. 1, p. 39.

Calvin lui-même a flétri les mœurs. Il en fut aimé et l'épousa. (1) Par ce mariage avec la nièce d'un réformé, Cranmer violait le vœu de chasteté qu'il avait fait librement en prenant les ordres, il violait le serment d'obéissance au Saint-Siége qu'il avait prêté récemment quand le pape l'avait nommé pénitencier des trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et violait la foi dont il faisait ostensiblement profession. Marié, il continua de dire la messe quand il revint à Londres. Converti à la doctrine d'Osiandre, il ne cessa extérieurement de pratiquer le culte de ses pères, trompant ainsi le pape, qui lui avait retiré des pouvoirs qu'un apostat ne pouvait plus exercer, et trompant aussi le roi qui poursuivait ceux de ses sujets qu'il soupçonnait d'hérésie. A Londres, Cranmer feignait de croire à la présence réelle ; à Nuremberg, il enseignait l'impanation luthérienne qu'Osiandre avait adoptée. (2)

A l'instant même où, pour plaire au roi, Cranmer livrait au bras séculier Frith et Hewet qui niaient la présence réelle, (3) et les anabaptistes qui avaient refusé de se rétracter, il écrivait à Vadianus de garder un silence prudent sur l'eucharistie, parce qu'une controverse publique sur ce sujet, entraverait le triomphe de l'Evangile. (4) En tête-à-tête avec le monarque, sur son fauteuil d'évêque, dans son palais à Cantorbéry, à la cour, en public, Cranmer simule une foi de jeune lévite à tous les enseignements de l'Eglise catholique. Il croit au dogme de la présence réelle, et, pour preuve, il fait brûler Frith ; il croît au Purgatoire, et, pour que personne n'en doute, il livre au bourreau le tailleur Hewet ; il croit à tous les dogmes de l'Eglise, la primauté du pape de Rome exceptée, et il le démontre en condamnant au feu, à la prison, aux fers, quiconque est assez hardi pour rejeter un seul article de la tradition. Nous le voyons même, quelques minutes après s'être arraché de son lit où dormait à ses côtés la nièce d'Osiandre, son épouse, qu'il avait fait venir en Angleterre enfermée dans un coffre, comme une marchandise prohibée, (5) apposer son nom et son titre d'archevêque au bas d'un formulaire qui doit ériger en loi de l'Etat, le célibat des prêtres.

Cranmer devint conspirateur une première fois. Il essaya

---

(1) Calvini epist ad Mélancth., p. 146.
(2) Todd, l. c., t. 1, p. 39.
(3) Turner, t. II, p. 366,
(4) Strype, App. p. 47, anno 1537.
(5) Cobbet, l. c. p. 100-103.

de dépouiller de la puissance royale les deux filles de Henri son maître, Marie et Elizabeth, et de mettre à leur place Jeanne Gray, en la faisant proclamer reine légitime. La protégée de l'Archevêque ne garda le titre que l'espace de neuf jours. Pour toute punition Cranmer ne fut que relégué dans le château de Lambeth. Comment paya-t-il la magnanimité de Marie ? Ce fut en conspirant de nouveau avec les traîtres soudoyés par la France pour renverser le gouvernement de sa bienfaitrice. Il fut enfin jugé et condamné comme traître. Dix semaines lui furent données pour se rétracter ; mais au lieu d'une seule rétractation, il en signa six toutes différentes et toutes plus explicites les unes que les autres. Il déclarait que la religion Catholique est la seule vraie ; que la religion Protestante est fausse ; qu'il croyait maintenant tous les dogmes de l'ancienne religion ; qu'il avait horriblement blasphémé contre le saint Sacrement ; qu'il était indigne de pardon, etc., etc. Condamné à faire la lecture publique de sa rétractation, et voyant que le bûcher était prêt et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, il trouva encore assez de force et de scélératesse pour *rétracter sa rétractation.* Il expira de la sorte, en protestant de nouveau contre cette religion à laquelle, quelques instants auparavant, il s'était encore déclaré si fermement attaché, en prenant Dieu lui-même à témoin de la sincérité de ses serments. (1)

Eh ! bien, ni une telle vie ni une telle mort n'ont empêché Cranmer d'être représenté avec l'auréole de sainteté dans les tableaux qu'on en a faits. Il forme même avant Ridley et Latimer, ses complices, exécutés peu de temps après lui, la trinité de saints qui ont, à l'université d'Oxford, un monument public, élevé en leur honneur. Ce monument s'appelle : le monument des martyrs ! ! ! De tels saints font juger du Christianisme et de la moralité qu'inspire la religion qui les vénère ! ! !

III.

ELIZABETH.—*Son caractère moral d'après elle-même et d'après les Protestants.*

Le Catholicisme avait cru un moment que tous les orages étaient enfin heureusement dissipés, et il commençait à respirer un peu. Plusieurs des couvents démolis sous les deux

(1) Waterworth.—The subst. of six lect. qui rapporte au long les déclarations de Cranmer.—Cobbet l. c. No. 251.

règnes précédents, avaient été relevés durant le règne trop court de l'infortuné Marie. Mais voici venir Elizabeth ; adieu ces belles, ces douces espérances !

Née du commerce incestueux de Henri VIII avec Anne Boleyn, elle monta sur le trône d'Angleterre après sa sœur Marie, la fille légitime du roi et de son épouse Catherine d'Aragon. Sa dissimulation, son astuce, son hypocrisie et sa cruauté, qui l'ont justement fait appeler par Md. de Staël : le *Tibère féminin*, peuvent à peine se décrire. "Voudrait-on, dit Cobbet, comparer Elizabeth à Jézabel? elle surpasse autant la fille d'Achab par l'impiété et l'hypocrisie, qu'une montagne surpasse un grain de sable par sa masse." (1) Lorsque Elizabeth monta sur le trône, elle fut couronnée comme reine catholique ; mais, peu après, déclarée par le souverain pontife, fille bâtarde de Henri VIII, elle n'aurait pu conserver sa couronne dont les bâtards étaient privés par les lois du royaume. Que fait-elle donc? Elle s'empresse d'apostasier ; elle veut se rendre indépendante du siége de Rome et, par cet indigne moyen, s'affermir sur le trône royal. (2) Elle n'a pas plus tôt saisi le pouvoir sans crainte de le perdre, qu'elle entreprend de faire cruellement expier aux catholiques la sentence du pape qui l'avait déclarée bâtarde en face de toute l'Europe, et inhabile à régner. Le dessein qu'elle conçut pour assouvir sa cruauté et sa vengeance, fut un dessein farouche. Ce fut celui d'exterminer la religion catholique de tous ses états et d'en faire disparaître jusqu'à la dernière trace. Le ministre Cecil, catholique seulement par hypocrisie, sous le règne précédent, fut le digne instrument dont se servit la cruelle reine pour venir à bout de son abominable entreprise.

Elle se fit abandonner par le Parlement la nomination des évêques à leurs siéges. La couronne fut encore autorisée à s'approprier les biens des évêchés vacants, mais à la condition toutefois d'accorder au nouvel évêque quelque légers dédommagements sur les revenus confisqués. Comme les prédicateurs catholiques continuaient à s'élever contre les nouveautés hérétiques qu'on introduisait en Angleterre, la reine se servit de ce prétexte pour défendre de prêcher à quiconque n'avait pas une autorisation spéciale contre-signée du grand sceau de

(1) Cobbet. hist. de la Réforme.
(2) Waterworth, the subst. of six lectures p. 237, où l'on peut lire tous les menus détails de cette affaire.

l'Etat. En 1559, pendant la vacance du parlement, on somma les évêques, ainsi que le reste du clergé, de prêter le serment prescrit qui reconnaissait la suprématie ecclésiastique à la reine. Tous le refusèrent. On les mit en prison, mais on les relâcha bientôt après, soit par crainte d'une révolution, ou parce que les prisonniers avaient été rendus plus dociles en face des tourments. L'évêque Bonner, ainsi que deux autres, furent retenus en captivité. Tous furent destitués et leurs places occupées par des théologiens Protestants. Parker, qui avait été le précepteur de la reine et qui lui disait sans cesse qu'elle ne devait pas laisser déchirer la nouvelle église, fut fait, en 1559, archevêque de Cantorbéry. Il consacra, à son tour, de nouveaux évêques Protestants, et bientôt toutes les dignités ecclésiastiques furent occupées par des renégats. Quatorze évêques, six doyens, douze archidiacres, quinze chefs de colléges, cinquante chanoines, aimèrent mieux perdre leurs places que de renoncer à l'ancienne foi de l'Eglise Romaine. (1)

Bientôt les lois promulguées par cette reine, devinrent encore plus sévères. Il faut aller en Cochinchine ou dans le Thibet, pour en trouver de semblables, et encore ne seront-elles pas d'une cruauté aussi infernale. Tout ecclésiastique qui célébrait la messe ou qui venait de l'étranger était déclaré coupable de haute trahison. C'était un crime de haute trahison que de recevoir un prêtre suspect. En vertu de ce principe et d'autres, en grand nombre et de la même nature, beaucoup d'individus furent exécutés. On les pendait d'abord; plus tard on leur ouvrait le ventre, on leur arrachait les entrailles et on leur coupait le corps en morceaux. Et ces malheureux enduraient ces châtiments uniquement parce qu'ils restaient fidèles à cette foi catholique que la reine, lors de son couronnement, avait juré solennellement de conserver et de protéger. Après avoir renversé les autels et placé des tables dans les églises, après avoir expulsé les prêtres catholiques, mis à leur place une race affamée, rebut du siècle, la reine força ses sujets catholiques à fréquenter les églises, en les menaçant de peines terribles et même de la mort, s'ils persistaient dans leur refus. C'est ainsi que des chrétiens, sincères et consciencieux, furent tantôt ruinés par des amendes

(1) Schrockh. t. 11, p. 593, 659, cités par Hœninghaus : La Réf. contre la réforme.

considérables, tantôt condamnés à être pendus, ou bien forcés de fuir leur patrie. Ainsi donc, la religion Protestante était, sans exagération aucune, arrosée des larmes et du sang du peuple anglais. (1)

" Qui pourrait rapporter sans frémir d'horreur la trahison la plus odieuse dont il soit fait mention dans l'histoire ? Après avoir offert l'hospitalité, avec une affectation de loyauté admirable, à Marie, l'infortunée reine d'Ecosse, Elizabeth la consigne dans une prison, l'y tient renfermée pendant dix-neuf années entières et, après l'avoir calomniée par mille et mille fausses imputations, cherche à la faire périr en secret par un assassin ; puis la fait accuser en forme et juger par des hommes vendus et conjurés contre l'infortunée victime, et termine un drame aussi odieux en lui faisant trancher la tête sur un billot dans le cachot même de la prison. Ensuite, couronnant le reste par la plus perfide hypocrisie, à peine a-t-elle appris que son ordre barbare a été exécuté, qu'elle feint la désespérée, et commande un deuil public pour toute l'Angleterre. " Or Elizabeth s'est ainsi couverte du sang de sa cousine pour satisfaire une basse jalousie de femme : parce que Marie la surpassait par la bonne grâce de ses manières." (2)

Le témoignage qui suit confirme celui que nous venons d'entendre.

"Marie se vit forcée de fuir en Angleterre. Au lieu de lui donner la protection qu'elle méritait, Elizabeth la fit arrêter et puis décapiter sous des prétextes auxquels elle aurait voulu donner une apparence de légalité." (3)

Elizabeth avait des prétentions à la virginité ! Elle se montrait si jalouse de ce titre que, plus d'une fois, elle avait manifesté le désir qu'on mit au jour sur sa tombe cette inscription: "*Reine Vierge.*" Or il résulte de documents authentiques et publics qu'elle n'eut pas seulement un mari, mais qu'elle en eut huit qui, comme ceux de la Samaritaine, n'étaient point ses maris, mais d'infâmes concubinaires. (4) Pourquoi, d'ailleurs, si elle eût été vierge si pure, si prudente et si chaste, aurait-elle fait passer, dans la seizième année de son règne, une loi, qui assurait la couronne à ses *enfants naturels* quel qu'en fut le père ? "Rien que cet acte qui subsiste toujours

(1) Cobbet, l. c. t. 11, p. 60, 61; 145, 150.
(2) Cobbet, l. c. unde suprà.
(3) Schröckh, p. 486, 502, cité par Hœninghaus.
(4) John Lingard, Hist. d'Angleterre, cite les autorités, t. VIII, c. 7.

dans le livre des Statuts, est un monument éternel du cynisme où peut atteindre une femme dissolue." (1) "Il est bien étonnant, ajoute avec raison l'auteur qui donne son témoignage, qu'un acte aussi infâme et aussi honteux pour la nation soit resté jusqu'à ce jour au milieu des autres actes qui composent le corps de notre droit civil et politique!" (2) Telles sont et la moralité et la pudeur qu'inspire le christianisme réformé!

Ces deux faits suffisent, croyons-nous, pour donner à quiconque veut tant soit peu y réfléchir, une juste idée du caractère moral de cette troisième fondatrice du Protestantisme en Angleterre. Le peu que nous avons pu en dire, montre à tous les yeux que n'aveugle pas l'esprit de secte et le préjugé, que ce grand schisme n'est réellement l'ouvrage que d'individus destitués, ainsi que les réformateurs des autres pays, de toute dignité morale, qu'il est l'ouvrage premièrement de l'impudicité de Henri VIII, des menées d'avides et ambitieux ministres, et de la cruauté d'Elizabeth. (3) Mais l'impudicité, l'avidité et la cruauté, qu'est-ce que toutes ces passions, sinon la liberté de la chair et de toutes ses convoitises?

---

(1) Elizabeth XVI.
(2) Cobbet, l. c. lettre X, p. 294.
(3) Nous avons parlé de Marie: Cobbet dans ses lettres, No. 258. 259, tit. IX, met les calomnies dont elle a été victime dans le plus grand jour. Il y a à faire rougir de honte quiconque conserve quelque sentiment de pudeur.— Waterworth, ouv. déjà cité p. 317 et suiv., a de même prouvé ces calomnies par des pièces authentiques et par des faits qu'on ne saurait désormais contester. Voir Mlle. Agnès Strickland, l. c. Son livre a déjà plusieurs éditions en Angleterre, preuve de l'impression profonde que cet ouvrage a déjà produite. Les reines Catholiques y jouent le plus beau rôle, et les reines Protestantes en font la contre-partie. L'auteur est Protestante.

CHAPITRE VIII.

S'ils sont honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Allemagne.

"Luther n'était point un saint; et, pour le fondateur d'une nouvelle doctrine chrétienne, c'est sans doute un défaut capital." (1) "Ses actions avaient pour mobile la passion bien plus qu'un principe arrêté." (2) Calvin écrivait à Mélancthon: "Qu'est-ce que cette fureur avec laquelle combat ce nouveau Periclès?" (3) "Je tremble, lorsque je pense au courroux implacable de cet Achille, et je crains pour la vieillesse d'un homme qui a des passions si violentes." (4) "Plût à Dieu que Luther se fût donné la peine de dompter cette fougueuse impétuosité de caractère." (5)

"Mais tout en admettant que Luther se sentait une vocation intérieure, ce ne serait point un motif suffisant pour le comparer aux Apôtres, puisque ceux-ci n'agissaient pas seulement en vertu d'une mission intérieure, mais en vertu d'un ordre spécial de Jésus-Christ: "Allez et enseignez toutes les nations; qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise aussi moi-même." (6) "Je le répète: La Réforme était une révolution; mais je proteste contre toute comparaison de cette réforme avec l'établissement du Christianisme." (7) "Luther a méconnu l'esprit du Christianisme; il s'est détaché criminellement de la communion où la génération spirituelle était seule possible." (8)

"Nous établirons par un examen consciencieux que la Réforme ne fut qu'un changement en *pis*, et que, gorgée des biens qu'elle détacha, des torrents de sang qu'elle versa, et des maux de toute sorte qu'elle répandit autour d'elle, ne nous a donné en dédommagement de la concorde, de l'amour chrétien ravi à nos ancêtres, que dissensions, discordes et

---

(1) Kern, cité par Hœninghaus. La Réf., etc., c. VII, p. 243.
(2) Acillon Schriften.
(3) Arnold. t. II, l. XVI. c. V, p. 50.
(4) Mélancthon, l. IV, ep. 240-315.
(5) Calvin, S. Cons. Schusselburg, Calvin's Théol. t. II, page 125.
(6) Evangile.
(7) Bemerkungen Eines Protest in Preussen. p. 66-76.
(8) Novalis.

ressentiments éternels." (1) "Non, la Réforme ne fut pas une époque de paix, de bonheur, et il était facile de prévoir que les mesures auxquelles elle dut avoir recours, ne pouvaient faire naître qu'une anarchie, qu'une confusion inextricables." (2) Voilà des aveux précieux à recueillir; mais abordons les faits.

Nous l'avons vu dans le chapître de la généalogie du Protestantisme, Luther avait fait pleuvoir sur le passé chrétien de l'Europe, et sur le principe d'autorité qui la régissait depuis quinze siècles, le mépris, le sarcasme, la calomnie et l'injure. Le terrain était prêt. Pour mieux réussir à détacher le peuple Allemand de la communion Romaine, il commença lui-même par s'insurger contre l'autorité spirituelle du Souverain Pontife. Le 10 décembre 1520, il convoqua, par une annonce publique, les étudiants de Wittemberg à assister à la combustion des décrétales du Pape. Accompagné d'une foule d'écoliers, il se rendit à neuf heures, à la porte d'Elster; un professeur notable de l'université fit une espèce de bûcher, et quand le bûcher fut allumé, Luther y jeta la bulle qui avait été lancée contre lui et contre divers écrits de ses adversaires. En la jetant au feu, il prononça ces paroles bibliques: "*Puisque tu as affligé le Saint du Seigneur, soit affligé à ton tour par le feu éternel.*" Dans la leçon qu'il fit le lendemain: "C'est peu, disait-il, d'avoir brûlé les décrétales du pape; on doit encore brûler le siége de Rome, et l'on ne peut être sauvé qu'en s'affranchissant de l'obéissance au pouvoir pontifical." Certes! dit un Protestant, "lorsqu'on considère cet acte insurrectionnel, on doit reconnaître que cette combustion était quelque chose d'illicite, un attentat aux droits de l'autorité." (3)

A son insurrection contre le siége de Rome, Luther joignit une rage infernale et un mépris satanique. Jamais, dans aucune langue, il n'a été rien proféré qui approche de la sanguinaire violence de ses écrits contre le Pape. Son livre: "*Le Pape de Rome institué par le diable,*" est une tache qui souillera éternellement la littérature allemande et les annales de toute l'humanité. "Le Pape, dit-il. (Nous n'osons transcrire ces lignes affreuses! Que faisons-nous cependant, sinon

(1) Cobbet, l. c. p. 4.
(2) Lord FitzWilliam, l. c. 1834, p. 33.
(3) Schröckh, l. c. t. 1, page 246, éd. de 1804.

de mettre en face des Protestants pieux et honnêtes, le Protestantisme tel qu'il a été fait?) Le Pape est le diable. Si je pouvais tuer le diable, pourquoi ne le ferais-je point au péril de ma vie? le Pape est un loup enragé contre lequel tout le monde doit s'armer. En cette matière, il ne peut y avoir lieu de se repentir, si ce n'est d'avoir pu lui enfoncer une épée dans la poitrine, etc., etc." Et il va toujours de plus fort en plus fort! (1)

Ce sarcasme infernal et cette rage furibonde n'étaient pas le propre de Luther seulement; le doux, le véridique Mélanchthon, ce Saint Jean du nouvel évangile, en avait aussi hérité une bonne part. Ses attaques contre la papauté sont d'un autre genre. Il a expliqué, commenté pour le bon vieux peuple d'Allemagne la caricature si connue du *Pape-Ane*. Elle était très en vogue dans le temps, et de nos jours encore, plus d'une nourrice en effraie son enfant dans ses moments d'impatience. Voici:

"En divers temps, dit le patriarche, Dieu a pris soin d'avertir les peuples, par des signes miraculeux, de se garder de la séduction de l'Ante-christ et de sa domination. Or, parmi ces signes providentiels, il faut particulièrement remarquer celui qu'il a fait paraître en permettant qu'on trouvât dans le Tibre, (2) l'an 1496, l'horrible cadavre du Pape-Ane qui représente exactement la Papauté. C'est une figure emblématique, ayant une tête d'âne avec un corps d'homme; la main droite, semblable au pied d'un éléphant; la main gauche, d'un homme; le pied droit à un sabot de bœuf, et le pied gauche, armé d'un griffon; le ventre et la poitrine de femme; le cou, les bras et les pieds couverts d'écailles de poissons," etc., etc. Quels énormes frais d'imagination! Et la morale ou le fruit de la leçon? "Vous tous, tant que vous êtes et qui me lisez, je vous prie de ne pas mépriser un si grand prodige de la miséricorde divine, et de vous arracher au plus tôt à la contagion de l'ante-christ et de ses membres." (3)

---

(1) Opp. Luther, t. XII, f. 233, s. 9. Dans un de ses écrits il appelle le pape un père infernal, l'épouvantail de Rome, l'âne-Dieu, l'apôtre du diable, le spectre de Satan, l'assassin des âmes, un monstre maudit, un excrément du démon, un buffle, un bipède, un possédé, un animal des zônes étrangères, un ours indompté. Il lui souhaite la foudre, la peste, le mal français, la lèpre, le charbon. Qui ne croit pas que la papauté est endiablée aille à tous les diables. Quel païen a jamais eu la langue et la bouche aussi sales?

(2) Le fleuve qui baigne la ville de Rome.

(3) Walch, Opp. t. XIX, p. 238 et suiv.

Disons, sans plus tarder, que ces basses calomnies furent mises en usage dans tous les pays de l'Europe que le Protestantisme voulait envahir. Au nombre des écrivains *de Ante-Christo* qui ont démontré que le *spiritus anti-christi* avait établi son siége principal parmi les papes, à Rome, il faut citer le professeur M. Beulmer, Arn. Cheffreus, Lamb. Danacus, Andr. Wilet, anglais, l'anglais Henri Hammond, Jac. Herbrand, le professeur Cour. Grasser, le professeur Alb. Grasser, le théologien réformé Sam. Maresius, qui écrivit son *Antechristum revelatum* en réponse à Hugo-Grotius, il est inventeur d'imaginations bizarres sur l'ante-christ; Andr. Mengiletus, Joh. Georg. Siegwart, Joh. Cour, Danhauer, Spener, qui démontra dans un sermon que le pape était l'ante-christ; le professeur Fried. Baldwin, l'évêque anglais John Abbod, Nic. Hunius, Théod. Thummius et d'autres encore, (1) tels que John Fox, Whitaker, Fulke, Wilet, Isaac Newton, Jos. Mede, Lowmann, Towson, Bicheno, Henr. Kett (Interpret. or prophecy pref.), les évêques anglicans Fowler, Warburton, Newton, Hurd, Watson, Sebastian, Francus de Alvegand (*Stat eccl*), l'Eglise Protestante des Siebenburgen (*De abolend. Christ. per antechristi*), Napper (Sur la Révélation) Bèzac (*In confess. gen.*), Flemming, Bullinger (*In Apocalyp.*), Junius Musculus, Whiston (*Essay on Revel*), le Huguenot Alix, G. S. Faber, Daubeny (The fall of Papal Rome), et autres que nous ne pouvons citer. (2) La doctrine touchant l'antechrist de Rome est depuis longtemps le *symbole* commun du Protestantisme tout entier. (3) Or, ajoute un autre Protestant, ces figures connues sous le nom de Pape-Ane, de Passion du Christ et de l'antechrist, produisirent plus d'effet sur le peuple que vingt thèses de controverse. (4)

Certes! les apôtres qui implantèrent le Catholicisme en Allemagne, et dans les autres contrées du globe, ne s'étaient jamais avisés d'avoir recours à des procédés de cette force pour attirer les âmes à Jésus-Christ! C'est vrai qu'il ne prêchaient pas le nouvel évangile!

On peut lire dans les écrits de Luther cette doctrine remar

(1) Rambach, t. 1, p. 367 et suiv.
(2) Bayle, Diction., H. Kett, vol. II, et les écrits des hommes que nous venons d'énumérer.
(3) Halifax, évêque anglican, sermon prononcé à l'occasion de la fondation faite par l'évêque Warburton, pour prouver l'apostasie du siége de Rome, page 27.
(4) Plank, l. c. t. 1, p. 231.

quable de sansculotisme : "L'empereur Charles Ier ne doit pas être supporté plus longtemps ; qu'on l'assomme, et le Pape avec lui" (Opp. Ep. ad Janac, t. VII, fol. 278) puis : "fou, enragé et chien sanguinaire qu'il faut tuer à coups de pique ou de bâton." Et dans son livre de la *Magistrature séculière* : "Que Dieu livre les princes à leur sort éprouvé ; il veut en finir avec eux et avec les grands de l'Eglise. Leur règne est clos ; ils s'en vont descendre dans la tombe, couverts de la haine du genre humain, princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur polissons..... Que sont la plupart des grands ? Des fous, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil. Princes, les peuples lassés ne peuvent plus supporter votre tyrannie. Dieu ne le veut pas !"

De semblables doctrines tardèrent-elles à produire leurs fruits ? On pense bien que non ! On vit dans plusieurs contrées de l'Allemagne les basses classes de la société s'insurger contre les classes supérieures, et les paysans, surtout, se révolter contre les nobles. On faisait de la doctrine de Luther, touchant la liberté évangélique, une application qui ébranla dans leurs bases toutes les institutions politiques aussi bien que les institutions religieuses. Quoi de plus naturel que les écrits violents, publiés contre l'autorité ecclésiastique des évêques, fussent interprétés par les sujets d'un seigneur appartenant à l'Eglise dans un sens purement politique ? Lorsqu'il proclame publiquement qu'il fallait secouer le joug des prêtres et des moines, quoi de plus naturel que d'appliquer cette doctrine aux intérêts que le peuple payait aux seigneurs ? (1)

Voici des faits, fruits de la nouvelle doctrine : "Le 1er Janvier, 1525, l'abbé de Kempten fut attaqué par des paysans qui s'étaient réunis aux habitants des villes voisines, et, après le pillage de son couvent, forcé de renoncer par un acte en bonne et due forme, aux divers droits et priviléges inhérents à sa charge." Cet exemple encouragea les campagnes environnantes. Le peuple envahit à main armée le territoire des évêques, des abbés, et bientôt celui des comtes et seigneurs séculiers. Les révoltés répondirent aux députés de l'Alliance souabe, qui représentaient, dans ces contrées, le pouvoir de l'Empire : "Que leur intention n'était pas d'offenser qui que

(1) Menzel, l. c. t. 1, p. 167-169.

ce fût, mais de maintenir le Saint Evangile, et de prêter assistance à la parole de Dieu." (1)

"La doctrine de Luther était basée uniquement sur la Sainte Ecriture; ils se croyaient autorisés par la loi divine à rompre violemment avec leur suzerain. Un soulèvement général menaça bientôt toute la noblesse spirituelle et temporelle." (2) Les paysans lancèrent un manifeste, composé de douze articles, et dont l'auteur était un des ecclésiastiques qui se trouvaient dans leurs rangs; c'était Christophe Scheppler, prédicateur de Mimmengen. (3) Ils s'attachaient à démontrer la justice de leurs réclamations, à l'aide de passages tirés de la Bible, et qui ne pouvaient tromper qu'une simplicité enfantine. C'est ainsi qu'ils déduisaient leur droit de chasser sur les terres seigneuriales, des passages de Moïse, (l. 28, 29,) (4). Malheur à qui résistait aux confédérés, comme avait fait le comte de Helfenstein! La femme du prisonnier, fille de l'empereur Maximilien, s'était jetée à genoux, tenant dans ses bras son enfant en bas âge, et implorant le pardon de son mari. Les paysans restent sourds à ses larmes comme à ses prières. Ils forment dans le camp une double ligne de soldats armés de piques, à travers laquelle deux hommes poussent le malheureux comte qui périt de la main de ses sujets. Un de ses valets le suit, jouant du fifre, comme s'il eût conduit son maître à un bal villageois. L'enfant que la princesse tient dans ses bras est blessé; elle-même maltraitée et conduite enfin à Heilbron sur une charrette de fumier. (5)

La noblesse dut crier merci. De l'Adenwald aux frontières de la Souabe, elle dut se soumettre sans murmurer. Les Wintertetten, les Stettenfelds, les Zabel, les Gemmingen, les comtes de Wertheim et de Rheineck, les Hohenlohe, livrèrent leur artillerie aux révoltés. (6) Alors les deux grandes bandes Blanche et Noire se réunirent pour marcher contre le Seigneur le plus puissant de la Franconie, l'évêque de Wurtzbourg; La ville fut obligée d'ouvrir ses portes aux confédérés. (7)

Toute l'Allemagne fut bientôt en feu; les couvents, dit un historien, tombaient comme des châteaux de cartes; le paysan

---

(1) Menzel, l. c. t. I, p. 167-169.
(2) Schuppius, l. c. t. 1, p. 26—cité par Hœninghaus.
(3) Menzel, l. c. t. 1, p. 171.
(4) Plank, l. c. t. 11, p. 182.
(5) Menzel, l. c. t. 1, p. 174-184.
(6) Chronik der Truchtesen. t. 1, p. 195.
(7) Menzel, l. c. t. 1, p. 188 et suiv.

pensait que Dieu lui avait ordonné de ne s'arrêter que lorsqu'il ne resterait plus debout autre chose que des chaumières. La race des Franks et des Souabes s'armait sur les diverses contrées du monde germanique pour ébranler les institutions sociales jusque dans leurs bâses. Bientôt la révolte devint plus religieuse encore que politique. C'est qu'elle avait cessé d'être dirigée par de simples paysans ; le prêtre dirigeait les masses. Munzer, le chef des révoltés, était en Thuringe, du matin au soir parcourant les campagnes, et prêchant la délivrance d'Israël. Il disait que le Christ poétique de Luther avait fait son temps, ce Christ qui sentait le miel; que le vrai Christ allait venir qui voulait que la mauvaise herbe fût arrachée des champs, dont elle étouffait la moisson. Il refusait de souscrire aux traités que les paysans avaient conclus avec leurs maîtres en Souabe et en Franconie. A l'entendre, le monde ne pouvait être régi par des princes. Sous le ciel de Dieu, toute créature devait être libre, toute propriété commune, l'air comme l'eau, l'oiseau comme le poisson, la plante comme le rocher. Il ne reconnaissait aucune loi faite de main humaine : " il n'y a qu'une grande loi à laquelle on doit obéir, répétait-il : la révélation intérieure ; mais il nous faut un nouveau Daniel, qui l'interprète et qui marche à la tête des nations régénérées comme faisait Moïse : et Moïse et Daniel, c'est moi." (1)

L'Allemagne toute entière avait les yeux fixés sur Luther. Quel parti allait-il prendre dans cette crise épouvantable, se demandait-elle avec anxiété ? S'il se déclarait pour les rebelles, c'en était fait de la société germanique. Quel monde allait sortir de ce chaos, que sa parole toute puissante, parce qu'elle flattait les passions, avait formé ? S'il était fidèle aux doctrines de liberté qu'il avait prêchées jusqu'alors, l'impitoyable logique le poussait inévitablement à défendre l'insurrection des paysans, car ces paysans invoquaient, pour ruiner toute hiérarchie civile comme ecclésiastique, les textes de la Bible dont il s'était lui-même servi si souvent. Il se déclare franchement pour les paysans, et la preuve, c'est qu'il adresse aux princes cette admonition curieusement évangélique : " A vous d'abord la responsabilité de ces tumultes et séditions, princes et sei-

(1) Strobel, Leben Schriften und Leben Thom. Munzers. p. 95.

gneurs ; à vous surtout, évêques aveugles, prêtres insensés et moines imbéciles." (1)

"Comment gouvernez-vous. Vous ne savez que pressurer, déchirer, dépouiller pour soutenir votre pompe et votre pétulance. Le glaive est levé sur vos têtes, et vous croyez être si fortement assis sur votre siége, que vous ne puissiez en être renversés."

"Aveugle sécurité qui vous rompra le cou..... Vous le verrez. Dieu vous presse et vous menace, sa colère fondra sur vous, si vous ne faites pénitence."

"Voyez les signes du ciel, ces avertissements de Dieu ; cela ne dénote rien de bien, mes chers maîtres ; ce sont des prédictions d'en haut, mes bons seigneurs, qui vous annoncent qu'on est las de votre joug et que le temps est venu où l'on s'apprête à le briser."

"Il faut changer ! Gare à la colère de Dieu ! Si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale."

"Ce ne sont pas les paysans qui s'insurgent contre vous, mes bons seigneurs, c'est Dieu lui-même qui vient vous visiter dans votre tyrannie." (2)

Qui sème les discordes recueille les tempêtes !.... Enhardis par ce manifeste démagogique de Luther, et sûrs désormais de son assistance, les paysans se levèrent en masse, plus formidables encore.

La Thuringe, l'Alsace, la Saxe, la Lorraine, le Palatinat s'insurgèrent, comptant sur la parole du réformateur. (3) Les champs étaient couverts de tentes d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de chariots, élevés en forme de retranchements. Ils disaient que Dieu, le jour du combat, saurait bien les couvrir de son bouclier. Dieu, en effet, semblait combattre pour eux ; la victoire leur avait fourni des lances, des piques, des boucliers, des chevaux et jusqu'à des canons. Mais quelle artillerie eut valu cette parole ardente de quelques-uns de leurs chefs qui balayait devant elle les campagnes et les dépeuplait pour jeter

(1) Ulenberg, Vita Martini Lutheri p. 262 et suiv.
(2) Id. Ibid, p. 262.
(3) M. Hagen. Die Geschichte der Reformat. etc., t. II, p. 139. Il est protestant et professeur d'histoire à Heidelberg. Il juge très-bien l'esprit de la réforme.

les habitants dans la révolte? Storch n'était plus. Tout à coup, un autre se présente pour prendre sa place de chef des révoltes. C'est Phiffer, un renégat du catholicisme. Il se dit en commerce avec le Seigneur qui lui révèle sa sainte volonté pendant la nuit dans des songes. Il ne va pas chercher ses inspirations dans la Bible; il raconte les merveilles de son sommeil, et son récit soulève ces multitudes. (1)

Ecoutons l'une de ces visions:

"J'ai vu, dit-il, un nombre prodigieux de rats qui allaient se jeter sur une grange pour dévorer les grains! Princes, vous êtes ces rats qui nous opprimez! Nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez! Mais, pendant le sommeil, je me suis élancé sur ces bestioles, j'en ai fait un grand carnage. Aux armes donc! hors de vos champs! Israël, à vos tentes! voici le jour du combat. Tombent nos tyrans et leurs châteaux. Un riche butin nous attend, que nous apporterons aux pieds du prophète, qui le partagera fidèlement entre tous ses disciples." (2)

Munzer, de son côté, descendait dans les mines de Mansfeld:

"Réveillez-vous, frères! réveillez-vous! Prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins. La victoire vient de couronner nos frères à Eichsfeld: gloire à eux! Que leur exemple nous serve de leçon. Balthasar, et vous, Barthel, Krump, Walten et Bischof, à nous! Frères! que vos marteaux ne restent pas oisifs, frappez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod, employez contre les ennemis du ciel le feu de vos mines. Dieu sera votre maître! Qu'avez-vous à craindre, s'il est avec vous? Frères, courbez vos fronts, car voici que Dieu vient en personne à votre secours."

Alors on vit ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fer rouge, et répondant à la voix qui les appelait, par des cris de sang et de meurtre contre les nobles et contre les prêtres. Munzer, comme un autre Satan, car on croit lire une scène de Milton, les compte, les range en ordre de bataille, et leur indique le lieu du rendez-vous général. Aucun d'eux n'y manqua.

Au sortir des mines, il adresse à d'autres frères en révolte cet appel non moins virulant: "Vous dormez donc, chers frères? Allons combattre le combat des héros. La Franconie

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. 1, p. 190-199, etc.
(2) Id. Ibid.

toute entière s'est levée, le maître va jouer son jeu, les méchants tombent. Quand vous ne seriez que trois confesseurs de Jésus, vous n'auriez pas à craindre cent mille ennemis. A l'œuvre ! Dran ! dran ! dran ! Point de piété pour ces athées ! Dran ! dran ! dran ! car le feu brûle ; que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées. Pink ! pank ! sur l'enclume de Nemrod. Que les tours tombent sous vos coups. Dran ! dran ! dran ! voici le jour. Dieu vous précède, suivez-le !" (1)

Les seigneurs accusaient hautement Luther des troubles dont l'Allemagne était déchirée. De leur côté les paysans l'invoquaient à la fois et comme leur apôtre, et comme leur libérateur. Que va faire Luther ? S'il prend le parti de la noblesse, il est encore maître des consciences qu'il dirige et qu'il domine. Mais si Munzer triomphe avec ses paysans, Luther tombe de sa chaire, il cesse d'être le prophète de Wittemberg, l'élu du Seigneur, le pur disciple du Christ : le "prophète du meurtre" est le maître spirituel de la Germanie.

Il se range du côté des princes et répond en ces termes au manifeste des paysans :

"Mes frères, on vous dit que vous triompherez, que vous êtes invincibles. Mais le Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser ? Hommes du glaive, vous périrez par le glaive. En résistant à vos magistrats, vous résistez à Jésus-Christ. Ne parlez pas de révélations qui autorisent votre révolte ! Où sont les miracles qui les attestent ? Quoi ! l'esprit du Seigneur viendrait confirmer par des prodiges, le larcin, le meurtre, le brigandage, l'usurpation des droits du magistrat ?—Ils vous enlèvent vos biens, iniquité ! Vous leur ravissez leur juridiction, iniquité ! Que serait le monde, si vous triomphiez, qu'un repaire de brigands, où règneraient la violence, le pillage, l'homicide ? Voyez si je n'ai pas toujours respecté le Souverain ! Du reste, je ne prétends pas justifier vos magistrats ? Je connais leur injustice, je la déteste ; mais attendez, votre jour se lèvera. Voulez-vous choisir vos pasteurs ? Vos magistrats sont là ; portez-leur vos vœux, s'ils refusent de les écouter, alors vous êtes libres ; si on emploie la force contre vous, que le pasteur fuie avec son troupeau. Plus de dîmes, criez-vous !

(1) Menzel, l. c. t. 1, p. 200 à 202.

Mais de quel droit les enlevez-vous à leurs légitimes possesseurs? C'est pour les convertir en aumônes! Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut se montrer ainsi libéral? Vous allez pousser de hauts cris à la lecture de ma lettre et vous direz que Luther est devenu le courtisan des princes; mais avant de repousser mes conseils, examinez-les: surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux prophètes qui vous trompent: Je les connais."

Pour toute réponse, Munzer déchira une page d'un autre pamphlet de Luther et la lui envoya. C'était celle-ci:

"Attendez, mes seigneurs les évêques, larves du diable; le docteur Martin veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles: bulle luthérienne.—"Quiconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens à ruiner les évêques et la hiérarchie épiscopale, est un bon fils de Dieu, un vrai chrétien qui observe les commandements du Seigneur." (1)

"Pauvres paysans, ajoute Osiander, que Luther flatte et caresse, tandis qu'ils n'attaquent que l'épiscopat et le clergé! Mais quand la révolte grandit et que les rebelles, se riant de sa bulle, le menacent lui et ses princes, alors paraît une autre bulle, où il prêche le meurtre des paysans comme il ferait d'un troupeau." (2) "Et quand ils sont morts savez-vous comment il chante les funérailles? En se mariant avec une nonne qu'il fait voler dans un couvent." (3)

Cependant la révolte faisait chaque jour de nouveaux progrès, et Munzer menaçait le Wittemberg. Luther comprit la nécessité d'empêcher à tout prix le triomphe de son rival. Hier, le paysan esclave était un opprimé digne de pitié et de la plus grande compassion; aujourd'hui, ce même paysan n'est plus qu'un rebelle que la justice des seigneurs doit poursuivre de toutes ses colères. Ecoutez-le bien; c'est la *Marseillaise* qu'il va chanter:

"Allons, mes princes, aux armes! Frappez. Aux armes! percez! Les temps sont venus, temps merveilleux où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel que nous autres avec des prières." (4)

"Il ne s'agit plus de dormir, vous êtes martyrs devant

---

(1) Op. Lutheri. t. 11, fol. 120. Wittemberg.—Osiander. Cent. 18. p. 87.
(2) Osiander, Cent, 6. p. 103.
(3) Id. Cent. 104. p. 100.
(4) Op. Luth. t. II, fol 130—Wittemberg t. 11, fol 84-6.

Dieu, parce que vous marchez dans son Verbe ; mais votre ennemi, s'il succombe, n'aura en partage que la géhenne éternelle, parce qu'il porte le glaive contre l'ordre du Seigneur; c'est un enfant de Satan."

Mélancthon s'unissait à son maître pour accabler les paysans. Il disait aux princes :

" Ces rustres sont en vérité déraisonnables. Que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté? Joseph charge le dos des Egyptiens, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple." (1)

Les révoltés placés tout à coup, et comme sans s'y attendre, entre la mort et l'apostasie, n'hésitèrent pas : la mort c'était le martyre ; l'apostasie, le châtiment dans l'éternité. Leur courage ne faillit pas, et, en face du gibet qu'on lui promettait, Munzer conserva toute sa fierté, persistant dans son aveugle fanatisme.

Un drame qui saisit bien vivement le cœur s'acheva à la bataille de Franckenhausen, où tous les princes s'étaient réunis contre les paysans. Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur qui n'envoya pas son ange ou son prophète, suivant la prédiction de Munzer, pour les délivrer. Le fer étant las de donner la mort, on envoya la cavalerie pour achever, en le broyant, tout ce qui respirait encore. Aucun d'eux ne demanda quartier ; tous moururent en vomissant avec le sang, des blasphèmes et des imprécations contre leurs tyrans et, dit Sleidan, pour la gloire de Dieu et l'affranchissement de leur patrie. (2)

Munzer n'avait été que blessé. Il fut recueilli sur le champ de bataille, à demi-mort, et traîné à demi-nu sous la tente des vainqueurs. De là, il passa dans les cachots où descendit aussi un prêtre de l'église catholique qui le fit reconnaître, le confessa et lui donna la communion. (3)

Munzer, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'accuser Luther de tous ces malheurs. L'heure du supplice venue, il marcha avec courage vers le lieu de l'exécution. Il s'agenouilla pour réciter le *credo ;* mais sa voix s'éteignit en prononçant le premier mot du symbole.

---

(1) Pfizer. Vie de Luther, p. 816.
(2) Sleidan. liv. XII.
(3) Yoh, Ruhel, Epist ad Lutherum.

Alors le duc de Brunswick et le prêtre récitèrent la prière dont le patient répétait chaque mot à voix basse dans son cœur. Il semblait qu'une lumière céleste eût réconforté son âme. Les princes faisaient le cercle autour du gibet. Munzer leur adressa une exhortation qui mouilla leurs yeux de pleurs. Cela fait, il dit au bourreau : " allons ! "—au prêtre qui l'accompagnait : " adieu ! "—Le bourreau, en un clin d'œil, fit voler à six pas la tête du rebelle. Un soldat la repoussa du pied, la fit rouler vers l'exécuteur qui la prit et la planta sur une pique avec une inscription où se lisaient ces mots : "Munzer, criminel de lèse-majesté."

Sans doute, dit ici Hagen, " c'eût été un malheur pour l'Allemagne que le triomphe des idées de Munzer ! Mais ne craignons pas de reconnaître que Luther ne triompha de l'insurrection que par l'immolation du principe de la Réforme (1)."

Quelle puissance, en effet, que celle de Munzer ! Elle a forcé l'apôtre de Wittemberg à renier ses doctrines ; et cependant Luther nous disait qu'il les tenait du ciel, et que si un ange lui apportait un autre Evangile que celui qu'il avait annoncé, il repousserait le messager divin. Cela s'explique sans difficulté : Luther a plus peur de Munzer que d'un Séraphin ; l'être invisible lui aurait laissé sa chaire de Wittemberg, et Munzer voulait la lui ravir ! Si nous élevions un cri accusateur contre Luther, notre voix, notre témoignage seraient suspects peut-être Mais qui oserait contredire ces deux dépositions données par deux ennemis de notre culte :

" Au jour du jugement dernier, a dit Cochlée, Munzer et ses paysans crieront devant Dieu et ses anges : Vengeance contre Luther." (2)

" C'est toi, Luther, dit Hospinien, le sacramentaire, qui as excité la guerre des paysans." (3)

Dans deux années que Dieu permit au paysans de châtier l'humanité, on compte cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées (4) et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de chalcographie anéantis. (5) S'ils eussent triomphé, la Germanie fût tombée dans le chaos :

---

(1) Carl. Hagen. loc. cit. t. II. p. 151.
(2) Defensio Ducis Georgii, p. 63. Ingolst. in 4o.
(3) Hist. Sacrament, IIme partie, fol. 200-202.
(4) Cochlée l. c.
(5) Gessépé porte le nombre des morts à 110,000 ; Cochlée, à 150,000.

belles-lettres, arts, poésie, sciences, morales, dogme, pouvoir bout aurait péri dans la même tempête. La Réforme, issue de Luther, fut donc une fille désobéissante, révoltée, cruelle et sanguinaire. Il y a eu du sang répandu, ne doit-il pas retomber sur sa tête? " Car, dit le réformateur, c'est moi qui l'ai versé par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte est perdu de corps et d'âme, et appartient au démon." (1)

Un triste spectacle pour l'humanité c'est l'empressement de tous ces princes qui, demain, tomberont dans le Luthéranisme, à accepter les doctrines despotiques du moine saxon. Le landgrave de Hesse, le grand Maître de l'Ordre Teutonique, les ducs de Brunswick, de Lunebourg et de Mecklembourg, le prince d'Anhalt, les margraves d'Anspach et de Baireuth, le comte de Mansfeld, viennent tous, les uns après les autres, embrasser avec une ferveur de néophytes ce nouvel évangile politico-religieux qui transforme en paria l'homme dont l'occupation est de labourer les champs.

Mais quels hommes étaient-ce que tous ces princes ou seigneurs? C'était Frédéric, électeur de Saxe, un des princes les plus gloutons de son siècle, dont le ventre, chargé dès l'aurore de viandes et de vin, avait besoin pour ne pas tomber d'être retenu par un cercle de fer. On comprend qu'il ait aimé à la folie une religion qui avait aboli le jeûne, le carême, qui permettait de faire gras le vendredi et le samedi et qui ne s'inquiétait aucunement des bonnes œuvres. C'était son fils Frédéric, usant son temps et sa santé à table et à la chasse, et sachant à peine son catéchisme. Le baron Ulrich de Hutten, littérateur ordurier, et ennemi déclaré des moines, des prêtres et des couvents. Il trouvait dans le nouveau dogmatisme un puissant moyen de justifier la vie épicurienne et scandaleuse qu'il menait depuis longtemps, et à laquelle une maladie honteuse vint mettre un terme en le conduisant au tombeau. Ernest et François de Lunebourg qui ne voulaient pas laisser à leurs domestiques et valets le soin de piller les églises catholiques, mais qui allaient eux-mêmes voler les vases sacrés. (2)

---

(1) Prop. de Table, Eisl. p. 276, C.—Opp. Lutheri, t. III, Jen-Germ, p. 130.

(2) Rotteck. Hist. gén. François deSickingen chassait aux moines comme on chasse aux bêtes fauves.

Mais celui qui se signala le plus entre tous, ce fut le landgrave Philippe de Hesse, dont la bigamie, dit le Protestant Henke, a couvert de honte et d'ordure non seulement le prince, mais encore Melanchton, Luther, Bucer et d'autres théologiens. (1) Il était marié depuis seize ans avec Christine, fille du duc Georges de Saxe et était père de huit enfants. D'un tempérament ardent il avait cherché ailleurs que chez-lui à satisfaire ses passions. . . . Bientôt une idée lui vint, idée toute biblique : c'était de se donner, à l'exemple des premiers patriarches, et conformément à la loi de Moïse (*5 Moïse c. XVI, v. 18*) une seconde femme. Son choix fut bientôt fait : il tombe sur Marguerite de Sale, dame d'honneur de la sœur du prince. Il écrivit donc à Wittemberg aux deux principaux théologiens, dont la position dans l'Eglise nouvelle ressemblait assez à celle du pape dans l'Eglise romaine. Il leur demanda l'autorisation de prendre deux femmes légitimes. Que firent nos deux savants, nos deux inspirés ? Ils ne se soucièrent d'abord que fort peu d'accorder une telle permission : ils blamèrent même le prince dès le commencement. Mais sans perdre de temps et comme peu à peu, ils en vinrent à cette conclusion : " Si le prince est résolu de prendre une seconde femme, ils (les théologiens) pensent que le mariage doit se faire en secret." Ils lui envoyèrent la dispense pour qu'il s'en servit au besoin. (2)

Un tel service rendu à un tel prince avec une aussi parfaite bonne grâce ne lui faisait-il point le devoir de se convertir aussitôt à la nouvelle doctrine, d'être son disciple fervent et zélé, de couvrir de sa protection des pasteurs aussi compatissants pour toutes sortes d'infirmités ? C'est pourquoi nous voyons tous ces princes et seigneurs embrasser publiquement le *nouvel* évangile et, dans la diète tenue à Spire, l'an 1526, s'en déclarer les protecteurs très-fidèles :

> Pourquoi donc, potentats, monarques, souverains,
> Faire payer si cher vos faveurs à des saints ?

Pendant qu'un prédicateur nommé Romann prêchait dans l'Eglise de Saint Maurice hors les murs à Munster, arriva un cordonnier hollandais, du nom de Jean Baukels, de Leyde, c'était ce cordonnier qui devait être le père des Anabaptistes.

(1) Menzel, t. II, p. 179, ed. de 1828.
(2) Id. Ibid.

Jean, las et ennuyé de son métier, tirer le ligneul et battre le cuir, s'insinua auprès des prédicateurs luthériens et disputa avec eux sur le baptême des enfants, La querelle en vint au point que les deux partis, luthérien et anabaptiste, disputèrent publiquement. Ces derniers, ayant eu le dessus, s'emparèrent de Munster. Ils y appelèrent bientôt leurs amis des villes voisines, y installèrent un nouveau conseil, brûlèrent une église et en pillèrent plusieurs autres. Mathusen, sur un ordre de Dieu, disait-il, fit jeter au feu tous les livres, excepté la bible. Alors Jean de Leyde et Knipper Dolling commencèrent à prophétiser. Ce dernier était l'exécuteur des hautes œuvres de maître Jean, prophète et roi de l'Univers. Les églises rasées, la polygamie fut établie dans tout le royaume. L'enseignement du prophète était que,—quiconque possédait des biens ne pouvait pas être sauvé ;—que Luther était encore pire que le pape de Rome. Les femmes y étaient en commun comme tout le reste. Après une foule d'excès engendrés par un fanatisme de cette trempe, engendrés aussi par le crime et la débauche, la ville fut enfin reconquise en 1535 par l'armée réunie de quelques princes. L'exécution de quelques-uns de ces fanatiques et de leurs chefs principaux, calma ce qui restait d'effervescence dans les esprits. (1)

A Eisleben, le presbytère fut pris d'assaut, et l'un des assaillants, monté sur un âne, pénétra dans l'église. A Erfurth, les étudiants jouèrent de si mauvais tours aux moines et aux papistes, que Luther lui-même s'en plaignait, lui qui, parlant dans un autre endroit, "voyait avec contentement que les papistes fussent serrés de près et traqués." Ces exemples de colère, de vengeance et d'exaspération se rencontrent fréquemment dans l'histoire de la Réforme ou du Protestantisme. Et, chose curieuse, ces accès sont mis sur le compte du peuple, bien que l'autorité en fût complice, puisqu'elle se laissait dominer. (2)

Un homme de beaucoup de sens, Mozambano Puffendorf, c. 11, No. 10, fait remarquer que si, en Saxe, le nombre des partisans de Luther fut plus considérable qu'ailleurs, c'est que, dans ce pays, on avait été plus prodigue des biens ecclésiastiques, et qu'on n'y redoutait pas l'empereur comme dans la haute Allemagne. (3) Les ducs de Saxe, sous prétexte de

(1) Schroekh. l. c. t. V. p. 439.
(2) Arnold. t. II, l. XVI. chap. V. page 59.
(3) Id. ibid.

mettre en réserve les trésors des couvents, se les appropriaient saintement et, pour plus de sûreté, ils demandaient partout les registres des revenus monastiques. Le conseil de Rostock fit comme les nobles ducs et, peu à peu, on vit entrer dans le fisc des princes ou de la commune, les richesses des moines.(1) A Holstein, la riche et fière noblesse comprit bientôt les immenses avantages qui résulteraient pour elle si l'on réformait l'Eglise, puisque c'était pour elle le seul moyen de s'approprier le domaine temporel, les dimes et autres redevances des monastères. Aussi le Protestantisme fit-il de grands progrès, surtout sous le duc Frédéric. (2) A Magdebourg, les citoyens prièrent le conseil de vouloir bien donner aux moines une pension viagère, mais seulement s'ils consentaient à déposer les vêtements distinctifs de l'ordre, et à se faire instruire dans la doctrine évangélique. (3)

En Poméranie, la destruction commença, en 1522, à Stralsund. Dans une seule journée, on chassa de la ville, pendant l'absence du duc, tous les prêtres et tous les moines. Le duc, de retour dans la ville, chargea son bailli de porter sur le grand livre des revenus de l'Etat tous les biens des couvents, et ils y sont encore. (4) A Francfort sur le Mein, le Protestantisme se montra violent. Dans une lettre au magistrat de la ville, les prédicateurs du Luthéranisme lui demandaient s'ils pouvaient compter sur lui, dans le cas, où, poussés par le devoir, ils mettraient la main sur les biens et sur la personne des prêtres catholiques. Ils exécutèrent en partie leurs menaces. Le clergé cria, on ne l'écouta pas ; malgré les ordres impérieux qu'avait reçus le magistrat de défendre le clergé, le clergé fut obligé de céder. La bourgeoisie prenant exemple sur la noblesse, se révolta à son tour, et le magistrat déclara publiquement à tous les prêtres catholiques qu'ils devaient se résoudre à prêcher la parole de Dieu, le Luthéranisme, s'ils voulaient compter sur son appui et sa protection. (5)

Dans la chronique de Torgau, nous lisons qu'en 1524, Léonard Kœppe et d'autres jeunes gens, tous pleins des doctrines de Luther, prirent d'assaut le couvent des Franciscains, et

(1) Id. ibid.
(2) Gustave Ludw. Baden's. Geschichte des deutschen, etc.. 1802, p. 303.
(3) Marheinecke. Cité par Hœninghaus, la Réf. etc., p. 270, ch. VII.
(4) Arnold, l. c. t. II, page 58.
(5) Plank. l. c. t. II. page 137.

jetèrent par-dessus les murs les moines qui voulaient se défendre. Le prince électeur ferma les yeux et ne dit rien. bien qu'à cette époque, les ambassadeurs impériaux résidassent à Torgau. (1) Un fait extraordinaire, ce fut l'enlèvement de neuf religieuses qu'un habitant de Torgau, le célèbre Léonard Kœppe, sut opérer par ruse, et qu'il conduisit, comme des tonneaux de harengs, du couvent de Niemitch, près de Grimma, à Wittemberg. Au nombre des jeunes filles qui quittèrent ainsi le couvent, dans la semaine Sainte de 1523, se trouvait Catherine de Bora, devenue bientôt après, l'épouse de Luther. (2)

Les nouveaux prédicateurs n'étaient, à cette époque, guère plus instruits que le bas peuple. Quelques-uns, entraînés par les nouveautés, faisaient, du haut de la chaire, des sorties violentes contre le Pape, et contre les moines. D'autres, trouvant un avantage personnel à adopter la règle de conduite de Luther, épousèrent leurs concubines et prirent désormais le titre de prédicateurs de l'Evangile, mais sans rien savoir de l'Evangile. Les vieux prêtres, restés fidèles à leur foi, se retirèrent pour faire place à des intrus. Le peuple ne gagnait pas toujours à cet échange. La plupart des communes regardaient comme un bonheur de choisir pour prédicateur un moine apostat, qui avait parcouru le monde, ou qui se disait poursuivi, ou banni pour avoir pris la défense de l'Evangile. Traité en envoyé du ciel, on l'installait dans ses fonctions sans autre examen. Il suffisait qu'il amenât avec lui une femme et des enfants, pour qu'on l'exemptât de faire preuve de ses capacités, et de la pureté de sa doctrine. Avoir femme et enfants, était une recommandation auprès de ces gentilshommes qui disposaient des places de prédicateurs. (3)

Lorsqu'en 1541, la nouvelle de la mort de l'évêque de Naumbourg se répandit en Saxe, le prince électeur demanda l'avis de ses conseillers sur un projet qu'il avait préparé depuis longtemps, en prévoyance de cet évènement. Ce projet avait pour but d'enlever au chapitre le droit d'élire le nouvel évêque, et menaçait de bouleverser, peu à peu, toute l'ancienne constitution de l'Eglise. Jean-Frédéric, on le comprend, avait en vue d'incorporer à ses domaines, ceux qui

(1) Arnold, l. c. t. II, page 59.
(2) Marheinecke, l. c. page 78. Cité par Hœninghaus, unde suprà.
(3) Plank, l. c.

dépendaient de l'évêché et du diocèse de Naumbourg. Les conseillers ne voulant pas y consentir, le prince dut employer la ruse pour arriver à ses fins. Il répondit que c'était pour lui une affaire de conscience de ne pas laisser l'Eglise de Naumbourg dans l'état où elle se trouvait alors. Il les priait, en conséquence, ainsi que les théologiens de Wittemberg, de lui proposer, pour occuper le siége vacant, un homme capable, à moins qu'ils ne pensassent avec lui qu'Amsdorf était le théologien qui réunissait toutes les qualités voulues en cette circonstance. Les théologiens finirent par approuver les mesures proposées. Luther imagina des prétextes pour justifier le projet de Frédéric. De son côté, le chapitre avait élu pour évêque Jules de Pflug, doyen du chapitre de Zeiz. L'électeur présenta comme évêque aux états de l'Empire le prédicateur luthérien, Amsdorf, qui fut sacré le 20 Janvier, 1542, par Luther lui-même et maintenu par le prince avec tant d'opiniâtreté que les chanoines qui refusèrent de le reconnaître furent, les uns privés de leurs biens, et les autres de leur liberté. Veut-on savoir quel est donc cet homme auquel le prince ravissait ainsi son évêché? Jules de Pflug, sous le rapport de l'érudition, du caractère personnel et de la religion, était le plus propre à remplir cette charge. Ses lumières étaient connues, sa sagesse appréciée et sa loyauté vantée partout. Il était de plus un théologien insigne qui voulait, disait-il, rester fidèle à l'Eglise, sa bonne et vieille mère. (1)

C'est Amsdorf qui chassait le noble, le généreux Pflug; Amsdorf, le fanatique le plus inflexible et le plus intolérant de tout son parti, qui ne craignit pas d'offenser l'empereur lui-même à la diète de Ratisbonne. 2) Mais Luther écrivait: "Moi, Luther, qui me fais appeler pape, et qui le suis en effet, je veux que l'on confère à Amsdorf, comme évêque de Naumbourg, la plénitude des pouvoirs épiscopaux, *afin qu'il puisse absoudre* le pape de Rome qui est dans les angoisses de la mort et sur le marchepied des enfers, en prononçant cette formule: "Que Dieu tout-puissant, ton ennemi, ne te pardonne jamais: qu'il te jette dans le fond des abîmes infernaux. Moi donc, en vertu de l'ordre de Notre Seigneur et Maître, Jésus-Christ, et de notre auguste père le pape Luther Ier, je te voue aux flammes éternelles." (3)

(1) Plank, l. c. t, IV, p. 83 et suiv.
(2) Id. ibid. (3) Luther. Opp. t. VI. Jen, p. 432.

La précipitation avec laquelle on introduisit le Protestantisme en plusieurs endroits, porta un coup funeste aux revenus qui naguère faisaient partie des églises. Lorsqu'on voulut en disposer on s'aperçut qu'il n'en restait plus rien. Ils avaient été tantôt dissipés, tantôt volés ; ou bien, les actes de propriété avaient été perdus. Ailleurs les princes, les nobles ou même les communes s'étaient adjugé sans façon la plus grande partie de ces biens. (1)

N'est-ce pas un spectacle honteux que tous ces larrons à couronne ducale, électorale, princière ou municipale, qui n'ayant pas trouvé, comme Héliodore, d'anges à la porte des temples qu'ils sont venus piller, s'avisent maintenant de régler les formes liturgiques dans ces vieilles basiliques et dans ces églises dont ils ont arraché les images du Christ, de la Sainte Vierge et des saints, chassé les prêtres et métamorphosé les vases sacrés en vaisselle de table, de dire le nombre de grains qui doivent brûler dans un encensoir échappé, comme par miracle, à la chasse qu'ils ont faite à tout ce qui avait couleur d'or ou d'argent, et d'apprendre aux évêques l'usage du ciboire ? Ainsi, le Protestantisme qui, par la bouche de son apôtre, s'était annoncé en Allemagne comme venant affranchir le peuple du joug sacerdotal, créait une monstruosité toute païenne : hiérophante et magistrat, de son double bras, allant saisir l'acte extérieur ou politique et l'acte intérieur ou religieux et se résumant par ce mot des empereurs romains : " *Imperator et summus pontifex.*" Il était naturel que les princes, une fois en possession des biens du clergé et d'une autorité aussi exorbitante, ne voulussent plus en faire le sacrifice. Aussi, les voit-on à la paix de Westphalie, stipuler, comme une des prérogatives inhérentes au pouvoir civil, le droit de réforme, *jus reformandi* dans les affaires spirituelles (2).

Mélancthon n'avait-il pas raison de s'écrier plein d'angoisse et de douleur : " Nous avons commis beaucoup de fautes et fait bien du mal sans nécessité." ! (3) Et puis, se penchant sur l'Elbe pour lui confier ses larmes et ses regrets : " Non, toutes les eaux de ce fleuve ne suffisent pas pour pleurer les méfaits

(1) Plank, l. c. t. IV, p. 47.
(2) Marx, Verbreitung der Reformation, l. c. p. 178. Voyez Audin. vie de Luther, t. III, p. 43.
(3) Mélancth. l. IV, Epit. 9.

de la Réforme : le mal est incurable." (1) Et Luther lui-même : " J'en conviens, ma doctrine a donné lieu à bien des scandales ; je ne nierai même pas que le nouvel état des choses me fait trembler, surtout lorsque ma conscience me reproche d'avoir porté atteinte à l'ancien ordre de l'Eglise qui était si tranquille sous la Papauté, et d'avoir fait naître par mes doctrines, les discordes et les troubles !" (2) " Sentez-vous battre votre cœur quand on parle de justice et de vérité ? Reconnaissez alors ce qu'il est impossible de nier : que Luther ne doit pas être comparé aux apôtres. Les apôtres venaient enseigner au nom de Jésus-Christ, leur maître ; et les catholiques n'ont-ils pas raison de nous demander de qui Luther tenait sa mission ? On ne saurait prouver qu'il eût une mission directe ou indirecte (3)."

(1) Id. ibid.
(2) Luther, Wittemb. t. II, fol. 281-287.
(3) Novalis. Hœninghaus. l. c. p. 356.

CHAPITRE IX.

S'ils sont honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Suisse.

Il en fut pour la Suisse comme il en avait été pour l'Allemagne : "les biens des églises séduisaient les grands ; la liberté de prendre femme entraînait les ministres de l'église, et l'espoir de se débarrasser du martyre de la confession et d'autres obligations gênantes convertissait les gens du peuple." (1)

Zwingle et ses compagnons n'étaient pas des hommes très-dévots et très-purs. Un document signé de leur main prouve cette assertion ; c'est la supplique qu'ils addressèrent d'un commun accord aux magistrats civils de la République Helvétique. Ils voulaient en obtenir une sentence qui les délivrât de leurs vœux, et, quoique prêtres ou moines, tenus à ce titre de garder le célibat, leur permît de prendre femme. Ils voulaient, eux aussi, suivant le conseil de Luther, *croître et se multiplier*.

" Une grâce que nous vous demandons très-instamment, disaient-ils, c'est que vous ne nous refusiez pas la faveur de nous laisser marier, à nous qui savons par expérience combien nous sommes faibles, et à qui Dieu semble avoir refusé le don de continence et de chasteté. Lorsque nous considérons les paroles du bienheureux Paul, le mariage ne nous paraît pas avoir d'autre but que de tempérer les désirs déréglés de la chair ; désirs que nous ne pouvons pas nier qu'ils brûlent en nous, puisque nos actions en cette matière nous ont déjà rendus infâmes à la face de nos églises...Hélas ! Hélas ! nous rougissons de honte à la vue de toutes les abominations que nous avons commises, tous, sans en excepter un seul....." (2) Le reste de la pièce est empreint des mêmes sentiments ; mais il nous répugne d'en traduire d'avantage. Est-il possible, nous le demandons à toute âme chrétienne et tant soit peu honnête, de faire avec plus de bassesse et d'impudence l'aveu public de sa propre dégradation ? Vraiment ! Dieu, en puni-

(1) Van Beider.—Gestalt des Sacraments. Wittemberg. 1508.
(2) Zwingle. App. t. 1, fol. 114 et suiv.

tion de leur apostasie, ne les a-t-il point livrés in *desideria et in passiones ignominiæ*, comme s'exprime l'Apôtre au sujet des philosophes païens ?

Les magistrats, voyant que la demande partait vraiment du cœur des pétitionnaires, ne purent résister à tant de sensibilité. Plus tendres et plus compatissants que ne l'aurait été le pape de Rome, ils répondirent par ce mot : " *Placuit* " ou bien en termes équivalents : Il nous a plu, vu la nécessité urgente que vous nous avez exprimée, de vous répondre : " Oui, nos bons ecclésiastiques et ministres du *nouvel évangile :* mariez-vous tous jusqu'au dernier."—Voilà donc le motif pour lequel tous ces beaux garçons repoussent l'autorité spirituelle du siége de Rome, reconnue jusque-là durant quinze siècles par tout le Christianisme, comme la seule autorité en matière de dogme, de morale et de discipline, pour prostituer leur œuvre d'un jour en lui donnant pour juges suprêmes les magistrats civils, les échevins, les bourgmestres et les conseils des communes. Les représentants ou les premiers apôtres du Protestantisme avaient donc pour maxime fondamentale de traiter les affaires de foi et de conscience, tout juste comme on traite de l'échange d'un animal sur un champ de foire : Les termes du marché étaient du genre de ceux-ci : " Nous vous reconnaîtrons pour juges suprêmes et infaillibles en matière de doctrine chrétienne ; mais en retour, laissez-nous nous marier à vos filles que nous aimons et dont la beauté nous charme. Il y avait ainsi, par suite de cet arrangement, des beau-pères, des gendres, des noces, bien du plaisir : Beau progrès ! honnête avancement !

Mais voyons quels hommes c'étaient que ces magistrats, bourgmestres, échevins, et conseillers des communes. La décence et le gros bon sens s'attendent à ce qu'ils aient au moins le sens commun, à défaut de génie ou de connaissances suffisantes. M. Hallam, un anglais d'origine et un anglican de croyance, nous les peint en ces termes : " des laïques d'une crasse ignorance en ce qui concerne la religion, et dont le plus grand nombre ne savaient ni lire, ni écrire. Les bourgmestres de ces temps-là étaient les personnages les plus comiques que l'on puisse représenter sur la scène." (1) Les femmes, bien

(1) Hallam—Introd. to the literature of Europe in the fifteenth, sixteenth and seventeenth centuries. Lond. 1837.—40, t. 1. p. 497.

entendu, (en leur qualité de mères des fiancées,) n'étaient point exclues du nombres des votants.

Quant à la manière dont se traitaient les questions les plus abstraites de dogme, de morale, de discipline ecclésiastique, de droit canon et d'histoire du Christianisme, elle était tout à fait simple: on en appelait aux ignorants, à ceux qui n'avaient aucune connaissance des lettres. Eh bien! c'est de ces ignorants qui ne savaient ni lire ni écrire, et de ces théologiennes (de cuisine) qu'on faisait dépendre le sort de toute une cité: sa constance dans la Religion catholique ou sa désertion dans les rangs du Protestantisme. Voilà quels hommes Zwingle établit juges suprêmes des articles de foi chrétienne et des controverses religieuses!

La municipalité de Zurich fut la première qui accueillit l'enseignement du novateur sur le sens figuré des paroles de la consécration et, en 1525, contrairement à la doctrine catholique, sur la présence réelle, professée jusque-là par leurs ancêtres et par tout ce qu'il y avait de chrétien dans l'univers, ces magistrats, qui ne savent ni lire ni écrire et d'une ignorance crasse en ce qui concerne la religion, abolirent la messe et tout ce qui avait été cru depuis le commencement du Christianisme comme vrai et comme articles de foi nécessaires au salut des âmes. Tout cela devait cesser d'être tel pour le peuple de Zurich, et ce peuple a continué de le croire depuis, sur la parole de ses magistrats qui n'avaient aucune connaissance des lettres, et d'une ignorance crasse en matière de religion; sur la parole enfin de personnages les plus ridicules que l'on puisse représenter sur la scène. Quel christianisme, chers frères! Sera-t-il jamais capable de payer les dépenses qu'il vous fait pour venir de la Suisse en Canada?

Bras dessus, bras dessous, les gendres et leurs beau-pères se mettent en mouvement, peut-être ivre encore des libations de la noce. Ils sont missionnaires, apôtres, chargés des intérêts du nouvel évangile! Ecoutons les témoignages au sujet des miracles et des conversions qu'ils opèrent: "Presque toutes les églises de la Suisse commencèrent leur réforme en brisant les images. (1) En 1524, Zwingle et quelques-uns de ses collègues, insistèrent pour que le gouvernement de Zurich abolît la messe et fît disparaître les images. Zwingle s'était déjà

(1) Plank.—Schriften.

marié, suivant ainsi l'exemple d'autres ecclésiastiques tant réguliers que séculiers. Le gouvernement céda aux instances du réformateur, et ordonna d'enlever les images de toutes les églises. Zwingle, accompagné de Engelhard, de Léon Judæ et de douze autres sénateurs, parcoururent la ville, pénétrèrent dans les églises, et firent enlever les images et les statues par des charpentiers, des maçons et des serruriers. (1) Le peuple, en renversant les images religieuses, montra le même zèle qu'avaient déployé leurs ancêtres en renversant les monuments d'une insolente tyrannie. A la même époque, la musique fut exclue du service divin. On défendit, par un ordre spécial, de toucher de l'orgue, de sonner les cloches aux enterrements, et d'administrer l'Extrême-Onction. (2)—En 1528, on commença de détruire les autels dans le canton de Berne ; d'enlever et de détruire les images qui ornaient les églises. Dans la même année, on interdit, dans le territoire de Berne, toute juridiction des évêques de Bâle, de Lausanne, de Constance et de Lyon. La messe et le culte des images furent abolis ; mais on laissa aux ecclésiastiques leur revenu ; on leur permit le mariage. L'usage des viandes fut accordé à tout le monde pour tous les temps, et défense fut faite aux moines et aux religieuses d'admettre désormais dans leurs couvents aucun novice. Bientôt le nombre des partisans de la Réforme ou du Protestantisme dépassa celui des citoyens restés fidèles à l'Eglise Catholique. Il s'en suivit que les images furent partout détruites, que le culte prît une forme nouvelle, et que de grands troubles éclatèrent dans tous le pays. (3) Du haut des chaires, les prédicants de Berne se combattaient et se réfutaient réciproquement. Les uns prétendaient qu'ils annonçaient la véritable parole de Dieu, et les autres s'attachaient à les convaincre de mensonge. (4) De quel côté était donc la vérité? Sans doute ni d'un côté ni de l'autre !

A Bâle, de même que dans plusieurs autres contrées, on donna, en 1529, le signal de la suppression des images de l'église romaine. (5) Les ravages qu'eut à subir l'église de Bâle furent violents. On voulait d'abord distribuer aux citoyens tous les tableaux de saints pour être employés en guise

(1) Schrockh. l. c. t. II. p. 125.
(2) Plank. l. c.
(3) Schrockh l. c. t. II p. 150.
(4) Buchat. Hist. de la Réformat. Suisse. t. 1. p. 176.
(5) Schrockh, l. c. t. II. p. 152.

de bois à brûler; mais on revint sur ce projet et, après en avoir formé douze immenses bûchers, on y mit le feu, pour les brûler en masse. (1) Comme beaucoup d'ecclésiastiques et savants de l'Eglise, Erasme quitta la ville pour ne point être confondu avec ceux qui avaient activé et secondé les fureurs du Protestantisme. (2)

A Schaffouse, le Protestantisme triompha en décrétant l'abolition de la messe et la destruction des images de saints. (3)

En 1526, une conférence religieuse eut lieu à Saint Gall, sous la direction de Joachim de Walles. Elle eut pour résultat que les images furent enlevées des églises, les autels transformés en tables, jusqu'à ce qu'en 1529 on finit par abolir tout ce qui restait des rites et des pratiques du vieux culte. (4)

La sagesse, la prudence, l'érudition, la fermeté, le courage qu'avaient déployé plusieurs évêques de Genève avaient fini par procurer aux habitants de la cité une liberté précieuse que lui enviaient presque toutes les nations du reste du monde. Au nombre de ces évêques, on cite Antoine de Champian qui, en 1493, assembla un synode pour délibérer sur les réformes à introduire dans l'église et dans le clergé de son diocèse- (5)

Mais plus tard Farel et Viret reçurent, par l'accroissement de leurs partisans, un appui tel, que le premier adressa en 1535, à l'autorité, la demande de confirmer solennellement la Réforme ou le Protestantisme. Sans attendre la réponse, les réformés détruisirent les images dans toutes les églises. L'autorité interdit la messe et la pratique des rites catholiques, au mois d'août de la même année. L'année suivante, le Protestantisme fut placé sur une base plus solide encore; une confession de foi fut rédigée par Farel, et tous les citoyens et habitants de la ville furent forcés de l'accepter et d'y prêter serment. (6)

Si de Genève, nous passons en Belgique, nous voyons qu'à Anvers, le départ du prince d'Orange, appelé en toute hâte à Bruxelles, fut le signal de la révolte et du vandalisme. Quelques-uns des rebelles, pénétrant dans la cathédrale, montant sur une chaire et, singeant les prêtres catholiques, appellent les papistes au combat. Un catholique scandalisé veut les

(1) Plank, l. c.
(2) Schrockh, l. c. t. 11, p. 192.
(3) Id ibid. p. 153.
(4) Id ibid. p. 15.
(5) Sennebier, Hist. littér. de Genève, t. I, p. 26. 117.
(6) Schrockh. l. c. p. 175.

faire descendre par force de la chaire. On se bat dans l'église même. De semblables scènes se renouvellent le lendemain. Le nombre des révoltés augmentaient ; quelques-uns s'étaient munis d'armes à feu. Enfin, un homme s'avisa de crier : "Vivent les Geux !" Aussitôt ce cri est répété par toute la bande, et l'image de la Sainte-Vierge est sommée d'en faire autant. Quelques catholiques qui se trouvaient dans l'église, n'espérant pas pouvoir venir à bout de ces forcenés, se retirèrent. On se jette alors avec rage sur la statue de la Sainte Vierge, dont on traverse l'image à coups d'épée et de poignard, et dont on abat la tête. Des filles de joie et des voleurs se saisissent des cierges allumés, placés sur l'autel pour éclairer l'œuvre du vandalisme. Le bel orgue, véritable chef-d'œuvre de l'art de cette époque, est mis en pièces ; les images sont souillés, les statues sont brisées. Un Christ de grandeur naturelle qui, en face de l'autel principal, était placé entre deux larrons, est précipité à terre et broyé à coups de hache, tandis qu'on épargne les deux larrons. Les saintes hosties sont jetées sur le pavé et foulées aux pieds ; on boit à la santé des Geux, le vin qui devait servir à la célébration du Saint Sacrifice ; on se frotte les souliers avec l'huile Sainte, destinée aux malades. Les tombes mêmes sont fouillées ; les cadavres même en corruption en sont arrachés et foulés aux pieds. Au bout de quelques heures, tout un temple qui comptait plus de soixante-dix autels magnifiques, l'un des plus grands et des plus splendides de toute la chrétienté, après celui de Saint-Pierre à Rome, est complètement dévalisé, ravagé. On ne s'arrête point là : armés de cierges et de flambeaux dérobés à la cathédrale, les brigands se mettent en chemin, à minuit, pour faire subir le même sort aux autres églises, aux couvents et aux chapelles. A chaque nouveau crime, la bande se recrute. Les voleurs arrivent en foule. Ils emportent tout ce qu'ils trouvent : vases d'or et d'argent, vêtements sacerdotaux. Dans les caves des couvents ils s'enivrent de nouveau ; les moines et les religieuses sont obligés de s'enfuir pour échapper à la mort. Le soleil levant vint enfin éclairer les horreurs de la nuit. Mais l'œuvre de la destruction n'était point encore achevée ; restaient des églises et des couvents qui avaient été épargnés ; on les dépouilla de la même manière. Ces horreurs durèrent pendant trois jours entiers.

Dans les contrées voisines, les brigands renouvelèrent les mêmes scènes ; pillage des églises et incendie des images. La

perte causée par ces violences ne peut être évaluée. Dans l'église de Sainte-Marie seule, on la porte à quatre cent mille florins. Bien des œuvres d'art furent détruites, bien des manuscrits et autres documents importants pour l'histoire périrent à jamais.

A Gand, le magistrat et les autres principaux citoyens de la ville, s'étaient engagés, sous la foi du serment, à repousser les briseurs d'images, s'ils osaient approcher. Lorsqu'on proposa le même serment au peuple, il répondit que son intention n'était nullement de s'opposer à une œuvre aussi pieuse. Belle et sainte piété en effet ! digne des Néron et des Caligula. En cet état de choses, le clergé catholique de Gand jugea utile de sauver quelques parcelles des richesses principales de l'église, qu'il alla cacher dans la citadelle. Les briseurs, dans leur inconcevable impatience du mal, allèrent jusqu'à demander pour leurs scènes de destruction, l'assistance du tribunal, et cette assistance leur fut accordée. A cette occasion, une des plus belles bibliothèques qu'on eût amassées depuis des siècles, périt dans les flammes. Ces funestes violences trouvèrent des imitateurs dans le Brabant, à Malines, à Bois-le-Duc, à Breda, à Berg-op-Zoom. Dans l'espace de quatre ou cinq jours seulement, il y eut plus de quatre cents églises de ravagées dans le Brabant et la Flandre.

Cette rage de destruction s'empara bientôt aussi des Pays-Bas. On laissa aux villes d'Amsterdam, de Leyde et autres, le choix, ou de dépouiller volontairement leurs églises de leurs ornements principaux, ou de les voir enlever de force.

Les mêmes violences se répétèrent dans les îles de Séeland, à Utrecht, à Overyssel, et à Groningue. Mais ces excès, loin de profiter aux Protestants, leur fit, au contraire, un tort immense. L'aspect des églises dépouillées qui ressemblaient plutôt à des écuries qu'à des temples consacrés à Dieu, irrita les Catholiques et surtout le clergé. L'intolérance et les dévastations des Calvinistes qui, partout où ils étaient les plus forts, opprimaient les Catholiques, firent enfin comprendre aux opprimés leur aveuglement, et, dès lors ils cessèrent de s'intéresser à un parti de la part duquel ils avaient eu tant à souffrir et tant à craindre. (1)

De la Belgique entrons en Hollande ; là encore, nous voyons que le Protestantisme eut recours aux mêmes horreurs. Ce

(1) Schiller.

pays était alors en rapport avec l'Allemagne, déjà soumise, en grande partie, à la nouvelle doctrine, avec l'Angleterre, où elle avait fait de grands progrès sous Henri VIII, avec la France, où Calvin avait commencé à la répandre, et enfin avec le Nord, où elle dominait en souveraine. A Bois-le-Duc, on chassa les Franciscains et les Dominicains, et il fallut l'intervention de l'autorité pour les ré-installer dans leurs possessions. (1)

Les Anabaptistes étaient des fanatiques dangereux qui, la Bible à la main, croyaient y trouver la nourriture de l'esprit, sans songer qu'en répudiant le culte établi, le culte extérieur, ils rejetaient en même temps les moyens qui peuvent procurer à l'âme sa nourriture spirituelle. Ils avaient établi leur siége principal en Hollande et en Westphalie, où ils consacrèrent leurs déplorables égarements par des scandales honteux, plus dignes d'un troupeau de mahométans que d'un peuple de Chrétiens. A Munster, nous voyons leur roi Jean de Leyde, tuer une de ses femmes pour crime d'avoir montré trop de sentiments de compassion pour le pauvre peuple. Mais cette ville ne fut pas seule le théâtre de leurs affreux désordres. Les Pays-Bas et surtout la Hollande, furent témoins d'atrocités sauvages. A Amsterdam, ils se livrèrent, dans une maison particulière, aux excès les plus horribles. Dans un moment de fièvre fanatique, sept hommes et cinq femmes parcoururent la ville tout nus et en poussant des hurlements qui furent bientôt entendus par la foule. Plus de mille d'entre eux se rassemblèrent dans les environs, et bientôt ils tentèrent de s'emparer de la ville. Dans la Frise, nous voyons plus de trois cents anabaptistes, femmes et enfants, surprendre un vieux couvent, près de Bolswoord, dont ils chassent les moines et brisent les images. Près de Groningue, un cordonnier du nom de Hermann, menace de la mort les moines et les prêtres. A ces cris accourent trois cents fanatiques (2) qui vont partout porter le meurtre, le pillage et la dévastation.

Si nous voyons en Hongrie le catholicisme tomber devant la nouvelle religion, il ne faut pas s'en prendre à l'ignorance ou à l'impiété du haut ou du bas clergé; cela ne serait pas plus juste que si nous voulions attribuer la marche rapide du Pro-

(1) N. G. Van. Kampen. Geschichte der Niederland, t. 1. 1831, p. 282 et suivantes.
(2) Van Kampen, l. c. t. 1. p. 281-297.

testantisme et de la puissance du nouvel Evangile, à l'entraînement des âmes vers une doctrine plus pure, plus conforme aux préceptes divins. Les seigneurs, les vassaux, les barons de l'Empire tenaient moins aux nouvelles doctrines, qu'à la possession des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés, sous prétexte de favoriser l'Evangile et la liberté de conscience. (1)

C'est à l'aide d'apostats de bas étage que, dans le pays de Zips, les pasteurs catholiques furent chassés, les églises ravagées et les autels démolis (1545.) Les habitants de Jasz-Bereny, l'Evangile à la main, maltraitaient, (1560) le prêtre qui administrait à un moribond l'Extrême-Onction, mettaient le feu au couvent des Franciscains, raillaient les catholiques qui s'empressaient de porter secours à leurs frères, blasphémaient contre les moines, les messes, les autels. Voilà ceux qui méprisaient toute autorité, qui flattaient le peuple et lui promettaient la liberté, bien qu'eux-mêmes ne fussent que les esclaves de leurs honteux penchants. Tel Gaspard Magoezi, chef des mines d'Erlan, qui fit en grande partie fermer les églises des catholiques, et les adjugea aux partisans de la confession d'Augsbourg ou de la Suisse. Il interdit en outre, aux prêtres, de dire la messe et d'administrer les sacrements. En 1566, les cloches furent mises en pièces, les autels renversés, les réliques des saints déterrées et dispersées; les images du Christ, de la Sainte-Vierge, et de Saint Jean, depécés, les livres d'église déchirés, la chaire et la pierre baptismale brisées, les catholiques et leurs prêtres maltraités et dépouillés. Citons encore les meurtres que commirent les Evangéliques à Grosswardern, en 1566, sur tous les chanoines qui refusèrent d'adopter le nouvel évangile et de sa manière. Que dire des forfaits commis dans le désert des cinq églises, où les catholiques eurent plus à souffrir des persécutions des Evangéliques de la confession d'Augsbourg et de Genève, que des violences des Musulmans? Ce que ceux-ci avaient laissés debout fut la proie des terribles sectateurs du nouvel évangile. Ils démolirent et rasèrent les couvents, chassèrent les moines, détruisirent leurs habitations et abandonnèrent leurs églises au culte Luthérien au Calviniste. (2)

Combien donc ne devons-nous pas regretter que Luther ait

(1) Fessler, Gesch. der Ungern, t. VIII. p. 266.
(2) Fessler, l. c. t. VIII. p. 304, 324, 337, 385; t. VI. p. 21.

réussi à placer entre chrétiens et chrétiens le plus dangereux de toutes les armes. (1) Ce que dit le poète est donc bien vrai : "lorsqu'une nouvelle croyance germe sur la terre, l'amour et la foi en sont souvent arrachés comme de mauvaises herbes." (2) Pauvre Protestantisme ! qu'ils sont peu chrétiens et peu honnêtes les moyens dont tu t'es servi pour t'imposer aux peuples ! Ton évangile a soif de sang ; il n'est donc pas l'Evangile de Jésus-Christ ! (3)

(1) Kirchoff. l. c.
(2) Prof. Dr. Aug. Wilh. Von Schlegel. Berichtigung. etc. 1828. p. 99.
(3) Paroles de Zwingle citées par Bullingen son disciple. Hœninghaus. La Reforme contre la Réforme t. I. c. 11.

CHAPITRE X.

S'ils sont honnêtes et chrétiens, les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en France.

Je ne puis plus prier sans maudire, disait Luther. Si je dis : " *Que ton nom soit sanctifié*, je reprends : Maudit, damné soit le nom de papist, et de tous ceux qui te blasphèment, ô mon Dieu! Si je dis : " *Que ton règne arrive*, je reprends : Maudits, damnés, anéantis soient la papauté et tous les royaumes de la terre qui se livrent contre toi, ô mon Dieu! Si je dis! " *Que ta volonté soit faite*, je reprends : Maudits, damnés, abîmés soient les desseins des papistes et de tous ceux qui combattent contre toi, ô mon Dieu! Voilà ma prière, ma prière de bouche, ma prière de cœur, ma prière de chaque jour, et j'espère bien qu'elle soit exaucée, car je suis bon, doux, aimant, chrétien comme mes ennemis le savent par expérience. (1) Puis : L'Empereur Charles I. ne doit pas être supporté plus longtemps ; qu'on l'assomme et le pape avec lui! fou, enragé, et chien sanguinaire qu'il faut tuer à coups de pique et de bâton." (2) Nous avons cité aussi son adresse aux princes : " le peuple lassé ne peut plus supporter votre tyrannie!"

Zwingle enseignait aux peuples que l'Evangile du Protestantisme a soif de sang.

La doctrine de Calvin était : que les princes temporels n'avaient plus de pouvoir légitime pour le seul fait qu'ils s'opposaient à la vraie doctrine (le Calvinisme) et qu'on ne devait pas leur obéir, mais plutôt leur cracher à la figure et les traiter avec le dernier mépris. (3)

Certes! l'ancien Evangile est bien différent du nouveau. Aussi différents, aussi opposés seront les moyens de se faire accepter par les peuples. Qu'est-ce donc que la doctrine de tous ces auteurs du Protestantisme qu'une démagogie affreuse? En France, comme partout ailleurs, les fruits qu'elle porte nous feront très bien juger de l'arbre qui les a produits.

---

(1) Opp. Luther. Leipsick, t. XX. p. 344.
(2) Opp. Luther. Jenæ. t. VII. fol. 278,
(3) Calvin. In Daniel c. VI, v. 22-25.

L'histoire de France, pendant les deux siècles que le Protestantisme a essayé de s'emplanter dans ce beau royaume, ne retentit que d'actes de scélératesse des plus caractérisés, de pillages, de séditions, et de meurtres, commis pour les nouveaux croyants. Faut-il en être étonné, puisque telle était la doctrine religieuse publiquement enseignée par les novateurs et admise comme moyens de foi et de salut par ses partisans ? Ne disons qu'un mot des principaux auteurs de cette sanglante tragédie. Le prince de Condé fut le premier qui leva l'étendard de la guerre civile. Il fut suivi, deux jours après, par l'amiral de Coligny. Ce dernier aimait de plus à plaire à son épouse déjà huguenote, très-fervente et très-zélée pour la propagation de son credo, ou symbole calviniste. Antoine de Bourbon ne tarda pas à se mettre aussi de la partie. Tous ces nobles personnages fréquentaient assidument la Cour de Marguerite reine de Navarre, sœur du roi François 1er. Cette reine débauchée et, avec elle, la duchesse d'Estampes, concubine du roi, contribuèrent, pour une large part, aux troubles du Royaume.

Calvin avait aboli la confession, de plus, il n'était pas très-rigide sur le chapitre des adultères, des concubinages et des prostitutions infâmes. Comment dès lors ces nobles dames ne l'auraient-elles pas favorisé de tout leur crédit ? Parmi les ecclésiastiques de marque, il suffit de rappeler le célèbre Montluc, évêque de Valence, en Dauphiné, ce prélât plus payen que chrétien qui négocia l'alliance entre le roi de France et les Turcs, contre les chrétiens. Un acte de cette piété nouvelle l'avait rendu digne de voir luir bientôt la lumière du nouvel évangile, digne ensuite de recevoir un sacrement de plus : le sacrement de mariage. Il faut dire cependant que cet évêque avait ses défauts ; celui, par exemple, d'avoir cherché à violer la fille d'un seigneur irlandais qui lui donnait hospitalité ; celui de plus d'entretenir avec lui une courtisanne anglaise. (1) Le temps, la mode et la nouveauté allaient se charger de faire bientôt de nouvelles conversions. Mais laissons les personnes pour ne considérer que leurs actes, et les considérer en laissant toujours parler les protestants.

Lorsqu'on reproche aux catholiques la journée de la Sainte

(1) Burnet. Hist de la Reformat. de l'Eglise d'Angleterre.

Barthélemi, sous Charles IX, ils répondent en soupirant que leurs ancêtres avaient été réduits à cette extrémité par la nécessité de se défendre contre des ennemis prêts à renverser leur religion et leur constitution. N'eût-ils pas bien plutôt le droit de reprocher aux Protestants leur fureur odieuse et le cruel fanatisme d'un esprit vindicatif, persécuteur et intolérant ? Le parlement fit des tableaux si sinistres de ces cruautés, que l'effroi fut général. Les deux conjurations d'Amboise et de Meaux, cinq guerres civiles, des forteresses livrées à l'ennemi par la trahison, des couvents pillés et démolis, des prêtres égorgés, des religieuses assassinées, des fidèles tués pendant l'exercice de leur religion et pendant des processions solennelles, dans les rues de Pamiers, Paris, Valence, Rhodez, etc. Telles sont les preuves incontestables de la sanglante barbarie dont les huguenots se rendirent coupables en temps de guerre, autant qu'au milieu de la paix générale. Et, malheureusement, alors même que je le voudrais, je ne pourrais combattre ces terribles accusations, qui ne sont que trop prouvées par tout ce qui s'est passé en France et en Angleterre.

Les protestants huguenots avaient formé le projet d'enlever de son palais de Fontainebleau, le roi encore enfant. N'ayant pu réussir dans leurs projets, ils se jettent sur la ville d'Orléans et y commettent, contre les catholiques, toutes les profanations et les cruautés qu'on pouvait attendre de leur part. Ils firent de même dans toutes les villes des bords de la Loire, à Meung, à Beaugency, Jorgeau, Tours, Blois, Chinon et Clery. Plusieurs villes de Normandie, qui eurent le malheur de tomber entre leurs mains, éprouvèrent le même sort, les mêmes désastres. Il en fut de même encore pour les villes des environs de Paris. En Languedoc et dans le midi de la France, où les Huguenots étaient les plus nombreux, comme à Montaubin, à Castres, à Béziers, à Nimes, à Montpélier, ils montrèrent tout autant de courage dans l'œuvre de la destruction que leurs frères d'Allemagne, de Suisse et de partout ailleurs.

Nous n'avons pas besoin de dire si le culte, les images, les statues furent bannis, renversés, brisés, profanés dans toutes ces villes ainsi pillées et ravagées.

A Valence, les nobles Calvinistes du Dauphiné, assiégèrent, dans sa demeure, le commandant du roi, le tuèrent et le pendirent à la fenêtre. Puis, mettant à leur tête le baron des Adrets, ils volèrent à de nouveaux massacres. Ayant pris Monbrison, ils tuèrent, suivant leur charitable coutume, toute

la garnison de cette ville, à l'exception de quelques soldats condamnés, pour le passe-temps et le plaisir du cruel baron, à sauter, les uns après les autres, du haut d'une terre dont on peut voir encore les décombres. Ainsi, églises profanées, vases sacrés enlevés, prêtres et religieux expulsés ou tués, atrocités les plus barbares jointes à toutes sortes de sacriléges ; telle est la liste des actes charitables et chrétiens de ce nouveau Christianisme qu'on nous dit venir remplacer l'ancien pour le réformer, l'épurer, le sanctifier !

Tandis que le duc de Guise assiégeait les Huguenots dans la ville de Rouen, peu s'en fallut qu'il ne fût poignardé par un gentilhomme Calviniste. L'assassin arrêté, il déclare qu'il n'a consulté, dans cette entreprise, que l'intérêt de sa religion. " Or ça! dit le prince de Lorraine, je veux vous montrer combien la religion que je soutiens, est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offence, et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu tuer sans raison."—Dans la même année, 1562, François de Lorraine emporta d'assaut la ville de Rouen qu'assiégeaient les Calvinistes, puis, ayant gagné une bataille qui, sans lui, allait être perdue pour l'armée catholique, l'armée du roi, il fit prisonnier le prince de Condé, chef du parti révolté. Or, ce prince avait répandu contre lui des libelles diffamatoires où il attaquait sa vie publique et sa vie privée. Pour toute vengeance, Guise le fait entrer sous sa tente, le fait souper avec lui, comme un ami malheureux, et lui offre de partager le seul lit qu'il ait à sa disposition. Le duc de Guise dormit à côté du Calviniste, d'un profond sommeil, tandis que celui-ci ne peut fermer l'œil de toute la nuit. (1)

Les calvinistes, dit Anquetil, que personne n'accusera de trop de catholicisme, ne respectèrent point assez les reliques, les images et les autres objets de vénération des catholiques. Le prince de Condé, retiré à Orléans, se trouva sans finances. Après avoir épuisé les recettes du roi dont il s'empara, il envoya à la monnaie les reliquaires, les croix, les calices, et tous les autres vases d'or et d'argent consacrés au culte catholique. Ses partisans l'imitèrent et, en peu de temps, toutes les églises dont ils purent se rendre maîtres, furent dépouillées.... Ce

(1) Voyez Rohrbacher Hist de l'Eglise t. XXIV, 2e édit. p. 624.

qui outrait le clergé et le peuple catholique, c'est que souvent ces déprédations des hérétiques portaient encore plus la marque de la dérision que du besoin. (1)

Partout où les Huguenots purent se rendre maîtres, dit Mézerai, ils abattirent les images, pillèrent les églises, jetèrent les sacrées reliques au vent, profanèrent les autels, outragèrent les ecclésiastiques et les religieuses avec pareille inhumanité. Et comme s'ils avaient juré de rendre les morts témoins de leur barbarie aussi bien que les vivants, ils renversèrent le tombeau du roi Louis XI. à Clery, brûlèrent le cœur de François II. qui, encore tout chaud, venait d'être mis dans l'Eglise de Sainte-Croix à Orléans. Ce que je rapporte seulement pour un échantillon de la fureur qui les possédait. (2)

Laissons la France, et suivons les Calvinistes dans les Pays-Bas. Aucune époque ne paraissait plus favorable aux Huguenots et autres protestants, pour tenter d'ouvrir à leur dangereuse marchandise, un débouché dans les Pays-Bas. La guerre des Geux venait d'éclater. Dès ce moment, toute ville tant soit peu considérable, fourmillait de sectaires de toute espèce. Trois partis y prirent un rapide développement. La Frise et les provinces adjacentes étaient inondées d'Anabaptistes qui, pauvres, et manquant d'unité, étaient peu à craindre. Les Calvinistes qui occupaient les provinces du Sud et la Flandre, étaient plus redoutables. Ils comptaient des partisans parmi les marchands et les bourgeois. Les Luthériens, moins nombreux, trouvèrent un puissant appui dans la noblesse qui était presque toute entière de leur parti.

Anvers fut le lieu de réunion de ces trois sectes. Elles n'avaient rien de commun entre'elles, quoique toutes les trois protestantes, si ce n'est une haine inextinguible contre la Papauté. Une jalousie réciproque semblait entretenir la fureur de tous ces fanatiques. L'indulgence du gouvernement, jointe aux brillantes promesses des Geux, encouragea les Protestants qui, se voyant en nombre, crurent pouvoir tenir publiquement des réunions. La ligue leva l'étendard entre Oudenarde et Gand, et s'étendit bientôt dans toute la Flandre. Un nommé Herman Stricker, né dans l'Overyssel, moine

(1) Hist. de France, t. III. p. 77, 78.
(2) Hist. de France, t. III. p. 82.—Voir au surplus : Coup-d'œil sur l'histoire du Calvinisme en France, où l'on prouve jusqu'à l'évidence, par des témoignages même protestants, l'esprit de persécution et de cruauté dont étaient animés les disciples de Calvin, et les horreurs qu'ils exercèrent contre les catholiques, partout où ils purent pénétrer.

échappé du couvent, fut le premier qui prêcha en plein air. Il eut bientôt un auditoire de sept mille hommes. Encouragé par ce succès, il rassembla ses partisans dans les environs d'Alost pour prêcher à ciel ouvert. Armés de rapières, d'armes à feu et de hallebardes, ils placèrent des sentinelles et fermèrent tous les accès de cette église en plein champ, à l'aide de chariots et de voitures. Quiconque avait le malheur de passer par là, était forcé, bon gré, mal gré, d'assister au culte divin. A l'entrée de cette espèce de bivouac, s'étaient établis des libraires qui vendaient des catéchismes protestants, des livres religieux et des pamphlets contre les évêques catholiques et le Pape. Du haut de sa tribune, Herman haranguait le peuple qui, pour ne rien perdre de ses paroles, se plaçait contre le vent. Des injures contre le Pape, les évêques, c'est ce qui amusait le peuple et l'excitait à rire et qui formait la substance de ces sermons en plein air. C'est là aussi que les sacrements étaient administrés selon les préceptes et la rubrique de Calvin, que la bénédiction nuptiale était donnée et que les liens sacrés de bien des mariages étaient brisés dessous sans scrupule.

En peu de temps, l'Est de la Flandre fut arraché par cette multitude toujours croissante. L'Ouest fut bientôt mis en émoi par un autre moine du nom de Pierre Dothen. Plus de quinze mille hommes affluèrent de toutes parts pour assister à ses sermons. Près de six mille personnes quittèrent le même jour la ville d'Anvers pour entendre des prédicateurs qui avaient dressé leurs tentes au milieu des champs. De semblables scènes se reproduisirent simultanément à Tournoi et à Valenciennes. Les prédicateurs étaient en parti allemands et en parti Huguenots français. Des ouvriers, des gens de la basse classe qui se sentaient poussés par l'esprit de Dieu, montaient en chair, et prêchaient. La plupart des auditeurs étaient attirés par ces prédicateurs étrangers qui faisaient tant de bruit. D'autres assistaient à ces sermons comme à des pièces de comédie, où l'on se moquait du Pape, des évêques, du Concile de Trente, du purgatoire et des dogmes de l'Eglise dominante. Plus on criait, plus on flattait agréablement les oreilles de l'auditoire. Ordinairement l'orateur qui excellait à jeter à pleines mains les saillies moqueuses, était recompensé comme dans un spectacle, par les applaudissements de la foule. Les sermons se succédaient, et l'audace des fanatiques croissait d'heure en heure ; ils finirent par pro-

mener en triomphe, et avec une escorte de cavaliers armés, leur prédicateur, à la fin de chaque office, jetant ainsi un défi hardi aux lois du royaume. (1) L'ancien moine, Pierre Dothen, qui jouait un rôle actif dans ces troubles, et qui rendit son nom fameux encore, comme chef des révolutionnaires de Gand, n'hésita pas à avoir recours aux armes pour délivrer ses compagnons retenus prisonniers. (2) Le prince, en cédant, aurait-il prévenu le désordre? Nous l'ignorons; ce qu'il y a de positif, c'est que, lorsque les concessions faites aux sectaires arrivèrent à Bruxelles, en 1566, la guerre aux images était déjà déclarée.

La destruction des images envahit bientôt l'Ouest de la Flandre, l'Artois, les puissances entre le Lys et la mer. Une bande furieuse d'ouvriers, de matelots et de paysans, de filles perdues, de mendiants et de brigands au nombre d'à peu près trois cents, armés de haches, d'échelles et de cordes, et quelques-uns même portant des armes à feu et des poignards, se jetèrent, enragés d'une aveugle fureur, sur les bourgs et les villages des environs de Saint Omer, firent sauter les portes des églises et des couvents, renversèrent les autels, brisèrent les statues et les foulèrent aux pieds.

Enhardis par ces succès, ils poussent jusqu'à Ypres, où ils peuvent compter sur un renfort d'autres Calvinistes. Là, ils pénètrent comme un torrent qu'aucune force ne saurait arrêter, dans la cathédrale catholique. Les murs en sont escaladés au moyen d'échelles; les tableaux brisés à coups de marteau, les chaînes et les chaises mises en pièces à coups de hache; les autels dépouillés de leurs ornements, les vases sacrés volés et emportés. (3)

Même scandale à Menin, à Commines, à Verviers, à Lille, à Oudenarde; même fureur qui s'empare le même jour de toute la Flandre. (4)

O Protestantisme! que de maux n'as-tu pas causés, et que de ruines et de sang chrétien entassés sur ta conscience!

---

(1) Schiller. l. c. t. III. p. 56-63.
(2) Van Kampen, l. c. p. 357.
(3) Id. Ibid.
(4) Id. Ibid.

CHAPITRE XI.

S'ils sont honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Angleterre.

Le protestantisme, a dit l'évêque anglican de Saint David, est la haine du Catholicisme. (1) Quel Christianisme, Mylords ! Et ce dogme fait partie de la doctrine que vos jeunes *gentlemen* et *ladies* doivent savoir par cœur, avant d'être admis à la première communion. Il dut être aveugle et cruel au suprême degré le fanatisme de vos arrière-grands-pères, puisque après trois siècles de civilisation et de progrès dont nous sommes si fiers, celui de vos docteurs est encore si fraîchement étampé.

Les crimes, pillages, dévastations, meurtres et sacriléges commis par les novateurs, dans les autres contrées de l'Europe, ne sont que des jeux d'enfants quand on les compare à la sanguinaire férocité de la Réforme anglicane. Ailleurs, ce sont des foules de fanatiques, ivres et foux des entraînements de la nouveauté qui se ruent, comme des bandes sauvages, sur tout ce qui est Catholique ou qui rappelle le Catholicisme, pour le renverser, le brûler, le détruire. Mais, chez-elle, tout est froidement calculé, mûrement pesé, sérieusement réfléchi de la part d'un gouvernement qui, pour atteindre son but, celui d'extirper à jamais le Catholicisme de l'Ile des Saints, ne recule devant aucune bassesse, devant aucune infamie. Les témoignages que nous avons hâte d'apporter montreront que nous ne sommes pas trop sévère, que nous ne disons rien de trop fort.

" La même année qui vit mourir Anne Boleyn, 1536, un édit parlementaire fut publié, portant la confiscation de trois cent soixante-seize couvents, et l'abandon au roi et à ses héritiers de toutes les possessions et propriétés monacales ! Vases d'or et d'argent, pierres précieuses, tableaux, tout tomba entre les mains du prince.—Quelque vil que fût le parlement, cet édit tyrannique ne passa pas sans opposition. J'entends dire que mon bill ne passera pas, ou je prends quelques unes de vos têtes ! Il n'en fallu pas d'avantage, le bill passa."

---

(1) Bishop of St. David. Protestant Catechism, p. 2.

"Le parlement en autorisant le roi à confisquer les biens des petits couvents, remarquait que dans les grands on observait heureusement les maximes de l'Evangile. Mais un tyran est-il jamais embarrassé quand il s'agit de trouver quelque prétexte à ses violences? Partout où les séides du pouvoir rencontraient de la résistance, ils avaient recours à des accusations de lèse majesté, et finissaient par envoyer à l'échafaud les récalcitrants, sous l'inculpation du crime de haute trahison. C'est sous cet ignoble prétexte que le tyran fit pendre et écarteler le célèbre prieur de l'abbaye de Glastonbury. Son corps fut déchiré par les bourreaux, et sa tête et ses membres attachés sur le haut de la tour de l'abbaye. Pendant que la victime gisait à terre, ces vautours humains fondirent sur le cadavre et se mirent à le dépecer—On ne songeait quoi faire du butin. Le plus pauvre des couvents possédait toujours des statues, des vases, ou d'autres objets en or et en argent. En général les autels des églises dans les monastères étaient ornés de métaux précieux, et souvent même de pierreries de grande valeur. Les séides de Cromwell pénétrèrent dans les couvents, démolirent les autels, pillèrent les armoires et les sacristies, les chambres des religieuses et des moines, arrachèrent aux livres leurs couverture garnie de métaux précieux. Souvent un seul des manuscrits qu'ils dérobaient avait exigé pour être copié, toute la vie d'un homme. Des bibliothèques qu'il avait fallu des siècles pour élever et qui avaient coûté des sommes énormes, furent gaspillées, brûlés par ces vandales. Tout ce qui se trouvait d'argent dans les couvents fut enlevé. Le tyran pillait et volait impunément. Nous lisons dans un document. " *Item, remis* à sa Majesté, quatre coliers d'or avec leurs quatre patènes, et une cueiller en or, le tout pesant 171 lions.—Reçu *Henri*, Roi." La valeur de tous les biens enlevés ainsi aux couvents fut énorme.

" On pillait les cathédrales aussi bien que les autres églises. Plus un endroit passait pour riche, plus il était l'objet de la cupidité de ces voleurs de grande route. Aussi, ne faut il pas s'étonner de les voir se ruer sur Cantorbéry qui, plus que toute autre cité, était tombé dans le péché royalement défendu, de posséder de riches autels, de splendides tombeaux, des vases d'or et d'argent, des diamants et d'autres pierres précieuses, autant de crimes alors. Toute la ville, ce berceau du Christianisme en Angleterre, fut la proie de ces hardis de réformateurs. Deux monuments surtout attirèrent ces oiseaux de

proie, le couvent de Saint Austin et le tombeau de Thomas Becket. Austin, aux efforts duquel l'Angleterre doit l'établissement du Christianisme, avait été regardé pendant huit à neuf siècles comme l'Apôtre de l'Angleterre. Son tombeau élevé dans l'Eglise consacrée à son souvenir, était, sous tout les rapports, une œuvre de la plus grande magnificence. Il offrait une riche proie à des brigands qui auraient démoli, ruiné même, la tombe de notre Rédempteur si elle eût renfermé quelques parcelles d'or.

" Il serait difficile de rapporter toutes les souffrances que les Catholiques eurent à endurer pendant ce règne de meurtres. Il n'est pas de langue, il n'est aucune plume qui pût remplir cette tâche. Entendre la messe, donner l'hospitalité à un prêtre, admettre la suprématie du Pape, refuser la suprématie spirituelle à cette *horrible Virago* (Elizabeth) et beaucoup d'autres choses qu'un Catholique zélé ne pouvait éviter, le conduisaient sur l'échafaud, ou sous la hâche de celui qu'elle avait chargé d'arracher les entrailles. Mais le plus cruel de ses actes, parce qu'il s'étendait beaucoup plus loin, et, qu'en résultat, il produisit une plus grande masse de souffrances, ce furent ces lois pénales qui établissaient des *amendes* pour *refus;* c'est-à-dire contre ceux qui n'allaient pas à son église protestante *fraîchement sortie d'un four.* Les hommes étaient punis, non-seulement lorsqu'ils ne confessaient pas que la nouvelle religion fût la seule vraie, non-seulement lorsqu'ils continuaient à pratiquer la religion dans laquelle eux et leurs enfants étaient nés, et avaient été nourris, mais ils l'étaient encore lorsqu'ils n'allaient pas aux nouvelles assemblées pour y faire ce qu'ils devaient croire, s'ils étaient sincères, un acte public d'apostasie et un blasphême ! Jamais dans le monde on n'avait encore vu une tyrannie semblable à celle ci.

" Les amendes étaient si considérables, elles étaient exigées avec tant de rigueur, et les sommes imposées pour l'offense de *refus* seul, étaient si énormes, que tous les Catholiques consciencieux étaient menacés d'une ruine complète."

" Ceux des prêtres qui n'étaient jamais sortis de l'Angleterre, et qui avaient été consacrés avant le règne de cette horrible femme n'étaient plus, dans la vingtième année de ce règne, qu'en *très-petit* nombre, car les lois défendaient sous peine de mort *d'en faire de nouveaux;* et, en effet, aucun ne pouvait être ordonné par l'autorité ecclésiastique, puisque les

êvêques Catholiques qui vivaient encore, en avaient reçu la défense sous peine de mort. Elle harassa donc tellement les vieux prêtres que, vers la vingtième année de son règne, ils étaient presque tous exterminés. Et, comme il y avait *peine de mort* pour tout prêtre qui venait du dehors ; *peine de mort* pour celui qui lui donnait l'hospitalité ; *peine de mort* lorsqu'il remplissait ses fonctions en Angleterre ; *peine de mort* pour celui qui se confessait à lui, il paraissait impossible de l'empêcher de détruire complètement en Angleterre cette religion, à l'abri de laquelle la nation anglaise avait joui de tant de bonheur et de tant de gloire, pendant un si grand nombre d'âges ; cette religion d'hospitalité et de charité ; cette religion qui avait élevé les églises et les cathédrales, qui avait planté et fertilisé ses universités, dont les professeurs avaient fait la grande Charte et rédigé le droit coutumier ; cette religion, enfin, à laquelle avaient appartenu tous ces actes glorieux dans la législation comme dans les armes, qui avaient rendu l'Angleterre l'envie des nations voisines et l'admiration du monde. Il paraissait impossible, surtout si ce tyran *virago* vivait encore pendant vingt autres années, ce qui arriva, de l'empêcher d'opérer complétement cette destruction.

"Elle fut cependant arrêtée dans l'exécution de son projet par le zèle et les talents de William Allen, gentilhomme anglais, qui était alors prêtre et avait appartenu à l'université d'Oxford. Voulant arrêter les projets de cette reine impie, de détruire la Religion catholique, il forma à Douay, en Flandre, un séminaire pour l'éducation des prêtres anglais. Il fut aidé par plusieurs autres hommes instruits, et c'est de ce dépot que les prêtres venaient en Angleterre, quoique en exposant manifestement leurs jours. Ce fut là ce qui mit un frein à la méchanceté de cette apostate inexorable. La mer se trouvait entre elle et Allen, mais s'il pouvait défier en sûreté ses tortures, elle ne pouvait, de son côté, défier ainsi ses moyens ; car, il lui était impossible d'élever une muraille autour de l'île pour empêcher les prêtres d'y pénétrer ; et, malgré ses cent *espions* et ses mille *poursuivants* (c'est ainsi que se nommaient les myrmidons qui exécutaient ses ordres sanguinaires,) le clergé anglais ne cessa point d'exister et, avec lui, la religion de ses pères."

" Ainsi trompée dans tous ses projets pour détruire le tronc qui fournissait les missionnaires, elle tomba, avec plus de furie que jamais, sur les branches et sur les fruits. Dire la

messe ou l'entendre ; faire une confession ou l'écouter ; enseigner la Religion catholique ou l'étudier ; ne pas assister aux offices de son église, c'était autant de crimes que l'on punissait avec plus ou moins de sévérité ; de sorte que les potences, les gibets et les tortures n'avaient pas de relâche, et les prisons ainsi que les donjons régorgeaient de victimes. La peine de ceux qui ne fréquentaient pas son église était de 20 livres par mois lunaire, ce qui, en monnaie d'aujourd'hui, équivaut à 250 liv. ster. Des milliers de catholiques refusèrent successivement d'aller à son église, ce qui fit autant de biens qu'elle put piller à volonté ; car observez qu'ils étaient tenus de payer, par an, une amende équivalent à 5.250 liv. sterl. en monnaie actuelle. C'est ici, juste et sensible lecteur, qu'il faut remarquer la barbarie de cette réforme protestante ! Voyez un homme bien né, âgé peut-être de soixante ans et même plus : il est né et a été élevé dans la Religion catholique, et on le force à se faire mendiant avec ses enfants, ou à commettre ce qu'il regarde comme un acte d'apostasie et de blasphème. Figurez-vous, si vous le pouvez, une barbarie égale à celle-là ; et encore, on ne la voit dans son jour le plus horrible que si on se rappelle que le tyran qui la commet, avait, pendant plusieurs années, professé ouvertement la Religion catholique, et avait juré, à son sacre, qu'elle croyait fermément à cette religion."

" Pour donner plus de force à ses horribles édits, on eut constamment recours à toutes les insultes que des esprits oisifs pouvaient inventer ; celui qui était catholique ou regardé comme tel, n'avait pas un moment de sûreté ou de repos, à toutes les heures, mais surtout pendant la nuit, les brigands entraient dans sa maison après en avoir brisé les portes. Ils s'élançaient, en se séparant par bandes, dans les appartements, forçaient les cabinets, les coffres et les tiroirs ; enfin il n'était pas de lieu où ils ne cherchassent des prêtres, des livres, des ornements, des croix et autres objets qui avaient appartenu au culte Catholique ; on en força plusieurs à vendre leurs propriétés, morceau par morceau, afin de payer les *amendes*. Lorsqu'ils étaient en arrière, le tyran était autorisé, par la loi, à se saisir des personnes et à s'emparer des deux tiers de leurs propriétés tous les six mois. Quelquefois on leur permettait, et c'était une grande faveur, de payer, tous les ans, une somme dont on convenait, pour s'abstenir de ce qu'ils regardaient comme une apostasie et un blasphème. Mais,

toutes les fois qu'elle soupçonnait que sa vie était en danger, pour quelque cause que ce fût, elle en avait toujours assez de justes causes, les *amendes ou arrangements* ne lui donnaient aucune considération pour eux. Elle les renfermait, soit dans les prisons, soit dans les maisons des Protestants, et les tenait éloignés de chez-eux pendant des années entières. Le Catholique ne jouissait d'aucune sécurité, même dans sa propre maison. Il avait à redouter l'indiscrétion des enfants, ou des amis, la malice des ennemis, la vengeance des fermiers, les conclusions hasardées des faux-soupçons, l'infamie de ces hommes qui, pour de l'argent, sont toujours prêts à commettre un parjure, l'avidité et la corruption des constables, des shérifs, des magistrats et la prévention virulente du fanatisme. Le Catholique anglais, consciencieux et riche, vivait continuellement exposé à toutes les passions ennemies de la justice, du bonheur et de la paix, à tous les maux contre lesquels les lois, d'après leur objet, doivent protéger l'homme. Et tout cela se passait sur cette terre d'Angleterre qui avait acquis dans le monde entier une si grande renommée par les actions de valeur, et les lois si sages de nos ancêtres Catholiques."

" Quant aux pauvres Catholiques qui *refusaient*, c'est-à-dire qui ne fréquentaient point l'église du tyran, ceux qui n'avaient pas de quoi payer les *amendes*, étaient jetés dans les prisons, jusqu'à ce que celles-ci (ce qui arrivait souvent) n'en pussent plus contenir, et jusqu'à ce que les comtés demandassent à être soulagés du soin de les entretenir. Alors, on les relâchait, *mais après les avoir fouettés publiquement*, ou leur avoir *percé les oreilles avec un fer chaud*. Cette mesure même ne suffisait pas; on fit passer un acte qui forçait tous ceux qui refusaient et n'avaient pas un revenu de 20 marcs par an, à quitter le pays, trois mois après leur jugement, et ordonnait de les punir de mort dans le cas où ils reviendraient. La *Bonne Reine Bess* se trompa elle-même dans cette circonstance, car on vit qu'il était impossible de faire exécuter cette loi, malgré les menaces dont on cherchait à effrayer les juges et les shérifs que l'on ne put porter à imiter sa sévérité; et dès lors, pour punir les pauvres Catholiques, ils levaient sur eux des sommes à leur bon plaisir, comme *composition* pour le crime qu'ils commettaient en s'abstenant de l'apostasie et de la profanation."

" Les Catholiques eurent un moment l'espoir que, par une

déclaration de leur loyauté, ils obtiendraient de la reine quelque allégement de leurs peines. Ils rédigèrent donc une pétition très-respectueuse, dans laquelle ils exposèrent leurs principes, leurs souffrances et leurs prières. Mais à qui s'adressaient-ils ? A celle à qui la vérité, la justice et la pitié avaient toujours été également inconnues ! Lorsque la pétition fut rédigée, tous tremblèrent à la pensée du danger de lui présenter. Enfin Richard Schelley, de Grove, comté de Sussex, se chargea de cette commission périlleuse. Elle eut la bassesse incomparable, comme elle l'eût fait pour tout autre qui la lui aurait offerte, de ne lui faire répondre que par les sombres échos d'une prison empestée, où il expira, victime de son courage et de la cruauté de cette femme implacable." (1)

Ainsi parle Cobbett. Il raconte ensuite avec quelle fidélité les Catholiques, en retour de si barbares traitements, défendirent le royaume contre l'expédition navale de Philippe II, et, comment, en récompense de leur fidélité, le tigre féminin rendit leur condition encore plus dure et plus cruelle. (2) Qu'on ajoute à ce pénible tableau, celui non moins horrible des insultes faites aux moines et aux religieuses, de la destruction et du pillage des couvents, si nombreux dans cette Ile, des vols et des sacriléges commis dans les églises, et puis, qu'on prononce: Une religion qui s'impose à l'aide de moyens aussi cruels, aussi sanguinaires peut-elle être la Religion enseignée par Jésus-Christ et prêchée par ses apôtres, pour connaître Dieu, l'aimer et le servir afin d'arriver au salut? Quant à ceux qui inventèrent ces moyens et qui les mirent en œuvre pour contre-évangéliser l'Angleterre, y a-t-il un homme en notre dix-neuvième siècle qui puisse dire dans l'intimité de sa conscience: Ils étaient les envoyés de Dieu, pour le salut et le bonheur de l'humanité !

Non, dit Lord FitzWilliam, la Réforme ne fut point une ère de bonheur et de paix: elle ne pouvait s'établir que par la confusion et l'anarchie. (3)

Non, dit Leibnitz, toutes les larmes des hommes ne suffiraient pas pour pleurer le grand schisme du seizième siècle. (4)

---

(1) Cobbett. Hist. of the Protest. Reform. Lett XI. Nos. 340 345 et passim.
(2) Cobbett. Hist. of the Protest. Reform. Lett. XI, Nos. 340, 345.
(3) Lord FitzWilliam. Lettres d'Atticus,
(4) Leibnitz. Lettres à Madame de Brinon, p. 173.

CHAPITRE XII.

S'ils sont honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Irlande—et en Ecosse.

I. *En Irlande.*—"Depuis les temps les plus reculés, l'Irlande était restée la Sainte Irlande. Au moyen-âge c'était le pays le plus éclairé et le plus instruit de l'Europe. Sous Cromwell, quarante mille Catholiques furent chassés du pays par les Anglais, six cent mille arpents de terre confisqués ; les *ecclésiastiques réformés* obtinrent la plus grande partie. Pratiquer la religion Catholique, même en secret, était un crime capital. La tête de chaque évêque, semblable à celle d'un loup, était mise à prix; elle rendait cinq livres sterling. Les mêmes récompenses qui étaient données à ceux qui arrêtaient des voleurs de grands chemins, étaient également assurées à ceux qui découvraient des prêtres Catholiques. Un évêque rendait cinquante livres sterling; un ecclésiastique séculier ou régulier, vingt livres ; un maître d'école Catholique, dix livres sterling. Les enfants Catholiques devaient être instruits par des précepteurs Protestants." (1) "Le régime épiscopal fut également établi en Irlande ; néanmoins, la plupart des habitants restèrent fidèles à la religion Catholique." (2)

Le premier de ces deux témoignages en dit beaucoup en peu de mots sur les moyens mis en œuvre pour propager la foi nouvelle. Le second constate que le Christianisme ancien prêché par Saint Patrick aux bons Irlandais, a fini par triompher, à force de patience, de celui de Cromwell et d'Elizabeth. C'est ainsi que depuis trois siècles et plus, l'Irlande offre aux yeux de tout l'univers un exemple de constance chrétienne et de foi catholique que tout homme impartial est forcé d'admirer.

II. *En Ecosse.*—"Vers le milieu du seizième siècle, le règlement de la réforme suisse (presbytérienne) fut introduit en Ecosse. Des torrents de sang y coulèrent avant que les nouvelles institutions eussent triomphé. Le clergé Catholique formait dans ce pays un parti considérable. Riche des dona-

(1) Pollzoow. Ueber die Emancip. Der Kathol. Irland. 1823, p. 1.
(2) Schuppius, 1, c. t. 1, p. 47.

Livre de discipline. Toute la pompe du culte Catholique fut supprimée ; les images et la musique furent abolies. (1) Les biens de l'Eglise furent, en Ecosse, la proie du peuple et de la bourgeoisie ; et les prédicateurs, abandonnés à la misère purent sentir combien il est plus facile d'enflammer l'ardeur religieuse des peuples que d'éteindre leur cupidité." (2)

"Bien que les Protestants eussent le dessus en Ecosse, le parti Catholique n'y était cependant pas encore éteint ; l'archevêque de Saint-André et beaucoup d'autres ecclésiastiques continuaient de s'y maintenir ; d'ailleurs, la reine elle-même, Marie Stuart, était Catholique. En 1561, le parlement et les communes firent un nouveau bill pour détruire les restes des prétendus monuments papistes. La haine religieuse ne connaissait plus de bornes. Les grands se chargèrent d'exécuter l'œuvre de destruction dans les différentes parties du royaume. Le peuple, suivant l'exemple qui lui venant d'en haut, pillait, saccageait, brûlait, profanait tout ce qui restait d'églises et de couvents Catholiques. Il en dérobait les trésors et les ornements, en brûlait les bibliothèques et les archives, et n'épargnait même pas les tombeaux. Jamais le Protestantisme n'avait été déshonoré comme dans ce *pillage légal.*"

"Marie arriva en Ecosse en 1561 ; c'était la plus belle princesse de son temps, et son esprit était ornée de connaissances variées. Elle parut d'abord plaire à tous les partis ; mais la fureur aveugle de beaucoup de Protestants contre l'Eglise romaine troubla bientôt la paix du royaume. Ils ne voulurent même pas permettre à la reine d'entendre la messe dans sa chapelle privée ; la messe était une idolatrie intolérable aux yeux de beaucoup de gentilshommes, de prédicateurs et de gens du peuple. En vain Marie défendit-elle sous peine de mort à qui que ce fut d'attaquer la religion protestante, le culte qu'elle professait elle-même lui aliénait le cœur de la plus grande partie de ses sujets." (3)

"Lors de sa rentrée solennelle à Edimbourg, on donna des spectacles tous pleins d'allusions à son Eglise, et dont le dénouement était presque toujours la vengeance de Dieu sur l'idolâtrie. Vers la fin de la même annee 1561, le clergé Protestant présenta au nouveau parlement une pétition ayant pour but de demander de nouvelles mesures contre le papisme.

(1) Schrockh. l. c. t. II, p. 476-480.
(2) Robertson.
(3) Schrockh, l. c. t. II, p. 486-902.

Il exigea que l'Etat entretint les prédicateurs, mais les détenteurs des biens ecclésiastiques furent en partie maintenus dans leurs possessions. Le clergé présenta ses doléances à la cour, mais il n'eut pas plus de succès. Cela devait être, puisque les grands dignitaires de l'Etat s'étaient enrichis de la spoliation des biens de l'Eglise. Exaspéré de ce refus, le clergé, du haut des chaires, fit retentir partout ses plaintes. Le peuple fit feu, et, pendant l'absence de la reine, 1565, un grand nombre de bourgeois pénétrèrent dans sa chapelle catholique, à Edimbourg, et troublèrent l'office. On avait arrêté deux profanateurs que Knox fit proclamer martyrs. Dans des circulaires qu'il lança de toutes parts, Knox invita les partisans de la véritable religion à se trouver à Edimbourg, un jour désigné, pour venir au secours des athlètes de la foi; Knox lui-même fut cité devant le tribunal. Il fit observer aux juges qu'eux-mêmes avait autrefois bravé la reine régnante dans les troubles civils, et il fut acquitté."

"Le désordre politique vint bientôt augmenter encore les troubles religieux. La jalousie d'Elizabeth, reine d'Angleterre, y contribua plus particulièrement. Marie se vit forcée de fuir en Angleterre. Au lieu de lui donner la protection qu'elle méritait, Elizabeth la fit arrêter, et puis, décapiter, sous des prétextes auxquels elle essaya vainement de donner une apparence de légalité.—L'archevêque de Saint André qui, les armes à la main, avait appuyé le parti catholique en Ecosse, fut pendu en 1571: c'était la première fois qu'un évêque catholique écossais avait été envoyé au supplice. Le comte de Morton s'appropria ses revenus temporels de l'Eglise. En 1572, on arrêta dans une assemblée de conseillers et d'ecclésiastiques, qu'on conserverait, pendant la minorité du roi, *le titre* et la fonction d'archevêque et évêque, et qu'on donnerait la *dignité* même aux prédicateurs Protestants les plus distingués. On choisit dans le clergé Protestant un archevêque pour Glasgow, et un évêque pour Dunkeld. Jean Knox, lui-même, le célèbre réformateur qui avait tant prêché l'égalité presbytérienne, approuva ces mesures; il mourut la même année. Cependant la plupart des prédicateurs de son Eglise n'étaient guère contents des évêques qu'on avait élus. On se plaignit de leur paresse. Un prédicateur malfamé, ayant acquis par une honteuse transaction l'archevêché de Glasgow, un synode prononça contre lui, malgré la défense expresse du roi, l'excommunication qui, en 1582, fut proclamée du haut des chaires de toutes

les églises. Les prédicateurs d'Edimbourg se permettaient en même temps de blâmer partout et en toute occasion ce qu'ils nommaient le mauvais gouvernement; les hommes qu'ils voulaient perdre, il les appelaient impies. Melvil qui avait prêché contre la cour refusa de paraître devant ses juges, prétendant que le sacerdoce, dont il était membre, était seul compétent pour lui demander compte de ses sermons. C'était là une arrogance qui prenait sa source dans cet esprit d'indépendance si souvent reproché comme un crime au clergé Catholique. Bientôt après le parlement porta des lois sévères contre la violence des prédicateurs, et la peine de mort fut décrétée contre tous ceux qui, dans la chaire, attaqueraient le roi ou les membres du gouvernement. Tous les prédicateurs et professeurs publics dûrent signer ces réglements. Les plus exaltés d'entre-eux refusèrent; ils furent jetés en prison, d'autres se virent obligés de quitter le royaume. Il en resta à peine assez pour suffire au culte, et encore ceux-là avaient-ils perdu toute considération auprès du peuple, parce qu'ils ne parlaient plus politique en chaire. Enfin, par un bill du parlement, en 1537, les biens de l'Eglise que la Noblesse ne s'était pas appropriés encore, furent adjugés au roi; seulement les dîmes devaient servir à l'entretien des prêtres. Ce furent les évêques qui perdirent le plus à ces nouvelles dispositions, exposés qu'ils étaient à la haine de la noblesse, du clergé presbytérien et du peuple. Un coup terrible les frappa en 1592, époque où le parlement adopta tous les réglements presbytériens. Depuis ce temps là l'église Protestante reformée fut solidement établie en Ecosse." (1)

C'est bien la même chanson que partout ailleurs, le même christianisme, la même moralité!

(1) Schrockh. l. c. t. II, p. 486-502.

CHAPITRE III.

S'ils sont chrétiens et honnêtes les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Danemark et en Norwége.

1. *En Danemark.*— "Le roi Christian II avait également conçu le projet d'agrandir son pouvoir par le moyen de la Réforme ou du Protestantisme. (1) Ce roi naturellement ambitieux, fier, avare et porté à la violence et à la cruauté, le lâche assassin de tant de patriotes, écoutait doucement les conseils d'une Flamande de basse extraction, la fille Duveke qui était depuis quelque temps sa maîtresse. La constitution de l'Eglise, telle qu'elle était établie, dans les deux royaumes de Danemark et de Norwége, ne devait pas plaire à un prince qui aspirait à l'indépendance. En restreignant les privilèges du clergé, le roi favorisa le Protestantisme, moins, peut-être, parce qu'il était convaincu de la vérité des doctrines nouvelles, qu'en vue des avantages qu'il s'en promettait. En 1521, il fit défense à l'Université de Copenhague de condamner les écrits de Luther. (2) L'archevêché de Lund possédait l'île importante de Bornholm; le roi la réclama pour la couronne. Il fit jeter en prison les chanoines qui la lui refusèrent et en prit possession en 1521. Il nomma archevêque son favori Schlegack; puis il le fit pendre en 1522 sous les yeux même du nonce, et brûler ensuite."

"Dans le code qui porte le nom de ce prince cruel, nous trouvons plusieurs dispositions concernant le clergé; nous y lisons entre autres: "qu'il est défendu à tout évêque, prêtre et moine, de faire acquisition d'une propriété quelconque, à moins d'obéir au précepte de Saint Paul qui leur commande le mariage (Timothy 1. 11.") Il était également défendu à tous les membres du clergé de faire examiner et vider leurs querelles par le siége de Rome: ce qui, disait-il, ne pouvait se faire que par le tribunal séculier qu'il avait établi dans le royaume. Comme il s'était rendu odieux par ses cruautés et ses violences despotiques, Christian II eut, en 1523, le malheur de voir son peuple lui refuser l'obéissance. Le manifeste qui

(1) Menzel, l. c. t. II, p. 60 et suiv.
(2) Baden, cité par Hœningh, la Réforme, c. VII. p. 322.

énumère les motifs porte, entre autres griefs, sur son gouvernement tyrannique, cette circonstance : "qu'il avait introduit l'hérésie luthérienne dans un royaume Catholique, et qu'il avait, de différentes manières, maltraité les évêques." Un évêque de Roskild, qui était, en même temps, chancelier du royaume, (Lagon Urne,) lui reprocha aussi qu'il avait raillé le pape, les cardinaux et les évêques, fait noyer un abbé avec ses moines, puni de mort des hommes innocents, et pillé l'Eglise et ses trésors. (1)

Comme Fréderic Ier en recevant la couronne, 1523, s'était engagé envers les Etats du royaume, à maintenir l'ancienne Eglise, et avait reconnu les droits et les propriétés du clergé, il ne put d'abord agir que secrètement. En 1524, les évêques catholiques assistés des ordres du royaume, prirent des mesures pour empêcher l'invasion des nouvelles doctrines. (2)

Un des hommes qui jouèrent le rôle le plus actif dans la grande révolution, fut un ancien moine d'Antvorschow, nommé Jean Tausen, instruit par Luther lui-même à Wittemberg. Son éloquence fit une telle impression sur les habitants de Wibourg que l'évêque passa du mépris à l'inquiétude. Il voulut l'éloigner. Mais le peuple prit les armes en sa faveur. Tausen demeura en possession de la chaire, et les habitants demeurèrent libres de l'entendre et d'adopter ses croyances. (3)

Bientôt les évêques commencèrent à avoir peur de la réformation, qui gagnait de jour en jour plus de partisans. Ils abandonnèrent donc au roi plusieurs de leurs droits et les dîmes qu'on leur payait, sous la condition que le roi s'opposerait à la propagation de la doctrine luthérienne. Mais cela n'était plus possible ; le roi se déclara au contraire lui-même, en 1526, publiquement pour la doctrine évangélique. (4)

A une diète tenue à Odensée, 1527, les partisans de la nouvelle église obtinrent tolérance et protection comme les disciples de l'ancienne Eglise. Le mariage fut permis aux ecclésiastiques et l'on ordonna aux évêques de ne plus demander leur pallium au pape, mais au roi seulement. (5)

Les rescrits de cette diète accordèrent aux amis de la Réfor-

---

(1) Schroekh, l. c. t. II, p. 60-71.
(2) Schroekh, l. c. t. II, p. 71.
(3) Profess. P. H. Mallet. Hist. du Danemark, 1787, t. VI, p. 138.
(4) Schroekh, l. c. t. II, p. 72 et suiv.
(5) Menzel, l. c. t. II, p. 4.

mation des avantages si importants, que l'existence du Catholicisme fut réellement en peril. La permission de se marier devint, pour beaucoup de prêtres et de moines, un *motif* de quitter leurs églises et leurs couvents. La dépendance des prélats et de l'Eglise danoise à l'égard du Pape, essuya un coup fatal. (1)

D'un autre côté, l'aristocratie, prévoyant que la ruine prochaine du sacerdoce serait pour elle une source de gains considérables, embrassa, par cupidité, la foi nouvelle. C'est ainsi que les biens ecclésiastiques échurent aux nobles. (2) Tel était l'état des choses lorsque la mort de Frédéric vint donner une impulsion nouvelle à l'animosité, aux exigences et aux fanatisme des luthériens. (3)

" Christian III monta sur le trône en 1536. A peine devenu souverain du Danemark, le roi se conféra toute souveraineté ecclésiastique et s'adjugea tous les biens de l'Eglise. (4) Il se déclara protecteur de l'Eglise luthérienne et sapa, dès lors, tous les fondements de la hiérarchie Catholique, non sans user souvent de mesures rigoureuses et même de violences. Mais une révolution est-elle possible autrement ? On convoqua tous les Etats du royaume, à l'exemption du clergé ; et, dans cette diète, on décréta l'abolition de la religion Catholique, ainsi que l'arrestation des évêques danois. (5)

" Cette dernière mesure fut exécutée dans le plus grand secret. Cent quatorze propriétés, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs châteaux, la plus grande partie de l'île de Bornholm, et une partie considérable de Rugen, appartenant au clergé, passèrent dans les mains du roi. Après être restés en prison quelque temps, les évêques ne recouvrèrent leur liberté que sous la promesse de renoncer à leurs fiefs et de s'abstenir désormais de toute résistance au nouveau gouvernement de l'Eglise. Quant aux prévôts et aux curés, ils ne purent conserver leurs places qu'en embrassant la doctrine de Luther.

" Quant aux moines, ils ne souffrirent dans aucun pays, où la Réforme s'établit, autant de vexations qu'en Danemark. Plusieurs bourgeois de Copenhague, leur bourgmestre en

---

(1) Schrockh. l. c. t. II, p. 89.
(2) Baden. l. c. p. 319.
(3) Henke. l. c. t. III, p. 101 et suiv.
(4) Baden, l. c. p. 319, 324.
(5) Baden, l. c. p. 324, 327.

tête, fondirent sur une église et détruisirent les statues des saints, jusqu'à ce que le prévôt de la ville vint mettre un terme à ces horreurs. Ce tumulte affreux commença pendant les fêtes de Noël. Il y eut une révolte semblable dans le Jutland. (1)

" Cependant le Danemark ne retira pas à beaucoup près, de l'établissement du Protestantisme, tous les avantages qu'il s'en était promis ; l'aristocratie seule y trouva son compte et s'éleva bientôt à un degré de puissance qu'elle n'avait atteint dans aucun pays. Les sciences, non plus, n'en retirèrent pas un grand avancement. Les professeurs de l'Université de Copenhague devinrent de riches propriétaires. (2)

" En 1537, vint en Danemark Jean Bugenhagen, disciple et collègue de Luther. Il couronna le roi et la reine et, de concert avec Pierre Palladius, premier évêque évangélique de l'île de Séeland, il dirigea la nouvelle charte de l'église. (3) Désormais on ne permit plus à personne d'entrer ou de séjourner dans le royaume à moins qu'il ne fût de la religion dominante ; c'est-à-dire luthérien. Tous ceux qui appartenaient à une autre croyance étaient punis sévèrement. Deux prédicateurs de Fuhnen furent non seulement destitués, mais encore retenus prisonniers toute leur vie parce qu'ils étaient suspects d'anabaptisme. Deux paysans furent condamnés, comme hérétiques, au bûcher. Même dans ses affaires temporelles Christain III n'entreprit jamais rien sans avoir pris l'avis des théologiens ; aussi, avait-il soin de s'entourer d'un grand nombre de prédicateurs. (4)

II. *En Norwége.* " La Norwége n'obéit qu'à regret, à l'exemple des nations voisines, aux vœux de ses souverains. (5) La Réforme ou le Protestantisme y pénétra pour la première fois en 1528, époque ou parut à Bergen le premier prédicateur évangélique. Mais, l'archevêque de Drontheim, chef du clergé norwégien, et les autres évêques (de Bergen, Oblaë, Hammor, Stavanger, etc.), ainsi que la majorité de la population, ne désertèrent pas la religion de leurs pères. En 1536, Olaf, archevêque de Drontheim, opposa une résistance opiniâtre aux innovations qu'on voulut introduire dans les contrées dites Nordenfeld. Mais il comprit bientôt qu'il était trop faible

(1) Schröckh, l. c. t. II, p. 80, 84. Mallet, l. c. p. 146.
(2) Baden, l. c. p. 330.
(3) Baden, l. c. p. 332.
(4) Mallet, l. c. t. VI p. 407.
(5) Mallet, ibid. t. VI. p. 407, 409.

pour lutter contre le roi, dont les partisans avaient tant de forteresses au sein de la Norwége. A peine eut-il appris que le roi se proposait d'envoyer en Norwége des bâtiments chargés de soldats, qu'il fit porter aussitôt, sur quatre vaisseaux, tout ce qu'il avait de trésors, et se réfugia dans les Pays-Bas. Immédiatement après, on introduisit en Norwége la même constitution politique et religieuse qu'en Danemark. Cependant ce ne fut que peu à peu que les surintendants évangéliques prirent la place des évêques catholiques de Drontheim, Bergen, Hammer et autres places. (1) Dans les trois royaumes la nouvelle charte religieuse fut seule reconnue par l'état. Lorsque la génération récalcitrante se fut éteinte, et que la nouvelle religion se fut en quelque sorte enracinée, il se forma une espèce de hiérarchie ferme et solide." (2)

(1) Schrockh, l. c. t. II, p. 91, 111.
(2) Menzel, l. c. t. I. p. 8.

CHAPITRE XIV.

S'ils furent honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Islande et en Suède.

I. *En Islande.* "C'est en Islande que le Protestantisme rencontra une résistance très-opiniâtre Les évêques y défendirent de toutes leurs forces, l'ancien règlement de l'Eglise Romaine. (1) Seule de toutes les provinces soumises au Danemark, l'Islande combattait pour la religion de ses ancêtres avec une opiniâtreté qui trouvait un puissant aliment dans l'influence exercée par ses prêtres. Aussi, lorsque les fonctionnaires du roi y eurent fait proclamer une doctrine qui devait nécessairement déplaire au clergé du pays, il s'en suivit une révolte presque générale. Un bailli fut assassiné en 1539, et, d'après ce qu'on dit, à l'instigation de l'évêque luthérien de Skarlholt. Le roi envoya alors en Islande, Hewilfeld et deux bâtiments de guerre, avec ordre de se saisir du coupable, de le destituer et de mettre à sa place un luthérien du nom d'Einersen. Celui-ci travailla à établir en Islande le Protestantisme. Mais Armsen, évêque de Halum, défendit sa religion avec un zèle pour le moins égal aux efforts d'Einersen. Il était appuyé par le peuple qu'il parvint à soulever contre le prélat Protestant qui fut forcé de retourner en Danemark où il réclama l'assistance du roi. Armsen fut sommé de venir en Danemark pour rendre compte de sa gestion et de sa conduite ; mais, loin d'obéir à cet ordre, il arma quelques habitants, s'empara de la personne d'Einersen, que le roi avait rétabli, et disposa librement des places qu'il avait à donner. Le sénat de Danemark le fit alors déclarer rebelle, et envoya, en 1551, douze bâtiments de guerre, montés par cinq cents hommes, et commandés par Axel Junls, afin de mettre à exécution la sentence prononcée contre Armsen. L'officier du roi trouva l'Islande déchirée par deux partis qui combattaient pour ce qu'il appelait la véritable religion. Le parti Protestant eut le dessus : Armsen fut fait prisonnier et il eut la tête tranchée sur l'ordre d'un paysan qui commandait les Protestants, et qui s'était persuadé que les intérêts de la religion

(1) Baden, l. c. p. 331.

sanctifiaient tous les moyens injustes. Les secours envoyés de Danemark achevèrent l'affaire et les Catholiques furent bientôt réduits au silence. C'est au système d'intimidation que nous devons seul attribuer ce résultat. On mit à Halum, à la place d'Armsen, un évêque Protestant. Le clergé, les fonctionnaires et les familles les plus distinguées d'Islande durent s'obliger, par serment, et au nom de tous les habitants, à rester fidèles à la couronne de Danemark. A dater de cette époque, il n'y eut en Islande qu'une seule autorité pour les affaires temporelles, aussi bien qu'en matière de religion." (1)

II. *En Suède.* "Les peuples de la Scandinavie s'étaient en quelque sorte assimilé leur croyance; la religion Catholique était devenue par eux une sorte d'habitude. Ils aimaient l'ancienne forme de leur Eglise, comme on aime une ancienne constitution, et ils opposèrent une résistance opiniâtre quand on voulut la leur arracher. (2)

"Olaus Petri et Laurent Petri furent les premiers qui répandirent, dans leur patrie, les principes de la Réforme ou du Protestantisme. Le premier prêcha publiquement et au milieu de la Diète, qui élut Gustave Wasa comme roi, contre l'Eglise Romaine. Il repoussait, comme inutile et scandaleux, le culte des Saints; il enseignait que l'énumération détaillée des péchés au confessional était tout-à-fait opposée à un repentir sincère, et assurait que la véritable doctrine de l'Evangile, telle qu'elle avait été prêchée par les fondateurs de l'Eglise Suédoise, Ausgar et d'autres, avait été complètement altérée dans la suite des siècles. Il ajoutait que lui et son frère Laurent, instruits par Luther, voulaient rétablir le pur Christianisme. (3) Dans les premières années de son règne, le roi Gustave imposa des contributions extraordinaires à l'Eglise. En 1522, il demanda au clergé des secours en argent; en 1523, il imposa à toutes les églises et à tous les couvents un *Silbersteur*, impôt sur l'argent, qu'il colora du nom d'emprunt. En 1524, de nouveaux subsides furent demandés et accordés pour l'expédition du Gothland. En 1525, une partie de la cavalerie fut casernée dans les couvents, et le chapître chargé d'entretenir les soldats. En 1526, le roi se fit livrer les dîmes de nature l'année suivante, pour payer les dettes de l'Etat. (4)

(1) Mallet, l. c. t. II, p. 407, 410.
(2) Mensel, l. c. t. II, p. 2.
(3) Schrockh, l. c. t. II. p. 21-23.
(4) Dr. FriedRuhs, Gesch. Schwedens, Elftes Buch. 1805, p. 59.

"Mais un homme tel que lui, comprit bientôt que l'impôt qui rendrait le plus à l'Etat, c'était la confiscation des biens que le clergé avait amassés depuis tant d'années. Ainsi, dès son avénement avait-il toujours eu ce but devant les yeux. Mais il sut habilement cacher son projet, cherchant pour l'exécuter un moment plus propice. (1)

"Les Dalécarliens, peuple montagnard du nord de la Suède, des plus braves, et qui, plus d'une fois, avaient préservé le pays de dangers menaçants, firent entendre assez clairement au roi, que, s'ils l'avaient élu et placé sur le trône, ils pouvaient aussi le renverser, s'il ne cessait d'opprimer leurs évêques et de vouloir imposer au peuple une nouvelle doctrine. (2) Ils lui faisaient un crime de laisser prêcher une nouvelle religion, et de laisser célébrer la messe en suédois. (3) Gustave prit contre le clergé des mesures rigoureuses. D'abord il emprunta au clergé; plus tard, il le força de donner. La diète de 1525 accorda au roi la dime tout entière. Gustave demanda que ses écuries fussent entretenues désormais aux frais des couvents. (4)

"Un coup plus sensible encore pour le clergé Catholique fut la destruction de deux prélats de grand mérite: Knut, ancien archevêque d'Upsal, et Sunnanwander, ancien évêque de Westeraes. (5) Ils étaient regardés comme les moteurs des dispositions hostiles qui régnaient dans les vallées contre le roi. En 1521, le roi avait eu l'intention de s'emparer de ces deux prélats qui, prévoyant leur sort, s'étaient refugiés en Norwége. Gustave demanda leur extradition. Knut fut le premier qui revint dans sa patrie; il fut aussitôt cité devant un tribunal. Le roi lui même siégea en accusateur, et les juges déclarèrent l'évêque coupable de haute trahison. Sunnanwander fut envoyé prisonnier en Suède. On prononça contre lui la même sentence. (6

"Mais ce qui est horrible, c'est le traitement indigne qui précéda l'exécution. (7) A leur entré dans la capitale, les deux prélats furent exposés aux railleries de la foule; ils étaient

---

(1) Ruhs, l. c. p. 59.
(2) Schroekh, l. c. t. II, p. 27-31.
(3) Menzel, l. c. t. II.
(4) Ruhs, l. c. p. 67.
(5) Schroekh, l. c. t. II, p. 34-35.
(6) Ruhs, l. c. p. 71.
(7) Geiger. Geschichte Schwedens, etc., t. II, 1834, p. 45.

couverts de vêtements déchirés, et assis sur des chevaux étiques, le visage tourné vers la queue de la monture. Pierre Sunnanwander portait une couronne de paille sur la tête et un glaive de bois au côté ; et l'archévêque, une mitre faite avec l'écorce d'un arbre. C'est dans cet affublement dérisoire qu'on leur fit parcourir les rues de Stockholm ; des hommes déguisés les entouraient de tous côtés et les poursuivaient de leurs chants satiriques : (1) il leur fallut trinquer avec le bourreau. Le jugement de Knut était déjà prononcé ; la sentence de Sunnanwander ne l'était pas encore. Lorsque ces deux malheureux eurent trinqué le verre sur le marché public avec le bourreau, ils furent reconduits en prison. Gustave permit cette cruelle raillerie pour affaiblir dans l'esprit du peuple l'idée qu'il se faisait de la sainteté et de l'inviolabilité des prêtres. Le clergé, dont une grande partie dût forcément assister au jugement des deux prélats, protesta inutilement contre cette violation inouïe de ses droits. Le 15 février 1517, Sunnanwander fut exécuté et roué publiquement à Upsal ; trois jours après, son fidèle compagnon, Knut, subit le même supplice à Stockholm. La vengeance de Gustave était satisfaite ; mais cet exemple de cruauté lui avait aliéné plus d'un cœur fidèle. (2)

" L'évêque Brask qui avait fait imprimer et distribuer en Suède des écrits contre Luther, reçut l'ordre de cesser désormais toute publication de cette nature. Le roi lui-même annula une sentence d'excommunication dont l'évêque avait frappé deux jeunes époux, dont le mariage avait été conclu contrairement aux lois de l'Eglise. Il se réserva, en outre, le droit de nomination de tous les prieurs de couvents et de tous les curés d'églises. (3) Le roi reconnut désormais publiquement la religion évangélique, et fut dès lors le maître du clergé. Le pouvoir du Pape en Suède ne fut pas reconnu. Il est vrai que le culte Catholique ne fut pas supprimé entièrement. On conserva quelques-uns de ses anciens rites ; mais il est facile de prévoir que ce qui restait encore ne pouvait plus subsister longtemps, et que le Protestantisme finirait bientôt par être la religion dominante du pays. Certes ! les esprits sages et honnêtes durent être vivement affectés en voyant

(1) Ruhs, l. c. p. 71.
(2) Ruhs, l. c. p. 71.
(3) Schrockh, l, c. t. II, p. 35.

qu'on enlevait de force aux abbayes et aux couvents leurs bien immenses. (1) Les évêques du Skara, de Strengnaes et de Linkôping, se virent dans la nécessité de céder leurs châteaux dont ils étaient encore possesseurs. Gustave, allié aux familles les plus puissantes du royaume, avait un intérêt personnel à accorder aux nobles l'autorisation de reclamer les biens qu'ils avaient possédés jadis. Il obtint aussi en partage un grand nombre de propriétés ecclésiastiques plus ou moins considérables,

"Par suite des infractions successives que Gustave s'était permises aux droits et aux priviléges comme aux biens du clerge, l'autorité ecclésiastique était de beaucoup tombée dans l'esprit du peuple, qui, jusqu'alors, avait défendu avec ténacité les vieilles traditions. Le roi, croyant alors le peuple assez mûr pour pouvoir endurer une réforme plus générale, se mit enfin à exécuter son projet favori. (2)

"En 1525. Olaus Petri publia une espèce de manuel, dans lequel il prescrivait aux curés un nouveaux rituel de l'Eglise. Sur le conseil du roi, l'exorcisme, lors du baptême, fut maintenu, afin qu'une abolition trop rapide d'anciens usages ne scandalisât points les esprits prévenus. Le prédicateur devait représenter au malade qui demanderait encore l'Extrême-Onction, que la cérémonie était tout-à-fait inutile. Si le malade insistait, le prédicateur lui apprendrait que ce n'était pas là un sacrement par lequel il obtenait le pardon de ses péchés. A la communion, le prédicateur devait prononcer les paroles de la consécration, puis élever le calice ; mais le remettre aussitôt à sa place, afin que les spectateurs ne s'imaginassent pas voir dans cette cérémonie, le reste d'une coutume papiste.

"En 1530, la diète d'Upsal décida que, pour l'amortissement de la dette écrasante due à Lubeck, on enlevât une des cloches de chaque église et de chaque chapelle de seconde grandeur. Gustave se garda bien d'exécuter, d'un seul coup, une mesure qui aurait soulevé le peuple tout entier. Il commença par les villes, cette ressource ayant été insuffisante. les églises de campagne durent ce décider à faire le sacrifice d'une cloche. En même temps toutes les dîmes furent réclamées au profit de l'Etat. Mais bientôt on se rappella l'impression si douce que faisait éprouver le son solennel des cloches, et

(1) Schrockh, l. c., t. 11,
(2) Ruhs, l. c. p. 86.

l'on commença à se soulever et à se révolter. Le parti le plus redoutable fut celui des Dalécarliens qui ne voulurent en aucune façon se laisser arracher leurs cloches sacrés. Le roi en triompha, mais non sans peine. (1)

"Dans tous les pays où le Protestantisme fut introduit, nous voyons d'abord, je ne sais quelle espèce d'incertitude quand il s'agit de l'autorité suprême en matière spirituelle. Gustave n'hésita pas à s'adjuger à lui-même cette autorité. "Vous voulez être mieux instruit que nous, écrit-il au peuple de l'Upland, en 1540, et vous avez plus de confiance à des évêques papistes, traîtres au pays, que dans la parole vivante de Dieu et dans l'Evangile. Mais vous avez tort! Vous feriez mieux de garder vos maisons, de veiller à vos intérêts, et de vous en rapporter à nous dans tout ce qui touche au gouvernement et à la religion; car c'est à nous à vous donner des ordres et des règlements. Ainsi donc, si vous ne voulez pas vous attirer notre colère et encourir des peines, obéissez désormais à nos ordres royaux pour le temporel aussi bien que pour le spirituel." (2)

"Enfin en 1544, le coup de grâce fut porté à l'Eglise Catholique en Suède, et à tout ce qui restait encore de son culte ou de ses cérémonies. Le roi fit décréter, par une assemblée de conseillers d'Etat et d'évêques Protestants, que tout ce qui restait encore de cérémonies papales fût aboli, et qu'on enseignât dans toute leur intégrité les doctrines de l'église évangélique. On enleva aussitôt les images dans toutes les églises du royaume. Une mésintelligence survint cependant entre le roi et le clergé qui lui était, du reste, si soumis; elle éclata au sujet du mariage que Gustave voulait contracter avec la nièce de sa femme. L'archevêque Pétri, son frère et d'autres évêques, déclaraient ce mariage illicite. Mais comme la plus grande partie du clergé n'était pas du même avis, (le Saint Esprit n'inspirant pas tous les membres de la même manière !) le roi prit le parti le plus sûr, il se maria et punit l'évêque qui avait publié un livre contre cette union, d'une amende considérable et d'une longue détention. Gustave mourut en 1560. (3)

---

(1) Ruhs. l. c. p. 92, 93, 97, 98.
(2) Geiger. l, c. p. 90.
(3) Schrockh, l. c. p. 51, 58.

"C'est ainsi, comme le dit un historien que Gustave Wasa, ce tyran, ce roi effrontément parjure, enleva au peuple de son royaume, la foi de ses pères ; à l'Eglise, ses biens ; au Pape, son autorité suprême ; aux évêques, leur mission divine, pour ne faire de ces derniers et du reste du clergé que des fonctionnaires civils, des employés de la police qui se consolaient de leur apostasie et de leur dégradation dans les bras d'une femme qui n'était pas la leur et qui ne pouvait pas l'être!"

Voilà comment s'est opérée la Réforme, et comment s'est établi le Protestantisme. Il a partout enseveli le Catholicisme, l'ancienne Religion de toute l'Europe en sang.

Oh! les belles larmes qui tombent des yeux de tous ces témoins à charge contre le Protestantisme que nous avons invoqués, au récit de toutes les spoliations qu'ils nous ont dépeintes! Recueillons-nous quelques instants et répétons, l'âme profondément émue et affligée au souvenir de tant de maux de toute sorte, les nobles paroles qui tombent de leurs lèvres. N'oublions pas, non plus que nous avons écrit sous la dictée des intelligences et des cœurs les plus nobles parmi les victimes de la grande apostasie.

Ah! dit Kirchhof, combien ne devons nous pas regretter que Luther ait placé entre les fils de la même mère des armes aussi terribles que le libre examen!

Ce vieil édifice auquel je n'aurais jamais voulu toucher, dit Jean de Muller, a été brûlé par des incendiaires qui ne songeaient à la lueur des flammes, qu'à piller et à voler!

Le poëte a raison, dit Schlégel : lorsque s'élève une nouvelle doctrine, l'amour et la foi ont le sort de l'ivraie : on les coupe comme de mauvaises herbes!

CHAPITRE XV.

Etat du Protestantisme.

Le terrible *Non*, trois fois répété par Luther à la diète d'Augsbourg, n'avait pas détrôné l'autorité du Pape, vivante, immuable, éternelle comme la vérité, il lui avait seulement ôté le diadème pour le poser sur un signe muet, le Verbe de Dieu, l'Ecriture Sainte, et qui, interprétée par Luther, n'était plus, pour ses disciples, que la parole humaine, caduque vieillissante et variable jusqu'à la contradition. Au lieu donc d'une *théocratie* vivifiée par le souffle incessant de l'Esprit-Saint, on allait avoir pour soumettre l'entendement aux vérités de salut, une *démocratie* religieuse ; le peuple devenu prêtre. Par la consécration du libre examen, le peuple gagnait la parole, mais il gagnait aussi le doute. Or, la croyance obtenue par le doute, qu'est-ce autre chose que le royaume de la foi abandonné à quiconque prétend savoir lire? Luther avait enseigné la manière de se servir de l'Ecriture contre le Pape qui, depuis quinze siècles, avait été regardé comme le vicaire de Jésus-Christ sur la terre ; l'Ecriture devait aussi fournir des armes nombreuses à quiconque voudrait se révolter contre Luther. La grande loi du talion allait donc être bientôt appliquée au docteur Martin : on devait lui rendre bientôt doutes pour doutes, et, au besoin, blasphèmes pour blasphèmes. C'est ce qui arriva même de son vivant. Dans les paroles sacramentelles : *ceci est mon corps ; ceci est mon sang*, il trouvait, lui, le dogme de la présence réelle ; Carlostadt le cherchait dans les mêmes paroles, et il ne pouvait le rencontrer. Il devait y avoir lutte entre Luther et Carlostadt ; le Protestantisme allait se protester !

A peine ce même Luther avait-il rendu le dernier soupir, après avoir écrit ces vers fameux : " Quand je vivais, ô pape, j'étais pour toi la peste ; quand je serai mort je serai pour toi la mort," que la révolte éclatait dans l'église de Wittemberg. On reprend un à un tous les dogmes qu'il avait enseignés ; les uns pour les défendre, les autres pour les repousser. A Jéna s'élève une université qui veut ruiner celle de Wittemberg, dont elle commence par condamner la dogmatique. L'Alle-

magne a des apôtres qui la tiraillent en tous sens: des Antinomiens, des Anabaptistes, des Corruptèles, des Osiandristes, des Stamaristes, des Majoristes, des Adiaphoristes, des Synergistes, etc. Il y a la querelle sur le libre arbitre, puis la querelle sur l'Eucharistie qui en renferme une multitude d'autres, la querelle sur la confession ; la querelle sur le péché originel ; querelle sur le baptême; querelle entre Luthériens et Calvinistes ; querelle entre Luthériens et Zwingliens ; querelle entre Calvinistes et Zwingliens ; querelle entre toutes les sectes opposées les unes aux autres ; querelle des partisans de la même secte entre eux. (1) Il n'y a qu'un seul point sur lequel on n'ait pas disputé : la haine contre l'Eglise Catholique. Or voulons-nous savoir où en est arrivé le Protestantisme à force de protester contre ses protestations? Interrogeons encore les Protestants eux-mêmes qui, mieux que personne, ont une connaissance exacte des faits qu'ils rapportent : Voici :

"Des Eglises et pas d'Eglise ; des opinions et pas de doctrine ; des agrégations et pas de société ; des chaires et pas de croyance ; des exégèses et pas de théologie ; des confessions de foi et pas de symbole ; voilà l'état du Protestantisme. Mais comment croire à ce désordre de l'intelligence chez lui ? A moins de fermer les yeux à la lumière, et de repousser toute évidence, il faut se rendre après avoir entendu les dépositions. Le Protestantisme, dont la communion a été brisée et dissoute par les nombreuses confessions et sectes qui se sont formées et établies pendant et depuis la réformation, ne présente pas, comme le catholicisme, une *unité* extérieure, mais au contraire une véritable *anarchie.* (2) On voit bien un Protestantisme, mais on ne voit pas l'Eglise Protestante. (3) Nous n'avons pas une Eglise mais seulement des églises. (4) Le Lutheranisme, avec ses diverses églises et son droit ecclésiastique ressemble à un ver coupé en morceaux dont chacun remue tant qu'il lui reste quelque force, mais qui perd insensiblement la vie et, avec elle, le mouvement. (5) Si Luther sortait de son tombeau, il ne connaîtrait pas comme siens et

(1) Voyez Hœninghaus : La réforme contre la Réforme, chapitre VIII, intitulé : Dissolution de l'unité protestante.
(2) Professeur Dr. W. L. M. DeWette. Im Protestentem 1828, t. II, c. 3.
(3) Professeur Lehmann, Ansicht and Gefahr des Protestantismes, 1810.
(4) Dr. Plank (G. J.) Uber die gegenwartige Lage, etc., 1816.
(5) Pasteur Fröreisen, Rede. bei Ubernahme, etc., 1743.

comme membres de son église les docteurs qui se donnent pour ses successeurs. (1) Les choses ont été poussées si loin que, dans plusieurs pays réformés, c'est presque une offense que de déclarer qu'une personne est orthodoxe et qu'elle croit aux Ecritures symboliques de son église. (2) On consacre bien à Luther et à son œuvre des fêtes et des monuments, mais on proteste contre sa doctrine dont on détruit ainsi l'édifice. (3) Luther a fondé son église en Saxe ; nous nous réunissons pour en remercier Dieu ; mais, hélas ! elle n'existe plus. (4)

Eglise Réformée.—L'Eglise réformée est une agrégation de plusieurs églises d'opinions différentes, et toujours prêtes à introduire un nouveau changement dans leurs doctrines. (5) Les communions de Zwingle et de Calvin n'ont pas les mêmes doctrines, et diffèrent en quelques points excessivement l'une de l'autre. On peut comparer l'Eglise Protestante à un grand état composé de communes régies par une législation contradictoire. (6) L'expression *d'église réformée* n'a qu'une valeur impropre, car il ne peut être question que de communes réformées. De bonne heure, les communes évangéliques qui penchaient vers la doctrine de Zwingle, se sont divisées, et l'on n'a jamais pu parvenir à les réunir. (7) Dans aucune église il ne se trouve une plus grande diversité d'opinions que dans l'église réformée. (8)

Eglise Anglicane.—L'Eglise Anglicane aussi a été si promptement troublée par les scissions, qu'il ne peut être également pour elle question que de communes et non d'Eglise. (9) On ne pourrait pas sans rougir énumérer seulement la moitié des sectes qui disputent, en Angleterre, à l'Eglise épiscopale la domination des âmes. (10) En Angleterre, tous les genres de croyance et d'incrédulité ont trouvé des défenseurs et des partisans. Swedenbourg put y récruter sa nouvelle Jérusalem ; la nouvelle révélation y fut favorablement accueillié, tandis que Williams rassemblait sa commune déiste. (11) L'Angleterre

---

(1) Dr. F. Reinhard (prédicateur de cour) Predigt am Gedâchtnisstage der Kirchenverbesserung, 1800.
(2) Neueste Staatsbeg. mit. histor. und politischen Anmerkungen. t. 11, p. 728.
(3) Professeur Dr. H. Schwarz. Théologische Jahrbucher, Mai 1824.
(4) Reinhard. Predigten. 1799-1805.
(5) H. J. Rose, Der Zustand der protestant. Relig. etc. 1826, p. 28.
(6) Professeur J. L. Mosheim. Kirchengeschichte der N. T. t. III.
(7) Allgemeine deutsche Real-Encyklop, 1830, 7me édit. t. IX.
(8) C. E. Becher, Ueber Taleranz, ch. I, p. 36.
(9) Allgem, deutsche. Real Encyklop, l. c.
(10) Monthly Review, June 1830, p. 204.
(11) Neueste Lânder und Vôlkerkund, Weimar, 1803, t. VII, p. 233.

fut, de tout temps, le siége des sectes et des partis les plus opposés ; autour de tous les fondateurs de sectes s'est toujours pressée une masse de peuple. (1) Dans ce pays, d'après la disposition actuelle des esprits, tout homme en état d'acheter un habit noir, peut former une congrégation autour de lui ; ce qui explique cette variété de sectes, cette quantité de docteurs ou, comme on les appelle, de guides, de pasteurs. (2)

Eglise de Calvin.—Quant à la France, nous lisons dans un mémoire adressé au roi par les églises évangéliques, en l'année 1775 : "Luther et Calvin n'ont parmi nous que peu de partisans ; nos propres enfants sont nos antagonistes. Nous ne savons ni où nous allons, ni quel troupeau nous suivons." (3) On écrit de la Suisse : "d'où vient que nous avons à Bâle tant de sectes religieuses, comme les Piétistes, les Momiers des Sociétés Allemandes, etc., etc. ? Londres a plus d'un million d'habitants ; Bâle n'en a que 17 ou 18,000, et cependant il s'y trouve presque autant de sectes qu'à Londres. Un enthousiaste, homme ou femme, qui se croit appelé à une mission d'en haut, monte en chaire, et tient des discours sur la religion. (4) La monomanie sectaire croît aussi tous les jours à Genève. A peine les Méthodistes sont-ils devenus un peu tranquilles, sous les drapeaux de Malan et d'Empaytaz, qu'il se forme déjà une nouvelle secte d'une espèce toute particulière. (5)

En Danemark, il existe deux factions théologiques si opposées entre-elles, que la personne qui en embrasse une, doit nécessairement condamner l'autre ; ou plutôt, il n'y a pas seulement deux sectes, mais il y en a un nombre infini : autant de têtes, autant d'opinions. (6) Ainsi, par exemple, à Kiel, c'est une chose notoire que l'Université enseigne une doctrine, tandis que les Séminaires en enseignent une autre. L'école savante et celle des bourgeois admettent chacune une foi différente ; les deux écoles secondaires en professent encore une autre, aussi bien que trente ou quarante autres instutions privées. Il en résulte naturellement que les pères et les enfants, les frères et les sœurs, les maris et leurs femmes, les

(1) Niemeyer, Beobachtungen aus Reisen. 1822, t. II, p. 106.
(2) Monthly-Review, 1830, June. p. 204.
(3) Mémoire des calvinistes, 1775.
(4) Darmst. Allg. Kirchenzeitung, 1830, No. 69.
(5) Id. Ibid. No. 65.
(6) Dr. Fogtmann, Prof. Zu Sorõe, Kritik der Busck'schen Streitschrift, 1829.

savants et les ignorants demeurent aussi divisés en fait de dogme, que le sont les cultes divers; et cependant tous ces chrétiens se donnent pour Luthériens, et prétendent avoir tous la vraie foi, la vraie religion chrétienne. (1)

En Suède, où il y a environ 2,000 Swedenborgistes, la secte religieuse, appelée Lasars, prend tous les jours plus d'accroissement, et n'a pu être détruite ni par la douceur, ni par la force. Cette secte qui fait des sermons ambulatoires a déjà de fortes racines en Norwége. (2)

Des troubles arrivés dans notre église et portés à la connaissance de l'empereur de Russie, en 1821, causèrent, avec raison, l'étonnement de ce prince, en lui montrant combien la doctrine de la Réforme évangélique s'est éloignée des confessions de foi des réformateurs. (3)

La population d'Amérique est partagée en d'innombrables fractions religieuses. Outre les Episcopaux, les Presbytériens, les Calvinistes, les Baptistes, les Méthodistes, les Quakers, les Swedenborgistes, les Universalistes, les Junckers, etc., etc., il y a une infinité de petites sectes qui dérivent des principales, et dont chacune a sa hiérarchie. Les Catholiques seuls ont su se préserver de ces déchirements intérieurs. (4) En 1828, les Presbytériens, dont les églises sont les plus nombreuses dans le midi, dans l'ouest et dans le centre des Etats-Unis d'Amérique, avaient 1214 pasteurs et 136,479 membres; Congrégationalistes, qui sont les plus forts dans la Nouvelle-Angleterre, et dont la hiérarchie depuis 1708, outre celle des Presbytériens et celle des Indépendants, avaient 720 ministres et 960 églises; joignez 100 à 150 églises, suivant une hiérarchie semblable. Le plus nombreux sectaires, les Baptistes, avaient 2,177 ministres pour 275,000 membres.

L'Eglise Episcopale qui, depuis qu'elle ne dépend plus de l'Eglise Anglicane, a considérablement augmenté, avait 11 évêques, 4-6 ministres et 24,750 membres; les Wesleyens, 3 évêques, 1,465 ministres et 382,000 membres.

Les Quakers surtout, en Pensylvanie, à New-Jersey et à New-York, comptaient 750,000 membres; les Réformés Allemands, 90 pasteurs et 30,000 membres; les Réformés Hollandais, 150 ministres et 40,000 membres; les disciples de Luther,

(1) Claus Harms, Leitfaden in der Vorbereitung meiner Konfirmanden, 1820.
(2) Darms. Allgm. Kirchenzeitung, 1830, No. 38.
(3) Comte Lieved. Eroffnung des Evangels. Luth. Konsist in Petersb.
(4) Mistress Trollope. Domestic Mannubres of the Americans, 1831.

200 ministres et 800 communes; les Universalistes, 140 pasteurs et 250 communes; les Trembleurs, 40 pasteurs et 5,400 disciples; les Presbytériens de Cumberland, 60 pasteurs et 12,000 membres; les Baptistes des six principes, 20 pasteurs et 1,500 membres; les Baptistes de la libre communion (qui ne sont pas Anabaptistes,) 23 ministres et 1284 membres; les Junckers, 39 pasteurs et 3,000 membres; les Maronites, 200 pasteurs et 20,000 membres, etc. (1)

Les Missionnaires Protestants qui sont envoyés chez les peuples idolâtres, contribuent encore à répandre d'avantage les divisions religieuses. L'un les instruit dans l'esprit des Baptistes; l'autre dans l'esprit des Méthodistes; un troisième, en fait des Hernuttes; un quatrième, des Quakers; un cinquième, des Calvinistes; un sixième, de rigides Luthériens; un septième, fait apprendre aux âmes confiées à ses soins, les trente-neuf articles de l'Eglise Anglicane, et chacun agit, chacun instruit dans l'esprit de sa secte. (2)

Mais l'esprit de secte est diamétralement opposé à l'esprit de l'Evangile et bien loin d'édifier l'Eglise de Jésus, il ne tend qu'à la détruire. (3) Un trait caractéristique de la vraie religion, c'est de commander à tous l'unité et la concorde. (4) Les diverses sectes Protestantes ne s'entendent qu'à se poser en ennemies du Catholicisme, et à déclarer la Bible comme source unique de la vérité. (5) Ce sont les Protestants qui protestent toujours, qui s'occupent sans cesse des contradictions dans le dogme Catholique, et qui cherchent l'unité dans la désunion. (6)

Hélas! il n'est que trop vrai, le mot de religion en couvrant, comme d'un masque, un cahos d'opinions les plus contradictoires, a presque perdu sa signification commune et reconnue, et tout en ayant l'air de réconcilier les parties, il cache le plus grand schisme. (7) Les docteurs des Eglises Protestantes se contredisent sur les points les plus importants de la religion chrétienne; ainsi par exemple:

Péché originel.—OUI, dit l'un, "la doctrine du péché originel

(1) Burnier. Revue Britan-Relig. ou choix d'articles traduits des, etc., Genève, 1829.
(2) Acuszerung eines "sehr verstandigen Mannes" gegen *Niemeyer*, etc., t. 1. p. 402.
(3) Cheyssierre. Predigt gegen die Momiers, 1825.
(4) Samuel Wix. Betrachtungen ueber die Zweckmässigkeit, etc., 1829, p. 23.
(5) De Wette. l. c.
(6) Theolog. Litteraturblatt. sur Allg. K. Zeit. 1830, No. 34.
(7) Theol. Litteraturblatt, sur A. K. Z. 1830, No. 34.

est un dogme de foi fondamental qui a la plus intime liaison avec des croyances sans lesquelles la foi ne peut être conservée, telle que la doctrine de la grâce, celle de la nécessité des bonnes œuvres, de la Révélation et de la Rédemption." (1)

NON, dit l'autre, "dans l'esprit progressif de l'Eglise évangélique, le dogme du péché originel est abandonné, comme n'étant pas fondé sur l'Ecriture, et comme contraire au développement de l'esprit chrétien, parce qu'il ne trouve dans l'Ecriture aucun fondement." (2)

Baptême.—OUI, dit l'un, "le baptême est nécessaire ; par le baptême nous devenons enfants de Dieu." (3)

NON, dit l'autre, "la cérémonie du baptême n'est autre chose que la représentation figurée de notre entrée dans l'Eglise Chrétienne." (4)

Liberté de l'homme.—OUI, dit l'un, "celui qui dit qu'il n'a pas reçu de Dieu le libre arbitre, ce précieux présent, est un mauvais et paresseux serviteur qui enfouit son talent dans la terre." (5)

NON, dit l'autre, "le dogme de la sainte Trinité ôte toute liberté à notre intelligence." (6)

Trinité Divine.—OUI, dit l'un, "Nous tenons le dogme de la Trinité des personnes en Dieu pour un article de foi que chacun doit admettre, s'il veut obtenir la vie éternelle." (7)

NON, dit l'autre, "on peut repousser sans scrupule, de l'enseignement religieux, le dogme de la Trinité comme un dogme nouveau et contraire à la raison." (8)

Divinité du Saint-Esprit.—OUI, dit l'un, "le Saint-Esprit est la troisième personne de la sainte Trinité." (9)

NON, dit l'autre, "Je ne puis me convaincre de la nature personnelle du Saint-Esprit, parce que je ne la trouve pas dans la Bible, et parce que je ne m'attache qu'à la Bible." (10)

Médiation de Jésus-Christ.—OUI, dit l'un, "le Christ, d'après l'intime liaison de son être avec le Père et avec Nous, est le seul et le plus excellent médiateur de la nouvelle alliance ; sa

---

(1) Walch, l. c. p. 1086.
(2) Dr. Ch. Hase. Lehrbuch der evangl. Dogmatik, 1826.
(3) Augsburg Konfess 1530. art. IX.
(4) Dr. Thomas Balguy ; Discourses dedicated to the king, 1785, p. 298.
(5) Dr. Schulz. Was heisst Glauben? etc., 1830, p. 147.
(6) Philip. Mélanchton, Loc Théol, 1521.
(7) Walch, l. c. p. 350.
(8) G. Ch. Camabich, Kritik alter und neuer Lehren der christlichen Lehre, 1799.
(9) Köhler. l. c. p. 16. Cité par Heeninghaus, la Réf. c. 1. p. 13.
(10) J. L. Ewald, Nothiger etc.: Die Religionslehre der Bibel, 1814.

doctrine fait aussi partie essentiellement des vérités du Christianisme." (1)

NON, dit l'autre, "la religion de Jésus n'a rien de commun avec sa personne et avec son histoire. Jésus ne s'est jamais donné que comme un envoyé de Dieu." (2)

Incarnation.—OUI, dit l'un, "nous enseignons que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il est né de la vierge Marie Immaculée et qu'il réunit en lui les deux natures divine et humaine, qu'il est le Christ, Dieu et l'Homme." (3)

NON, dit l'autre, "l'idée d'un Dieu et d'un homme en une seule personne n'est pas biblique ; elle appartient à la logique erronnée des conciles." (4)

Présence réelle.—OUI, dit l'un, "le corps et le sang du Christ sont véritablement présents dans l'eucharistie, sous les apparences du pain et du vin." (5)

NON, dit l'autre, "le véritable sens des paroles sacramentelles de la cène est : prenez ce pain ; il est l'image de mon corps qui, semblable à ce pain, est rompu pour votre salut ; buvez dans ce calice, et considérez ce vin comme mon sang qui coulera afin que vous obteniez la rémission de vos péchés." (6)

Résurrection.—OUI, dit l'un, "le Christ ressuscitera les corps à la fin du monde ; c'est à-dire, qu'il unira de nouveau les corps aux âmes ; après la résurrection, viendra le jugement."(7)

NON, dit l'autre. "les idées de résurrection des morts et du jugement dernier, choses difficiles à démontrer, ne dérivent pas du Nouveau Testament." (8)

Eternité des peines.—OUI, dit l'un "l'éternité des peines est suffisamment établie dans l'Ecriture. On y trouve divers textes qui la prouvent de la manière la plus convaincante."(9)

NON, dit l'autre, "loin de nous les peines éternelles de l'enfer et ces vapeurs empoisonnées de l'abîme." (10)

Quel saurait donc être cet esprit qui, sur la même question, est si incertain et si divisé, que chacun affirme hautement qu'il a raison et que son adversaire à tort? Ce ne peut être

(1) Ammon. Die unveränderliche Einheit, etc.. 1827 t. III, p. 21.
(2) G. H. Cludin, Unrausibhten des christenthums. 1808.
(3) Augsb. Konfess. Art. III, des Glaubens un der Lehre.
(4) Baseler Wissenschafti Zeitschrifts, 1825.
(5) Augsburg Konies, art. X.
(6) Dr. J. A. Jacobi, Die Geschiethte Jesu für denkende, etc.. 1816.
(7) G. S. Kohler, Die Hauptsatze der christlichen Religion 1819, p. 22, 23.
(8) C. F. Ammon. Biblische Theologie, 2me édit. 1813, t. III, p. 367.
(9) Walch, l. c. p. 488
(10) Hasenkamp. Die Wahrheit zur Gott seligkeit, t. III, p. 309.

qu'un esprit de ténèbres. (1) Un royaume désuni ne peut avoir de durée; cette sentence est du Divin Maître. Elle a une si profonde racine dans la nature des choses, que l'expérience nous la présente toujours comme un fait accompli, et que nous voyons marcher d'un pas rapide vers la décadence, toute société que l'esprit d'union a abandonnée, et sur laquelle la discorde a secoué la torche des furies. L'entrée de la discorde dans la société est l'apparition du démon qui brouille les membres entre eux pour paralyser leur activité. Sous la conduite du prince du mal, il se fait un usage désordonné et perfide du temps et de la force, et l'on n'effectue pas le bien qu'on s'était proposé. Il en résulte un désordre connu chez les architectes de la Tour de Babel qui, troublés par le démon, et comme saisi d'un ouragan impétueux, se dispersèrent sans terminer le superbe ouvrage qu'ils avaient commencé. (2)

Les docteurs de l'Eglise Protestante se contredisent dans des thèses qui ont évidemment la plus grande influence sur la détermination de cette question importante : que doit-on observer pour être éternellement heureux ? Aussi, parmi les candidats à la charge de prédicateurs, il est rare d'en trouver qui sachent comment s'orienter sous cette immense quantité d'opinions qu'ils reçoivent de leurs maîtres, dont l'un suit un système ancien, l'autre un système nouveau, et le troisième, le sien propre. (3) La plupart d'entre eux reviennent de l'Université dans un triste état de désordre et d'incertitude. (4)

C'est ainsi qu'ils arrivent aux charges : aujourd'hui il manque à beaucoup d'entre eux la première et la plus importante condition de succès : la foi aux vérités de la Religion Protestante. (5) Hélas ! parmi les pasteurs il n'y en a pas deux qui soient d'accord; comme chacun a sa propre physionomie, chacun aussi a ses propres idées. (6) On pourrait nous placer, nous autres pasteurs, dans la catégorie des anciens augures dont parle Cicéron, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire. (7)

L'état ecclésiastique souffre. On s'en prend aux pasteurs dont on se moque comme de faux-prophètes. (8) Dans la cir-

---

(1) Martin Luther, vorrederu von der Agricola, etc. Halle. t. XX. p. 721
(2) K. F. G. Goes. Der Verfall des offentlichen Kultus im Mittelalter, 1720, p. 113.
(3) K. F. Brescius, Apolog. einiger christ Lehren, t. I, préface.
(4) Hupfeld, Dr. Herm. Nachwort zu Bickells Reform. etc, 1631,
(5) Id. Ibid.
(6) Darms. Allg. Kirch. Zeit. 1825. No. 12.
(7) Uber die Granzlinien der Aufklarung, p. 31.
(8) Fr. Ludke, Gesprache über die Abschossung des Geistl.

conférence d'un mille quarré, on trouve facilement quatre, cinq et six chaires où l'on prêche un évangile différent ; le peuple le remarque bien ; qu'on l'écoute seulement : il parle de la manière la plus irrévérentieuse de ses pasteurs qu'il traite d'imbéciles et de fripons, parce qu'il n'ont pas eu un évangile unique. Dans sa simplicité, le peuple croit avec raison que la vérité doit être *une*, et il ne peut comprendre comment chacun de ces docteurs a une vérité particulière. (1)

Le clergé est en possession de connaissances exigées par la véritable intelligence des Ecritures, et il est obligé de faire de l'interprétation de l'Ecriture sa principale tâche. C'est pour cela que les ignorants sont moralement obligés de croire et de se soumettre aux docteurs, appelés, par leur état et leur science, à l'explication de la Bible. (2) Mais, hélas ! ce sont les ecclésiastiques qui ont apporté la confusion dans l'Eglise évangélique et qui l'y maintiennent. (3) Le peuple écoute ; il lit, et, à la fin, il ne sait plus où il en est, et quels docteurs il doit croire et suivre. (4) Des chrétiens qui pensaient autrefois pouvoir s'attacher aussi fermement aux doctrines de leurs pasteurs qu'aux gonds de la porte du ciel, commencent à ce troubler. Ceux qui sont plus avancés voient déjà plus clairement qu'ils arrivent au doute dont ils ne connaissaient pas même l'existence. Ils n'ont pas assez de science pour sortir d'embarras, et arrivent enfin ou à l'indifférence ou au désespoir. (5) Aux laïques il ne reste que d'examiner et de rechercher qui pourrait avoir raison des deux combattants. Et de cet examen, quel peut être le résultat ? Le plus triste qu'on puisse imaginer. Nous devenons de jour en jour plus indifférents pour toute espèce de religion. (6)

La décadence de la religion dans les pays Protestants est claire et positive. Non seulement parmi les hautes classes, mais aussi parmi le peuple, il s'est répandu insensiblement une indifférence presque complète pour les questions religieuses. (7) Qu'il est triste de voir que les hommes éclairés de la classe moyenne, s'ils ne manquent pas de probité, n'ont presque plus de religion. (8) Toute foi dans la vérité s'affaiblit

(1) Fisher, l. c. p. 210 suiv.
(2) Bretschneider. Der S. Simon, und das Christenthum, 1832.
(3) Hamerschmidt, A. K. Z, 1825, No. 166, p. 1366 et suiv.
(4) Ludke. l. c.
(5) Hamerschmidt, l. c. p. 1353.
(6) A. J. Th. Kirchhoff. Auch. einige Gedanken. etc. 1817.
(7) Prof. Dr. J. W. Bickell. Uber die Reform der prot. Kirchen, 1831.
(8) Theolog. Litteraturblatt sur A. K. R. No. 34. p. 278.

nécessairement quand on entend que telle ou telle doctrine est soutenue par les uns, comme une vérité importante, tantôt regardée par les autres, comme une œuvre de l'esprit humain, ou traitée tout bas de déraisonable, ou bien dépréciée publiquement. (1) Et il ne serait pas surprenant qu'on essayât (d'après les manières diverses d'interprêter la Bible) d'embrasser l'opinion que ce livre ne peut pas être interprêté ; c'est-à-dire, qu'il n'y a pour la bible aucun principe certain d'interprétation. (2)

C'est ainsi que s'accrédite l'opinion que le Christianisme est un système sur lequel personne ne sait au juste à quoi s'en tenir ; qu'il n'est bon qu'à jeter la discorde parmi les hommes, et qu'il vaudrait peut-être mieux y renoncer entièrement. (3) L'incrédulité lève la tête ; nous regardons la Bible comme la base de notre croyance, mais je n'ose dire comment elle est interprêtée. (4) Le démon est meilleur croyant que nos exégêtes, et Mahomet leur est préférable. Un mahométan qui admet les miracles du Christ est plus près du Christianisme que les nouveaux docteurs protestants. (5) C'est une chose affreuse, mais réelle, que parmi les Turcs, personne n'ose blasphémer aussi ouvertement et aussi impunément le Christ, Abraham et Moïse, que ne le font, chez nous, tant de chrétiens évangéliques, dans leurs écrits et dans leur paroles. (6) Le nombre de ceux qui expliquent naturellement les miracles du Nouveau Testament forme une légion infinie dans notre Eglise Protestante, et ils ont autant d'adhérants qu'ils y a d'étoiles au firmament. (7) Depuis bientôt un siècle, toutes les doctrines de notre église ont été déclarées des folies, du haut de la plupart des chaires de l'Allemagne ; et il s'est formé, parmi nos docteurs, une alliance ferme, silentieuse, mais manifeste dans ses effets, pour renverser l'Eglise aux autels de laquelle ils ont prêté serment de fidélité. (8) On en est venu au point d'enlever à l'Histoire Sainte, base du Christianisme, son auréole surnaturelle, de la faire descendre dans le domaine de l'histoire ordinaire et de la reléguer parmi les fables ima-

(1) J. F. W. Jerusalem, Forgesetzte Betrach etc. 1792.
(2) Prof. M. Ch. V. Hauff. Briefe. das Studium, etc., 1814.
(3) Boll. cité par Hœninghaus, ch. 1, p. 22.
(4) J. de Muller in Archenholz Minerva. 1809, Juillet, p. 67.
(5) Tremblay. Sur l'état présent du Christianisme, p. 13.
(6) J. F. de Marées. Neue-Briefe zur Vertheidigung des Glaubens.
(7) Uber Bibel und liturg Bûcher, Coburg 1798.
(8) Dr. J. G. Scheibel. Reformations predigt. Dresde 1832.

ginées par la fourberie. Les dogmes de la Religion chrétienne dépouillés de leur caractère sublime qui choquait l'esprit, ont été dépouillés de leur signification, et un Christianisme plein de vie a été réduit à quelques pauvres formules sans force et sans effet sur le cœur et sur la vie de l'homme. Et ce qu'il y a de plus malheureux; c'est qu'elles peuvent craindre de perdre encore ce qui leur reste de valeur, puisqu'elles n'ont aucune vie propre, et qu'elles ne sont que l'ombre décolorée des idées traditionelles auxquelles on arrache le dernier souffle afin d'amener un complet athéisme. (1)

Il n'y a presque pas de dogmes capitaux du Christianisme qui ne soient attaqués indignement dans les écrits éparpillés comme des sauterelles, et dont les défenseurs ne soient honnis. (2) Le nombre des hétérodoxes, c'est-à-dire de ceux qui ont cessé de croire à la Trinité, à la réconciliation de Dieu avec les hommes par le sang du Christ, et au péché originel, s'est toujours accru, et particulièrement au dix-neuvième siècle. Le libre examen grandit toujours, et cette liberté d'examen, peu à peu, a été regardée comme *inviolable*. (3) Qu'ils sont dégénérées ces directeurs d'institutions littéraires d'où devrait émaner la véritable direction que doivent tenir les pasteurs futurs des communes chrétiennes! (4) Si une loi de censure défendait de rien publier et de rien imprimer contre l'Eglise romaine, presque tout ce qu'on nomme la litérature théologique serait frappé d'interdit. (5)

Le monde se polira tellement, qu'il ne finira par être aussi ridicule de croire à un Dieu, que de croire aux revenants. (6) Il y a un Dieu auquel on ôte toute providence spéciale; on semble lui accorder, comme au dieu des Epicuriens, une place silentieuse pour y jouer le rôle de simple observateur; les physiciens lui disputent l'existence; il y a un libre arbitre qu'un soumet, comme un esclave, aux forces prétendues du monde naturel; il y a enfin une vertu à laquelle il manque tout ce qui pourrait lui assurer le succès et lui donner une existence forte. Tout cela ressemble à la Religion, mais n'est pas la Religion. On ne peut prier avec un simulacre de religion;

---

(1) Hupfeld, cité par Hœninghaus c. l. p. 23
(2) J. R. Piderit, Beitrag zur Vertheidigung, etc., 1775, p. 85.
(3) Von Langsdorf, Blossen. etc., p. 433.
(4) Von Pfr. Brandt, Homilet liturg. 1830, No. 6.
(5) Hase, Gnosis, oder evangil. Gonbens., etc., 1829, t. III, p. 495.
(6) Lichtenberg, Vermischte Schriften, t. 1, p. 166.

on ne peut y prendre confiance ; on ne peut, avec son secours, marcher joyeusement à la mort. Je ne veux pas parler ici de la consolation dans l'angoisse du péché, car cette faible génération n'est pas de nature à la sentir !

"Depuis la victoire complète du rationalisme et le dédain pour l'incompréhensible dans le Christianisme, telle se montre la théologie, et dans les chaires, et dans les livres didactiques de l'Allemagne Protestante. Et maintenant, qu'on juge de l'effet produit par cette théologie sur l'âme des jeunes gens qui, dans les universités, se forment au service de l'Eglise ! Qu'espérer d'une science semblable ? On ne peut douter que le mal dont souffre l'Eglise Protestante, et qui attaque en elle le principe de vie, ne soit sorti, et ne sorte encore aujourd'hui, en parti des universités. Je crois faire preuve d'impartialité en signalant publiquement ces tristes causes, moi, membre d'une université, et séparé de l'ancienne doctrine de l'Eglise." (1)

Beaucoup de pasteurs, même des surintendants généraux, des pasteurs de la cour, pourraient prononcer leurs discours dans des synagogues ou des mosquées. Au lieu des mots qui y figurent par respect humain, tels que le Christianisme, Christ, Révélation, etc., on n'aurait qu'à se servir de mots que les auteurs considèrent comme le symbole de doctrines rationnelles, données par des sages et des prophètes, tels que Socrate, Mendelsshan, Mahomet, etc. (2) Si un ecclésiastique enseigne aujourd'hui le Verbe de Dieu purement et avec plein succès, par conséquent de manière à humilier les incrédules, à effrayer les orgueilleux, à exciter la curiosité des indifférents et à fortifier et édifier les âmes chrétiennes, on ne manque pas de dire; Il a prêché trop catholiquement. (3) Avons-nous encore une sainte vérité qui, sinon dans les sciences, du moins dans les catéchismes populaires, n'ait été révoquée en doute, faussement interprétée, tourmentée, sapée et présentée comme contraire à la raison, et Dieu sait avec quel funeste succès ? (4)

Nos écoles sont tombées dans le paganisme ; l'élément chrétien en est banni, ou en a disparu par négligence, ou bien y est traité comme accessoire et relégué dans le fond de la scène.

---

(1) Hupfeld, l. c.
(2) Homilet liturg. Korrespondenzblatt, 1830, No. 16.
(3) Id. ibid.
(4) P. W. Krummacher, Hirtenruf zur lebenden. Quelle des Heils, 1830, p. 10.

Nos écoles, calquées sur les idées reçues dans le monde, n'offrent plus que des gymnases destinés à former les jeunes gens au gain, aux spéculations et à l'industrie ; et cela s'appelle les élever pour en faire de bons citoyens, comme si l'on pouvait être un honnête et loyal citoyen, dans un pays chrétien, sans être chrétien soi-même, et comme si le Christianisme n'était pas le rempart et le pilier de nos états chrétiens et de leur constitution. (1) L'expérience démontre qu'il ne peut exister d'état bien constitué sans la base de la moralité, que la moralité doit être fondée sur la religion, et que la religion doit avoir pour appui, le Christianisme. (2)

Les manuels protestants de doctrines morales et chrétiennes, à part leur titre, renferment peu de principes de christianisme. (3) On sait que la philosophie pratique du paganisme n'était pas seulement morale, mais aussi religieuse. (4) Depuis qu'on a amené le peuple à douter de la divinité de sa croyance, dans des discours, des écrits, en chaire et en société, on veut l'indemniser à l'aide d'une doctrine purement morale ; mais le peuple reçoit cette seconde doctrine avec autant d'indifférence qu'il en a pour la première, et la voix du pasteur résonne dans les Eglises désertes sans frapper les oreilles, ni toucher les cœurs. (5) La foule brise les liens qui l'enchaîne ; elle marche hardiment en avant et se jette, de pensée et de fait, entre les bras de l'athéisme dogmatique. (6)

O Protestantisme ! tu en es donc venu au point que tes partisans publics protestent contre toute religion ! Dût ce franc aveu m'attirer ta haine et ta colère, je dirai toujours que des faits exposés aux yeux du monde, annoncent assez que ton nom n'est pas un jeu de mots vide de sens. (7) Le Protestantisme a poussé si loin son goût de réformes, qu'il n'offre plus maintenant qu'une série de zéros sans nombre numérateur. (8) L'édifice protestant a souffert de si continuelles dégradations qu'il n'est plus qu'une pauvre cabane, à peine défendue contre le vent et la pluie. (9) On considère le Christianisme comme fini : quant à nous, notre expérience nous a montré deux phé-

---

(1) Dr. Fr. Ad. Krummacher.
(2) Ullmann l. c. t. II, p. 271 Cité par Hœninghaus, la Réf. c. 1. p. 27.
(3) De Wette Im. Reformat. Almanach, 1819.
(4) Antistes, J. J. Hess. Schreiben und die Regierung J. C. Voir 5 Juin, 1798.
(5) Brescius, l. c.
(6) Darmst Allg. Kirchenz. 1825, No. 13.
(7) Dr. Jenisch. Uber Gottesverehrung und Kirchliche Reformen, 1803.
(8) Prof. Dr. A. H. Schmalz.
(9) Prof. J. G. Muller, Hist. Untersuchungen, 1801.

nomènes dans le domaine de la vie religieuse ; une mode nouvelle, et toujours nouvelle, et le néant. La nouvelle mode qui consiste à adorer le Dieu de Fiche, ou celui de Schelling, ou bien celui de Hégel ; nous la trouvons établie chez les gens instruits : La classe moyenne et la majorité du peuple ont adopté le néant. (1)

La dissolution de l'Eglise Protestante est certaine : Elle est tellement corrompue, que rien ne peut plus la raviver. (2) L'édifice de la religion évangélique est déjà, à proprement parler, renversé, et peu de personnes ont pris intérêt à son affaissement et à sa chûte. (3) Le véritable malheur de l'Eglise consiste en ce que l'idée du Christianisme a non-seulement perdu de son autorité chez les ministres, mais encore chez toute la génération de cette époque ; que l'esprit s'en est allé avec la forme vieillie ; qu'on ne croit plus à un Dieu incarné, qu'on n'ose plus, à peine, en prononcer le nom, et que, par suite, le sol sur lequel on marchait, s'est abîmé. (4)

Puisque nous avons perdu la foi, nous avons aussi certainement perdu Dieu. (5) L'homme sans Dieu s'est jeté dans la mort et a vécu en vain. (Job, 8, 13.—Ps, 146). (6)

Telle est donc l'essence du Protestantisme : plus prodigue et plus dissipateur que le prodigue de l'évangile, il a dépensé et le patrimoine de sa sœur ainée l'Eglise Catholique, ses églises, ses couvents, son culte, ses cérémonies, et ensuite, sa portion à lui propre, en protestations, en négations, en destructions. Nous l'avons vu à l'œuvre, mais c'était dans l'ordre matériel. Dans l'ordre des vérités morales et chétiennes, ses coups ne furent ni moins destructeurs ni moins protestants. Qu'à produit, en effet, le Protestantisme ? Il a produit la liberté de penser, qui a produit la division, qui a produit la dispute, qui a produit l'indifférence, qui a produit l'incrédulité, qui a produit le relâchement de la morale, qui a produit l'oubli de Dieu, qui a produit la mort des âmes.

Voilà le Protestantisme peint par des témoins qui l'ont vu de leurs yeux, qui l'on touché de leurs mains, et qui s'accordent tous sur ce point, ce résultat de leur expérience : *Non, il n'y a plus de Christianisme chez les Protestants !* Il ne valait

(1) Darmst. Allg. Kirchenz, 1831.
(2) Boll l. c. La Reforme, etc., c. 1. p. 30.
(3) K. L. De Woltmann. Histor. Darstellungen, 1809, t. 1. préface p. 13.
(4) Darmst. Allg. Kirch. 1831.
(5) Luther, Jen. t. II. fol. 369.
(6) De Ammon. Die unveranderlich Einheit, etc., 1827, t. III p. 19.

guère la peine de faire tant de tapage pour n'en aboutir qu'à cette triste négation! Luther n'avait-il donc pas raison lorsqu'il s'écriait, à l'adresse de ceux qui l'avaient imité dans l'œuvre de la Réforme: "Misérables qui ne s'entendent pas entre eux; que Dieu, pour notre enseignement, laisse se mordre, se déchirer, se manger les uns les autres; car nous savons que l'esprit de Dieu est un esprit *d'union*, et que *son Verbe est un : grande preuve que ces sectes ne procèdent pas de Dieu mais du diable.*" (1) Nous tout seul, nous n'aurions pas ôsé trancher le mot! Quel sujet de profondes méditations pour nos frères les Protestants!

---

(1) Luther. Defensio de Cœna *Domini*.

CHAPITRE XVI.

Si le Protestantisme a favorisé la tolérance ou la liberté de Religion.

Depuis trois siècles, a dit M. de Maistre, l'histoire est une conjuration contre la vérité? Etrange confusion des idées! Etrange perversion du sens moral des peuples! l'Eglise, le Catholicisme sont, depuis trois siècles, accusés d'avoir été et d'être encore les ennemis de la civilisation. Que disons-nous, accusés? Condamnés et immolés comme tels! Et par qui? Par le Protestantisme qui nous a donné Hégel, Schelling, Strauss, Colenzo, Renan, et qui, eux-mêmes se donnent pour ancêtres Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII, Jean Huss, Wiclef, les Albigeois, les Vaudois et, en remontant, les Neo-Platoniciens, les Gnostiques, tous les Panthéistes, tous les Manichéens, tous les Ariens et les Simoniens.

On a donc fait honneur au Protestantisme des trois éléments principaux de la civilisation moderne :

La tolérance religieuse,
Les lumières,
Les mœurs.

Voyons, dans ce chapitre, ce qu'il y a de vrai dans cette question : Si le Protestantisme a favorisé la Tolérance. Nous aurons dans les deux suivants ce qu'il en est par rapport aux lumières et par rapport aux mœurs.

Sur ce point et les deux autres qui vont suivre, nous donnons rendez-vous à tous les esprits éclairés ou qui veulent l'être. Mais, plus que jamais, nous aimons à proclamer bien hautement qu'ici encore, nous séparons dans notre cœur les Protestants du Protestantisme. Les Protestants qui sont toujours nos frères ne sont pas accusés, ils sont accusateurs, ils sont juges, et nous en appelons de leurs préventions à leur justice, à l'honnêteté de leurs sentiments.

Cette situation qu'on à faite au Catholicisme et à son Eglise doit, ce nous semble, expliquer et excuser aussi ce que nous avons à dire de vrai, et, par conséquent, de vif contre le Protestantisme. Mais la vérité, tout le monde prétend l'aimer, et quand surtout elle est dite sans passion, elle est comme la lance d'Achille : elle guérit les blessures qu'elle peut avoir

faites; plus que cela encore, elle guérit par ces blessures mêmes.

Nous mettons enfin que le Protestantisme a été contraire à la liberté de conscience, à la tolérance religieuse.

Ce qui fait illusion en faveur du Protestantisme, illusion grossière comme les passions qui l'on produite, qui l'ont reçue et qui l'entretiennent, c'est qu'en attaquant l'autorité de l'Eglise Catholique, il a paru affranchir des âmes du joug spirituel; on n'a pas vu, parce qu'on n'a pas voulu le voir, que le Protestantisme n'a détruit de joug nulle part. Il n'a fait que de le transporter des mains du Pape dans celle des souverains temporels, et du joug de la liberté, il en a fait le joug de la servitude. Ecoutons Vinet, ministre protestant et publiciste distingué de Genève; il veut bien dire pour nous cette importante vérité:

"L'Eglise d'Etat proprement dite est un invention de Protestantisme, lorsque ayant eu peur de son principe, elle le nia en fait, après l'avoir proclamé en paroles. La réforme en se séparant de l'Eglise romaine qui n'était ni la multitude ni le pouvoir civil, dût, pour trouver une tête, s'adresser au peuple; ou au pouvoir civil. Son principe l'adressait au peuple en général, elle ne l'osa pas; et pour avoir une autorité, présente et visible, elle s'adressa au pouvoir civil qu'elle fit évêque. Tel est le caractère des églises d'Etat; elles se réduisent à ce peu de mots; *épiscopat du gouvernement civil:* Ce gouvernement lui-même, on ne nous dit pas qui l'a fait évêque; les Catholiques Romains se donnent un peu plus de peine pour établir l'autorité du siége apostolique. Ainsi donc, les Eglises d'Etat ne sont pas si anciennes; elles datent du seizième siècle; et peuvent être appelées sans injure: *l'avortement du Protestantisme.*" (1)

L'un des articles de la paix religieuse conclue à Augsbourg en Septembre, 1515, porte: que "la puissance civile a le droit d'établir dans chaque état la doctrine et le culte qu'elle jugera convenables." (2)

"O abomination! s'écria un autre réformateur, les souverains s'arment aujourd'hui, comme l'antechrist, de l'un et de l'autre glaive, quoiqu'ils sachent à peine faire usage de celui qui leur appartient en propre. Il en résulte qu'au lieu d'un seul pape, nous en avons aujourd'hui mille; c'est-à-dire, au-

(1) Essai sur la manifest des convict. religieuses, p. 362.
(2) Rodertson, Hist. de Charles-Quint.

tant que de princes et de seigneurs qui tous exercent maintenant à la fois ou tour à tour les fonctions ecclésiastiques, et s'arment du sceptre, de l'épée et des foudres spirituelles pour nous dicter jusqu'aux doctrines que nous devons prêcher." (1)

"Nos gouvernements, dit un autre, malgré leur complète ignorance dans les matières religieuses, se présentent dans nos synodes avec bottes et éperons, et tranchent les questions religieuses à coup de cravache." (2)

Par cette identification avec le bras séculier, le Protestantisme a trahi doublement la liberté de conscience, la tolérance entendue dans le vrai sens de ce mot. C'est à ce prix et au moyen de ce pacte qu'il a prévalu. A l'inverse du Catholicisme qui ne s'est établi que par l'apostolat et le martyre, lui, le Protestantisme, ne s'est établi que par la violence du bras séculier, et l'oppression de la conscience Catholique des peuples.

Les faits à cet égard, en outre de ceux que nous avons vus partout dans l'établissement du Protestantisme dans les divers pays, sont si patents et si clairs, que personne ne songe à les nier. "Il est incontestable, dit Jurien, le ministre qui mesura son talent avec le grand Bossuet, que la Réforme s'est faite par la puissance des princes : ainsi à Genève, ce fut le sénat ; dans d'autres parties de la Suisse, le grand conseil de chaque canton ; en Hollande, ce furent les Etats généraux ; en Danemark, en Suède, en Angleterre et en Ecosse, ce furent les rois et les parlements. Les pouvoirs de l'Etat ne se contentèrent pas d'assurer pleine liberté aux partisans de la Réforme, mais ils allèrent jusqu'à enlever aux papistes leurs églises et à leur défendre l'exercice public de leur religion, et cela *généralement partout.*" (3)

L'historien Menzel, après avoir raconté les brutales violences par lesquelles le Luthéranisme signala son apparition en Silésie, ajoute : "Bientôt il triompha dans toute la province, et, avec lui, une extrême rigueur à l'égard des Catholiques, car où régnait le Protestantisme, régnait l'intolérance ; tandis que dans les Etats héréditaires de l'empereur, en Autriche, en Bohême, et dans les contrées voisines, les Protestants jouissaient des droits civils et ecclésiastiques ; ils étaient même parvenus, dans une partie considérable de la Silésie, *à régner seule.*" (4)

(1) Placius Bazil, 1560, a.
(2) Wignad, De bonis et malis Germaniæ.
(3) Jurien. Litt. lot. VIII. p. 502.
(4) Nouvelle Hist. des Allemands, t. V. p. 244,

Quelle idée d'intolérance et de capricieuse cruauté ne réveille pas le seul nom de Henri VIII; de ce fondateur du Protestantisme anglican qui mérite de figurer dans la liste des empereurs romains entre Tibère et Caligula, et qui n'introduisit que par ce moyen de cruautés et de meurtres, le Protestantisme en Angleterre?—"Je voudrais effacer de nos annales, s'il était possible, dit lord Fitz William, chaque trace de la longue série d'iniquités qui accompagnèrent la Réforme en Angleterre. L'injustice de l'oppression, la rapine, le meurtre et le sacrilége y sont consignés. Tels furent les moyens par lesquels le sanguinaire tyran, le fondateur de notre croyance, établit sa suprématie dans sa nouvelle église; et tous ceux qui voulurent conserver la religion de leurs pères et adhérer à l'autorité que lui-même leur avait appris à vénérer, furent traités en rebelles et devinrent bientôt ses victimes." (1)

Nous l'avons vu: c'est par les mêmes moyens que Christian II, justement appelé le Néron du Nord, Gustave Wasa et Albert de Prusse, introduisirent le Protestantisme dans leurs états.

Le Protestantisme rendait en quelque sorte l'oppression des peuples nécessaire et inévitable, en déchaînant la licence des peuples contre les princes et, réciproquement, la tyrannie des princes contre les peuples. Détruisant à la fois la liberté et l'autorité, il soufflait tour à tour, et, suivant qu'il y trouvait son avantage, la licence et la tyrannie. Ainsi c'est lui qui suscita la guerre des paysans; et c'est lui encore qui, pour réprimer cette guerre, poussait, un peu plus tard, les princes à l'arbitraire le plus inique et le plus cruel. Nous l'avons vu pour Luther qui, après s'être écrié plein de joie: "Partout le peuple se soulève; il a enfin ouvert les yeux; il ne veut plus se laisser opprimer par la violence," ne parlait ensuite que "d'*assommer ces chiens enragés.*" Et Mélanchton, en répondant au prince Louis, qui désirait épargner le sang du peuple et rétablir l'ordre, demandait l'avis de théologiens, disait dans son traité contre les douze articles des paysans: "Un peuple aussi grossier et aussi ignorant que le peuple d'Allemagne, doit avoir bien moins encore de liberté qu'on ne lui en accorde. Ce que l'autorité fait pour combattre les réclamations des paysans, elle le fait bien, etc." (2)

---

(1) Fitz William. Lett. d'Atticus, p. 114.
(2) Audin. Vie de Calvin.

"Ainsi, dit l'historien Protestant Benzer, tandis que l'Eglise Catholique n'autorisa jamais, du moins en théorie, l'oppression de la part des prêtres et des princes, et que toujours elle défendit rigoureusement et presque toujours victorieusement les droits des individus et des peuples, même contre les empereurs, les réformateurs évangeliques méritent le juste reproche d'avoir, les premiers, prêché et enseigné parmi les Germains, la doctrine de la servitude et du droit du plus fort." (1)

Les populations Catholiques, cependant, ne se laissèrent pas imposer partout le joug de l'intolérance. La résistance qu'elles ont opposée, la lutte qu'elles ont soutenue pour conserver la liberté de leur foi, a causé des guerres de Religion, et notamment la célèbre guerre des *Trente ans* en Allemagne, qui a été la guerre de la liberté de conscience contre la spoliation de tous les biens et de tous les droits.

En France et en Espagne le Protestantisme a eu le dessous dans cette lutte suprême. Sa défaite lui a fait prendre l'attitude de victime qui, grâce aux connivences philosophiques de l'histoire et à l'art avec lequel on a su arranger les faits, en les exagérant ou les dissimulant, a fourni matière à tous les faux jugements portés contre l'Eglise Catholique depuis plus de cent ans, et qui ne sont pas près encore d'être partout et par tous rectifiés.

Nous allons essayer de renverser les conséquences qu'on a tirées contre le Catholicisme et de rétablir, ce nous semble, la vérité dans tous son éclat. Pour atteindre ce but nous allons citer des dates ; les réflexions viendront d'elles-mêmes ensuite tout naturellement. Des chiffres ne peuvent être à demi vrais et à demi faux. Ils ont, pensons-nous, une éloquence et une force de conviction irrésistible, et on ne peut pas plus les altérer que les contester.

De quelle année, en France, datent en effet les premières répressions contre les Protestants ? C'est en 1535, le 29 janvier, sous le roi François 1er, qu'eut lieu le premier supplice infligé aux Protestants. Cette répression violente fut ensuite suspendu pendant onze et quatorze ans, et ce ne fut qu'en 1546 et 1549 que les bûchers se rallumèrent.

Mais ce qu'on a caché, en faisant semblant de l'ignorer, c'est que, en 1535, lorsqu'on préludait seulement à la répression des

(1) Hist. de la guerre des paysans, parag. 19.

Calvinistes, le Protestantisme avait déjà renversé le Catholicisme et avait montré son talent de pillage, de violence, de spoliation, de meurtres et de proscription dans presque tous les Etats de l'Europe, depuis cinq, dix, et quinze années. Dès 1520, le Danemark, la Norwége et l'Islande furent livrés au Protestantisme par la force brutale de Christian II, revenant tout couvert du sang de ses sujets, qu'il avait répandu dans les effroyables massacres de Stockholm. Les Etats, le clergé et le peuple protestèrent; le tyran étouffa leurs justes réclamations par toutes sortes de violences, fit trancher la tête à l'archevêque nommé de Sund, et ne permit qu'aux prêtres mariés de posséder des biens dans ses Etats. (1)

Dès 1527, Gustave Wasa commettait les mêmes crimes pour protestantiser la Suède. Il employait les frères Orloff, nourris à Wittemburg, de la nouvelle tolérance de Luther qui avait écrit *un traité* des dépouilles des biens ecclésiastiques. Il forçait les couvents sans égard pour l'âge, pour la santé et pour le sexe. (2)

En 1526, la Silésie était en proie au Luthéranisme. Son duc Frédéric II y trouvait son compte. C'était pour lui une belle occasion d'expulser les religieux du pays et de mettre la main sur leurs richesses. Menzel nous a dit si tout cela se fit avec une grande charité et une bien douce liberté de conscience. (3)

En 1526, le prince Albert de Prusse, pour se donner une occasion de voler à son aise les biens des couvents, forçait ses sujets par toute sorte de moyens à renoncer à la foi Catholique, elle qui les avait arrachés à l'ignorance et à la barbarie, et mettait à exécution, par les meurtres et les cruautés, ce principe subversif de toute liberté de conscience : *Cujus regio, illius religio :* à celui qui commande au pays, à celui-là d'imposer la religion. (4)

En 1527, le Protestantisme faisait irruption à Bâle, porté dans les pans de la robe d'Œcolampade. Déchaînant la licence comme il déchaînait ailleurs le despotisme et s'en faisant une arm pour opprimer les consciences, il dévastait les églises, renversait les autels, détruisait les images, renversait et brisait les statues, brûlait les ornements et forçait Erasme indigné, à faire ce mode sauvage de réformation. (5)

(1) Nous l'avons vu au chapitre précédent.
(2) Id. ibid.
(3) Id. ibid.
(4) Id. ibid.
(5) Id. ibid.

Toutes les villes de la Suisse virent à peu-près se renouveler les mêmes scènes d'abomination : Mulhouse, Appenzel, en 1524, et Schaffouse, en 1525.

En 1533 la liberté de conscience était foulée aux pieds en Angleterre par Henri VIII, et le Protestantisme prenait possession de l'Isle des Saints par toutes les horreurs dont nous avons entendu, en frémissant, résumer l'histoire. Les catholiques suppliciés s'élèvent à un nombre qui n'est pas moindre que soixante-et-douze mille. (1)

Tels sont les faits ! Les témoins qui les rapportent sont Protestants ; ils n'ont donc aucun intérêt à les rendre plus graves. Nous pouvons donc y croire et les admettre. Quant aux dates, elles appartiennent à l'histoire générale ; il n'est absolument pas possible de les contester. Qu'on le remarque bien, ces faits et ces dates sont antérieurs, bien antérieurs à l'apparition du Protestantisme en France.

Sur cela une réflexion : Le Protestantisme, partout où il avait pu prendre le dessus, c'est-à-dire dans la grande moitié de l'Europe, s'était donc montré tyrannique, destructeur, intolérant de toute liberté catholique. Il était la destruction même du Catholicisme et de tous les rapports que celui-ci avait fait germer et qu'il avait établis dans tous les royaumes. Soulevant les peuples contre les rois, et consacrant le despotisme des souverains contre les peuples, le Protestantisme substituait partout au principe d'autorité tempérée sur lequel reposait le monde-chrétien, un principe violent, intolérant, de licence et de tyrannie qui dénaturait tout et qui fit dire très-justement au roi François Ier qui s'y opposa pour ce motif : *" Cette nouveauté tend du tout au tout au renversement de la monarchie divine et humaine."*

Le protestantisme, en un mot, ne se présentait pas comme une religion venant simplement demander sa part de liberté sur le sol d'un royaume, mais il s'introduisait dans le pays comme un fléau révolutionnaire, politique et social non moins que religieux. Pour la France, c'était un ouragan qui avait déjà courbé sous son passage une partie de l'Europe. La France l'aperçut venir de loin, avec les maux dont elle était menacée, et elle essaya de l'arrêter à sa naissance. Qui osera lui faire un crime, à la France, d'avoir veillé à sa conservation, à sa paix intérieure ? L'honnête citoyen serait-il donc coupable

(1) Nous l'avons vu au chapitre précédent.

parce qu'il ferme ses portes quand il est bruit de voleurs ; et si les voleurs les défoncent, la tolérance chrétienne ferait-elle un devoir de laisser les voleurs piller tout à leur aise nos trésors ? Nous ne le pensons pas !

Ce point est capital, et nous invitons tous les esprits sérieux à y réfléchir sérieusement.

Un autre, non moins digne d'être remarqué, est celui-ci : Lequel des deux, ou du Catholicisme ou du Protestantisme a-t-il commencé par être persécuté ? N'est-ce pas le Catholicisme ? Comment, en effet, lui a été ravi son droit de possession partout où il lui a été ravi ? N'est-ce pas par la violence, la tyrannie, la persécution ? Singulier apôtre de la tolérance que le Protestantisme ! Déjà les hordes des paysans, des Socialistes, des Anabaptistes avaient promené partout en Allemagne et y promenait encore le viol, l'égorgement, l'incendie, le vol, le pillage et la dévastation. D'une main le marteau de la destruction et de l'autre le niveau de l'intolérance la plus féroce, le Protestantisme se présentait à une nation aussi profondément, aussi fièrement catholique que la France. Il venait protester violemment, séditieusement contre ses mœurs, ses institutions, sa croyance, ses lois durant quinze siècles. Qu'y a-t-il de si étonnant si la mauvaise réputation que le Protestantisme s'était acquise par ses faits et gestes du dehors, il s'est vu arrêté au passage et s'il s'est entendu dire : On n'entre pas ? Rien de bien étonnant ce nous semble !

Ces réflexions sont celles de Michel Castelneau, historien contemporain des faits qu'il rapporte et dont les Protestants invoquent assez souvent le témoignage. Il explique ainsi la conjuration d'Amboise; par où le Protestantisme débuta en France :

"Les Protestants de France, dit-il, se mettant devant les yeux l'histoire de leurs voisins; c'est-à-savoir : des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, de Bohême, de Danemark, de Suède, etc., où les Protestants tiennent la souveraineté et ont ôté la messe, se voulaient rendre les plus forts pour avoir pleine liberté de leur religion, disant que la cause était commune et inséparable. Les chefs de parti Catholique, le parti du roi, n'étaient pas ignorants des guerres advenues par le fait de la Religion et lieux susdits ; mais les peuples, ignorants pour la plupart, n'en savaient rien. . . . . ni que les Protestants *osassent ou pussent* faire tête au roi, et mettre sus une armée et avoir

secours d'Allemagne comme ils eurent. Aussi, ne s'assemblaient-ils pas seulement pour l'exercice de leur religion, mais aussi pour les affaires d'Etat, et pour essayer tous les moyens de se défendre et d'assaillir.... Ils conclurent qu'il fallait se défaire du cardinal de Lorraine et du duc de Guise, et par forme de justice, s'il était possible, pour ne pas être estimés meurtriers. (1)

Maintenant que dans tous ces bruits de guerres, de révoltes, etc., etc., il y ait eu des crimes particuliers, commis même par des catholiques, nous sommes loin de le nier; plus loin de nous encore est la pensée de les justifier.

Donc, si des taches déplorables souillent cette grande cause, le Catholicisme qui jamais ne les a inspirées, ne cessera d'en gémir! Mais le Protestantisme qui a débuté par ces crimes au sein même de la paix religieuse de l'Europe, lui qui les a provoqués, a-t-il bien le droit de se poser en victime et de crier à l'intolérance, comme il le fait si souvent? Nous ne le pensons point non plus!

" Ces excès énormes, dit Anquetil, que personne n'accusera de trop de Catholicisme, vinrent de ce que les Protestants (calvinistes) ne respectèrent point assez, dans les commencements, les reliques, les images et les autres objets de vénération des Catholiques. Le prince de Condé, retiré à Orléans, se trouva sans finances. Après avoir épuisé les recettes du roi dont il s'empara, il envoya à la monnaie les reliquaires, les croix, les calices et tous les autres vases d'or et d'argent consacrés au culte catholique. Ses partisans l'imitèrent et, en peu de temps, toutes les églises dont ils purent se rendre maîtres furent dépouillées.....Ce qui outrait le clergé et le peuple catholique, c'est que souvent les déprédations des héritiques portaient encore plus la marque de la dérision que du besoin." (2)

"Partout où les Huguenots furent les maîtres, dit également Mézérai, ils abattirent les images, pillèrent les églises, jetèrent les sacrées reliques au vent, profanèrent les autels, outragèrent les ecclésiastiques et les religieuses avec pareille inhumanité..... et, comme s'ils avaient juré de rendre les morts té moins de eur barbarie, aussi bien que les vivants, ils renver-

(1) De Castelneau, liv. I, chap. VII.
(2) Esprit de la Ligue, t. I, p. 127.

sèrent le tombeau du roi Louis XI à Cléry, et brûlèrent le cœur de François II qui, encore tout chaud, venait d'être mis dans l'Eglise de Sainte Croix à Orléans.—Ce que je rapporte seulement pour un échantillon de la fureur qui les possédait." (1)

Faut-il s'étonner, après cela, de ce que rapporte le même historien, que le parlement de Paris, indigné des impiétés barbares commises par les Huguenots, ait, par un vigoureux arrêt, lâché la bride au peuple, commandant à toutes sortes de personnes de leur courir sus, au son du tocsin, et de les tuer comme des chiens? (2)

Quelle aurait été autrement la cause de ces guerres si cruelles sous les règnes de François II, Charles XI et Henri III? Est-ce qu'on n'ait pas voulu en aucune façon tolérer en France le Protestantisme contenu en lui même comme simple religion? Non! Et, certes! l'édit de Janvier, en 1562; l'Ordonnance d'Amboise, en 1563; la paix de Lonjumeau, 1568; celle de Saint Germain, en 1570, sont encore existants et prouvent autant de fois que le libre exercice de leur religion était garantie aux Protestants.

Quel pays protestant dans le monde a autant d'ordonnances et d'édits en faveur des Catholiques, nous ne disons pas en dix ans, en vingt ans, mais depuis la naisssance du Protestantisme? Qu'on nous en montre un, un seul? Il n'y en a pas!

On parle du crime de la Sainte Barthélemy! Mais ce crime fut amené par cette longue série de surprises, de complots, de violations de traités de paix, de tentatives régicides par lesquels les Huguenots cherchaient toujours à devenir les maîtres, et qui finirent par mettre la France en fureur. Elle ne voulait à aucun prix être Protestante, et on voulait, par la force, l'obliger à l'être.

"Lorsqu'on reproche aux Catholiques le Saint Barthélemy, dit lord Fitz William, les massacres de Paris sous Charles IX, ils répondent en gémissant que si leurs ancêtres se sont portés à de telles extrémités, c'est qu'ils étaient obligés de se défendre contre leurs ennemis, prêts à renverser leur Religion et leur constitution. N'ont-ils pas droit plutôt, de reprocher aux Protestants tout l'acharnement odieux et le criminel enthousiasme d'un esprit vindicatif, intolérant et persécuteur? Les

(1) Hist. de France t. III, p. 77-78.
(2) Ibid. t. III, p. 82.

remontrances des parlements font frémir par le tableau des horreurs qu'elles présentent. Les deux conjurations d'Amboise et de Meaux; cinq guerres civiles allumées; des places fortes livrées par trahison; les églises et monastères pillés et brûlés; les prêtres, les moines et les religieux égorgés; les simples fidèles, même dans l'exercice de leur culte et pendant une procession solennelle et sainte, cruellement massacrés dans les rues de Pamiers, Rhodez, Valence, etc., sont les témoignages incontestables de la sanglante barbarie que les Huguenots ont exercée contre les Catholiques Romains, soit en paix soit en guerre. Et cette accusation, je l'avoue, je n'ose pas essayer de la combattre parce qu'elle n'est malheureusement que trop prouvée par les faits." (1)

Il est un autre point sur lequel le Protestantisme et, après lui, le Philosophisme, accusent l'Eglise Catholique: c'est l'imputation faite aux Catholiques d'obéir à un souverain étranger; d'être *ultramontains*, en d'autres termes, et, comme tels, en obéissant au pape, de faire bon marché de leur nationalité et de leur patrie.

Un procédé aussi simple qu'il est infaillible pour avoir la vérité et toute la vérité sur ce point comme sur presque tous les autres où l'Eglise catholique est accusée, est celui-ci: On n'à qu'à renverser l'ordre des facteurs; qu'à retourner l'accusation contre ceux qui l'ont portée.

Or sans entrer dans le détail des faits, n'est-il pas vrai qu'un peu de réflexion, si elle était conscientieuse, suffirait tout seule pour détruire l'objection? Le Souverain Pontife, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, n'est pas plus un souverain étranger que Jésus-Christ lui-même. Son royaume, purement spirituel, n'est pas plus de ce monde que celui de son Divin Maître. Et si cette réflexion conscientieuse voulait aller un peu plus loin, pourrait-elle échapper à cette observation: que l'esprit de soumission filiale des Catholiques de tous les pays au vicaire du Christ et à son Eglise, étant un esprit d'humanité, de sacrifice et de charité, doit nécessairement affranchir les âmes du véritable *souverain étranger* auquel on a sacrifié de tout temps l'amour de la patrie comme toutes les nobles affections, je veux dire l'orgueil et l'égoïsme? Aimer ses amis plus que soi-même; sa famille plus que ses amis; sa patrie plus que sa

(1) Lettres d'Atticus, p. 115.

famille, et l'humanité plus que sa patrie, tel est l'esprit du Catholicisme parfaitement exprimé par un de ses pontifes, l'illutre Fénélon, et qui s'est manifesté dans un de ses plus grands rois, Saint Louis qui en avait fait sa devise: "Dieu, France et Marguerite." Voilà ce que la réflexion seule pourrait découvrir sans recourir aux faits.

Mais les faits! Le Protestantisme est bien imprudent de parler d'ultramontanisme en mauvaise part. Il nous force, comme malgré nous, à rappeler ce que dit Castelneau: "que les Protestants, *pour se rendre les plus forts*, ne se sont jamais fait scrupule de *pratiquer leurs secours et appuis du côté des étrangers*, disant que leur cause était commune et inséparable." De quel nom faudra-t-il donc appeler cette conduite?

Cette accusation nous force encore à établir que le Protestantisme a tendu la main à l'étranger et par dessus les montagnes et par dessus les mers. Et qu'on ne se récrie pas; les faits sont là; les Protestants nous écoutent; bon nombre d'entre eux le confessent.

Hume, historien doublement intéressé à disculper le Protestantisme et comme protestant lui-même et comme anglais, jette cet anathème: "Toute la France fut généralement indignée du traité du prince de Condé avec Elizabeth (par lequel on livrait le Hâvre aux Anglais, on leur laissait occuper Rouen et Dieppe, et on en recevait 140,000 écus d'or). Il était naturel que l'on fit la comparaison de la conduite de ce prince avec celle du duc de Guise. Celui-ci, après avoir chassé les anglais du royaume, en avait interdit pour toujours l'accès à ces fiers et dangereux ennemis; l'autre, par sa trahison, les rappelait dans sa patrie et leur en ouvrait les portes jusqu'au centre de l'Etat?" (1)

M. Capfigue, un des plus récents investigateurs en cette matière, laisse échapper, quoique à regret, cet aveu formel: "Les calvinistes sont *le parti antinational*, un parti de morcellement, un fédéralisme provincial. Ils font ravager la France par les Reitres et les Lansquenets; et il faudra bien dire, une fois pour toutes, *que le parti catholique et des Ligueurs conservera seul la nationalité française.*" (2)

Qu'on cite un fait du Catholicisme appelant l'étranger pour morceler, révolutionner un seul pays? Il n'y en a pas un seul, et cela nulle part!

(1) Hume. t. IV. p. 67.
(2) La Reforme et la Ligue, p. 474, 3ème. éd. in 18.

On citera peut-être de nos jours l'intervention française, canadienne et de presque tous les pays catholiques, dans le territoire pontifical. Mais l'objection est-elle fondée ? Est-ce pour morceler les Etats romains que nos soldats et volontaires sont à Rome et qu'ils ont de concert avec les zouaves du Pape-Roi, battu et mis en fuite Garibaldi et ses chemises rouges ? Est-ce pour révolutionner la souveraineté pontificale, la plus ancienne du monde ? Mais de quel droit, nous le demandons, veut l'Italie, non pas l'Italie, mais le gouvernement de Florence, chasser le pape de Rome ? L'unité de l'Italie le demande ! Où s'arrêteraient alors les royaumes, les empires et même les simples propriétaires si, chaque fois que le voisin a quelque chose qui nous accommoderait, il nous était permis de le lui ravir et de nous l'annexer ?

Un spectacle aussi effrayant qu'il était encore inconnu au monde et surtout au monde chrétien, a été donné depuis l'apparition du Protestantisme : c'est le spectacle effrayant de l'assassinat juridique d'un roi par ses propres sujets. La première tête royale tranchée au sein même de ses états, de quel parti est-il le fait ? Est-ce du parti Catholique ou du parti Protestant ? Du parti Protestant. C'est en Angleterre qu'il a eu lieu. Cet acte aurait pu être plus tolérant, comme on le voit bien ! Il est vrai que cet acte épouvantable s'est produit au sein de la France Catholique. Mais l'exemple du mal est si contagieux ! Et puis, le Philosophisme qui, seul, s'en est rendu coupable, n'est-il pas le fils du Protestantisme et, par conséquent, son digne imitateur ?

Sans fouiller plus longtemps dans les écrits et dans les faits du Protestantisme pour savoir comment il a entendu la Tolérance et comment il l'a pratiquée, nous renvoyons à ce qui déjà nous a été rapporté des moyens employés par le Protestantisme pour s'établir dans les divers pays de l'Europe. On y verra que partout où il a prévalu, il a été enragé d'intolérance religieuse. Plus il était fort, plus il pouvait se montrer tolérant ; et cependant quelle est la chétive existence catholique qui ait été tolérée dans les pays protestants, qui ait été admise au libre exercice de sa foi, ou qui ne l'ait payé par l'interdiction de ses droits civils et politiques ?

On nous parle de la révocation de l'Edit de Nantes ! Mais on fait de cet acte au moins à bonne moitié politique, un crime et un crime affreux à l'Eglise Catholique en fait d'intolérance. Ecoutons un instant le protestant Grotius dans ce

qu'il dit de cet Edit et autres semblables : " Il faut que les Protestants sachent que l'Edit de Nantes et autres choses semblables ne sont point des *traités d'alliance,* mais des ordonnances faites par des rois pour l'utilité publique, et sujets à révocation, lorsque le bien public demande qu'on les révoque." (1) Voilà ce qu'était l'Edit de Nantes. Si maintenant il était vrai que Louis XIV a eu tort de le révoquer, cela n'affecte en rien le Catholicisme. Quoique défavorable que soit, du reste, l'opinion du Protestantisme sur la révocation de cet Edit, il nous semble qu'il n'a pas grand droit de s'en prévaloir en faveur de sa tolérance et de son respect pour la liberté de conscience. La raison en est toute simple : qu'il nous fasse voir la révocation d'un Edit de Nantes en faveur des catholiques parmi les nations protestantes ? Il faudrait pour cela qu'un pareil Edit y eût jamais été porté. Le Protestantisme parle bien haut de l'intolérance qui révoque ; mais il se garde bien de dire un seul mot de l'intolérance qui n'a jamais rien accordé.

Les Protestants ont joui pendant deux cents ans, de la liberté de leur culte en France, avant que Louis XIV eût songé à révoquer l'Edit de Nantes : ils en sont en pleine possession depuis cent ans. Or, durant tout ce temps là, quel à été le sort des Catholiques dans les pays Protestants ! Quel à été et quel est encore le sort de l'Irlande ? oui, de l'Irlande, cette Pologne de l'Angleterre qui, durant trois siècles, nous a montré et nous montre encore tout ce que la foi catholique peut souffrir et tout ce que l'intolérance protestante peut inventer de supplices pour l'éternelle gloire d'une nation et l'éternelle confusion de l'autre.

1o. *Supplice* de l'asservicement meurtrier et dévastateur sous Elizabeth: "Le Pays, dit un écrivain contemporain, Holingshed, qui, auparavant était riche, fertile, très-peuplé, chargé de riches pâturages, de moissons, de bestiaux, est maintenant désert et stérile. Il ne produit plus aucun fruits ; plus de blé dans les champs ; plus de bestiaux dans les pâturages ; plus d'oiseaux dans les airs ; plus de poissons dans les rivières ; en un mot, la malédiction du ciel est si grande sur ce pays que, qui le parcourerait d'un bout à l'autre, rencontrerait à peine un homme, une femme, un enfant." Tel fut l'effet de la prise de possession de l'Irlande par le Protestantisme, et de la tolérance qu'il exerçait. (2)

(1) Grotius, cité par M. de Bausset, dans son Hist. de Bossuet, t. IV, p. 66.
(2) Holingshed, p. 460.

2o. *Supplice* de la confiscation violente et de l'expulsion sous la même reine et sous Jacques Ier, son successeur. "Le premier moyen tiré de la persécution et de la guerre ayant échoué, un autre fut essayé ; ce fut celui de la confiscation en masse, ce fut l'expulsion des Catholiques du sol irlandais, et leur remplacement immédiat par des colons protestants.....Mais comment chasser du sol où elle vit toute une population? Que faire d'elle, après l'avoir arrachée de ses foyers? Comment vivre avec elle après l'avoir dépouillée? Et puis, où trouver subitement un peuple entier pour mettre à la place d'un autre peuple?.....On ne s'arrêta pas devant ces obstacles." (1)

3o. *Supplice* de la spoliation par la chicane et la violence sous Jacques Ier : "S'emparant de l'irrégularité que tant de désastres avaient nécessairement apportée dans les titres de propriété, Jacques résolut de dépouiller de leurs terres tous ceux qui ne seraient pas en règle, et de faire revenir leurs propriétés à la couronne. Une nuée d'hommes de loi intéressés dans la spoliation, s'abattirent donc comme autant d'oiseaux de proie sur toute l'Irlande, secouant la poussière des vieux parchemins, prenant la loupe de la chicane pour découvrir des ambiguités dans les actes, grossissant tous les vices réels ou imaginaires qu'il purent rencontrer ; ils firent si bien que, désormais, il n'y eut pas en Irlande un seul propriétaire catholique qui jouit de la moindre sécurité. Charles Ier vint après compléter ce genre de tyrannie en faisant marcher des armées sur les pas des procureurs. Charles n'avait recours à cette tyrannie que pour complaire au parlement anglais qui était Protestant." (2)

4o. *Supplice* de la provocation et de l'extermination féroce, des massacres généraux et du fanatisme destructeur, sous le ministère de Cromwell : "L'Angleterre déclara solennellement par l'organe de son parlement qu'elle ne tolérerait jamais le *Papisme* en Irlande ; alors toute l'Angleterre cria d'une voix : il faut détruire l'Irlande Catholique ; il faut exterminer le dernier Irlandais, plutôt que d'y laisser le Catholicisme. Il ne s'agit plus même de soumettre la population ; ce qu'il faut, c'est qu'elle soit anéantie ; il est bon même qu'elle résiste, qu'elle combatte pour qu'on puisse l'exterminer. Alors, tout est fait pour exaspérer l'Irlande, tout, et surtout

(1) L'Irlande par Gust. de Beaumont, t. I, p. 39.
(2) Id. ibid. t. I. p. 42, 43, 45.

ce qui porte l'outrage dans les objets les plus vénérés de sa foi. Cromwell servit mieux que personne, et plus énergiquement qu'aucun autre, la passion de l'Angleterre contre l'Irlande, mais il ne la créa point, cette passion." (1)

5o. *Supplice* de l'extermination juridique et de l'exil, à la même époque: "Après les exterminations de la guerre vinrent celles de la paix, c'est-à-dire celles que l'on nomme les exécutions de la justice.....Le tribunal par qui furent prononcées les sentences de mort a conservé le nom de *Cour de Carnage*. Mais bientôt on recourut à l'exil, moyen, après tout, aussi bon qu'un autre pour qu'il n'y eût plus de Catholiques en Irlande. Une fois on enleva d'un seul coup mille jeunes filles irlandaises, qu'on arracha aux bras de leurs mères pour les conduire à la Jamaïque où elles furent vendues comme esclaves.....Un écrivain dit que cent mille personnes furent dispersées de la sorte; un autre plus digne de foi, réduit ce chiffre à six mille." (2)

6o. *Supplice* de l'arbitraire de la loi: "En Irlande, dit un auteur anglais protestant, le propriétaire d'un domaine occupé par des tenanciers catholiques est une espèce de despote qui ne reconnaît d'autres règles que celles de son bon plaisir. Il peut, avec la plus parfaite sécurité, punir du fouet, de la canne, tout manque de respect à sa personne. Le pauvre malheureux qui ferait signe de se défendre serait, sur le champ, broyé de coups.....Quant à réclamer en justice, la pensée même n'en vient pas." Cet état de choses date, il faut le dire, de 1778.— Mais parlant de l'Irlande même de nos jours, M. de Beaumont ajoute: "J'ai assisté en Irlande, aux débats de la Justice criminelle, et je ne saurais dire de quelle douleur ce spectacle a rempli mon âme.....C'est une triste vérité que, dans tout tribunal irlandais, il y a comme deux camps ennemis qui sont en présence: l'accusé d'une part, le juge et les jurés de l'autre.....Les préjugés et les passions malveillantes dont le prévenu est l'objet, éclatent de toutes parts: on les aperçoit dans l'accent du juge, dans les émotions comme dans l'impassibilité du jury; le langage même dans le défenseur les revèle. En Angleterre, le magistrat voit dans tout prévenu un citoyen malheureux, un accusé peut-être innocent, un Anglais qui invoque les droits sacrés de la constitution. En

(1) L'Irlande par Gust. de Beaumont, t. I, p. 60.
(2) Id. ibid. p. 61.

Irlande, les juges de paix, juges et jury traitent l'accusé comme une espèce de sauvage idolâtre dont il faut dompter la violence, comme un ennemi qu'il faut détruire, comme un coupable voué d'avance au supplice." (1)

7o. *Supplice* de la répression barbare et sanguinaire.—"L'insurrection de 1798, si excusable de la part d'une nation écrasée par tant d'iniquités séculaires et tentée par l'exemple de la France, était morte, pour ainsi dire, avant de naître, et ne se produisit que pour amener, de la part du gouvernement anglais, la plus terrible et la plus sanglante répression. On ne veut parler que des cruautés pratiquées de sang-froid par le parti vainqueur de l'insurrection. Même après la guerre, le sort du pays fut remis à l'armée. Tout, dans ces cours de sauvage justice, était mis en usage pour trouver des coupables; tout, jusqu'aux preuves de l'innocence! qui le croirait? C'est aux yeux du tribunal, un grave sujet de suspicion, que d'avoir, au milieu même de la guerre civile, arraché des *protestants* à la fureur des rebelles. *Je défie de prouver que j'ai sauvé la vie de personne! s'écrie un catholique* qui a compris combien la pitié et la compassion le mettent en péril." (2)

8o. *Supplice* de la pauvreté et de la misère.—"J'ai vu l'Indien dans ses forêts et le nègre dans ses fers, et j'ai cru, en contemplant leur condition digne de pitié, que je voyais le dernier terme de la misère humaine: je ne connaissais point alors le sort de la pauvre Irlande. L'Irlandais n'a ni la liberté du sauvage ni le pain de la servitude. Chez toutes les nations on trouve plus ou moins de pauvres; mais tout un peuple de pauvres, voilà ce qu'on n'avait point encore vu. L'histoire des pauvres est l'histoire de l'Irlande. Il faut, pour comprendre la misère irlandaise, renoncer à toutes les notions qui, dans les autres pays, servent à distinguer l'aisance de la pauvreté. Il n'est pas douteux que le plus misérable de tous les pauvres d'Angleterre ne soit mieux nourri que le plus heureux agriculteur d'Irlande. Tous les ans, à peu près à la même époque, on annonce en Irlande le commencement de la famine, ses progrès, ses ravages, ses déclins. En 1817, des fièvres, causées par la misère et la faim, atteignirent, en Irlande, un million cinq cent mille individus, dont soixante cinq mille périrent. La grande enquête faite en 1835, sur l'état social de

(1) L'Irlande par Gust. de Beaumont, t. I, p. 261.
(2) Id. ibid. t. p. 139.

l'Irlande, qui comprend dix volumes in-folio, constate qu'il y a en Irlande près de trois millions d'individus qui, chaque année, sont exposés à tomber dans un dénûment absolu. Outre ces trois millions de pauvres, il y a encore des millions de malheureux qui, ne mourant pas de faim ne sont pas comptés." (1)

9o. *Supplice* de la suprématie du culte anglican.—"L'obstination qu'on met à maintenir dans l'Irlande catholique le principe légal de l'existence officielle de l'Eglise protestante prouve qu'il y a, dans les institutions humaines, un degré d'égoisme et de folie dont il est impossible de marquer la limite. Rien ne manque aux prélats de l'Eglise d'Irlande pour leur faire une vie douce, agréable et brillante. On ne saurait imaginer un palais plus beau que celui de l'archevêque protestant d'Armagh. Un protestant anglais, M. Tuglis, qui parcourait l'Irlande en 1834, fait une description digne de l'Arioste de la résidence de l'Archevêque de Cashel, le plus pauvre des archevêques d'Irlande, et qui n'a que 161,000 francs de rente chaque année. Et cependant dans la province catholique dont Cashel est le chef-lieu, les Protestants ne sont, vis-à-vis des Catholiques, que dans la proportion de *cinq sur cent !* —Ainsi, voilà un pays où, chaque année, la moitié de la population meurt de misère et de faim, et où vingt-deux millions sont dévorés annuellement par les ministres d'un culte qui n'est pas celui du peuple."—"La suprématie anglicane est, en Irlande, le principe, la source continue de tous les maux : elle signifie pour l'Irlandais, violence, confiscation, rapine, cruautés ; elle est à ses yeux le signe certain de l'injustice, du mensonge et de la spoliation, parceque les souvenirs les plus amers de la conquête sont tous mêlés de Protestantisme, et qu'il n'est pas un souvenir de Protestantisme qui ne soit mêlé de tyrannie." (2)

10o. *Supplice* enfin d'expatriation, le dernier de tous, et qui se consomme sous nos yeux.—"J'ai vu, nous disait dernièrement un témoin oculaire, des villages entiers composés de deux et trois cents maisons, absolument vidés par l'expatriation. Quatre ou cinq renfermaient encore leurs habitants ; mais sur la porte on voyait placardée une affiche représentant un bateau à vapeur avec le nom de sa destination américaine, et indiquant le prochain départ de ces malheureux. Ce départ

(1) L'Irlande par Gust. de Beaumont, t. I. p. 204.
(2) Id. ibid. t. II. p. 239.

est déchirant. Ceux qui restent accompagnent ceux qui partent jusqu'à la station du chemin de fer, au bruit des instruments les plus bruyants que l'on puisse trouver pour étourdir la douleur de la séparation et couvrir le bruit des sanglots. Bientôt la dernière famille catholique n'aura plus personne pour l'accompagner, et ce bruit cessera pour toujours. La nation irlandaise n'existera plus; mais sa foi lui survivra, victorieuse et affranchie, comme l'âme du corps qu'elle a quitté, et elle ira, elle va déjà convertir à elle le Nouveau-Monde." (1)

A la vue d'une intolérance si oppressive, si impitoyable et si prolongée qui se poursuit depuis trois longs siècles, et qui menace de ne s'arrêter que sur les ruines et dans la solitude de l'Irlande catholique, il faut se demander si c'est bien le Protestantisme qui est coupable de ce grand crime de lèse-humanité qui s'applique à faire disparaître de la famille des nations une des races les plus belles, les plus fortes, les plus intelligentes et dont la fidélité à sa foi, cette fidélité si héroïque, atteste la sublimité morale. L'intérêt politique et la haine de race ne sont-ils pas derrière le Protestantisme pour le pousser, et ainsi ne le déchargent-ils pas, en partie du moins, de ce forfait? Non, répond le même auteur: "Lorsque l'Angleterre protestante se trouva aux prises avec l'Irlande catholique, la question de race s'effaça devant celle du culte. Il ne s'agissait plus de soumettre au joug les enfants indomptés de la vieille Hybernie, mais bien d'étouffer l'hydre de la superstition et du papisme réfugiée en Irlande. On ne comprendrait pas que, dans ces temps d'enthousiasme religieux, auquel se mêlait quelquefois un singulier esprit de nivellement universel, il fut venu à l'idée des Anglais de placer les Protestants d'Irlande dans une condition politique inférieure à celle des Protestants d'Angleterre; on eût regardé alors cette inégalité de priviléges comme une iniquité, comme une odieuse injustice. Les vaincus ne furent donc point des *Irlandais*, ce furent des *Catholiques* dont plusieurs même étaient de race anglaise. On peut dire même que le moment où le parti papiste d'Irlande a subi *la plus terrible tyrannie* a été *précisément* celui où l'Angleterre se montrait *la plus libérale* envers la seule population irlandaise qu'elle reconnut, c'est-à-dire les Protestants." (2)

---

(1) L'Irlande par Gust de Beaumont, t. 1, p. 239.
(2) Id. ibid.

Le témoignage de M. de Beaumont doit être d'autant moins suspect aux Protestants que le scepticisme dont cet auteur était encore atteint lorsqu'il écrivait son livre sur l'Irlande lui a fait tirer cette conclusion étrange : "Si l'on remonte au principle du mal, l'Irlande ne sera pas en droit de se plaindre. L'Irlande était elle-même la première dépositaire de cet esprit intolérant dont elle a été la victime. Croit-on que si elle eût vaincu l'Angleterre au lieu d'être vaincu par celle-ci, elle n'eût pas massacré les Protestants anglais comme ceux-ci ont immolé les Catholiques d'Irlande ?" De tous les coups qui ont été portés à cette nation martyre celui-ci est assurément le plus cruel, car on la fait à la fois victime de fait et bourreau d'intention. Cela démontre une fois de plus *que celui qui ne croit pas à l'amour que Dieu a eu pour nous* (Jean, IV, 6) ne croit pas non plus à l'amour et à la charité que l'amour de Dieu nous inspire les uns pour les autres, et, avec le cœur le plus noble et le mieux intentionné, il calomnie aisément les actes de vertu qu'il ne comprend pas.

Quelle fut la conduite des Catholiques irlandais sous le règne de Marie, après les exécutions religieuses de Henri VIII qui ne firent pas moins de soixante et douze mille victimes catholiques ? Massacrèrent-ils beaucoup de Protestants ? Un historien protestant va nous l'apprendre ; écoutons bien : "Plusieurs des Anglais qui fuyaient le zèle furieux de Marie trouvèrent une retraite sûre parmi les Catholiques d'Irlande. Ce n'est que justice à rendre aux individus de *ce parti tant calomnié*, d'ajouter que, *sur les trois occasions où ils eurent le dessus, ils ne firent tort à qui que ce soit* des membres ou de la vie pour le fait de professer une religion différente de la leur. En souffrant la persécution, ils ont appris à être miséricordieux, comme ils l'ont prouvé sous le règne de Marie, durant la guerre de 1641 à 1648, et pendant le court triomphe de Jacques II." (1)

Voilà comment le peuple en Irlande *était dépositaire de cet esprit intolérant dont l'Irlande a été victime !*

Mais si ce n'était le peuple c'était sans doute le clergé.

Après un magnifique éloge du clergé irlandais où M. de Beaumont constate, tant la chose est évidente, que le prêtre en Irlande répond admirablement à sa double mission de patriotisme national et de charité secourable dans cette guerre si

(1) Taylor. Hist. des guerres civiles d'Irlande.

terrible que le riche protestant y fait au pauvre catholique, il ne le montre pas moins modérateur des passions de celui-ci, et protecteur contre elles des intérêts de celui-là ; alliant, en un mot, la justice avec la charité et la foi avec la tolérance, en face de l'iniquité et sous l'oppression.

"Le clergé catholique, dit-il, est à peu près l'unique source de morale à laquelle le peuple irlandais vienne puiser ; lui seul enseigne à ce peuple les règles de conduite privée qui sont encore les plus sûrs garants de l'honnêteté dans la vie publique ; *et là même où ses passions politiques sont engagées avec ses intérêts*, tout en adoptant la voie du peuple, il s'efforce, en suivant celui-ci, de le diriger, il y réussit souvent. Si le riche, si le juge de paix (*protestant* et souvent même *ministre anglican*), (1) auxquels le peuple résiste par le conseil du prêtre ne sont pas tués et pillés, *c'est au prêtre seul qu'ils le doivent.*" (2)

Il nous semble que voilà d'étranges *dépositaires de l'esprit d'intolérance*, et qu'il est difficile de comprendre comment ceux qui, victimes, protégent la vie de leurs bourreaux, les eussent massacrés, s'ils avaient été les maîtres.

L'héroïque constance du peuple Irlandais à travers tant de tortures, a fait ressortir l'intolérance du Protestantisme en Angleterre plus que partout ailleurs ; mais partout ailleurs étant donnée une victime capable d'une telle résistance, l'intolérance du Protestantisme se serait montré partout aussi cruelle, aussi prolongée et aussi féroce. Et puis le Protestantisme ose après tout cela se poser en victime ! Il affecte la terreur et l'oppression ! Il ne rougit pas de donner à l'Eglise Catholique des conseils de liberté ! En vérité, Dieu a permis dans ce monde une étrange fortune au paradoxe !

A ces accusations accablantes, voyons le Protestantisme se retourner vers le Catholicisme, et évoquer contre lui le spectre de l'Inquisition, et surtout de l'Inquisition en Espagne. C'est là la Sébastopol du nouvel évangile. Il s'y réfugie, y fait ses retranchements et croit de là pouvoir braver les forces des assaillants.

---

(1) L'Irlande par Gust. de Beaumont, t. I, p. 310.

(2) Id. ibid. t. II, p. 58. Nous pouvons dire sans crainte de démenti que toujours le clergé Catholique a cherché à contenir les passions populaires bien loin de les encourager. Les preuves à l'appui de cette vérité, sont plus nombreuses en Irlande que partout ailleurs. Il n'y a pas longtemps encore que Mgr. Cullen, comme tout l'épiscopat d'Irlande, lançaient les mandements les plus forts contre l'association fénienne, la désapprouvant, la condamnant au nom de Dieu et de l'Eglise Catholique.

Mais on peut l'arrêter de suite par quelques distinction très-simples en attendant que nous abordions les faits :

1o. La question en ce moment n'est point tant de savoir si le Catholicisme a été intolérant, mais si le Protestantisme a été tolérant ; si, comme on a voulu le faire croire, il est bien le légitime représentant de la tolérance en Europe et, par-là, dans le monde entier. Voilà la question. Or, à cette question répond déjà tout ce qui a été dit et prouvé jusqu'ici : Intolérance beaucoup plus générale et beaucoup plus prolongée que celle qu'a jamais pu exercer le Catholicisme.

2o. L'intolérance du Protestantisme est une intolérance d'autant plus criante et coupable qu'à la différence de celle qu'il reproche à l'Eglise Catholique, elle est absolument dépourvu de fondement, de raison d'être et d'excuse. Que l'autorité ne tolère pas la licence et que, par-là, elle assure la liberté, cette intolérance est dans l'ordre ; elle est même un devoir, car la société, comme l'individu, est tenue, pour subsister et pour vivre, de veiller à sa conservation, d'écarter, d'intolérer tout ce que peut lui être funeste. Si donc cette intolérance est dans l'ordre, si même elle est un devoir, alors il n'y a plus qu'une accusation raisonnable à lui faire ; ce sera d'avoir été excessive. Mais cette accusation, avant de la faire, on doit tenir compte de toutes les circonstances au milieu desquelles elle s'est produite. Qu'une doctrine qui ne repose sur aucun fondement, sur aucune autorité soit intolérante ; qu'une doctrine qui a pour principe fondamental *le libre-examen, la liberté de penser*, opprime cet examen, cet liberté ; qu'une doctrine qui renvoie l'autorité par la liberté vienne ensuite renverser la liberté par l'opposition de la tyrannie, c'est là le comble de l'intolérance, une intolérance double qui supprime à la fois l'autorité et la liberté, qui n'agit, qui n'existe que pour elle-même : Telle est l'intolérance du Protestantisme.

3o. L'intolérance du Protestantisme a été une intolérance agressive ; celle du Catholicisme une intolérance défensive. Le Protestantisme, comme la dit le cardinal de Bercelle, et nous l'avons vu déjà, "est né comme une furie, les armes à la main," comme un Alcoran, par armes et par fureur." Et parceque le Catholicisme n'a pas voulu se laisser renverser, parcequ'il a défendu son existence, sa vie ; parcequ'il a opposé l'Inquisition à la subversion, on jette sur lui l'odieux de l'intolérance et, de l'agresseur repoussé, on en a fait une victime, un martyr. Est-ce bien légitime, est-ce bien juste ?

4o. Le Protestantisme n'était pas seulement agresseur du Catholicisme comme religion, il l'était encore, et par cela même, de la société civile et politique dont la religion Catholique était alors la base principale. Il tendait donc du tout au tout, comme le disait François Ier, au renversement de la monarchie divine et humaine. Aussi avons nous constaté que partout où il avait pénétré, il avait porté atteinte à cette sage pondération de liberté et d'autorité que faisait la monarchie et qui était alors le droit public en Europe. Son intolérance était donc doublement agressive et subversive, et celle de la société Catholique doublement défensive et légitime.

5o. L'intolérance du Protestantisme était le fait du Protestantisme même. Ses attaques, ses violences, ses renversements partaient de ses fondateurs, de ses apôtres. Plus que cela, ils partaient de sa doctrine qui pouvait se résumer contre le Catholicisme dans ce cri qui fut et qui sera toujours celui de l'enfer contre l'Eglise de Jésus-Christ: *Ecrasons l'infâme !* ou dans cette définition d'un évêque anglican déjà citée; *"la haine du Catholicisme."*—L'intolérance du Catholicisme n'était pas de la même manière le fait du Catholicisme, mais plutôt celui de la société qui s'était comme incarné le Catholicisme. D'où il suit que l'hérésie avait, dans ces temps de foi, un double caractère et présentait un double danger. Elle était *anti-religieuse et anti-sociale.* Comme anti-religieuse, elle était anathématisée par l'Eglise, mais cet anathème n'emporta jamais avec lui aucune répression matérielle, aucune intolérance civile. Comme anti-sociale, et elle l'était par cela même qu'elle était anti-religieuse, puisque la religion était l'essence même de la société, elle était réprimée par les pouvoirs civils, comme le sont en plein dix-neuvième siècle les Socialistes en France, les Féniens en Angleterre et les Sudestes aux Etats-Unis.

L'Eglise autorisait cette répression comme elle l'autorise encore et comme elle l'autorisera toujours chaque fois que la société y aura un intérêt immédiat. Mais ce qu'il importe de bien remarquer, c'est que l'Eglise, et c'est là sa gloire, parceque c'était son devoir, en autorisant cette répression, a bien plus retenu qu'elle n'a poussé le bras séculier qui l'exerçait. Elle a toujours plaidé, en bonne et véritable mère, le pardon de l'humanité autant que l'existence de la société pouvait le lui permettre. C'est alors que nul ne pensait à faire entendre le mot de *tolérance* qu'elle le mettait en pratique si bien qu'elle

entrait en lutte avec les gouvernements pour leur dérober les coupables. Encore une fois l'Eglise faisait l'office de cette mère de famille qui couvre de sa protection l'enfant, le fruit de ses entrailles que le père châtie.

6o. L'Inquisition en Espagne a été un privilége de la couronne plutôt qu'un tribunal romain. Or l'Espagne, surtout en sortant de la lutte suprême avec les Maures, était composée d'éléments si divers, si hétérogènes et si inflammables que l'hérésie se serait traduite, si on l'eut laissée grandir, en un demembrement et en une confusion au sein de laquelle la nation espagnole aurait péri dans des horreurs intestines inimitables, et dont les guerres de religion de France ne peuvent nous donner qu'une faible idée. Au lieu de ce demembrement, de cette confusion et de cette ruine, l'Espagne a présenté le spectacle de la civilisation la plus précoce, sans contredit, entre celles de tous les autres pays de l'Europe et qui n'a été arrêtée que par le trop-plein subit des richesses que lui a versées le Nouveau-Monde, et par le détournement d'activité qu'il a amené. Voltaire lui-même n'a pas pu nier cette civilisation. "Les Espagnols, dit-il, eurent une supériorité marquée sur tous les autres peuples. Ils se signalèrent dans les arts de génie. Leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin; leurs modes, leur manière de penser et d'écrire subjuguèrent l'esprit des Italiens, et, depuis Charles-Quint jusqu'au commencement du règne de Philippe III, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point." (1)

En bonne et véritable histoire, l'Inquisition est l'œuvre non point de l'Eglise Catholique mais de Philippe II, et surtout de Ferdinand et d'Isabelle, des plus grands et des plus nobles souverains dont s'honorent les Espagnols, même encore de nos jours. Des ecclésiastiques théologiens prenaient part à cette institution et en composaient le tribunal; cela est vrai. Mais pourquoi cela? C'était uniquement pour décider s'il y avait ou non hérésie, dans les faits reprochés aux prévenus. Dans le premier cas, les ecclésiastiques rendaient leur verdict de culpabilité, et le prévenu était livré au bras séculier qui se chargeait seul d'infliger la punition. Dans le second cas, les ecclésiastiques portaient encore la sentance de non culpabilité et livraient, comme auparavant, le prévenu à l'autorité civile

(1) Essai sur les Mœurs.

qui le renvoyait absous et sans lui faire aucun mal. Il semble qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une somme infinie de bonne foi pour comprendre que le clergé, dans ce tribunal représenté *si sombre* et *si farouche*, n'étaient pas à cent lieues de ce que sont les jurés dans nos cours d'assises. Eux aussi examinent, trouvent *true-bill* ou *no-bill*, n'exécutent rien, pas plus dans le renvoi du prévenu que dans la punition du coupable. Or, dans ce rôle, soit que le clergé ait retenu ou qu'il ait poussé le bras séculier, qui pourrait dire qu'il représentait et surtout qu'il engageait l'Eglise Catholique ? Si un corps de jurés grands ou petits venait à absoudre un coupable ou à condamner un innocent, dirait-on qu'il jouit de son esprit, celui qui reprocherait ce crime au genre humain tout entier ?

L'Eglise Catholique avait un rôle spéciale, un rôle qui lui était réellement propre par rapport à l'Inquisition : c'était de recevoir les évocations de ces sentences et les fugitifs de ses rigueurs, et de leur procurer dans son sein maternel le pardon et la délivrance. Or, ce rôle sublime, Rome l'a largement, noblement rempli. Rome a été le grand, le sûr asile des réfugiés de l'Inquisition. On remarque au temps de la plus grande rigueur déployée contre les judaïsants (juifs qui ayant embrassé le Christianisme, retombaient et persistaient dans leurs premières erreurs) et autres hérétiques, que les personnes atteintes ou menacées des poursuites de l'Inquisition s'efforçaient de se soustraire à l'action de ce tribunal ; et pour cela, que faisaient-elles ? Elles fuyaient le sol de l'Espagne et s'en allaient à Rome. Le nombre de ces causes ainsi évoquées d'Espagne à la ville des Papes est considérable durant les cinquantes premières années de l'Inquisition, et Rome inclinait toujours du côté de l'indulgence. On ne trouve pas moins, en une seule fois, de cent cinquante réfugiées espagnols convaincus à Rome d'être retombés dans le judaïsme. Cependant on ne fit aucune exécution capitale. On leur imposa quelques pénitences, et, une fois absous, on les envoya chez-eux en pleine Espagne sans une égratignure sur la peau et sans la moindre marque d'ignominie. Ceci se passait en 1498. Voyez donc quelle barbarie, quelle cruauté ! Je ne sais, dit le savant et consciencieux Balmès, s'il serait possible de citer à cette époque un seul inculpé qui, par son recours à Rome, n'ait pas amélioré son sort.

Voilà ce que nous pourrions appeler la justification théorique de l'Inquisition d'Espagne, tant méprisée, tant maudite, tant

calomniée. Mais comme plusieurs erreurs capitales, relativement à cette institution, sont plantées et comme rivées dans les esprits, au point qu'elles cèdent à peine aux démonstrations les plus évidentes, serrons de plus près la question ; apportons des dates, des témoignages, des documents.

On croit 1o. que Saint Dominique est l'auteur de l'Inquisition. Cela est faux ! Le fait est que l'origine de l'Inquisition remonte au concile de Vérone, tenu en 1184, au rapport de toutes les histoires ecclésiastiques. Or, l'office *d'inquisiteur* ne fut confié aux religieux Dominicains qu'en 1233, c'est-à-dire douze ans ni plus ni moins, après la mort du Saint, fixée en 1221 par tous ceux qui ont écrit sa vie. L'hérésie des Manichéens, plus connue sous le nom d'Albigeois, menaçait également l'Eglise et l'Etat en Espagne. Des commissaires ecclésiastiques furent donc chargés de connaître les coupables, et furent, à cause de cette fonction, surnommés *Inquisiteurs*. Le pape Innocent III approuva l'institution en 1204 et autorisa les Dominicains à agir comme ses délégués. Cet office d'inquisiteurs n'était, pour ces religieux, qu'un appendice de la prédication comme le montre le nom de Frères-Prêcheurs qui leur est resté depuis, et que portait encore avec tant de bonheur et de noblesse, le Père Lacordaire, soit à la Chambre en 1848, soit dans la chaire de Notre-Dame de Paris. Jusque-là l'Inquisition ne fut qu'ecclésiastique et, par conséquent, bonne, douce et conservatrice. On la voit établie à Rome, on la voit établie partout où l'Eglise catholique commande.

On croit 2o. que l'Inquisition resta toujours un tribunal purement ecclésiastique. Cela est faux ! Vers la fin du 15ième siècle le Judaïsme avait poussé de si profondes racines qu'il menaçait de suffoquer la plante nationale en Espagne, le Christianisme. Le Mahométisme aussi augmentait extrêmement le danger. Il fallut donc recourir à des mesures sévères. Ferdinand le Catholique, alors roi d'Espagne, n'imagina rien de mieux que l'Inquisition pour sauver ses Etats, et Sixte IV, alors pape glorieusement régnant, expédia, en 1478, sur requête du roi, les bulles d'institution.

Le tribunal de l'Inquisition fut dès lors purement royal. C'était le roi qui désignait l'Inquisiteur général, et celui-ci nommait à son tour les Inquisiteurs particuliers avec l'agrément du roi. (1) Les Inquisiteurs particuliers ou inférieurs

(1) Réglement constitutif, publié en 1484, p. 32.

ne pouvaient rien faire sans l'approbation du grand Inquisiteur, ni celui-ci sans le concours du conseil suprême de sa Majesté. Ce conseil lui-même n'était point établi par une bulle du pape; et, quand la charge d'Inquisiteur général venait à vaquer, les membres laïques du tribunal procédaient seuls, non comme juges ecclésiastiques, mais simplement comme juges royaux. (1)

Le grand Inquisiteur, en vertu des bulles du Souverain Pontife, et le roi, en vertu de sa prérogative royale, constituaient l'autorité qui réglait constamment les tribunaux de l'Inquisition, lesquels étaient tout à la fois ecclésiastiques et royaux; tellement que, si l'un ou l'autre des deux pouvoirs venait à manquer, l'action du tribunal se trouvait nécessairement suspendu. (2)

D'où il suit clairement que l'Inquisition fut, dans son principe, une Institution demandée et établie par les rois d'Espagne dans des circonstances extraordinaires et difficiles. Le Comité des Cortés, de philosophique mémoire, qui, en 1812, dans l'exercice de sa puissance absolue, supprima ce tribunal, l'avoue formellement lorsqu'il dit que: "les circonstances ayant changé, l'Inquisition est devenue inutile." (3) Donc les circonstances existaient auparavant; ce qui justifie l'institution. Au reste, dans tous les dangers imaginables, tout ne se réduit-il pas aux mots de l'ancienne formule romaine? *Videant consules:* les consuls sont tenus de veiller à ce que la République ne souffre aucun détriment." Quand aux moyens qu'ils doivent prendre, le meilleur (exceptons le crime) est celui qui réussit. Mais si l'on ne pense qu'aux sévérités sans songer aux maux qu'elles empêchent en les prévenant, on cesse de raisonner.

On croit 3o. que les ecclésiastiques qui siégeaient dans ce tribunal condamnaient à mort certains accusés. Cela est faux! Quelle erreur! Quelle ignorance doublée de sottise n'est pas celle qui en est encore à ce point? Le prêtre catholique condamner à mort! Il est permis d'ignorer la religion de Boudha, celle de Fo, d'ignorer le Thalmud et le Coran; et encore, celui qui entreprendrait de les diffamer devrait-il les connaître tant soit peu. Mais quel chrétien, quel Protestant, à la grande lumière du XIXe siècle, a le droit d'ignorer cet axiome éter-

(1) De Amerdo con el Rey. p. 34, 35.
(2) Id. ibid. p. 36.
(3) Rapport officiel, p. 37 et suiv.

nel de la religion Catholique: *l'Eglise abhorre* le sang! Qui ne sait qu'il est défendu au prêtre d'être chirurgien, de peur que sa main, consacrée pour bénir le sang de Jésus-Christ, ne verse le sang de l'homme, lors même que ce serait pour le guérir? Qui ne sait que dans tous pays catholiques le prêtre est dispensé de prêter serment dans les procédures de mort? Non! jamais le prêtre catholique n'éleva de potence ou d'échafaud. Il y est monté par exemple! il y monterait encore tous les jours comme martyr ou comme consolateur, car il ne prêche que miséricorde et que clémence. Mais sur tous les points du globe, s'il a versé du sang, il n'a versé que le sien!

"L'Eglise, dit Pascal, dans un bien mauvais livre, considère les hommes non-seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour eux un saint respect qui les lui rend tous vénérables, comme rachetés d'un prix infini, pour être faits des temples du Dieu vivant; et ainsi, elle croit que la mort d'un homme que l'on tue sans l'ordre de Dieu n'est pas seulement un homicide, mais un sacrilége qui la prive de l'un de ses membres, puisque, soit qu'il soit fidèle, soit qu'il ne le soit pas, elle le considère toujours ou comme étant un de ses enfants, ou comme étant capable de le devenir." (1)

On croit 4o. que le clergé, dans l'Inquisition, condamnait à mort pour de simples opinions. Cela est faux! Dès le principe même, et lorsqu'il fallait user de la plus grande sévérité, les Inquisiteurs ne prononçaient pas, en Espagne, de peine plus sévère que la confiscation des biens, et même cette peine était remise à tout coupable qui abjurait ses erreurs dans le terme appelé: *De Grâce.*" (2)

Dans les tribunaux de l'Inquisition le principe religieux conservait son caractère ineffaçable. Au milieu même de l'appareil du supplice, il était doux et miséricordieux. Et parceque le sacerdoce catholique entrait dans le tribunal, ce tribunal ne devait ressembler à aucun autre. Sur ses bannières, mais mieux encore dans l'âme des juges étaient gravés ces mots et les sentiments qu'ils expriment: *Misericordia et Justitia,* devise nécessairement inconnue à tous les tribunaux du monde. Partout ailleurs que dans l'Inquisition, la Justice n'appartient qu'au tribunal, et la miséricorde au Souverain. Les juges se-

(1) Provinciales. Lett. XIV.
(2) Rapport officiel, plus haut cité, p. 33.

raient rebelles et coupables, s'ils se mêlaient de faire grâce. Ils usurperaient les droits exclusivement réservés à la couronne. Mais le sacerdoce est-il appelé à siéger parmi les juges, il refusera d'y prendre place à moins que la souveraineté ne lui prête sa grande et suprême prérogative, la miséricorde. La Miséricorde siégeait donc avec la justice et la précédait. L'accusé traduit devant le tribunal était libre de confesser sa faute, d'en demander pardon, et de se soumettre à des expiations religieuses. Dès ce moment le *délit* se changeait en *péché* et le *supplice*, en *pénitence*. Le coupable jeûnait, priait, se mortifiait. Au lieu de monter au supplice, il récitait des Psaumes, assistait à la messe, se confessait au prêtre, on l'excusait, on l'absolvait, il était rendu à sa famille, à l'Eglise, à la société.

Si le crime était énorme, et si le coupable s'obstinait, s'il persistait; s'il fallait verser du sang, le prêtre se retirait et ne reparaissait que pour consoler, exhorter la victime sur l'échafaud.

Au surplus, comme le constate le comité des Cortès, aucune ordonnance de l'Inquisition ne saurait avoir été, nous ne disons pas exécutée, mais seulement publiée sans le consentement positive et préalable du roi. (1) L'historien de Charlemagne, M. Garnier, témoin non suspect, dit: "que l'Inquisition religieuse n'était, dans le fond, qu'une institution politique." (2) De bonne foi, quelle part donc y fera-t-on prendre au sacerdoce et à l'Eglise? Non! jamais le nom d'un prêtre catholique resté fidèle à ses devoirs et reconnu par son évêque, ne se lira au bas d'un jugement capital.

Ainsi cette expression tant de fois répété, mais toujours faussement: *tribunal de sang*, n'a pas même de sens commun. Il n'y a et il ne peut y avoir de tribunal dans le monde entier qui ne soit malheureusement tenu de condamner à mort, mais qui ne soit irréprochable à cet égard, dès qu'il exécute la loi sur des preuves certaines, et qui ne fût même coupable s'il ne l'exécutait pas. Cela parle seul. D'où il suit que toutes les victimes qu'on a tant appelées et qu'on appelle encore tant *Victimes de l'Inquisition*, ne sont victimes que comme le sont tous les coupables de l'univers qui marchent au supplice en vertu d'un jugement rendu suivant la loi.

En Espagne, en Portugal et partout ailleurs au temps de l'Inquisition, on laissait tranquille tout homme qui se tenait

(1) Rapport officiel, p. 89.
(2) t. II, c. III, p. 481.

tranquille. Quant à l'imprudent qui dogmatisait et, en dogmatisant, troublait l'ordre public, il ne pouvait se plaindre que de lui-même. Quelle nation chrétienne ou même simplement policée, n'a pas prononcé des peines sévères contre les atteintes graves portées à la religion de l'Etat? Peu importe le nom du tribunal qui devait punir les coupables! Partout ils ont été punis et partout ils devaient l'être.

Si donc la loi Espagnole, écrite et publiée pour tout le monde en Espagne, portait la peine de l'exile, de la confiscation des biens, de la mort ou autre contre l'ennemi déclaré et public du dogme Espagnol, personne n'a droit de plaindre le coupable qui a mérité ces peines, et lui-même n'a pas droit de se plaindre non plus. N'y avait-il pas pour lui un moyen bien simple de l'éviter? C'était de se taire!

Mais donnons un exemple d'une de ces affreuses sentences de l'Inquisition. Elle appartient à celles de l'ordre le plus sévère, celles qui, sans ordonner la mort, ce qui n'était pas possible, entraînait cependant la mort lorsqu'il s'agissait d'un crime que la loi civile frappait du dernier supplice :

"Nous avons déclaré et déclarons l'accusé N. N. convaincu d'être *hérétique, apostat, fauteur et receleur d'hérétiques, faux et simulé, confessant et impénitent relaps ;* par lesquels crimes il a encouru la peine de l'excommunication majeure et de la confiscation de tous ses biens au profit de la chambre royale et du fisc de sa Majesté Nous déclarons de plus que l'accusé doit être *abandonné,* ainsi que *nous l'abandonnons,* à la justice et au bras séculier que nous prions et chargeons très-affectueusement, de la meilleure et de la plus forte manière que nous le pouvons, *d'en agir à l'égard du coupable avec bonté et commisération.*" (1)

Malgré tout, Voltaire écrivait un jour ces vers fameux si répété, si fidèlement commenté :

"L'Inquisition. . - - - - Ce sanglant tribunal
Ce Monument affreux du pouvoir monacal."

Ce tribunal peint sous ces couleurs était cependant, comme on le voit, une institution qui avait appartenu à une nation pleine de sagesse, de grandeur et d'élévation ; un tribunal purement royale, composé de ce qu'il y avait de plus distingué dans l'ordre du clergé et des laïques ; un tribunal jugeant des crimes réels, en vertu des lois préexistentes et publiques ; jugeant avec une sagesse peut-être unique et surtout ne

(1) Cité par Van-Espen, auteur espagnol.

jugeant jamais à mort, tant que le clergé en faisait partie ! Mais que n'aurait pas souillé de ses impures calomnies celui qui a pu blasphémer la Divine personne du Sauveur en l'appelant, comme on sait. . . . l'Infâme ? Pardonnez, ô mon Dieu !

On a fait grand bruit aussi des tortures employées par les tribunaux de l'Inquisition, et de la peine du feu infligée pour les crimes contre la Religion. Mais on a toujours voulu ignorer que les Inquisiteurs ordonnaient la torture en vertu des lois espagnoles et parce qu'elle était ordonnée par tous les tribunaux de la presqu'île. Les tortures ! Les Grecs et les Romains ne les avaient-ils pas adoptées ? Athènes qui s'entendait passablement en fait de liberté, n'y soumettait-elle pas jusqu'à ses hommes libres ? Toutes les nations modernes ne les employaient-elles pas comme un moyen de découvrir la vérité ? Et l'Angleterre en pleine année 1869, ne fait-elle pas donner, quand l y a lieu, le rack à ses soldats, jusqu'à les conduire quelque fois à l'hôpital à demi-morts ? Pourquoi donc n'accuser sans cesse, en fait de tortures, que l'Inquisition, toujours l'Inquisition ?

Pour la peine du feu, n'était-elle point aussi en usage dans presque toutes les nations de l'univers ? Les lois romaines qui la sanctionnèrent ne remontent-elles pas très-haut dans l'antiquité ? Toutes les nations ne l'ont-elles pas prononcée contre ces grands crimes qui violent les lois les plus sacrées ? Dans toute l'Europe, on a brûlé le sacrilége, le parricide et surtout le grand crime de lèse-majesté. Or, lèse-majesté est divine ou humaine, et c'est en parlant de ce principe qu'on brûlait les hérétiques, les hérétiques obstinés. Il semble qu'on devrait, sans peine, convenir de ceci : Qu'il y a dans tous les siècles certaines idées générales qui entraînent les hommes et qui ne doivent jamais être mises en question. Il faut les reprocher au genre humain tout entier, ou ne les reprocher à personne. Le sophiste moderne et le Protestantisme dissertent à l'aise dans leur cabinet de travail ; mais ils ne s'embarrassent guère que les arguments de Luther aient produit la guerre de trente ans en Allemagne, et ceux de Calvin, les guerres de Religion qui ont ensanglanté la France. Les anciens législateurs y voyaient un peu plus loin et ils aimaient autant les peuples.

A l'égard des formes dures et effrayantes qu'on a tant reprochée à l'Inquisition, voici comment en parle l'auteur de l'Inquisition devoilée, membre de l'Eglise Anglicane. Il écri-

vait en 1787 et on pense bien qu'il ne met pas les choses en beau. Il est donc utile de l'entendre et de bien peser chacune de ses expressions. "A peu de distance de Séville il est un édifice dont la forme me frappe. Après plusieurs questions, un homme de distinction qui m'accompagnait m'apprit que cet édifice d'une forme si étrange s'appelait *el quemadero*, en me priant de vouloir bien ne dire à personne de qui je tenais cette information. Je me hâtai de m'éloigner d'un édifice que mon imagination me présentait comme entouré de flammes sanglantes. Un homme revêtu de l'office de juge m'apprit le lendemain que cet édifice servait de bûcher aux hérétiques, et qu'il n'y avait pas plus de quatre ans qu'une femme y avait subi le supplice. C'était une religieuse coupable de diverses infamies, tant d'actions que de systèmes." (1)

Que d'absurdités dès le début, et combien cela ressemble à la caricature du Pape-Ane inventée par le candide Mélanchthon! En premier lieu, qu'est-ce qu'un édifice destiné à brûler les hérétiques? On ne le voit pas bien clairement. S'il avait cette destination, il brûlerait lui-même à la première expérience, et ne pourrait servir qu'une fois. Un édifice qui sert de bûcher est quelque chose de si fou, qu'on n'imagine rien au-delà. Ce qui est encore éminamment plaisant, c'est cette recommandation de garder le secret fait au voyageur. Le secret à propos de quoi? A propos d'une place publique destinée aux exécutions à mort par le moyen du feu! Ce qu'il y a de bon encore, c'est que le voyageur parle du quemadero comme d'un boudoir à café qui est tous les jours en exercice. Son imagination (ceci est exacte) lui représente cet édifice comme entouré de flammes sanglantes. Vous diriez qu'il s'agît d'une boucherie établie au milieu d'un bûcher en permanance. Cependant que dit le *cicerone* de mylord? Il y avait quatre ans que ce lieu n'avait pas vu d'exécution. Et quelle était cette dernière victime? Une religieuse coupable de divers crimes d'actions et de systèmes! Mais quel est donc le pays où la justice ne frapperait pas de tels coupables? Est-ce que l'Angleterre n'en ferait pas autant?

Ecoutons maintenant un terrible auto-da-fé qui précéda de quelque temps le voyage raconté ci-dessus: "Un mendiant nommé Ignazio Rodriguez, fut cité au tribunal de l'Inquisition pour avoir distribué des filtres amoureux dont les ingrédients

(1) L'Inquisition Dévoilée, par M. Jos. Townsend, Recteur, etc.—London, 1792.

ne peuvent pas être nommés honnêtement. En administrant ce *ridicule* remède (ridicule ! on voit que le prédicateur anglais n'est pas bien scrupuleux sur le point des filtres amoureux ; surtout sa conscience n'est point aussi timide que son imagination), il prononçait quelques paroles de nécromantie (magie et attentat à l'honnêteté publique. Quel pays du monde n'aurait pas sévi) ? Il fut bien constaté que la poudre avait été administrée à des personnes de tout rang. Rodriguez avait deux complices, mis aussi en jugement, Juliana Lopez et Angela Rorias. L'une d'elles demanda grâce, et on lui répondit : *"que le saint Office n'était pas dans l'usage de condamner à mort !"* Rodriguez fut condamné à être conduit dans les rues de Madrid, monté sur un ane, et être fouété. On lui imposa de plus quelque pratiques de religion et l'exil de la ville pendant cinq ans. La lecture de la sentence fut souvent interrompue par des éclats de rire auxquels se joignait le mendiant lui-même. (Tout cela n'est pas très-sanguinaire) ! Le coupable fut, en effet, promené dans les rues, mais non fouété. Pendant la route, on lui offrait souvent des biscuits et du vin pour se raffraîchir. (Quel peuple abominable !) Pourtant, si l'on pesait bien les paroles du voyageur anglais, on verrait qu'il y aurait matière pour que, dans un autre pays, le coupable fut condamné aux galères, à la potence ou au gibet !

Il est souverainement plaisant, après cela, d'entendre l'observateur ecclésiastique dire que le délit était fort au-dessus de la dignité du tribunal. "Il aurait mieux valu, dit-il, faire punir ce misérable en secret, par le dernier des valets chargés d'exécuter les arrêts de la justice."

Assurément Mylord Townsend est un homme de grand bon sens ! Mais contre le préjugé national et le préjugé religieux, le bon sens est souvent inutile. N'est-ce pas un étrange spectacle que de voir en lui un aigre censeur de la jurisprudence criminelle d'une illustre nation, et conseiller lui-même les punitions secrètes? Si l'Inquisition avait fait donner un seul coup de fouet en secrèt, le voyageur n'aurait pas manqué d'écrire une longue diatribe sur cette atrocité, et il aurait enrichi son volume d'une belle estampe où l'on aurait pu voir bien dessinés deux bourreaux robustes déchirant un malheureux à coups de fouet, dans le fonds d'un cachot affreux, en présence de quelques religieux dominicains. Le voyage se serait vendu un schelling de plus par exemplaire.

N'en déplaise à M. le Recteur ! Mais il est à présumer qu'en

Espagne, comme partout ailleurs, même en Angleterre, on sait ce qu'il faut cacher et ce qu'il faut montrer au public. Conséquemment le noble voyageur aurait aussi bien fait de garder la leçon pour son pays!

Tels sont les préparatifs du terrible auto-da-fé du 9 mai 1764, Il est bon maintenant d'entendre cette bouche protestante et doctorale raconter dans quels termes le Grand Inquisiteur prononçait la sentence :

"Mon fils, dit *le bourreau sacré*, vous allez entendre le récit de vos crimes et la sentance qui doit les expier. Nous usons toujours d'indulgence, et le Saint-Office a bien plus en vue de corriger que de punir." (quel tribunal affreux!) "Soyez affligé de sentir ce que votre conscience vous reproche bien plus que de la peine que vous serez appelé à souffrir."—Ici Mylord remarque que cette exhortation aurait été faite avec la même douceur quand même le coupable serait condamné au feu! Il n'y a la rien de si étonnant, puisque dans cette affreuse Inquisition, la Justice n'était point séparée de la miséricorde!—Nous pourrions dire; tant pis pour le stupide voyageur, s'il ne trouve rien à admirer dans tout cela! Ni le Mahométan, ni l'Indou ne seraient assurément pas aussi stupides que le Ministre du Saint Evangile de l'Eglise établie!

Lorsqu'il s'agit de crime contre la Religion et contre les mœurs publiques, le pouvoir mitigateur n'est-il pas confié avec avantage au tact éclairé d'un tribunal à la fois royal par essence et sacerdotal par la qualité des juges? Il semble même qu'il est impossible d'imaginer rien de mieux que de mêler ainsi, comme cela avait lieu dans l'Inquisition, l'huile de la Miséricorde aux ressorts criants et déchirants de la jurisprudence criminelle.

Au point où sont arrivées de nos jours les sciences naturelles, on ne parle partout que de quantités moyennes. Ainsi on dit distance moyenne, temps moyen, force moyenne, produit moyen, etc. Eh bien! si l'on transportait cette nation dans la politique, on s'apercevrait aisément que les meilleurs institutions ne sont point celles qui donnent aux hommes la plus grande somme de bonheur possible à tel ou tel temps donné; mais bien celles qui procurent la plus grande somme de bonheur possible au plus grand nombre de générations possible. Or, c'est là le bonheur moyen, et nous ne croyons pas qu'à cet égard personne fasse la moindre difficulté. Sur ce principe, donc, qui ne saurait être contesté, qui sait ce que le plus ardent

ennemi de l'Inquisition aurait à répondre de sensé à l'Espagnol qui passant même sous silence tout ce qui a été démontré jusqu'ici, la justifierait à peu près en ces termes:

"Vous êtes myopes, vous tous qui blâmez l'Inquisition de mon pays; vous ne voyez qu'un point. Mais au 16ième siècle, nos législateurs virent l'ensemble. Ils virent, pour ainsi dire, *former* l'Europe. Pour se soustraire à l'incendie qui menaçait de tout réduire en cendres, ils employèrent l'Inquisition qui vous offusque tant. C'est par ce moyen politique que l'unité religieuse fut maintenue et que furent empêchées ou prévenues les guerres religieuses en Espagne. Pour vous, vous n'avez rien imaginé de pareil. Examinons ensemble les suites, si vous le voulez, en n'invoquant pour juge que l'expérience, ou les faits accomplis. Voyez la guerre de Trente Ans allumée par les arguments de Luther; les accès inouis des Anabaptistes; les crimes et le massacre des Paysans; les guerres civiles de la France, de l'Angleterre, de la Flandre, de la Suisse; le massacre de la St-Barthélemy, celui de Mérindol, celui des Cévennes; l'assassinat de Marie Stuart, de Henry III, de Henri IV, de Charles Ier, celui du Prince d'Orange, etc. Un vaisseau flotterait sur le sang que vos novateurs ont fait répandre. L'Inquisition n'aurait versé que le leur, dans le cas où ils se seraient obstinés, ce qui n'est guère probable. C'est bien a vous, ignorants et présomptueux, qu'il appartient de blâmer nos rois, nos rois qui ont tant prévu, tant empêché! Ne venez donc point nous dire que l'Inquisition a produit tel ou tel abus dans tel ou tel moment. Ce n'est point de quoi il s'agit; mais la question est de savoir si, pendant les trois derniers siècles, il y a eu, en vertu de l'Inquisition, moins de meurtre en masse, plus de paix, plus de bonheur en Espagne que dans aucune autre contrée de l'Europe. Sacrifier les générations actuelles au bonheur problématique des générations futures, ce peut être le calcul des Protestants et des prétendus philosophes, mais nos législateurs ont pensé autrement, et il n'est point difficile de voir par l'expérience des faits, qu'ils ont eu raison contre les prétendus philosophes et contre les Protestants. Je le répète, avec les horreurs que nous avons vues en Europe, dequel front osez-vous reprocher à l'Espagne, mon cher pays, une institution qui, si vous en aviez fait usage, les aurait toutes prévenues. Le Saint-Office, avec une soixantaine de procès tout au plus dans un siècle, aurait fait toute l'affaire. Il nous aurait épargné le spectacle d'un monceau de cadavre

qui surpasserait la hauteur des Alpes et arrêterait le cours du Rhin et du Danupe." Encore une fois qu'aurait à répondre de sensé le contempteur de l'Inquisition?

Voltaire, un jour furieux, contre l'Inquisition, a cependant été forcé, dans une autre circonstance, d'en reconnaître les avantages. Il sera bon de receuillir précieusement ses paroles, car son témoignage n'a pas lieu d'être suspect en faveur de notre cause: "Il n'y eut, dit-il, en Espagne, durant le 16ième et le 17ième siècle, aucune de ces révolutions sanglantes, de ces conspirations, de ces châtiments qu'on voyait dans les autres cours de l'Europe. Ni le duc de Lerme, ni le comte Olivarès ne répandirent le sang de leurs ennemis sur les échafauds. Les rois n'y furent point assassinés et n'y périrent point par la main des bourreaux, comme en Angleterre et en France." (1) Tels sont les fruits de l'Inquisition!

Veut-on se faire une juste idée de la rigueur de l'Eglise Catholique contre les hérétiques? Qu'on la prenne chez-elle, là où elle est seule gouvernante, seule maîtresse, au centre de sa religion et de sa foi, à Rome enfin. Certes! nous donnons beau jeu à nos adversaires! Eh! bien à Rome, *l'Inquisition n'a non plus jamais prononcé l'exécution d'une peine capitale*, bien que le siége apostolique ait été occupé, pendant ces temps, par des Papes d'une sévérité extrême pour tout ce qui concernait l'administration civile. Sur tous les autres points de l'Europe, des échafauds punissaient les crimes contre la religion; partout des scènes qui contristent l'âme, et Rome fait exception à cette règle, Rome qu'on a voulu peindre comme un foyer d'intolérance et de cruauté. Ces faits disent la différence qu'il y a entre les Papes et les Protestants. Armés d'un tribunal d'intolérance, les Papes n'ont pas versé une goutte de sang; les Protestants et les philosophes, avec le mot de tolérance constamment à la bouche, en ont répandu des torrents.

Quand on considère la conduite de l'Eglise, les actes qu'inspire et qu'opère le Catholicisme, on y remarque deux ordres de faits; des faits d'intolérance et des faits de charité. Comment expliquer ce phénomène? Comment ces grandes âmes d'un saint-Bernard, d'un saint-Dominique, d'un Innocent III, d'un saint-Pie V, et tant d'autres illustres représentants du Catholicisme furent-elles en même temps si douces et si rigoureuses, si tendres et si sévères, si charitables enfin et si

(1) Essai sur l'Hist. Générale, t. IV, c. 177.

intolérantes? Par une raison très-simple et très-claire : c'est que les objets de leur intolérance menaçaient les objets de leur charité. C'est que leur haine contre ceux-là n'était que leur amour pour ceux-ci. C'était la haine de la mère contre le ravisseur et le meurtrier de son enfant. Voilà le seul et le vrai principe de l'intolérance de l'Eglise contre les hérétiques dont les détestables doctrines menaçaient à la fois la vie spirituelle et sociale de ses enfants, la famille chrétienne, la vraie civilisation, cette civilisation dont on lui oppose aujourd'hui le bienfait.

Peut-on en dire autant du Protestantisme? L'intolérance qui lui a fait renverser, opprimer le Catholicisme, partout où il a pu, était-elle mue par la charité? Il répondra oui! Mais la charité pour qui? Il répondera, pour les âmes, lui aussi! Mais le fait le dément aussitôt; car où sont les actes, les œuvres, les institutions qui attestent cette charité dans le Protestantisme? Nous n'en voyons nulle part. Singulière charité que celle qui ne se manifeste que par l'intolérance au dedans et l'intolérance au dehors, l'intolérance entre les diverses sectes du Protestantisme comme l'intolérance contre l'Eglise Catholique. Que dit notre Divin Sauveur? "Qu'on connait le bon pasteur à deux choses: premièrement à ce qu'il donne sa vie pour ses brebis; secondement à ce qu'il les défend contre le ravisseur." Ces deux caractères du bon pasteur sont évidemment inséparables et le Protestantisme n'offrant pas le premier de ces caractères, n'est pas croyable quand il invoque le second. Son intolérance n'est point mue par la charité, mais par la haine, ce n'est pas l'intolérance du pasteur qui défend, c'est celle du loup qui attaque le troupeau. Confondre et réprouver à la fois ces deux intolérances est une franche absurdité.

Au surplus, veut-on une preuve manifeste de cette différence entre les deux intolérances? La voici:

Si l'intolérance n'est inspirée que par la charité et par le danger qui l'alarme, il est évident que là où ce danger n'existe pas, l'intolérance n'ayant plus sa raison d'être, ne devra pas exister, alors même qu'il y aurait différence, opposition même de doctrines. Bien plus, la charité qui n'est jamais aisive ne permettra pas même l'indifférence à l'égard de ceux qui, sans propager l'erreur, en sont les victimes. Elle s'émouvra sur leur sort s'ils sont persécutés, elle les protégera, les défendra mme hommes et comme malheureux. Ne pas les défendre

quand on leur fait du mal, les opprimer quand ils n'en font pas, uniquement parcequ'ils ne pensent pas comme nous, voilà la véritable intolérance, l'intolérance qui ne peut partir que d'un fond de haine et qui accuse aussi de haine tous les autres faits qui partent de ce fond.

Or, l'une et l'autre conduite paraissent au grand jour et de la manière la mieux tranchée, la plus décisive dans la conduite de l'Eglise Catholique et dans celle des Protestants à l'égard des Juifs. Ici les deux partis Catholique et Protestant n'ont plus rien à démêler ensemble et leur position de l'un et de l'autre envers le tiers-parti est absolument la même.

Un des Papes les plus intolérants et qui a armé la société chrétienne contre l'hérésie des Albigeois, le Pape Innocent III, est précisément celui qui a fait entendre en faveur des Juifs les accents de la plus aimable comme de la plus charitable tolérance. Assurément que, même aujourd'hui, ceux qui accusent l'Eglise de n'avoir pas connue ce sublime sentiment, n'en ont pas eu souvent de si beaux dans la bouche et surtout dans le cœur.

"Ils sont, les Juifs, dit ce grand Pape, digne vicaire de celui qui pria pour ses bourreaux, pendant qu'ils le crucifiaient, ils sont les témoins vivants de la foi chrétienne. Le chrétien ne doit point les exterminer, ni même les opprimer, pour qu'il ne perde pas lui-même la connaissance de la loi. Comme dans leur synagogue ils ne doivent point aller au delà de ce que la loi leur permet, aussi ne devons-nous point les troubler dans l'exercice des priviléges qui leur sont accordés. Quoiqu'ils aiment mieux persister dans l'endurcissement de leurs cœurs, que de chercher à comprendre les oracles des prophètes et les secrèts de leur loi, et à parvenir à la connaissance du Christ, ils n'en ont pas moins droit à notre protection. Ainsi, comme ils réclament notre secours, nous accueillons leur demande, et nous les prenons sous l'égide de notre protection, conduit par la mansuétude de la piété chrétienne, et suivant les traces de nos prédécesseurs d'heureuse mémoire, de Calixte, d'Eugène, d'Alexandre, de Clément et de Célestin. Nous défendons à qui que ce soit de forcer un Juif au baptême, car celui qui y est forcé n'est pas censé avoir la foi. Mais s'il consent à le recevoir, que personne ne s'avise d'y mettre obstacle. Aucun chrétien ne doit se permettre des voies de fait à leur égard, s'emparer de leurs biens ou changer leurs coutumes sans jugement légal. Que personne ne les trouble dans

leurs jours de fêtes, soit en les frappant, soit en leur jetant des pierres, et que personne ne leur impose, pendant ces jours, des ouvrages qu'ils peuvent faire en d'autres temps. En outre, pour nous opposer de toutes nos forces à la perversité et à la cupidité des hommes, nous défendons à qui que ce soit de violer leurs cimetières ou de déterrer leurs cadavres pour de l'argent. Ceux qui contreviendront à ces défenses seront excommuniés." (1)

"Les Juifs, dit Hurter, étant encore protestants, vivaient en sécurité à Rome; aucune oppression ne pesait sur eux; beaucoup se distinguaient par une vie honorable, et plusieurs même occupèrent des emplois. Innocent II les traita avec bienveillance, Alexandre III calma le peuple exaspéré contre eux, Grégoire IX les défendit contre les mauvais traitements des Croisés. Saint Bernard et tous les prélats les plus distingués de l'Eglise partageaient ces sentiments, sans en excepter les évêques d'Espagne qui longtemps auparavant, avaient, avec l'approbation des Souverains Pontifs, protégé les Israélites contre la violence des rois et des peuples." (2)

En regard de cette tolérance si noble, si judicieuse et si délicate que ce Pape faisait entendre au XIIIème siècle en faveur des Juifs, il faux citer maintenant le langage de Luther au XVIème siècle, après que l'humanité avait fait, par le Protestantisme, tant de progrès en civilisation.

"Qu'on mette le feu à leurs synagogues et à leurs écoles, s'écriait-il; ce qui ne veut brûler, qu'on le couvre de terre et l'ensevelisse de telle sorte que jamais homme n'en voie plus ni pierre ni scorée; qu'on brise et qu'on démolisse leurs maisons; qu'on leur ôte tous leurs livres de prières et leur Talmud; qu'on défende a leurs rabbins, sous peine de mort, de ne plus enseigner, qu'on refuse entièrement aux Juifs le droit d'escorte et la protection publique, qu'on leur interdise le commerce; qu'on leur ôte leur pécune, leurs bijoux, leur or et leur argent; qu'on les chassent enfin de partout comme des chiens enragés." (3)

C'est ainsi que se faisait la Réforme; c'est dans ce sens chrétien et civilisateur qu'elle redressait, perfectionnait, adoucissait l'Eglise Catholique, et le Protestantisme, fils de Luther, ne s'est jamais départi de ce genre de tolérance que son père lui a légué en héritage.

(1) Ep. II, citée dans l'Hist. d'Innocent III, par Hurter, t. 1, p. 343. trd. fr.
(2) Hist. d'Innocent III. t. I. p. 346 et 347.
(3) Luth. Opp. Walch, XX, 2475, 2478, 2500, 2509.

De tels documents existent, ils sont du domaine de l'histoire; personne, croyons-nous, n'essaiera de les nier ni d'en diminuer toute la signification.

Mais on dira: le Catholicisme est libre dans l'exercice de son culte en Angleterre, aux Etats-Unis, en Canada et partout ailleurs dans les pays protestants; alors le Protestantisme n'est pas si intolérant que vous voulez bien le montrer.—Le Catholicisme est certainement pénétré des meilleurs sentiments envers les nations qui ne proscrivent plus le culte catholique aussi rigoureusement, aussi brutalement qu'autrefois. Tout homme de quelque bonne volonté doit faire des vœux pour le maintien de cette paix heureuse dans les âmes et de ce bonheur pour la société; il doit même souhaiter qu'il se complète et se perfectionne partout où il est susceptible de perfectionnement. Cependant cette prétendue liberté n'adoucit en rien l'intolérance du Protestantisme. Il y a de cela plusieurs raisons, nous donnons les principales:

1o. Sous l'influence de la civilisation moderne que le Catholicisme seul a produite dans le monde, malgré les cultes divers, malgré même le Protestantisme, nos mœurs sont assez adoucies pour nous faire supporter, tolérer ce qui ne nous fait aucun mal, ce qui ne nous fait au contraire que du bien. Or, le Catholicisme, par ses œuvres de charité, ses institutions utiles, ses doctrines irréprochables et surtout l'entière soumission de ses membres aux lois justes et équitables des gouvernements a prouvé et prouve encore tous les jours de plus en plus qu'il ne saurait y avoir la moindre raison de redouter, de suspecter son influence et d'arrêter son libre et pacifique développement.

2o. Cette liberté dont jouissent les Catholiques est bien moins de la tolérance que de l'indifférentisme, et surtout elle doit être bien moins attribuée au Protestantisme qu'aux Protestants qui en ce point comme en bon nombre d'autres sont heureusement bien meilleurs que leurs religions, plus tolérants que leurs principes religieux. Les Protestants sont tolérants contre le Protestantisme, malgré le Protestantisme.

3o. Pour avoir le droit de tirer bénéfice de la liberté qui fait que les Catholiques ne sont plus persécutés, il faudrait que le Protestantisme nous montre dans quelqu'un des pays où il règne et commande en souverain quelque chose de semblable à l'Edit de Nantes pour la sûreté des Catholiques. Or, il ne peut nulle part montrer rien de semblable. Peut-il montrer

davantage quelque loi tout récemment promulgué pour abroger les édits et les lois de proscription mis en usage contre le Catholicisme ? Nous en doutons fort ; nous aimerions à les voir, s'il en existe quelqu'une.

Protestantisme et tolérance sont des mots qui s'entre-égorgent ; leur idée s'exclut l'une l'autre. Le Protestantisme est principalement et par nature le *protestantisme*, c'est-à-dire l'exclusion, l'attaque, le renversement, la haine. " Sans la haine du Catholicisme, la haine contre le Pape et le clergé, dit un de ses premiers partisans qui recula devant ses fruits, il n'y aurait pas de Protestantisme." (1)

Le Protestantisme, comme toute autre chose, n'a sa raison d'être que dans son objet. Or cet objet du Protestantisme est l'opposition, la négation, la destruction, l'intolérance du Catholicisme, par conséquent. Le Catholicisme, lui, est affirmation ; sa raison d'être, son essence est dans cette affirmation même qui est la vérité catholique, en qui et par qui subsiste unanimement la société des fidèles qui le composent. Il existe donc en lui-même et par lui-même ; il n'est donc pas incompatible avec l'existence civile des autres croyances ; et n'a aucunement besoin de leur exclusion pour subsister. Le Protestantisme, au contraire, cesse d'être s'il cesse de s'opposer, d'exclure, de protester, d'intolérer.

Aussi, voyons-le à l'œuvre ; suivons sa marche et sa tactique depuis son berceau de Wittemberg jusqu'au dernier ministre ou charroyeur de bibles qui le prêche à deux ou trois pauvres ignorants ou vieilles femmes qu'il veut séduire et endoctriner. Que se propose-t-il ? Quel est son but ? Veut-il faire des chrétiens ? Nullement ! Veut-il leur donner une autre religion en place de celle qu'il leur conseille d'abandonner ? Nullement ! Il ne veut que défaire des Catholiques. Et quand a-t-il fait, bien fait, fini de faire un protestant ? Est-ce quand il lui a enseigné une doctrine à la place de celle qu'il lui a ravie ? Nullement ! Un Protestant n'est fini de faire, n'est parfait protestant que quand il est tourné, bien tourné, rendu furieux et comme enragé contre l'Eglise Catholique, quand il est recruté et enrôlé dans cette conjuration ennemie dont le propre est l'intolérance, la haine, la destruction du Catholicisme et dont l'esprit, multiple, et divisé à l'infini, n'est *un* que pour nier, pour démolir et pour détruire.

(1) Profecto nisi extitisset odium Papœ et totius cleri, Lutheranimus hodie nullus esset. George Wizel, De Moribus Hereticorum, c. II. a.

Ainsi, le raisonnement comme les confessions ou aveux des Protestants, tout s'accorde pour refuter, détruire, anéantir cette opinion, *que la société moderne est redevable* au Protestantisme du principe de la Tolérance dans la bonne acception de ce mot. Cette opinion est fausse jusqu'à l'antiphrase; tolérer et protester jurent ensemble. Que serait le règne parfait de la bonne tolérance pour le Protestantisme? Il serait ce qu'est le manque de chair à dévorer pour un chancre: son extinction, sa mort!

Que personne ne nous accuse de trop de rigueur! Le Protestantisme lui-même ne cache point ses véritables sentiments; mais il les professe et les publie encore de nos jours avec une audace, une haine aussi brutales que le faisaient au XVième siècle Luther, Calvin, Zwingle, Henri VIII et Elizabeth. "L'anticatholicisme chrétien, dit-il, est aujourd'hui le vrai point de ralliement en France au sein des divers sectes protestantes, comme nous avons vu qu'il l'était en Allemagne." (1)

"Il s'agit ici non-seulement de réfuter le papisme, mais de *l'extirper;* non-seulement de l'extirper, mais de le *deshonorer;* non-seulement de la deshonorer, mais de *l'étouffer dans la boue.* Il faut que le Catholicisme tombe. Il n'est pas permis devant Dieu de ne le haïr médiocrement. La Révolution française a manquée d'audace, et le culte (Catholique) qu'elle avait mission d'abattre est sortie de ses mains plus entier, plus indompté que jamais. NE FAISONS PAS LA MÊME FAUTE."(2) Certes! c'est parler sans artifice et sans déguisement! Et si l'Eglise Catholique ignorait encore qu'elle serait son sort, supposé que le Protestantisme viendrait un jour à triompher, ce ne serait assurément point par la faute des organes protestants.

Quelle démonstration faut-il y avoir dont la précision soit plus mathématique? La théorie, les faits admis et reconnus par les Protestants, les nombreux témoins même ennemis de notre cause que nous avons entendus, tout ne s'accorde-t-il point pour en montrer la certitude? A moins donc de renoncer à la vérité et de fermer obstinément les yeux à l'évidence, on ne peut plus le nier. Le Protestantisme dépouillé de tous ses artifices mensongers est sommé de se montrer au grand jour tel qu'il est par caractère, par essence: destructeur,

(1) Le Semeur, journal protestant, No. du 4 décembre 1844.
(2) Les Ecoles du Doute et les Ecoles de la Foi, p. 26.

tyrannique, ennemi né de toute liberté de conscience. Son rôle de victime, de martyre de la liberté est fini ; son masque tombe, et ses traits de bourreau du Christianisme frappent tous les regards !

Il n'est donc pas vrai que le Protestantisme ait favorisé la liberté de conscience, la Tolérance religieuse.

CHAPITRE XVII.

Si le Protestantisme a favorisé les lumières ou les connaissances de l'esprit humain.

"Lorsque le Protestantisme parut, il y avait, en Allemagne, bon nombre d'évêques Catholiques que les réformateurs mêmes ne pouvaient s'empêcher de vanter comme des hommes pieux. (1) Beaucoup d'archevêques et d'évêques, tels que Ximenès, archevêque de Tolède, Warham, évêque de Canterbury, Dalberg, évêque de Worms, et d'autres encore, firent un noble usage de leurs richesses, en les employant au profit des lettres et des sciences. (2) On ne saurait contester aux belles intelligences réunies au concile de Latran, le mérite d'avoir véritablement reconnu les maux qui pesaient alors sur l'église et la bonne volonté dont elles étaient animées d'y apporter remède. (3) Le Pape Léon X paraissait donc pouvoir compter d'autant plus sur la possession de son trône raffermi, qu'il vivait en bonne intelligence avec tous les souverains de la chrétienté, et que les plus grands hommes de son siècle voyaient en lui un protecteur et un ami des sciences et des arts. (4)

Ainsi l'Eglise avait toujours présent à l'esprit le sentiment de ses devoirs; elle se flattait de pouvoir enfin ramener progressivement les nations au Christianisme des anciens temps, à mesure que les Etats, arrachés enfin au règne de la force brutales s'organisaient sous le rapport politique, et s'acheminaient d'un pas lent mais assuré vers la véritable civilisation. En effet, ce fut à cette époque que la source de toute vérité religieuse fut rendue accessible aux études scientifiques, puisque, grâce à la protection du Pape, l'Ecriture Sainte était reproduite dans tous ses textes. A cette époque on était loin de penser qu'on était à la veille d'une révolution capitale dans l'Eglise; c'est-à-dire que le trône pontifical allait cesser d'exister pour un tiers de l'Europe, et qu'ils s'ensuivrait un bouleversement total de croyances, un changement radical dans le clergé, le culte, les rapports de l'Eglise avec l'Etat." (5)

(1) Bretschneider, Der Simonismus, etc., p. 108.
(2) Schröckh, l. c. t. 1. p. 84.
(3) Menzel, l. c. p. 5. et suiv.
(4) Id. ibid.
(5) Schröckh, l. c. t. IV, préf.

Voilà déjà quelques mots sur l'état de l'Eglise, sur son action, et les résultats qu'elle avait obtenus avant la naissance du Protestantisme. Ce que ces protestants viennent de constater suffit pour montrer 1o. qu'avant Luther il y avait en Allemagne comme ailleurs bon nombre d'évêques d'une piété et d'une vertu incontestables.

2o. Que bon nombre d'évêques en Allemagne comme ailleurs employaient leurs richesses au profit des lettres et des sciences.

3o. Que bon nombre d'évêques, le Pape Léon X en tête, avaient reconnu au concile de Latran les maux qui pesaient sur l'Eglise.

4o. Que ces évêques, le Pape Léon X en tête, étaient animés d'une bonne volonté pour y apporter remède.

5o. Que l'Eglise avait toujours présent à l'esprit le sentiment de ses devoirs.

6o. Qu'elle se flattait de pouvoir peu à peu, sans crimes et sans violence, ramener les nations au pur Christianisme.

7o. Que, sous son influence, le règne de la force brutale devait faire place à celui de la véritable civilisation.

8o. Que, grâce à la protection du Pape, la source de toute vérité religieuse était rendue accessible aux études scientifiques.

Tout cela n'était pas si méchant dans le fond, quoique touchant encore au Moyen-Age que d'autres Protestants ont fait si obscure, si ignorant jusqu'à être stupide.

Mais ces Protestants n'ont pas tout dit. Il nous semble à nous qu'il y avait dans le monde, avant Luther et, par conséquent avant le Protestantisme, d'autres éléments de civilisation bien difficiles à ne pas voir, et plus difficiles encore à cacher aux peuples.

Quand le Protestantisme parut, tout ce qu'il y a d'inspiré, d'original, de suréminent dans l'art chrétien, comme dans les plus hauts profondeurs de la pensée, avait non-seulement vu le jour, mais était même à son apogée, à sa perfection. Les grandes sources de la civilisation étaient non-seulement ouvertes, mais elles coulaient à grands flots. Nos plus puissantes, nos plus pures créations architecturales étaient debout depuis deux et trois cents ans. Il y avait en Allemagne la cathédrale de Cologne (1246) qui forme avec celles de Strasbourg et de Fribourg le magnifique triangle gothique qui borde le Rhin.

En France, il y avait Chartres dédiée en 1260, après un siècle et demi de persévérance; Rheims (1232), la cathédrale de la monarchie; Auxerre (1215); Amiens (1228); Beauvais (1250). La Sainte Chapelle et St. Denis, la façade Notre-Dame, (1223).—En Belgique, Ste. Gudule de Bruxelles (1226) et l'église des Dames bâtie par quatre cents religieux dans l'espace de cinquante ans (1224-1262).—En Angleterre, Salisbury, la plus belle de toutes (1220); la moitié de celle de York-Minster (1227-1260); le chœur de celle d'Ely (1235), celle de Durham (1212) et l'abbaye nationale de Westminster (1247).—En Espagne celles de Burgos et de Tolède, fondées par Saint Ferdinand (1228) et toutes les autres œuvres colossales entreprises et achevées dans le même temps. Ces prodiges nous permettent d'apprécier ce qu'était la société qui les éleva, car elles sont cette société même imprimée dans ces monuments et en quelque sorte pétrifiée avec eux.

Aujourd'hui que le goût longtemps aveuglé par on ne sait quel prodige de stupidité barbare, rouvre les yeux à leurs merveilles et les découvre sous le dédain dont elles ont été longtemps l'objets, on les contemple avec une curiosité enthousiaste et dans l'anéantissement d'une juste admiration. Ce qu'on admire en elles, c'est non-seulement elles-mêmes, mais aussi toute ce qu'elles supposent, tout ce qu'elles accusent de science, de goût, d'intelligence, de sentiment, de calcule, de délicatesse, de force, de vie, de sagesse et de raison, non moins que d'élan et que de foi dans le monde ou les sociétés qui les enfantèrent et qu'on y prend sur le fait en quelque sorte de leur existence. Or, n'est-ce point là comme une exposition de tous les arts, de toutes les sciences et de toutes les industries de cette époque? Science de la construction, de la satique, de la mécanique, de l'acoustique, de la métallurgie, de la chimie, peinture, musique, statuaire, mosaïque, tous les arts, toutes les sciences viennent se réunir et se résumer dans ces créations incomparables où, du fond de sanctuaires enrichis de tous les chefs-d'œuvre de la menuiserie, de la serrurerie, de l'orfévrerie, de l'émaillure, de la broderie, de l'ornementation en tout genre, les chants éternellement sublimes du *Dies iræt*, de *Slabat Mater*, du *Te Deum*, de tous les sentiments de la nature humaine dans ce qu'elle a de plus profond, de plus élevé, de plus pathétique et de plus naïf s'élancent comme d'un vaste instrument dont la voix serait l'archet et retentissent le long des nefs, et sous des voûtes

magiquement posées et suspendues par les prodiges de l'architecture, magiquement éclairées par les prodiges de la vitrerie et de la peinture, magiquement animées par les prodiges de la statuaire et de la sculpture, magiquement couronnées enfin au dehors, par des tours colossales, par des aiguilles hardies où la pierre, lancée pour des siècles à des hauteurs incommensurables, y monte louer Dieu dans les airs. Et tout cela n'est encore que la lettre et que la forme; car ces merveilles de l'art chrétien, dans toutes ses puissances et dans toutes ses délicatesses n'ont rien d'imaginaire et de capricieux; elles sont parfaitement arrêtées et dictées par l'idée dont elles sont l'expression. Ce sont de vrais poëmes, d'immenses épopées qui chantent la gloire de Jésus-Christ, comme les cieux, au rapport des Saintes-Ecritures, racontent la gloire du Créateur, et qui semblent reproduire le miracle de son incarnation, en nous présentant la matière dans tous ses éléments et la nature dans tous ses règnes, informées, christianisées par le souffle du génie de la foi. Elles sont en même temps des traités profonds de théologie historique, dogmatique et morale où la science sacrée expose, de la manière la plus détaillée, la plus complète et la plus fidèle, toute la chaine des vérités qui unissent le monde naturel au monde surnaturel. On pourrait faire avec une de nos cathédrales, un cours encyclopédique de tous les arts, de toutes les sciences physiques et métaphysiques, de toutes les connaissances divines et humaines; et le comble des lumières aujourd'hui, après quatre et cinq siècles, est de les étudier, de les comprendre, de les restaurer, sans pouvoir aller jusqu'à les reproduire, jusqu'à les recréer, jusqu'à relever le défi qu'elle semblent jeter à notre orgueuilleuse mais matérielle et rampante industrie.

Dans le même temps saint Anselme écrivait des méditations philosophiques dont Descartes n'a pas atteint la profondeur et la plénitude, et auxquelles il a emprunté celles qui ont le plus contribué à sa gloire; saint Bernard remuait l'Europe aux accents inspirés de son éloquence et la charmait par la douceur et la délicatesse incomparable de ses écrits; saint Bonaventure alliait merveilleusement la mystique et la scolastique dans une direction pratique, scellait l'accord de toutes les sciences avec la théologie, dans son *Reductio artium liberalium ad Theologiam*, et méritait de l'admiration de ses contemporains le surnom de Docteur Séraphique qui sera confirmé

par tous ceux qui ont le droit de s'asseoir au tribunal de la philosophie;—son disciple Gerson ou Kempis traçait dans le secret profond de l'humanité l'Imitation de Jésus-Christ, *le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes*, pour les éclairer et les consoler; et Saint Thomas élevait sa grande Somme, sa Somme contre les Gentils de toute sorte où le génie humain semble avoir pris les ailes de l'Ange pour plonger dans les mystérieuses profondeurs des choses divines et humaines, et en rapporter des clartés immortelles.

A l'idée et à l'art chrétien proprement dit était venu se joindre un réveil éclairé aux lettres, à l'art et à l'érudition antiques. Il y avait Le Dante, poète créateur non moins que profond théologien, épris à la fois de Virgile et de Béatrix. Il fut succédé par Pétrarque, le Tasse, l'Arioste, etc. Sur les pas du Giotto, de Masacio et de Fiésolo, s'avançaient Michel-Ange, Raphaël, le Corrége, le Titien et tous les grands maîtres de la peinture;—à la scolastique et à la mystique pures de Saint Bonaventure, de Gerson et de Saint Thomas venait s'allier l'érudition classique de Robert Agricola dont l'influence sur la culture scientifique de l'Allemagne méridionale fut si grande, de Louis Vivès en Espagne, de Guillaume Budée en France, de Pie de la Merandole en Italie, de Fisher, de John Colet, de Lilly en Angleterre, tous enfants soumis, humbles et pieux de l'Eglise Catholique.

Déjà le moine Bacon (Docteur admirable) et Gerbert devenu pape sous le nom de Silvestre II, avaient frayé la voie aux grandes découvertes scientifiques; et ce fut l'Eglise qui la première, accueillit ces découvertes à leur naissance, qui, les grandit et les consacra en les mettant au service de la foi. "En Italie, Rome fut la première, dit un historien protestant, à accueillir la nouvelle invention de l'Allemagne (l'imprimerie), et les Papes contribuèrent puissamment à étendre la science et la civilisation, par la faveur qu'ils accordèrent à cette merveilleuse découverte des temps modernes." (1) Quant à la boussole, tout le monde sait que ce fut des voiles espagnoles et portugaises, c'est-à-dire éminemment catholiques, qui, les premières, la prirent pour guide sur les mers et qui cinglèrent vers de nouveaux mondes.

Une des causes qui contribuèrent le plus au développement de l'intelligence humaine, fut la création de ces grands centres

(1) M. de Wessemberg, Histoire des Conciles, t. I, p. 544.

d'enseignement, dans lesquels se réunissait tout ce que le talent et la science avaient de plus illustre, et où la jeunesse courait s'abreuver. Or, cette institution est antérieure au Protestantisme ; elle est donc exclusivement catholique. La plus grande partie de ces universités furent fondées par les Papes ou sous l'influence des Papes qui intervenaient dans ces fondations, leur accordaient des priviléges, et les honoraient par d'éminentes distinctions.

Ainsi furent établies les universités d'Oxford en 895, celle de Cambridge en 915; celle de Padoue en 1179; celle de Salamanque en 1200; celle d'Aberdeen en 1213; celle de Vienne en 1237 ; celle de Montpellier en 1289; celle de Coïmbre en 1290; celle de Pérouse en 1305; celle de Heidelberg en 1346; celle de Prague en 1348; celle de Cologne en 1358; celle de Turin en 1405; celle de Leipzig en 1408; celle d'Ingolstadt en 1410; celle de Louvain en 1425; celle de Glasgow en 1453; celle de Pise en 1471 ; celle de Copenhague en 1498; celle d'Alcala en 1517. Inutile de rappeler l'ancienneté de celles de Paris, de Bologne, de Ferrare, et d'un grand nombre d'autres qui s'étaient acquis la plus haute renommée longtemps avant l'apparition du Protestantisme.

Que dire de la science philologique et exégétique appliquée aux Livres Saints, à la reproduction des textes, à la propagation des traductions que l'Eglise Catholique a fondée et propagée la première deux cents ans avant que le Protestantisme s'en arrogeât faussement l'honneur. Ainsi, la première édition du *Nouveau Testament* grec fut publiée en 1514, à Alcala en Espagne. Deux ans après, 1516, parut celle d'Erasme à Bâle. On en imprima jusqu'en 1551, dix éditions à Paris, une autre à Louvain, 1631, et une à Lyon, en 1559.—Pour la Bible en langue hébraïque, elle fut, avant 1559, réimprimée jusqu'à *seize fois* dans la ville de Venise. Le célèbre Widmandstadt donna, en 1562 à Vienne, l'*Evangile* syriaque dont Plantin fit également imprimer deux éditions à Anvers, en 1575. Ce ne fut que soixante ans après que les Protestants s'occupèrent d'en donner une à leur tour. (1)

A la tête de tous ces travaux sur les langues bibliques, il ne faut pas oublier, comme les ayant aidés, le célèbre polyglotte espagnole (*complutenser Polyglotte*), ce travail gigantesque, fruit de tant de communs efforts, dont l'impulsion remonte

(1) V. Masch. Biblioth. Sacra. p. II, vol. IV, p. 9-15.—Walsh. Biblioth. theolog. IV, 148.

dans le treizième siècle à l'école des langues orientales, fondée à Barcelone par le dominicain Raimond de Pennafor, et où se formèrent Alphonse de Zamora, Paul Coronelle et Antoine de Nebrixa, qui jetèrent tant d'éclat sur les universités espagnoles.

Le Protestantisme fut non-seulement postérieur ou étranger à ce grand et universel travail, mais il ne vient pas même s'y mêler. Ainsi, pendant toute la période de la Réforme, il n'a pas paru une seule édition complète du texte original dans l'Allemagne entière, et les éditions qui parurent ailleurs, comme celles de Daniel et Bomberg à Venise, et de Robert Etienne à Paris, n'y trouvèrent presque pas de débouché, ainsi que le prouve leur extrême rareté dans les bibliothèques allemandes. Il en fut de même du *Nouveau Testament* grec. L'édition grecque des *Evangiles* qu'on dit avoir été imprimée à Wittemberg à l'époque de la Réforme, n'a jamais existé. (1) Ce n'est qu'en 1604 qu'il en parut, pour la première fois, une édition dans cette ville. Mais pour ce qui est du reste de l'Allemagne, ce ne fut qu'à grand'peine qu'il s'en publia une seule édition dans les quarante années de la Réforme, tant le besoin s'en faisait peu sentir. (2)

Déjà, depuis les douzième et treizième siècles, le peuple lisait l'Ecriture Sainte dans les traductions approuvées par l'Eglise. Ainsi nous avons les traductions manuscrites de la Bible, en anglais, en 1290 ; en anglo-saxon, vers 1300 ; en allemand, en 800 ; en italien, en 1270 ; en espagnol, en 1280 ; en français en 1294. Ensuite viennent les anciennes traductions catholiques : le Bible de Fust, à Mayence, en 1462 ; la Bible de Bender à Augsbourg, en 1467 ; la Bible italienne de Molermi, en 1471 ; les quatre Evangiles en belge, en 1472 ; la Bible entière en belge, Cologne, en 1475 ; la Bible de Julien, en 1477 ; la Bible, édition de Delft, en 1477 ; la Bible de Ferrier, en espagnole, en 1478 ; la Bible, édition de Gouda, en 1479 ; la Bible, édition de Des Moulins, en français, en 1490 et quatre traductions mentionnées par Bonsabre (Histoire de la Réforme l. IV) imprimées avant 1522. (3)

Nous avons dit que l'Eglise Catholique fut la première à encourager ces travaux immenses. En effet, au concile de Vienne en Dauphiné, tenu l'an 1311 sous le pape Clément V,

(1) V. March. Biblioth. Sacra, p. I, p. 303, et p. II, vol. IV, p. 17.
(2) V. Döllenger. La Réforme, etc., t. I, p. 461, 462, 463.
(3) V. Le Long. Biblioth. Sacra. Bœhmer, Leipzig, 1709 : et la note ajoutée à la lettre de Lord Shrewsbury à Lord Bexley, p. 90.

il fut décidé que des chaires seraient fondées à Rome, à Paris, à Oxford, à Bologne, à Salamanque pour l'enseignement du grec, de l'hébreu, de l'arabe et du chaldéen. Ces fondations eurent lieu ; des orientalistes distingués se formèrent, des Bibles polyglottes furent publiées, des traductions nombreuses furent répandues, et des interprétations historiques, grammaticales et littérales ouvrirent un champ si large à l'exercice de la pensée et à la liberté d'examen qu'il ne resta plus pour le Protestantisme que la licence, le désordre, la contre-raison dans l'interprétation du texte sacré.

Comment en présence de faits si éclatants et si universels qui attestent que jamais le travail de l'esprit humain ne fut plus grand, plus général, et en même temps plus encouragé, plus excité même par l'Eglise, a-t-on osé dire et est-on parvenu à le faire croire que Rome, que l'Eglise nourrissait le dessein d'étouffer les lumières et de retenir les peuples dans l'ignorance ? Et quelle disposition à la prévention poussée jusqu'à la plus aveugle sottise n'a-t-il pas fallu qu'il y eut dans les esprits pour y loger ce paradoxe mensonger, que le Protestantisme est venu allumer les études en Europe et dans le monde !

"Toutes ces rapsodies sur l'obscurité de ces temps, dit un protestant de savoir, nous sont si habituelles, qu'on est mieux reçu à prouver que deux et deux font cinq que de nier *les profondes ténèbres du moyen-âge*. Et pourtant ces ténèbres se laissent très-facilement percer et déchirer." (1)—"La providence, dit Balmis, a voulu, ce semble, confondre à l'avance les calomniateurs de l'Eglise. Le Protestantisme s'est présenté précisément en un temps où sous la protection d'un grand Pape, se déployait le mouvement le plus vif dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. La postérité, qui jugera nos disputes, prononcera une sentence bien sévère contre ces prétendus philosophes dont l'effort constant tient à prouver que le Catholicisme embarrassa la marche de l'esprit humain, que le progrès scientifique fut dû au cri de liberté et de révolte que poussa Luther dans l'Allemagne centrale. Oui, pour les hommes judicieux des siècles futurs comme pour ceux de notre temps, il suffira de se rappeler que Luther commença de propager ses erreurs *dans le siècle de Léon X*"—ce siècle qui a pris sa place dans l'histoire entre celui d'Auguste et celui de Louis XIV.

(1) Daniel. La Bible au moyen-âge, chap. VIII. p. 73.

Un autre protestant nous donne le témoignage qui suit :

" L'éducation du clergé de l'Eglise Catholique est sans aucun doute comparativement supérieur à celle du clergé protestant. Je veux dire que, dans un nombre donné de prêtres papistes et de ministres protestants, on trouvera parmi les premiers, un plus grand nombre d'hommes qui pourra lire et comprendre les langues anciennes, le grec, le latin et l'hébreu, et les langues modernes qui ont des rapports avec celles de l'Ancien Testament, un plus grand nombre de savants, de mathématiciens distingués, et une plus grande somme de connaissances acquises. Le clergé catholique s'est adroitement emparé de l'éducation non pas, comme on le suppose dans les pays protestants, pour laisser le peuple dans l'ignorance, et pour lui enseigner des erreurs et des superstitions, mais pour être maître de l'influence qu'ont sur la société les connaissances utiles. Cette opinion de nos ministres que le clergé catholique laisse le peuple dans l'ignorance et les ténèbres est plus orthodoxe qu'elle n'est charitable et vrai. Le clergé papiste a moins à perdre par le progrès de l'instruction que le clergé protestant. Dans l'Allemagne catholique, en France, en Italie et même en Espagne, l'éducation du bas peuple pour la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la musique, la politesse, la morale, est répandue par le clergé avec au moins autant de zèle et de généralité que dans les pays protestants. C'est par eux-mêmes et non en suivant l'initiative prise par le peuple que les prêtres papistes d'aujourd'hui cherchent à se maintenir à la tête du progrès intellectuel. L'Eglise papiste, loin de s'opposer à l'éducation, la protège, et elle est dans ses mains un instrument puissant dont elle sait user. Dans toutes les rues de Rome, il y a à peu de distance les unes des autres, des écoles primaires pour l'éducation des enfants des basses classes et des classes moyennes. Rome, avec une population de 158,678 âmes, a 372 écoles primaires, avec 432 maîtres et 14,099 élèves. Berlin, avec une population plus que double de celle de Rome, a seulement 264 écoles. Rome a une université fréquentée par 660 étudiants ; et les Etats du Pape, avec une population de deux millions et demi d'habitants, comptent sept universités. La Prusse protestante, avec une population de quatorze millions, n'en a que sept comme Rome. Ce fait que Rome a au moins cent écoles de plus que Berlin, bien que sa population soit moindre de moitié, dissipe toutes les calomnies. Mais, demandera-t-on, qu'apprend le peuple

de Rome dans toutes ces écoles? Précisément ce qu'apprend le peuple de Berlin (la capitale la plus protestante de l'Etat le plus protestant du monde), la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie, les langues, une doctrine religieuse." (1) —Et voilà comment l'Eglise catholique a toujours laissé les peuples dans les ténèbres et l'ignorance!!!

Les sciences et les arts, dans toutes leurs directions divines et humaines, ce qu'on appelle *les lumières* avaient donc fait leur apparition et pris leur essor avant la naissance du Protestantisme; elles avaient enfanté, ou elles enfantaient leurs grandes découvertes et leurs immortels chefs-d'œuvre, sous l'inspiration et le haut patronage de l'Eglise. La ruche catholique de la civilisation, pour nous servir d'une image, était en pleine fermentation, et ses mystérieux essaims remplissaient le monde de leur bourdonnement lorsque le Protestantisme survint.

Quelle part a-t-il à revendiquer dans ce grand travail du génie humain? Chronologiquement aucune: c'est manifeste. Car, comme nous l'avons vu, le Protestantisme lui est postérieur en date. Mais en outre, cet essort des arts, des lettres et des sciences, suppose nécessairement une incubation ou action préparatoire antérieure d'un siècle au moins à l'époque où il s'est manifesté, et que nous avons montré dans les grands foyers d'instruction catholique et dans l'encouragement, l'impulsion même que l'Eglise donnait partout aux travaux de l'esprit humain. C'est en ce sens qu'il est vrai de dire que le seizième siècle n'a été que l'éclosion du quinzième, du quatorzième et même du treizième siècle, et que, c'est ainsi des entrailles du Catholicisme, des entrailles de l'Eglise que le génie humain s'est élancé vers les conquêtes de la civilisation.

Si donc le Protestantisme est postérieur à ce grand mouvement, est-il au moins venu s'y joindre, et y a-t-il apporté des conditions nouvelles qui ont pu favoriser le développement de la civilisation? C'est ce qu'il faut examiner.

Il suffisait d'abord que la civilisation intellectuelle, dans toutes ses œuvres scientifiques, artistiques et littéraires fût fille de l'Eglise et employée à la défendre et à l'embellir, pour que le Protestantisme la confondit avec la mère, avec l'Eglise dans ses anathèmes qui tiennent du délire. Le point de départ

(1) Laing's Notes of a Traveller, p. 435,-442. Consultez le beau livre de Mgr. Margotti, Rome et Londres. C'est une savante et très-solide appréciation de la civilisation catholique et de la civilisation protestante.

du Protestantisme, que fut-il ? L'imputation de corruption qu'il fit à l'Eglise par suite de l'excessive faveur qu'elle accordait aux lettres et aux beaux arts, et l'abus des indulgences par lesquelles Rome convoquait le monde catholique à coopérer à l'erection d'un temple grand comme ses domaines, beau comme sa doctrine, riche comme son amour et durable comme sa foi; un temple qui devait résumer la foi et la civilisation de l'univers sous le Christianisme, comme le capitole en résumait autrefois l'erreur et la servitude sous le paganisme.

Par le fait, le premier cri, le premier acte du Protestantisme fut un long cri de destruction, un long acte de vandalisme. Plus de culte sensible! Anathème à l'art dans sa plus naturelle, sa plus haute et sa plus pure destination, celle d'élever et d'embellir les temples du Créateur! Anathème à la solitude et à la vie angélique du cloître, si favorable aux grandes méditations et aux sublimes conceptions de la pensée! La dévastation des couvents, la destruction des basiliques et des monastères, la proscription des pompes religieuses, sous le nom *d'idolatrie*, c'est-à-dire la proscription de l'éloquence, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture; la déprédation et la sécularisation de tous les trésors matériels et spirituels dont la vie religieuse alimentait et vivifiait le monde, et ce monde transformé pour des siècles en un champ de disputes, de carnage et de sang: voilà l'œuvre du Protestantisme! (1)

Le Protestantisme, parcequ'il a rompu avec la *Tradition*, a répudié l'héritage des connaissances humaines et de la civilisation amassé pas les siècles antérieurs à sa naissance. Parcequ'il a rompu avec *l'autorité* et avec *l'unité*, il a répudié le siége et la condition première de la vérité, de sa concentration et de son expansion dans le monde. Parce qu'il a rompu enfin avec la *croyance* au miracle eucharistique de la charité infinie de Dieu, il a tari la source de tous les miracle du cœur d'où viennent les grandes pensées du génie aussi bien que les dévouements héroïques de la vertu. Mais protester c'est détruire, c'est condamner, c'est anathématiser ; or, la destruction, la condamnation, l'anathème ne sauraient rien créer, rien produire, rien favoriser.

(1) Nous avons établi les promesses du Protestantisme sur assez de faits et de témoignages, dans les chapitres de sa propagation, pour nous dispenser d'apporter ici d'autres preuves. Revoyez ces chapitres.

Il y a cependant deux choses que le Protestantisme a semblé vouloir conserver, après avoir protesté, anathématisé tout le reste : ces deux choses sont *l'Ecriture Sainte* et *la raison individuelle*. Mais ces deux choses, s'il ne les a pas protestées et détruites en paroles, il les a protestées et détruites en actions, et elles n'en sont pas moins bien anéanties dans le Protestantisme.

Cette observation mérite qu'on s'y arrête, car c'est le point central de la vérité sur le Protestantisme.

Voyons d'abord comment par le fait, il a protesté, détruit la raison. Nous prions le lecteur de se faire violence, car la preuve vient à l'instant.

L'Ecriture ! et rien autre chose que l'Ecriture ! Tel est le second cri du Protestantisme. C'est à ce cri qu'il a renversé l'édifice de la civilisation chrétienne qu'avait élevé dans le monde le Catholicisme. Les temples du Protestantisme vides et nus, ne présentant qu'un livre pour toute signification, sont l'expression, l'image fidèle du vide qu'il a fait dans le temple intellectuel de la raison humaine, d'où il a pareillement exclu toute lumière, tout autre aliment d'activité que l'Ecriture. Imaginons que le Protestantisme eut été vainqueur, le monde serait devenu comme un temple protestant, privé de tout ornement, de toute image, de tout symbole. Voilà du protestantisme et des protestations, ou bien il n'y en a nulle part. Eh ! bien, c'est à cet état qu'il a réduit la raison humaine : il l'a enclose dans l'Ecriture, bornée dans l'Ecriture.

Et maintenant cette Ecriture, il l'a bornée à la raison, enfermée dans la raison. Il lui a enlevé, pour la détruire, tout ce qui est audessus de la raison, tout ce qui constitue son infinité, sa divinité, son mystère, tout ce qui inspire et commande le respect, pour la réduire à l'intelligibilité, c'est-à-dire au naturalisme de la raison humaine. Et voilà comment le Protestantisme, après avoir réduit la raison humaine à la seule Ecriture, a aussi réduit l'Ecriture à la seule raison humaine.

Or ce rétrécissement, ce rabougrissement, certains esprits de nos jours n'ont pas honte de l'appeler d'un nom sonore, grandiose : *émancipation de l'esprit humain*. Quel abus affronté du langage !

Mais ce n'est pas assez protestant : ces deux fantômes, ces deux squelettes d'Ecriture et de raison humaine, tout rabougris, retrécis et décharnés qu'ils soient, il en reste encore, quoiqu'il n'en reste que très peu. Voyons comment le Pro-

testantisme va les faire disparaître, pour qu'il n'y en ait plus du tout.

Le libre-examen protestant en sondant l'Ecriture en a tiré une négation : le néant, la non-existence de la volonté et de la liberté de l'homme. Et ce néant a été appelé : *le serf*, le *non-arbitre*. Par un juste châtiment, cette Ecriture que la raison protestante a voulu tourner contre l'Eglise Catholique de qui nous la tenons, a éclaté comme une arme terrible et meurtrière, dans ses mains, et la première victime de son explosion a été la liberté humaine dans son action et dans son principe. La liberté s'est servi de l'Ecriture pour se révolter contre l'Eglise ; la même Ecriture fait tomber la liberté sous le joug écrasant du *fatalisme* qui est le bourreau de la liberté. —Le Catholicisme, disait-on, gène, avec son autorité, le libre développement de l'activité humaine ; il lui met des barrières, un frein qui ne lui permettent pas de faire ce qu'elle veut. Faisons donc une protestation contre cette autorité, émancipons-nous, soyons indépendants ! Et voici l'Ecriture, l'émancipateur de cette autorité vraiment libérale de l'Eglise qui, pour premier fruit de cette affranchissement, proclame la servitude, le néant de la volonté et de la liberté humaine, le *serf arbitre*, le *non-arbitre*. La raison est donc bien et dûment enterrée, détruite, anéanti. Il ne reste plus qu'une chose à faire : ses funérailles. Quel prodige ! mais aussi quel châtiment et quelle leçon !

Il nous reste à montrer comment la raison détachée de l'Eglise, révoltée contre l'Eglise, tue l'Ecriture.

Cette Ecriture Sainte, en effet, objet d'un culte si fanatique pour le Protestantisme qui en a fait le code de tant de sacrilèges, folies, pendant que le Catholicisme l'a toujours révérée, toujours prêchée, toujours présentée à la vénération et à la foi du monde, on sait ce qu'elle est devenue sous l'action délétère, destructive de l'interprétation protestante. On sait que toute l'Allemagne, la Suisse, une bonne partie de l'Angleterre et des Etats-Unis en sont aujourd'hui plus ou moins arrivés à ce sépulcre de l'Ecriture dont Strauss a roulé la première pierre. Elle n'est plus que mythes et que fables, dignes tout au plus, de la croyance des vieilles femmes et des petits enfants.

Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que dès l'origine du Protestantisme, et dans Luther lui-même, l'Ecriture n'était pas moins insultée et sacrifiée qu'elle l'est maintenant. Les livres de Judith et de Tobie, de l'Ecclésiastique, des Proverbes

et des Machabées en furent d'abord retranchés. Après cette épuration du rigorisme protestant, il semble qu'on aurait dû s'arrêter de protester et de détruire, car ce qui restait des Saintes Ecritures devait être d'autant plus sacré : que le *Pentateuque*, base de tout l'édifice historique de la Religion ; que *l'Ecclésiaste*, inspiré par la sagesse même ; que les *Evangiles*, qui sont comme le foyer de la foi chrétienne ; que les *Epîtres*, qui en sont le rayonnement : que *l'Apocalypse*, enfin, arsenal de toutes les malédictions jetées par l'hérésie à l'Eglise Catholique, devaient être tenus pour vrais, pour saints, pour la parole de même Dieu.

Ecoutons cependant comment en parle, non Strauss ou quelques autres qui n'y croient plus, mais Luther lui-même qui a dit : la Bible et rien que la Bible :

Sur le Pentateuque.—*Protestation.*—"Nous ne voulons ni voir ni entendre Moïse. Laissons-le donc aux Juifs pour leur servir de *miroir des Saxons*, sans nous en embarrasser. Moïse est le maître de tous les bourreaux ; personne ne le surpasse, quand il s'agit de frapper de terreur, de torturer, de tyranniser.—"

Sur *l'Ecclésiaste.*—Protestation.—"Ce livre est tranquil ; il n'a ni bottes ni éperons ; il chevauche en chaussons, absolument comme moi, quand j'étais encore moine.—"

Sur les *Evangiles.*—Protestation.—"L'Evangile de saint Jean est *le seul* vraiment tendre, *le seule véritable Evangile*, les trois autres ayant beaucoup plus parlé des œuvres du Seigneur que de ses paroles." (1)

Sur lés *Epîtres.*—Protestation.—"L'Epître de saint Jacques est une véritable épître de paille, en regarde des Epîtres de saint-Paul ; et quant à l'épître aux Hébreux de saint-Paul lui-même, nous ne devons pas nous arrêter, si nous rencontrons sur notre route un peu de bois, de foin ou de paille.—"

Sur *l'Apocalypse.*—Protestation.—"Que chacun en pense ce que lui dicte son esprit ; pour moi, mon esprit y répugne, et *cela me suffit* pour le repousser." (2)

Ainsi donc, non pas seulement interprêter la Sainte Ecriture chacun selon son esprit individuel, mais repousser les Saintes Ecritures, pour peu que cet esprit individuel y répugne ; les

(1) Les œuvres n'allaient pas à Luther ; elles ne vont pas non plus au Protestantisme.
(2) Propos de Table. All. fol. 125 et 135.—Admon. christ. de lib. Concord. 1581, p. 211.

traiter avec la plus grossière insolence et la plus sacrilége indignité, voilà ce que, dès sa naissance, et dans son Luther lui-même, le Protestantisme fait des Saintes Ecritures qu'il a constamment à la bouche et qu'il fait imprimer par millions et millions d'exemplaires. Après leur avoir sacrifié tout le reste, il leur sacrifie jusqu'à la raison elle-même qui les traite avec cette indignité révoltante! Est-ce assez de Protestations? Et le sépulcre, dans son horreur profonde n'est-il pas plus riche en lumières que ne l'est le séjour des vivants au sein du Protestantisme?

Il est donc invinciblement démontré que le Protestantisme n'est plus, à force de protestations, de destructions et d'anathèmes, qu'une négation totale des lumières de l'esprit humain, une nuit profonde et ténébreuse au sein de laquelle paraissent et disparaissent, sous mille formes changeantes, des fantômes ou simulacres de doctrines religieuses en qui l'Ecriture et la raison continuent à se repousser, à s'entredétruire, à se protester jusque dans leurs derniers restes, pour la punition et l'éternel supplice de l'esprit d'orgueil, de révolte et d'erreur.

N'est-ce pas cette nuit profonde que le Protestantisme a faite partout, et autour de lui et dans lui, qui l'a dérobé à l'œil complaisant et myope de tant d'historiens modernes? Comment, sans ce myopisme et cette complaisance, auraient-ils pu attribuer au Protestantisme un rôle avantageux dans le progrès des lumières, et auraient ils pu faire peser l'accusation de ténèbres sur l'Eglise Catholique et sur son influence de christianisme et de civilisation dans le monde?—Ici encore, comme en bien d'autres points analogues, il faut, pour avoir la vérité, renverser l'opinion, et faire de l'accusateur impudent le seul, le vrai coupable. N'est-ce pas, en effet, l'Eglise Catholique qui a continuellement disputé le monde aux ténèbres et à la barbarie que l'hérésie refaisait partout sur lui? Comment est-elle parvenu à réussir? Ce n'est qu'à force de science, de lumières et de sainteté, que l'Eglise Catholique a pu assurer la marche de la civilisation et du Christianisme gravement compromise et gravement retardée par le Protestantisme.

Le préjugé que nous avons à déraciner et a détruire est rivé si fortement dans beaucoup d'esprits que nous craignons de n'avoir fait que l'ébranler jusqu'ici. Pour en avoir définitivement raison, serrons-le de plus près que par le raisonnement,

creusons pour bien le dégager dans le sol de l'histoire, puis l'opération finie, appliquons y le fait, le fait qui est la poudre de la démonstration. Il faudra bien qu'il cède et qu'il disparaisse.

Le cri de Protestantisme fut poussé à la fois contre l'Eglise, contre la philosophie et contre les lumières de l'esprit humain. Ce fut un *tolle* universel de toute espèce de connaissances, et son résultat immédiat fut la chute des lettres, des écoles, des études, et le règne de la plus épaisse ignorance. Ce sont là, il faut le dire, de dures, bien dures affirmations; mais que personne ne nous en fasse un crime. Si nous mettons les choses en fait, nous avons nos preuves. Les voici; elles ne seront point suspectes, puisqu'elles sont, elles aussi, protestantes:

Les universités, les écoles, tous les foyers d'instruction, de sciences et de lumières qui rayonnaient alors, comme nous l'avons établi, dans le monde, parceque c'étaient là les enfants, les créations de l'Eglise Catholique, Luther les confondit toutes dans la haine qu'il portait à l'Eglise leur mère, leur fondatrice. Ecoutons ses diatribes à cet égard :—"Le dieu Moloch, à qui les Juifs immolaient leurs enfants, est aujourd'hui représenté par les universités, auxquelles nous sacrifions pareillement la meilleure partie de notre jeunesse. On y forme de fameux personnages, des docteurs et des maîtres, tous habiles à gouverner les hommes, de telle sorte qu'on ne saurait prêcher ou diriger les âmes à moins d'avoir pris ses degrés. . . Le moindre mal qu'il puisse arriver à la malheureuse jeunesse qui les fréquente, c'est d'y être portée à la débauche ; mais, *ce qu'on ne saurait trop déplorer*, elle y est encore, elle y est surtout instruite à *cette science impie et païenne* qui tend à corrompre misérablement les âmes les plus pures et les intelligences les plus généreuses." (1)

"Les hautes écoles mériteraient qu'on les détruisît du fond en comble; car jamais, depuis que le monde est monde, il n'y eut d'institutions plus diaboliques, plus infernales, etc., etc." (2)

Mais qu'était-ce donc que cette science impie et païenne qui scandalisait tant Luther et qui le faisait maudire et protester contre les universités qui l'enseignaient? C'était la philosophie en général, mais plus particulièrement la philosophie appli-

(1) Walch, XIX, 1430.
(2) Walch. XII, 45 et suivant.

quée aux études religieuses. Ce qu'il reprochait par-dessus tout aux hautes écoles, c'était qu'après avoir exalté démesurément les *lumières naturelles*, elles prétendissent les faire participer à l'intelligence des choses divines, faisant ainsi de la raison, l'intermédiaire entre la science et la foi. Le diable seul, selon lui, avait pu inspirer au prêtres romains et à toutes les écoles, ce principe détestable. Il s'en explique lui-même :

" Que si la révélation chrétienne repousse évidamment la chair et le sang (Matthieu, XVI, 17), disait-il, c'est-à-dire, la *raison humaine* et tout ce qui vient de l'homme, comme étant incapable de nous conduire à Jésus-Christ, il en résulte, sans doute, que tout cela (la culture de l'esprit), ne peut-être que mensonges et ténèbres. Et cependant les hautes écoles diaboliques, n'en font pas moins grand bruit de leurs *lumières naturelles*, et nous les prônent comme si elles étaient non-seulement utiles, mais même indispensables à la manifestation de la vérité chrétienne, de manière qu'il soit aujourd'hui manifestement établi que ces écoles sont une invention du diable (pauvre homme qui voyait le diable partout!) destinée à obscurcir le Christianisme. . . Elles enseignent que la lumière divine éclaire la lumière naturelle comme le soleil éclaire et fait ressortir les jours d'une belle peinture ; ce sont-là des idées païennes et non la doctrine de Jésus-Christ. C'est ainsi que les hautes écoles instruisent leurs docteurs et leurs prêtres. C'est le diable, (encore le diable) qui parle par leur bouche. Mais que la parole de Dieu vienne un jour à régner sur le monde, et elle ne tardera pas à réduire en poudre ces doctrines infernales etc., etc." (1)

Ainsi donc, protestation, anathème à toutes les écoles du moyen-âge, à toutes les universités catholiques, pour crime de *lumières !* Et cela par ce même Luther qu'on oppose à l'Eglise Catholique, comme ayant arraché le monde aux ténèbres, à l'ignorance, à l'obscurantisme du moyen-âge ! Dire après cela, que la lune n'exerce aucune influence sur les raisonnements de certains philosophes et de certains discoureurs.

Dans sa rage furibonde de protestations et d'anathèmes, Luther aurait voulu tuer, anéantir la pensée elle-même, tuer, anéantir la raison ! Il la prend souvent à partie, il lui adresse des injures, des malédictions, des anathèmes qui n'ont rien d'égal, ci ce n'est ce qu'il vomit contre l'Eglise Catholique

(1) Kirchenpostill, Walch, XI, 459.

et Romaine. Pour lui le principe fondamental, la vertu première de la foi consiste à fouler aux pieds la raison. Il appelle cette prouesse : "*étrangler la bête* (1), *laisser et lier l'âne au pied de la montagne*, comme le fit Abraham." Les vrais croyants, dit-il, "étouffent la raison, après lui avoir fait l'exhortation suivante : Ecoute, ma chère raison, tu n'es qu'une aveugle, une folle qui n'entend rien aux choses du ciel. Ne fais pas tant de façons ; mets fin à tout ce bruit, tais-toi, et ne t'avise point de vouloir juger la parole divine : le mieux que tu puisses faire, c'est de demeurer tranquille, de te soumettre et de croire. C'est ainsi, poursuit-il, que les vrais croyants vous bâillonnent la bête, à qui, sans cela, le monde entier ne parviendrait pas à imposer silence ; et cette *exécution* est l'œuvre le plus méritoire, le sacrifice le plus agréable que l'on puisse offrir au Seigneur." (2) Eh bien ! sensibles lecteurs, n'êtes vous pas aveuglés par tous ces flots de lumières ? Si donc la raison joue encore quelque rôle dans le monde et dans la foi, ce n'est point à Luther ni à son système religieux ou au Protestantisme, que doit être attribué ce bienfait.

Un jour, Luther se prit contre la raison, d'une rage cynique, lui, déjà si supérieur dans ce genre d'éloquence, et se surpassa. Son talent sut lui faire trouver le moyen de vomir, en trois ou quatre lignes, onze mots qui sont chacun une infamie contre la raison. Nous avons le texte sous nos yeux ; mais il échappe à la traduction a force d'ignominie. Après avoir chargé cette pauvre raison, comme une prostituée, des outrages les plus obscènes, il termine ce traitement en la jetant (pardon pour l'inconvenance) dans le lieu le plus sale de la maison, dans les l . . . . Nous citons le texte entier en allemand ; lise et comprenne qui pourra ce langage qui est la honte de toute les langues et que toutes les langues à leur tour reproduisent. Chaque mot commençant par une capitale est une infamie : "Des Teufels Braut, Ratio die schoene Metze, eine schaebige, aussaetzige Hure, hoechste Hure des Teufels, die man, auf dass sie haesslich werde, einen Dreck in's angesicht werfen solle, auf das heimliche Gemach solle sie sich trollen, die verfluchte Hure, mit ihrem Donkel, etc."

Cette débauche d'esprit de Luther n'est pas, comme on pourrait le croire, exhumée de ses Propos de Table, lorsque le vin et la bière échauffant son cerveau et gonflant son ventre

(1) Walch, VIII. 2043.
(2) Id ibid.

bâillonnaient sa tête, comme il appelait sa raison. Non, ce propos qui surpasse tous les mauvais propos, c'est dans un sermon (oh abomination!), que Luther l'a fait entendre. C'est dans son dernier sermon à Wittemberg, terminant par là le cours de ses prédications comme on termine une orgie des plus révoltantes. Et la victime de cette orgie, c'est la raison humaine, cette même raison qu'il avait émancipé, disait-il, et le Protestantisme après lui, de l'esclavage de l'Eglise Catholique. O justice de la vérité! que vous êtes bien la justice du Tout-Puissant! . . .

Mais, le plus monstrueux de ce système, c'est que cette même raison, ainsi foulée aux pieds, ainsi attachée comme un âne, n'est anéantie, bâillonnée que pour être ensuite mieux déchainée contre la foi elle-même. C'est elle qui, sous le nom de *foi*, reparaît, mais reparaît hébété, fanatisée, omnipotente. Luther anéantit et émancipe ainsi la raison: il anéantit sa lumière, lui crève les yeux et, après l'avoir ainsi rendue aveugle, il la constitue juge infaillible de toutes choses en matière de foi et d'interprétation biblique.

S'il avait voulu appeler à s'exercer dans le domaine de la foi la raison en possession de la lumière naturelle, aidée de la science et de la tradition, il n'aurait eu rien à innover, car c'est ce que l'Eglise avait toujours autorisé, demandé, provoqué même. Les gigantesques travaux de ses docteurs dont n'approchèrent jamais ceux du Protestantisme sont là pour nous servir de preuves. Mais, loin de s'associer à cette confiance libérale de l'Eglise envers la raison humaine, Luther la lui reprochait, on sait en quels terms et avec quelles révoltantes injures: "*le diable seule*, disait-il, *à pu inspirer aux prêtres romains la pensée de constituer la raison juge de la volonté et des œuvres divines.*"—"Aux yeux de la raison, disait-il encore, l'Ecriture Sainte n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu de mensonges, et la Sorbonne, cette mère de toutes les erreurs et de toutes les hérésies, professait un principe détestable en déclarant que ce qui est vrai en théologie doit aussi l'être nécessairement en philosophie." (1)

Que voulait donc proprement Luther? Il voulait interdire à la raison tout exercice quelconque dans le domaine de la foi, comme en étant tout-à-fait incapable. Mais il ne voulait le lui interdire que pour l'en affranchir, que pour l'émanciper de la

(1) Propos de Table. Walch, XXII. 84.—Ausleg. des Evangel. in Joh. Walch, VII. 1398, 2160.

science plus encore que de la foi, ou plutôt, que pour émanciper l'ignorance, la stupidité, le fanatisme, et leur donner les pouvoirs, les facultés qu'il refusait à la raison et à la foi, et des pouvoirs supérieurs, même l'omnipotence, l'infaillibilité.

Sans exagération aucune, tel est à la lettre et dans son essence le système de Luther, le système du Protestantisme.

Tous les écrits de ce réformateur, père du Protestantisme, se partagent en deux propositions qu'il faut lui laisser énoncer. —La première est celle-ci: "Il faut que nous réduisions notre intelligence et notre raison à n'être plus que ce qu'elles sont dans l'enfance; des facultés mortes ou latentes. A cette condition seulement nous aurons la foi, la foi à laquelle rien n'est plus contraire et hostile que la raison." (1)

La seconde proposition est celle-ci: "Vous savez que le Pape, les conciles, les docteurs et le monde entier sont soumis, ainsi que leurs doctrines, au chrétien le plus humble, même à l'enfant de sept ans, pourvu qu'il ait la foi, et sont tenus de respecter et d'admettre son jugement sur leurs lois et leurs doctrines." (2)

L'ignorance mise à la place de la science, l'imbécilité, la stupidité fanatisée et consacrée, la raison et la foi s'aveuglent réciproquement; ces deux grands flambeaux de toute foi et de toute science une fois éteints, que reste-t-il dans le monde? Le règne des ténèbres, le culte des ténèbres, règne sans soleil et sans la moindre étoile, culte qu'aucune lueur, quelque pâle qu'elle soit, ne vient plus éclairer désormais. C'est le sépulcre du Christianisme, de toute religion divine et des connaissances de l'esprit humain.

C'est ainsi que le fait, poudre de la démonstration, comme nous l'avons appelé, nous conduit au même résultat que nous avons prouvé par la théorie ou le raisonnement. La démonstration est donc exacte et mathématiquement précise. Disons-le donc bien hautement à la face du dix-neuvième siècle: Non, mille fois non, le Protestantisme, fils de Luther, n'est pas la lumière ni le protecteur des lumières!

Un troisième genre de preuves qui nous reste à présenter, c'est le fruit. Le fruit fait très-bien juger de l'arbre qui le porte. La terre qui reçut les premières semences du Protestantisme, et qui fut vouée à leur expérimentation, a-t-elle ga-

(1) Luther, l. c. Ed. de Bruns, p. 106.
(2) Wider die Klosterlegelûbde. Walch, XIX, 1902.—Kirchenpostill, Walch. XII. 452.

gné ou perdu en lumières, en connaissances de l'esprit humain ? Tel est le problème. Ce sont les témoignages et les témoignages protestants qui vont le résoudre.

Erasme qui était pour au moins une bonne moitié protestant, déplorait, dans les douze dernières années de sa vie, l'influence funeste du Protestantisme sur l'instruction, la littérature et la science. "Quand on professe, dit-il, comme a fait Luther, que toute science spéculative n'est qu'erreur et péché, et qu'on traite ouvertement et en toute occasion, avec Farell, toute espèce de connaissances humaines, de conceptions de l'enfer et du diable, comment voudrait-on que tels principes produisissent autre chose que le mépris des études et la prédominance des passions cupides et sensuelles?" (1)

"A peine, dit Urbain Régius, quelques personnes eurent-elles entendu que c'est immédiatement de Dieu même que le chrétien avait à recevoir ses lumières, qu'aussitôt le savoir fut partout regardé comme inutile, et tomba dès lors dans une déconsidération de plus en plus profonde. Depuis ce moment, *plus on est ignorant*, plus on se croit de titres pour prétendre aux dons du Saint-Esprit. Par suite de cette croyance stupide, on en est arrivé là, que des artisans, des paysans même ne craignent point de se charger d'emblée des fonctions de pasteur, disant à qui veut l'entendre, qu'un pasteur, qu'un prédicateur n'avaient que faire d'acquérir la science humaine, parcequ'il est établi que Dieu leur fait don de la science sans aucun effort de leur part." (2)

A Bâle et dans les contrées environnantes, Glaréanus fait ces observations: "Là aussi on professait que l'étude du latin et du grec est inutile au chrétien, nuisible même; là aussi on accusait auprès du peuple les professeurs de belles-lettres d'enseigner le paganisme et de favoriser les tendances païennes; et les choses allant de ce train, on nous changera bientôt la chrétienté en une autre Turquie." (3)

A Wittemberg, berceau du Protestantisme, des prédicateurs proclamèrent, en fidèles disciples de Luther, "que l'étude des sciences étaient inutile, pernicieuse même, qu'on ne sauraient mieux faire que de détruire les académies et les écoles; prédications dont le résultat fut de convertir la maison d'école en

(1) Epist. ad fratres Germaniæ inferioris colonicæ.
(2) Urb. Regii Formulæ quædam caute loquendi, Regiomonti.
(3) Pirkheimeri opp. édit. Goldstadt, p. 314,

une boutique de boulanger, et ses professeurs en fabricants de draps." (1) Ce qui est la juste expression du Protestantisme.

Les faits et les témoignages de ce genre affluent jusqu'à fatiguer le lecteur, dans toute l'histoire du développement intérieur de la Réforme ou du Protestantisme.

Le mépris des études rendit l'homme animal. Or un tel homme, dit saint Paul, ne comprend pas les choses de Dieu. Aussi les mœurs devinrent-elles brutales et sensuelles, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Elles réagissaient à leur tour contre le goût des études, de telle sorte que les sanctuaires de la science étaient transformés en de véritables arènes où les plus brutales passions luttaient d'excès. Les lamentations sur ces désordres égalaient celles qui se faisaient entendre sur l'ignorance et l'obscurcissement de l'esprit humain.

L'université de Wittemberg était traitée de "cloaque empesté : fœtidam cloacam diaboli, tellement dangereuse pour la jeunesse, qu'une mère de famille ferait mieux de poignarder son enfant que de l'envoyer y faire ses études." (2)—"Nous sommes menacés de retomber dans la barbarie, si non dans l'état sauvage, disait dans un discours, le recteur de cette université."

Les hommes capables et dévoués ne manquaient pas autrefois dans les universités de l'Allemagne, écrivait Sarcérius, en 1554, *aussi prospéraient-elles alors,* parce qu'elles étaient véritablement des maisons d'éducation et non comme *aujourd'hui, des foyers de débauche,* des écoles de dissolution." (3)—"La licence était montée à ce point que les habitants des villes redoutaient la violence des étudiants, et se seraient crus plus en sûreté dans les dangereuses forêts de la Bohême." (4)

Joignons enfin à l'ignorance et à la corruption les querelles théologiques entre tous ces docteurs dégénérés et amis fous de la dispute ; docteurs d'emblée qui, tous divisés entre eux dans leurs opinions, se croyaient tous également infaillibles. Ils en venaient à des querelles qui faisaient nécessairement péricliter les études pendant des années entières. Ces querelles étaient si opinâtres qu'elles excitaient à des rixes qu'il fallait quelquefois apaiser par le moyen du canon." (5) Tenons compte de

(1) Epist. de Tongavientibus Antistibus. Wittemb, 1744.
(2) V. Cod. Germ. (Ms. Bibl Mon) 1327, fol. 65, b.
(3) Sacerius Mittel.—Wege die richte u. wahre Religion, etc 1556, f. 12. b.
(4) Museulus, cité par Dollenger, la Réforme, etc., t. I, p. 487.
(5) Leutingeri. opp. p. 52. V. Dollenger, la Réforme, etc., t. I, p. 478.

tout cela et nous aurons une idée de ce que Gaspard Hoffmann appelait " *la Barbarie imminente,*" dans un ouvrage qu'il composa et qu'il publia sous ce titre. Comme tout cela devait éclairer l'esprit humain, faire briller la science, favoriser et procurer la liberté !

Le Protestantisme produisit deux autres fruits encore qui devinrent eux-mêmes deux causes de ruine pour les lumières, les sciences et les lettres. C'est d'abord *le mépris brutal* du peuple et des grands pour les hommes de religion et de science. C'est ensuite *l'absence de toute libéralité* en faveur des établissements d'instruction, la perte, en un mot, de ce respect et de ce haut intérêt pour les choses de l'intelligence, choses précieuses que l'Eglise catholique consacrait en les cultivant, en les favorisant de son divin patronage. " On ne saurait nier, dit un protestant, Petri, greffier de la ville de Mulhausen, que, dans ces derniers âges, grâce aux perfectionnements de l'imprimerie, nos pères n'aient pas eu parmi eux, un très-grand nombre de savants distingués, je ne dirai pas comparables, mais supérieurs même aux sages de l'ancienne Rome et de la Grèce ; qu'il n'était pas dans notre pays une petite ville, un coin de terre, pour ainsi dire, qui n'en possédât plusieurs. *On a, depuis, singulièrement perdu de l'estime qu'on avait alors partout pour ces nourrissons des muses ! Que dis-je? On les a tellement pris en dégoût, qu'on les montre au doigt, comme des monstruosités, et qu'il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne les poursuivent de leurs moqueries et de leurs injures. . . Ce mépris pour les* savants est aujourd'hui si général que les princes eux-mêmes les repoussent et leur préfèrent, pour les grands emplois, des hommes de guerre, ou des nobles élevés au milieu des folles dissipations du monde." (1)

Christophe Pélargus, professeur à Francfort, dans un discours sur la question de savoir " à quoi l'on pouvait attribuer la décadence de tant d'écoles *autrefois en si grande réputation dans l'Allemagne entière,*" ce qu'il explique *par la fin du monde;* ne peut s'empêcher pareillement de jeter un cri désolé " sur les écoles *autrefois* si célèbres, si florissantes, de la Silésie et de la Marche, et de demander si leur situation actuelle est comparable à celle où elles se trouvaient avant cet entraînement général vers le désordre et la ruine." Sans l'ancienne église,

(1) Jacob-Henri Petri, Der Stadt Mulhausen Geschichten, Mulh. 1838, b 494.

dit-il, les choses ne se passaient pas ainsi ; maîtres et élèves remplissaient alors leurs devoirs avec joie et avec zèle. *Aujourd'hui,* parmi cette nouvelle race de Cyclopes et de Vendales, les arts et les belles-lettres sont tombés plus bas qu'ils ne le furent jamais sous le sanciens barbares. Je suis étonné qu'avec le mépris, la haine qu'on montre ici partout pour les études, il y reste encore un seul vestige du séjour des Muses en Allemagne. Le peuple, et non pas seulement le peuple, mais ceux-là même qui doivent le bon exemple, traitent aujourd'hui les savants comme on faisait autrefois les bouffons et les jongleurs." (1)

Ce n'étaient pas seulement les arts, les belles-lettres et les sciences philosophiques et théologiques qui étaient tombées en discrédit et en abandon, sous l'influence du Protestantisme : les sciences physiques et mathématiques n'échappèrent pas plus que les autres à ce déluge d'ignorance, à cette invasion de ténèbres. C'est ce que déplorait Eusèbe Menii, professeur de Mathématiques à Wittemberg. "Je me trouve très-embarrassé, disait-il, toutes les fois que je compare la nonchalance de notre époque (1553) avec le zèle et l'ardeur que partout, dans le siècle précédent, on montrait pour l'étude. Les hommes, même les moins instruits, auraient alors rougi d'être étrangers aux mathématiques et à la physique, au lieu qu'à présent, ces sciences sont à ce point négligées que, sur toute la masse des étudiants, il est à peine quelques individus qui n'ignorent pas entièrement ce qui, autrefois, était familier aux enfants des écoles." (2)

"Grand Dieu! s'écriait une autre célébrité de l'époque, George Fabicius, que deviendront nos églises, que deviendront nos écoles, et que deviendra notre malheureux pays lui-même, si c'est ainsi qu'on bafoue ce qu'il y a de plus respectable au monde, la religion et la science?" (3)

Il faut nous borner. Mais ces lamentations sur la ruine des études, le mépris des sciences, l'obscurcissement des lumières, le retour à la barbarie sortaient de toutes les bouches encore savantes. Enfin les réclamations collectives, les rapport officiels, les édits des princes et des souverains viennent attester que la société protestante, en Allemagne, en Danemark, en Suède, etc., etc., menacée de s'éteindre et de se dissoudre dans les ténèbres de l'ignorance et les désordres de la bruta-

(1) Christ Pelorgé. Plciats oraionum sacrorum. Francfort, 1618. n. 2. b.
(2) Eusèbe Menii. Oratio. A.
(3) Schreberi. Vito Georg Fabricii, Lipsia. 1717, p. 298.

lité, finit par s'en émouvoir et par invoquer des mesures générales pour rappeler la lumière et la civilisation.

Les inspecteurs, chargés en 1573, de visiter les églises et les écoles de la Saxe, s'exprimaient ainsi dans leur rapport: "De tous les maux qui affligent notre société et menacent l'Eglise et l'Etat d'une décadance prochaine, le plus déplorable, peut-être, c'est le mauvais état des écoles inférieures dans les villes, et le défaut de zèle, de jour en jour plus marqué, des professeurs aussi bien que des élèves pour la religion et la science." (1)

Dans l'acte des privilèges accordés par l'électeur Philippe de Hesse à l'université de Marbourg, en 1529, on lit encore: "Considérant que les arts, les lettres, les sciences et les études libérales, en générale, sont tombées, *depuis quelque temps*, dans un grand discrédit auprès du peuple imbécile, et paraissent devoir décliner encore davantage; considérant que la malveillance du peuple pour les livres, pour les études et les savants eux-mêmes est si prononcée, que rien ne lui serait plus agréable que d'en voir débarrasser le monde; considérant que, si l'on ne se hâte d'opposer à cet état de choses un remède efficace, les études sont menacées prochainement d'une décadance totale, etc., etc. Nous, etc., etc. (2)

Dans le Brandebourg, le Protestantisme porta les mêmes fruits. L'électeur Philippe de Hesse recevait une pétition que lui adressaient les surintendants, le suppliant pour la seconde fois, disaient-ils, de vouloir bien prendre quelque bonne et chrétienne mesure, afin qu'on ne puisse point accuser l'autorité de n'avoir rien fait pour empêcher *l'entière ruine des études et le retour à la barbarie.*" Le Landgrave finit une ordonnance *contre les pasteurs* en les accusant d'être les premiers auteurs de cet état, en *décriant les sciences* et en poussant la jeunesse vers les professions manuelles." (3)

En Danemark, les écoles populaires des villes ainsi que les hautes écoles furent, pendant tout le seizième siècle, dans un complet état de décadance, ainsi que cela résulte d'une circulaire adressée par le Sénat dirigeant aux évêques protestants du royaume, en 1594, afin de leur recommander certaines mesures pour arrêter la ruine des études, *qu'on ne pouvait nier être imminente.*"

(1) Straband. Institio litterata, III. 322.
(2) Rommel. Philipp.
(3) Religionsakta. t. XI, n. 64, 65, R. B.

En Suède, nous trouvons ces deux lettres du roi à ses sujets, portant les dates de 1533 et 1540 : "Nous nous sommes convaincu et nous vous faisons savoir, y est-il dit, que les écoles, dans les villes de notre royaume, sont dans un déplorable état de décadance, à ce point que dans celles où il y avait *autrefois* trois cents étudiants, on n'en compte plus guère *aujourd'hui* qu'une cinquantaine. Il est même un grand nombre de paroisses où elles sont complètement désertes, ce qui ne peut manquer de causer un grand préjudice à ce royaume. . . . Préoccupé de ce danger nous avons déjà recommandé et nous vous recommandons de rechef avec instance de faire instruire vos enfants, et pour cela de leur faire fréquenter les écoles, si vous ne voulez point négliger vos plus chers intérêts, ceux de vos descendants et de tout ce royaume." (1)

Inutile de pousser plus loin cette enquête. Nous avons entendu le Protestantisme dans ses enseignements, dans ses théories, dans ses faits, dans ses lamentations sur la perte des lumières; la preuve est donc faite et bien faite. Il est donc aussi certain qu'il était paradoxal que ce même Protestantisme a eu pour premier résultat, en supposant même qu'il n'avait pas ce but l'abaissement de l'esprit humain, la proscription de son activité intellectuelle, la décadance et la ruine des arts, des lettres, des sciences et de toutes les études libérales, le règne de l'ignorance, le retour, en un mot, à la barbarie.

Mais ce mouvement en arrière accusé si hautement par tant de voix protestantes et qui allait jusqu'à effrayer les gouvernements, même protestants, dans quel siècle avait-il lieu chez les nations protestantes ? C'est dans le seizième siècle, dans ce siècle de progrès, d'explosion de lumières sur le monde catholique, dans ce siècle de Léon X, siècle de l'invention de l'imprimerie et des incroyables facilités qu'elle venait de créer pour les travaux de la science et sa propagation, pour la renaissance des lettres et leur culture, alors que l'émulation, l'entraînement, l'enchantement général de l'esprit humain le portaient de toutes parts vers des horizons nouveaux. C'est dans ce siècle où le monde catholique s'élançait ainsi dans les voies de la science et y marchait à grands pas, que le monde protestant se replongeait dans les ténèbres de l'ignorance la plus stupide. D'un côté le jour, de l'autre côté la nuit ; d'un côté l'essor, de l'autre le déclin ; d'un côté la civilisation, de l'autre la barbarie !

(1) Hist. Théolog., 1347, p. 226.—244 de Niedner.

Et l'on a osé dire, et l'on a fini par persuader à l'opinion de bien des hommes que le Protestantisme avait arraché le monde aux ténèbres, aux ténèbres du Catholicisme! Cela prouve une fois de plus que la passion et la prévention peuvent donner aux plus étranges énormités, aux fausseté les plus absurdes, le crédit de la vérité la plus éclatante. Que d'esprits aveugles il y a dans le monde pour le beau plaisir de voir tout à rebours, tout à l'envers!

L'esprit humain, a-t-on osé dire, était dans les chaînes, et le Protestantisme, par son Luther, est venu l'en retirer. Mais oui! l'esprit humain était dans les chaînes! Il y était parce que tout ce qui est créé est dépendant, et que tout ce qui est créé et déchu est plus dépendant encore. Mais qui pourra dire ce qu'il y avait de gênant sous cette dépendance et ces chaînes? N'était-ce pas des chaines de lumières qui contenaient l'esprit humain sans gêner ses mouvements, qui le déployaient même en dirigeant son essor vers les hautes régions de la science et de la vérité? Eh bien! ce sont ces chaînes que Luther est venu lui enlever pour lui imposer ces chaînes de ténèbres dans lesquelles nous avons vu toute l'Allemagne et les autres sociétés protestantes plongées et humiliées jusqu'aux lamentations, jusqu'au désespoir. Ces chaînes enlevées et brisées par Luther, ne sont-ce pas celles dont parle l'Esprit Saint si remarquablement applicables au Protestantisme et à son esprit de révolte, en opposition avec le Catholicisme et à son esprit de soumission? "Vos jugements sont grands, ô Seigneur, et vos paroles sont inénarrables en ce que les âmes indisciplinées se sont abusées elles-mêmes. Car alors que les méchants se flattaient de pouvoir l'emporter sur la nation sainte, ils ont été liés par des chaînes de ténèbres et de longue nuit. . . . . Tout le reste du monde était illuminé d'une limpide lumière et était *contenu sans être gêné* dans ses œuvres. Sur eux seuls une nuit pesante s'étendait, image des ténèbres qui leur étaient réservées, moins accablantes encore pour eux qu'ils ne l'étaient à eux-mêmes." (1)

Un des hommes qui s'étaient le plus roidis contre le torrent d'ignorance et d'indiscipline qui entraînait la civilisation de toute l'Allemagne, mourut à la peine, en 1578. Un autre savant professeur, Nathan Cythrœus, fit son oraison funèbre qui fut aussi celle de la science et des études protestantes. En

(1) Sap. chap. XVII, v. 1, 2, 19, 20.

recherchant la cause de leur extinction au sein du Protestantisme, il disait: "Je me suis arrêté, je l'avoue, à la pensée de ceux qui rapportent ce triste état de choses aux décrets de la Providence. Mais c'est évidemment une impiété qu'une supposition pareille, *ainsi que le montre d'ailleurs suffisamment la prospérité de quelques autres écoles, où toutes les bonnes pratiques qui assurent l'ordre et la discipline n'ont pas cessé d'être en vigueur.* Car, comment les colléges des *Jésuites*, comme on les appelle, malgré la distance qui les sépare les uns des autres, pourraient-ils se distinguer ainsi par le bon ordre et la discipline, le zèle de chacun à remplir ses devoirs, si le mauvais état de nos universités était réellement un effet de la volonté divine? Or pourquoi ne pourrions-nous pas, nous qui agissons à la vive lumière de l'Evangile, faire ce que font les *Jésuites* qui vivent encore dans les ténèbres? Nous ne pouvons nier que ce ne soit à vous-mêmes qu'il faut s'en prendre de tous les maux qui nous affligent. Car, qu'on veuille bien comparer ce qu'on fait aujourd'hui, avec le zèle, avec l'ardeur du bien dont étaient animés nos *anciens prédécesseurs*. Qui pourrait lire sans admiration les statuts où respire encore leur sagesse? Quelle prudence! quelle antique et noble droiture! quelle abnégation! quel dévouement à la chose publique! Ils ne s'imaginaient pas, ces hommes excellents, comme on fait aujourd'hui, que le devoir des professeurs ne consistait qu'à réglementer leurs élèves. Ce dont ils s'occupaient avant tout, c'était de se soumettre eux-mêmes à une loi, à une règle inflexible et sévère, et c'est alors seulement qu'ils travaillent à discipliner la jeunesse. Pour nous, au contraire, qui sommes bien autrement habiles, nous commençons par nous débarrasser nous-mêmes de joug que nous voulons ensuite imposer à nos élèves. Faut-il s'étonner, après cela, que la jeunesse ne se fasse remarquer que par sa licence, son abrutissement, son impiété, son dévergondage, qu'elle soit devenue complétement sourde aux avertissements du devoir, qu'elle n'ait plus aucun respect pour l'autorité, et qu'elle repousse avec dédain tout ce qui tend à mettre obstacle à la libre satisfaction de ses coupables désirs?" (1)

Telle est, disons-nous, l'oraison funèbre des lumières prononcée par une bouche protestante. Or on ne fait pas l'oraison funèbre d'un homme qui se porte bien. Les lumières de

(1) Memoria Philosophorum. Oratorum, etc., edit Rollius. I. p. 106, 115, 140.

l'esprit humain sont donc mortes et bien mortes, bien disparues de la terre des vivants du Protestantisme. Encore une fois, la cause est jugée et bien jugée ! Il faut décidément abandonner le préjugé qui faisait honneur au Protestantisme du mouvement intellectuel du seizième siècle. Ce préjugé, qui ne s'était formé, comme presque tous les préjugés historiques du dernier siècle, qu'à force de mensonges et de crédulité, tombe ridiculement et pauvrement devant tous ces témoignages exhumés de nos jours, par la science, du sein du Protestantisme qui les tenait ensevelis, et qui nous le montrent au vif et à nu tel qu'il est en réalité, systématiquement ennemi des lumières et de la raison, dépourvu de toutes les conditions morales et sociales indispensables au progrès de l'esprit humain, pas même stationnaire au point où le Catholicisme avait jusque-là porté les sociétés, et les ramenant à grands pas à la barbarie, à l'abrutissement, quand, sous l'influence du Catholicisme, le monde prenait son plus vigoureux essor vers les lumières, vers la civilisation.

Il demeure donc établi invinciblement que le Protestantisme n'a pas plus favorisé les lumières qu'il n'a favorisé la liberté de conscience, la tolérance religieuse.

CHAPITRE XVIII.

Si le Protestantisme a favorisé les bonnes-mœurs.

Lorsque le Protestantisme parut en Allemagne et ailleurs, le Catholicisme avait déjà enfanté une multitude de saints; il en a enfanté une multitude depuis, et il en enfantera toujours. C'est là la mission du vrai christianisme dans le monde. Eh bien! le Protestantisme, qui s'est donné pour parfectionner le Christianisme en le réformant, ne saurait en montrer un seul. Voilà ce que nous mettons en fait dès ce moment. Il y a dans le Protestantisme des âmes honnêtes, de belles âmes, des âmes chrétiennes, dignes d'estime et quelques fois dignes d'admiration, des âmes que la nature et la foi élèvent bien haut dans la beauté morale, nous sommes heureux de le reconnaître. Mais ces âmes sont bien moins protestantes que chrétiennes; elles n'arrivent jamais à ce qu'on appelle *la sainteté* proprement dite.

Cette vérité pèse comme un lourd fardeau sur nos frères séparés. Ils se récrient et ils nous disent: Vous préjugez mal du Protestantisme! Qu'en savez-vous, s'il a des saints ou s'il n'en a pas? Il ne canonise pas ses saints, il n'en fait pas éclat, cela est vrai; mais faut-il conclure pour cela qu'il n'en renferme, qu'il n'en possède aucun? Il ne peut pas nous les montrer, ils ne se montrent pas eux-mêmes, cela est vrai encore; mais c'est l'humilité même et, par conséquent, la profondeur et l'éminence de la sainteté qui les dérobe à nos regards. Dieu seul les connaît, et ils ne sont que plus grands devant lui pour être perdus aux yeux des hommes.

Nous conviendrons que l'humilité étant la condition essentielle de la sainteté, celle-ci doit se trouver cachée et, par conséquent, inconnue aux hommes. Cependant, il faut remarquer que les saints dans le Catholicisme sont aussi humbles, très-humbles incontestablement, et cependant ils sont connus, et d'autant plus connus qu'en eux s'accomplit à la lettre cette parole de Jésus-Christ: "Celui qui s'humilie sera exalté." Ainsi, quoi de plus humble qu'un saint François d'Assise, qu'un saint Dominique, qu'un saint Ignace, qu'un saint Bernard, qu'une sainte Thérèse, qu'une sainte Geneviève, qu'un saint Vincent Ferrier, qu'un saint Vincent de Paul, que tous nos

saints, en un mot? On peut appliquer à tous ce qu'un historien protestant a dit de l'un d'eux, *qu'ils auraient voulu réformer le monde sans que l'on sût qu'ils étaient au monde.*" (1) Et cependant, quoi de plus connu que tous nos saints? Ils sont connus, non parce que l'Eglise catholique, en les canonisant, les a fait connaître, mais ils sont connus par leurs vertus et leurs bonnes œuvres. Le jugement de l'Eglise, dans la canonisation des saints, est toujours précédé de celui des

Pour trouver l'énigme, il faut observer deux choses: Que si l'humilité est une condition de la sainteté, il y a une autre vertu qui lui est tout aussi essentielle, vertu d'autant plus éclatante que l'humilité qui lui sert de fondement est plus profonde; vertu, par conséquent, qui trahit toujours l'humilité et qui, en la trahissant, en prouve l'existence : cette seconde vertu est *la charité*, la charité qui est essentiellement active, opérante, bienfaisante, conquérante; vertu dont le propre est à la fois et d'impliquer beaucoup d'humilité, puisqu'on ne peut se donner et se dévouer qu'en se détachant de soi, qu'en ne tenant pas à soi, et de révéler cette humilité dans la même proportion, puisqu'on ne peut se dévouer, soulager les misères, fonder des œuvres, faire du bien, régénérer le monde sans que le monde le sache, sans qu'il en proclame le bienfait.

Le Protestantisme a bien eu des fondateurs et des apôtres : Luther, Zwingle, Henri VIII, Calvin, Elizabeth, etc., etc.; mais ont-ils été des saints? Le Protestantisme en propose-t-il la vie, le caractère et les mœurs en exemple à ses disciples? Non, assurément! Il rougit de ses pères, et ce dont il a le plus à souffrir, c'est qu'on parle de ses fondateurs, qu'on dévoile leur caractère, qu'on juge leurs actions, qu'on cite leurs écrits, qu'on exhume leurs mœurs. Le Catholicisme, cependant, fait tout cela de ses saints, et il le fait avec honneur, avec admiration d'un saint Louis, roi de France, d'un saint Bernard, d'un saint François, d'un saint Dominique, d'un saint Vincent de Paul, et de tous ses saints dont tout ce qu'il y a de plus caché dans la vie est précisément ce qu'il y a de plus admirable et de plus édifiant.

(1) Ranke. Hist. de la Papauté, t. I, p. 233.

Une preuve que le Protestantisme n'a pas en lui la sève qui fait germer et fleurir la sainteté, ce sont les moyens mécaniques et coercitifs auxquels il a été forcé de recourir quand il a voulu faire, non pas de la *sainteté* proprement dite, mais de la simple *convenance*. Ainsi Calvin, dans sa cité de Genève, fait défense à voix de trompette "de porter pourpoints, ni chaussures découpées, chaînes d'or ni d'argent, dorures en tête, coiffes d'or, brodures sur manchons, ni plus deux anneaux réservés aux époux le jour de leurs noces et le lendemain." — "D'où on proscrivait tout instrument de musique, toute chanson profane, tout jeu d'argent, les quilles, le tric-trac, les cartes, les tarots, les dés, etc., etc." —"Où on était envoyé en prison pour ne s'être point corrigé de ses manières hautes, quoique de ce repris plusieurs fois," (1) "et condamné à mort pour fait de *paillaidèse, adultère, blasphème* et dépitement de Dieu." (2)

Il en était de même chez les Puritains en Ecosse et aux Etats-Unis, dont le code bleu présente des articles comme ceux-ci: "Le jour du Seigneur, personne ne courra; ou ne se promènera pas dans son jardin ni ailleurs; personne ne voyagera, ne fera la cuisine, le lit, ne balayera la maison, ne se fera la barbe, etc., etc." — "Si quelqu'un a un fils rebelle, entêté et incorrigible d'âge compétent, ses parents naturels doivent mettre sur lui la main et l'emmener devant les magistrats, en prouvant qu'il est indompté, rebelle, qu'il ne cède ni à leur voix ni à leurs châtiments, mais qu'il vit dans plusieurs péchés notoires: alors *ce fils sera mis à mort!!!*"

Tel est le Protestantisme dans ses procédés pour sanctifier et moraliser les peuples. Que peuvent-ils produire autre chose que des hypocrites ou des hommes dont toute la vertu et la moralité ne consisteront qu'à éviter la corde, la guillotine ou l'échafaud?

Le Catholicisme s'y prend bien autrement: *Ama et fac quad vis:* aime et fais ce que tu veux, dit-il, et avec ce seul mot, il a produit des millions de saints, de beaux saints; et le Protestantisme, avec toutes ses lois pénales pour faire des saints, ne peut en montrer un seul. Donc le Protestantisme n'a pas de saints, lui que sa prétention de réformateur, de purificateur

---

(1) Magnin. Hist. de la Réforme à Genève, d. 408.
(2) Fragments historiques et biographiques, fév. et sept. 1560. Rozet. Hist. de Genève, t. XI, p. 253-258.

du Catholicisme obligeait d'en donner et de plus nombreux et de plus parfaits que ce même Catholicisme.

Comme il n'a pas de saints, il n'a pas non plus d'œuvres, de ces œuvres qui influent sur les mœurs, en les préservant, les réparant, les élevant, les purifiant ; œuvres qui opèrent la véritable civilisation. Le Catholicisme en a une multitude de ces œuvres ; aussi nombreuses, aussi diverses, aussi incessantes, aussi renouvelées et aussi actives que la dépravation et la misère de l'humanité déchue. Le Protestantisme, répétons-le, en est totalement dépourvu, et, dans cette indigence de saints, il doit emprunter le calendrier catholique, ce grand catalogue de saints, pour régler ses années, ses mois, ses semaines, ses jours.

Le Protestantisme voudrait-il nous opposer quelques exemples particuliers, quelques tentatives plus ou moins bien réussies ? Nous accordons tout, nous louons tout, nous applaudissons même de tout notre cœur à tout ce qui se fait de beau, de bien chez-lui. Le Christianisme qui le pénètre et le point d'honneur en sont les seules causes. Mais après la concession de tous ces cas particuliers, nous en appelons avec confiance, avec certitude même à la vue d'ensemble et à la comparaison générale du Catholicisme et du Protestantisme sur ce point, et nous mettons en thèse que le résultat de la comparaison est négatif pour le Protestantisme.

Plusieurs raisons le prouvent. Nous ne pouvons dans ce chapitre énoncer que les trois principales, mais aussi les moins susceptibles d'être contestées à cause de leur évidence.

D'abord le Protestantisme est marié, c'est pour cela qu'il est infécond. Le célibat religieux, en effet, est la grande, si non l'unique condition de la paternité et de la maternité des grandes œuvres de moralisation et de civilisation. Qu'on se figure saint Vincent de Paul marié ; aurait-il laissé ses propres enfants pour aller recueillir ceux des autres, et donner lui-même le premier cet exemple d'abandon dont il voulait sauver ces innocentes créatures ? Non, et cette idée répugne au bon sens non moins qu'au sens moral formé par le Christianisme. Saint Vincent de Paul n'a été le père et la providence des enfants délaissés par le crime, que parce que lui-même était sans famille. Ses entrailles qui, par son mariage, eussent été retrécie et resserrées à ses propres enfants, à sa seule famille, se sont élargies et étendues à l'humanité, et de ces même entrailles ainsi élargies sont sortis ces myriades d'anges

qu'on appelle à juste titre *ses filles*, les filles de saint Vincent de Paul, qui continuent et perpétuent sa fécondité par leur maternité virginale.

Qu'on se les figure mariées, elles aussi, toutes ces myriades de saintes religieuses vouées à l'enseignement de la jeunesse, au sein des malades dans les hopitaux, au pansement des blessures de nos soldats tombés sur les champs de bataille, même les plus lointains. Toutes ces œuvres, qu'on dirait faites et entretenues par des anges revêtus de forme humaine, y gagneront-elles beaucoup? Dites-nous alors, frères séparés, mais toujours nos frères, pourquoi avez-vous tardé jusqu'ici à y envoyer vos dames, vos épouses chéries, les mères des enfants que vous aimez comme d'autres vous-mêmes?

Cette vérité, le Protestantisme ne peut s'empêcher de la reconnaître. "C'est une grave erreur, dit un de ses plus éminents et ses plus respectables organes, dans un traité de dévotion, un manuel sur les devoirs du ministère pastoral, c'est une grave erreur de croire que la paroisse doive aller avant la famille. Pour le pasteur, comme pour tout autre homme, la famille est le premier intérêt. Si l'on ne veut pas admettre ceci, il est plus simple de ne pas se marier. Comment la charité qui s'inquiète des étrangers resterait-elle sans souci de ceux de la maison? Comment le pasteur ne serait-il pas d'abord pasteur de sa propres famille?" (1) "Il est des temps, dit-il encore, où le ministre célibataire rendrait à l'Eglise des services que le ministre marié ne peut pas lui rendre. (Ces temps et ces situations ne sont-ils pas continus comme le mal et la misère humaine?) Les hommes qui ont fait de très-grandes choses ont vécu dans le célibat." (2) (Le prêtre n'est-il pas appelé tous les jours et à toutes les heures du jour à faire de grandes choses?)

Donc, conclusion très-franche et très-claire: Etre marié; avoir ses affections et ses sollicitudes resserrées autour d'un foyer domestique, c'est fermer sa porte aux bonnes, aux grandes œuvres par lesquelles on agit sur la civilisation et sur les mœurs du genre humain.

La seconde raison pour laquelle le Protestantisme est infécond et impuissant en fait de bonnes, de grandes œuvres, c'est qu'il a éteint le foyer du dévouement et de la charité, le divin sacrement de l'Eucharistie. Un Dieu se donnant à nous,

(1) Vinet. Traité du Ministère pastoral, p. 191.
(2) Id ibid. p. 185.

se dévouant jusqu'à se faire notre nourriture, jusqu'à nous alimenter de sa chair et de son sang, jusqu'à nous assimiler, par ce moyen, sa divine charité, son divin dévouement, et en mettre le feu dans nos entrailles, quel exemple ! quel mobile ! quel principe d'héroïsme et de charité ! quelle sainte extravagance pour toutes les œuvres, les grandes entreprises de la charité ! Une âme à sauver à l'autre extrémité du monde ; une frêle et délicate existence, des multitudes affamées à nourrir avec quelques restes de pains ; des maladies contagieuses à soigner, à guérir, sans souci ni crainte de les contracter ; des maladies morales et mentales, hideuses et dangereuses, à traiter avec une candeur et une délicatesse exquises ; l'humanité tout entière à pourvoir ; le monde à embrasser et à régénérer, rien ne rebute, rien n'étonne, rien ne coûte, en fait de miracles de charité et de dévouement, à celui qui se nourrit, qui vit du grand mirale de la charité même, et qui reçoit tous les jours le Dieu tout-puissant.— Frères séparés, mais toujours nos frères, comment ne voyez-vous pas que, sans la croyance, sans la participation à ce grand miracle d'amour infini, le héros, le saint, le puissant en œuvres n'est plus qu'un pauvre homme, faible et chétif comme les autres hommes qui loin de pouvoir relever ses semblables, ne peut lui-même se soutenir ? Aussi, le célibat religieux n'est prudent que là où est l'Eucharistie, la présence réelle, et le Protestantisme, en faisant divorce avec l'hyménée eucharistique, a bien fait de permettre et de recommander le mariage à ses pasteurs. Mais en permettant et en recommandant le mariage, il a abdiqué toute grande action, toute grande œuvre civilisatrice et moralisatrice sur le genre humain.

En troisième lieu, le Protestantisme est infécond de bonnes, de grandes œuvres parce qu'il n'a pas la foi, cette foi *qui tranporte les montagnes*. Il n'a pas la foi dans son objet le plus vivifiant, le plus actif, le plus *opérant ;* la foi à cette charité infinie de Dieu, à cette charité, ce dévouement eucharistique dont nous venons de parler. Celui qui ne croit pas à la Cène, comment croirait-il à la croix ? Celui qui se scandalise du pain et du calice, comment croirait-il à la crèche ? Celui qui refuse de croire que Dieu a aimé les hommes jusqu'à les nourrir de sa vraie chair et de son vrai sang, est en voie de ne plus croire qu'il les ait aimés jusqu'à verser ce sang, livrer cette chair pour leur salut ; en voie de ne pas croire qu'il a pris cette chaire et ce sang dans le sein de la Vierge-Mère ; en

voie de ne rien croire, car tout ce qu'il croirait ne serait pas moins mystère, incroyable, dépassant à l'infini les conceptions de la seule raison humaine.

Mais surtout, la foi, dans le Protestantisme, n'a rien de collectif et d'immuable ; elle varie, elle change pour chaque individu. Or ces variations, ces divisions si flottantes dans les confessions de foi protestantes, enlèvent à la foi toute sa force d'ensemble, tout ce point d'appui réel, pour agir, pour enfanter les bonnes, les grandes œuvres de civilisation.

Le catholique agit non-seulement avec sa propre foi à lui, mais encore avec la foi de toute l'Eglise dans son universalité et dans sa perpétuité. Il agit avec la foi des martyrs de la primitive Eglise, avec la foi de ces martyrs qui expirent à cette heure, et pour cette même foi, aux extrémités du monde. Une communion, une association de foi dont la base couvre tous les lieux, plonge ses fondements dans tous les lieux et dans tous les siècles, et dont le sommet pénètre dans le ciel et dans l'éternité, quel mobile ! quelle force ! quelle assurance pour les bonnes, les grandes œuvres de civilisation !—Telle est la foi qui, dans chaque catholique, agit avec la force et la constance de tous. Une telle foi n'est-elle pas réellement invincible ?

Le protestant, au contraire, ne peut s'appuyer sur un seul protestant ; plus que cela, il ne peut pas faire fond sur lui-même ; sa foi n'est qu'une mobile et capricieuse fumée d'opinions individuelles susceptibles de variations, de tranformations nombreuses, contradictoires même du soir au lendemain. Or, une telle foi, quelles œuvres, quelles grandes œuvres pourrait-elle inspirer, entreprendre, favoriser, consommer ? Aucune, c'est évident !

Jusqu'ici nous avons raisonné comme si le Protestantisme était très-amoureux des bonnes, des grandes œuvres, et comme s'il avait du moins quelque velléité de les inspirer, de les protéger. Mais il n'en est rien. Cette foi telle quelle du Protestantisme, non-seulement ne peut enfanter de bonnes, de grandes œuvres, mais selon sa doctrine fondamentale, elle n'a pas besoin de s'inquiéter pour en produire aucune. Tout le Protestantisme, si divisé sur la vérité, est partout d'accord sur cette erreur : que l'homme est fatalement prédestiné au salut ou à la damnation, sans que ses œuvres, bonnes ou mauvaises, puissent changer sa destinée, et que la foi seule, sans les œuvres, malgré les œuvres, suffit pour la justification et le salut éternel. Voici ses propres paroles :

"L'Evangile ne nous demande pas nos œuvres pour notre justification: au contraire, il condamne ces œuvres." (1)—"Ceux qui se tourmentent pour faire des œuvres ne font qu'accumuler des obstacles sur leur route." (2)—"Car voilà précisément le propre de la religion chrétienne que l'homme est justifié, non parce qu'il fait des œuvres, mais parce qu'il s'assimile les œuvres qui sont hors de lui, à savoir la passion de Jésus-Christ." (3)—Qu'on ne se récrie pas en nous taxant d'exagération. Nous déclarons, et tous les protestants instruits le savent, que les citations que nous pourrions produire *ici* à l'appui de notre affirmation, seraient aussi nombreuses qu'effrayantes et qu'elles dépasseraient certainement l'impression que leur analyse peut en donner. Mais pour cela, il nous faudrait citer Luther *tout entier*.

Melanchton, disciple de Luther, n'a-t-il pas écrit des passages comme celui-ci: "Quoique tu fasses, que tu manges, que tu boives, que tu enseignes, que tu travailles de la main, je dis même, est-il évident que tu pèches dans ces actions, *n'aie aucun égard à tes œuvres;* considère les promesses de Dieu, et crois avec confiance que tu n'as plus de juge dans le ciel, mais un bon père, rempli pour toi du plus tendre amour." (4) Ce *qui*, en langage clair, signifie: *que tu sois voleur, adultère, parjure, homicide, n'importe; seulement n'oublie pas que Dieu est un excellent vieillard qui a su pardonner bien avant que tu susses pécher.*

Et Calvin n'enseigne-t-il pas que la foi justifiante est un don divin, *accordé à l'homme une fois pour toutes et à jamais inamissible*, de manière que les crimes les plus graves même, commis par l'homme une fois mis en état de grâce et de justice, ne peuvent plus l'arracher de cet état? Que l'homme est par-là assuré de demeurer toujours juste, toujours régénéré qu'il n'est pas seulement justifié, mais sauvé, sauvé à toujours, ou plutôt infailliblement prédestiné, quoi qu'il puisse faire, quelques péchés qu'il puisse commettre?" (5)

Et Bèze ne soutint-il pas contre Jacques Andrea, au colloque de Montbéliard, que les élus ne perdent ni le Saint-Esprit ni la foi, alors même qu'ils commettent des péchés contre conscience? (6

(1) Luther. Opp. Ed. Walch, III. 4.
(2) L. c. III, 356. 6.
(3) Comment. sur le Prophète Isaïe, chap. 52.
(4) Mélanchton. Sac. théol. p. 92, éd. Augs. 1821.
(5) Inst. lib. III, c. 2, n. 16 et 24.
(6) Acta collog. Montis Beligant. Tubingæ, 1587, p. 461-463.

Et dans un de leurs plus célèbres synodes, celui qui fut tenu à Dordrecht, les protestants ne disent-ils pas et ne font-ils profession de croire que "les vrais fidèles, par des péchés énormes, offensent Dieu, mais que dans ces tristes chutes, il ne leur ôte pas tout-à-fait son Saint-Esprit et ne les laisse pas tomber jusqu'à *déchoir de la grâce de l'adoption et de l'état de justification, et à être damnés?*" (1)

Et d'autres, pour s'exempter le trouble de produire aucune bonne, aucune grande œuvre, ne disent-ils pas que "Christ, fils de Dieu, a satisfait, par ses souffrances et par sa mort, pour tous les pécheurs, et qu'alors il suffit de croire d'être justifié par les mérites de Christ pour être en grâce avec lui?" (2)

Heureusement que le cœur de l'homme vaut encore mieux que son esprit, et qu'en vertu de ce sens moral que le Catholicisme a maintenu dans le monde, les protestants, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, valent mieux que le Protestantisme!

Mais en attendant que cette affreuse doctrine trouvât les cœurs assez dégénérés pour la traduire en application sociale, il faut reconnaître qu'elle les y prédisposait, ne serait-ce qu'en dispensant de produire de bonnes œuvres, ou même simplement en n'en prescrivant aucune.

Ainsi le Protestantisme, voyant son impuissance à réformer la société, a voulu ériger cette impuissance même en réforme, et réformer la doctrine, la religion sur les mœurs, au lieu de réformer les mœurs sur la doctrine, sur la religion.

Les faits que nous signalent les témoins protestants viennent à l'appui de notre démonstration et confirment ce jugement: que le Protestantisme éclata sur tous les points par un débordement de licence dans les mœurs.

Que le Protestantisme crie haut tant qu'il voudra, qu'il répète et qu'il prolonge ses clameurs jusqu'à en perdre haleine que l'Eglise Catholique n'était plus l'Eglise de Jésus-Christ lorsqu'il vint lui-même faire son apparition dans le monde, l'an 1517. Le Sauveur des hommes n'a-t-il pas été calomnié, accussé de manger avec les gens de mauvaise vie, de prêcher une doctrine contraire aux lois établies? Quelle institution est sans contradicteurs? Quel homme est sans ennemis? Dieu lui-même n'a-t-il pas des défauts aux yeux de bien des gens?

(1) Articles 4, 5, 6.
(2) Qu'on relise l'écrit de M. Duclos.

Qu'un besoin de réforme dans la discipline de l'Eglise se fît sentir à cette époque ; que les mœurs du clergé, participant toujours à quelque degré des mœurs générales de la société dont il fait partie, eussent dégénéré comme celle-ci jusqu'au scandale, cela ne prouve évidemment rien si ce n'est que l'œuvre de la civilisation et de la sanctification des hommes est une œuvre difficile, une œuvre qui marche lentement. Mais ce qui est bien digne de remarque, c'est que jamais il n'y eut plus de réclamations, plus de protestations contre ces mœurs qu'il en partait, à cette époque, du sein même de l'Eglise Catholique. Non ! Elle n'a pas laissé à ses ennemis le privilége exclusif de l'accuser ; elle s'est accusée elle-même la première, en attaquant les vices et les désordres de ses membres. Luther, en effet, n'a rien dit de plus fort contre l'Eglise, quand il ne l'a pas calomniée, que ce qui était répété par saint Vincent Ferrier, par saint Bernard, sainte Brigite et une foule d'autres saints illustres. C'est justement pour avoir tenu ce langage de réforme et de censure des mœurs, en l'appuyant de la sainteté de leur vie, que l'Eglise les a canonisés et réputés de *grands saints*. L'Eglise n'a donc pas tant d'horreur de la réforme et du perfectionnement que ses ennemis ont bien voulu le dire. Le cri de : La réforme dans l'Eglise et dans ses membres, s'il accuse l'Eglise, l'honore plus encore qu'il ne l'accuse, puisqu'il la montre impatiente du mal qu'elle éprouvait et le dominant par son zèle constant de réforme.

Tout le monde voulait donc une réforme. Or, comme il y eut deux sortes de réformateurs : les Bernard et les Luther, il y eut aussi deux espèces de réforme. La réforme des Bernard, le Catholicisme, qui, prenant les mœurs au point où elles étaient descendues, les fit remonter de la cupidité à la plus sublime abnégation, de l'incontinence à la pureté la plus virginale, de l'insubordination à l'obéissance la plus humble, de la violence la plus brutale à la douceur la plus humble et la plus charitable, de tous les relâchements, en un mot, à tous les renoncements, et de tous les vices à toutes les vertus les plus éminentes. Tel fut le magnifique spectacle que donna l'Eglise Catholique. On peut s'en convaincre en lisant les sages décrets du concile de Trente.

La réforme des Luther, le Protestantisme, qui, prenant les mœurs au même point de relâchement, leur lacha la bride au lieu de leur serrer le frein, et, pour que la loi ne fût plus violée, enleva, abrogea la loi ; qui réforma les mœurs en les dé-

chaînant, en précipitant le désordre, en le légitimant ; qui réforma, comme nous l'avons vu, la cupidité par le pillage des biens ecclésiastiques, l'incontinence du clergé et des couvents par le mariage des prêtres et des religieuses, l'insubordination et le relâchement de la hiérarchie par l'affranchissement et la révolte, l'affaiblissement de l'unité par la violente division des sectes, et l'affaiblissement de la foi par la liberté d'examen en matière de doctrine religieuse.

Tel fut, d'autre part, le spectacle donné par le Protestantisme : la rupture de tous les liens moraux.

Zwingle parlait pour tous les mauvais prêtres dont il faisait partie, lorsqu'il vint dire naïvement à l'évêque de Constance : " Votre Grandeur connaît combien malheureusement et péniblement est gardée la chasteté par le commun des prêtres. Nous demandons par conséquent (puisque nous savons par expérience que nous ne pouvons mener une vie chaste et pure, Dieu ne nous l'ayant pas accordé) qu'on ne nous refuse pas le mariage. Nous sentons avec saint Paul l'aiguillon de la chair en nous ; cela nous met en danger, etc., etc." C'est ainsi que le Protestantisme comprenait et opérait la réforme !

Dans cette voie, et avec un semblable mobile, où donc pouvait s'arrêter la licence ? Si l'incontinence dans le célibat ecclésiastique autorise le mariage, l'incontinence dans le mariage devait autoriser le divorce, et l'incontinence dans le divorce devait autoriser la polygamie. En toutes choses les mauvaises passions devaient ainsi se légitimer par leurs excès. En sorte qu'en suivant cette pente funeste, on devait aboutir à cette réforme complète annoncée par Fournier : " Il n'est pas vrai que Dieu a créé la plus belle des passions pour la réprimer, comprimer, opprimer au gré des législateurs, des moralistes et des pachas : Dieu a créé l'homme pour des mœurs phanérogames." (1)

C'est le Protestantisme qui a introduit dans la chrétienté le divorce. Avant lui le Christianisme ne le connaissait pas, les chrétiens ne le pratiquaient pas. Or il n'est pas difficile de voir que le divorce, en portant atteinte à l'unité du nœud conjugal, dissout la famille, fait naître les dégoûts et les discordes domestiques par l'appât du changement et de la rupture, fomente et favorise l'adultère par l'espoir de sa légitimation, trouble, corrompt et dessèche la plus vive source de

(1) Traité de l'association, p. 393.

la civilisation parmi les peuples, la civilisation du père et de la mère à l'égard de leur jeune famille.

Qu'on suive l'histoire de l'Eglise Catholique, on verra que cent fois elle a essuyé toute la furie des brutales passions plutôt que de céder en rien sur ce point et sur un autre plus secret, mais non moins attentatoire à la sainteté du mariage. Grâce à Dieu et grâce aux promesses que lui a faites son Divin fondateur, l'Eglise a fini par avoir le dessus dans cette lutte suprême. Sans les triomphes du Catholicisme sur ce point, la civilisation eût avorté dans la barbarie. Mais si l'Eglise a vaincu, c'est parce qu'elle a donné elle-même la première l'exemple, dans la personne de ses ministres, de la continence absolue et de la chasteté même. Oui ! par cet exemple elle a sauvé le principe de la chasteté dans diverses applications secondaires et inférieures. Et voici comment : La chasteté dans le célibat ecclésiastique inspire le droit de commander la chasteté dans le célibat laïque non moins que dans le mariage, qui est aussi un célibat relativement à toute autre femme que la femme légitime, et relativement à celle-ci dans certains cas.

Nous avons vu par quelles criminelles infamies la faculté du divorce fut introduite par Henri VIII dans l'Ile des Saints, et que ce fut là, avec le pillage des biens ecclésiastiques, la double brèche par laquelle le Protestantisme fit invasion en Angleterre. Eh bien ! quels grands intérêts l'Eglise Catholique n'avait-elle pas à ménager Henri VIII ? Elle venait de perdre l'Allemagne ; tout le nord de l'Europe menaçait de lui échapper, et l'Angleterre l'abandonnait pour des siècles si, pour retenir l'Angleterre, l'Eglise ne prononçait un mot, un seul mot, un oui, apposé au pied de l'acte de divorce entre le roi Henri VIII et Marguerite d'Aragon. Et ce mot, ce oui encore pouvait être enveloppé du spécieux prétexte de la nullité du mariage. Que fait-elle cependant ? Entre-t-elle dans tous ces calculs d'une politique moins habile et moins sainte que la sienne ? Non ! Et le *non possumus*—nous ne pouvons pas, ou le *non licet*—ce n'est pas permis, comme on voudra, se fait entendre. Par cet héroïque refus, l'Eglise sauve le premier principe de la civilisation moderne : l'indissolubilité du mariage !

Ajoutons encore, pour l'honneur du Catholicisme, que le plus grand homme autant que le plus pur et le plus aimable de toute l'Angleterre en ce temps-là, qui réunissait les qualités d'homme d'Etat à celles du savant, du littérateur et du chré-

tien, Thomas Morus, paya de sa tête, comme saint Jean-Baptiste, ce *non licet* qu'il eut le glorieux courage d'adresser au nouvel Hérode. C'est souvent à ce prix que se défendent les principes civilisateurs et chrétiens.

Nous avons vu encore jusqu'où Henri VIII poussa la licence dont le Protestantisme lui avait ouvert et aplani le chemin. Après avoir répudié Catherine d'Aragon afin de satisfaire sa passion pour Anne Boleyn, il fit décapiter celle-ci, quatre ans après, sous prétexte d'adultère, et épousa successivement Jeanne Seymour, qui mourut en couches ; Anne de Clèves, qu'il répudia pour sa laideur ; Catherine Howard, qu'il mit à mort pour le même motif et sous les mêmes prétextes qu'Anne Boleyn, et enfin Catherine Parr, qu'il n'eut pas le temps de faire mourir. Il faut faire reculer la civilisation et les mœurs à la plus sale décrépitude du paganisme, aux monstruosités sanguinaires et féroces d'un Caligula, d'un Tibère et d'un Néron, pour trouver quelque chose qui approche du début du Protestantisme dans cette île où le Catholicisme était naguère si florissant.

En vain voudrait-on opposer à la conduite d'Henri VIII la conduite de certains souverains catholiques. La mauvaise conduite de ceux-ci a toujours été condamnée par l'Eglise, qui n'a cessé de maintenir sur leur tête, avec un courage comme celui qu'on vient de voir, la règle inflexible des mœurs chrétiennes.

Le Protestantisme, au contraire, a légitimé, sanctionné la conduite d'Henri VIII. Plus que cela encore, Henri VIII a été un réformateur, un père du Protestantisme qui s'est appliqué le bénéfice du Protestantisme en le faisant à sa propre guise et suivant que le lui dictaient ses passions infâmes. C'est là un point important qu'il faut bien remarquer.

Le Protestantisme, en suivant son principe déjà posé, que l'incontinence dans le célibat religieux autorise l'incontinence dans le mariage, et que l'incontinence dans le mariage autorise le divorce, devait aller jusqu'à admettre que l'incontinence dans le divorce autorise la polygamie.

La secte protestante des Anabaptistes, qu'on se le rappelle, professa hautement, en effet, et pratiqua indéfiniment la polygamie. Jean de Loyde n'avait pas moins de vingt femmes, nous a dit un témoin non suspect, et les Quakers trouvent cette morale parfaitement de leur goût, encore de nos jours, sur les bords du lac Salé. Extravagante folie ! diront les pro-

testants! Elle ne peut être mise sans injustice sur le compte du Protestantisme. Nous allons le voir.

Lorsque le landgrave Philippe de Hesse, le plus zélé et le plus puissant défenseur du Protestantisme, s'adressait à la nouvelle Eglise pour obtenir d'avoir une femme de rechange, que lui répondirent les trois patriarches, Luther, Bucer, Mélanchton? Après avoir examiné le cas, ils autorisèrent ce double mariage, afin, porte le décret, signé par les trois éminents théologiens hessois et de six autres auteurs de distinction, de pourvoir au salut de son âme, ainsi qu'à la gloire de Dieu.

Cette approbation donnée à la bigamie du landgrave n'était point un décret arraché par violence ou par surprise. Elle était érigée en doctrine, prêchée dans les chaires, enseignée dans les écrits. Bucer, dans une apologie de la polygamie, n'a pas honte d'écrire ces horreurs: "Il est évident qu'il existe des hommes tellement constitués, que la bigamie est pour eux non-seulement une mesure de prudence, mais encore une nécessité, le seul moyen d'éviter le péché..... Les Ecritures Saintes ne contiennent rien d'assez précis à cet égard, pour qu'on puisse y baser l'interdiction absolue du double mariage, et il ne manque pas d'ailleurs d'exemples d'empereurs et de rois qui non-seulement ont eu plusieurs femmes, mais y ont encore ajouté des concubines, avant que la tyrannie papale se fût avisée de se mêler de la conduite de nos princes." (1)

Luther, dans son commentaire sur la Genèse, enseigne très-librement la doctrine de la polygamie. Il en est de même dans sa lettre du 13 janvier 1523 à Georges Bruch, chevalier du duc de Saxe-Weimar, qui, mécontent de sa femme, désirait de lui en adjoindre une autre. "Il m'est impossible, en vertu de l'Ecriture Sainte, dit-il, de défendre à qui que ce soit de prendre plusieurs femmes en même temps; mais je ne voudrais pas être le premier à introduire cette *louable* coutume chez les chrétiens." (2)

De nos jours encore et tout dominé par le sens moral dont le Catholicisme a pris sur lui l'empire, le Protestantisme exhale la même corruption par la bouche d'un de ses docteurs. "La monagamie, dit-il, et la défense des conjonctions extra-

(1) Cité par Dollenger. La Réforme, son dévelop., etc., t. XI, p. 40.
(2) No. 572, t. II, p. 459.

matrimoniales, sont un reste de monachisme, et cette morale repose sur une foi aveugle." (1)

Un évêque anglican ne craint pas de renverser la barrière du mariage et de déclarer que "une jouissance sensuelle, hors du mariage, si elle est modérée, n'est pas plus immorale que dans le mariage; et s'il faut l'éviter, c'est qu'elle choque les usages reçus et que, souvent, elle entraîne la perte de l'honneur et de la santé." (2)

Enfin la promiscuité la plus brutale aurait été prêchée par Luther. Voici la lettre que lui écrivait, en 1526, le pieux duc Georges de Saxe: "A quelle époque, dit-il, Wittemberg a-t-il été peuplé d'autant de moines défroqués et de religieuses mondaines? A quelle époque les femmes ont-elles été enlevées à leurs maris pour être données à d'autres, ce que ton Evangile permet? A quelle époque a-t-on commis autant d'adultères que depuis que tu as osé écrire: "Quand une femme ne peut être fécondée par son mari, il faut qu'elle en aille trouver un autre pour qu'il lui fasse des enfants que le mari est tenu de nourrir; et le mari pourra en faire de même en pareil cas?" (3)

Ainsi, comme on le voit, le Protestantisme sembla n'avoir d'autre objet que de faire un crime de la chasteté et de la continence, et de tout permettre, de tout encourager, excepté la vertu. Tous les écrits de Luther et des autres réformateurs sont une excitation continuelle à l'affranchissement de la chair et à la libre satisfaction des sens. Après avoir poursuivi de leurs anathèmes la continence dans le célibat, ils ne lui permettent pas de se réfugier dans le mariage. Le mariage, cette sainte union, n'est telle pour eux qu'en tant qu'elle permet, et non en tant qu'elle défend, qu'elle retient. On les voit tour à tour l'exalter ou la bafouer, suivant l'un ou l'autre de ces deux caractères. Il n'est, en quelque sorte, pour eux que la porte du dérèglement et du libertinage.

Qu'on réfléchisse un instant pour se figurer ce que dûrent devenir les pays protestants sous l'influence d'une telle doctrine, avec les enseignements d'une telle religion. Les brutes de nos champs connaissent au moins et observent les lois de la nature; mais l'homme dominé par la luxure, s'il n'est con-

---

(1) Cité par Henke. Magas. IIme partie, Nos. 1, 2, 3.
(2) Canabich. Critique de la morale chrétienne, p. 185.
(3) Surius. Comment., p. 150, rapporté aussi par Sleiden et autres.

tenu par la religion, ne s'arrête que lorsqu'il n'a plus le souffle dans le corps.

Que serait donc devenue la civilisation que l'Eglise Catholique, avec tant d'efforts, avait tirée de la barbarie germanique, si cette même Eglise n'avait pas opposé sa réforme à celle de Luther et, par des prodiges de sainteté, combattu des prodiges de licence et d'infamie ?

Nous n'avons montré jusqu'à présent cette licence, cette infamie que dans la doctrine et les écrits du Protestantisme. Mais on doit se demander maintenant si elles se sont également produites dans les faits et dans les mœurs. Logiquement, on le conçoit, cela a dû être, et on est étonné d'autant plus si cela n'a pas été. Cet étonnement et ce doute ne sont que l'effet de l'ignorance historique des mœurs réelles enfantées par le Protestantisme, car ces mœurs ont été tout ce qu'on peut conclure des doctrines. Jamais le fait n'a si bien répondu à l'idée ; jamais les fruits n'ont accusé la semence d'une manière plus frappante. Quelque pénible et douloureuse que soit la révélation d'une vérité si considérable et si ignorée, à ceux auxquels nous l'opposons, il faut la montrer et faire des vœux pour que cette douleur puisse leur être salutaire. Nous n'exagérons rien, nous n'inventons rien ; les faits se montrent d'eux-mêmes, et toute l'horreur qu'ils inspirent nous est manifestée par des témoignages tous exclusivement sortis du sein du Protestantisme.

Le premier fait par lequel le Protestantisme se signala fut la profusion de l'Evangile et des mots les plus consacrés. L'Evangile fut mis partout, excepté dans le cœur, et cette prostitution de la parole sainte fut le trait caractéristique de sa proscription intérieure. "On lit maintenant en tout lieu l'Evangile. Le plus sale artisan, les femmes et les enfants en disputent à qui mieux mieux. On en fait une ostentation sans pareille ; on l'imprime sur les métaux, sur les tapis qu'on foule aux pieds et sur les étoffes qui servent à nous vêtir. Il n'est pas une muraille, pas une porte où ne se trouve la parole de Dieu ; au vrai, il n'est ni cru, ni pratiqué." (1) L'auteur de la réflexion est George Wizel, esprit distingué qui se laissa entraîner dans la Réforme, et qui s'en détacha sans cependant revenir au Catholicisme.

Erasme faisait la même remarque. "Tous, disait-il, ont

(1) L., c. f. 260, b.

invariablement à la bouche les mots sacramentels que voici : *Evangile, Parole Sainte, Dieu, Foi, Charité, Esprit Saint,* et cependant je les vois la plupart se conduire de telle sorte que je ne saurais douter qu'ils ne soient possédés du démon." (1)

La certitude du salut sans bonnes œuvres et même malgré les œuvres les plus détestables, disait Wizel, est devenue, depuis la Réforme, comme le pivot de tout le système et le devient chaque jour de plus en plus. D'où il tirait cette accusation terrible qu'il adressait à ses corréligionnaires : "Voilà ce que vous avez obtenu par votre enseignement consolateur. Vous avez jeté les âmes dans *la torpeur* ; vous avez détruit la conscience. Que dites-vous de la conscience ? s'écrient-ils. Ne sommes-nous pas tous pécheurs ? (2)....Quoi ! se dit-on encore, que dites-vous du péché ? Le Christ ne l'a-t-il pas effacé de son sang sur la croix ? Le Christ a de bonnes épaules ; il se chargera bien encore du mal que je puis faire ; je n'ai point à m'en occuper ; le règne du Christ, c'est de pardonner les péchés, comme le nôtre c'est d'en commettre." (3) Quelle infernale abomination ! Et cette infâme doctrine était si hautement prêchée et si publiquement avouée, qu'on la mettait en images, où Jésus-Christ était représenté portant de grands sacs remplis de péchés." (4)

"Ainsi, tandis qu'on brûlait et qu'on brisait en tous lieux les naïfs chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture catholiques qui élevaient les âmes et les portaient à la piété, on substituait à cette *idolâtrie* de grossières et sales images de Turcs et de païens, de sultanes et de pachas, de douses et de peintures lascives." Tel était le commentaire du *pur évangile,* dont le texte était mêlé partout à ces profanes représentations.

De là devait sortir ce que nous montrent les contemporains les moins suspects : "Désirez-vous voir réunie dans un même lieu, dit Belzius, restée fidèle au Protestantisme par reconnaissance d'un divorce qu'il lui avait permis, toute une population d'hommes sauvages et impies chez lesquels toutes les espèces d'iniquités sont de pratique journalière et, pour ainsi dire, à la mode ? Allez dans celles de nos villes luthériennes où se trouvent les prédicateurs les plus estimés, et où le saint Evangile est prêché avec le plus de zèle ; c'est là que vous la

(1) Erasmi Epp. l. c. p. 596.
(2) Confut. Calumn. Resp. Youx, E. b. E. 3. a.
(3) L. c. J. b. 2. a.
(4) Von der Busse, etc. 1534. E. 2. b. E. 4. a.

trouverez... Les plus horribles péchés ont inondé la société tout entière, et, tel qu'un immense déluge, s'élèvent jusqu'aux nues et obscurcissent le ciel" (1)

Un des plus fougueux champions de Luther disait pareillement: "Tous, nous nous plaignons que la malice et la corruption aient atteint leurs dernières limites, et reconnaissons que le soleil et la terre ne sauraient davantage, l'un éclairer, et l'autre supporter un tel état de choses. Et moi aussi, je m'associe à cette plainte générale, moi aussi je suis persuadé que l'enfer n'a plus d'autres vices à ajouter à tous ceux qui ont envahi le monde, et que, conséquemment, le temps où nous vivons est le plus dangereux, le plus corrompu qui ait jamais été et qui puisse jamais être." (2)

Cinq ans plus tard, en 1561, le flot de la corruption montant toujours, Muskulus revient sur cette lamentation, et déclare ce qui suit: "Nous en sommes arrivés là, qu'il n'est personne, parmi nous, qui ne professe hautement que jamais, depuis que le monde est monde, la jeunesse n'a été plus corrompue et qu'il n'est même guère possible qu'elle le devienne davantage. Que si le monde devait durer pendant quelque temps encore, et si nos enfants, déjà comme noyés dans les désordres et la corruption, devaient également, un jour, avoir des descendants qui l'emportassent sur eux en et vices en malices, il faudrait donc que les hommes se transformassent en de vrais démons; car vraiment, je ne comprends pas qu'en conservant le caractère humain, ils puissent devenir pires que nous sommes." (3)

Christophe Fischer, qui maudissait le Pape et qui l'appelait l'architueur des âmes, joint sa voix à ce concert lamentable, et dit: "Nous ne pouvons nier que la corruption n'ait atteint ses dernières limites, que toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes ne nous aient envahis et inondés comme un nouveau déluge, à ce point qu'un grand nombre de personnes ne savent même plus discerner le vice de la vertu, ni l'honneur du déshonneur." (4)

Un autre, Pierre Arbiter, qui se cramponne également à la doctrine protestante, malgré les fruits qu'il lui reconnaît porter, ne craint pas d'abandonner pour elle au Catholicisme toutes les vertus dont il ne faut, dit-il, faire aucun cas. Il importe

(1) Belzius, Von Jammer re menschel. Lobens Kurzer Unterricht aus dem 90 psalm; Leipzig, 1575. c. 6. D. G.
(2) A Muskulus, Von Gotteslastern. a. O. 1556. B. 3; c. 2. F. 2.
(3) Muskulus. Von der Teufelz im theatr. diabol. f. 160.
(4) Christ Fischer. Christl. und unfaeltige etc. Schr alk 1972. G. g.

donc de recueillir ce témoignage qui dévoile parfaitement l'esprit du Protestantisme. " A quoi faut-il attribuer, dit-il, que certaines personnes demeurent attachées au Papisme, et que d'autres y retournent après y avoir renoncé, si ce n'est à ce que l'esprit de ténèbres les a si bien frappées d'aveuglement, que, soit chez nous, soit chez elles, elles estiment comme rien ce qu'elles devraient considérer comme la chose principale, et attachent, au contraire, une très-grande importance à ce qui n'en a presque aucune ? Car qu'est-ce que tout le bien du monde, qu'est-ce que la perfection, la sagesse, l'autorité, l'ordre et la concorde, et quelques autres vertus que nous admirons chez les Papistes, alors que la doctrine est mauvaise et que, pour le salut, la doctrine est la seule chose indispensable ? Veut-on me permettre ici de donner mon avis ? Que, pour juger entre l'Eglise papiste et la nôtre, on fasse attention à la doctrine et non point aux apparences. " (1)

Etrange aveuglement ! Hébété fanatisme ! Le Protestantisme avait eu pour prétexte, pour cause si l'on veut, le relâchement survenu dans les mœurs catholiques ; sa prétention était la réforme, l'épuration de ces mœurs relâchées ; son effet immédiat fut une corruption effroyable, auprès de laquelle les mœurs catholiques, toutes relâchées qu'elles étaient, paraissaient cependant *la perfection, la sagesse, l'ordre, la concorde, l'autorité*, la réunion des plus admirables vertus. Malgré cela, plutôt que de reconnaître qu'on a fait fausse route et de revenir à cette école de sagesse, on nie la valeur de la sagesse, la valeur de la vertu, de l'ordre, de la perfection, des mœurs chrétiennes, de ces mœurs, en un mot, pour lesquelles on a tant protesté, tant crié réforme ! réforme ! Le Protestantisme prend son parti de cette dissolution, de cet abrutissement qui dépasse et laisse en arrière celui de nos brutes ; il ose encore aspirer au titre de réformateur ! Peut-on imaginer un plus effrayant et plus complet renversement de la raison ? Oui ! beau réformateur qu'une doctrine dont le propre est le mépris des bonnes œuvres, la profession de leur inutilité, l'affranchissement des passions, la destruction de la conscience, une doctrine enfin qui se console de ses horribles conséquences sur le genre humain par amour pour la doctrine qui les a produites, et par la confiance que cette doctrine est la plus agréable à Dieu et la plus salutaire

(2) Arbiter, Die Christl. Busslehre mit der papist. Magdeb., F. 2, 3.

aux hommes. C'est bien le chef-d'œuvre du fanatisme, et nul autre que le génie du mal n'a pu l'inspirer à ses auteurs !

Des témoignages généraux sur les horribles désordres enfantés par le Protestantisme, passons à quelques détails particuliers de cette corruption. Ce sera mettre, en quelque sorte, le doigt dans la plaie. Mais que les protestants qui lisent ces pages ne nous attribuent aucune intention de les humilier. Dieu nous est témoin que notre désir est plus noble, plus charitable, plus chrétien. Nous l'avons dit déjà et nous le répétons : les protestants sont tellement meilleurs que leur doctrine, que c'est en quelque façon les honorer que de faire le contraste entre la noblesse de leur caractère et l'infamie de leur berceau. Ils sont hommes, ils sont nos frères, et à ces titres nous les estimons, nous les aimons ; le Protestantisme est une erreur, nous cherchons à la détruire, et c'est la charité pour les hommes qui nous fait agir.

Ce rapport générateur entre la doctrine protestante et la corruption qu'elle établit et sanctionna est une des choses les mieux prouvées. Il est attesté par une multitude de témoins sortis du sein du Protestantisme, dont nous ne pouvons que donner ici un très-petit nombre. Mais tous, ils confirment à l'envie ce que déclare Jacob Andrew qui, par ses nombreux voyages et ses fonctions d'inspecteur, avait été à même de faire des observations très-multipliées. Il les consigna, vers 1567, dans un écrit où il nous apprend "qu'à mesure *qu'on avait prêché la doctrine nouvelle,* on avait vu s'évanouir les anciennes vertus et se répandre dans le monde une foule de nouveaux vices." (1)

"Afin que le monde entier sache qu'ils ne sont point papistes, continue-t-il, et qu'ils ne mettent point leur confiance dans les bonnes œuvres, nos luthériens ont soin de n'en faire aucune. Au lieu donc de jeûner, ils boivent et mangent nuit et jour ; au lieu de soulager les pauvres, ils achèvent de les spolier ; au lieu de prier, ils blasphèment et déshonorent Jésus-Christ comme les Turcs mêmes n'oseraient le faire : et enfin, au lieu de l'humilité chrétienne, c'est l'orgueil et l'amour du faste qu'ils ont dans le cœur. Telles sont les mœurs de nos évangéliques." (2)

Un homme des plus beaux caractères, qui se laissa d'abord

(1) Evinnerung nach dem Lauf der Planeten gestellt, Tubingen, 1568. p. 140, 55.
(2) Id. ibid.

entraîner par le Protestantisme et qui recula devant ses résultats, savant, orateur, guerrier, politique, et qui, à tous ces titres, avait mérité dans toute l'Allemagne le surnom de Xénophon, Wilibald Pirkeimer présentait encore sous ces deux grands traits la dépravation du Protestantisme : " L'instruction que les gens du peuple reçoivent de cet Evangile est de telle nature qu'ils ne s'occupent plus guère que d'une chose, du partage général des biens et des fortunes ; et, de fait, si n'était la vigilance des magistrats et la crainte du châtiment, on verrait bientôt s'organiser un vaste pillage, comme cela s'est déjà vu. — Mais que diriez-vous donc si vous saviez ce qui se passe en fait de mariages ? Si n'étaient les lois et les exécuteurs des hautes œuvres, nous en serions bientôt, quant aux femmes, à la république de Platon, en pleine promiscuité." (1)

Ce témoignage n'a rien d'excessif si l'on se rappelle que Luther avait prêché, avec un cynisme qui confond, que l'instinct sexuel est dans l'homme une force absolument insurmontable ; que, non-seulement c'est être agréable à Dieu que d'obéir à cet instinct, mais que c'est exciter sa colère que de lui résister ; tellement que si, par malheur, un homme avait attendu jusqu'à la mort sans remplir ce devoir, c'était pour lui une obligation étroite de prendre au moins la résolution de se marier avant de rendre le dernier soupir. Qu'on juge si la démoralisation dût être grande après que le peuple eût sucé cette doctrine comme le lait du pur Christianisme !

Mais voyons au plus tôt. Le veuvage a de saintes convenances que même les païens n'ignoraient pas complètement. Eh bien ! elles disparurent au souffle du Protestantisme. "Sous ce règne de l'Evangile, écrivait Wizel, il se voit des hommes et des femmes qui, le jour même de la mort de leur époux, s'occupent déjà de lui donner un successeur. Il en est qui semblent croire de bonne foi qu'il est dans l'esprit de l'Evangile qu'on ne soit pas un instant sans femme, et qui craindraient de pécher en restant quelques mois seulement dans le veuvage." (2)

La précocité de l'instinct sexuel chez les jeunes gens et les enfants mêmes fut un des résultats de la doctrine protestante signalé aussi par les contemporains. Cette fleur de virginité qu'il importe tant de conserver dans la jeunesse, aux parfums

(1) Murr's Journal, part X, p. 39-46.
(2) Von der todten un ihrem Begrachnisse. Leipzig, 1536, G. a. b.

embaumés de laquelle se développent et s'épanouissent tous les nobles instincts du cœur, toutes les fortes qualités de l'intelligence, tous les délicats sentiments de l'âme, et qui, dans l'intérêt même du corps et des races qu'il est appelé à perpétuer, ne saurait trop préserver le fruit auquel elle doit céder dans le mariage, ou plutôt dans lequel elle doit se transformer ; cette angélique fleur, que les païens eux-mêmes respectaient et que le christianisme a entourée de tant de sollicitude, fut flétrie et brûlée jusque dans sa racine sous l'haleine empestée du Protestantisme. Ecoutons :

" A peine les jeunes gens aujourd'hui, en 1532, sont-ils sortis des langes qu'il leur faut des femmes. Des filles qui ne sont pas encore nubiles attendent déjà des maris." (1) C'est un réformateur, Brenz, qui parle. Un autre dit aussi: " Un garçon ou une fille de dix ans en savent plus long, en fait d'impuretés, que n'en savaient autrefois les hommes de soixante ans." (2)—" Depuis que l'étendard de l'incontinence a été arboré par Luther, dit un autre réformateur contemporain, tout ce qui boit, mange et sent l'aiguillon de la chair est accouru sans vergogne se ranger sous cet étendard. Les jeunes gens ne se gênent plus de se livrer ouvertement à la débauche. Voulez-vous les retirer de cette sentine, ils demandent à cor et à cri qu'on les marie. Et les filles, déshonorées, savent, aussi bien que les garçons, se retrancher derrière la loi de Luther. Conformément à ces nouvelles vues sur le mariage, on voit aujourd'hui s'engager dans ce lien des adolescents et des filles non encore nubiles, et de ces unions naissent ces puissants héros qui sont destinés à repousser, par la force de leurs armes, les Turcs au-delà du Caucase, à nous assurer la paix par la sagesse de leurs conseils et, sans doute, à faire participer le reste de la chrétienté à cet âge d'or auquel l'Allemagne est redevable de sa splendeur actuelle. Vraiment! cette nouvelle théorie du mariage autorise les Evangéliques à dire d'eux-mêmes : *Nous autres, nous naissons vieillards, au lieu que les Italiens, les Espagnols et les Portugais sont toujours jeunes.*" (3)

Que dire maintenant de la fréquence et de la facilité des séparations et des divorces ? Les cas en sont devenus tellement communs, disait Ezecanovus, qu'on ne pourrait plus les comp-

(1) Brentii. Homilia XXII. D.
(2) Sacerius. V. C. Disciplin. f. 39. 55.
(3) Sylvester Ezecanovius, De Corruptis moribus etc. s. l. et a. F. 3. ss.

ter (1), et que bâcler des mariages et les rompre, disait Wizel, paraissait être l'occupation favorite des évangéliques, qui remplissaient ainsi le monde de prostituées et de gens de mauvaises mœurs." (2)

Le joug du mariage, ainsi livré à la merci des passions, leur paraissait d'autant plus insupportable dans le peu d'assujettissement qu'il leur imposait encore, et le concubinage, l'adultère, l'inceste, la polygamie, la promiscuité devaient sortir du divorce, comme celui-ci était sorti de l'atteinte portée au célibat et à la continence.—"Rien n'est plus ordinaire maintenant que le concubinage, l'adultère et l'inceste. La miséricorde de Dieu n'est-elle pas infinie? dit-on. Il n'est pas de péché si gros sur lequel elle ne s'étende. Et puis est-ce donc chose si grave que quelques coups de canif donnés dans un contrat de mariage?... Dieu n'est-il pas lui-même un adultère, et faisons-nous autre chose que de faire céder quelque peu les lois du mariage? C'est ainsi que la doctrine passait naturellement dans les mœurs, au témoignage d'un de ses plus forcenés partisans, Fischer, qui a écrit un catéchisme." (3)

Que si nous portons maintenant nos regards sur l'Allemagne protestante du seizième siècle, nous verrons que les faits, et des faits publics, y servaient partout de confirmation à ces doléances.

A Nuremberg, le conseil, en 1524 et 1525, ne pouvait se dégager des affaires de bigamie qui lui arrivaient de plus en plus nombreuses. Il s'adresse aux savants dans le nouvel Evangile pour leur demander ce qu'il y aurait à faire pour obvier à toutes ces mauvaises affaires auxquelles donnait lieu la nouvelle doctrine sur le mariage. Nayant obtenu aucune réponse, il se tire d'embarras, au grand mécontentement des prédicateurs consultés, par une ordonnance où, *sans entendre aucunement défendre à personne ce que les Saintes Ecritures accordent en pareil cas*, il se croyait au moins autorisé à éloigner de la ville quiconque contracterait un nouveau mariage du vivant de son premier époux. (4)

A Wurtemberg, en 1534, la société civile eut également à se garantir de la *liberté chrétienne* introduite par le Protestantisme, en publiant une ordonnance contre les personnes brutales qui,

(1) L. c., F. 2.; G. 2.
(2) Retectio Lutheresmi.
(3) Fischer. Ausleg der Katechismus, R. 3.
(4) Nurnberg, Raths bucher, 1524, Fosc. 111. f. 6. d.

contrairement aux sentiments de la pudeur communs à tous les peuples civilisés, n'avaient point honte de contracter mariage au *troisième* et *même au deuxième* degré de consanguinité (entre frère et sœur). (1) Et dans la loi sur le mariage promulguée en 1526, le législateur, dans la même ville, se plaint de ce que "la débauche était devenue tellement commune qu'à peine la considérait-on encore comme un péché." (2)

Dans la Saxe aussi, vers le milieu du seizième siècle, l'adultère, le concubinage, le délaissement des enfants et des époux les uns par les autres étaient devenus tellement communs que la société civile fut également obligée d'élever une digue contre cette fange de mœurs protestantes.—"Il y eut même plusieurs villes, comme Exforth, pour lesquelles ces turpitudes ne furent pas une médiocre source de revenu par les amendes qui étaient infligées aux nombreux coupables." (3)

La principauté de Déthmarses qui, nous dit Néocorus, s'était autrefois tellement distinguée par l'innocence et la moralité de ses habitants, qu'un pieux prédicateur l'avait désignée sous le beau nom de Marien-Land, *le pays de Marie*. "La jeune fille libre et joyeuse dans ce joyeux et libre pays, nous dit P. Mohv, n'avait point à redouter les piéges du séducteur. La chute d'une vierge y était presque une chose inouïe et, par cela même, une cause de deuil général ; et les mœurs publiques y étaient si sévères, que le libertinage et l'adultère y donnaient lieu aux plus terribles vengeances des familles dont ils avaient offensé l'honneur, et que la malheureuse dont la faute avait provoqué ces représailles mourait de honte, quand elle n'était pas immolée par ses parents." (4)—Or, la Religion Catholique y fut, en 1532, chassée par le Protestantisme et, en 1541, déjà, le réformateur Nicolas Boje se plaignait "que les péchés les plus sévèrement défendus, que le libertinage, l'adultère, l'usure, l'usure comme ne la pratiquaient même pas les Juifs et les Musulmans, y eussent tellement pris le dessus, qu'il n'était pas de prédications, pas d'exhortations, pas de menaces qui pussent y porter remède. A la ville comme au village, au château comme dans la chaumière, l'adultère est devenu commun. Les pieuses épouses sont chassées, et le crime est affiché." (5)

(1) Luther avait déclaré ces mariages licites. Voyez Dallenger, La Réforme, II, p. 432.
(2) Sattler. Wurtemb. Gesch. III, Beil. p. 140, v. 102.
(3) Code Germanique. 4010. f. 209.
(4) V. Hansenn et Wolf. Chronick der Lander Dithmarsen, p. 221.
(5) Neocorus, Dilmarsische Chronick. II. 428, 140, 361, 428.

En Danemark, le roi Frédéric II fut obligé de prendre des mesures sévères contre la transgression du sixième commandement. " Nous nous y sommes décidé, est-il dit dans le reuz daté de 1576, après que de nombreuses plaintes nous ont été portées sur l'effroyable libertinage qui règne aujourd'hui dans notre royaume parmi les filles et les femmes. "

En Suède, une ordonnance royale de 1554 vint enjoindre aux magistrats de déployer la plus grande vigilance contre le même vice : " Attendu que les habitants de la frontière qui faisaient de fréquents voyages de la Suède dans le Danemark, et de ce dernier royaume dans le premier, n'avaient pas l'habitude d'attacher une grande importance aux liens dans lesquels ils étaient engagés, et prenaient une femme, la quittaient, en reprenaient une autre, et ainsi de suite, comme on change de linge ou de monture. "

En Angleterre, le Protestantisme engendra les mêmes mœurs que sur le continent. Suivant le témoignage des auteurs protestants les plus zélés, Strype, Cambden, Dugdale, et d'après la déclaration d'Henri VIII lui-même à son parlement, les conséquences immédiates du Protestantisme furent : " la charité affaiblie ; nulle conformité avec la loi de Dieu ; l'avarice, l'oppression, le meurtre, la vénalité de la justice, la corruption du clergé, l'adultère, le libertinage, l'ambition et la jalousie parmi les grands, l'insolence et la sédition parmi le peuple ; de manière que l'Angleterre paraît livrée à toute la rage et à toute la folie de rébellion, tumulte, chaleur de parti, etc, etc. " (1)

Selon Borlass, " la religion qui, depuis longtemps en Angleterre, écrivait-il en 1605, est changée en *Satanisme*, se changera bientôt en *Athéisme*. " (2) " Nous sommes, disait King, évêque de Londres, si loin d'être de vrais Israélites, que nous sommes plutôt convaincus d'être de parfaits athées. " (3)

Telle était la licence introduite par le Protestantisme dans tous les pays où il avait pénétré.

Cette corruption de mœurs sexuelles qui allait jusqu'à la dissolution du mariage, de la famille et de la société, devait être escortée, on le conçoit, de tous les autres vices, de tous les autres crimes, et nous voyons ceux-ci naître et grandir sous la même influence.

(1) Cité par Fitz William, Lettres d'Attiens, p. 121.
(2) Comment. 21. I. 1605.
(3) King. Super Fanam, lect. 32. p. 444.

L'ivrognerie et tous les excès de l'intempérance débordèrent avec le Protestantisme sur toute l'Allemagne. "Chez nos excellents ancêtres, dit le réformateur Jacob Andrew, les ivrognes n'étaient admis à aucune fonction publique, tout le monde les fuyait, et les enfants, dans les rues, les poursuivaient de leurs huées comme des êtres abjects et l'opprobre de l'espèce humaine. Or, si tels étaient les sentiments de nos ancêtres, alors que le monde vivait encore dans les ténèbres de l'idolâtrie papistique, comment pourrons-nous jamais nous justifier devant Dieu, nous qui nous vautrons dans la crapule, au grand jour de la lumière évangélique?" (1)

"Le jeûne est devenu péché, s'écrie un autre réformateur. Quiconque s'abstient, dans une intention pieuse, est un papiste. S'enivrer, violer de toute manière les lois de la tempérance, voilà notre Evangile. Jamais il ne s'était vu pareille ivrognerie, non-seulement chez les hommes, mais chez les femmes elles-mêmes et jusque parmi les enfants de l'âge le plus tendre... Le vice est devenu comme notre pain quotidien..... Le péché s'est, pour ainsi dire, incarné dans l'homme: pour nous en guérir, il faudrait nous refondre, nous et le monde." (2)

Le blasphême devait suivre l'intempérance, comme l'expression du désordre de l'intelligence et de la raison. Mais le blasphême par lui-même, à froid, comme attentat à la Divinité, comme inspiration de l'enfer, comme défi contre le ciel, ce crime qui est le pacte de l'âme avec tous les crimes, était passé en usage, en habitude, et presque en éducation sous l'influence du Protestantisme, dont le langage n'était, du reste, lui-même qu'un tissu de blasphêmes contre la piété du genre humain. "Le péché le plus grave, écrit Muskulus, en 1556, celui qui offense le plus notre divin Maître, c'est, sans aucun doute, le blasphême, et cependant ce péché n'a jamais été si répandu dans le monde qu'il l'est de notre temps et chez-nous..... Quant à ces effroyables imprécations qui sont maintenant en usage chez les personnes de tout âge et de toute condition, jamais il n'en avait été proféré de pareilles par aucune bouche humaine, jamais Dieu ne les avait laissé dépasser la porte de l'enfer. Ce n'est que de notre temps qu'il leur a été donné d'en franchir le seuil, et qu'elles ont fait irruption dans notre

(1) Erinnerung nach dem Lauf der Planeten gestellt. Tubingen, 1568. p. 440. ss.
(2) Seb. Frank. 1531. L. c. A. 4. 6.—L. c. E. 3. a.—L. c. B. 4. 6.

Allemagne,—*principalement dans les villes et les villages où l'on prêche l'Evangile.*" (1)

La cupidité, l'avarice, l'usure, la rapacité naquirent pareillement du souffle du Protestantisme : "On se plaint de toutes parts, dit le réformateur Diétrich, que les hommes sont aujourd'hui pires qu'ils n'étaient avant la propagation de l'Evangile, et de fait, on ne voyait pas naguère cette tourbe d'ignobles avares et d'usuriers sans âme qui font la honte de notre époque. Ceux qu'autrefois l'on accusait de se livrer à l'usure étaient des saints en comparaison des ignobles *Juifs qui, sans cesser de compter parmi les gens de bien,* s'engraissent aujourd'hui chez nous de la substance des pauvres." (2)—"Portez un coup d'œil sur les transactions journalières, dit encore le réformateur Sébastien Frank, tant parmi les pasteurs que parmi les gens du monde; que voyez-vous autre chose; je vous prie, qu'avarice, égoïsme, rapacité? Ce qui règne aujourd'hui, c'est l'argent. On se dispute, on se déchire, on se ruine les uns les autres pour en avoir. On a tant raffiné dans les moyens d'acquérir et de jouir, *qu'on a perdu jusqu'au sentiment de la honte et de l'opprobre.* . . . Il n'est plus de conscience, plus de remords depuis qu'on s'est persuadé soi-même *que les bonnes œuvres ne sont rien, et que la foi seule procure le salut.*" (3)

La charité, ce sentiment divin en qui se résume tout le Christianisme, qui en est comme le principe et le terme, comme le cœur d'où partent et où tendent toutes les vertus; dont la flamme circulant de Dieu aux hommes et des hommes entre eux, pour retourner à Dieu, compose tout l'aliment et tout le jeu de la vie chrétienne; la charité, qui avait enfanté tant de miracles de dévouement et de civilisation dans le monde catholique, fut tuée du premier coup par le Protestantisme. "Sous la papauté du moins, disait Luther, les gens étaient charitables, et, pour donner, ne se faisaient point tirer l'oreille. Maintenant sous l'Evangile, au lieu de donner, on se dépouille les uns les autres; on vous écorcherait vif, pour peu qu'on y trouvât de bénéfice, et l'on croirait n'avoir rien si l'on n'avait tout ce qu'ont les autres." (4)—"Nous avons changé jusqu'à nos dispositions naturelles, jusqu'à notre nature, dit Muskulus; aussi sommes-nous humains, bienveillants, charitables les uns

(1) A Muskulus, Von Gothealastren, a. d. 1556. B. 3. c. 2.
(2) Veit Dietrich. Kinderpostille. Nurab. 1546. f. 39, 62, 76.
(3) Frank's Chronik. 1. F. 262. a. b. 1565.
(4) Hauspostill. Walch, XIII, 1572, 1584.

envers les autres, à peu près autant que dans les bois le sont les bêtes fauves. Personne ne s'intéresse plus au prochain ; chacun n'aime que soi et ne compte que sur soi, et l'on peut douter qu'il y ait encore en nous une seule goutte de sang vraiment humain." (1)—"Maintenant, dit Wizel, on défend aux pauvres l'entrée des villes, on les chasse et on leur ferme la porte, comme s'ils étaient des réprouvés ou des ennemis publics. Est-ce bien là ton esprit, grand Dieu! qui règne aujourd'hui dans ces Eglises! Quelle épuration de l'Eglise, quelle réforme et quels éléments d'unité et de concorde!!!" (2) Cette conduite à l'égard des pauvres est restée celle des pays protestants. (3)

Un trait des mœurs protestantes bien significatif et entièrement nouveau dans l'Europe chrétienne, et qui frappa tout le monde par son opposition avec les mœurs catholiques, c'était la pusillanimité, la peur de la mort, la fuite la plus inhumaine dans les pestes, le choléra, les épidémies, et à l'approche de l'ombre même de ces fléaux. "Dans les villes où jadis on voyait à peine quelques individus prendre la clef des champs quand il se déclarait une épidémie, dit Wizel, il en est aujourd'hui par centaines et de toutes les conditions, savants et non savants, prêtres et laïques, qui ont hâte de se mettre en sûreté par la fuite. Autrefois on voyait, dans ces cas, les voisins se visiter et s'entr'aider les uns les autres; maintenant, on se néglige, on s'évite, comme ne feraient pas des Juifs ni des païens. C'est à ce point que la police est réduite—ce qui ne s'était jamais vu—à intervenir et à user de moyens de contrainte pour qu'on s'accorde au moins mutuellement les devoirs de la sépulture."(4) —Luther lui-même constatait ce nouveau trait des mœurs protestantes: "On se fuit tellement les uns les autres, qu'on ne saurait trouver un chirurgien qui consente à nous soigner, ni un domestique pour se faire servir. On dirait que tous les diables sont à leurs trousses, pour qu'ils soient pris d'une si honteuse panique que le frère abandonne son frère, et le fils son père. Vraiment! c'est une chose prodigieuse, un phénomène tout nouveau sous le règne éclatant de l'Evangile." (5)

Comme le Protestantisme avait rendu les âmes lâches contre

(1) Muskulus. Vom Himmel und der Hoell Frankfurt. 1559. D. 3. 4.
(2) G. Wizel. L. c. f. 91.-246.
(3) Voir M. F. M. L. Naville. De la Charité légale, etc., dans les pays protestants. Il est ministre du Saint-Evangile.
(4) Evangel. Luthers. G., 2. b. G. 3. 8.
(5) Luther's Briefe, gerammelt von de Weste. V. 219. L. c. V. 25 c.

la mort, elle les rendit aussi lâches contre la vie. Un monstre également nouveau fut enfanté par lui, le suicide. Le suicide, qui n'apparaît ordinairement que chez les peuples vieillis et usés, surgit tout à coup au sein des mœurs chrétiennes et y prit même des proportions alarmantes. Dans la seule ville de Nuremberg, en 1569, on compta, en moins de trois semaines, jusqu'à quatorze suicides (1), et Luther, frappé également de la fréquence croissante de ce crime, ne sait que le mettre sur le compte du démon ; toujours le démon !

Enfin, tous les grands crimes qui portent une atteinte directe à la société et suscitent ses suprêmes vengeances : le vol à main armée, le meurtre, l'assassinat, surtout entre parents, l'infanticide, la sodomie, le viol, furent comme vomis par le Protestantisme, et surtout où il faisait le plus entendre ses prédications. —Dans les temps catholiques il avait suffi d'une seule potence à Strasbourg ; en 1585, il en fallut une seconde, et en 1622 une troisième. (2)—A Nuremberg, pareillement, le nombre d'exécutions à mort s'éleva, dans le seizième siècle, au triple de ce qu'il avait été le siècle précédent. (3)—De 1530 à 1580, on trouve à Breslau, après qu'on y eut établi la religion nouvelle, on trouve cent cas d'homicide, d'assassinat ou de suicide, sans compter quatre-vingt-sept cas de divers autres crimes entraînant la peine de mort. (4)

A Stralsund, il y eut, pendant les trente premières années qui suivirent l'établissement du Protestantisme, cent soixante-sept procès pour homicide.—A Thorn, le brigandage, le vol dans les églises et sur les grandes routes, l'homicide et surtout l'infanticide, les empoisonnements, le viol, la sodomie, la bigamie, l'adultère, l'inceste, le suicide et la magie y étaient littérallement "des crimes de tous les jours." (5)

Tel était l'état des mœurs en Allemagne et dans les autres pays protestants, sous l'empire du Protestantisme.

Mais les jugements du père de la Réforme sur sa propre entreprise sont importants à recueillir et à mettre sous les yeux de ses enfants du dix-neuvième siècle. C'est donc par ces témoignages, par ces aveux que nous allons sceller le tableau que nous avons présenté. Il fallait que le mal fût

---

(1) A Hondorff. Heinr. Sturm. Kirchenhist. Leipzig 1599, p. 388.
(2) Silbermann. Local-Gesch von Strasburg, p. 169-171.
(3) Eber, Armenwesen der Stadt. Breslau, 337-342.
(4) Id. ibid.
(5) Baltische Studien. VII, 2. 18.

monté bien haut pour avoir fait ainsi fléchir sa confiance ou plutôt son audace, et lui avoir arraché des aveux comme ceux qui suivent :

"A peine avons-nous commencé à prêcher notre Evangile, que l'on voit dans le pays une effroyable révolte, des schismes, des sectes, et partout la ruine complète de l'honnêteté, de la moralité et de l'ordre. La licence et tous les genres de vices et de turpitudes sont portés bien plus loin aujourd'hui qu'ils ne furent jamais sous le Papisme. Le peuple, maintenu autrefois dans le devoir, ne connaît plus maintenant ni liens ni freins, et vit comme le cheval sauvage, sans retenue ni pudeur, au gré de ses plus grossiers désirs." (1)

Dans Wittemberg, sa ville chérie, la Jérusalem du nouvel Evangile, Luther fit un jour entendre ces paroles : "Depuis la prédication de notre doctrine, le monde devient de plus en plus mauvais, plus impie, plus déhonté. Les diables se précipitent par légions sur les hommes, qui, à la pure clarté de l'Evangile, son plus avides, plus impudiques, plus détestables qu'ils n'étaient jadis sous la Papauté. Paysans, bourgeois et nobles, gens de tous états, du plus grand au plus petit, ce n'est partout qu'avarice, intempérance, crapule, impudicité, désordres honteux, passions abominables." (2)

Il poussa la sincérité jusqu'à avouer que son Protestantisme avait produit de pareils effets en lui-même : "Je confesse, pour ma part, et beaucoup d'autres pourraient sans doute faire le même aveu, que je suis bien plus négligent que je n'étais sous le Papisme, et que je manque également de la discipline et du zèle qu'aujourd'hui plus que jamais je devrais avoir." (3)

La foi, cette foi à laquelle il avait sacrifié et bonnes œuvres et tout le reste, avait si peu profité de semblables arrangements, "que, dit-il, si nous avions encore à baptiser les adultes, je suis certain qu'il n'y aurait pas la dixième partie de la population qui consentît à s'y soumettre ; je dis plus : il y a longtemps, oui, certes, il y a longtemps que nous serions mahométans autant qu'il est en nous de l'être." (4)—"J'avoue, cependant, que si Dieu ne m'avait tenu les yeux fermés sur l'avenir, et que j'eusse pu prévoir tout ce scandale, je n'aurais

(1) Ausleg. des 2 Psalms. Walch., V. 114.
(2) Sermon, 1553.
(3) Ausleg. des 1. 3 Johannes. Walch., IX. 1310.
(4) Catubischte Scrhiften. Walch., X. 2666.

certainement jamais osé propager ma doctrine." (1)—"Qui de nous se fût mis à prêcher, si nous avions prévu qu'il en résulterait tant de calamités et de scandales? A présent que nous avons commencé, il faut bien que nous en subissions les conséquences." (2)

Il se console de toutes ses bonnes œuvres, de tous les fruits qu'a engendrés sa doctrine, dans cette seule pensée que le monde ne pourra pas y tenir, et qu'il s'abîmera bientôt et que ce drame infernal finira par l'écroulement de la scène: "Le monde est vraiment bien ébranlé sur sa base, depuis que la parole évangélique lui a été donnée; il craque de toute part, et ne peut tarder de tomber en ruines à l'approche du dernier jour que nous attendons avec impatience." (3)—"Tel était le monde avant le déluge, tel il fut avant la ruine de Sodome, avant la captivité de Babylone, avant la destruction de Jérusalem, avant le sac de Rome, avant les malheurs de la Grèce et de la Hongrie: tel il sera, tel il est déjà avant la ruine entière de l'Allemagne." (4)—"Puisse le jour de la colère divine et de notre délivrance ne pas tarder, et bientôt venir mettre fin à nos maux et à tout cet infernal tripotage! . . . . . Amen! fiat! Amen!" (5)

Voilà le Protestantisme!

Ce tableau n'est pas suspect, car il est tracé de la main même des réformateurs. Leurs témoignages à ce sujet sont si nombreux que nous avons eu plus de peine à les écarter qu'à les recueillir. On pourrait faire disparaître tous ceux que nous avons produits et composer encore le même tableau avec cent autres témoignages nouveaux aussi forts que ces derniers.

Il est donc incontestablement établi que le Protestantisme n'a point favorisé les bonnes mœurs, pas plus qu'il n'a favorisé les lumières de l'esprit humain et la liberté de conscience ou la tolérance religieuse.

---

(1) Ausleg der Propheten. Walch. VI. 62g.
(2) L. c. VIII. 564.
(3) Prop. de Table. Walch. XXII, 338.
(4) Epp. ed. Rauner. p. 325.
(5) L. c. V, 559.

CHAPITRE XIX.

Si le Protestantisme a favorisé la propagation de la Foi chrétienne.

Au temps où le Protestantisme parut, l'Europe semblait destinée à convertir au Catholicisme le monde entier. La supériorité de son intelligence, la prépondérance de ses forces, la surabondance de sa population, son caractère entreprenant, ses transports de générosité, son héroïsme, tout l'appelait à répandre ses idées, ses sentiments, ses mœurs, ses institutions et sa foi au quatre coins de l'univers. Comment se fait-il qu'elle n'ait pas réalisé cette noble et sublime destinée? Comment se fait-il que la barbarie se trouve encore à ses portes, que l'Islamisme conserve ses campements en Turquie, l'une des situations les plus belles de l'Europe? Voyez l'Asie; elle garde son immobilité, ses abominations religieuses, son despotisme, sa polygamie. A peine l'influence chrétienne y a-t-elle fait un pas pendant les dix-huit siècles que compte déjà le Christianisme. L'Asie Mineure, les côtes de la Palestine, l'Egypte, l'Afrique presque tout entière sont devant l'Europe dans un état de dégradation qui forme, avec les grands souvenirs de l'histoire, le plus douloureux contraste. L'Amérique, après quatre siècles de communication incessante avec l'Europe, se trouve encore assez en arrière dans la connaissance de la civilisation comme de la vraie foi. Comment se fait-il que l'Europe pleine de vie, riche en ressources de toute espèce, débordant de vigueur et d'énergie, n'ait pu porter son influence et ses dogmes religieux au-delà de ces étroites limites?

Si nous considérons attentivement ce phénomène, nous en découvrirons facilement la cause.—L'Europe a manqué d'unité; son action à l'extérieur s'est produite sans concert; c'est pourquoi elle est restée inefficace. De nos jours plus que jamais, on vante l'utilité de l'association; on montre combien l'association est nécessaire pour obtenir de grands résultats et opérer de grands travaux. On devrait songer que ce principe s'applique aux nations aussi bien qu'aux simples individus. Les nations, comme les individus, ne peuvent se promettre d'accomplir de grandes œuvres sans se conformer à cette loi générale. Lorsqu'un ensemble de peuples sortis d'une même origine, soumis pendant de longs siècles à la même influence,

sont parvenus à développer leur civilisation sans la direction d'une pensée commune, d'une croyance commune, l'association entre eux devient une véritable nécessité. Ces peuples deviennent comme une famille de frères, surtout sous la loi du Christianisme, qui est une loi toute d'amour, toute de fraternité. Or on sait, et l'expérience le confirme, que la division et la discorde entre frères ont de pires résultats qu'entre personnes qui n'ont entre elles aucune parenté.

Sans doute qu'une concorde perpétuelle et parfaite n'aurait pu s'établir entre toutes les diverses nations de l'Europe; sans doute qu'une parfaite harmonie n'aurait pas toujours pu présider à toutes leurs entreprises. Mais il nous semble permis de dire que, malgré les différends particuliers de nation à nation, malgré le plus ou moins d'opposition entre les intérêts à l'extérieur ou à l'intérieur, l'Europe pouvait garder, perpétuer même dans son sein une idée civilisatrice et de propagation de l'Evangile supérieure aux misères et aux petitesses des passions humaines et des petits intérêts matériels. Cette idée l'eût mise en mesure de conquérir un ascendant plus grand, d'affermir et d'utiliser son influence religieuse et politique sur les autres nations du monde.

Au milieu des interminables guerres et des déplorables calamités qui affligèrent l'Europe durant les fluctuations des peuples barbares, cette unité de pensée exista, et c'est en vertu de cette unité que l'ordre sortit enfin de la confusion, que la lumière du Christianisme vainquit les ténèbres de l'idolâtrie. Dans la longue lutte du Christianisme contre l'Islamisme en Europe, en Afrique et en Asie, c'est cette même unité de pensée qui fit triompher la foi et la civilisation chrétiennes nonobstant les rivalités des princes et les désordres des peuples. Tant que cette unité exista, l'Europe conserva une force de transformation qui fit que tout ce qu'elle toucha devint tôt ou tard européen et même chrétien.

Le cœur s'attriste à la vue de l'événement désastreux qui vint rompre cette unité si précieuse et détourner le cours de la civilisation chrétienne. On ne peut, sans angoisse, faire cette réflexion, que l'apparition du Protestantisme dans le monde coïncide précisément avec le jour où les nations européennes et catholiques, recueillant enfin le fruit d'efforts inouïs, se présentaient à l'univers pleines d'éclat, d'énergie et de savoir. Elles découvraient de nouveaux mondes, elles touchaient d'une main l'Orient et de l'autre l'Occident. Vasco

de Gama avait doublé le cap de Bonne-Espérance, il avait montré la route des Indes orientales et ouvert les communications avec des peuples inconnus. Christophe Colomb, avec la flotte de la reine Isabelle, découvrait dans l'Occident un nouveau monde, et plantait sur des terres ignorées l'étendard de Castille. Fernand Cortez, à la tête d'une poignée de braves, pénétrait au cœur du continent nouvellement découvert. Sur tous les points de l'Europe se déployait une activité immense, et un esprit d'entreprise s'emparait de tous les cœurs. Magellan franchissant le détroit qui porte son nom et qui devait unir l'Orient à l'Occident, et Sébastien del Cano retournant aux rives espagnoles, après avoir fait le tour du monde, semblaient être la personnification sublime de la civilisation européenne et du Christianisme prenant possession de l'univers. A l'une des extrémités de l'Europe, le Croissant ou le signe de Mahomet menaçait encore, il est vrai; mais c'en était fait de sa puissance. Ses cohortes venaient d'être chassées de Grenade, ses dernières possessions en Espagne; l'armée chrétienne était campée sur les côtes d'Afrique; l'étendard de Castille flottait sur les murs d'Oran; au cœur de l'Espagne grandissait l'enfant prodigieux qui, à peine dégoûté des jouets du premier âge, brisait les Alpujarres, le dernier effort des Maures d'Espagne, et l'instant d'après, achevait d'abattre le pouvoir musulman sur les flots de Lépante.

Quels obstacles allaient pouvoir résister à un tel pouvoir, à une telle supériorité? L'Europe rassurée contre tous ses ennemis, jouissant d'un bien-être dont les progrès devaient s'accroître chaque jour, mise en possession de lois et d'institutions meilleures que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, et dont la perfection ne pouvait manquer d'arriver par l'action lente des siècles; l'Europe, disons-nous, dans une situation si prospère, devait aborder l'entreprise de la civilisation du monde par l'Evangile de Jésus-Christ. Les découvertes mêmes qui se faisaient tous les jours indiquaient que le moment était venu où les flottes de toutes les nations alors catholiques transporteraient, avec les guerriers et les commerçants, les missionnaires dont la main allait répandre dans des régions nouvelles le grain de l'Evangile. Ainsi commençait un travail généreux qui, secondé par la providence, aurait civilisé et christianisé l'Amérique, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie, comme il avait civilisé et christianisé l'Europe elle-même.

C'est sur ces entrefaites que la voix de l'apostat, qui va jeter

la discorde dans le sein des peuples frères, résonne au cœur de l'Allemagne ; d'autres apostats imitent bientôt ses clameurs en Suisse, en France, en Angleterre et dans tous les pays du Nord. La dispute commence, les esprits s'exaltent ; l'irritation monte à son comble, on en appelle aux armes, des torrents de sang coulent, et les hommes qui ont été chargés par l'enfer, toujours jaloux de voir régner le Christ, d'apporter à la terre ses calamités, peuvent contempler avant leur mort le fruit horrible de leurs doctrines subversives, anti-sociales et anti-chrétiennes.

En s'étendant en Europe, le schisme protestant affaiblissait d'une manière déplorable l'action des Européens pour civiliser et christianiser les autres peuples du monde ; les espérances flatteuses que l'on avait conçues se dissipaient en un instant et pour ces deux raisons bien naturelles :

La première, c'est que la plus grande partie des forces intellectuelles, morales et physiques de l'Europe restaient condamnées à s'employer, à se consumer dans une lutte qui armait des frères contre des frères. Les nations demeurées catholiques se voyaient condamnées à concentrer toutes leurs ressources, toute leur énergie pour résister aux attaques impies que les nouveaux sectaires dirigaient contre l'Etat, contre l'Eglise et contre la propriété, soit par le moyen de la presse, soit par la prédication, soit même par les armes. Les nations au sein desquelles s'était propagée la contagion se trouvaient précipitées dans une sorte de vertige. Il n'y avait plus pour elles qu'une seule entreprise digne de leur efforts, l'abaissement et la destruction de la Chaire romaine. Leurs pensées ne tendaient plus à inventer des moyens pour l'amélioration du sort de l'humanité et pour porter l'Evangile aux peuplades assises à l'ombre de la mort. La seconde raison, c'est que cette disposition des esprits frappa de stérilité l'ascendant qui appartenait naturellement aux Européens sur toutes les autres nations du globe. Lorsque les peuples de l'Europe abordaient simultanément des plages nouvellement découvertes, ils ne s'y rencontraient plus comme des frères ou de généreux rivaux stimulés par une louable émulation dans le bien ; c'étaient des ennemis acharnés, des hommes de religion différente, qui se livraient entre eux, jusque sous les yeux des indigènes, des batailles aussi sanglantes que celles dans lesquelles la fureur des chrétiens et des musulmans s'était donné carrière. Ainsi la Religion Chrétienne, si longtemps symbole

de paix, de fraternité et d'amour, cette religion qui avait donné une bannière aux peuples de l'Europe pour les faire triompher des bandes mahométanes, fournissait elle-même aussi, et cela à cause du Protestantisme, un drapeau de discorde. Après que l'Europe eût été couverte de sang et de deuil, le scandale fut transporté devant les peuples étrangers, qui furent frappés de stupéfaction au spectacle des misères, de la haine, de l'esprit de vengeance qui régnaient parmi ces mêmes hommes dont ils avaient fait d'abord des demi-dieux. De là naissait le mépris de l'Evangile et la difficulté de le faire embrasser aux peuples infidèles.

A partir de cette époque, les forces de l'Europe comme celles du Christianisme ne se trouvèrent plus réunies dans aucune de ces grandes entreprises qui avaient fait la gloire des siècles antérieurs. Le missionnaire catholique, arrosant de ses sueurs et de son sang les forêts de l'Inde et de l'Amérique, pouvait compter sur l'assistance de la nation à laquelle il appartenait, si cette nation était restée catholique ; mais il ne pouvait espérer que l'Europe entière, s'associant à l'œuvre de Dieu, vînt soutenir de ses ressources ces missions lointaines. Il savait, au contraire, qu'un grand nombre d'Européens le calomniaient, l'insultaient, cherchaient tous les moyens imaginables pour empêcher la semence évangélique de prendre racine sur le nouveau sol et d'augmenter le pouvoir des papes en augmentant la renommée de l'Eglise Catholique.

Il y eut un temps de piété et de foi chrétienne où les profanations exercées dans Jérusalem et les vexations infligées aux pélerins qui visitaient le Saint Sépulcre suffirent pour soulever tous les peuples chrétiens. Depuis la naissance du Protestantisme, tout a changé. Le trépas d'un religieux sacrifié sur une terre étrangère, ses tourments, son martyre, scènes sublimes dans lesquelles se reproduisent le zèle et la charité des premiers siècles de l'Eglise, tout cela est voué au mépris, au ridicule par des hommes qui osent se dire chrétiens, indigne postérité des héros dont le sang coula sous les murs de la Cité Sainte.

Pour comprendre dans toute son étendue le mal causé sous ce rapport par le Protestantisme, figurons-nous un instant que le Protestantisme n'ait point paru et qu'il n'ait point exercé en Europe son influence pernicieuse, et dans cette hypothèse faisons quelques conjectures sur le cours probable qu'auraient pris les événements. En premier lieu, toutes les forces, tout

le génie que les nations européennes employèrent pour faire face aux guerres de religion suscitées sur le continent, auraient pu se déverser sur tout le reste de l'univers. Ainsi la France, l'Espagne, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Irlande, etc., quoique mélangées de Protestantisme, ont pu fournir quelques exemples brillants ; un, entre autres, c'est la république des Jésuites au Paraguay, que tant d'écrivains ont si bien décrite. Mais si leur action sur les divers pays s'était ramassée et concentrée, n'y aurait-elle point apporté une vigueur dont rien n'eut été capable d'arrêter le puissant entraînement? Figurons-nous que tous les ports de mer, depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique, l'Océan et la Méditerranée, envoient leurs missionnaires à l'Orient et à l'Occident, comme le faisaient la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie ; figurons-nous que toutes les grandes cités de l'Europe soient autant de centres où se réunissent et se préparent les missionnaires catholiques destinés à ce grand et sublime objet; figurons-nous que tous ces missionnaires soient dirigés par les mêmes vues, dominés par une même pensée et enflammés d'un même zèle pour la propagation de la même foi. En quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils se reconnaissent pour collaborateurs dans une œuvre commune ; tous sont soumis à une même autorité. Ne semble-t-il pas voir la Religion chrétienne obtenir partout les triomphes les plus signalés ?

Les missions catholiques, malgré les obstacles qui leur ont été opposés par l'esprit turbulent du Protestantisme, ont accompli les entreprises les plus difficiles et réalisé des prodiges qui forment une admirable page de l'histoire moderne. "Nous devons savoir gré à l'Eglise catholique d'avoir créé des établissements si multipliés pour la propagation du Christianisme. C'est elle aussi qui fonda avec bonheur beaucoup de colonies." (1) Combien ces résultats auraient été plus beaux encore, si l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la France s'étaient vus secondés par l'Allemagne entière, par les Provinces-Unies, par l'Angleterre, la Prusse et les autres nations septentrionales ? A cette époque, les ordres religieux semblaient appelés à être comme le bras de la Religion ; par leur moyen, le Christianisme, consolidé en Europe satisfaite de la régénération sociale qu'il venait d'y opérer, aurait étendu son action aux peuples infidèles pour les éclairer du flambeau de la vraie foi.

(1) F. E. Banstenbostel. Hanovre, 1830. p. 131.

Lorsqu'on jette un regard sur les événements des premiers siècles de l'Eglise et qu'on les compare à ceux des temps modernes, on aperçoit clairement qu'une cause puissante a dû intervenir dans les derniers siècles pour s'opposer à la propagation de la foi chrétienne. En effet, quel contraste frappant! Le Christianisme naît, et aussitôt il s'étend avec rapidité, sans aucun secours de la part des hommes, malgré tous les efforts des princes, des savants, des prêtres, des passions, en dépit, en un mot, de toutes les ruses de l'enfer. Il ne date que d'hier, et déjà il est puissant. Il domine sur tous les points de l'Empire; des peuples différents par les langues, les lois et les coutumes abandonnent, comme à l'envi, le culte des faux dieux. Les Barbares eux-mêmes, aussi indociles que le cheval sauvage, écoutent les missionnaires chrétiens, inclinent leur tête humblement. On les voit, au milieu de l'enivrement de la victoire, se soumettre à la religion de ceux qu'ils viennent de conquérir.—Dans les siècles modernes, au contraire, le Christianisme s'est trouvé en possession d'un empire exclusif sur l'Europe entière, et cependant il n'a pu réussir à s'implanter de nouveau sur ces côtes d'Afrique et d'Asie d'où les légions de Mahomet l'avaient chassé par le fer et le feu. Dira-t-on que la plus grande partie de l'Amérique est devenue chrétienne? Mais observons que les peuples de ces contrées ont été conquis; que les nations conquérantes y ont établi leurs gouvernements, qui ont duré plusieurs siècles. En outre, les nations européennes ont inondé le Nouveau-Monde, tellement qu'une portion considérable de l'Amérique est une espèce d'importation de l'Europe. La transformation religieuse de ce pays ne ressemble donc point à celle qui s'est opérée parmi les peuples aux premiers siècles de l'Eglise.

Tournons nos regards vers l'Orient et voyons ce qui s'y passe: les peuples y sont encore gisants sous le joug des religions impies, mensongères, absurdes; le Christianisme n'a pu s'y faire jour. Les missions catholiques y ont fondé des établissements plus ou moins considérables, mais la précieuse semence n'a pu s'enraciner assez bien dans le sol pour y porter les fruits qu'une charité ardente avait droit d'attendre, et qu'un zèle héroïque s'est efforcé d'y produire. De temps à autre les rayons de la divine lumière ont pénétré jusqu'au cœur des grands empires de la Chine et du Japon; mais les espérances qu'on a pu concevoir un moment se sont dissipées; ces éclairs de lumière ont disparu comme un brillant météore.

Quelle est la cause de cette impuissance? D'où vient que la force d'expansion du Christianisme, après avoir été si grande aux premiers siècles de l'Eglise, se trouve si faible et si vaine dans les derniers? Sans scruter les incompréhensibles mystères des voies divines, efforçons-nous cependant, autant qu'il est donné à notre faible esprit, de découvrir la vérité, d'après les indications que le Seigneur lui-même s'est plu à nous communiquer. Bien que dépendants d'un ordre supérieur, les faits ici ne laissent point d'avoir un cours ordinaire dont Dieu lui-même a posé les règles. L'apôtre Saint-Paul nous dit que la foi vient de l'ouïe, *Fides ex auditû*. Il demande comment il est possible d'entendre, s'il n'y a personne qui prêche, et comment on peut prêcher, s'il n'y a personne qui envoie. D'où il est facile de conclure que les missions sont nécessaires pour la conversion des peuples. Dieu, en effet, n'a pas voulu, par d'incessants miracles, faire descendre du ciel des légions d'anges pour évangéliser les nations privées des lumières de la vérité. Jésus-Christ a dit à ses apôtres qui étaient des hommes: "Allez et enseignez toutes les nations: *Ite, docetes omnes gentes.*

Ce qu'il fallait donc pour la conversion des infidèles, c'était un ensemble de missions organisées sur une vaste échelle; un ensemble de missions qui, par l'abondance de leurs ressources et le nombre de leurs ouvriers, fussent en proportion avec un si grand et si sublime objet. Les distances à parcourir sont immenses; les peuples auxquels il faut faire entendre la parole divine se trouvent dispersés dans des pays nombreux; ils vivent sous l'influence des préjugés, des lois les plus rebelles à l'esprit de l'Evangile. Pour satisfaire à ces besoins, pour surmonter de si grandes difficultés, il fallait une véritable inondation d'ouvriers évangéliques, sans laquelle la conversion des grandes nations infidèles demeurait peu probable, à moins que la Providence ne fît intervenir quelqu'un de ces prodiges qui changent en un instant la face de la terre.

Pour nous faire une idée complète de ce qui s'est passé pendant les derniers siècles, faisons attention à ce qui a lieu actuellement. Que manque-t-il aux nations infidèles pour être évangélisées? Quel est le cri incessamment répété des hommes de zèle qui se consacrent à la propagation de l'Evangile? Ne les entendons-nous pas sans cesse se lamenter sur le petit nombre des ouvriers, sur l'exiguïté des ressources

dont on dispose pour procurer aux missionnaires la subsistance, la vie matérielle ? Cette pénurie de ressources n'est-elle pas le motif des associations formées aujourd'hui parmi les nations catholiques de l'Europe ?

Cette organisation des missions sur une grande échelle se serait certainement réalisée en Europe, si le Protestantisme n'était venu l'empêcher. Les peuples européens, enfants privilégiés de la Providence, avaient le désir et témoignaient la volonté de procurer aux autres peuples du monde la participation aux bienfaits et aux lumières de l'Evangile. Malheureusement, la foi chrétienne s'affaiblit en Europe par le Protestantisme, et fut livrée par lui aux caprices de la raison humaine. Dès lors, ce qui était jusqu'à ce moment-là exécutable et même facile, devint difficile, impossible. La Providence, en permettant le désastre du schisme de Luther, différa de longtemps le jour heureux où tant de nations lointaines devront entrer dans le bercail de l'Eglise pour ne faire plus désormais qu'un seul troupeau : *unum ovile.*

Mais, dira-t-on peut-être, le zèle du Catholicisme de notre temps n'est plus aussi ardent que celui des premiers siècles du Christianisme, et c'est là une des raisons qui ont empêché la conversion des peuples infidèles. Il faut répondre par une observation qui renverse d'un coup la difficulté. Le Sauveur, avant d'envoyer ses disciples prêcher l'Evangile, leur fit un précepte d'abandonner tout et de le suivre ; le même Sauveur, nous révélant la véritable charité, nous dit qu'il n'est pas de charité plus grande que de donner sa vie pour ses frères. Les missionnaires catholiques des trois derniers siècles n'ont-ils pas renoncé à tout ? N'ont-ils pas abandonné leur patrie, leur famille, tout ce qui peut, ici-bas, intéresser le cœur de l'homme ? Oui, ils ont renoncé à tout ! Ils sont allés chercher les infidèles à travers toutes sortes de dangers ; ils ont attesté de leur sang, sur tous les points du globe, leur ardeur, leur soif pour le salut des âmes. De tels missionnaires sont dignes de succéder à ceux des premiers siècles de l'Eglise ; toutes les déclamations, toutes les calomnies restent impuissantes devant l'évidence triomphante des faits. L'Eglise des premiers siècles, aussi bien que celle de notre temps, se serait honorée d'un saint François-Xavier, d'un Chapdelaine, d'un Marchand et des martyrs du Japon.

Quant au nombre des missionnaires, il est vrai que les langues de feu du Cénacle et la multitude des prodiges suppléèrent

au nombre, dans la primitive Eglise, et multiplièrent les serviteurs. Des nations de langues diverses, prêtant l'oreille à une même prédication, l'entendaient en même temps chacune en sa langue, cela est vrai encore. Mais après cette première impulsion, par laquelle le Tout-Puissant avait voulu terrasser l'enfer, les choses suivirent le cours ordinaire et naturel, c'est-à-dire qu'il fallait un plus grand nombre de missionnaires pour un plus grand nombre de conversions. Les grands foyers de la foi et de la charité, les nombreuses églises de l'Orient et de l'Occident fournirent en abondance les ouvriers nécessaires à la propagation de la foi, et cette armée sacrée avait à ses côtés une imposante réserve prête à couvrir son insuffisance. Rome fut le centre de ce grand mouvement. Or, pour donner l'impulsion, Rome n'avait besoin ni de flottes pour transporter à des milliers de lieues les colonies saintes, ni de grands trésors pour les faire vivre sur des plages tout-à-fait inconnues. Quand le missionnaire, prosterné au pied du Souverain-Pontife, lui demandait ses pouvoirs et la bénédiction, le Saint-Père pouvait l'envoyer en paix. Il savait que l'envoyé évangélique allait traverser des pays chrétiens, et que, sur les terres mêmes des idolâtres, il se trouverait encore rapproché des princes déjà convertis, des évêques, des prêtres, des peuples fidèles dont aucun ne refuserait secours à qui allait annoncer la parole divine.

On peut donc le dire sans crainte de se tromper : sans le funeste évènement du seizième siècle, la situation du monde serait actuellement tout autre qu'elle n'est. On peut, sans doute, se faire quelque illusion sur ce point ; cependant, demanderons-nous au simple bon sens, n'est-il pas vrai que l'unité d'action, l'unité de principes, l'unité de vues, la réunion des ressources, l'association des agents sont, dans toutes les entreprises, le secret même de la force et la plus sûre garantie du succès ? Or, n'est-ce pas le Protestantisme qui a brisé cette unité, rendu cette réunion impossible ? Quelle induction tirer de là ? Que l'impartialité, le bon sens, le sens commun répondent.

En entendant les accusations que nous portons contre lui, le Protestantisme se lève et, empruntant cette gravité, ce semblant de zèle et d'amour pour la vérité que savent prendre quelquefois ses ministres lorsqu'ils disent : "la Bible et rien que la Bible," il nous répond : Quoi ? vous prétendez que nous ne faisons rien pour la propagation du Christianisme ! Comptez

le nombre des agents que nous envoyons aux missions étrangères; comptez les sommes par millions et millions de louis sterling que nous dépensons chaque année; comptez ensuite les millions d'exemplaires de la Sainte-Ecriture que nous distribuons dans l'univers, et puis dites si nous ne faisons pas autant, si même nous ne faisons pas plus que l'Eglise romaine.

Nous sommes d'autant plus disposé à reconnaître tout ce que fait le Protestantisme, que tous ses missionnaires, tout son argent et toutes ses Bibles ne prouvent à nos yeux que la richesse, le bon cœur, la générosité de nos frères les Protestants. Mais ferait-il encore bien plus qu'il ne fait, cela ne nous empêcherait point de le dire et de le répéter: Non, le Protestantisme ne fait rien en faveur du Christianisme; mais il fait tout contre lui, tout pour en arrêter, en paralyser la diffusion.

Comment, en effet, s'y prend le Protestantisme dans les missions lointaines, avec son système de libre interprétation de l'Ecriture? Ce principe déjà si faux, si absurde et, partant, déjà si stérile en Europe, où chacun suce le Christianisme avec le lait de sa mère, où chacun l'aspire avec l'air qui fortifie ses poumons, fera-t-il des merveilles en fait de conversions aux Indes, en Chine, au Japon, chez les nègres d'Afrique, dans les Archipels de l'Océanie, dans nos forêts encore vierges de l'Amérique? Croit-on qu'il opérera des conversions nombreuses au milieu de tous ces peuples dont quelques-uns sont fiers de leur fausse civilisation et même de leur barbarie; dont les autres sont infatués à l'extrême de leurs fausses religions, quelque absurdes, immorales et révoltantes qu'elles soient; peuples dont il faut d'abord songer à faire des hommes avant d'entreprendre d'en faire des chrétiens?

Prenons donc un missionnaire de la religion biblique, mais biblique seulement, à son départ pour les régions infidèles. Lui aussi veut accomplir ce précepte du divin Sauveur à ses envoyés: "Allez et instruisez toutes les nations." Les saints canons du Protestantisme lui conseillent de se marier avant de partir, et ce conseil est basé sur ce passage de la Bible: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul," et sur cet autre: "Croissez et multipliez-vous." Mais cette précaution, si elle est prudente pour chasser un peu l'ennui du séjour sur la terre étrangère, ne l'est pas beaucoup pour faire oublier plus tôt le pays natal, pour rendre plus léger, pour faire voler d'un élan plus rapide ce missionnaire à la conquête des âmes qui se perdent. Quoi qu'il en soit cependant, le prédicateur, sa dame

et une abondante provision de Bibles s'embarquent et traversent l'Océan exempts de naufrage et même de tempêtes. Nouveau Xavier, il arrive, avec toute sa suite, dans un village central du grand empire de l'Inde. Que fera-t-il, au milieu de cette population dont il ignore la langue, les coutumes, les mœurs, dont il heurtera de prime abord les usages, les croyances, les préjugés, au point peut-être de se faire huer ou assommer? Mais admettons qu'il échappe au dernier de ces traitements, car l'artillerie anglaise est là pour inspirer à ces peuples infidèles assez de respect et de clémence pour un missionnaire qui se garde bien de la perdre de vue dans ses courses apostoliques. Il s'avisera peut-être, au milieu d'une chaleureuse et sympathique allocution sur les puissantes vertus de la Bible, mais de la Bible seulement qu'il présente et qu'il recommande à peu près de la même façon qu'un apothicaire présente et recommande ses fioles à remèdes, de tirer de sa poche un petit flacon pour s'en mouiller les lèvres, la bouche et le gosier afin de pouvoir achever son discours. Quoi de plus innocent, de plus nécessaire en Europe? Mais aux yeux de ces peuples, quelle différence! C'est là une incongruité qui mettra en fuite les plus délicats, les plus pieux de l'assistance. Les autres, moins scrupuleux, ne partiront pas, si l'on veut, mais ils seront pris d'un rire fou qui les tiendra durant des heures entières. Heureux si le fervent missionnaire, à force de douceur, de bons signes et de bons procédés, parvient à ressaisir la parole pour continuer ses exhortations! Plus heureux encore mille fois, s'il n'est point forcé à quitter le village, couvert, lui, sa jeune dame et toutes ses Bibles, du plus accablant ridicule! Cinq mille personnes furent converties dans une seule des prédications de saint Pierre; le résultat de celle du nouvel apôtre sera: 0000! Le Christianisme en sera-t-il beaucoup plus propagé?

Admettons que ces bons Indous, surmontant l'invincible répugnance que leur inspirent les vêtements de la famille, la chaussure de madame et des petits enfants, s'il y en a déjà, consentent à prêter l'oreille aux louanges des vertus de la Bible; comment le missionnaire leur fera-t-il comprendre et parviendra-t-il à les convaincre de la nécessité urgente et rigoureuse de lire et méditer la Bible dans toutes ses pages, ses chapitres, ses versets? Les Indous lui demanderont, pourvu qu'il comprenne leur langue, quelle est cette nouvelle religion qu'il vient leur apporter? S'il sait répondre, que dira-t-il? S'il

s'avise de dogmatiser suivant ses vues particulières ou suivant les vues de sa secte, le voilà aussitôt en opposition, non plus avec les Indous seulement, mais avec toutes les sectes protestantes qui, opposées de croyance, envoient, elles aussi, des porte-Bibles dans l'Inde pour singer l'apostolicité et faire croire qu'elles propagent le Christianisme. Or notre missionnaire, nous supposons, est Méthodiste. Le voilà donc en dispute avec le Luthérien tout pur, en dispute avec le Luthérien Evangélique, en dispute avec le Luthérien non-Evangélique, en dispute avec le Calviniste, en dispute avec l'Episcopalien, avec le Presbytérien, avec l'Indépendant, avec l'Anglican de la Haute-Eglise, avec celui de la Basse-Eglise, avec l'Anabaptiste, l'Unitarien, le Quaker, en dispute enfin avec les mille et mille autres sectes dont se compose le Protestantisme. Que penseront les candides adorateurs du dieu Vichnou, témoins et spectateurs d'un tel sabbat ? Incontestablement il n'en continueront que plus fort à adorer leurs idoles, leurs fausses divinités.

Si, conformément à ses principes, le missionnaire répond comme le font ceux qui prêchent parmi nous : "la religion que j'apporte est toute dans ce livre ; lisez-le avec un ardent désir de vous instruire, vous connaîtrez bientôt le vrai Dieu et la manière dont il veut être servi." C'est en effet la moins mauvaise définition qu'il puisse donner ; mais voilà aussi, comme conséquence, tous ces pauvres Indiens, qui ne savent pas lire, exclus du royaume des cieux protestant-méthodiste ! Alors que je vous plains, s'écrie un autre docteur en Protestantisme, vous tous, pauvres gens qui, nés dans des conditions de société où l'on manque de toutes connaissances, ne savez pas encore lire la Bible ! Peuples infortunés, ne voyez-vous pas que savoir lire est aussi nécessaire au salut que d'être baptisés ? Et combien j'ai peur qu'il vous faille encore apprendre l'hébreu pour arriver plus sûrement au ciel ! Résultat d'une telle prédication au milieu de ces peuples idolâtres : 00000 ! Le Christianisme en sera-t-il beaucoup plus propagé ?

Supposons que dans l'auditoire il se trouve quelques lettrés, quelques personnes qui aient de l'instruction. Combien de ces gens instruits consentiront à parcourir un gros livre comme la Bible pour y trouver tout seuls une religion qui leur est inconnue, qui contredit, qui condamme celle de leurs idoles, et que les missionnaires qui la prêchent sans en avoir le droit ne savent pas définir autrement que par ces mots : religion

puisée dans la Bible et dans la Bible seulement? Combien de ces savants, encore une fois, voudront se donner la peine d'un semblable travail? Le nombre en sera: 00000. Le Christianisme en sera-t-il beaucoup plus propagé?

Supposons qu'il s'en trouve quelqu'un, car nous sommes loin de nier la possibilité des miracles; voilà donc ce jeune et courageux Indou qui, pour commencer d'être bon protestant, devra, comme tous les Protestants logiques et consciencieux, protester contre toute autre espèce de croyance et de religion, et entreprendre, aussitôt après, toutes les recherches que sont tenus de faire tous les autres protestants qui veulent s'en tenir à la Bible et à la Bible seulement. Par où va-t-il commencer? Nous ne savons. Sera-ce par l'inspiration de la Bible? par l'intégrité de la Bible? par l'authenticité de la Bible? par la véracité de la Bible? Et puis les traductions, qui lui en garantira l'exactitude, la fidélité? Tout homme est menteur ou capable de se tromper. Le courageux Indou ne devra donc s'en rapporter qu'à lui-même et entreprendre l'étude de l'hébreu, du grec, du syriaque, entreprendre, enfin, l'étude de toutes les autres petites choses qui font la science des bons interprètes, des bons orientalistes, des bons commentateurs. On dira peut-être que le missionnaire, lui, abrégera beaucoup ce travail. Mais le missionnaire, supposé qu'il en fût capable, sera obligé de rester la bouche close sous peine de fouler aux pieds le grand principe du Protestantisme: la Bible et rien que la Bible. N'est-il donc pas évident que l'Indou, quel que puisse être le désir de sa conversion, ne voudra pas d'une telle croyance. En voudrait-il que les recherches qu'il aurait à faire lui seraient de la plus radicale impossibilité. Le Christianisme en sera-t-il donc beaucoup plus propagé?

Supposons enfin, en admettant toujours la possibilité des miracles, que quelques Indous très curieux aillent jusqu'à ouvrir le livre mystérieux, et que la traduction faite dans leur langue est aussi fidèle et aussi intelligible que peuvent la faire les Protestants. Quelle idée ces Indous se feront-ils du livre comme de la religion qu'il contient? Que vont-ils en penser, que vont-ils en dire, eux dont les principes en religion, en morale, en philosophie, en politique, en littérature, etc., etc., diffèrent aussi étrangement de nos principes chrétiens? Quel jugement vont-ils porter sur les patriarches et sur tout l'Ancien Testament? Quel jugement vont-ils porter sur la per-

sonne de Jésus-Christ lui-même et sur celle des Apôtres, quand ils les verront boire du vin, eux qui ont tant en horreur l'usage des boissons enivrantes ? Quand ils les verront immoler des animaux et manger leur chair, eux qui regardent comme un crime irrémissible le meurtre d'une vache et d'autres animaux ? Eux qui seraient moins scandalisés, moins révoltés de voir manger de la chair humaine qu'une tranche de bœuf rôti ? Eux qui mourraient plutôt mille fois que de donner la mort à la vermine qui les dévore ? (1) La Bible donc ne leur offrit-elle que ces énormités dans la personne de Jésus-Christ, de ses Apôtres et des autres saints personnages, qu'il n'en faudrait pas plus pour redoubler dans leur cœur le souverain mépris qu'ils professent déjà pour tout ce qui leur vient des nations étrangères ! La propagation du Christianisme n'en sera guère plus avancée !

Vous demanderez : Que font donc les cinq ou six mille missionnaires ambulants, tant hommes que femmes, employés par les sociétés bibliques, puisqu'ils opèrent si peu de conversions ? Ce qu'il font, on le devine sans peine. Il ne font que propager le mépris de l'Evangile et le mépris du véritable Christianisme ! Leurs travaux, aux yeux de leurs coréligionnaires les plus judicieux, au lieu d'éclairer les gentils, ne sont propres qu'à rendre leurs préjugés plus nombreux et plus enracinés, plus difficiles à faire disparaître. La vraie foi, le vrai Christianisme, lorsqu'il leur sera annoncé plus régulièrement par ceux qui en sont les vrais et courageux apôtres, ne trouvera, à cause des prédications protestantes, que plus de peines et d'obstacles à surmonter.

Vous demanderez aussi : Que font les trente ou quarante millions de louis sterling que les sociétés bibliques dépensent chaque année en colporteurs, en voyages de colporteurs, et en Bibles colportées ? " Ils servent, nous dit le naturaliste prussien et protestant, M. Meyer, à enrichir ces hypocrites missionnaires qu'une avide cupidité, une soif d'argent et d'honneurs ont poussés sur des plages lointaines. Hommes tellement incapables, d'ailleurs, que plusieurs d'entre eux n'ont pu soutenir leur existence comme simples ouvriers ou simples artisans." Voilà à quoi ils servent. Le *Times* de Londres, continuant à nous renseigner, nous dit que " quelques-uns de ces modestes personnages ont su, dans le court espace de deux

(1) Mr. Dubois. Mœurs et Usages des Peuples de l'Inde.

ou trois ans, ramasser une fortune de dix à quinze mille piastres fortes et au-delà," à part, sans doute, les dépenses pour nourriture et vêtements de monsieur, madame, mademoiselle et autres petites tailles et petites bouches. (1)

Remarquons, en passant, les expressions de: *hypocrites, hommes tellement incapables, modestes personnages* dont se servent Meyer et le journal anglais pour qualifier les missionnaires! Elles rappellent et confirment à merveille ce qu'on lit dans une histoire du Brandebourg, sur le même sujet: "Pendant la visite des églises protestantes, ordonnée en 1541 par l'électeur Joachin II, on avait trouvé que la plupart des pasteurs n'étaient, à proprement parler, que des tailleurs, des forgerons, des tourneurs, des maçons et d'autres individus de professions semblables." Qui n'a point lu dans les journaux même protestants, pendant la dernière guerre des Etats-Unis, cette réponse pleine de surprise et d'étonnement d'un général américain à un aumônier des troupes :—Quoi! monsieur, vous êtes aumônier?—Oui, mon général.—Certes! vous avanciez au pas de course. Voilà huit jours à peine que vous étiez garçon d'écurie chez M*** que je connais très-bien!" On se gêne avec plaisir pour admettre chez soi des hôtes aussi bien parlants! Ils nous édifient, ils fixent nos idées sur les motifs très-chrétiens de ce zèle fiévreux qui pousse de si bons missionnaires à braver les dangers de l'Océan. Comment le Christianisme protestant ne ferait-il pas les progrès les plus merveilleux lorsque sa cause est entre des mains si habiles!

Vous demanderez enfin: A quoi servent toutes les Bibles répandues par le Protestantisme aux quatre vents de l'univers? Notre témoignage serait suspect; laissons donc parler les organes du Protestantisme, qui connaissent bien mieux et qui l'aiment autant. "Elles servent admirablement à enrichir les cordonniers chinois comme ceux de bien d'autres pays, qui ont trouvé le moyen d'employer les Bibles protestantes à la confection des chaussures qu'ils font pour vendre à leurs compatriotes. Elles servent aussi à divertir nos navigateurs témoins du spectacle que leur donnent ces simples et crédules Polynésiens qui, accroupis dans un temple, sous la présidence d'un missionnaire ou de sa femme (n'est-elle pas ministre suppléant, en cas de maladie, d'occupation, ou d'absence de son mari?) tiennent presque tous leurs Bibles à l'envers et

(1) Lond. Times; Septemb. 20. 1830.

s'efforcent de simuler, par une espèce de grognement, l'action de l'enfant qui eppelle."

Tous ces colporteurs, avec leurs femmes pour la plupart—tous ces millions de louis sterling, toutes ces Bibles, tous ces petits traités ne servent donc pas à grand'chose de bon pour propager le Christianisme. Vous devez en convenir, Protestants, nos bons frères. Ils servent seulement à montrer combien votre générosité est grande et votre charité admirable. Mais supposons un instant que vous eussiez donné tout cet argent au Pape des Catholiques pour l'employer aux missions, sans envoyer vous-mêmes un seul ministre ni une seule Bible, il aurait fait aujourd'hui plus de vrais chrétiens que ne renferment de pages et même de versets toutes les Bibles que vous imprimez au nombre effrayant de 3,937,944 par année. Ce serait beau, ce serait consolant!

Le Protestantisme nous accusera d'exagération dans nos raisonnements et dans les preuves que nous avons fournies. Eh bien, faisons-lui une question. Tous ces colporteurs, tout son argent, toutes ces Bibles, combien ont-ils renversé d'idoles, abattu de faux-dieux dans les nations infidèles depuis la naissance des sociétés bibliques? Qu'il réponde! Les quatre villes les plus protestantes de l'univers, New-York, Londres, Genève, Berlin, possèdent-elles quelque divinité païenne arrachée aux adorations des idolâtres par les sueurs de leurs missionnaires, sédentaires ou ambulants, et rapportées par eux? Qu'elles nous la montrent? Non, elles n'en peuvent montrer, et le Protestantisme, dans sa fureur de protestation et de haine pour le véritable Christianisme, a bien plus à cœur de rétablir le culte des faux dieux que de le faire disparaître pour mettre à sa place le culte de Jésus-Christ. C'est encore une accusation grave que nous portons; mais la preuve en est convaincante. "J'ai sous les yeux, dit un savant et modeste auteur contemporain, l'annonce commerciale d'une fabrique d'idoles établie à Birmingham. En voici la traduction: *Yamen, dieu de la mort*, au bronze fin, fabriqué avec beaucoup de goût; *Nirondi, roi des démons*, modèles très-variés; le géant sur lequel il est monté est un des plus hardis dessins, et son sabre de goût moderne; *Véronnin, dieu du soleil*, plein de vie; son crocodile est en bronze, et son fouet en argent; *Couberen, dieu des richesses*, ce dieu est d'un travail admirable et le fabricant y a mis tout son art comme tout son talent; on trouve aussi dans cette fabrique *des demi-dieux et des démons inférieurs*

de toute espèce. On ne fait pas de crédit! (Cela se comprend dans l'achat et la vente des dieux.) Escompte libéral sur paiement au comptant." (1) Voilà bien le Christianisme sacrifié à l'amour du gain, à la passion de l'argent. On objectera que ce témoignage est catholique, et on l'aura pour suspect. Hâtons-nous donc de l'appuyer sur des aveux protestants. Un journal de Paris fait cette observation : " On ne trouve dans aucune autre partie de l'Europe qu'en Angleterre, le pays des missions bibliques par excellence, de fabriques d'idoles et de faux-dieux." (2) " Aux Indes, le gouvernement s'est déclaré et montré en fait (ce gouvernement est anglais) le soutien du paganisme, en gouvernant le pays comme s'il n'avait pas de conscience." (3) Dites après cela que l'examen individuel de la Bible comme parole de Dieu, ou le Protestantisme, n'opère pas des merveilles en fait de propagation du Christianisme et de la vraie civilisation dans les villes protestantes d'Europe comme dans les contrées lointaines et dans les îles inconnues! Quel Christianisme, chers frères! Mais aussi quels défenseurs de la foi que vos gouvernements et vos souverains!

Mais il est temps de céder entièrement la parole aux Protestants. Nous n'avons qu'à nous recueillir pour entendre leurs lamentations sur la nullité complète de tous leurs efforts dans la propagation du Christianisme chez les nations infidèles.

" Le Protestantisme, qui fut loin d'avoir découvert le véritable motif de la décadence du Christianisme, nous donna (chose qui ne s'était pas vue encore) un livre écrit comme le seul *critérium* ou signe de la vérité et comme la seule voie du salut. C'est grâce à cette sollicitude du Protestantisme pour la Bible que la lettre a acquis cette grande et universelle valeur qu'elle a de nos jours. La lettre est désormais, selon lui, le seul moyen de salut: sans savoir lire, il est presque impossible d'être Chrétien." (4)

" Tous les prédicateurs de l'Eglise protestante nous disent journellement: Cherchez et sondez la Sainte-Ecriture; Dieu veut que tous les hommes arrivent à la vérité. Mais on ne parvient à la connaissance de la vérité que par le travail de l'esprit, à force de recherches, de réflexion et de comparaisons,

---

(1) Margotti. Rome et Londres.
(2) Archives du Christianisme, septembre, 1855.
(3) Morning Post, octobre, 1857.
(4) Fichte. Grundzuge des Zeitalters, p. 219.

non par une aveugle confiance dans l'autorité humaine. (1) Tous les hommes sont obligés de lire la Sainte-Ecriture." (2)

"Or, il y a dans l'Ancien-Testament autant que dans le Nouveau, des choses si obscures, si incompréhensibles, même pour le savant, que l'homme ordinaire, loin d'être édifié par la lecture de la Bible, en est souvent tout troublé, tout confus. Et sous ce rapport les prophéties de Daniel, le cantique de Salomon, l'Apocalypse de saint Jean, ont fait, sans contredit, bien plus de mal que de bien et en feront toujours, tant que les sociétés bibliques continueront à répandre les saintes Ecritures parmi le peuple. (3) Le peuple ne sait pas séparer la lettre de l'esprit, et c'est avec justice qu'on a reproché aux Protestants qu'une grande partie de leurs scissions, de leurs erreurs et de leurs sectes absurdes n'ont pas eu d'autre source que ce peuple liseur de Bibles. Ce qui est un reproche autrement grave, c'est que, par la lecture imprudente de la Bible, une foule de personnes ont été excitées au désordre. (4) Les théologiens catholiques, qui ne veulent permettre la lecture de la Bible qu'à certaines conditions, n'ont nullement tort: c'est que, dans la Bible, toutes les sectes, toutes les passions trouvent leurs preuves, leur justification et leurs armes." (5)

"Bien des gens qui ont un grand respect pour la religion et les saintes Ecritures ne pensent pas que, par le moyen des sociétés bibliques, on atteigne toujours le but qu'on se propose, c'est-à-dire de répandre la vérité et la vertu. Souvent même on a été tenté de mettre en doute le but désintéressé des sociétés bibliques. (6) Les sociétés bibliques de la Grande-Bretagne, en agissant de concert avec des hommes de toutes les confessions ou croyances opposées, donnent, sur une grande échelle, l'exemple d'une indifférence religieuse très-funeste au véritable intérêt de l'Evangile. Nous en avons sous les yeux les tristes conséquences: qu'on jette un coup d'œil sur la marche rapide de l'incrédulité. (7) On pouvait prévoir que les choses en arriveraient là; et la triste expérience qui a réalisé nos prévisions doit nous déterminer à retirer les droits accordés à une société qui a fait tant de mal par ses principes équivoques et ses institutions vicieuses. (8) Le comité de la

(1) Dr. Friederich. Der Protest. 1827. t. II. p. 86.
(2) Dr. Joh. Phil. Tresenius Kurze etc. von der Bibelausgabe. 1812.
(3) Krug. Minerva. Februar. 1821.
(4) Allgemeiner Anzeiger der Deutschen 1806. No. 264.
(5) Ein Protestant. im Rhein-Merkur. 1814. No. 158.
(6) Niemeyer. Leben Johan. Weslay etc. Aus dem Englischen. 1793. t. I. p. 208.
(7) Wix. Vorrede, p. 66.
(8) Id. ibid.

société biblique de Londres pense que tout incrédule peut être un très-bon agent; ses frères, en Ecosse, vont plus loin encore. L'un d'eux disait sans détour qu'il n'hésiterait pas à se servir du diable lui-même. (1) Ceci nous explique pourquoi les sociétés bibliques n'ont eu ni sur les incrédules en général, ni sur les Protestants l'influence qu'on était autorisé à en attendre. Nous voulons bien convenir qu'elles ont contribué à faire lire la Bible, mais l'ont-elles fait plus généralement comprendre? On ne s'aperçoit pas beaucoup du progrès que la religion a fait depuis qu'elles ont été instituées." (2)

"Les Protestants attribuent à l'Ecriture une trop grande puissance; ils s'imaginent qu'elle pénètre dans les cœurs comme la parole parlée; aussi croient-ils tout faire pour le Christianisme, en répandant la Bible seule dans les contrées les plus diverses. Sur ce point, nous sommes bien en arrière des Catholiques. (3) Nous, nous avons des sociétés bibliques et nous envoyons des Bibles en immense quantité dans les différentes parties du monde, afin de répandre le Christianisme. Cette mission de livres est sans doute bien plus commode que la mission des prêtres, mais aussi quel en est le succès? Je n'ai point encore entendu parler d'un seul peuple converti par la Bible; mais il est notoire que des peuples incivilisés ont accepté nos Bibles avec beaucoup d'empressement, pour les envoyer immédiatement après dans les pays voisins, où on leur donne en échange des couteaux de poche et de l'eau-de-vie. (4) Les Bibles traduites en chinois par Morisson et envoyées en Chine y furent publiquement vendues aux enchères, et en grande partie achetées par des cordonniers qui s'en servirent pour doubler leurs pantoufles." (5)

"N'est-ce pas là la preuve la plus éclatante que la lettre, alors même qu'elle est l'image fidèle de la parole divine, est toujours morte, à moins d'être vivifiée par la parole vivante du missionnaire? En vérité, pour ma part, je ne tiens pas beaucoup aux sociétés bibliques, et je leur préférerais, quand il s'agit de la propagation du Christianisme, les *Sociétés bibliques vivantes des Jésuites*. Nous avons, il est vrai aussi, nos établissements de missions; mais le Protestantisme, quand il s'agit de convaincre de la vérité de ses doctrines, est bien moins propre

(1) Thomson, Rede am. 16 März 1830.
(2) Revue Protestante, 1830.
(3) Bemerkungen eines Protest in Preussen, etc., 1824, p. 32.
(4) Id. ibid.
(5) Nouveau Journal Asiatique, 1828, t. III, p. 40.

à conquérir au Christianisme les peuples sauvages et incivilisés que le Catholicisme, qui leur présente les miracles des sacrements, s'adresse à leur imagination et, en établissant une souveraineté sacerdotale visible, rend ses conquêtes spirituelles plus stables. De cette manière aussi, le Catholicisme correspond mieux aux besoins de l'homme à l'état naturel, c'est-à-dire à l'obéissance. (1) Nous devons savoir gré à l'Eglise Catholique d'avoir créé des établissements si multipliés pour la propagation du Christianisme. C'est elle aussi qui fonda avec bonheur beaucoup de colonies. " (2)

Nord. — " Tout le monde sait que dans une grande partie de la Laponie, ainsi que dans le pays des Samoyèdes, il y a encore beaucoup d'idolâtres et beaucoup de païens qu'on s'est vanté d'avoir convertis. Mais les faits parleront mieux que toutes les assertions. Dans la Laponie, on a fait beaucoup de dépenses en argent et en efforts pour l'œuvre des missions, mais en pure perte. (3) On s'était borné à bâtir des églises, à baptiser les petits enfants et à traduire quelques livres dans la langue du pays. Du reste, nous ne trouvons, parmi les prédicateurs envoyés en Laponie, ni la force vivifiante de la foi, ni ces dons du Saint-Esprit sans lesquels toutes les institutions humaines meurent bien vite. Aussi, voyons-nous encore en Laponie et dans tous les autres pays du Nord, une foule de gens qui adorent la lune, le soleil et un morceau de drap rouge. (4) Cette misérable situation de choses se rencontre également dans les limites extrêmes de l'Islande, et les écrivains luthériens sont loin de le nier. " (5)

Asie. — " Aucune nation n'a jamais eu un si large espace pour la propagation du Christianisme que nous autres, Anglais, grâce à l'influence que nous exerçons sur les cent millions d'habitants de l'Hindoustan. (6) Voyons les travaux de nos missionnaires. "

" Les exemples de conversion au Christianisme à Calcutta sont très-rares jusqu'à ce jour. (7) Hélas ! d'après les nouvelles qui nous arrivent de Madras, nous sommes forcés d'avouer que les cœurs du peuple ressemblent au sol pierreux de son pays.

(1) Bemerkungen eines Protest in Preussen, etc.
(2) Id. ibid.
(3) Arnold, cité par Hœninghaus, la Réforme, etc. C. IX, p. 132.
(4) Id. ibid.
(5) Id. ibid.
(6) Dr. Claud. Buchanan. Memoir on the Exped. of an exclesiast. establ. etc. London, 1812, p. 48.
(7) Dr. Reg. Heber. Engl. Bish. Narrative of a Journey etc. of India. London 1828, t. III. p. 253.

Des deux individus qui se préparèrent au baptême, l'un laissait voir des vues mondaines, l'autre est la première conquête, fruit de la mission. " (1)

" Malheureusement, je ne puis que m'affliger du peu de progrès que les missionnaires ont fait jusqu'à présent sur la côte de Caramandel. " (2)

" A Dinapore, j'ai pu remarquer, malgré l'apathie générale avec laquelle cent femmes assistaient au service divin, deux ou trois individus qui, j'en suis sûr, ont senti quelque chose. Mais à l'exception de ceux-là, il n'y en a pas d'autres, ni Européen, ni indigène. " (3)

" A Allepice, M. Norton est souvent abattu par le peu d'espoir dans l'avenir. " (4)

" Le missionnaire anglican Christian, envoyé à Banghulpore, se sent à peine le courage d'avouer qu'il a échoué auprès des païens qui l'entourent. Depuis son arrivée, il a baptisé deux indigènes : un garçon de deux ans et une fille de six. L'un et l'autre sont entretenus par des personnes qui se sont chargées de leur instruction. " (5)

" A Rag-Mahul, le missionnaire Christian n'a pu, pendant toutes ses courses, obtenir une seule conversion. " (6)

" A l'Ile de Ceylan, la Religion Catholique avait d'abord été prêchée par saint François-Xavier ; elle était tombée ensuite sous le pouvoir des Hollandais ; les habitants furent forcés de se convertir au Calvinisme. Néanmoins, c'est une chose connue de tout le monde que, dans les dernières années (depuis la liberté religieuse accordée sous le régime britannique), plus de cinquante mille Protestants ont passé à l'Eglise Catholique. " (7)

" Si je réussis à Jaffa à obtenir une ou deux bonnes conversions, je m'estimerai heureux. Plus je vois ce peuple, plus je suis persuadé de l'inefficacité des moyens que j'emploie pour le détacher de l'erreur. A l'exception des gens de ma maison, je ne vois à mes sermons qu'un seul homme et trois enfants. En vérité, l'avenir se présente sous de tristes couleurs. " (8)

" Je n'ai réussi à faire qu'un seul chrétien. (9) C'est le trois-

(1) Missionnary Rep. 20th rep. 153.
(2) Id. ibid. p. 164.
(3) Heinr. Martin, Memoir, etc., 8th edit., London, 1825, p. 233.
(4) Missionary Register. p. 136.
(5) Rep. of the Society for the Propag. etc. in foreign parts, for 1825. London, 1826, p. 149.
(6) Id. ibid.
(7) British Critic. Jan. 1828, p. 215.
(8) Miss. Regist. p. 196. 356.
(9) Id. ibid.

ième ou le quatrième chrétien dont j'ai entendu parler dans ces montagnes." (1)

"Le succès des missionnaires (anglicans) se borne à la conversion des femmes de soldats anglais, lesquelles ont, par leur mariage, perdu le droit de caste, ainsi qu'à celles de quelques Mahométans et Indiens que la curiosité a conduits aux écoles et aux églises. On nous disait que le nombre de ceux qui cherchent sincèrement la vérité était considérable, et allait toujours en augmentant. Pour ma part, je dois avouer qu'à l'exception des femmes de soldats, je n'ai trouvé que fort peu de véritables convertis." (2)

"Que nous, ministres anglicano-protestants, ayons si peu réussi, c'est ce qui ne devrait pas étonner la société que j'ai l'honneur de servir." (3)

"Après sept années d'efforts, la société des missionnaires anabaptistes fit dans l'Inde le premier prosélyte. Après le même laps de temps, la société de Londres (des Indépendants) réussit à opérer une première conversion. Je n'ai connu que trois cas de conversion depuis vingt ans que la mission anabaptiste est ici fondée." (4)

"La mission de l'Eglise Anglicane à Bursevan obtint une conversion après sept ans de patience et d'efforts persévérants." (5)

"Il est un fait qui paraîtra sans doute fort peu du goût de ceux qui ont confiance dans la conversion de l'Hindostan, mais qu'il ne faut pas nier : c'est que, jusqu'aujourd'hui, le Christianisme a fait fort peu de progrès parmi ce peuple." (6)

"L'Eglise Catholique de l'Inde est aussi ancienne que la royauté des Espagnols et celle des Portugais dans l'Orient, et bien que l'une et l'autre soient tombées à l'heure qu'il est, l'Eglise Catholique n'en subsiste pas moins. Les biens ecclésiastiques ont été épargnés en grande partie dans les différentes révolutions qu'a subies l'empire ; l'un des principes des Asiatiques est de respecter les institutions religieuses. Leurs revenus sont en général peu considérables, comme dans la plupart des pays catholiques de l'Europe ; mais les prêtres vivent partout dans un état de fortune convenable. Le culte

(1) Heber l. c. vol. 2, p. 280.
(2) Id. ibid. vol. I, p. 395.
(3) Pr. Craven, lettre dans le Rapport of S. P. G. London, 1827, p. 51 et suiv.
(4) Townley, Missionnaire Anabapt. British Critic Journal, Jan. 1824.
(5) Id. ibid.
(6) Monthly Review, 1822. p. 223.

divin est célébré régulièrement, et les églises sont, la plupart du temps, très-fréquentées. La discipline ecclésiastique se maintient, les cérémonies sont aussi majestueuses qu'en Europe, et le peuple est charitable au dernier point. On a remarqué que les Catholiques de l'Inde se livrent moins à la débauche que les Anglais, ce qu'il faut sans doute attribuer aux missionnaires catholiques qui veillent sur eux depuis leur jeunesse, ainsi qu'aux conseils et à l'autorité d'hommes pieux et saints qu'ils ont appris à respecter et à vénérer. Outre ces églises régulières, il y a encore dans l'Asie un grand nombre de missions catholiques. Les missionnaires ont en grande partie des domiciles fixes. Estimés par les indigènes, à cause de leurs connaissances médicales, de leur érudition et surtout de leur conduite irréprochable, ils se procurent une honnête aisance, et sont en état de donner l'hospitalité à beaucoup d'étrangers. En considérant attentivement l'Eglise Catholique, on est forcé de convenir que, tout en ne perdant pas de vue son but principal qui est de maintenir dans toute sa pureté la foi de ses membres, elle exerce une grande influence sur la civilisation de l'Asie, et qu'elle contribue beaucoup à chasser les ténèbres du Paganisme." (1)

"Aux îles Philippines, il y a beaucoup d'indigènes qui ont adopté la Religion Catholique. On y compte quatre mille deux cents paroisses. Le clergé y jouit de l'estime de toutes les classes de la société, car il a rendu de plus grands services que le gouvernement à la civilisation du pays." (2)

"Les divers ordres religieux travaillent avec persévérance à répandre les bienfaits de la foi catholique parmi les païens et les sauvages de ces îles, dont la population est évaluée à trois millions d'âmes. Aussi tout porte à croire que leurs efforts y sont et seront encore plus couronnés de succès. S'il faut ajouter foi aux récits de ces missionnaires zélés et probes, le Ciel aurait fait des miracles en leur faveur." (3)

"Les missions catholiques qui se trouvent en Chine depuis longtemps sont, il est vrai, dans une position assez critique. De temps à autre on lance des édits contre la religion chrétienne, et Européens et Chinois ont à subir la mort. Néanmoins,

(1) Buchanan, Memoir, etc., p. 12, 13.
(2) Horschelmann, Stein's Handbuch der Geographie bearb. 1834. t. III, p. 304.—306.
(3) Dr. Pritchard. Researches into the physical history of mankind, 2nd édit. London, 1826. vol. 1. p. 455.

la Religion Catholique se répand, même au milieu de toutes ces persécutions." (1)

Afrique. — " Les missions (anglicanes) de Sasao et de Bultam ont été suspendues, et il n'y a guère d'espoir pour le moment de les voir rétablir." (2)

" Tous les dimanches se rassemble, à Kisny, une communauté de trois cent et quelques personnes ; mais jusqu'à présent nulle d'entre elles n'a des oreilles pour entendre, ni un cœur pour sentir et comprendre. Souvent je me sents un grand découragement, car je ne vois pas plus que les autres le moindre fruit encourager mes efforts. " (3)

" Quant à la mission de Charlottentown, je ne puis jusqu'à présent parler de l'effet de la grâce divine ; car mon cœur n'a pas encore eu à se réjouir d'un seul succès. " (4)

" A Kent-Station, M. Randle n'est pas tout à fait sans espoir de faire quelque chose de bien parmi le peuple. " (5)

" Dès le quinzième siècle, la Religion Catholique s'était propagée dans la Basse-Guinée. Les Capucins ont des établissements de missions à Angola, Loango, Benguela, et Congo. Ils répandent avec succès la foi catholique ; et, à l'heure qu'il est, une grande partie des nègres appartiennent au Catholicisme. Dans le royaume de Congo, la Religion Catholique s'est également introduite ; c'est même la religion de la cour. La ville de San-Paolo de Loanda, dans le royaume d'Angola, est le siége d'un évêque catholique. " (6)

" En Abyssinie, le jésuite Alphonse Mendez conquit au Catholicisme l'empereur et tout le royaume en l'année 1625." (7)

Australasie. — " Plusieurs voyageurs qui ont eu occasion d'observer de près les missions (protestantes) dans la Nouvelle-Zélande, sont d'accord pour attribuer tous les progrès moraux qui se manifestent dans ce pays aux fréquentes relations des indigènes avec les pêcheurs de baleines et les bâtiments de commerce. Bien que les missionnaires veuillent s'en prévaloir auprès de leurs protecteurs en Angleterre, il n'en est pas moins vrai que tous ceux qui ont visité cette contrée sont forcés de convenir qu'ils ne sont pour rien, ou du moins pour

---

(1) Monsionary Register, p. 43.
(2) Id. ibid. p. 68.
(3) Id. ibid. p. 80.
(4) Mission. Taylor. Report, etc.
(5) Mission. Rigost, p. 83.
(6) Horschelmann. l. c. p. 475-476.
(7) Henke, l. c. t. III, p. 243.

très-peu de choses, dans le changement opéré dans les mœurs des insulaires. " (1)

" Aux Iles-des-Amis, les missionnaires ne dûrent leurs succès qu'aux querelles intérieures qui divisaient le pays. " (2)

" Les premiers princes qui adoptèrent le Christianisme dans les îles Sandwich furent baptisés par un prêtre catholique, l'abbé de Quélen, ecclésiastique de la frégate l'*Uranie*, qui, lors de son voyage autour du monde sous le commandement du capitaine Freycinet, aborda dans ces îles. (3) En avril de l'an 1820, des missionnaires des Etats libres du nord de l'Amérique se montrèrent près de Wahu ; ces missionnaires étaient protestants. Le prince catholique Karomota n'hésita pas d'embrasser leur doctrine parce que, probablement, il n'avait pas des idées bien claires sur les principes qui séparent les deux églises. La reine Nomahanna, protestante elle aussi, disait, avec un sentiment de satisfaction bien marqué, qu'elle était chrétienne et qu'elle allait plusieurs fois par jour à la maison de prière (l'église). Pour m'assurer si elle connaissait véritablement l'esprit du Christianisme, je lui fis demander : Pour quelle raison donnez-vous à notre religion la préférence sur la religion (païenne) qu'elle professait auparavant ? Elle me répondit qu'elle n'en pouvait pas bien indiquer le motif ; mais que son missionnaire Bingham, qui savait si bien lire et écrire, lui avait dit que la religion chrétienne était la meilleure. Si toutefois, ajouta-t-elle, nous nous apercevons qu'elle ne vaut rien pour notre peuple, nous sommes prêts à en adopter une autre. "

" Nous voyons par là combien les missionnaires protestants ont été peu capables d'assurer au Christianisme une vénération, une foi intérieure inséparable de sa véritable forme, de son véritable esprit. "

" Les missionnaires exercent sur la mère du roi mineur une influence telle qu'elle a tenté l'établissement universel du Christianisme par tous les moyens de violence possibles. Ils sont en quelque sorte les maîtres de l'île ; leur seule volonté a force de loi." (5)

" Ils ont fait preuve de peu de bon sens dans leur conduite ; ils ont le jugement si peu juste, ils connaissent si mal le cœur

---

(1) Reisebericht eines Englanders uber Neu-Seeland. Ausland.
(2) Alexand de Humbold.
(3) Quarterly Review, vol. 32, p. 420.
(4) Chevalier Otton de Kotzebue, capt. de vaisseau. Reise um die Welt, etc. 1823. t. II, p. 112, etc.
(5) Horschelmann. l. c. t. III, p. 800.

humain que, dans beaucoup d'occasions, leur zèle dépasse leurs lumières. Ce fait n'était guère étranger pour nous, mais nous ne nous attendions guère à les voir forcer ces peuples à l'observation rigoureuse du Puritanisme le plus sombre. Ces tailleurs et cordonniers échappés au tranchet et à l'aiguille pour prêcher l'Evangile, croiraient s'abaisser s'ils apprenaient aux insulaires l'usage de l'aiguille et du tranchet. Leur principe est que, plus on passe de temps à prêcher, à chanter et à prier, mieux cela vaut. Les dimanches, il est sévèrement interdit de faire la cuisine ou d'allumer le feu. Baku protesta contre cette défense en disant qu'il ne s'était jamais aperçu qu'à Londres le dîner eût été plus mauvais le dimanche que le samedi. Les effets funestes d'un pareil système ne se sont pas fait attendre dans les îles Sandwich." (1)

" Voyons maintenant quel usage les missionnaires firent de la Bible pour agir sur les Tahitiens. Le véritable Christianisme aurait bientôt mis ce peuple, si favorisé par la nature, au niveau des peuples les plus éclairés. Mais la doctrine de ces missionnaires n'est pas celle du véritable Christianisme. Toute religion qui, pour s'établir, a besoin de recourir à la violence, ne peut pas être, pour ce seul motif, la véritable religion chrétienne. Une religion qui interdit toute joie innocente, qui tue l'esprit et paralyse la force morale par la récitation incessante de prières, tel fut le Christianisme que les missionnaires établirent dans l'île de Tahiti. Avec ce Christianisme naquirent l'hypocrisie, la haine et le mépris pour tous ceux qui n'avaient pas la même croyance. Si ce Christianisme a aboli les sacrifices humains, il a immolé infiniment plus de victimes qu'on n'en offrit jamais aux dieux païens. Foster, l'aîné, estime à cent trente mille âmes la population de cette île. Admettons qu'il se soit trompé de cinquante mille, il en restera toujours quatre-vingt mille ; et comme maintenant la population n'est plus que de huit mille, c'est donc les neuf-dixièmes qui ont été exterminés ; la sanguinaire religion des missionnaires (protestants) a fait le service de la peste. Avec les derniers restes du peuple égorgé s'est éteinte toute vie vigoureuse et, avec la vie, l'industrie. Ces flotilles qui excitèrent autrefois l'admiration des Européens ont disparu. Grâce à la sévère défense des missionnaires, la flûte, qui appelait naguère à la joie et au plaisir, se tait maintenant. Toute gaité est devenue un péché

(1) Quarterly Review, No. 35, p. 438.

qui est rigoureusement puni. (1) Le protestantisme bâtard, sans couleur, sans joie, sans imagination, que professent la plupart de ces missionnaires, est-il une religion qui convienne à ces insulaires innocents, simples et joyeux? Est-ce connaître l'homme que d'appeler pour prier dans une chambre étroite, ces enfants de la nature qui voudraient faire retentir leurs chants aux dernières lueurs du soleil couchant? Si ces insulaires étaient une race vigoureuse comme les Malayes, ils jetteraient à la mer ces étrangers avec leur Christianisme dégénéré. Mais, hélas! ce sont des enfants faibles et innocents qui ne savent que se courber et mourir." (2)

"Avec le consentement du gouvernement de la Grande-Bretagne, l'archidiacre Scott a entrepris de convertir le reste de la population de l'Australasie; mais, jusqu'à présent, ses tentatives ont échoué." (3)

Amérique. — "L'histoire de la propagation du Christianisme protestant parmi les sauvages du nord de l'Amérique, tentée par Brown, n'offre qu'une série d'essais malheureux d'autant plus inattendus que certaines circonstances semblaient faire espérer de trouver chez ce peuple une voie toute frayée à l'Evangile." (4)

"Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer sur les bords du Missouri, du Mississipi et du Michigan des hommes qui, interrogés sur la religion à laquelle ils appartiennent, vous répondent tout simplement: *I do not know*; je ne le sais pas. Cependant, ces exemples d'ignorance disparaissent de jour en jour, grâce au zèle que le clergé catholique déploie dans ces contrées. L'Eglise qui a civilisé les races sauvages des Germains, semble être destinée encore à préserver d'une rechute certaine les habitants des bords du Saint-Joseph et du Mississipi." (5)

"Catholiques et Protestants sont d'accord sur le principe que tous les hommes sont égaux devant Dieu; mais les premiers seuls fournissent la preuve matérielle de leur croyance. Dans une église catholique, le prince et le paysan, l'esclave et le maître sont agenouillés devant le même autel. L'esclave sent s'effacer de son front la marque qui le dégrade;

---

(1) Otto de Kotzebue, l. c. t. I, p 91.—100.—115.—188.
(2) Ausland, 1835. No. 363.
(3) Rep. of P. G. K.
(4) Monthly Review, 1817, p. 145.
(5) Blatter fur literar. Unterhattung, 1834. Recension de Schrift: Michigan.

c'est lorsqu'il prend part dans l'église à ce qu'il y a de plus noble et de plus grand, l'égalité devant Dieu. Dans les temples protestants, cette égalité n'existe pas. Les hommes de couleur ou n'y sont pas admis, ou ils sont enfermés dans un endroit séparé du temple par une espèce de cloison. Le pauvre esclave reçoit des mains du prêtre toutes les consolations de la religion. C'est lui qui le visite dans ses maladies, et lui procure du soulagement dans le malheur; ses lèvres mourantes reçoivent du prêtre la sainte hostie et, dans la lutte de la mort, la dernière voix qu'il entend, c'est celle du prêtre qui lui adresse ces paroles sublimes: Pars pour le ciel, âme chrétienne! Aussi ne faut-il pas s'étonner si les esclaves de la Louisiane sont tous catholiques, et que la vaste cathédrale catholique de la Nouvelle-Orléans soit remplie de chrétiens de toutes les classes, de toutes les conditions et de toutes les couleurs; tandis que la communauté protestante se compose tout au plus de quelques dames assises dans l'église sur des chaises bien rembourées." (1)

"Quant à la conversion des esclaves dans les Indes Orientales, notre intention est moins de faire connaître les succès que les promesses de nos missionnaires (protestants)." (2)

"Malgré le grand nombre de missionnaires envoyés par l'Eglise Anglicane et les autres sectes, je n'ai jamais rencontré un Indien converti par eux." (3)

"J'ai visité plusieurs missions catholiques, et je dois déclarer que la conduite des prêtres romains est bien différente de celle des missionnaires anglais. Les premiers sont doux et pleins de bienveillance pour les sauvages, polis et prévenants pour leurs frères d'Europe. Ils ont gagné les sympathies de ceux qu'ils ont convertis. Quoique étant d'opinion différente en matière de religion, je dois pourtant leur rendre justice sur les heureux résultats qu'ils ont obtenus. Ils ont ramené presque toute la population de l'Amérique du Sud dans le giron de leur Eglise; les nouveaux convertis forment le noyau du peuple. Chose curieuse encore, dans tout le Pérou on ne rencontre presque plus de bruyères!" (4)

"Il y a de quoi s'étonner de la manière dont l'ordre des Jésuites s'est pris pour pénétrer chez la nation des Araucanos,

(1) Colonel Hamilton. Mœurs et coutumes dans le Nord de l'Amérique, p. 129.
(2) Anti Slavery Reporter, No. 41, p. 310.
(3) Ausland. 1822. No. 239.
(4) Reisebericht eines England uber Neu-Seeland.

implacables ennemis des Espagnols; une vie sainte, une conduite exemplaire jointe à des connaissances en médecine, à des manières affables, et amicales, peuvent seules expliquer des succès refusés à tous les autres Européens." (1)

"L'Eglise Catholique a fait chez tous les peuples des conquêtes et les a conservées jusqu'à ce jour." (2)

Il est donc évident, il est donc incontestable que les résultats de l'influence de la propagation de l'Evangile et de la civilisation de l'Europe sur le monde entier n'ont pas répondu à tout ce que permettaient les premières années du seizième siècle.

Et comment le Protestantisme aurait-il pu réaliser ces nobles espérances? Comment aurait-il pu favoriser au loin la diffusion du Christianisme? Lorsque la Vérité éternelle, le Verbe de Dieu, voulut se mettre en rapport plus direct avec nos intelligences et nos cœurs; qu'il voulut les saisir et s'en emparer pour en être saisi et possédé, il s'unit à notre nature, il devint Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, esprit et chair tout à la fois. Ainsi en est-il de la religion qu'il a enseignée. Si elle veut s'emparer de l'homme, et surtout de l'homme non instruit, non civilisé, s'en faire accepter, s'en faire aimer, il lui faut quelque chose de saisissable, de visible, d'extérieur, il lui faut un corps. Interdire à l'âme le langage si naturel et si expressif des signes, des symboles extérieurs, c'est se montrer mal adroit, ne rien connaître du cœur humain, c'est heurter de front la nature de l'homme, c'est tuer la pensée, c'est tuer le sentiment. La pensée, en effet, ne se conçoit, ne se développe et ne se conserve qu'à l'aide de l'impression ou du sentiment qui est son image. Et le sentiment, à son tour, comment le faire voir, le communiquer, le perpétuer? Ce n'est qu'à l'aide de son fils, le geste, qui, lui, est extérieur, visible et saisissable. Voilà ce que le Protestantisme n'a point su comprendre, ce qu'il aurait dû conserver s'il n'eût point tant aimé à détruire. Mais voilà aussi une des causes principales de sa stérilité et de son impuissance à se répandre et à se faire aimer. Tel est donc le Protestantisme considéré comme propagateur de l'Evangile et de la civilisation chrétienne: personne n'y va de soi-même; il n'y va que ceux que leurs passions y poussent.

---

(1) Alex. Caldelengh, Reisen in Sud-America, etc., 1820. Weimar, 1826.
(2) Mission. Jewett. Christian researches in the Mediter, London, 1824. p. 349.

Qu'il se glorifie donc d'avoir affaibli le pouvoir spirituel des Papes, d'avoir détruit les ordres religieux dans les pays soumis à sa domination, d'avoir mis en pièces la hiérarchie ecclésiastique, d'avoir abandonné la Bible au caprice stupide, bizarre et changeant des multitudes ignorantes, il n'en est pas moins certain que l'unité de la Religion Chrétienne a disparu de chez les Protestants ; qu'ils manquent d'un centre d'où puissent partir les grands efforts ; qu'ils sont sans guide d'aucune sorte ; errants à l'aventure, flottants à tout vent de doctrine, et frappés d'une complète stérilité pour enfanter la moindre de ces grandes œuvres que le Catholicisme a produites partout et qu'il produit encore si abondamment. Le Protestantisme, avec ses éternelles disputes, ses calomnies, ses attaques contre la morale, contre le dogme de la discipline de l'Eglise, a forcé cette grande propagation du Christianisme et de la civilisation à se tenir constamment sur la défensive, depuis trois siècles, à combattre même pour sa vie. Si ce temps précieux pour le bonheur des peuples, si ces ressources nombreuses qui lui ont été dérobés ainsi, elle avait pu les mettre à profit suivant qu'elle en avait le désir, n'aurait-elle pas achevé tous les grands projets qu'elle méditait et qu'elle avait même déjà commencés si heureusement ?

Est-ce donc un mérite que de jeter le blâme et l'insulte sur les missionnaires qui vont prêcher le Christianisme véritablement au nom et avec l'autorité de Jésus-Christ parmi les nations infidèles, de leur opposer tous les obstacles imaginables, d'employer tous les moyens possibles pour rendre leur zèle, leurs travaux et leur sang inutiles et leur ardente charité sans résultat ? Si tout cela est un mérite, il faut le rendre au Protestantisme, car il lui appartient de plein droit ! Mais hors de là, le Protestantisme doit cesser de se prétendre le propagateur du Christianisme et de la civilisation chrétienne.

CHAPITRE XX.

Nécessité pour le protestant de revenir au Catholicisme.

Nous avons vu que Luther expirant fit entendre ces paroles, que ses partisans ont cessé depuis lors de graver sur leurs médailles, comme exprimant le véritable esprit du Protestantisme: *Pestis eram vivus, moriens ero mors tua, papa!* Cette prophétie de la haine n'a pas eu son accomplissement. Après trois siècles, le pape siége encore au Vatican, vénéré, obéi, écouté du monde entier, gardé par l'amour des catholiques, haï des seuls ennemis de la société, et abritant celle-ci par le partage de cette haine, qu'il rend plus impuissante et plus maudite en la rendant plus sacrilége et plus criminelle. Son autorité et celle de l'Eglise, avec tous les degrés de la hiérarchie, est la seule autorité moralement existante, à qui le monde doit de n'avoir pas péri déjà plus de cent fois; "et de n'avoir été, comme le dit un protestant, aussi immanquablement que honteusement soumis à un régime oriental, à une oppression orientale, à une habitation orientale." (1) Cette autorité est le fondement de sa sécurité dans le présent, et seule elle peut le garantir encore pour l'avenir. (2) Ainsi se trouve démentie le prophétie de Luther.

(1) Sur l'esprit et les suites de la Réformation, p. 132.

(2) Il est si évident que l'Eglise Catholique peut seule arrêter le monde sur la pente fatale qui le conduit à l'anarchie et à la barbarie, qu'un protestant anglais, Mr. David Urquhart, rédacteur d'un journal diplomatique très en vogue en Angleterre, écrivait, ces jours derniers, un ouvrage intitulé: *Appel d'un protestant au Pape pour rétablir le droit des gens.* L'auteur traite dans son livre les six questions suivantes: 1o. Le droit des gens a été autrefois universellement observé; 2o. Il est actuellement tombé tout-à-fait en désuétude; 3o. Il est d'une absolue nécessité, si l'on veut sauver la société, que le droit des gens soit de nouveau généralement reconnu; 4o. L'Eglise Catholique, avec le Pape à sa tête, est le seul pouvoir capable de le faire respecter; 5o. Le prochain concile général fournit l'occasion de cette restauration du droit des gens; 6o. L'un des moyens d'y arriver est de fonder à Rome un collége diplomatique."

Les réflexions de M. Urquhart ne sont pas tombées dans le désert. Un certain nombre de catholiques et de protestants, en Angleterre, ont adressé à Pie IX une pétition dont nous extrayons les passages suivants: Les prétendus médecins qui s'appellent fastueusement philosophes prennent évidemment le poison pour le remède; car la société n'est si malade que parce qu'elle s'est émancipée des croyances et des lois révélées. En niant les dogmes révélés, les libres-penseurs sont arrivés à la négation de Dieu et de l'âme, par conséquent à la ruine de la conscience et de la responsabilité des actes humains... En détrônant l'autorité du Pape, gardien du droit des gens aussi bien que de la morale privée, ils ont placé sur le trône la trahison, la révolte, l'assassinat du champ de bataille.... Que l'humanité se lève donc tout entière, qu'elle repousse avec éclat les prétendus civilisateurs qui, depuis si longtemps l'endoctrinent et la perdent; qu'elle appelle le Pape à son secours;

Mais cette prophétie, fausse dans la bouche de Luther à l'égard du pape et de l'Eglise Catholique, trouve une signification effrayante dans l'état du Protestantisme par rapport à la société. Si la vie du Protestantisme a été funeste au monde, on peut dire que sa mort peut lui devenir mortelle. *Pestis eram vivus, moriens ero mors tua mundus* ! Cette grande hérésie, morte dans son caractère religieux par la dissipation de la portion de vérité chrétienne qui en a été la vie, n'est plus, en effet, depuis cent ans, comme nous le voyons et comme nous l'ont dit tant de protestants, qu'un immense cadavre d'erreur qui va se décomposant en mille erreurs pestilentielles, et de plus en plus mortelles à la société et à l'individu.

Et dans tout ce que ce sujet et la vérité nous obligeront à dire contre le Protestantisme, que les protestants, encore une fois, ne soient pas blessés, car c'est leur intérêt le premier qui nous anime, qui nous fait nous adresser à eux pour les prier de mettre de côté tout esprit de contention et de dispute, comme nous l'avons fait nous-même, et les inviter, les presser de réfléchir sur ces grands avertissements que leur donnent tant d'illustres et beaux génies du sein même des sociétés protestantes.

Le Protestantisme, dans la moins mauvaise acception du mot, n'est plus. Il y avait en lui deux éléments : l'élément chrétien, catholique, et l'élément païen, protestant ; l'un, l'édification, l'autre, la destruction ; l'un de vie, l'autre de mort. Le premier, par lequel le Protestantisme est resté en communion avec le Catholicisme, consiste dans l'autorité des Ecritures, la foi en Jésus-Christ, le baptême, la morale évangélique, quoique paralysée par le dogme de la justification etc., etc. Cet élément n'est pas né du Protestantisme ; il était déjà, et il n'a pas cessé d'être dans le Catholicisme, de qui seul le Protestantisme le tient. Le second, l'élément protestant, consiste dans tout ce qui a été l'objet de la séparation et de la pré-

---

qu'elle lui redemande les vérités saintes, objets de sa croyance ; les immuables lois de Dieu, règles de sa conduite ; l'action de son autorité paternelle et puissante, seule garantie suffisante de ses droits... Qui ne comprendra, en effet, que c'est une abomination et une insigne folie tout à la fois que la prétention qui affranchit la politique des lois de la morale et de la justice ordinaire ?... Que le Pape, sollicité par l'humanité tout entière, se lève donc ! qu'il réédicte le véritable droit des gens comme il a formulé les vérités dogmatiques ; qu'il interprète ce code divin des nations, et qu'avec une autorité sans appel, il en applique les oracles dans les cas particuliers. Qu'il délivre ainsi les nations de la menace incessante des convoitises inassouvies, des lois égoïstes, des majorités corrompues et de la satanique autorité du crime ! Quels aveux en faveur de l'Eglise Catholique, gardienne de l'ordre et de la civilisation dans l'univers !

tendue Réforme, savoir : le libre examen, la doctrine de la justification par la foi seule sans les bonnes œuvres, le rejet des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la suppression des jeûnes, des abstinences, le mariage des ministres, le divorce, etc., etc., qui sont tout autant d'articles d'émancipation, de relâchement, d'indiscipline, d'incontinance pour l'esprit, pour le cœur ou pour les sens, comme déjà nous l'avons démontré. Tant que ces deux éléments ont cohabité ensemble, les âmes chrétiennes, bien des bonnes âmes, ont pu se laisser prendre au premier élément, à l'élément chrétien, et, du second, de l'élément protestant, se faire un moyen de dégager, d'épurer davantage l'élément chrétien, qui leur paraissait compromis dans la fausse idée qu'elles se faisaient du Catholicisme. On conçoit très-bien cette illusion ; et certainement, pour le grand nombre de ces âmes, elle aura tenu lieu, devant Dieu, devant l'Eglise Catholique elle-même, de vérité, de fidélité. Mais aujourd'hui que l'élément protestant a pris le dessus, qu'il s'est trahi par ses conséquences en attaquant, en détruisant entièrement cet élément chrétien à la faveur duquel il avait été admis ; aujourd'hui qu'il a poussé ses attaques du Catholicisme au Christianisme, du Christianisme à tout l'ordre surnaturel, et qu'il a même attaqué l'ordre politique et l'ordre social, et que, sur cet amas de ruines il n'apparaît plus que comme un spectre de négations et de divisions, impuissant à rien réunir, à rien reconstruire, et sur le point de s'évanouir complètement en laissant ses crédules et obstinés partisans dupes ou compromis dans les dernières scènes de son grand drame, c'est s'abuser, c'est se méprendre sur ses intérêts les plus chers, ceux de la vie présente et ceux de l'éternité, que de ne pas savoir le quitter à temps, pour revenir à cette Eglise, seule vraiment chrétienne, vraiment divine, vraiment catholique, vraiment une, vraiment sainte, vraiment apostolique, vraiment civilisatrice, vraiment Eglise !

Nous savons, nous comprenons et nous respectons tout ce qu'il y a d'honorable dans la fidélité à la foi de ses pères ; et nous tenons grand compte de tous ces nœuds naturels du cœur, de l'âme et de l'opinion qui retiennent encore les protestants, comme par une chaîne sacrée, au Protestantisme. Mais, outre que nous entendons parler à plus que des honnêtes gens, à des chrétiens, et que nous n'avons pas besoin de leur rappeler ces paroles de notre divin Sauveur et Maître : "Suivez-moi, et laissez les morts enterrer leurs morts (Matt., VIII, 22) ;—qui

aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi (Matt., X, 37)," nous croyons que les morts, nous croyons que les pères eux-mêmes des protestants, s'ils pouvaient revenir tout à coup et revoir le Protestantisme aujourd'hui, revoir l'Eglise Catholique, revoir la société avec cette indépendance et ce désintéressement des âmes qui ont dépouillé les intérêts et les émotions de cette vie, revoir le retour de tant de protestants célèbres à l'Eglise Catholique, joindraient leurs voix à notre faible voix pour lever les scrupules de leurs enfants, pour les absoudre, ou plutôt pour les presser de quitter ce qui fut autrefois le Protestantisme, et de rentrer dans le sein de ce qui fut, de ce qui est et de ce qui sera toujours le Christianisme, l'Eglise Catholique, asile de la paix, de la concorde, de l'unité et de la stabilité de la foi vraiment chrétienne.

"Je recommande à mes enfants, et je leur demande en grâce—écrivait dans son testament, daté de l'an 1560, le gendre de Mélanchton, Sabinus—qu'avant tout ils honorent Dieu, et qu'ils restent fidèles et pieux disciples de cette religion que notre Eglise professe en commun avec l'Eglise Catholique du Christ." (1) Et on peut dire que ce testament de Sabinus est celui du grand nombre, si ce n'est de la généralité des premiers protestants honnêtes et chrétiens qui, quoique morts dans le sein de la société protestante, ne purent jamais se familiariser avec l'idée d'un schisme, d'une séparation irrévocable avec l'Eglise Romaine, et emportèrent dans la tombe la persuasion qu'il ne s'agissait que d'une interruption passagère qui ne les ferait pas cesser d'être toujours membres de l'Eglise dans le sein de laquelle ils avaient reçu la vie de l'âme e tdu corps, et pour laquélle ils auraient certainement renié le Protestantisme, s'il leur eût été donné de voir la direction qu'il devait prendre et les abîmes où il devait aboutir." (2) Comment en douter, lorsque nous enten-

(1) V. Tœppen. Die Grundang der Universitad Kœnisberg und das Laben des ersten Rektors Sabinus, p. 302.

(2) Si, parmi les personnages qui se prononcèrent contre les prétendus abus qui s'étaient introduits au sein de l'Eglise Catholique on démêle ceux qui néanmoins lui restèrent ostensiblement fidèles, tels qu'Erasme, Reuchlin, Mutianus, Longolius, Mosellanus, Stapullensis, Rhenanus, Cornelius, Crotus, Campensis, Egranus, et une infinité d'autres savants distingués et honorables chrétiens ; puis, ceux qui, ébranlés, à-demi détachés de l'Eglise, sans se cramponner au Protestantisme, formèrent le parti considérable de ce qu'on peut appeler les *Expectants*, lesquels, observant ce qui se passait des deux parts, et, bientôt éclairés par les doctrines du Protestantisme et les fruits qu'elles portèrent, finirent par rentrer dans le giron de l'Eglise ; puis enfin ceux qui, quoique morts dans les sociétés protestantes, crurent appartenir encore à l'Eglise Catholique et n'auraient jamais consenti à rompre leur union avec

dons Camerarius, l'un des plus grands hommes de l'Allemagne, et des plus capables d'apprécier la situation et la moralité du Protestantisme naissant, auquel il appartenait, s'écrier, parlant à un catholique : "Que me parlez-vous de deux Eglises, la vôtre et la mienne? Il n'y a qu'une seule Eglise Chrétienne : la vôtre, celle où j'ai vu le jour, où j'ai reçu le baptême, où je n'ai jamais cessé de vivre, et dans laquelle je prie Dieu tous les jours de me faire persévérer jusqu'à mon dernier soupir." (1)

Luther lui-même ne pouvait se faire à l'idée qu'il était hérétique : "Par la grâce de Dieu, disait-il, nous avons ce témoignage que nous ne sommes point des hérétiques, mais des schismatiques, qui font schisme et scission, ce qui n'est point de notre faute." (2) Et il léguait à ses partisans ces angoisses d'une conscience catholique aux prises avec la vérité, et succombant, sous son ascendant, jusqu'à cette confession de sa faute : "Il faut concéder aux catholiques tout ce que nous leur concédons, à savoir, que dans la Papauté *est la parole de Dieu et l'apostolat, et que nous avons reçu* d'eux *l'Ecriture, le Baptême, le Sacrement et la Chaire.* Que saurions-nous sans cela de toutes ces choses? Aussi faut-il bien que la foi, l'Eglise Chrétienne, Jésus-Christ et le Saint-Esprit soient avec eux! Que fais-je donc, moi qui viens prêcher contre eux, comme l'écolier contre le maître? Voici quelles pensées viennent assaillir mon cœur : *je vois à présent que j'ai tort.* Oh! plût à Dieu que je n'eusse jamais commencé, ni jamais prêché un seul mot! .... Qui donc, en effet, peut s'élever contre cette Eglise dont nous disons dans la foi : *Je crois une sainte Eglise Chrétienne?*" (3)

Protestants, nos frères, nos chers frères! voilà la contenance de votre chef! Plus libres que lui, honnêtes, chrétiens, innocents de l'erreur qu'il vous a transmise, jusqu'au moment où vous devez en avoir conscience, vous avez à choisir entre sa faute et son désaveu, vous avez à acquitter les dernières recommandations de vos premiers pères.

Eh! n'est-ce pas leur esprit, l'esprit chrétien des ancêtres, qui se réveille et qui s'agite dans toute la partie honorable du Protestantisme, pendant que l'esprit de désordre et d'impiété achève de s'en emparer, et qui, en Allemagne, en Suisse, en

elle, et à devenir ce que sont devenus leurs descendants,—ce qui reste des premiers protestants véritables ne consiste plus que dans cette tourbe rebutante et méprisable de moines défroqués, de déprédateurs cupides et audacieux et de révoltés gloutons qui furent la honte du Protestantisme.

(1) Miegii. Monumenta pietatis et litteraria, II. 49.
(2) Opp. Walch. XXII. p. 950.
(3) L. c. VII; 2510; VIII. 197.

Angleterre, dans le midi de la France, en Canada, aux Etats-Unis, s'émeut pour la foi et pour l'unité et aspire et accourt au Catholicisme ? N'est-ce pas lui qui parle et qu'on entend dans tous les aveux qui suivent, et que nous vous conjurons de bien sérieusement méditer :

"Une nouvelle ère s'ouvre pour la vie de l'Eglise : le brouillard se dissipe ; l'œil voit le mal sous sa véritable forme. Tout a un temps. On commence à connaître les défauts de notre Eglise. De tous côtés on entend des voix puissantes s'élever contre son organisation, et la peine suivra de près la prophétie. (1) — Jamais le Christ n'indiqua deux chemins pour aller au ciel ; jamais il ne fonda une Eglise pour le salut des uns et une autre Eglise pour le salut des autres. (2) — Luther, méconnaissant l'esprit du Christianisme, a séparé ce qui était inséparable, et s'est criminellement détaché de l'unité qui, seule, peut assurer notre salut. (3) — Au dix-septième siècle, le noyau de la foi fut arrêté dans son développement ; dans le dix-huitième, il s'amoindrit en se desséchant ; ainsi le culte protestant s'est creusé et amaigri, et l'existence de l'Eglise protestante est menacée sérieusement. (4) — Après une conquête sévère, la hiérarchie catholique tant dédaignée pourrait bien ramener dans le giron de l'Eglise l'Europe qui se consume dans le repentir et la contrition. (5) — Tout nous montre que le Protestantisme, tel qu'il est aujourd'hui, ne nous satisfait plus ; on commence à comprendre que, pour remplir une grande lacune dans nos besoins spirituels, il doit y avoir une harmonie réelle entre la nouvelle et l'ancienne Eglise. (6)

"Sans le surnaturalisme, une Eglise n'est pas possible. (7) — Or, il n'y a qu'un seul surnaturalisme qui soit véritablement conséquent, et c'est celui de l'Eglise Catholique Romaine. (8) — Lorsqu'on admet le premier axiôme du Catholicisme qui, d'ailleurs, n'est nié ni par les Luthériens, ni par les Réformés, ni même par les partisans du rationalisme, toute la doctrine catholique est aussi logique, aussi conséquente que les livres d'Euclide.

"La religion romaine est basée sur le dogme d'une révélation

(1) Dorust. Allg. K.-Z., Jahrg, 1831.
(2) Dr. Pearson, Bischof. Exposition of Crud. p. 349.
(3) Novalis. l. c.
(4) Ullman, l. c. t. II, 1832, p. 279.
(5) Steffens, t. II, 1821, cité par Hœninghous. c. XI. p. 201.
(6) Isidor (Graf von Löben) l. c.
(7) Chr. Fr. Böhme. Allg. K.-Z. 1825. No. 27.
(8) Krug. Philosophisches Gutachten, etc., p. 85.

surnaturelle qui, embrassant le présent et l'avenir, les générations actuelles et les générations futures, ne peut jamais être interrompue. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de discontinuité, puisque, autrement, cette œuvre sublime, fondée par l'Homme-Dieu et scellée par sa mort, se trouverait exposée, en passant par les mains des mortels, à toutes les erreurs et altérations des faiblesses humaines et périrait nécessairement, ce qui est contraire au premier axiôme : toute conséquence rigoureusement déduite d'un premier principe est irrécusable. Or, dans toute la dogmatique catholique, il n'y a point d'article qui ne puisse être réduit à ce seul et même principe. (1) — Nous, Protestants, quand nous contemplons ce merveilleux édifice depuis ses fondements jusqu'au comble, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que, la base posée, il n'y a pas de doctrine qui ait été édifiée avec plus d'art, de pénétration et de logique dans toutes ses parties et tous ses détails. C'est un système qui n'a pas à craindre la critique la plus rigoureuse et la plus profonde science. (2)

"Il ne suffit pas que nous ayons encore de la religion, le tout est de l'avoir sous une forme déterminée, c'est-à-dire, de posséder une confession de foi. (3) — Or, le sens de la Bible, en fait de croyance, ne peut être déterminé que par une autorité suprême qui s'inspire du Saint-Esprit. (4) — La Religion Catholique est bâtie sur le roc de Dieu et non pas sur l'interprétation d'une individualité caduque et périssable. (5) — L'Eglise Protestante, elle, est bâtie sur la sable." (6)

"Le nom d'Eglise Catholique est véritablement sublime ; c'est le bien commun, universel de l'humanité. (7) — Catholique signifie universel, c'est-à-dire croyance universelle en opposition avec la croyance des sectes hostiles au dogme de la révélation ; donc catholique est identique à orthodoxe, conforme au canon, *regula fidei*, ainsi qu'à évangélique et apostolique. L'expression se trouve en principe dans les exemplaires grecs du symbole apostolique, où les Latins l'ont prise. (8)—Le nom d'Eglise Catholique date des successeurs des apôtres. Lorsque vinrent se montrer des hérétiques hostiles à la véritable doc-

(1) Prof. Dr. A. Fr. Gerörer. Kritische Geschichte des Urchrist. t. I, préf. p. 15 et 17.
(2) Marheineeke. Symbolik. 1810.
(3) Id. Urber das whare Verhaltniss des Kathol. und Protest.
(4) Fessler, Geschichte der Ungarn. t. VIII, p. 425.
(5) Kern. l. c.
(6) Delbruck. cité par Hœninghous. c. XI, p. 203.
(7) Jenisch. cité par Hœninghous. c. XI, p. 203.
(8) Von Meyer, Krit Kranze. 1830. p. 249, note.

trine de l'Eglise, on donna à la véritable et pure Eglise du Christ le nom de Catholique, pour la distinguer des églises hérétiques. Vers la fin du second siècle, cette dénomination était partout en usage. (1)

"L'Eglise évangélique ne doit pas admettre l'idée d'hérésie. (2) — Notre Eglise tolère la différence d'opinions; elle tolère, par conséquent, l'erreur. (3) — Nous regardons comme Protestants ou Evangéliques, bien qu'ils n'aient pas ce nom, tous les vieux ennemis du Catholicisme, c'est-à-dire les hérétiques. N'ont-ils pas, eux aussi, voulu rétablir le pur Evangile? N'ont-ils pas, eux aussi, protesté contre ce qu'ils appelaient les faux dogmes de l'Eglise régnante? C'est donc à bon droit qu'on peut leur attribuer ces deux noms d'Evangéliques et de Protestants. (4)—D'ailleurs, le principe protestant au sujet de la Bible fut de tout temps le signe caractéristique de tous les hérétiques, sans distinction d'époque." (5)

"L'Eglise Catholique conserva toujours l'ancienne et grande idée d'une Eglise Chrétienne universelle. (6) — Elle a assuré le développement historique et surtout l'unité spirituelle du Christianisme qui, autrement, se serait dissoute en des milliers de sectes, et qui, privée d'un véritable appui, aurait perdu la force de s'établir et de se répandre. (7)

"L'Eglise Catholique avait raison de s'opposer à ce que la religion, qui doit être une et embrasser tous les peuples, se divisât en petites sectes divisées elles-mêmes entre elles. Elle conserva intacte la liberté et l'indépendance du pouvoir spirituel, et ne voulut pas que les prêtres du Maître suprême revêtissent la livrée politique de quelque petit seigneur mondain. (8)

"La pauvre Eglise Protestante, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a ni vie ni forme; la constitution de l'Eglise Protestante ne soutient pas le jugement de la raison. (9) — En fait de doctrine, les Luthériens sont opposés aux Calvinistes. En fait de police extérieure, les Luthériens et les Calvinistes se divisent politiquement, c'est-à-dire qu'il y a autant d'églises qu'il y a de principautés parmi eux. Le lien d'une Eglise universelle est

(1) Liter conversationsblott 1836. Vergl. Concordia Protest, Abtiel 1828, No. 99
(2) Schulz, cité par Hœninghous unde supra.
(3) Id. ibid.
(4) Wunrster, cité par Hœninghous unde supra, p. 204.
(5) Pustkuchen-Glanzow. ibid.
(6) W. Menzel. Geschichte der Deutschen, p. 553.
(7) Hase. Gnosis. t. III, 1829, p. 224.
(8) W. Menzel. l. c.
(9) Schuderoff. Die Juristen. in der Protest Kirche.

donc déchiré, et il n'y a plus que des églises locales. En même temps, la liberté et l'indépendance de l'Eglise ont disparu. A la place de l'ancienne hiérarchie qui subsistait par elle-même, on a mis des ministres, c'est-à-dire des serviteurs de l'Etat sous la dépendance du gouvernement qu'ils servent. (1)

"Soyons justes ; rappelons-nous qu'un édifice que tant d'hommes, sans distinction de rang et de forture, tant de nations diverses, habitèrent si longtemps dans la joie commune d'une sainte union, ne doit pas être méprisé. Il y a là bien des choses bonnes et recommandables. (2) — La chute de l'Eglise Catholique serait la chute de tout le Christianisme positif. (3) —La doctrine catholique a une sphère d'action bien plus étendue que la doctrine protestante. (4) — Sans le tribunal de la pénitence, il est impossible d'établir sur une base durable la vertu, la justice et la morale. Ce tribunal s'empare de l'homme d'une manière puissante, puisqu'il s'adresse à la conscience de l'homme, la guide et la dirige. Ce tribunal appartient exclusivement à l'Eglise Catholique. (5) — Le lien tout moral qui, formant des sept sacrements un anneau de saintes pratiques, joint le berceau à la tombe, combien n'a-t-il pas été morcelé dans le Protestantisme ! (6)—Vous trouverez dans la nouvelle Eglise une grande lacune. Elle ne prie pas pour les morts. (7) —Elle ne croit pas au Purgatoire que l'Ecriture-Sainte enseigne positivement. (8) — La prière pour les morts, unique assistance que nous puissions leur prêter, était cependant en usage dans les siècles apostoliques. (9)

"L'Eglise Catholique est en possession d'un culte sublime qui saisit l'âme d'une esthétique digne de la divinité, et où se réflètent la vie, la civilisation et la prospérité de tout un peuple. Aussi l'Eglise Catholique blâme-t-elle avec raison les Protestants d'avoir banni le beau idéal de leur service divin. (10) —Les Luthériens traitent Dieu comme un de leurs égaux ; les Réformés, comme leur serviteur ; les Catholiques, comme un Dieu. (11)

(1) W. Menzel, l. c.
(2) Marcheinecke. Symbolik.
(3) Lavater. Schreiben. an F. L. Stalberg.
(4) Jonisch unde suprà.
(5) Fitz-William. l. c. p. 53.
(6) Goethe cité par Hœninghous unde suprà, p. 207.
(7) K. A. Menzel l. c. t. IV, p. 502.
(8) Von Meyer. Krit. Kranzo. p. 193.
(9) Collier. l. c. p. 100, etc.
(10) W. Menzel. l. c.
(11) Frédéric le Grand.

"La Religion Catholique est, en quelque sorte, la Religion Chrétienne pratique : l'adoration de Dieu, le culte des Saints, la charité, l'inviolabilité du mariage, la sympathie, l'amour pour ses frères, la joie dans la pauvreté, l'obéissance, le dévouement, tout cela imprime au Catholicisme le caractère de la véritable religion. (1)—Je me demande si une religion qui contribue d'une manière si puissante au bonheur des hommes n'est pas dans tous ses préceptes une religion divine? Combien je suis émerveillé aussi, lorsque je songe à la vieillesse de l'Eglise Romaine, à ses immenses conquêtes, aux splendeurs de son culte ; lorsque je contemple les édifices magnifiques qu'elle éleva; sa merveilleuse discipline, qu'on dirait instituée par une sagesse surnaturelle; son inébranlable fermeté dans les persécutions, l'impuissance de ses adversaires, les vertus et les talents de ses défenseurs, les vices et l'ignorance de ses accusateurs, la disparition de tant de sectes qui s'élevèrent contre elle ; tout cela me surprend et me confond. Que de sectes qui, nées hier, tomberont peut-être demain ! Que si, à cette heure, quelqu'un s'avisait de vouloir entrer dans l'une d'elles, il pourrait bien lui survivre et se trouver ainsi dans la triste et honteuse nécessité de se jeter dans les bras d'une nouvelle Eglise. (2)—La vraie et bonne Eglise de Dieu date du temps des Apôtres. (3)—Ou le Christianisme n'est pas de Dieu, ou il faut qu'il dure plus que le ciel et la terre. (4)

"Il est une Eglise qui a été de tout temps, *Catholica ecclesia* : elle existe en réalité. (5)—Il a dû exister une Eglise du Christ jusqu'à l'époque de Luther. Les Catholiques demandent où était l'Eglise avant l'Eglise Protestante. (6) On ne saurait contester qu'il n'existe d'Eglises protestantes que depuis trois siècles. Nous ne voyons nulle part un Protestantisme à l'état *d'incognito*. (7) Sans la Papauté il n'y aurait pas eu dans le monde de religion universelle ; la foi aurait disparu; elle n'aurait pu se manifester, se produire dans l'Eglise. (8) Comme société chrétienne, le Protestantisme encourra toujours le reproche d'avoir répudié sa mère, l'Eglise Catholique. Qui pourrait nier le divorce ?" (9)

(1) Novalis. Moralische Ansichten. 1826, p. 52.
(2) Fitz-William. l. c. p. 52 et suiv.
(3) Pridiger Gisb. Voet. Oesper caus Pap.
(4) Jean de Muller, Sammtliche Werke. t. VIII, p. 296.
(5) Alberti. l. c.
(6) Id. ibidem. p. 60.
(7) Weinmann. l. c.
(8) Pridiger Tolder. Ameden an mancherlin, etc., 1868.
(9) Weinmann, l. c.

"Nous ne datons que de trois siècles. Luther fonda son Eglise en Saxe. Chacun sait que la Réforme Suisse est la mère de l'Eglise réformée. L'Eglise Anglicane a reçu la vie d'actes du Parlement. (1) Les Anabaptistes, Thomas Munzer à leur tête, vinrent au monde à l'époque de la Réforme. Faust Socin fut le père des Antitrinitaires ; le fondateur des Quakers fut George Fox, un cordonnier moitié fou, qui mourut en 16[illegible]1. L'Eglise Evangelico-Chrétienne ne date que de 1817. Mais qui a fait le *premier pape* ?" (2)

"L'Eglise Catholique commence avec Jésus-Christ. Il fit saint Pierre chef de son Eglise. Saint Pierre mourut à Rome ; mais un autre lui succéda, et nous avons la certitude la plus positive que la succession des pontifes n'a pas été interrompue jusqu'à ce jour. (3) Jamais Rome n'a courbé la tête devant des hérésies. (4)

"Jamais le Christ n'indiqua deux voies de salut, jamais il ne bâtit deux Eglises, l'une pour le salut de ceux-ci, l'autre pour le salut de ceux-là. (5) En dehors de l'Eglise, point de salut. (6) Notre devoir est de nous rallier à la véritable Eglise, si nous ne voulons pas courir le risque d'une mort éternelle. (7) Je m'étonne que nous ayons pu déclarer la guerre au Catholicisme, assis que nous sommes à côté de ceux qui nient la divinité de notre Rédempteur. (8) Voilà que va sonner la grande heure, l'heure de la séparation ; elle approche, elle est venue. (9) Bientôt vont s'unir plus étroitement tous ceux qui aspirent à vivre de la vie réelle du Christ. (10) Or, il ne peut y avoir d'union durable qu'avec l'Eglise Catholique. (11) En effet, elle seule admet un surnaturalisme logique dans toutes ses conséquences. (12)

"Il est temps, enfin, de mettre un terme à cette molesse, à cette énervation, à cette indécision, à cette indifférence qui sont la maladie de tous les disciples de l'Evangile. Au lieu de louvoyer continuellement avec le vent, pourquoi ne pas mar-

---

(1) Cobbet, l. c. t. I, p. 229.
(2) Johannes Von Muller. l. c.
(3) Cobbet. l. c. t. l. p. 30.
(4) Herder, cité par Hœninghous. c. XI. p. 212.
(5) Pearson ; unde suprà.
(6) Claus Horms unde suprà.
(7) Profes. Joh Girhard. t. v. L. de Eccles. c. VII.
(8) Canning. cité par Hœninghous unde suprà.
(9) Bast. l. c.
(10) Jean de Muller. Schreiben an den Natur. etc.,
(11) Hugo Gratius. Opp.
(12) Kahler. l. c.

cher franchement à la rencontre de la vérité en parole et en action ? (1)

"L'erreur est, comme nous savons, le partage de l'humanité; et quiconque convient d'une erreur avoue, non pas une honte, mais une faiblesse. Celui, au contraire, qui aime mieux supporter les conséquences fatales d'une erreur que d'en convenir franchement, ajoute la honte à la faiblesse ; une honte mal entendue, une misérable vanité le portent à faire une mauvaise action. (2) Un protestant, qui au fond du cœur est déjà catholique, est un homme estimable s'il confesse publiquement ce qu'il a connu comme vrai. (3) La liberté de conversion fait partie de la liberté de conscience. (4) La sainte conviction que je porte au fond du cœur, je dois la proclamer publiquement comme telle. (5) Nous devons prendre garde de ne pas injurier cette *unité* (de l'Eglise Catholique), et Dieu nous préserve de résister aux ordres du Pape." (6) Cela est souvent répété dans sa lettre contre les Anabaptistes ; et il ajoute : "Sous la Papauté on trouve plusieurs choses très-bonnes et très-chrétiennes, et c'est de là que dérive tout ce qui est chrétien. Nous reconnaissons formellement que c'est dans le sein de la Papauté que sont conservés l'Ecriture Sainte, le vrai Baptême, le vrai Sacrement de l'Autel, le vrai pouvoir de remettre les péchés, le vrai ministère de la parole de Dieu et la vraie doctrine chrétienne. (7)

"Nous n'avons en vue, en nous séparant de l'Eglise Protestante, ni un intérêt temporel, ni un intérêt personnel. Mais comment pourions-nous rester plus longtemps dans une Eglise où il n'y a que désunion, faiblesse et ruine? Or, telle est l'Eglise Luthérienne. Nous avons la prétention de fonder notre foi sur la Bible et de rejeter ce qui la combat. C'est très bien; mais, tout le monde en convient, la Bible est un livre plein d'obscurités et de difficultés. On dit, il est vrai, que celles-ci proviennent de ce que Dieu, infiniment parfait, demeure toujours, lorsqu'il se révèle à nous, hommes imparfaits, incompréhensible par quelque endroit ; et c'est pour cela que nous acceptons la Sainte Ecriture, malgré certains passages qui nous sont impénétrables. Il doit cependant y avoir

(1) Homil Liturg. Correspond. 1830. No. 24.
(2) J. J. Engel. Schriften. 1803. t. III. p. 99.
(3) Allg. Anzeiger der Deutschen.
(4) A. W. Von Schligel. l. c.
(5) Weinmann. l. c.
(6) Luther, Part. VII. page 8. B. sur l'Egl. de Rome.
(7) Luther, Joma. 1566. p. 320.

pour la plus grande partie des textes une interprétation à notre portée, et une manière de discerner la véritable. C'est une interprétation sûre, invariable, telle que la possède l'Eglise Catholique, qui manque à l'Eglise Luthérienne. Non-seulement nos théologiens disputent à tort et à travers sur la canonicité de tel ou tel livre, effaçant par un trait de plume, soit un chapitre, soit un verset, mais ils tombent encore dans les plus graves dissentiments lorsqu'il s'agit de l'intelligence des passages dont ils reconnaissent l'authenticité. Quand l'un a démontré *clair comme le jour* qu'un tel endroit doit être pris dans un tel sens, il en vient aussitôt un autre qui démontre, également *clair comme le jour*, que tous les interprètes se sont trompés avant lui et qu'il faut l'entendre dans tel autre sens. Or, tandis que les théologiens eux-mêmes ignorent l'art de pénétrer le sens de la Bible, combien ne sommes-nous pas à plaindre, nous autres pauvres laïques ! On nous renvoie à la Bible, et nulle part nous ne trouvons aucun moyen de comprendre ce livre de manière à arriver à l'unité de foi. Mais quoi ! qu'est-ce donc qu'une Eglise qui en appelle toujours et partout à la Bible sans pouvoir fournir une interprétation invariable et solide ? qui ne peut jamais dire avec assurance à ses fidèles : *Telle est l'interprétation de l'Eglise, et cette interprétation est la vraie?* Ne faut-il pas douter si elle possède le Saint-Esprit? et tout homme attaché de bonne foi au Christianisme ne doit-il pas tourner ses regards vers celle qui dit dogmatiquement : " *Voilà la décision de l'Eglise*? N'est-il pas amené par le bon sens et la logique à s'en tenir à cette décision ?

" Nous en sommes là. Il se produit chez nous un mélange d'opinions contradictoires qui donne lieu aux plus sérieuses réflexions. Dans la même chaire, le Christ est tantôt *le Fils éternel du Père éternel*, tantôt seulement *le plus sage des hommes*. Les fidèles sont instruits avant midi que l'homme ne rentre en grâce auprès de Dieu que par la Rédemption que le Christ a accomplie par sa croix ; après-midi, que le seul mérite personnel acquiert le ciel. Un prédicateur dira à ses confirmants que l'explication des commandements est l'essentiel ; un autre prétendra, dans cette même Eglise, que la foi et les sacrements occupent la première place, et que le reste ne vient qu'en seconde ligne. Voilà pourtant où en est la direction dans tout l'enseignement. A quoi peuvent dès lors se rattacher les communautés, au milieu de ces variations diamétralement

opposées sur des points fondamentaux? Il est évident qu'elles ne sont pas toutes vraies, puisqu'elles sont contradictoires; il faut qu'une seule soit vraie. Quelle est-elle? A quelle doctrine doit-on soumettre sa foi pour espérer légitimement le salut?

"Mais cette bigarure ne se manifeste pas moins dans tout ce qui a rapport au culte extérieur que dans l'enseignement théologique. Nulle part l'uniformité n'existe. Dans presque toutes les communes les choses liturgiques sont abandonnées au caprice individuel, tout comme le costume des dignitaires de l'Eglise. Pour ce qui concerne les livres de cantiques, les mélodies, les textes de sermons, l'ordre du service divin, la liturgie de l'autel, la forme du baptême, de la confirmation, de la cène, du mariage, de l'enterrement, la pratique d'une localité n'est jamais entièrement conforme à celle d'une autre; et souvent, lorsqu'à une distance de quatre ou six milles, on visite une église, ou qu'on assiste à un office, on reconnaît à peine si l'Eglise et la commune ont la même profession de foi, tant on trouve tout changé et disparate. Qu'est-ce, encore une fois, qu'une Eglise qui n'est pas même parvenue à établir l'unité dans les choses de cette importance? Sous de telles conditions, et avec des désaccords aussi essentiels, comment l'esprit d'union pénétrerait-il les cœurs pour y faire sentir la force de la communauté? Tout cela n'est-il pas propre, au contraire, à engendrer division, indifférence, dégoût? La déplorable source de toutes ces variations, c'est l'absence, dans notre Eglise, d'une forte organisation fondée sur le principe d'autorité.

"Hélas! c'est un malheur que l'Eglise ait livré à l'Etat ses biens et ses priviléges en dot de l'alliance qu'elle a contractée. Elle s'est présentée comme une épouse riche, puissante et environnée de gloire; et maintenant que ses richesses ont été dissipées, on oublie la dette de droit et de justice qui lui revient. Pauvre et humble servante de l'Etat, elle ne reçoit que les miettes qui tombent de la table de son dur maître, et toute sa splendeur d'autrefois a disparu. Elle est là, cette Eglise, comme un tronc originairement vénérable, mais dépouillé de sa couronne, de ses branches et de ses feuilles, creux et pourri, rongé des vers, craquant jusque dans ses racines sous les premiers coups de la tempête qui se déchaîne avec toute sa violence! Et c'est là que nous resterions cramponnés à ce tronc jusqu'à sa ruine, pour le plaisir d'en

être écrasés bientôt? Nous ne pouvons pas le raviver, et en lui, notre cœur ne trouvera plus la paix, nos désirs ne seront plus apaisés. Nous voulons sauver notre Christianisme; nous irons là où l'Eglise sait ce que dit l'Ecriture; où l'Eglise prescrit ce que ses ministres doivent enseigner, ce que ses fidèles doivent apprendre; où l'on veille sur l'uniformité du culte; où tout est solennel, relevé, en harmonie avec le cœur et l'adoration; où un puissant chef spirituel ne se courbe pas devant les puissants de la terre, mais seulement devant Dieu; où les communes ont encore conservé de la foi, de la discipline, des mœurs religieuses; où l'Eglise est réellement bâtie sur un roc contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas. C'est à contre-cœur que nous nous séparons de la maison de nos pères, mais il faut nous séparer. En avant vers Rome! *Wohl auf, zu Rom!*" (1)

Voilà, protestants, la voix de vos pères. L'avez-vous bien entendue? l'avez-vous bien comprise? Comment ne voyez-vous pas vous-mêmes que le Protestantisme, sorti de l'âme d'un Luther, d'un Calvin, d'un Henri VIII, est corrompu dans sa source même, et que toutes les innovations par lesquelles il s'est constitué en dehors de l'Eglise Catholique et au rebours de l'Eglise Catholique, considérées article par article, ne sont, en effet, que des relâchements, que des facilités, que des connivences pour les penchants mauvais de révolte, d'orgueil et de concupiscence que le Christianisme a précisément pour objet de réprimer? Vos pères vous pardonnent: vos pères vous pressent. En avant vers Rome! *Wohl auf, zu Rom!*

Comment ne voyez-vous pas vous-mêmes qu'une doctrine qui fait profession de ne pas prier, de ne pas s'humilier en priant, de ne pas se mortifier, de ne pas se contenir, de ne pas croire à la réalité du sacrement de l'amour, et de tromper le vœu suprême que notre bien-aimé Sauveur adressait à son Père, en instituant ce grand sacrement: *Qu'ils soient un comme nous!* est manifestement une doctrine anti-évangélique, anti-chrétienne et, partant, anti-sociale? Vos pères vous pardonnent, vos pères vous pressent. En avant vers Rome! *Wohl auf, zu Rom!*

Comment ne voyez-vous pas vous-mêmes que le préjugé tout au moins est pour une Eglise qui professe et qui pratique la virginité, la pénitence, la confession, la communion, l'unité,

(1) Le correspondant du Nord de l'Allemagne à Meckembourg.

la perpétuité, l'universalité, l'apostolicité, tous les moyens et tous les caractères de la vérité et de la sainteté que Jésus-Christ est venu établir sur la terre ? Vos pères vous pardonnent, vos pères vous pressent. En avant vers Rome ! *Wohl auf, zu Rom !*

Comment ne voyez-vous pas vous-mêmes, à ce simple aspect général des deux doctrines, qu'il y a pour les âmes un grand danger à se contenter de la moins chrétienne, à être complices de l'hostilité et de la haine que cette doctrine professe contre l'Eglise Catholique ? Comment, dès lors, ne comprenez-vous pas qu'il y a pour vos âmes un grand devoir à s'éclairer, et un généreux parti à prendre ? Vos pères vous pardonnent, vos pères vous pressent. En avant vers Rome ! *Wohl auf, zu Rom !*

En avant vers la doctrine qui satisfait l'examen, et surtout que justifie l'expérience ! En avant vers la seule autorité qui s'adresse à l'esprit et qui l'affranchit de toute erreur, de toute inquiétude, de toute incertitude, en la contenant, en la déployant dans la vérité ! En avant vers la suprême charité qui a des eaux désaltérantes pour toutes les soifs, de saintes ardeurs pour tous les sentiments, de suaves apaisements pour toutes les agitations, des réconciliations et des miséricordes infinies pour toutes les fautes, d'indicibles consolations pour toutes les souffrances, et des repos, des calmes, des joies, des voluptés ineffables pour tous les pauvres cœurs ! En avant vers la source de tous ces biens ; en avant vers Rome ! *Wohl auf, zu Rom !*

Mais Rome ! quels souvenirs, quelles impressions ce seul mot ne réveille-t-il pas, qui viennnent arrêter la confiance dans tous ces biens que vous nous annoncez et auxquels, nous l'avouons, nous serions diposés à croire ? Rome n'a-t-elle pas été, et n'est-elle pas encore *la superstition, l'idolâtrie, les vaines observances ? En avant vers Rome,* en un mot, ne veut-il pas dire *en arrière vers Rome ?* . . . . De grâce, expliquez-vous, dissipez cette préoccupation, et faites-le avec confiance, car nous vous le demandons avec sincérité.

CHAPITRE XXI.

Les Protestants d'accord avec les Pères de l'Eglise sur les principaux dogmes de foi catholique.

I. PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE.

Pierre est le fondement de l'Eglise et le centre de l'unité ; aucune rivalité, aucun amour-propre, aucun faux zèle ne viendront lui disputer la houlette de pasteur ; tous les évangélistes rediront à l'envi les diverses circonstances qui lui en assurent le titre. Dans le dénombrement qu'ils font des Apôtres, ils ne gardent aucun ordre certain ; mais ils s'accordent toujours à nommer saint Pierre avant tous les autres, *comme le premier*. Il aura les prémices de tout ; il sera *toujours le premier : le premier* à confesser la foi (1) ; *le premier* dans l'obligation d'exercer l'amour (2) ; *le premier* qui donne l'exemple d'une pénitence austère et d'une foi renouvelée (3) ; *le premier* des Apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité (4) ; *le premier* témoin de cette résurrection devant le peuple (5) ; *le premier* quand il faudra remplir le nombre des Apôtres (6) ; *le premier* qui confirma la foi par un miracle (7) ; *le premier* à convertir les Juifs (8) ; *le premier* à recevoir les Gentils (9) ; *le premier* partout, *visitant de ville en ville tous les disciples*, comme disent les Actes (10), et l'objet de la vénération du grand Paul, qui quitte ses travaux lointains, et, *revenu du troisième ciel, le vient voir* et, selon la force de l'original, le contempler. (11)

En présence même des actes de saint Pierre et de la primitive Eglise, en présence même de Jésus-Christ qui a parlé d'après son Père, des conciles qui ont parlé d'après Jésus-Christ, que les Protestants viennent dire qu'il n'existe en saint Pierre qu'une primauté d'honneur ! Confère-t-on la primauté d'honneur à qui ne possède point la primauté de puis-

(1) Matth., XVI, 16.
(2) Jean, XXI, 15.
(3) *Hugo Gratius*, protestant.
(4) I Cor., XV, 5.
(5) Actes, II, 14.
(6) Actes, I, 15.
(7) Actes, III, 6, 7.
(8) Actes, II, 14.
(9) Actes, X, 14.
(10) Actes, IX, 32.
(11) Galat., I, 18.

sance, la primauté réelle ? Trouve-t-on, ici-bas, la primauté d'honneur maintenue là où n'existe point la puissance, la primauté de juridiction ? Quel roi a conservé son trône pour le seul droit d'une primauté honorifique ? Alors, c'est l'honneur seulement que Jésus-Christ est venu constituer ! pourvoir d'un chef ! d'une unité ! d'un centre ! Et comme cette primauté est établie sur la pierre, dans les clefs, pour le pasteur, c'est uniquement pour l'honneur que la pierre porte l'édifice, que la clef ouvre le ciel, que le pasteur conduit le troupeau !...

Leibnitz dans sa haute et pleine bonne foi, faisant passer la vérité avant les préjugés de sa secte, a écrit ces lignes mémorables : "La hiérarchie des Pasteurs de l'Eglise comprend non-seulement le sacerdoce et les degrés préparatoires qui y conduisent, mais encore l'épiscopat, et même le rang suprême *du Souverain Pontife, que nous devons tous regarder comme institués de droit divin.* — Puisque Dieu, en effet, souverainement bon et grand, a établi l'Eglise sur cette terre, comme une cité sainte bâtie sur le roc, comme son épouse sans tache et l'interprète de sa volonté ; puisqu'il a si fortement recommandé le maintien de son unité dans l'univers par le lien de la charité, et puisqu'il a ordonné à tous de lui obéir, sous peine d'être confondus avec les païens et les publicains, c'est une conséquence nécessaire qu'il doit avoir fixé un mode par lequel la volonté de l'Eglise, interprète de la volonté divine, puisse se faire connaître. Ce mode, nous pouvons l'apprendre par l'exemple des Apôtres, eux qui, dans les premiers temps, représentaient le corps entier de l'Eglise, et qui, dans le concile de Jérusalem, en publiant leurs opinions, disaient : "Il a plu au Saint-Esprit et à nous." Et ce privilége de l'assistance du Saint-Esprit n'a pas cessé pour l'Eglise à la mort des Apôtres, mais il doit durer jusqu'à la consommation des siècles, et il s'étend à tout le corps de l'Eglise par le moyen des Evêques, en leur qualité de successeurs des Apôtres.—Or, comme les conciles ne peuvent être assemblés en permanence, ni même convoqués fréquemment, et comme il est cependant nécessaire que la personne de l'Eglise soit toujours vivante et présente, pour que sa volonté puisse être connue, on a dû admettre, *d'après le droit divin même,* d'après l'interprétation de ces paroles mémorables que le Christ adresse à saint Pierre (par lesquelles il lui confia spécialement les clefs du royaume des cieux, en lui recommandant solennellement à trois reprises de paître ses brebis) ; enfin d'après l'opinion de toute

l'Eglise, que l'un des apôtres, et, après lui, que l'un des évêques serait revêtu d'un plus grand pouvoir, afin que, placé comme le centre visible de l'unité, il pût servir de lien au corps de l'Eglise, pourvoir aux besoins communs, convoquer, en cas de nécessité, les conciles, les diriger, et, dans leur vacance, veiller à préserver de tout dommage la république chrétienne. Or il est constant, par la tradition des anciens, que l'apôtre Pierre, établi dans la capitale de l'univers, à Rome, y gouverna l'Eglise, qu'il y souffrit le martyr, et désigna son successeur; et comme aucun autre évêque ne peut faire dériver son pouvoir d'une telle origine, *c'est avec justice que nous avons reconnu l'évêque de Rome* comme le prince des Pasteurs." (1)

"Nous avons, dit le baron de Starck, *pour la primatie de l'épiscopat de saint Pierre* à Rome, le témoignage de toute l'antiquité chrétienne, depuis Papias et Irénée, qui vivaient tous deux dans le deuxième siècle de l'Eglise et dont le premier était un disciple de saint Jean l'évangéliste." — *Bosnage* dit "qu'aucune tradition n'a plus de témoignage en sa faveur, et qu'on ne peut en douter sans renverser toute certitude historique." — Parson assure "qu'aucun des anciens n'a révoqué en doute la fondation de l'Eglise Romaine par saint Pierre et la succession des papes à cet Apôtre." — Suffendorff dans son livre de la *Monarchie du Pontife de Rome*, Gratius dans ses *lettres*, s'expriment hautement en faveur de la primatie de l'Eglise romaine, *de sa hiérarchie, de sa succession épiscopale;* vérité si incontestable, du reste, que ni Luther, ni Calvin, ni les centurialistes de Magdebourg n'ont hasardé de l'attaquer." (2)

Nous avons parlé de Luther! Dieu a voulu qu'il traçât lui-même sa propre condamnation: "Il est certain, écrivait-il, que Dieu a honoré l'Eglise Romaine sur toutes les autres; car c'est en cette Eglise que saint Pierre et saint Paul, quarante-six papes et des millions de martyrs ont répandu leur sang et triomphé de la mort et de l'enfer. . . Je ne nie pas que l'évêque de Rome ne soit, n'ait été et ne doive être le premier; ce qui me porte à le croire, c'est premièrement la volonté de Dieu, laquelle est visible en cette affaire; car le Pontife romain n'eût jamais pu arriver à cette monarchie, si Dieu ne l'eût voulu: or la volonté de Dieu, de quelque manière qu'elle

(1) Leibnitz. Syst. théolog. trad. de M. de Broglie, p. 259, 261, 263.
(2) Entret. philos. sur les différentes com. chrétiennes, (Raison du Christ.) in 4o, t. III, p. 68.

nous soit signifiée, doit être reçue avec respect; et partant, *il n'est pas permis de résister au Pontife romain en sa primauté.* Cette raison est puissante, et quand même il n'y aurait en sa faveur aucun texte de la Sainte-Ecriture, ni aucune autre raison, celle-ci serait assez forte pour *réprimer ceux qui lui résistent.*" (1)

Les protestants sont entendus; écoutons maintenant saint Augustin, en 400: "Ce qui me retient au giron de l'Eglise Catholique, dit-il, c'est cette succession continue de Pontifes, depuis l'Apôtre saint Pierre jusqu'à ce jour, et le nom de Catholique que cette Eglise seule a mérité au milieu d'innombrables hérésies." (2)

II. INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

"L'infaillibilité de l'Eglise visible est le dogme le plus important des catholiques. Il est irréfutable. (3)—Lorsqu'on part, dans la religion, d'un principe surnaturel, il faut nécessairement admettre que la Divinité qui a daigné accorder à l'homme une révélation, aura aussi eu soin que le sens de cette révélation ne fût pas abandonné au jugement arbitaire des hommes. Ne pas admettre ce principe, c'est faire preuve d'inconséquence. (4)—Ce n'est pas sans raison qu'on a prétendu que le système catholique de l'infaillibilité est le seul système surnaturel possible. (5)—Ce qu'est la doctrine de la Providence divine relativement à la création, la doctrine de l'infaillibilité de l'Eglise l'est relativement à la révélation divine. (6)—Le monde chrétien doit en grande partie à l'inconséquence humaine qu'au moins une moitié de l'humanité n'est plus placée sous un juge infaillible de croyance. (7)—L'énonciation seule des doctrines qui doivent rester absolument étrangères au contrôle de la raison suffit pour écarter comme impossible tout usage de la raison dans leur interprétation, et pour démontrer la vérité du système catholique. Car si Dieu a réellement révélé ces doctrines comme des vérités indispensables au salut, leur interprétation ne peut appartenir qu'à un corps enseignant, toujours guidé par l'assistance du Saint-Esprit, et par conséquent infaillible. (8)—Il n'y a qu'un

(1) Luther. Résolutions sur treize propositions, t. I, édit. d'Iéna.
(2) Contra apist. fundament. cap. 4.
(3) Christlicher Diagenes, 1 liv., 44, 45.
(4) Stœud'lin's Magazin, t. III, p. 83.
(5) Götting'sche Bibliothek, 1797, t. III, p. 721.
(6) N. Quartalschrift Jahrgang, t. IX, n. 3.
(7) K. L. Reinhold. briefe über die Kantische Philos., 1790, t. I.
(8) Krug. Philosoph Gutachten in Sachen des Rationalismes, etc., 1827, p. 85 et suiv.

surnaturaliste vraiment conséquent, c'est le catholique romain. Celui-là ne croit pas seulement à l'Ecriture comme le protestant, mais il admet, outre l'Ecriture, une tradition séculaire et une action directe et surnaturelle du Saint-Esprit sur l'Eglise ; de sorte que l'Eglise ne peut se tromper et que chaque membre de la communion, en cas de doute, doit se soumettre à la décision de l'Eglise. Voilà, surnaturalistes protestants, voilà un système vraiment logique, car un principe découle forcément de l'autre ; dès que l'on admet la prémisse que l'homme réduit à sa seule intelligence ne peut trouver la voie du salut, l'homme a besoin pour y arriver d'un guide infaillible. Or l'Ecriture, à laquelle vous en appelez sans cesse, n'est pas un guide infaillible, parce qu'elle admet tant d'interprétations que, non-seulement les différents partis religieux, mais les écrivains et mêmes les surnaturalistes ne s'accordent pas, et ne s'accorderont sans doute jamais sur le sens du texte sacré. (1)

" Peut-on se montrer plus injuste envers la foi de l'Eglise Catholique, qui a cherché à la venger dans des écrits de tant d'hommes illustres, qu'en l'appelant une foi aveugle ? Une inspiration continue est la condition nécessaire de toute dogmatique, pour que la doctrine ne tombe et ne périsse dans les déchirements. (2)

" On ne saurait admettre que le Christ ait livré l'Eglise pendant des siècles à une erreur capitale. Quant aux conciles œcuméniques, qu'il y en ait cinq ou plus, si le Christ est pendant tous les siècles avec son Eglise, comme il l'a lui-même promis, il n'a pas pu permettre que, dans de telles assemblées, une décision contraire à la foi ait jamais été prise. (3) — L'œuvre des Pères vénérables réunis à Trente est la consécration de la doctrine de l'Eglise Catholique, puisée dans l'Ecriture Sainte et dans la tradition catholique." (4)—Voilà ce que disent les protestants !

Voici ce que disent les Pères : " Il n'y a que la seule Eglise Catholique qui observe le vrai culte, dit Lactance, en 300 ; là est la fontaine de vérité, le domicile de la vraie foi ; c'est le temple de Dieu. Quiconque n'y est pas entré, quiconque en est sorti, ou bien s'en est séparé, est hors du chemin du salut et sans espoir. Comme tous les conventicules des hérétiques se

(1) Brouternek. Sahrbuch der philos. Wissenschaften, 1829.
(2) Marheincke. Symbolik.
(3) Molan. Explicatio altera Method. reunionis Eccles.
(4) Fessler Geschichten der Ungern, t. VIII, p. 384.

disent catholiques, il faut se rappeler que celle-là est la vraie Eglise qui garde la confession et la pénitence et qui remet les péchés." (1)—Jésus-Christ dit au prince des Apôtres : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle." — "Parole fidèle, promesse certaine, s'écrie saint Athanase, l'Eglise est invincible, quoique l'[illegible] se ligue contre elle, malgré les fureurs des princes du [illegible] et des ténèbres." (2)

III. AUTORITÉ DE LA TRADITION COMME SOURCE DE FOI.

"C'est la Tradition et non l'Ecriture qui est le rocher sur lequel est élevée l'Eglise de Jésus-Christ. (3)—Ce n'est que l'ignorance de l'histoire qui a fait confondre la religion chrétienne avec la Bible, comme s'il n'y avait pas eu de chrétiens quand il n'y avait pas encore de Bible, comme si les premiers fidèles n'avaient pas pu être de pieux chrétiens parce qu'ils ne connaissaient qu'un seul des quatre Evangiles et quelques Epîtres. (4)—Le Christianisme était déjà répandu avant qu'un des Evangélistes se mît à écrire la vie de Jésus-Christ. On disait le *Pater* avant que saint Matthieu l'eût consigné par écrit; car Jésus-Christ lui-même l'avait appris à ses disciples. La formule du baptême était usitée avant qu'elle fût rapportée par le même saint Matthieu, car Jésus-Christ l'avait prescrite à ses Apôtres. Or, si les premiers chrétiens, pour baptiser n'ont pas eu besoin d'attendre la formule écrite des Apôtres et des Evangélistes, pourquoi pas pour d'autres sacrements? S'ils priaient et baptisaient d'après le précepte de Jésus-Christ transmis oralement, comment auraient ils hésité à s'en tenir aussi à d'autres préceptes de Jésus-Christ pour d'autres points du Christianisme? Si Jésus-Christ crut la prière et le baptême dignes d'une recommandation orale, pourquoi n'en aurait-il pas fait autant pour tout ce que les Apôtres enseignaient sur sa personne, et sur ce-que tout le monde devait croire de lui? Est-ce parce qu'il n'est pas fait mention d'un tel précepte dans le Nouveau Testament? Comme si les auteurs du Testament avaient jamais prétendu raconter tout ce que Jésus-Christ avait enseigné et tout ce qu'il avait fait! Comme s'ils n'avaient pas affirmé positivement le contraire, et

(1) Sect. Lib. IV, c. 130.
(2) St. Athan. Fidelis sermo et non vacillans promissio, etc.
(3) Lessing Beitrage zur Geschichte und Litterat. t. IV, p. 182.
(4) Dr. J. S. Semler, Hirschings. hist. etc. t. XXII, p. 293.

cela, à ce qu'il paraît, pour laisser subsister, à côté de la parole écrite, la tradition orale." (1)

Les Apôtres n'ont pas eu l'intention d'exposer tout au long dans leurs épitres les doctrines nécessaires au salut. Ils les écrivirent occasionnellement au sujet de questions qui se présentaient à eux. Tout en ne traitant la plupart des doctrines fondamentales de la foi qu'en peu de mots et, pour ainsi dire, en passant, ils savaient bien qu'on saisirait facilement les autres, grâce à l'usage de la prédication orale, introduite dans les églises qu'ils avaient fondées. (2)

"De toutes les investigations faites jusqu'à ce jour résulte la preuve que les protestants n'ont pas l'histoire pour eux lorsqu'ils combattent la Tradition. L'Eglise Catholique n'a pas tort de soutenir que la Tradition jouissait d'une grande autorité chez les premiers chrétiens." (3)

Les Protestants entendus, écoutons les Catholiques :

"D'où il ressort clairement, dit saint Jean-Chrysostôme, que les Apôtres ne nous transmirent pas tout dans leurs écrits, mais qu'ils en enseignèrent aussi beaucoup sans leurs lettres et que ces dernières choses ainsi enseignées sont aussi dignes de foi. C'est pourquoi nous devons reconnaître que la Tradition de l'Eglise est aussi digne de foi que l'Ecriture-Sainte. (4) D'où il résulte que le Concile de Trente a pu définir ainsi cette doctrine : "Toutes les vérités nécessaires au salut et à la bonne discipline sont contenues dans les saints livres et, sans les saints livres, dans les Traditions reçues par les Apôtres de la bouche même de Jésus-Christ, ou des Apôtres eux-mêmes, sous la dictée ou l'inspiration du Saint-Esprit, données comme de main à main, et parvenues jusqu'à nous. (5)

IV. PRÉSENCE RÉELLE—TRANSUBSTANTIATION.

"Je me range donc tout à fait à l'opinion des théologiens de Wittemberg, qui ne craignent pas d'avouer que Dieu est assez puissant pour changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ." (6)

"Le miracle de la transubstantiation ne peut guère être regardé comme plus grand que celui de l'union. Je soutiens que le corps de Jésus-Christ sur l'autel est réellement et sub-

(1) Lessing. Theol. Nachlass. p. 47 et suiv.
(2) Hugo Gratius. Ep. 582. in collect. 1764.
(3) Münscher. Handb. der Religion. t. I. p. 344.
(4) In cap. 11. Epist. II ad Thessal.
(5) Concile de Trente. Sess. 4. décret De Canon. Scriptis.
(6) W. Forbes. Consid. contrav. pontif. princip. 1658.

stantiellement le même qui est au ciel et qui fut sur la croix, si ce n'est qu'il est d'une autre manière présent sur l'autel, qu'il ne l'était sur la croix. Sur la croix, il le fut d'une manière naturelle et sanglante ; au Ciel, il l'est d'une manière visible et glorieuse, tandis que sur l'autel, il l'est d'une manière invisible et non sanglante, mais c'est cependant toujours le même corps. Je reconnais donc avec les Pères de l'Eglise de l'Orient et de l'Occident la *transmutation substantielle* opérée dans l'Eucharistie, que l'on exprime par les mots de : *transmutatio*, *transelementatior* et *transubstantiatio*, qui indiquent que dès que les paroles du Rédempteur sont prononcées, par la vertu de l'union avec les formes visibles, on voit paraitre sur l'autel ce qui d'abord n'y était pas, je veux dire la personne de Jésus-Christ. (1)

"Le dogme de la transubstantiation, au point de vue religieux, est l'idée la plus sublime de toute religion et de toute philosophie : c'est la contemplation du fini et de l'infini, du terrestre et du divin." (2)

"On ne saurait nier que l'Eucharistie, ou, pour me servir de l'expression consacrée par l'Eglise, la Messe, est à sa manière un sacrifice. Dans chaque sacrifice, il y a un sacrificateur, une victime et un objet. Dans le sacrement de l'autel, le prêtre est le sacrificateur et le prêtre suprême est le Christ lui-même qui exercera sa fonction sacerdotale jusqu'à la fin du monde. C'est pourquoi il est appelé dans l'Ecriture prêtre Eternel selon l'ordre de Melchissédech (Psaume CIX, 4), qui, en offrant le pain et le vin (1 Moïse XIV, 13), semble évidemment indiquer le sacrifice futur de l'Eucharistie. L'objet du sacrifice est le Christ lui-même, dont la chair et le sang sont offerts sous la forme de symboles. Je ne vois pas qu'est-ce qui manque ici à un sacrifice. (3)

"Luther a commis une inconséquence en niant contre l'Eglise Catholique que l'Eucharistie fût un sacrifice offert pour la rémission des péchés, et en soutenant pourtant que, par la réception de l'Eucharistie, le communiant obtenait le pardon de ses fautes. (4) Je crois chaque jour davantage que l'on devrait exprimer plus qu'on ne le fait l'idée du sacrifice dans les formes internes et externes du culte. (5)

---

(1) Molon. Summa contravers. de Eucharist.
(2) Horst. l. c.
(3) Leibnitz. l. c. p. 221 et suiv.
(4) Bretschneider. Handb. der Dogmatik. t. II. p. 778.
(5) Horst. l. c.

Nous avons entendu les protestants; écoutons maintenant les catholiques: "Tenons pour très-certain, dit Suger, en 1150, que cette sainte Eucharistie est le corps même de Jésus-Christ qui est créé de la Vierge, et qui fut donné pour gage aux Apôtres, et est le sang même qui, sur la croix, sortit du côté de Notre-Seigneur. Nous le croyons fermement et nous devons hardiment le confesser de cœur et de bouche. (1)—Le pain est réellement changé au corps, et le vin au vrai sang de Jésus-Christ." (2)

"Quand le prêtre prononce ces paroles: "Ceci est mon corps, ceci est mon sang," le pain et le vin sont changés au vrai corps et au vrai sang de Jésus-Christ, par la même puissance qui a fait que le Verbe a été fait chair." (3)

V. COMMUNION SOUS UNE SEULE ESPÈCE.

"Pour revenir au dogme de la Transubstantiation, il faut avouer que les objections faites contre la communion sous une seule espèce sont de peu de valeur." (4) On ne peut nier que sous chacune des deux espèces, le Christ, en vertu de la concomitance, comme s'expriment les théologiens, ne soit reçu, car sa chair n'est pas séparée de son sang." (5) Voilà l'esprit des protestants.

Voici celui des catholiques: "Bien que le pain soit seulement changé au corps, et le vin au sang, le corps de Jésus-Christ n'en est pas moins sous l'une et sous l'autre espèce; car le corps ne peut exister sans sang et sang âme, ni le sang sans corps et sans âme." (6) Et c'est la pratique de toute l'Eglise Catholique.

VI. SACREMENT DE PÉNITENCE.

"Nous reconnaissons volontiers que la Pénitence est un sacrement, car elle a la promesse et la foi du pardon, fondée qu'elle est sur l'ordre de Dieu et la promesse de sa grâce. (7) La confession et l'absolution ne sont pas seulement des actes religieux, mais des actes sacramentels. A quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis (Saint Jean, 20. 23). Ce

(1) Suger. In vita Ludo.
(2) Saint Thom. d'Aquin. In S. Sacrament.
(3) Guillaume Durand. In rationali divin. lib. IV. c. 4.
(4) Dr. Clausin. Kirchenanfassung, Lehre und Ritus der Katholiks und Protestant 1828. t. III.
(5) Leibnitz. l. c. p. 246.
(6) Innocent IV, pape. In apparatu super decretales.
(7) Apolog. der Augst. Confess. 1531.

commandement de Dieu que nous avons sous les yeux, nous ne pouvons pas le mutiler. Dans cette institution, on a désigné clairement trois personnes: 1o la personne du pécheur dans ces mots: *à quiconque;* 2o la personne de Dieu dans les mots: *seront remis;* et 3o la personne du prêtre dans les mots: *à qui vous les remettrez.* Où l'on désigne trois individus, il en faut trois; où il en faut trois, deux ne suffisent pas! Vouloir en exclure le prêtre, serait, pour ainsi dire, vouloir arracher les clefs des mains de ceux à qui Jésus-Christ les a données; effacer les mots: *à qui vous les remettrez,* comme s'ils se trouvaient par mégarde dans l'ordre de Dieu, ce serait ravaler cette mission et ce pouvoir et en faire une cérémonie vaine et inutile." (1) Tel est le sentiment des protestants.

Tel est aussi celui des Pères de l'Eglise: "Cependant les Nestoriens disent qu'ils rendent gloire au Seigneur, en lui réservant le pouvoir de remettre les péchés. Le fait est que personne ne saurait l'offenser plus grièvement que ceux qui veulent anéantir ses décrets, et briser une autorité qu'il a établie lui-même, lorsqu'il a dit dans son Evangile: Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Qui l'honore davantage, celui qui obéit à ses commandements, ou celui qui résiste à ses commandements?" (2)

VII. CONFESSION AURICULAIRE.

"Dieu ayant institué les prêtres comme médecins des âmes, il a voulu que les maux des malades fussent découverts et mis à nu. Aussi, comme on le raconte, Théodore, pénitent, disait-il très-sagement à Ambroise: "C'est à toi d'indiquer et de préparer les remèdes et à moi de les prendre." (3). Une confession dans le cœur n'en est pas une. (4)

"Nous n'avons pas toute science comme Dieu pour lire dans les cœurs; et cependant il faut que nous le puissions pour veiller complètement au salut de son Eglise. Mais par quelle autre voie y arriver que par la confession privée? Comme on peut émouvoir la conscience d'un pécheur lorsqu'on pénètre dans les replis de son âme! Oui, ce n'est qu'ainsi que l'ecclésiastique peut devenir ce qu'il doit être selon sa haute desti-

(1) Andrews. Predigt über Joh. 20 23 am Hofe Jakobs. 1.
(2) Saint Ambroise. Lib. 1. De pœnitantiâ.
(3) Leibnitz. l. c. p. 263.
(4) Steffens.

nation : le conseiller, le consolateur, le guide, le protecteur dans toutes les matières spirituelles, et ce n'est que par là que peut s'établir l'autorité, l'influence qui lui appartiennent comme vicaire de Dieu." (1)

"Je m'étonne toujours que l'on recherche si rarement les avantages et les bénédictions inappréciables de la confession particulière que les Luthériens ont abolie trop précipitamment. (2) La confession privée fournit au prêtre l'occasion la plus favorable pour des instructions individuelles et des avertissements sur les relations domestiques, rapports qu'il aurait de la peine à traiter ailleurs d'une manière aussi convenable. Elle établit entre le pasteur et le troupeau une intimité aussi utile au ministère de l'un qu'au besoin moral de l'autre." (3)

" Personne ne connaît mieux les avantages de la confession secrète que celui qui a souvent à lutter contre le démon : "J'aurais été vaincu et étranglé par le diable si je n'avais pas été protégé par la confession." (4) Tel est le sentiment des protestants !

Celui des catholiques lui est en tout semblable : " Si vous avez commis dans votre cœur quelque péché d'envie, ou d'infidélité, dit le concile de Sens, l'an 80, ou tout autre mal, ne rougissez pas de le confesser à celui qui a charge de votre âme, afin que, par son moyen, vous puissiez vous guérir, et que, par son absolution, vos péchés vous soient remis." (5)

" Il en est qui croient qu'il est suffisant, dit saint Augustin, de se confesser à Dieu ; ils ne veulent pas, soit qu'ils aient honte, soit qu'ils le dédaignent, se confesser aux prêtres qui pourtant sont les seuls établis de Dieu pour juger vos péchés ; toutefois, qu'on ne s'y trompe pas : il faut, en toute humilité, subir le jugement de celui que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de prendre pour vicaire." (6)

VIII. L'EXTRÊME-ONCTION.

" La sainte Onction (l'Extrême-Onction) a pour elle l'Ecriture. Il est vrai que l'exégèse moderne a attaqué divers passages, tels que ceux de saint Jacques (V. 14. 15), en déclarant que ces textes n'avaient été écrits que pour les temps primitifs. Mais qui ne sait que ce genre d'interprétation a mutilé

(1) Kirchhoff. l. c.
(2) Ritzsch. In den Theol. Stud. und Krit, 1832., No. 2, p 451.
(3) Bretschcider l. c. t, II, p. 876
(4) Luther Predigt von der hiemlichen Beichte, t. XX. Werke, p. 58.
(5) Da Sacrement de la Confirmation.
(6) Lib. II. De visit infirm. cap. 4.

le Christianisme? Et comme chaque exégète trouve après d'autres à exercer son goût destructeur, où s'arrêtera-t-on? Comment prévenir l'arbitraire qui rejette tout ce qui ne lui plaît pas? Que notre Seigneur et Maître nous ait fait quelque précepte directement ou indirectement par ses Apôtres, il faut que tous ceux qui croient réellement en lui s'y conforment de la même manière. L'apôtre ne nous a pas transmis un semblable message en son nom, mais comme serviteur de Dieu. Si quelqu'un tombe malade, dit-il, on doit appeler le prêtre qui priera pour le malade et l'oindra d'huile. Cela peut s'interpréter ainsi: Comme notre Seigneur Jésus-Christ l'a ordonné.(1) Comment croire que l'apôtre saint Jacques ait seulement voulu recommander l'usage de l'huile comme médicament dans toutes les maladies? Personne n'oserait affirmer que l'huile soit un remède efficace contre toute espèce d'affections morbides." (2) L'apôtre dit: Et la prière de la foi soulagera le malade, et le Seigneur le relèvera, et s'il est dans le péché, le péché lui sera pardonné. (3) Si l'Onction était autrefois usitée, pourquoi ne le serait-elle plus maintenant? Elle a toujours guéri les âmes, préparées par son antique vertu, son infaillible vertu de sanctification que l'apôtre saint Jacques lui attribue, et qu'il place dans la rémission des péchés et dans la confirmation de la foi. (4) Je ne vois pas pourquoi on ne conserverait pas la sainte Onction; qui a ordonné de l'abolir?" (5) Voilà ce que pensent les protestants.

Voici quelle est la foi des catholiques: "Que celui qui est malade, dit saint Augustin, reçoive le corps et le sang de Jésus-Christ, et, peu de temps après, l'Extrême-Onction, afin que soit accompli ce qui est écrit: Quelqu'un parmi vous est-il malade? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise et qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade." Voyez, mes frères, celui qui dans sa faiblesse aura recours à l'Eglise, obtiendra la santé du corps et la rémission de ses péchés. (6) C'est la foi de tous les autres Pères, la foi de toute l'Eglise Catholique.

IX. L'ORDRE.

"Selon moi, l'Ordre est aussi un sacrement. (7) L'objet de cet

(1) Augusti. Anmerk. zor dem Briefe Jakobi, p. 151.
(2) D. H. J. Pott. Annat. ad Epist. Jacobi.
(3) Die regensburg Theologen, l. c.
(4) Leibnitz, l. c. p. 275.—Hugo Gratius. Votum pro pace. t. IV, p. 663.
(5) Hugo Gratius, l. c.
(6) In Sermone, 215, de Tempore.
(7) Mélanchton. In locis com. theol. de num Sacrament. pm. 383.

acte religieux s'appuie sur la promesse de Dieu ; ajoutez-y un signe extérieur d'institution apostolique. (1) L'Ordre repose sur la parole de Dieu : "De même que Dieu m'a envoyé, je vous envoie, etc." L'élément de l'Ordre est l'imposition des mains épiscopales. (2) Que si, comme Calviniste et comme Presbytérien sévère, on pense qu'il y a un abîme insurmontable entre le visible et l'invisible, et si, malgré cette idée fixe, on veut passer pour un chrétien apostolique, il faut torturer l'Ecriture et l'histoire ecclésiastique jusqu'à ce qu'elles se renient l'une l'autre, ou qu'elles exhalent le dernier soupir. Mais si l'on a compris que l'Ordre est une institution apostolique, on n'est guère tenté de regarder l'état de prêtre, dans l'Eglise du Christ, comme une simple fonction scolaire. (3)

"Le Saint-Esprit agit surnaturellement dans l'ordination des prêtres, dans la confession et dans l'absolution, dans le renouvellement de l'alliance baptismale par la confirmation des chrétiens adultes, dans la célébration du mariage chrétien et dans l'onction des malades." (4) Les protestants entendus, écoutons les catholiques :

"Un laïque ne peut rien faire sans le concours du prêtre ; et de même qu'Asias, qui n'était pas prêtre, fut puni de la lèpre pour avoir empiété sur les droits réservés au sacerdoce, de même tout laïque sera puni qui aura méprisé Dieu et avili ses prêtres en usurpant l'honneur, etc. Cet honneur n'appartient qu'à celui qui est appelé de Dieu. Cette grâce est conférée par l'imposition des mains de l'évêque : et quiconque n'est pas choisi pour elle, mais au contraire la ravit, sera puni du supplice d'Asias." (5) "Quant à ce qui regarde les Ordres sacrés et la manière d'ordonner les évêques, les prêtres, les diacres et les autres clercs, nous savons que les Apôtres et leurs successeurs et, entre autres, Anaclet, et ont suffisamment parlé." (6)

X. SAINTETÉ DU MARIAGE.

"Le Mariage est aussi un sacrement. (7) Il est ordonné et béni de Dieu. Ce n'est pas seulement une institution terrestre et civile, mais, comme le Christianisme, une alliance avec le ciel. Il crée, en remplissant réellement son but, des citoyens

(1) Marheineke, Das Syst. des Kathol. in S. Symbol, 1810.
(2) Die regensb Theologen in actis Ratisb.
(3) Grundtrig.
(4) Hugo Gratius, l. c.
(5) Saint Clément 1er, pape, l'an 80. Constitut. apostol. liv. 2, cap. 27.
(6) Saint Caïus, pape, an 283. Epist. ad Felium, Espisc. cap. 6
(7) Leibnitz, l. c. p. 323.

au royaume de Dieu. Par ce motif et d'autres encore plus nobles, il est conclu, avec raison, dans l'église et devant la commune, qui le bénissent au nom de Dieu. Le mariage est donc, dans toute la chrétienté, un état saint et, par conséquent, un véritable sacrement dans la signification première du mot. (1) Si quelqu'un veut l'appeler un sacrement, nous ne lui en contestons pas le droit. (2) Quand on pèse les termes de Notre-Seigneur, le fondateur de la religion chrétienne, et de l'apôtre saint Paul sur le mariage et le divorce, on doit s'étonner que notre Eglise Evangélique s'écarte à ce point des commandements de l'Evangile. Toutes les fois que les prêtres célèbrent une union dans nos églises, nous entendons dire : Que ce que Dieu a lié, l'homme ne le délie pas; et néanmoins nous voyons des hommes et même des représentants de cette Eglise rompre l'alliance quelques semaines après. (3)

" Voici un jeune couple qui se donne la main, etc., se présente à l'autel; le prêtre prononce la bénédiction sur cette union, *qui est indissoluble.* (4) Sur le mariage, état agréable à Dieu, repose principalement la grâce, la bénédiction et l'assistance du Seigneur, si les époux vivent selon sa sainte volonté." (5) C'est la croyance protestante.

" Nous ne défendons pas le mariage ; car Dieu, dès le commencement du monde, l'a honoré et l'a ordonné pour la multiplication du genre humain. Jésus-Christ a tellement approuvé le mariage, qu'ayant été invité à une noce, il l'honora de sa présence et la sanctifia par un miracle admirable." (6) " L'union de l'homme et de la femme, en tant qu'elle concerne le bien de l'Eglise, est un véritable mariage et un véritable sacrement ; et c'est ce qui fait que le prêtre bénit les mariés. Ainsi que dans les autres sacrements, les cérémonies extérieures représentent quelque chose de spirituel ; et par la grâce divine, l'union de l'homme et de la femme représente celle de Jésus-Christ et de son Eglise. (7) Non-seulement Jésus-Christ institua le mariage lorsqu'il assista aux noces de Cana, en Galilée, mais encore d'une manière bien plus expresse lorsqu'il dit : " Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a con

(1) Von Meyer, Vierte Sammlung, 1823.
(2) Apolog. de la Confess. d'Augs.
(3) Dormst. Allg. Kirchenzeitung, No. 116. 1830.
(4) J. Von Göthe. Aus meinem Leiben, t. II. p. 179.
(5) Marheincke. Das Syst. des Kathol., t. III.
(6) Saint Martial. Epist. ad Tolesonos.
(7) Jérôme Savonarola. De Veritate Fidei, liv. III, c. 16.

joint. (1)—Le mariage est indissoluble. (2) Le mari ne peut quitter sa femme pour en épouser une autre, ni la femme son mari." (3) C'est la croyance catholique.

XI. CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

"Dans l'antiquité, ceux qui se proposaient de grandes actions se sont abstenus de l'amour physique: la continance est la base de toutes les vertus morales; c'est elle qui forme la virilité du caractère. (4) Nous connaissons toutes les objections que font les hommes du monde. A les entendre, cette continance est contraire aux lois de la nature; c'est une révolte criminelle que celle qui a pour objet de lutter contre les instincts que Dieu a donnés à ses créatures. A les entendre encore, une pareille obligation pour le prêtre aurait les plus funestes conséquences, et donnerait lieu à des désordres secrets. C'est là le langage d'hommes qui placent le plaisir au-dessus de tout; qu'on nous nomme un seul véritable serviteur apostolique de Dieu qui ait parlé contre le célibat! (5) Une chasteté parfaite a été de tout temps quelque chose qui commande le respect. (6) La famille n'est pas compatible avec la vie sacerdotale; elle porte préjudice à la puissance et à l'unité de l'Eglise. Le célibat, en détachant le prêtre des liens de famille, le lie plus fortement au ciel, au pape et à son Eglise. (7) Plus d'un candidat s'est avili par une union honteuse. Qui ne verserait des larmes sur la lâcheté de tant d'ecclésiastiques! Plus d'un pasteur dans la force de l'âge s'est ainsi vu paralyser dans sa carrière; son énergie a été neutralisée, et il est devenu un tronc d'arbre pourri, dont on aurait pu dire: Coupez-le, quel bien fait-il au pays? La discorde entre le curé et sa femme, les excès de ses enfants, quels sujets de scandales! Malgré soi, on ne peut s'empêcher de s'avouer qu'il eût mieux valu interdire le mariage aux pasteurs protestants." (8)

"Il y aurait un véritable avantage pour le sacerdoce, si tous ceux qui veulent se marier étaient forcés de renoncer aux

(1) J. Capistran. De auctorit. papar et concil. p. 53.
(2) Pascal II, pape, Get.-Rupert, lib. IV, dist. 31.
(3) Hugues de Saint Victor, lib. II, Sup. Gen.
(4) Huffland. Makrobiotik. 2me 1798, édit. t. II, p. 120.
(5) Kirchhoff. l. c.
(6) Johan von Müller, Geschichte der Schweizerifehen, etc.
(7) Wolfg. Menzel Geschichte der Deutschen, etc. 2me édit. 1834, p. 242.
(8) Schatten und Licht im Landpredigerstande. 1828. p. 23, 22.

fonctions ecclésiastiques. (1) Les secours donnés aux pauvres par les ecclésiastiques, qui sont obligés de faire l'aumône aux nécessiteux, constituent un des plus beaux traits du Catholicisme. Or, le prêtre qui a femme et enfants aura-t-il le même empressement à distribuer des secours aux indigents que celui sur lequel ne pèsent pas les mêmes charges ? (2)

" Il est évident que, sous le rapport de la charité et du dévouement, le pasteur célibataire est plus libre que le pasteur marié. Celui-ci ne doit pas se dépouiller de ses biens, mais s'en servir et les administrer lui-même, selon les desseins de Dieu qui les lui a donnés. (3) C'est une grave erreur de croire que la paroisse doive aller avant la famille. Pour le pasteur comme pour tout autre homme, la famille est le premier intérêt, etc." (4) C'est là le langage des protestants !

Voici celui des catholiques : "Il me paraît très-convenable, dit Origène, qu'il n'appartienne d'offrir le sacrifice éternel qu'à celui qui s'est voué continuellement et pour toujours à la vertu de chasteté." (5) "Si quelqu'un, comme l'a statué le concile de Trente, ose dire que les clercs qui sont engagés dans les saints Ordres, et les religieux qui ont fait solennellement vœu de chasteté, peuvent contracter mariage et que le mariage ainsi contracté soit valide, sans avoir égard à la loi ecclésiastique ou au vœu qui a été fait, qu'il soit anathème." (6)

XII. PURGATOIRE.—PRIÈRES POUR LES MORTS.

" La plupart des hommes ne méritent ni le ciel ni l'enfer. La dogmatique chrétienne est donc conduite naturellement à adopter un état intermédiaire, où ne règnent ni la félicité du ciel ni les tourments de l'enfer, c'est-à-dire le *Purgatoire*, où tout espoir d'une meilleure vie n'est pas évanoui. (7) Qu'y a-t-il donc dans la religion chrétienne qui nous empêche d'admettre cet état mitoyen ? Cet état enseigné et reconnu par l'Eglise ancienne, nos réformateurs n'auraient pas dû le rejeter d'une manière absolue. (8)

" La nature ne procède pas par bonds ; il en est de même de l'esprit humain. Et où sont ceux qui pourraient passer à

(1) Fessler, Ansichten von Religion etc. 1807. t. III. p. 402.
(2) Cobbet. l. c. t. 1. p. 123. 125.
(3) De la Théolog. pastorale, Théorie du Ministère évangélique, p. 176.
(4) Vinet. Traité du Ministère pastoral. p. 191.
(5) Origène. Homil. 23. in Num. n. 3.
(6) Concil Trident. Sess. 24. can. 9.
(7) Köppen. t. II.
(8) Lessing Theolog. 1770.

l'autre vie sans imperfections et sans faiblesses?" (1) Le plus grand nombre d'hommes n'est ni assez bon ni assez méchant pour mériter le ciel ou l'enfer; c'est pourquoi il a plu à Dieu d'établir un état expiatoire où les âmes sont purifiées par un certain degré de peines. (2) L'expression de *feu du purgatoire* (*purgatorium*) est très-convenable pour donner l'idée des peines d'un lieu intermédiaire. *Purgatorium* ne signifie que moyen de purification, par rapport au lieu et à l'état des personnes.(3)

"La vertu de la prière et de l'intercession, appuyée sur le mérite du Sauveur, peut beaucoup pour abréger la durée des peines. (4) La prière pour les morts est une des pratiques les plus anciennes et les plus efficaces de la religion chrétienne. (5) La prière pour les morts, usitée du temps des Apôtres, ne saurait être rejetée comme inutile par les Protestants. Ils devraient respecter le jugement de l'Eglise primitive et adopter une pratique sanctionnée par la croyance continue de tant de siècles. Nous le disons: la prière pour les morts est une salutaire pratique. (6) Elle ravive la croyance à l'immortalité de l'âme, enlève le voile noir qui couvre la tombe, et établit des rapports entre ce monde et l'autre. Si elle avait été conservée, nous n'aurions probablement pas tant de scepticisme et d'incrédulité. (7)

"Oh! combien elle est belle cette croyance fondée sur l'idée d'un monde spirituel, que la mort ne nous sépare pas de nos morts (car qui est-ce qui ne peut appeler une tombe la sienne?) mais que dans cette vie terrestre et périssable, nous sommes liés d'une manière indissoluble à l'autre monde, et que nous avons, dans les âmes bienheureuses qui nous ont précédés dans le ciel, des amis et des intercesseurs auprès de Dieu!" (8) Tel est le bon sens protestant.

Telle est la doctrine des Pères: Saint Hilaire, conformément à l'Apôtre, dit: Que beaucoup seront sauvés par le feu, et que leurs vices et péchés doivent être auparavant brûlés, etc. (9) "Les âmes détenues dans le feu du purgatoire peuvent être soulagées par les vivants, principalement par l'oraison, par l'aumône et par le saint Sacrifice." (10)

(1) Horst. l. c.
(2) Johnson, Schriften.
(3) Von Meyer. l. c. 1825.
(4) Eschenmeyer. Morgenblatt. 1829. No. 312.
(5) Von Meyer. l. c. Dritte Sammlung. 1822.
(6) Forbes. l. c.
(7) Collier. l. c. p. 100.
(8) Horst. l. c.
(9) Saint Hilaire, évêque de Poitiers, in ps. 59. an 350.
(10) St. Augustin, 32m. sermo in verbis Apost.

"Souviens-toi, en l'oblation et au Sacrifice, de tes parents et frères qui sont morts, car tu acquiers, par là, aux défunts paix et repos." (1) Prions pour nos frères qui reposent en Jésus-Christ, que Dieu grandement bon et miséricordieux, qui a reçu l'âme du défunt, lui remette tout péché, volontaire ou non volontaire, etc. Et ailleurs: Qu'on fasse les funérailles des morts, le troisième jour, avec Psaumes, prières et leçons, etc., à cause de Celui qui est ressuscité des morts le troisième jour. (2) Et à la sainte messe, le prêtre dit: "Souvenez-vous aussi, Seigneur, de N.N. qui nous ont précédés avec le signe de la foi, etc., etc." (3)

XIII. INVOCATION DE LA SAINTE VIERGE ET DES SAINTS.

"Désirez-vous que la sainte Vierge prie pour vous? Oui, certainement! Je me réjouis aussi en pensant que Marie, prie pour moi." (4) "Comment devons-nous réciter l'*Ave-Maria?*—Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.—Ainsi-soit-il!" (5)

"Je n'ose pas nier que les saints prient pour nous, et je ne voudrais pas soutenir que c'est un acte impie et idolâtrique que d'implorer leur assistance. Les saints, tout embrasés d'amour dans le ciel, doivent prier pour nous. Quel mal peut-il donc y avoir à leur demander de faire ce que nous croyons devoir être agréable à Dieu, lors même que Dieu ne nous l'aurait pas ordonné expressément? (6) Je ne regarde pas comme un péché de dire avec l'Eglise Catholique: Sainte Marie, priez pour moi. (7) Il ne faut pas considérer ces prières autrement que ne les considère l'Eglise Catholique, c'est-à-dire, ne s'adressant pas aux anges et aux saints comme jouissant eux-mêmes d'une autorité et d'une puissance divine, mais seulement comme intercesseurs pour nous auprès de Dieu notre Rédempteur. (8) Quant à celui qui repousse l'invocation des bienheureux et qui nie qu'ils sachent ce qui se passe ici-bas, j'attends de lui une réponse à ce passage de

(1) Eusèbe d'Alexandrie, Homil du dim.
(2) Saint Clément, Pape, an 80. Liv. VIII. des Const. Apost. c. 41. 42.
(3) Canon Missæ.
(4) Luther. In Evangel. Nativitatis.
(5) Luth. Opp. 6me. part. p. 141. A.
(6) Œcolampode, cité par Hœninghous: la Réf. cont. la Réf. t. II, p. 163.
(7) Montague, Abhandl, etc.
(8) Wix, cité par Hœningh. unde sup.

l'Evangile : Les anges du ciel se réjouiront de la conversion d'un pécheur. (1)

" Jésus-Christ s'étant peint, pour ainsi dire, lui-même dans ses saints, et cela, dans une forme plus variée et, par conséquent, plus visible, plus saisissable, et non-seulement dans ceux dont nous parle la Bible, mais aussi dans tous ceux qui se sont succédés depuis dans le sein de l'Eglise Chrétienne, où il réside selon sa promesse ; le royaume des bienheureux est, pour ainsi dire, une histoire apostolique continue et une écriture symbolique toujours vivante, où nous pouvons puiser, avec les autres révélations de Dieu, des bénédictions sans fin. (2) Qu'est-ce qui ennoblit les hommes nobles, si ce n'est la croyance à des hommes encore plus nobles qu'ils ne le sont eux-mêmes ?" (3) Ne dirait-on pas que ce sont de fervents catholiques qui viennent de parler ?

Voici la doctrine des Pères : " Quand, dit saint Cyrille de Jérusalem, en 360, nous disons la messe, nous faisons mention nommément de ceux qui, avant nous, sont passés de ce monde en l'autre, premièrement des patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, afin que Dieu reçoive nos prières par leur intercession." (4) Saint Athanase, dévot à la sainte Vierge, l'invoque ainsi, en 340 : " Inclinez, Marie, votre oreille à nos prières, et n'oubliez pas votre peuple." Et peu après : " Nous crions vers vous ; souvenez-vous de nous, très-sainte Vierge." Et plus bas : " Intercédez pour nous, notre Maîtresse, notre Dame, notre Reine, Mère de Dieu." (5)

XIV. CULTE DES SAINTES RELIQUES.

" Les Reliques, c'est-à-dire les restes d'hommes et d'objets vénérables, ont été respectées en tout temps et le seront dans tous les siècles." (6) " Rien n'est plus naturel, quelque abus qu'on en ait fait, que l'invocation pour les restes d'hommes pieux. Est-il donc impossible qu'une vertu particulière s'attache aux ossements des saints, comme le rapporte l'histoire ? Est-il donc contraire au bon sens d'admettre que, par la volonté du Seigneur, une vertu vivifiante puisse émaner des ossements qu'animait jadis un esprit religieux ? Est-ce donc une superstition que la croyance de la femme malade

(1) Brown, cité par Hœninghous unde sup.
(2) Von Meyer. l. c. 1827.
(3) Lavater, Vermachtniss an Seine Freunde. 1.
(4) Cotich Mystagog.
(5) Au sermon de l'Annonciation.
(6) Der Armenfreund. 1820. No. 129.

de l'Evangile qui, dans son humilité, ne demandait qu'à toucher la frange de la robe de Jésus-Christ? Et si ce n'était pas cette frange qui la guérit, mais la vertu du Seigneur, l'attouchement du vêtement était-il donc stérile? Est-ce qu'il y a quelque chose de superstitieux dans l'idée que Dieu, pour accomplir ses saintes volontés et pour animer et fortifier des cœurs fidèles, puisse se servir et se soit réellement servi des ossements des martyrs? Combien de preuves nous en donnent les Saintes Ecritures! Il est conforme à la nature de l'homme d'avoir une espèce de culte pour les reliques d'hommes distingués.

"Jacob et Joseph tenaient à ce que leurs ossements trouvassent un dernier asile dans la terre promise. Les Romains conservaient les cendres et les restes de leurs morts comme des objets sacrés. (1) Les restes des dépouilles mortelles rappellent la vie qui les animait autrefois; et où ces reliques seraient-elles mieux gardées que là où la vertu de l'Esprit se faisait autrefois sentir en paroles et en actions? Le sentiment qui parle au fond de notre âme fait taire ici toute objection. Sous le point de vue religieux, il n'est pas difficile à l'Eglise Catholique de prouver l'innocence des hommages offerts aux anges et aux saints, et d'en faire un objet d'édification pour les hommes pieux; cette preuve morale et religieuse s'appuie sur des textes de l'Ecriture Sainte." (2)

Nous n'avons pas besoin de dire si l'Eglise Catholique honore les saintes reliques. Personne n'oserait soutenir le contraire. Elle est donc en parfaite harmonie avec le sentiment des protestants que nous venons de citer.

XV. CULTE DES SAINTES IMAGES.

"J'ai toujours présent à mes yeux le Franciscain qui, agenouillé dans le jardin de son couvent, devant l'image du Christ, toute sanglante encore du fouet des bourreaux, se leva subitement au moment où j'entrai. Ses yeux étaient rayonnants d'une douce piété.—Un magnifique tableau, mon père! lui dis-je.—L'original, répondit-il, est encore plus magnifique. —Mais pourquoi ne vous adressez-vous pas à l'original?— Il paraît que vous êtes protestant; mais sachez que l'art ne fait que seconder mon imagination. Mon esprit séjourne auprès du véritable Christ. Pouvez-vous prier sans avoir une image

(1) Krummacher. S. Ansgar, die alte und neue Zeit, 1828.
(2) Clausen, l. c. t. III.

devant votre âme? Non! Or, ne vaut-il pas mieux que ce soit la main d'un maître qui nous trace le portrait des saints, que notre imagination toujours faible et souvent maladive? Je n'avais point de réponse à lui faire. (1)

"L'usage des bons tableaux, dans les églises, a un avantage incontestable. (2) Les images dans l'église sont la Bible illustrée du peuple. (3) Une bonne image de saint est un sermon muet, mais qui ne parle pas moins au cœur." (4)

"Regardez les tableaux des grands maîtres, ceux d'un Raphaël et d'un Dominique, d'un Guide et d'un Guerchin; regardez tous ces tableaux de saints, et dites si cette grâce spirituelle, si cette composition sublime ne vous touche pas jusqu'à l'âme. Certes! ce ne sont pas les sens seuls qui sont émus à cet aspect. (5) L'homme de bon sens a toujours désapprouvé la destruction des images opérée par la Réforme." (6)

A toute époque, depuis Elizabeth jusqu'à nos jours, il se rencontre, parmi les Anglicans, des personnages très-considérables par leur génie, leur doctrine, leurs fonctions ecclésiastiques ou civiles, qui ont défendu par des écrits publics, tantôt tel dogme catholique, tantôt tel autre, comme la Tradition, l'infaillibilité de l'Eglise, la présence réelle, le sacrifice eucharistique, le pouvoir de remettre les péchés et la confession sacramentelle, le culte des saints et des images sacrées. En face de ces beaux sentiments, mettons la doctrine catholique.

"Les Apôtres, par trois raisons, dit Holcolt, en 1330, ont introduit dans l'Eglise l'usage des images saintes, bien que la Bible ne l'ait nulle part ordonné: premièrement, pour l'instruction des pauvres gens, les images servant de livre à ceux qui ne savent pas lire; secondement, afin de nous rappeler le mystère de l'incarnation, et afin que nous soyons plus vivement touchés des exemples que les saints nous ont donnés; et troisièmement, afin que nous soyons plus excités à la piété, l'étant davantage par les choses que l'on voit habituellement que par celles qu'on ne voit que rarement. (7) L'honneur que l'on porte à une image doit être rapporté à celui qu'elle

---

(1) Chr. Fr. Schubart. Leben und Gesinnungen. Stuttgart. 1791. (Von Seiner Anwesenheit in München. 1773).
(2) Von Meyer. Krit. Kranze, 1820, p. 193.
(3) Wohlfahrt cité par Hœninghous.
(4) Von Meyer l. c.
(5) Von Herder, Vorrede zu den Legenden.
(6) Prediger Kogser Bibl. Theol. 814, t. II.
(7) De Sapientia Lectio, 27.

représente. (1) Voyez tout le Concile de Nicée, en 780, qui fut assemblé pour condamner les Iconoclastes ou briseurs d'images. Les Protestants n'ont pas même, sur cette guerre aux images, le mérite de l'invention."

XVI. LES FÊTES CATHOLIQUES.

"Nos réformateurs ont aboli les fêtes de l'ancienne Eglise ! Où sont donc ces richesses qu'on nous promettait en abolissant ces jours de fêtes ? Le pauvre paie-t-il moins cher le pain qu'il mange ? Et les riantes images d'un temps meilleur que le prédicateur nous faisait ne se sont-elles pas bien promptement effacées ? (2)

"Nous devrions rétablir les fêtes de Marie. Je n'ai jamais pu comprendre comment les réformateurs ont pu méconnaître dans la sainte Vierge le beau idéal de l'amour céleste. (3)

"Les fêtes de la Toussaint et le Jour des Morts, par exemple, sont dans l'Eglise Catholique des fêtes qui ont pour base une idée véritablement sublime, véritablement religieuse. Pour un cœur qui comprend l'amour filial, ce sont là les deux plus beaux jours de l'année tout entière. Le premier jour, des millions d'êtres rendent hommage au mort chéri que Dieu, en le prenant avec lui, a complétement purifié. Le second jour, toute l'Eglise vient implorer Dieu pour solliciter la délivrance du trépassé, s'il est décédé avec de légères souillures. (4) C'est un ancien et respectable usage que d'orner, le deuxième jour de novembre, de couronnes et de cierges les tombeaux des cimetières catholiques : fêtes touchantes ! que les catholiques donnent à leurs parents et amis décédés. Toute la population d'une ville se rend au cimetière et, portant ses regards sur le monde invisible, elle contemple avec attendrissement les tombes ornées, et fait ses prières, tandis que le prêtre puise dans la sainte fontaine l'onde sacrée, asperge les tombeaux et bénit les morts. Là, la mort, ornée de fleurs, vous instruit sans vous effrayer ; les lampes et les cierges sont l'emblème de la lumière éternelle ; on dirait que cette fête est la transition des joies de l'automne et de l'été, aux jours tranquilles de l'hiver." (5)

---

(1) Théodore. Studite Oratio in S. Platone, c. 5.
(2) Wagner cité par Hœninghous unde suprà.
(3) Fessler. Thercsia, t. II, p. 110.
(4) Fessler, l. c. t. I.
(5) C. Spindler. Zeitspiegel, t. I. 1831, p. 43.

XVII. USAGE DE LA LANGUE LATINE.

"Quant à l'usage de langue latine dans le service divin des catholiques, on a souvent prétendu qu'on se servait d'une langue étrangère, parce qu'on voulait laisser le peuple dans l'ignorance. Mais cet usage aurait pu être expliqué d'une manière plus charitable par la prédilection que les catholiques romains ont pour la langue latine, qui est en quelque sorte une langue catholique. On ne doit pas non plus oublier qu'en dehors de la messe, on dit pour les masses des prières dans la langue du pays. Outre cela, il faut considérer encore que la langue dans laquelle on célèbre le service divin n'est pas un objet de croyance, mais une mesure de *discipline*. On a voulu, pour ainsi dire, accorder la langue avec le recueillement et la sainteté du lieu. Et, en effet, jamais je n'ai rencontré un recueillement plus humble et moins dissimulé que chez les catholiques. Il règne pendant la messe une attention qui devrait servir d'exemple à tous les protestants. Nous voyons aussi que, dans les livres de prière des catholiques, se trouve, en regard du latin, la traduction en langue du pays; qu'ils ont en outre, pour toutes les parties du service divin, d'excellentes prières dans cette même langue, et qu'on a eu soin, autant que partout ailleurs, que rien ne pût troubler, dans l'Eglise, le recueillement du fidèle." (1)

XVIII. HARMONIES DU CATHOLICISME.

"La musique du culte catholique est véritablement belle. Pour ma part, je ne pense pas que Dieu dédaigne autant que plusieurs se plaisent à le croire dans leur simplicité, les douces harmonies, les chants sublimes, l'encens, le son solennel des cloches, et, en général, tout ce qu'un pieux désir d'épanchement inventa à la gloire de Dieu. Nulle part les architectes ne déploient mieux leur art que dans la construction de dômes et d'autres monuments qui ont une pieuse destination. (2)

"Il y a dans le Catholicisme je ne sais quoi de poétique et d'entraînant, je dirais presque de *maternel*, qui nous touchera toujours. L'âme trouve un doux repos dans les silencieuses chapelles, devant les cierges allumés, dans cette suave atmosphère d'encens, dans les sons harmonieux de la musique, et dans les bras de cette mère céleste qui plonge l'homme dans

(1) Wiz l. c. p. 46, l. c.
(2) Leibnitz. Syst. théol. p. 207.

un sentiment d'humilité, d'amour filial, pour porter ensuite ses pensées vers le Rédempteur.

"L'Eglise Catholique, avec ses portes toujours ouvertes, ses cierges allumés, ses mille voix toujours parlantes, ses hymnes, sa messe, ses anniversaires et ses fêtes, nous avertit, avec une sollicitude vraiment touchante, qu'ici-bas, les bras d'une mère sont toujours ouverts, toujours prêts à soulager celui qui gémit sous le fardeau; qu'ici-bas est préparé pour chacun le doux banquet de l'amour; qu'ici-bas, enfin, est un refuge, le jour et la nuit. A voir cette activité incessante des prêtres qui rentrent et qui sortent le Saint-Sacrement, la richesse de la parure qui change chaque jour comme un printemps de fleurs, l'Eglise Catholique paraît alors à nos yeux comme une source profonde et abondante au milieu d'une ville qu'elle rafraîchit, qu'elle soulage, qu'elle purifie." (1)

"L'Eglise Protestante est vide; elle ne parle point au cœur. Le mysticisme protestant est un phénomène qui, mieux que tout autre, nous prouve que l'âme, peu satisfaite de dogmes froids comme ceux du Protestantisme, aspire continuellement à quelque chose de plus profond, de plus consolant, de plus vivifiant." (2)

"Lorsque, au bout de son pénible pélerinage, le voyageur, agenouillé sur les marches d'une église catholique, adresse, dans sa pieuse joie, des action de grâces à Celui qui aplanit sa route et guide ses pas; lorsque la mère chrétienne, tombée au pied de l'autel, dans le silencieux espace d'un temple, remet son jeune enfant à la mamelle à la garde du saint patron qu'elle lui a choisi; lorsque le soleil couchant, à travers les hautes fenêtres gothiques, envoie, dans un magique coloris, ses derniers rayons à celui qui, revenant de sa pénible besogne, a choisi, pour prier, les dernières heures du jour; lorsque, pendant les vêpres, les cierges de l'autel jettent leur lueur sur les sombres voûtes, et que les sons de l'orgue retentissent au milieu des chants sacrés du chœur; lorsque, enfin, l'heure de minuit et le lever du soleil sont annoncés par le son des cloches qui appellent de leurs cellules les moines pour glorifier Celui qui commande au jour et à la nuit, et pour prier pour ceux qui souffrent, alors il devient évident — et l'Eglise Catholique a le mérite de rendre cette vérité plus palpitante encore — il

(1) Isidorus (Graf von Löben), Lotosblëtter, 1817, t. I.
(2) Clouson, l. c. 790.

devient évident que la vie doit être une adoration continue, incessante de Dieu notre Créateur, notre Sauveur, notre Maître, et que l'art et la nature possèdent une langue éternelle et universelle pour exprimer, pour réveiller dans le cœur de l'homme les sentiments les plus nobles, les plus élevés. Et ne devons-nous pas estimer heureuse l'Eglise qui est en état de s'approprier cette langue dans toute son étendue? (1)

Quiconque sent le charme de la poésie, et le besoin de la retrouver partout dans la vie, doit nécessairement se sentir entraîné vers le Catholicisme, car c'est là que la poésie trône en reine. (2)

XIX. LES ORDRES RELIGIEUX.—LES COUVENTS.

"Quand sera-t-on las enfin de ces répétitions incessantes, de ces cris de guerre uniformes, reproduits dans mille livres et brochures plus ennuyeux les uns que les autres?" (3) "Toutes les descriptions de communautés, de couvents, etc., qu'on trouve dans nos journaux, n'ont été que trop souvent tracées par des personnes qui n'ont jamais pénétré dans leur enceinte, et qui bien moins encore en connaissent la véritable organisation. Mais, alors même qu'ils la connaîtraient, ils sont portés d'avance à regarder d'un œil jaloux tout ce qui ne flatte pas leurs préjugés. Le ton dédaigneux qui règne dans leurs écrits suffirait seul pour faire connaître que, abdiquant tout sentiment de vérité et de justice, ils se plaisent à méconnaître le véritable caractère de ces institutions fondées par nos ancêtres. Peu habitués eux-mêmes à la privation et aux autres pratiques de piété chrétienne, ils tournent en dérision ces pieuses retraites d'hommes qui renoncent aux joies et aux douceurs de la vie mondaine." (4) "Il me semble qu'une société d'hommes qui, ne trouvant pas le bonheur et la paix dans ce monde, vont les chercher dans l'autre, a quelque chose de bien vénérable." (5)

"Ce fut donc une faute que de détruire sans ménagement tous les couvents, de décrier les cénobites comme paresseux, de les chasser du pays et de les réduire à demander l'aumône. Tôt ou tard de pareils péchés sont punis, et l'on peut dire que

(1) Zeitung für die elegante Welt. 1834, No. 81.
(2) Isidor (Graf von Löben). Latosblötter, 1817. t. I).
(3) Kern, Widerlegung der Langischen, etc., 1824.
(4) Fr. Aug. Schneider, Erinnerungen, etc., 1832.
(5) Matth. Claudius, Sammtliche Werke des Wand. Boten, t. VI, p. 32.

Dieu fit suivre de près le châtiment de ces méfaits. Où sont-elles donc maintenant ces richesses enlevées aux monastères? En partie entre les mains des Juifs, en partie dispersées et employées à subventionner l'œuvre du vandalisme. Où sont-elles toutes ces bibliothèques, où sont-ils tous ces cabinets d'histoire naturelle et ces instruments de physique qui appartenaient autrefois aux couvents? Où sont-ils ces splendides édifices monastiques? Les uns, vendus à vil prix, ont été transformés en ateliers ou en fabriques ; les autres ont été changés en ruines, et, comme les vieux manoirs, seront un jour les témoins vivants de notre fureur destructive. Les couvents étaient, pour le pays, les greniers d'abondance où étaient déposées et les richesses de l'instruction et celles de l'industrie. Et alors même qu'ils n'auraient pu servir à cette double destination, n'aurait-on pas dû les laisser debout par respect de ce qu'ils avaient été autrefois? Ce furent les moines de ces couvents qui, les premiers, cultivèrent le sol, instruisirent les peuples, dirigèrent les princes ignorants et adoucirent les mœurs à l'aide d'une religion qui commande l'amour du prochain. Que serions-nous sans nos couvents? des Germains à demi-sauvages. Le monde, de nos jours, n'a donc plus aucun sentiment de reconnaissance, plus de respect pour la vieillesse. Voudrait-il assassiner les vieillards parce qu'ils ne peuvent plus travailler? Admettons que les monastères ne servirent à autre chose qu'à donner asile aux hommes vieillis dans le service de l'Etat, ou bien à ceux que le malheur avait dégoûtés du monde; n'était-ce pas déjà un bienfait assez grand pour l'humanité et pour l'Etat, qui ne récompensent qu'assez faiblement leurs vieux serviteurs?" (1) "Tous les états, toutes les classes, toutes les conditions tiraient profit de ces établissements fondés dans un esprit de haute politique et dans un sentiment de véritable piété et de charité chrétienne, bien qu'ils fussent et qu'ils soient encore maintenant l'objet d'infâmes calomnies de la part d'écrivains qui vantent leur destruction comme un des bienfaits les plus salutaires du Protestantisme." (2)

"Le monde ne doit à aucun Ordre autant qu'à celui des Bénédictins." (3)

"Les moines du Mont-Cassin se distinguèrent non-seulement

(1) Oken, cité par Hœninghous, la Réf. etc., p. 163.
(2) Cobbett. l. c. t. I, p. 168.
(3) Quarterly Review, déc. 1811.

par leurs sciences pratiques, mais encore par la culture des beaux-arts et leur grande habitude des écrivains classiques. Leur savant abbé Désidérius fit une collection des meilleurs auteurs grecs et romains. Les moines copiaient des traités savants sur la musique, la logique, l'astronomie, la peinture et l'architecture. Ils employaient aussi une grande partie de leur temps à copier Tacite. (1) Un seul couvent de Bénédictins a peut-être rendu de plus grands services aux sciences que les deux universités d'Oxford et de Cambridge." (2)

"Mais rien ne parle tant en faveur des Ordres religieux que les villes, les bourgs et les villages qu'on vit s'élever, croître et prospérer à l'ombre de leurs établissements. Peterborough, Ely, Durham, et même Westminster étaient de véritables déserts dans les temps où il n'y avait pas encore des couvents. On voit avec douleur dans la Grande-Bretagne un nombre infini de ruines de vieux monuments qu'élevèrent la sagesse, la piété et la magnificence de nos ancêtres, et l'on a remarqué que beaucoup de villes qui tiraient toute leur importance des sociétés religieuses l'ont perdue aussitôt après la disparition de ces établissements." (3)

"On sait que les moines en Suède cultivèrent les champs de leurs propres mains, y introduisirent l'horticulture, établirent des moulins à eau, créèrent des salines. Construire des ponts et des chaussées était regardé comme une œuvre chrétienne, et les évêques même en donnèrent l'exemple." (4)

"Jamais on n'oubliera, en France, les services que les Bénédictins ont rendus à l'étude de l'antiquité chrétienne." (5)

"Les Chartreux furent de tout temps, comme les Bénédictins, les protecteurs et les propagateurs des sciences, des arts et des monuments classiques de l'antiquité. De vastes étendues de terres ont été défrichées par les travaux de ces moines." (6)

"S'il est un endroit dans l'Eglise Catholique où soit le Paradis terrestre, ce doit être dans un couvent de Chartreux, où la contemplation, cette véritable vie de l'esprit, a choisi son temple. Si cet ordre n'a pas rendu à la société tous les services qu'il aurait pu lui rendre, c'est moins la faute de

(1) Drake. Literary Hours. vol. II, p. 425.
(2) Gibbon, cité par Hœninghaus, la Réf. etc., p. 164.
(3) Fitz-William, l. c. p. 26.
(4) Geijer, cité par Hœninghaus, la Réf. etc., p. 465.
(5) Tzschirner, der Uebertritt etc. N. Haller zur Kath. Kirche, 1821.
(6) Fitz-William, l. c. p. 88.

l'ordre lui-même que celle de l'organisation sociale. Certes ! il est des circonstances de la vie où les princes, les hommes d'Etat et les évêques ne sauraient trouver de conseillers plus éclairés, plus sages que dans les communautés d'hommes qui consacrèrent leur existence à l'intuition de l'Infini. Dans ses relations avec les choses terrestres et périssables, les vues d'un véritable Chartreux sur le monde, sur les rapports du passé et du présent avec l'avenir, doivent être bien plus claires, plus nettes, plus étendues que celles de l'homme du monde qui est entraîné par le torrent irrésistible des plaisirs et des dissipations. Combien ne peut-il pas y avoir d'esprits plus élevés encore qu'un Descartes qui aient vécu ignorés, dans les différentes maisons de moines, sans que le monde les ait seulement connus et sans qu'eux-mêmes aient voulu seulement se donner la peine de se faire connaître au monde qui les méprisait !" (1)

"Un gentilhomme de Savoie, Bernard de Menthon, qui vivait de 923 à 1002, éleva sur le sommet des Alpes deux hôpitaux qui portèrent après lui le nom du Petit et du Grand-Saint-Bernard. Ces deux établissements, où les voyageurs trouvent depuis neuf siècles un abri contre les dangers auxquels ils sont exposés en traversant les Alpes pendant l'hiver, ont immortalisé son nom dans les annales de l'humanité. Il confia le soin de ces deux établissements à des religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Le séjour de cette montagne déserte, qui est regardée parmi les points habités comme celui qui a le plus d'élévation (sept mille quarante-six pieds), présente des dangers de toute sorte. Un hiver éternel règne sur ces hauteurs ; vainement on y chercherait un arbre, un buisson ou seulement une trace de végétation ; l'éclat de la neige éblouit les yeux du voyageur. Le dévouement de ces religieux (aujourd'hui ce sont des prêtres séculiers) qui s'y réunissent pour porter secours aux voyageurs égarés, tient de l'héroïsme ; suivis de serviteurs du couvent, ils les guident à travers ces montagnes de neige, prêtent ou donnent des vêtements aux voyageurs pauvres qui souffrent du froid. On compte plus de neuf mille personnes qui passent annuellement sur le mont Saint-Bernard et qui, pendant plus ou moins de temps, séjournent à l'hospice. Par les tourmentes les plus terribles, lorsque les flocons de neige obscurcissent le

(1) Fessler, Theresia, t. II, p. 75.-77.

jour, ils se mettent en route, accompagnés de chiens fidèles, pour porter secours aux malheureux ensevelis dans la neige." (1)

"En comparant avec impartialité et sans passion tout ce qu'on a dit pour et contre les Jésuites, on reste convaincu que la balance du bien l'emportait en leur faveur." (2)

"Parmi les protestants, les plus grands esprits et les plus noble cœurs se sont en tout temps montrés favorables aux Jésuites, pour peu qu'ils n'aient pas été guidés dans leur appréciation par quelque intérêt privé. Ainsi, par exemple, Frédéric le Grand, à qui l'on proposait de chasser les Jésuites de la Silésie, répondit: "Je ne connais pas de meilleurs maîtres pour mes sujets catholiques que ces pères aussi savants que vertueux." Catherine, François Bâcon, Hugo-Gratius, Pierre Bayle, Leibnitz, Herder, Jean de Muller, Plank, Beckedorf, etc., se sont tous prononcés en faveur de cet Ordre. Comment cela se fait-il? D'un autre côté, les esprits les plus étroits et les âmes les plus viles parmi les protestants se sont toujours attaqués avec acharnement aux Jésuites." (3)

"L'esprit du siècle, ayant résolu l'extermination du Christianisme, dirigea ses premières opérations contre les Jésuites: A bas les Jésuites! puis, A bas Jésus!" (4)

"Quant à leur méthode d'enseignement, quel plus grand éloge pourrait-on en faire qu'en disant qu'elle devrait être suivie partout? (5) On aura de la peine à remplacer les Jésuites dans l'enseignement de la jeunesse." (6)

"Pour notre part, nous ne voulons nier ni les mérites de l'Ordre, ni les hommes pieux et savants qu'il a produits." (7)

"Quand il s'est agi de propager le Christianisme dans les diverses parties du monde, les Jésuites ont toujours montré plus d'activité et obtenu les plus beaux résultats. (8) Ce qui est constant, c'est que partout où ils se sont établis, ils se sont fait remarquer au plus haut degré par le talent de faire quitter aux hommes leur existence insociale et de les amener progressivement à la vie de société." (9)

"Une grande pureté de mœurs, une érudition sans arrogance,

(1) Allg. d. Real Encyklop. 6me éd. Leipzig. 1824, t. I, p. 696.
(2) Dallas, cité par Hœninghaus, la Réf. c. IX, p. 150.
(3) Kern. l. c.
(4) Id. ibid.
(5) Bacon. De dignit. et augment. Scient. l. I, p. 24.
(6) Frédéric II. Œuvres posth. Berlin, 1788. Corresp. avec v'Alembert.
(7) V. Meyer, Krit. Kranze, p. 160.
(8) Henke. l. c. vol. IV, p. 85.
(9) Remark on the Philip. Island., 1819-1822.

une application suivie sans espoir de récompense, une obéissance sincère, fondée sur la raison, un amour du travail excessif, la soif du danger, un grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des hommes; telles furent les vertus que saint Ignace inculqua à ses disciples, et, disons-le franchement, jamais la Compagnie ne manqua de membres pour réaliser les grandes idées de son sublime fondateur." (1)

"Je ne connais sur la terre rien de plus vénérable que les Sœurs-Grises. Ces vierges, distinguées souvent par la naissance autant que par la fortune, par l'esprit autant que par la beauté, renoncent volontairement à tous les biens de la terre pour donner des secours aux pauvres malades et à des mendiants couverts de haillons. Elles lavent sans dégoût les plaies des lépreux et pansent leurs ulcères. Calmes et résignées, elles ne s'effrayent point du râle du mourant, et cherchent à lui alléger par de douces paroles et de pieuses prières, son passage à l'autre monde. Certes! la Religion seule peut inspirer l'énergie nécessaire pour remplir d'aussi difficiles devoirs, et la religion qui donne une telle énergie doit être sans contredit la religion véritable!" (2)

"Rien n'égale la charité vraiment céleste qui veille dans tant de couvents au chevet des pauvres malades tombés dans l'extrême misère, qui leur donne tous les secours de l'art et qui, en les ramenant à la santé, les ramène aussi à la vertu. Dieu seul connaît ce dévouement, et il le récompensera, sans doute, dans l'éternité." (3)

Après la transcription de témoignages aussi francs, aussi flatteurs, aussi sincères, nous ne saurions mieux clôre ce chapitre qu'en citant encore les paroles si vraies et si sensées d'un autre protestant: "Un aveu en notre faveur de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause, et les éloges qu'il nous donne sont d'autant moins suspects dans sa bouche que la force de la conscience et de la vérité peut seule les avoir arrachés!" (4)

C'est ainsi que se trouvent justifiés les principaux dogmes de foi et les saintes institutions catholiques qu'ont rejetés les protestants. Dans cette foi catholique tout se suit, tout s'enchaîne, tout est logique. Là, pour nous servir d'un mot de Gratius,

---

(1) Dallas, undè suprà.
(2) Joh. Wit, genant. V. Döring. Fragmente aus meinem Leben, etc. Braunschweig.
(3) Schneider, cité par Hœninghaus, la Réf. etc., p. 168.
(4) Weinmann. Allg. K.-Z., 1825. n. 164.

il faut se trouver bien, il faut être content, et d'un autre déjà cité : *la chute du Catholicisme serait la chute de tout le Christianisme positif.* Vous demandez une religion qui vienne de Dieu et non des hommes ; le Catholicisme vient de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est Dieu. Vous avez besoin d'un garant qui vous assure que cette religion n'a point failli, et que la doctrine qu'elle professe est celle que Jésus-Christ et les Apôtres ont enseignée ; ce garant c'est Jésus-Christ même, son autorité divine qui veille sur la religion, et prononce sur toutes les affaires de la foi. Cette autorité est toujours là les yeux ouverts, toujours là en exercice, de sorte que l'erreur n'a jamais pu se montrer sans être aperçue, dénoncée, jugée, condamnée. Il vous faut une religion qui ne subisse point les destinées des choses humaines, qui soit toujours pleine de puissance et de beauté, résistant à tous les efforts des hommes et de l'enfer ; une religion qui voie passer devant elle les générations, les empires, les révolutions, sans ressentir la moindre secousse : tel est le Catholicisme, ou bien il n'y en a pas sur la terre. Le Catholicisme, placé sous la main de Dieu, appuyé sur ses promesses qui lui annoncent une durée éternelle, ne craint rien ; et les siècles, et les hérésies, et les persécutions, tout est passé, passe et passera, lui seul demeure, lui seul est éternel !

CHAPITRE XXII.

Tout tranquilise le Catholique dans sa foi ; et tout doit troubler le Protestant dans la sienne.

Mais ces vérités au sujet de l'Eglise Catholique ; vérités que reconnaissent et avouent les protestants ; vérités sur lesquelles l'âme se repose si doucement et avec tant de légitime confiance, ne sont pas comme les vains systèmes des hommes que rien ne défend, et que chacun peut accueillir ou rejeter à son gré : toutes les preuves, tous les monuments désirables viennent les appuyer, les confirmer. Ceux qui les connaissent savent si le catholique se contente de peu.

Le catholique prend l'Evangile, il entend Jésus-Christ parler de son Eglise, de sa constitution, de ses caractères ; et, reportant ses regards sur le Catholicisme, il se dit, comme naguère un ministre protestant très-éclairé et très-sincère : "Ou le Fils de Dieu n'a point organisé d'Eglise, ou l'Eglise Catholique est celle qu'il a organisée ; car il n'en est pas d'autre qui soit digne de lui."

Les premiers docteurs de l'Eglise, ceux que les protestants citent comme les catholiques, il les interroge, et tous répondent que, pour eux aussi, la volonté de Jésus-Christ n'était pas douteuse ; qu'ils ont interprété ses paroles comme lui ; qu'ils ont vu l'Eglise Catholique comme il la voit aujourd'hui, ainsi constituée, avec ses évêques, ses conciles, ses décisions, son tribunal infaillible. De sorte que si la voix de ces grands hommes a quelque poids, et mérite quelque confiance ; si on les suppose instruits et amis de la vérité, leur Eglise est la sienne, toujours l'Eglise Catholique. Les protestants en sont convenus. Or, comme le dit très-bien l'un d'eux : "Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause," et le catholique vit en paix et en confiance dans son Eglise et dans sa foi.

Le catholique demande aux différentes Eglises du monde, à toutes ces Eglises fondées par les Apôtres, ou les successeurs des Apôtres, quelle était leur foi, et une seule voix se fait entendre de toutes les parties du monde : "Vous avez la vérité, vous croyez ce que nous croyons, ce que nos pères ont cru, ce qu'ont enseigné nos premiers fondateurs ; nous sommes

tous enfants de la même Eglise. Nous avons quelques siècles de plus ; mais ces siècles, vous devez les regarder comme une preuve nouvelle que Jésus-Christ est avec son Eglise, avec l'Eglise Catholique, selon sa promesse, et voilà tout. Les protestants en sont convenus ; or, comme l'un d'eux l'a très-bien dit : " Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause, " et le catholique vit en paix et en confiance dans son Eglise et dans sa foi !

Enfin, le catholique veut savoir ce que pensaient les différentes générations qui se sont succédées avant lui, quel était leur symbole, de qui elles tenaient leur foi, et toutes les générations ont répondu : Notre foi était celle de la génération qui nous a précédées ; celle-là avait la foi de la précédente, et ainsi de suite, jusqu'aux Apôtres, jusqu'à Jésus-Christ. Toutes les générations sont témoins que notre foi n'a pas changé, qu'elle a toujours été la même, que jamais elle n'a pu être surprise par l'erreur, corrompue par l'erreur. Si vous en doutiez, vous ébranleriez tous les faits, toutes les traditions ; l'histoire ne serait plus, et vous auriez bouleversé le monde. Les protestants en sont convenus ; or, comme l'un d'eux l'a très-bien dit : " Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause, " et le catholique vit en paix et en confiance dans son Eglise et dans sa foi !

La foi du catholique est ainsi appuyée. Croyez-vous qu'il puisse être tranquille? Saint Augustin, qui avait pourtant quelque droit d'être aussi difficile que les protestants de nos jours, devenu enfin catholique, n'avait aucun doute de sa foi. S'adressant aux Manichéens, il leur dit en ces termes les raisons qui lui avaient fait embrasser le Catholicisme, et qui l'attachaient à lui sans retour : "Ce qui me retient dans cette foi, c'est l'unanimité de l'acquiescement des peuples ; c'est l'autorité qui, consacrée d'abord par les miracles, s'est fortifiée par l'espérance, étendue par la charité, cimentée par la prescription. Ce qui m'y retient encore, c'est la succession de l'épiscopat, maintenu sans interruption dans l'Eglise de Pierre, vicaire de Jésus-Christ, jusqu'au pontife qui occupe aujourd'hui la chaire de cet Apôtre, à qui Notre-Seigneur, après sa résurrection, a recommandé de paître ses agneaux et ses brebis. Ce qui m'y retient enfin, c'est le nom de *Catholique* que cette Eglise, au milieu de tant d'hérésies soulevées contre elle, a eu seule le droit de conserver. En sorte que, bien que

tous les hérétiques affectent de se donner ce nom, lorsqu'un étranger vient à demander où est l'Eglise des Catholiques, aucun d'eux n'a le front d'indiquer ni sa maison ni son temple. Les protestants en sont convenus; or, comme l'un d'eux l'a très-bien dit : "Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause," et le catholique vit en paix et en confiance dans son Eglise et dans sa foi!

"C'est par tous ces liens du nom chrétien, et si nombreux et si chers, que tout homme raisonnable est attaché à la foi de l'Eglise Catholique, alors même qu'il n'a pas encore une connaissance parfaite de la vérité, soit que la faiblesse de son intelligence, soit que son défaut de mérite l'empêche de la saisir tout entière. Chez vous, protestants, au contraire, vous ne nous offrez rien qui nous attire et nous retienne. Nous n'entendons retentir que des promesses d'amener à la vérité. Or la vérité, si vous la montrez avec une évidence qui en écarte tous les nuages et tous les doutes raisonnables, nous devons la préférer à tous les motifs qui nous retiennent dans l'Eglise Catholique ; mais si vous ne faites que la promettre, sans la montrer, personne au monde ne peut ébranler la foi qui m'attache par tant et de si puissants liens à la croyance de l'Eglise Catholique." (1)

Ainsi, le catholique peut se rendre témoignage qu'il remplit un devoir d'homme sensé et un devoir de chrétien ; un devoir d'homme sensé, parce qu'il ne se rend qu'aux preuves, aux démonstrations que ne peut jamais repousser un homme raisonnable; un devoir de chrétien, parce qu'il a assez respecté l'Evangile pour ne pas lui donner un sens que la lettre réprouve, que les saints Pères n'ont jamais vu, que la Tradition n'a jamais soupçonné, que toutes les Eglises ont repoussé et que tant de protestants instruits et honnêtes repoussent pareillement. Là est son repos, son bonheur, sa confiance ; là, point de doute sur son Eglise et sur sa foi ; car s'il se trompait, il pourrait accuser Dieu lui-même d'être cause de son erreur, d'avoir conspiré lui-même contre la vérité en donnant à l'erreur tout ce qu'il fallait pour assurer son triomphe, en séduisant les hommes. Et quels caractères Dieu pourrait-il donner à la vérité, quels moyens de la trouver, si le Catholicisme n'était qu'une erreur? Cette foi nous paraît donc raisonnable. Les protestants, d'ailleurs, en sont convenus ; or,

(1) Cont. Epist. Manichæi, l. I, c. V.

comme l'un deux l'a très-bien dit : "Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause," et le catholique vit en paix et en confiance dans son Eglise et dans sa foi.

Les ignorants et les simples sont tranquilles aussi dans le Catholicisme. Dieu est bon, se disent-ils avec bon droit, il aime les hommes, il a pitié de leur ignorance, de leur faiblesse, et il a dû, par conséquent, leur indiquer un moyen facile pour s'assurer de la vérité. Ce moyen est simple, il est naturel : c'est celui de l'enfant se confiant à son père, du disciple se confiant à son maître, du voyageur sur les vastes mers se confiant à l'expérience de l'habile capitaine de vaisseau. Le moyen que les protestants indiquent est tout autre : Lisez, nous répètent-ils sans cesse, discutez, décidez par vous-mêmes. Combien leur cri ressemble à celui de Satan prononcé dans l'Eden : "Vous ne mourrez point ; mais vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal !" Ce moyen n'est pas de Dieu, il n'est pas de la vraie Eglise, il n'est pas d'une bonne mère ; car il est impossible. Combien nous préférons le langage que nous adresse l'Eglise Catholique : "Contentez-vous d'être dociles d'esprit et humbles de cœur ; Dieu m'a promis son Eprit, son assistance pour vous préserver de toute erreur, de toute mauvaise doctrine, pour vous diriger, vous éclairer dans le sentier de la vérité." Placés entre ces deux guides si différents, lequel faut-il suivre ? Ou celui qui demande l'impossible, ou celui qui compâtit à notre impuissance, à notre faiblesse ?

"Représentez-vous, dit Fénélon, avec son langage toujours si charmant et si vrai, un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la maison. Il s'adresse à cinq hommes qui lui disent : Levez-vous, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin, il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous emporter dans mes bras et vous placer hors de danger. Croira-t-il aux cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas ? Ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance ? Le paralytique s'abandonne avec bon droit et sans raisonner à cet homme et se borne à demeurer souple et docile entre les bras de celui qui le porte."

Il en est précisément de même d'un homme humble dans

son ignorance ; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : "Lisez, raisonnez, décidez par vous-même," lui qui sent bien, s'il est raisonnable et sensé, qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider par lui-même ; mais il est consolé d'entendre l'ancienne Eglise qui lui dit : "Reconnaissez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu, qui ne vous a point laissé sans secours pour aller à lui ; laissez-moi faire, je vous porterai dans mes bras."

Rien n'est plus simple et plus court ni plus naturel que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de raisonnement pour trouver la véritable Eglise. Les yeux fermés, il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge sont fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement qui puisse être la véritable. Au lieu de livres et de raisonnements, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu pour rejeter une flatteuse séduction, et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut, encore une fois, que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible ; plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité, le manque de bonne foi des sectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. Les protestants en sont convenus : "Il n'y a qu'un seul surnaturalisme (religion révélée) qui soit véritablement conséquent, et c'est celui de l'Eglise Catholique romaine." Or, comme l'un d'eux l'a très-bien dit encore : "Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause," et le catholique vit en paix et en confiance dans son Eglise et dans sa foi !

Un des plus beaux génies qui aient paru dans le monde se reprochait amèrement, autrefois, d'avoir laissé cette voix de la soumission et de la confiance qui l'aurait conduit promptement à la vérité, pour prendre celle de l'orgueil, du libre-examen, de l'indépendance qui l'avait si longtemps retenu dans l'erreur. Il faut l'entendre : "Moi qui vous parle, dit le grand évêque d'Hippone à son peuple, en l'exhortant à la soumission à l'autorité de l'Eglise ; moi qui vous parle, j'ai eu le malheur de me laisser séduire autrefois, lorsque, étant à peine hors de l'enfance, j'apportais à la lecture des saintes Ecritures la subtilité présomptueuse d'un censeur, au lieu de la piété et de la docilité d'un homme qui cherche à s'instruire. Au lieu de frapper avec humilité à la porte de mon Seigneur et de mon

Dieu, je me la fermais à moi-même par le dérèglement de mes mœurs, et je cherchais avec orgueil ce que la seule humilité peut faire trouver.

" Combien vous êtes plus heureux, et combien votre docilité vous donne-t-elle d'assurance et de confiance, à tous tant que vous êtes qui n'êtes encore que comme des poussins dans le nid de la foi, où vous recevez la nourriture spirituelle qui vous fait croître de jour en jour ; au lieu que moi, misérable, me croyant en état de voler, je me jetai hors du nid, et, bien loin de voler, je tombai. Mais la miséricorde de mon Dieu n'a pas permis que je fusse foulé aux pieds et écrasé par les passants. Elle m'a relevé et m'a remis dans le nid d'où j'étais tombé pour m'être laissé ébranler par les mêmes choses que je vous propose et que je vous explique aujourd'hui au nom de notre Seigneur Jésus-Christ." (1)

Ce calme de l'esprit, ce repos de la conscience, fruits de la soumission à l'autorité de l'Eglise Catholique, sont avoués par les Protestants de bonne foi. "Quand je considère les sectaires, dit un ministre, en outre de tous les témoignages que nous avons déjà enregistrés, je n'aperçois parmi eux rien de fixe ; tout flotte au hasard. Quand je regarde l'Eglise Catholique, je découvre un port assuré, où je puis jeter l'ancre et demeurer ferme à l'abri des tempêtes. Considérez le moyen que notre Seigneur employait pour toucher les Juifs, lorsqu'il leur révélait les choses qui concernent le royaume du ciel : Sa parole était pleine de puissance, et en cela rien d'étonnant, car il enseignait *comme ayant autorité, et non comme les scribes.* Il ne disait point : *Il peut en être ainsi,* où, *il semble qu'il en soit ainsi ;* mais *il est ainsi.* Je trouve donc cette certitude et cette sûreté en me soumettant à l'autorité de l'Eglise, et il m'est évident que je ne puis errer, lorsque j'ai l'Ecriture pour guide et l'Eglise pour commentateur." (2) Or, comme l'a très-bien dit un autre protestant : " Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause," et le catholique vit en paix et en confiance dans son Eglise et dans sa foi !

Non, rien ne peut ébranler le catholique.

A l'aspect des plus grands mystères, il se prosterne et il adore. La vérité pour lui est là, aussi vive et aussi brillante que l'existence de l'Eglise qui lui commande de croire. Il est

(1) Sermo 51. De Concord. Matth. et Luc.
(2) Robson's 15th Sermon, V., 11.

prouvé par les faits et admis par bien des protestants instruits et honnêtes que cette Eglise existe, qu'elle est révélée, qu'elle est infaillible: donc elle ne peut le tromper; donc un doute chez lui serait un mauvais raisonnement, et il ne craint pas de dire à toutes les erreurs comme à tous les hérésiarques: Vous ne voulez pas croire, c'est que vous avez mal raisonné!

Ainsi, Arius, tu as nié la divinité de Jésus-Christ, c'est que tu as mal raisonné. Eglise Grecque, Eglise Anglicane, vous restez séparées de l'Eglise Catholique, c'est que vous avez mal raisonné. Calvin, tu as nié la présence réelle, c'est que tu as mal raisonné. Straus, Colenzo, Renan, tous, déistes, rationalistes, panthéistes et autres, vous avez nié la révélation, la divinité de Jésus-Christ, les miracles, le témoignage de onze millions de martyrs, vous avez mal raisonné. Tous vos livres, tous vos efforts contre la foi et les mystères, ne sont que de faux raisonnements auxquels vous-mêmes n'ajoutez aucune croyance dans le fond de vos cœurs, surtout s'ils sont honnêtes. Avec de la logique on est chrétien, plus que cela on est catholique. Mais vous avez commencé par dire: "C'est impossible," et, passant outre sans regarder ni les faits, ni les preuves qui faisaient toute la question, vous avez bâti sur cette négation, que rien ne légitime, que tout condamne, vos systèmes et vos erreurs. Et puis, on nous parle de vos doutes, de vos contradictions, de vos niaiseries, de vos rêves, de vos terreurs; qui en serait étonné! Que pouvez-vous faire? Quelle paix sur vos œuvres, sur vos systèmes, puisque vos œuvres et vos systèmes sont opposés aux faits dont le témoignage est infaillible?

Voilà où en sont les protestants.

Ne demandons plus s'ils sont tranquilles, en paix dans leur foi; ils ne peuvent l'être, ou bien ils n'ont plus la faculté de penser. Vincent de Lérins ne nous a-t-il pas dépeint leurs troubles et leurs misères, en nous parlant de ces infortunés qui ballottent sans cesse leurs vaines pensées et leurs sentiments divers, après avoir abandonné l'autorité au sein de laquelle leurs pères avaient joui de tant de calme et de paix? Hélas! déplorable condition! De quels tourbillons de soucis, de quels flots ils sont battus! Tantôt, poussés par l'erreur, ils sont enlevés au gré des vents; tantôt, refoulés sur eux-mêmes, ils se choquent et se brisent contre des vagues opposées. Tantôt, dans une présomption téméraire, ils approuvent ce qui

paraît incertain, ne sachant ni par où aller, ni par où revenir ; ignorant ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut tenir, ce qu'il faut laisser. Et cette affliction d'un cœur douteux et chancelant leur est une médecine de la divine Miséricorde, pourvu qu'ils sachent encore en user ; car, s'ils se voient agités, battus et presque engloutis, loin du port assuré de la foi catholique, par divers orages de leurs pensées, c'est afin qu'ils mettent bas les voiles de l'orgueil déployées en pleine mer, livrées imprudemment au souffle des nouveautés ; qu'ils se retirent et se tiennent à l'abri dans le sûr asile de leur douce et paisible Mère ! (1) Les protestants eux-mêmes en sont convenus : "Hélas ! parmi les pasteurs, il n'y en a pas deux qui soient d'accord : comme chacun a sa propre physionomie, chacun aussi a ses propres idées. On pourrait nous placer, nous autres pasteurs, dans la catégorie de ces anciens augures dont parle Cicéron, qui ne pouvaient pas se rencontrer sans rire." —"Que fais-je donc, s'écriait Luther, moi qui viens prêcher contre eux (les catholiques) comme l'écolier contre le maître ? Voici donc quelles pensées viennent assaillir mon cœur : Je vois à présent que j'ai tort. Oh ! plût à Dieu que je n'eusse jamais commencé, ni jamais prêché un seul mot ! . . . . Qui donc, en effet, peut s'élever contre cette Eglise dont nous disons dans la foi : Je crois une Sainte Eglise Chrétienne ? "

Le disciple du Protestantisme l'a déserté cet asile de l'autorité, ou bien il ne l'a jamais connu, c'est pourquoi il ne peut y avoir pour lui ni contentement ni repos. Vous en serez convaincu si vous lui demandez sur quel fondement repose sa foi. Faites-lui cette question, et vous verrez ce qu'il en coûte d'avoir abandonné ou de n'avoir jamais connu le Catholicisme. Les affaires, les passions peuvent bien l'empêcher quelquefois de s'en occuper ; mais la vérité, qui ne perd pas si aisément ses droits, qui veut accomplir sa mission sur la terre : éclairer ou punir, revient à la charge : Sur quel fondement repose ta foi ?

Il a beau mettre la main sur ses yeux pour ne pas voir, se retourner sur sa couche comme à la vue d'un fantôme qui vient se placer devant lui, ou comme s'il était sous l'impression d'un songe funeste, il faut enfin, quelque jour, qu'il s'occupe de la réponse. Si vous la connaissez, vous pouvez dire s'il est tranquille. Pour nous, il nous paraît démontré sans moyen de réplique que tout, dans le Protestantisme, ne peut

(1) Comment., c. XX.

que l'inquiéter, appeler au moins les doutes, si la vérité tout entière n'a pas brillé.

Son premier pas vers le Protestantisme a été, nous ne craignons pas de l'affirmer, un acte de folie ; il a commencé par mettre de côté la foi ancienne, la foi de tous les siècles, la foi de l'univers. Mais pour cela, il a été obligé de se poser lui-même, et tout seul, juge de toute cette croyance, pourtant assez bien établie ; il a donc fallu qu'il se crût plus habile, lui tout seul, plus savant et mieux avisé que tous les siècles et que tout l'univers, car il les a tous cités à son tribunal ; il a prononcé, et ils ont subi son arrêt ! N'est-ce point là ce qui, de bon droit, constitue une folie pleine, une folie véritable ?

Mais ce juge vous paraîtra encore bien plus singulier s'il est sans lettres, sans esprit, un ignorant, ou une bonne femme qui ne sait pas lire. Le Protestantisme est donc mal avisé : il peut commander un crime, à la bonne heure ; ordonner une folie, cela peut passer ; mais, encore une fois, il ne devrait jamais condamner l'impossible. Et lors même qu'il s'agirait de savants ; bien d'autres savants aussi ont expliqué l'Ecriture d'une manière toute différente. Or, qui leur dira que, dans des explications si contradictoires, la leur est la seule bonne ? Ici, le plus habile protestant ne saurait être tranquille ; car il ne peut se dire que lui seul a bien compris l'Ecriture, à moins que le Protestantisme n'ait prouvé que chaque protestant est infaillible, ce qui n'est pas bien aisé, puisqu'il y a parmi eux autant de versions que de têtes, autant de doctrines que d'individus. Il en résulterait que chacun aurait, sur le même point, une infaillibilité différente ; autre folie, autre extravagance ! Les protestants en sont convenus ; or, comme l'un d'eux l'a très-bien dit : " Un aveu de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause." Donc le protestant ne peut vivre en paix et en confiance dans la foi du Protestantisme.

La foi du protestant, peu fondée sur l'examen, se recommande-t-elle davantage par les hommes qui la lui ont prêchée ? L'histoire que nous en ont écrite leurs premiers disciples, leurs lois immorales, anti-sociales, se contredisant du soir au lendemain sur les points les plus essentiels du Christianisme ; leurs actions infâmes, leur mort au milieu du désespoir le plus affreux, doivent fournir la réponse. Ils sont quatre : Luther, Zwingle, Calvin et Henri VIII, et encore très-mal notés par les protestants eux-mêmes qui nous ont parlé de

leurs crimes affreux. Or, la voix de ces quatre hommes, pris, non pas ensemble, car ils ne se sont jamais accordé dans leurs enseignements, mais de chacun en particulier, peut-elle balancer celle de tous les siècles, de toutes les Eglises du monde qui leur disent: "*Ce que vous enseignez n'est pas ce qui nous a été transmis?*" Voilà ce qui s'est passé à l'apparition du Protestantisme. Le protestant, qui était alors catholique, a dit: J'abandonne tous les évêques, tous les saints docteurs, toutes les Eglises, le monde entier qui me crient que je me trompe, que je m'égare, que je me perds, et je vais me ranger sous l'étendard de Luther, ou de Calvin, ou de Zwingle, ou de Henri VIII, et nous serons deux contre tout l'univers. Voilà la foi protestante. Les protestants en sont convenus: "Combien il est à regretter que Luther ait placé entre les mains des fils d'une même mère, une arme aussi terrible que le libre examen!" Or, comme un autre protestant l'a dit très-bien: "Un aveu en notre faveur de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause." Donc le protestant ne peut vivre en paix et en confiance dans la foi du Protestantisme.

Nous le demandons, abstraction faite d'autres considérations, cette foi est-elle raisonnable? est-elle sensée? peut-elle être divine? Faut-il laisser les siècles et l'univers pour suivre un seul homme, lorsque, surtout, il ne justifie par rien la prétention étrange d'avoir été choisi de Dieu pour rendre la vie à son Eglise qui ne devait pas mourir, qui a été faite éternelle?

Si Dieu avait révoqué ses décrets et ses promesses, il aurait dû, ce semble, l'annoncer par des prophéties, afin de préparer les peuples, comme lorsqu'il voulut remplacer la Loi de Moïse par l'Evangile; la Synagogue par Jésus-Christ. Aux prophéties qui devaient annoncer Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII, il fallait encore joindre des miracles; autrement, le dernier venu, comme Munzer, Jean de Leyde et autres, aurait pu se dire envoyé de Dieu, et les projets divins auraient pu être compromis. Les protestants en sont convenus; or, comme l'un d'eux l'a dit très-bien: "Un aveu en notre faveur de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause." Donc le protestant ne peut vivre en paix et en confiance dans la foi du Protestantisme.

Les passages de l'Ecriture Sainte sur lesquels le Protestantisme cherche à s'appuyer ne sont pas plus tranquillisants.

On en jugera: voici quelques-unes de ces autorités qui mettent à nu le système tyrannique de l'Eglise Romaine, renversent de fond en comble cet édifice de l'ignorance, et sur ces ruines élèvent le Protestantisme. Nous avons vu dans les trois chapitres relatifs à la civilisation ce qu'il faut penser du Protestantisme comme phare des nations pour les conduire au port de la tolérance, des lumières de l'esprit et des bonnes mœurs. Les protestants en sont convenus; ce sont eux qui sont venus faire leurs dépositions; or, comme l'un d'eux l'a dit très-bien: "Un aveu en notre faveur de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause."

Tels sont donc les principaux textes dont le Protestantisme abuse depuis trois siècles et plus: — "Il n'est pas nécessaire que vous ayez quelqu'un pour vous instruire; l'onction divine de l'Ecriture vous enseignera tout. — Allez à Dieu, et il vous éclairera. — Ils examinaient tous les jours les Ecritures pour voir si les choses étaient ainsi. — Si quelqu'un veut connaître la vraie doctrine, il la connaîtra par l'Ecriture. — Nous ne dominons point sur notre foi. — L'Ecriture, divinement inspirée, est utile à tout, pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire de la justice."

Tels sont les terribles passages que vous entendez citer dans toutes les chaires, que vous lisez dans tous les livres. S'ils ont pu faire impression sur certaines âmes, nous ne pensons pas que le Protestantisme ait eu raison de s'en glorifier et de s'en prévaloir beaucoup comme de nobles et d'honorables conquêtes. Laissez vos textes; vous faites mentir l'Esprit-Saint, vous l'accusez d'être un instrument de désordre et de ruine! Vous prétendez les expliquer, ces textes? Vous n'en avez pas le droit, comme le prouve Tertullien: "De qui tenez-vous la Bible? vous dit-il. De l'Eglise Catholique, vous êtes obligé de l'avouer; car c'est à elle, et non à vous, qu'elle a été confiée; non à vous qui venez de naître. C'est donc à l'Eglise Catholique à vous l'expliquer." (1) Et ces passages, dont vous faites si grand bruit, n'auront d'autre sens légitime, raisonnable que celui qu'elle vous aura donné, elle à qui l'Ecriture a été confiée. Saint Augustin en finit avec vous par un argu-

(1) Præscript. c. XIX. — Nous avons vu que Luther n'en desconvient pas. "Il faut concéder aux catholiques tout ce que nous leur concédons, à savoir que dans la Papauté est la parole de Dieu et l'apostolat, et que nous avons reçu d'eux l'*Ecriture*, le *Baptême*, le *Sacrement* et la *Chaire*.

ment aussi laconique et non moins concluant: "Ou vous voulez que j'écoute l'Eglise Catholique, ou vous ne le voulez pas; choisissez. Si vous trouvez bon que j'écoute l'Eglise Catholique, alors retirez-vous, car cette Eglise vous a condamnés, et elle m'ordonne de vous regarder comme des hérétiques, des novateurs; si vous me défendez de l'écouter, retirez vous encore, et ne produisez plus contre moi aucun texte de l'Evangile, puisque le tribunal de l'Eglise Catholique étant renversé, il n'y a plus pour moi de tribunal." (1) Les protestants en sont convenus: "Si l'on admet que Dieu a parlé, qu'on a devant soi la parole divine qui doit nous conduire au salut, quel est celui qui osera assumer la responsabilité d'une interprétation? N'est-il pas à craindre qu'on ne traduise mal la parole divine, et qu'ainsi on ne conduise les hommes à leur perte éternelle? D'où la nécessité d'une interprétation légitime, authentique, solennelle, s'il en faut une en général. L'Eglise Catholique a parfaitement raison sur ce point. Puisque les réformateurs ne veulent regarder comme source de la théologie que la Bible, et qu'ils repoussent ce qu'admettent les catholiques, la doctrine héréditaire de l'Eglise et les canons des conciles, il s'ensuit que la Bible ne peut être expliquée d'après l'autorité, mais bien par des voies humaines, par la science des langues grecque et hébraïque, et à l'aide des lumières que jette sur ce livre la connaissance de l'antiquité, de l'histoire, de la géographie, de la politique nationale, en un mot, des sciences. Il nous faudra donc chercher le palladium de l'orthodoxie dans la connaissance des langues. Ainsi l'autorité vivante de l'Eglise est remplacée par celle des livres morts, écrits en langues qu'on ne parle plus; autorité humaine et arbitraire qui enfante un esclavage bien plus pesant que l'autorité catholique." (2) Or, comme l'un d'eux l'a très-bien dit: "Un aveu en notre faveur de la part de notre adversaire est la meilleure preuve de la justice de notre cause." Donc le protestant ne peut pas vivre en paix et en confiance dans la foi du Protestantisme.

Si nous voulions nous occuper des textes que les protestants nous opposent afin de s'étourdir dans leurs doutes et leurs alarmes, il nous serait facile de montrer qu'ils ne prouvent rien, ou prouvent contre eux.

Il y a une onction particulière dans les Ecritures.—Et qui ne le

(1) Contre les Manichéens.
(2) Profes. Dr. Von Schelling, Voxlesungen über dos akadomisches studium, p. 200.

sait? qui ne s'en est aperçu? C'est le livre des livres; là l'Esprit-Saint parle; peut-il ne pas laisser dans le cœur des fidèles quelque chose de pur, de saint, de divin, qui se répand comme une bonne odeur? Mais est-ce à dire que ce livre suffise, et que le premier venu, qui pourra se méprendre sur l'onction qui le pénétrera, ne se guide plus que d'après elle? Vous n'oseriez le soutenir; nous avons vu quels prodiges de folie et de désordres qu'une telle doctrine a produits; et d'ailleurs, et vos livres, et vos ministres, et vos synodes, vous le savez, ont dit le contraire.

Vous voulez que *Dieu seul nous éclaire.*—Toute lumière vient de lui, le Catholicisme l'a enseigné bien avant que vous fussiez de ce monde. Nous le confessons et nous le prions aussi de vous éclairer. Mais en matière de foi, penser que l'on doit se contenter de ce que nous aurons trouvé dans nos prières, ou dans nos rêves, ou dans nos accès de fièvre, c'est consacrer les visions les plus absurdes, les plus dangereuses, et diviniser les plus monstrueuses folies, les plus monstrueuses erreurs; car la fécondité de l'esprit humain, en ces sortes de productions, est incroyable.

Il faut sonder les Ecritures, et voir si la doctrine y est conforme. —Et nous aussi, nous le disons, et si nous n'étions pas calomniés, tous les protestants sauraient nos efforts, nos invitations et nos prières pour que les saints livres soient le plus fréquemment et le plus souvent médités.

Nous voulons, nous aussi, que nos dogmes nous viennent de l'Ecriture; mais si elle n'était pas assez claire, la Tradition est là, et les Apôtres nous ont ordonné de la respecter, de nous y tenir fermement. Bien des protestants en sont convenus, et ceux qui crient le plus contre elle croient plusieurs choses qu'ils ne savent que par elle; comme l'authenticité des livres saints, le baptême des enfants, le symbole des Apôtres, la sanctification du dimanche. Donc étudier les Ecritures et consulter la Tradition, voilà le système catholique, le vrai système de la foi chrétienne. N'en sortez pas, ou vous vous égarez, et il vous sera impossible de vous arrêter dans l'erreur.

Nous ne dominons point sur notre foi.—Et sans doute! L'Eglise Catholique dit-elle le contraire? C'est Dieu qui nous commande de croire et non les hommes, qui ne sont que ses organes, que ses instruments: "Allez et enseignez toutes les nations: . . qui vous écoute m'écoute, etc."

Enfin, l'Eglise Catholique confesse avec vous et a confessé bien avant le Protestantisme, que *l'Ecriture est bonne à tout : pour instruire, corriger, convaincre.* . . . Aussi le Catholicisme la cite-t-il souvent et la reconnaît-il, ainsi que la Tradition, comme la source, la base de sa doctrine et de sa foi.

Voilà le sens de ces passages si fameux par l'abus qu'on en a fait. Et que l'on ne dise pas que notre interprétation est arbitraire ; il faut que ce soit celle de tous, sans quoi notre liberté d'examen reste, et tout périt sans en excepter le Protestantisme. Il le sait bien ; aussi s'est-il empressé d'étouffer cet enfant qu'il avait mis au jour. Il venait de dire : la Bible ! la Bible ! et en disant cela, Luther, avec ses prédications fougueuses, mettait, comme nous l'avons vu, le feu à toute l'Allemagne ; Calvin vendait son bénéfice de Noyon et, son Institution sous le bras, allait se faire le tyran civil et religieux de Genève ; Henri VIII faisait condamner au dernier supplice ceux de ses sujets et de ses ministres qui n'approuvaient pas son incestueux mariage avec Anne Boleyn.

Le Protestantisme est malheureux, toujours l'Ecriture le condamne. Il a choisi à son gré les textes qu'il croyait les plus favorables à sa cause ; il les a expliqués comme il a voulu, et cependant, on le voit, il faut qu'il renonce à ces textes et aux explications qu'il a données, sinon qu'il ferme ses temples et présente son bilan ; la Bible qu'il invoque le tue.

Repoussé par l'Evangile qui le renie pour son fils, le Protestantisme n'est pas mieux traité par la Tradition. Ici encore un délaissement total, un silence funeste comme celui des Ecritures. Nous avons cité Tertullien, Saint Augustin, Vincent de Lérins qui lui portent des coups mortels en s'adressant à d'autres hérétiques bien antérieurs à lui. Il sera obligé, pour avoir quelques suffrages, d'aller ressusciter les sectes mortes dans la honte ; et, parce qu'elles étaient révoltées comme lui, qu'elles ont parlé à peu près comme lui, bien que leur langage ait été réprouvé, il leur donne la main sans craindre de se souiller et prend leur déposition qui le déshonore.

Mais si le Protestantisme n'a pour lui ni l'Ecriture ni la Tradition, ni miracles ni rien du tout qui puisse le recommander au respect et à la vénération des peuples, qui donc pourra s'avouer son disciple sans sentir la rougeur lui monter au front ? Qu'a-t-il fait, cet homme, de sa raison ? de son âme ? Est-il donc permis de prostituer ainsi les nobles facultés qu'il

a reçues de Dieu, au mensonge et à l'imposture ? Pour l'homme qui pense, qui se respecte et qui veut assurer le salut de son âme, rien ne doit être prouvé comme la religion ; rien ne doit être évident comme les motifs qui le forcent à croire. Sur quoi donc s'appuie le Protestantisme ? Que dit-il aux protestants pour légitimer leur foi ? Il nous semble que dans cette impossibilité de rien répondre d'honnête, de chrétien et de raisonnable, dans laquelle nous le verrons éternellement enchaîné, la vérité parle haut et fait taire toutes les chicanes de l'erreur.

Ensuite, que dites-vous de ces cris terribles, de ces cris accablants qui s'élèvent contre lui ? de tous ces forfaits dont il est accusé d'être l'auteur par tant de témoins si intéressés en sa faveur ? de cette immoralité, ce paganisme éhonté qu'il n'a pas eu honte de faire revivre au sein des sociétés et des nations chrétiennes ? La vérité chrétienne, la doctrine de Jésus-Christ, ne fut jamais funeste aux hommes, ni dans leur état moral, ni dans leur état physique.

Quand Jésus-Christ, la vérité même, est venu sur la terre, *il a passé en faisant le bien ;* on voyant les bienfaits sans nombre qui marquaient ses pas, on disait : C'est là le Fils de Dieu ; qu'il soit notre roi ! Quand les Apôtres parcouraient l'univers, les peuples, émerveillés de leurs leçons, de leurs miracles, de la vérité qu'ils faisaient briller à leurs intelligences, les prenaient pour des dieux que le ciel, dans son amour, avait envoyés sur la terre. On ne pouvait plus les quitter, tant ils avaient inspiré d'attachement et de respect ; leur départ était toujours environné de larmes et de bénédictions. Leurs tombeaux glorieux verront à jamais les générations chrétiennes et catholiques prosternées devant eux, et leurs noms, environnés de vénération et de reconnaissance, brilleront d'un éclat éternel !..... Arrêtons-nous : malgré toutes les phrases louangeuses, le Protestantisme ne sera jamais le Christianisme ; il ne vient pas de Jésus-Christ ; mais, comme nous l'ont dit les protestants, il vient du démon.

Au reste, nous nous en rapporterons volontiers à l'arrêt de tous les tribunaux qu'il plaira au Protestantisme de prendre pour arbitres. Qu'il consente donc à porter sa cause devant quelque juge que ce soit ; le moins suspect pour lui, et celui dont la sentence devra lui paraître la plus juste, la plus légitime, sera un juge protestant. Quant aux témoins, nous n'avons pas besoin de les prendre parmi les catholiques. Leurs

dépositions paraîtraient faites avec trop d'intérêt, et la vérité paraîtrait en souffrir. Prenons donc pour témoins encore des protestants. Eh bien! après un court examen de la cause, le juge adressera au Protestantisme quelques paroles comme celles-ci :

Vous avez des prétentions à la vérité, à enseigner aux hommes la doctrine de Jésus-Christ! C'est une noble ambition, un noble ministère! Je souhaite qu'il vous soit fait selon vos désirs. Mais ce ministère, cette ambition, sur quoi les fondez-vous? Vous parlez de votre zèle à réformer, à purifier l'Eglise de Dieu. Nous vous louerons si vous êtes sincère. Souffrez donc que nous résumions les témoignages entendus jusqu'ici sur une cause de cette importance : "La réforme dont l'idée avait été longtemps auparavant arrêtée, fixée avec précision, et généralement adoptée, la vraie réforme enfin, devait être une réforme divine; car alors, elle eût porté en elle-même sa haute sanction. Elle se fut accréditée par les faits, et, loin d'opérer une scission, sans aucun égard pour les décisions légitimes passées et présentes, loin de fonder un édifice à part sur un fondement négatif et nouveau, elle ne se serait jamais, et sous aucun prétexte, séparée du centre sacré et de la vénérable base de l'antique tradition chrétienne." (1) A ce témoignage, joignez la foule de ceux que nous avons déjà entendus, et qui nous ont été donnés par des protestants. Donc le fait seul de votre séparation vous condamne ; donc vous n'êtes pas la religion de Jésus-Christ, elle qui est toute d'union, de charité, d'amour.

Vous parlez des motifs qui vous ont portés à vous séparer de l'Eglise Romaine, l'ancienne Eglise! Mais ces motifs, au lieu de vous faire honneur et d'inspirer la confiance des peuples en la doctrine que vous enseignez, vous condamnent comme des hommes sans charité et sans christianisme. Dans le dossier des témoignages qui ont été recueillis, nous trouvons ceux qui suivent et qui résument tous les autres : "Luther méconnut l'esprit du Christianisme, et se détacha criminellement de la communion où la régénération chrétienne était seule possible," a dit Novalis.—Le Protestantisme "fut une révolution, et les hommes qui se révoltèrent contre l'autorité furent de véritables révolutionnaires," dit un Berlenois.—"Le passage de l'Eglise à une secte est souvent par le chemin du vice, et celui d'une

(1) Schligel, Philosop. de l'Histoire, leçon XVI.

secte à l'Eglise est toujours par le chemin de la vertu," a déposé Fitz-William.

Si nous examinons votre système de croyance, vous ne serez pas mieux fondé dans vos prétentions à la vérité. Tel est, en effet, le résumé des charges qu'il y a contre vous: " De même que la longue existence de l'Eglise Catholique au milieu de tant de nations est une forte probabilité en faveur de son influence salutaire sur les peuples, de même les schismes des protestants sont une forte probabilité en faveur de la vérité de cette croyance. Que, sur quarante personnes fidèles jusqu'alors à la foi de leurs ancêtres, trente-neuf se lèvent tout à coup pour déclarer fausse cette religion séculaire, nous serions au moins autorisé à croire que la vérité, longtemps cachée, a fini par se manifester; mais que ces trente-neuf personnes substituent à la religion séculaire trente-neuf systèmes nouveaux, dont chacun diffère des trente-huit autres, le bon sens ne doit-il pas nous dire tout de suite que l'ancienne croyance est la seule véritable ? Comment ! nous verrions trente-neuf protestants disputer les uns contre les autres et nous croirions encore qu'ils possèdent tous la vérité ? Il faut absolument que trente-huit d'entre eux soient dans l'erreur. (1) Vous n'avez donc rien de stable, rien d'arrêté dans vos symboles ; vos variations sans nombre le démontrent ; mais le Saint-Esprit ne varie pas : il est la vérité une et toujours la même ; l'Esprit-Saint n'est donc pas avec vous, vous n'avez donc pas la vérité.

Vous parlez de l'interprétation particulière! Par là, vous excluez du salut la plus grande partie du genre humain, tous ceux qui ne savent pas lire ; vous n'êtes donc pas la religion véritable, celle que Dieu a établie, car Dieu veut sauver tous les hommes. "Telle est, dit le baron de Starck, l'incertitude du tribunal à qui le Protestantisme a tenté de donner une autorité suprême ; cet arbitre a prouvé l'usage qu'il sait faire de cette autorité, en vous enlevant jusqu'au dernier sentiment du Christianisme pour vous précipiter dans les erreurs du naturalisme." (2)

Il ne resterait maintenant que vos actes. Eh bien! sont-ils ceux de la vérité, ceux dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple, ceux qu'il a loués, bénis, recommandés ? Nous les avons examinés d'après le rapport que nous ont fait les protestants,

(1) Cobbet, l. c. p. 232.
(2) Entret. Philos. p. 168.

et nous sommes obligés de dire comme eux, qu'ils sont les actes de l'erreur ; car il a été établi que partout où le Protestantisme fut puissant, il a détruit le Christianisme ; dans la conduite de vos chefs et de leurs disciples, les grands mobiles étaient la haine, la passion, la vengeance. Vous n'êtes donc pas la religion véritable, qui n'est qu'amour et charité. Nous n'avons pas oublié ce que vos amis ont dit de votre doctrine et de ses apôtres ; c'est l'orgueil, la volupté, le désir des biens et des honneurs qui ont été l'âme de leur entreprise. Luther l'a déclaré : "Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume ; la parole de Dieu est une épée ; elle traîne après elle l'incendie, la ruine, le scandale, la perdition ; c'est comme l'ours sur le grand chemin, la lionne dans la forêt. Si vous connaissez bien l'esprit de la Réforme, vous devez comprendre qu'elle ne peut s'opérer sans tumulte, sans scandale, sans sédition." (1) Vos prédicateurs, d'après ces maximes, traînaient après eux, comme nous l'avons vu, l'incendie, la ruine, les scandales, la perdition. "Les conséquences de la réformation, comme le dit encore l'un des vôtres, en ajoutant sa voix à toutes celles qui se sont fait entendre, furent fatales à la paix intérieure de tous les royaumes où elle s'étendit." (2) On ne reconnaît point à ces traits l'Evangile, la doctrine du Christ. Vous avez armé les rois contre les peuples et les peuples contre les rois, selon que vous aviez besoin de leur bras ou de leur puissance. C'est la tyrannie ; c'est la révolte ! Vous n'avez tenu aucun compte ni des serments, ni des lois, ni de la patrie. La patrie ! vous l'avez désolée en armant les citoyens les uns contre les autres. Vous êtes révolution ; révolte. Encore un demi-siècle, et c'en était fait de bien des royaumes ! Vous n'êtes donc pas la religion de Jésus-Christ, la vraie religion ; car Jésus-Christ veut que l'on respecte les serments, que l'on observe les lois du pays où l'on se trouve et qu'on aime la patrie comme une seconde mère.

Si l'on vous avait cru, si le monde avait accepté vos enseignements, vous n'auriez laissé que des crimes, et pas une seule vertu. Voici vos paroles ; "Il nous suffit de croire à l'agneau qui efface les péchés du monde ; le péché ne saurait nous arracher à cet agneau, quand nous forniguerions et que nous tuerions mille fois par jour." (3) Vous n'avez donc rien de divin ;

(1) Epist. ad Spolat.
(2) Lettres d'Attiens.
(3) Luther. App. l. c.

car le Dieu de toute sainteté n'a pas donné au monde, pour le sanctifier, une religion immorale.

Vous avez enseigné que l'homme tout entier est détruit ; qu'il n'est plus libre. Vous n'en faites plus qu'un être sans raison, qui n'a plus d'autres règles que ses appétits grossiers, et d'autres maîtres que ses sens dépravés. Dès lors, tout ce qui est beau et grand dans l'ordre moral croule nécessairement. Plus de justice, plus d'actions généreuses, plus de dévouement pour la patrie, plus d'héroïsme, plus de gloire ; et cet homme qui vous paraissait si grand quand il allait mourir pour l'amitié ; ce héros que tous les peuples de l'univers environnaient d'une espèce de culte quand ils le voyaient s'immoler pour son pays, pour ses frères, ne font rien de mémorable. Pures machines, selon vous, leurs mouvements sont beaux, mais ils ne pouvaient pas être évités, ils étaient nécessaires. Or, prononcez vous-même : une religion qui vous matérialise à ce point, qui vous range parmi le troupeau qui paît dans les champs ou qui rumine dans les étables, cette religion est-elle la religion de Jésus-Christ, la véritable religion ? Et cette religion doit-elle être défendue ou proscrite ? Elevez les cœurs ; agrandissez l'homme en moralisant son âme ; faites qu'il ne soit ici-bas qu'un roi détrôné qui doit rentrer bientôt en possession de sa couronne et de son royaume, mais par des actions dignes de sa noble destinée. A ces pensées, à ce langage, à ces enseignements, nous reconnaîtrons la religion véritable, la religion de Jésus-Christ, qui a mission de nous sanctifier, de nous perfectionner, de nous rendre dignes du ciel, et non de nous dégrader, de nous avilir. En bonne logique, en bonne morale, en bonne politique, vous devez être condamné comme une vile erreur.

Si, malgré tant de raisons qui auraient dû vous tuer en naissant, vous avez été quelque chose, ce ne fut que par le mensonge, la calomnie, la violence. Tout cela est démontré, confessé par les protestants ; et les maux que vous avez faits ont écrit sur votre front ce mot plus terrible et plus infâmant que le fer rouge qui marqua l'épaule de Calvin : "Le Protestantisme n'a été qu'un surcroît de calamités pour l'espèce humaine." Qu'avez-vous fait de la liberté de conscience ? Qu'avez-vous fait des lumières de l'esprit humain ? Qu'avez-vous fait des bonnes mœurs ? Qu'avez-vous fait, en un mot, de toute la civilisation ? Maintenant, c'est à vous-même que nous le demandons : Avez-vous quelque chose de divin ? Est-ce bien

vous que Dieu a envoyé sur la terre pour instruire, pour sanctifier ? En un mot, êtes-vous la vérité ? Non, car vous n'avez fait que du mal, enseigné que du mal, tandis que la vérité, la religion de Jésus-Christ, ne fait que du bien, la vérité se fait bénir : *transiit benefaciendo !*

Il n'est personne, croyons nous, qui, après avoir attentivement lu et pesé ces témoignages, ne trouve que le juge a raison et que le Protestantisme a mérité cet arrêt. Donc le parti que doit prendre l'homme de bonne foi, l'homme qui tient au salut de son âme et qui cherche la vérité, ne peut être douteux. S'il est encore dans le Protestantisme, ne doit il pas, comme le font tous les jours, et dans tous les pays, tant de nobles cœurs et tant d'illustres intelligences, abandonner cette religion des hommes et des passions pour aller se reposer dans la religion toujours pure, toujours sainte et toujours sanctifiante de Jésus-Christ, au sein du Catholicisme qui se présente à lui avec ses titres divins, vénéré de tous les peuples, de tous les siècles, portant dans sa main tous les biens comme toutes les vraies lumières, qu'il n'a cessé depuis dix-huit siècles et plus de verser sur le monde ? Nous disons plus ; tout lecteur qui aura suivi sans prévention, qui aura fait comme nous une étude consciencieuse du Protestantisme, doit s'étonner que tant de peuples n'aient pas encore, jusqu'au dernier homme, quitté la mauvaise voie dans laquelle les ont fait entrer *quatre misérables*, et ne soient pas venus, tous à l'envi, se jeter dans les bras de cette Eglise qui les avait tant aimés, qui les avait faits si beaux, si puissants, si heureux, et qui pourrait faire encore tant, s'ils voulaient mettre en elle toute leur confiance !

Mais il est encore un jugement auquel nous devons en appeler dans le procès que le Protestantisme fait à l'Eglise Catholique. C'est un jugement d'une autorité suprême ! c'est le jugement de la mort. Il y a des protestants qui se sont faits catholiques ; il y a des catholiques qui se sont faits protestants ; regardons-les mourir les uns après les autres et nous prononcerons ensuite.

On dit de la mort qu'elle est l'écho de la vie. Rien n'est plus vrai et même confirmé par l'expérience. Le moment de la mort est un moment solennel où les sophismes ou faux raisonnements perdent leurs forces, où les illusions se dissipent, où la conscience, la vérité et Dieu revendiquent leur droit. Là, il n'y a plus à balancer ; on est à la fin de la vie, sur le bord de

la tombe, en face du tribunal du souverain Juge, près de tomber dans l'éternité!

Devant la mort comme pendant leur vie, les innombrables protestants, rentrés dans le sein de l'Eglise Catholique, sont pleins d'espérance et de sérénité. Pas un regret ne leur échappe, pas un remord ne les agite, pas un doute ne trouble leurs derniers moments. Ils croient, ils aiment, ils ont confiance, ils prient et ils rendent leur âme à Dieu en le remerciant, avec les accents d'un cœur plein de reconnaissance de les avoir fait catholiques! Nous défions le Protestantisme de citer *un seul fait* contraire à cette affirmation.

Tous ces docteurs, tous ces ministres, tous ces hommes instruits et courageux qui, élevés dans le sein du Protestantisme et le connaissant à fond pour l'avoir étudié, l'avoir pratiqué, l'ont abandonné enfin pour embrasser le Catholicisme, meurent, sans exception, comme cet illustre comte de Stalberg, un des plus célèbres d'entre eux, qui expira plein de joie et d'amour de Dieu, bénissant le Seigneur de lui avoir fait connaître sa véritable Eglise. Etant tombé malade, il n'eut pas plutôt appris du médecin que sa maladie était mortelle, qu'il témoigna le désir de recevoir les sacrements. Pendant qu'on les lui administrait, il voulut se lever pour adorer le Saint-Sacrement, et il édifia tous les assistants par la vivacité de sa foi. Il fit venir tous ses enfants et leur adressa la parole à tous en commun, puis à chacun en particulier. Il leur recommanda de prier pour les morts, de demeurer fermes dans la Religion Catholique et de toujours conserver l'union entre eux. Sentant ses forces diminuer, il demanda lui-même les prières des agonissants, que sa fille Julie et son confesseur commencèrent avec lui. Mais leurs larmes les empêchant de continuer, il les récita lui-même jusqu'à la fin. Ses dernières paroles furent celles-ci: "*Loué soit Jésus-Christ.*" Et il expira dans ces beaux sentiments et ces heureuses dispositions. Il avait lui-même composé son épitaphe où se lisent ces paroles des saints livres: "*Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle.*" Il défendit à sa famille de rien ajouter à cette épitaphe: car, dit-il, lorsqu'il est question de l'éternité, il faut taire les choses qui passent avec le temps." (1)

Tels sont les pieux sentiments, tel est le calme, telle est la

(1) Rohrbacher. Hist. univ. de l'Eglise Catholique.

plénitude de la paix comme les saintes affections avec lesquels ont coutume de dire adieu à la vie ces cœurs généreux qui n'ont pas craint de faire tous les sacrifices, d'affronter tous les combats et tant de pénibles épreuves auxquelles doit nécessairement s'attendre tout protestant qui, fidèle aux inspirations de la grâce, abandonne sa secte pour rentrer dans le sein de l'Eglise, cette mère commune des chrétiens.

Ne dirait-on pas que le célèbre Lavater, ami intime de Stalberg, ait eu un pressentiment de cette mort admirable lorsqu'il composa cette belle pièce : "Un jour un homme vertueux rencontra la mort.— Je te salue, messagère de l'immortalité, je te salue !" — Ainsi l'aborda l'homme vertueux. "Comment, dit-elle, fils du péché, tu ne trembles pas devant moi ? — Non, celui qui n'a pas à trembler devant lui-même, n'a pas à trembler devant toi. — Ne frémis-tu pas à l'aspect des maladies dont le gémissant cortège me précède, et de la sueur froide qui dégoutte de mes ailes ? — Non, repartit l'homme vertueux. — Et pourquoi ne frémis-tu pas ? — Parce que les maladies et les sueurs m'annoncent ta présence. — Et qui es-tu donc, mortel, pour ne pas me craindre ? — Je suis chrétien !"

Combien est différente la mort de la plupart des apostats, pour ne pas dire de tous ! Et quand ils n'ont pas perdu jusqu'au dernier sentiment de foi en Dieu et en l'âme immortelle ; quand ils ne se sont pas endurcis jusqu'au matérialisme, cette religion animale, et à l'athéisme, cette religion insensée, que de troubles, que de remords les affligent, que de terreurs agitent leurs derniers moments ! Ils se rappellent alors cette Eglise sainte qu'ils ont quittée, et pourquoi ils l'ont quittée. Ce monde, avec ses enivrements et ses charmes, disparaît à leurs yeux épouvantés pour faire place aux pensées du jugement et de l'éternité qui s'approche, qui va les engloutir sans retour ! Et s'ils croient encore à l'Ecriture-Sainte, ils y lisent avec terreur et épouvante ces paroles de Jésus-Christ qui les condamnent : "Qu'importe à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ? "

La mort des fondateurs du Protestantisme, tous apostats, et de leurs desciples, apostats comme leurs maîtres, confirme ces réflexions d'une manière effrayante. Nons avons cité le discours de Luther avec sa Catheriñe, et nous l'avons entendu s'écrier, en poussant un profond soupir, que, pour retourner au couvent, "le char était trop embourbé."

A Eisbben, la veille du jour où il fut frappé d'apoplexie, il disait à ses amis intimes de cœur et de table : "J'ai presque perdu le Christ dans ces grandes vagues du désespoir où je suis comme enseveli." Et, après une pause : "Moi qui ai donné le salut à tant d'autres, je ne puis me le donner à moi-même." Un instant après il paraissait devant Dieu.

D'après le protestant Schusselburg (1), Calvin mourut de la fièvre pourprée, dévoré par une fourmilière de vers et consumé par un ulcère affreux, dont l'odeur infecte empestait tous les assistants. Il exhala misérablement sa méchante âme en désespérant de son salut, en invoquant tous les démons et en proférant les jurements les plus exécrables et les blasphèmes les plus affreux.—Jean Haven, disciple de Calvin et témoin oculaire de sa mort, rapporte également que "Calvin est mort dans le désespoir, d'une de ces morts honteuses et dégoûtantes dont Dieu a menacé les impies et les réprouvés... Je puis l'attester en toute vérité, ajoute-t il, puisque je l'ai vu de mes yeux." (2).

Spolatin, Justus-Jonas, Tsinder, et bien d'autres amis de Luther et coryphées du Protestantisme périrent les uns désespérés, les autres fous.

Henri VIII mourut en disant qu'il avait perdu le ciel, et sa digne fille Elizabeth expira dans les sentiments d'une désolation profonde, couchée par terre et n'osant se mettre au lit, parce qu'au début de sa maladie, elle avait cru voir son corps tout décharné, palpitant dans un brasier de feu. (3)

Au reste, ce double tableau que nous avons présenté des dispositions si différentes où se trouvent au moment fatal les protestants formels ou les apostats du Catholicisme, d'un côté, et les catholiques sincères ou les protestants convertis de l'autre, doit suffire à toute personne de bonne volonté pour asseoir son jugement sur la supériorité du Catholicisme sur la doctrine des réformateurs. Quiconque n'est pas fasciné par de vieux et opiniâtres préjugés doit reconnaître qu'il faut tenir au moins pour suspecte une doctrine dont la profession amène uniformément, au moment de la mort, des regrets, des agitations, des doutes cuisants, l'impénitence finale, le désespoir; et pour bien recommandable, au contraire, la foi catholique

(1) Theol. Calv.
(2) De Vita Calvini.
(3) Lingard. Hist. d'Angl. t. VIII. c. VIII. Milner, let. VIII, p. 246, qui citent les autorités.

qui procure toujours une mort si douce, si tranquille et même si désirable, si heureuse ; c'est la mort dont parle le Prophète : " *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus :* " La mort des justes est précieuse devant le Seigneur.

Enfin, chers frères, toujours nos frères quoique protestants, nous vous le demandons, et vous allez répondre après y avoir bien réfléchi et vous être bien informés : Combien pouvez-vous nous citer de catholiques qui, à l'heure de la mort, aient apostasié leur foi, refusé le ministère du prêtre catholique pour embrasser le Protestantisme et appeler à leur secours le ministre protestant ? Vous n'en trouverez pas un seul ! Vous avez beau chercher, il n'y en a pas ; il n'y en aura jamais ! Pourquoi cela ? La raison en est toute simple. Mélanchton la donnait à sa mère qui s'en allait mourante : Ma mère, lui dit-il, " *la nouvelle religion est plus commode pour vivre, mais l'ancienne est plus sûre pour mourir.*" Un tel aveu de la part de notre adversaire n'est-il pas la meilleure preuve de la justice de notre cause ?

Combien, au contraire, sont nombreux les protestants qui, dans une maladie dangereuse ou sur le point de rendre le dernier soupir, renoncent aux erreurs du Protestantisme et ferment la porte de leur chambre au ministre protestant pour embrasser la foi de l'Eglise Catholique et avoir les secours d'un prêtre qui les aide à bien mourir ! Chercher ; informez-vous ; vous en trouverez des exemples presque infinis. " *La nouvelle religion est plus commode pour vivre, mais l'ancienne est plus sûre pour mourir !* "

Et qu'on ne pense pas que ces heureuses conversions n'aient lieu que dans la classe du peuple ; loin de là, c'est plutôt dans les hautes classes de la société que, proportion gardée, les exemples en sont plus fréquents. Combien de ministres n'ont pas, dans ce moment formidable, ouvert les yeux sur la fausseté et le vice radical de la secte dont ils étaient la lumière et le soutien, pour céder à la lumière de la grâce qui les portait à embrasser la vérité ! A peine trouverez-vous un missionnaire, un prêtre catholique, vivant dans un pays où les deux doctrines sont en présence, qui ne puisse attester la vérité de notre assertion en vous assurant que plusieurs fois il a été appelé par des protestants pour recevoir leur abjuration à leur lit de mort. Non-seulement ils les ont réconciliés avec l'Eglise Catholique, mais ils les ont vus mourir et ont été les

heureux témoins de la paix, de la joie, de la reconnaissance que ces malades ne pouvaient se lasser d'exprimer en se voyant rentrés dans l'unité de la véritable Eglise avant de rendre leur âme à son créateur. (1) *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus !*

(1) Voyez Milner, End of Controversy, IXe lettre qui cite le nom de plusieurs évêques anglicans et autres personnes de distinction dans les autres sectes protestantes.

CHAPITRE XXIII.

Aveux des protestants en faveur de la Vitalité, de la Force d'expansion et de la Stabilité de l'Eglise Catholique.

Le vrai bon sens, d'accord avec la véritable logique, proclament que la véritable Eglise, celle que Jésus-Christ a fondée, possède certains caractères propres à la distinguer des sectes religieuses inventées par les hommes. Ces caractères sont l'*unité*, puisque la véritable Eglise doit enseigner la doctrine de Jésus-Christ, et que cette doctrine est une ; la *sainteté*, puisque la doctrine de Jésus-Christ est sainte, qu'elle est enseignée pour sanctifier les hommes, et que, de l'aveu même des protestants, elle a formé une foule de véritables saints ; la *catholicité*, puisque cette Eglise enseigne toute la doctrine de Jésus-Christ, et qu'elle s'adresse à tous les hommes de toutes les nations et de tous les temps jusqu'à la fin du monde ; et enfin *l'apostolicité*, puisque Jésus-Christ a confié d'abord sa doctrine aux Apôtres et qu'il leur donna à eux, à eux seuls et à leurs seuls successeurs légitimes, la mission de la prêcher à tout l'univers. Les théologiens catholiques n'ont rien laissé à dire ni à désirer pour démontrer et prouver jusqu'à la dernière évidence que ces caractères, l'Eglise Catholique et Romaine les possède véritablement et les possède seule entre toutes les sectes ses rivales. Toutes les belles âmes et les illustres intelligences qui, suivant que nous le verrons dans le chapitre suivant, ont abjuré le Protestantisme et ont trouvé le repos de leur conscience au sein de notre Eglise, qu'ont-elles fait en agissant ainsi, sinon affirmer et proclamer la vérité de notre affirmation ?

Mais, de plus, l'Eglise Catholique par elle-même et avec son admirable vitalité, son inépuisable fécondité pour tout bien et son immuable stabilité depuis bientôt dix-neuf siècles, est devenue maintenant un puissant et irrésistible argument, une preuve irréfragable de la divinité de son origine, de sa mission divine dans le monde et de l'assistance indéfectible qu'elle reçoit de Celui qui lui a dit : "Je suis moi-même avec vous jusqu'à la consommation des siècles."

Elle est ainsi comme un signe grand, immense, évident, dressé au milieu des nations pour attirer à elle, à la vérité, ceux qui n'ont pas encore embrassé sa foi, ceux qui, par leurs pères ou par eux-mêmes, ont abandonné sa croyance, et pour apprendre à ses enfants que la doctrine qu'ils professent repose sur un très-solide fondement, Jésus-Christ, la Divinité elle-même.

Quel fait incommensurable, en effet! L'Eglise de Jésus-Christ toujours vivante, malgré dix-huit cents ans et plus d'existence; progresser continuellement, s'étendre, se multiplier, malgré les oppositions les plus violentes, les calomnies les plus odieuses, les attaques les plus brutales; se maintenir toujours dans une stabilité parfaite, unique dans le monde, au milieu de cent royaumes, ou empires, ou sociétés civiles, ou sectes religieuses formés de mains d'hommes, et qui, depuis longtemps, sont disparus ou disparaîtront bientôt pour faire place à d'autres qui disparaîtront à leur tour!

Ce fait n'a-t-il pas atteint les proportions du miracle? N'est-ce pas lui et lui seul qui vérifie toutes les promesses de Jésus-Christ faites à son Eglise? Oui, il les vérifie parfaitement et à la lettre; si bien, en un mot, qu'il peut désormais se passer d'apologie. Il se suffit seul à lui-même; il saisit tellement ceux qui veulent tant soit peu le contempler, même ses adversaires, qu'il les force non-seulement à le reconnaître, mais encore à le proclamer.

C'est toujours là une grande preuve en faveur d'une doctrine que ses adversaires la confessent, l'admirent et la disent mieux, bien souvent, que ses partisans eux-mêmes! Notre tâche est donc rendue très-facile; nous n'avons qu'à nous taire, comme nous l'avons fait presque constamment, et qu'à laisser parler ceux qui ne partagent point notre foi, les protestants.

"Combien je suis émerveillé lorsque je songe à la vieillesse de l'Eglise Romaine, à ses immenses conquêtes, aux splendeurs de son culte; lorsque je contemple les édifices magnifiques qu'elle élève, sa merveilleuse discipline qu'on dirait instituée par une sagesse surnaturelle, son inébranlable fermeté dans les persécutions, l'impuissance de ses adversaires, les vertus et les talents de ses défenseurs, les vices et l'ignorance de ses accusateurs, la disparition de tant de sectes qui s'élevèrent contre elle; tout cela me surprend et me confond.

Que de sectes qui, nées hier, tomberont peut-être demain ! Que si, à cette heure, quelqu'un s'avisait de vouloir entrer dans quelqu'une d'elle, il pourrait bien lui survivre et se trouver ainsi dans la triste et honteuse nécesssité de se jeter dans les bras d'une nouvelle Eglise." (1)

" Nous ne pouvons comprendre ce qui a pu remplacer l'action des Apôtres qu'en admettant une assistance incessante de Dieu sur son Eglise. Certes ! une main puissante veillait visiblement sur la semence répandue ; car, malgré les tempêtes et les orages de tant de siècles, elle n'a pas péri. Elle germa sous la culture et par le travail de nouveaux laboureurs qui vinrent après les Apôtres, de sorte qu'elle envahit un sol plus large." (2)

" Lorsqu'en reportant nos regards sur les six premiers siècles de l'Eglise Chrétienne, nous voyons cette religion, en dépit de tous les obstacles, en dépit des cruautés des puissances, s'étendre victorieusement sur le monde, nous sommes forcé de convenir que ce fut Dieu qui lui donna la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ." (3) " Au septième siècle, le Christianisme fut menacé d'un nouveau danger, lorsque Mahomet répandit sa nouvelle religion par le fer et le feu et imposa sa croyance aux contrées mêmes qui avaient été le berceau du Christianisme." (4) " La nouvelle doctrine fit des progrès si rapides, qu'au bout d'un siècle l'Eglise Chrétienne avait perdu plus de la moitié de ses plus belles possessions. Mais les obstacles que l'Islamisme suscitait au progrès du Christianisme doivent-ils nous faire penser que Dieu cessa d'être le protecteur de la religion de son Fils ? Le danger passa cependant ; le Tout-Puissant mit un terme aux conquêtes du sauvage fondateur d'une nouvelle secte et à celles de ses successeurs. Les pertes qu'avait éprouvées le Christianisme trouvèrent une riche compensation dans sa propagation à travers d'autres pays et surtout en Europe."(5) " Quand on pense qu'à cette époque la Parole divine, chassée de l'Asie, se fraya un chemin en Allemagne et au cœur de l'Europe, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Dieu seul opéra ce miracle." (6) " Lorsque nous

(1) Fitz-William, l. c. p. 52, etc.
(2) Dekan J. W. H. Senfft zu Usingen, Predigt. etc.
(3) Busch, cité par la Réf. cont. la Réf. p. 209.
(4) Senfft, id. ibid.
(5) Busch, l. c. p. 209.
(6) Senfft, l. c. p. 209.

jetons nos regards en avant et en arrière, sur les temps passés et les temps futurs, nous voyons la Papauté survivre à toutes les autres institutions et, à travers toutes les vicissitudes humaines, conserver toujours le même esprit, immuable, rayonnant. Faut-il s'étonner que tant d'âmes la contemplent d'un œil suppliant, comme le roc qui surgit au sein des vagues mugissantes ?"(1)

" Presque dans le même temps (1848) s'assemblaient à Wittemberg des hommes appartenant à plusieurs fractions de l'Eglise Evangélique, et à Leipsick, les zélateurs du Luthérianisme rigide, tandis que les princes de l'Eglise Catholique étaient réunis à Wurtzbourg. C'étaient les signes menaçants du temps qui avaient provoqué ces différentes réunions. Ceux qui délibérèrent dans la ville de Luther avaient conçu le projet d'une *confédération* de toutes les communautés évangéliques *sans unité dogmatique*, mais uniquement dans un but d'intérêt commun. Ceux de Leipsick s'occupaient, avant toute autre chose, du maintien de la doctrine rigide luthérienne. Mais ce n'est que dans les murs de l'antique cité que baigne le Mayne qu'on entendait prononcer et lier en un faisceau les convictions réunies de l'Eglise Catholique. Les évêques réunis ont déposé dans un *acte public* les principes qui, dans ces temps de troubles et de discordes, serviraient à diriger leurs mesures."

" O position digne d'envie de l'Eglise Catholique ! Attaquée de tous côtés, menacée d'apostasies en masse, pressurée par l'incrédulité et par la frivolité de notre époque qui la rongent au cœur, et dans le moment où son chef est assiégé et tenu captif par des bandes associées à tous ceux qui élèvent leurs mains contre l'édifice de l'Eglise, ses représentants tiennent le même langage que celui que nous trouvons à toutes les pages de son histoire : *la barque de Pierre, quelle que soit la tempête qui l'agite, a la promesse d'arriver au port ; toujours elle porte César et sa fortune !* " (2)

Le *Peuple de Hall*, journal également protestant, a donné aussi son aperçu sur la stabilité et les progrès du Catholicisme. " L'opinion publique en Allemagne, dit-il, n'a su se rendre compte du nouveau développement du Catholicisme que depuis l'arrestation de l'archevêque de Cologne. Des protestants sensés, le roi de Prusse actuel en tête, ont bien vite

(1) Prediger. Fred. Hurter. Des Papstes Innoc. III.
(2) Gazette universelle d'Augsbourg, janv. 1849.

prévu l'issue de cet acte; car toute l'Eglise, reposant sur la vérité chrétienne, possède des armes contre lesquelles s'émoussent et s'émousseront toujours celles de la gendarmerie. Quelques années après, de faux prophètes se sont écriés : " Il faut que Rome tombe." Dès lors, Rome a pris un puissant et nouvel essor. Et quand est venue l'année 1848, avec toutes les puissances des ténèbres, quand Rome a paru s'écrouler, nous avons vu que Rome pouvait exister même en dehors de Rome. Sur le Vatican flottait le drapeau rouge, le Pape prenait la fuite ; mais l'Eglise Romaine n'en déployait pas moins une activité surprenante.

L'Eglise Romaine fait les plus grandes conquêtes précisément dans les temps de désolation universelle; elle sait tirer parti de toutes les vicissitudes. Sur le vestige de l'unité allemande, elle bâtit le dôme de Cologne. Dans les assemblées constituantes et éphémères, elle seule d'une main sûre saisit le bien réel, la liberté de l'enseignement. Ses missions parcourent tous les pays. De toutes les folles associations du délire révolutionnaire, il ne reste que le ralliement de l'épiscopat allemand appuyé sur les réunions catholiques. Un nouveau royaume surgit pour l'Eglise Catholique dans la vieille Angleterre, au milieu de mille avortements. Sur les ruines de la France, elle plante sa bannière protectrice. Les aberrations constitutionnelles dans le Mecklembourg, vieux pays luthérien, font renaître le Catholicisme. Avec la réaction en Autriche, il prend un nouvel accroissement, et, comme en France, lui seul sait sauver sa liberté au milieu des menottes universelles. Dans son centre, siégeant sur un volcan et ne se soutenant que sur l'appui de l'étranger, il offre son secours à de puissants royaumes. En Angleterre, où l'Eglise Catholique est seulement tolérée, elle paraît soudain en maîtresse. Plus on l'opprime, plus on la maltraite, plus elle remporte de victoires. Elle ne demande qu'égalité de liberté pour remporter tout-à-fait la palme. On la prive, dans tous les pays catholiques, de ses biens et de sa puissance temporelle ; elle gagne le double par sa pauvreté même, et rien ne paraît la servir mieux que cette *sécularisation*, passée partout à l'état de fait accompli excepté en Italie. On la réduit au plus complet dénûment, et elle ne manque ni d'argent pour donner la vie à de nouvelles expéditions, ni de cœurs et de mains qui travaillent dans les privations. Tantôt elle aspire à retourner

vers les jours du moyen-âge, tantôt elle suit les progrès du temps. Pendant que dans ses ordres de moines usés elle rétablit les vieux règlements d'énergie et de tenue sévère—et, à en croire des nouvelles venant de Flandre et de Westphalie, la ferveur intérieure du vieux temps n'a pas tardé à se rallumer,—elle rentre résolûment dans l'idée moderne des associations. Vers les Yankees, vers le frère Jonathan, s'avance hardiment le moine trapiste avec son unique *Memento mori*, tandis que, dans les villages et les villes de Silésie, imitant les démocrates, l Eglise placarde des affiches et soulève, dans les réunions publiques accessibles à tout le monde, toutes les questions brûlantes de l'époque qu'elle résout sans hésitation. Elle est partout. Son archevêque de Paris tombe sur les barricades en opposant aux balles sa parole de pasteur, et à peine les émeutiers sont-ils liés et garottés, qu'elle s'offre pour les consoler et les suivre dans l'exil et dans le malheur. Pendant que chez nous s'élaborent mille projets de constitution d'Eglise, et que chacun d'eux, à peine né, expire sous les protestations de la gauche et des centres, l'Eglise Romaine, d'une main sûre et sans un mot, fait sortir du vieux trésor de ses traditions les conciles provinciaux et les synodes diocésains. Tandis que chez-nous on discute des années et sans aucun résultat sur les rapports de la liberté de réunion et du devoir d'obéissance cléricale, l'Eglise Romaine, sans controverse ni discussion, couvre de réunions libres tous les pays de l'Europe : sociétés de Saint-Vincent pour les hommes et de Saint-Edwidge pour les femmes ; sociétés de Saint-François-Régis pour légitimer des *mariages* sauvages (marier les concubinaires), de Marie Herz pour la conversion des impénitents, de Saint-François-Xavier pour des missions chez les païens, de Saint-Boniface pour l'Eglise allemande, en opposition aux sociétés de Gustave Adolphe ; enfin sociétés de Pie IX, dont les réunions se tiennent partout en Allemagne. La France abonde de frères et de sœurs enseignants. Les écoles de l'Etat se vident, les écoles catholiques s'emplissent, absolument comme la faculté catholique *improvisée* à Mayence a laissé les professeurs de l'université de Gnésen prêchant devant des banquettes et des encriers. En Belgique, la liberté de l'enseignement a tellement augmenté l'influence des catholiques, que les libéraux, se croyant perdus, ont décrété, grâce à la majorité, l'enseignement forcé par l'Etat. En Hanovre, un second évêché est accordé aux catholiques. Il y

en aura bientôt un à Hambourg. Un évêché surgit dans l'Amérique du Nord (1), au milieu de l'éparpillement des sectes sans nombre. En Angleterre, l'Eglise Romaine établit sa hiérarchie à la barbe de l'Etat. Ni les démonstrations bruyantes du peuple, ni les décrets du parlement ne la font reculer d'un pas. Une église s'élève après une autre, un couvent après un autre ; tous se peuplent des savants élèves de l'université d'Oxford. Dans le cœur de Londres se bâtit une cathédrale archiépiscopale, et à Berlin, l'hôpital catholique rivalise avec succès, en faveur de toutes les confessions, avec la *Béthanie royale.* Aux séries brillantes de ses convertis de l'Allemagne du Nord, le Comte Frédéric-Léopold de Stolberg en tête, elle en ajoute un grand nombre dans le Mecklembourg. Un jeune gentilhomme des plus distingués dans ce pays vient d'entrer dans l'ordre des Jésuites en lui léguant toute sa fortune. *Dans tous les pays elle gagne, on ne sait comment, les talents les plus vigoureux et les mieux doués.* (2)

Nous n'aurions pas osé en dire autant nous-même sur le progrès, sur l'activité, sur l'état vital du Catholicisme dans le monde entier, que n'en ont écrit ces journalistes protestants. Donnons maintenant le tableau du Catholicisme tel que nous l'a fait l'habile Macaulay. L'Histoire d'Angleterre qu'il a publiée montre qu'il n'est pas un des plus chauds amis de l'Eglise Catholique. Il s'exprime cependant de façon à nous en donner l'idée la plus grandiose.

"Il n'existe point, dit-il, il n'a jamais existé sur cette terre une œuvre de politique humaine ausssi digne d'examen et d'étude que l'Eglise Catholique Romaine. L'histoire de cette Eglise relie ensemble les deux grandes époques de la civilisation. Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon pendant que les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre flavien. Les plus fières maisons royales ne datent que d'hier, comparées à cette succession des Souverains Pontifes qui, par une série non interrompue, remonte du pape qui a sacré Napoléon dans le XIXe siècle, au pape qui sacra Pépin dans le VIIIe. Mais bien au-delà de Pépin, l'auguste

(1) On en compte dix aujourd'hui pour une population totale de 1,625,000 catholiques.
(2) Extrait de la *Feuille du Peuple* de Hall ; article rapporté en entier dans la *Nouvelle Gazette de Prusse* et de là dans l'*Univers* du 4 mai 1852.

dynastie apostolique va se perdre dans la nuit des ères fabuleuses. La république de Vénise, qui venait après la papauté en fait d'origine antique, était moderne comparativement. La république de Vénise n'est plus, et la papauté subsiste. La papauté subsiste, non en état *de décadence, non comme une ruine,* mais pleine de vie et d'une jeunesse vigoureuse. L'Eglise Catholique envoie jusqu'aux extrémités du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent dans le comté de Kent avec Augustin, des missionnaires osant encore parler aux rois ennemis avec la même assurance qui inspira le pape Léon en présence d'Attila. Le nombre de ses enfants est plus considérable que dans aucun des siècles antérieurs. Les acquisitions dans le Nouveau-Monde ont plus que compensé ce qu'elle a perdu dans l'ancien. Sa suprématie spirituelle s'étend sur les vastes contrées situées entre les plaines du Missouri et le Cap Horn, contrées qui, avant un siècle, contiendront probablement une population égale à celle de l'Europe. Les membres de sa communion peuvent certainement s'évaluer à 150 millions, et il est facile de montrer que toutes les autres sectes réunies ne s'élèvent pas à 130 millions. *Aucun signe n'indique que le terme de cette longue souveraineté soit proche.* Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui, et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était florissante encore à Antioche, quand les idoles étaient adorées encore dans le temple de la Mecque. Elle peut donc être grande et respectée encore alors que quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres pour dessiner les ruines de Saint-Paul. (1)

Ce passage du protestant Macaulay, outre le témoignage qu'il renferme en faveur de l'antiquité, de l'immortalité, de l'étendue et de la grandeur de l'Eglise Romaine, témoigne, ce qui va surtout à notre sujet dans ce chapitre, *qu'elle* est plus grande présentement que dans aucun des siècles antérieurs, plus étendue et plus nombreuse elle seule que toutes les sectes protestantes réunies ensemble.

(1) Edinburgh Review, oct. 1840. Cet article a fait grand bruit ; il a été cité dans plusieurs journaux, et a été traduit en diverses langues.

Mais ce n'est pas tout. Le même écrivain poursuit et dit aussi dans le même article : " Nous entendons souvent répéter que le monde va s'éclairant sans cesse et que le progrès des lumières doit être favorable au Protestantisme, défavorable au Catholicisme. Nous voudrions pouvoir le croire ; mais nous doutons beaucoup, au contraire, que ce soit là une attente bien fondée. Nous voyons que depuis cent cinquante ans, l'esprit humain a été d'une activité extrême : qu'il a fait faire de grands progrès à toutes les sciences naturelles ; qu'il a produit d'innombrables inventions tendant à améliorer le bien-être de la vie ; que la médecine, la chirurgie, la chimie, la mécanique ont considérablement gagné ; que l'art du gouvernement, la politique et la législation se sont perfectionnés, quoique à un moindre degré. Cependant nous voyons aussi que, pendant ces deux cent cinquante ans, le Protestantisme n'a fait aucune conquête qui vaille la peine qu'on en parle. Bien plus, nous pensons que s'il y a quelque changement, ce changement a été en faveur de l'Eglise de Rome. Comment pourrions-nous donc espérer que l'extension des connaissances humaines sera nécessairement fatale à un système qui, pour ne rien dire de trop, a maintenu son terrain en dépit des immenses progrès que les sciences ont faits depuis le règne d'Elizabeth ?

" La grande irruption du Protestantisme dans une partie de la chrétienté a eu pour effet de produire une explosion également violente du zèle catholique dans une autre partie. Deux réformes éclatèrent à la fois, avec une énergie égale : *réforme de doctrine dans le Nord, réforme de mœurs et de discipline au Midi.* En une seule génération, tout l'esprit de l'Eglise de Rome se renouvela. Depuis le palais du Vatican jusqu'à l'ermitage le plus reculé des Apennins, cette grande rénovation religieuse se fit voir et sentir !... Les pontifes romains offrirent dans leur personne toute l'austérité des premiers anachorètes de Syrie. Paul IV porta sur le trône pontifical toute la ferveur de zèle qui l'avait conduit au couvent des théatins. Pie V, sous ses vêtements splendides, cachait le cilice d'un simple moine, marchait nu-pieds à la tête des processions, trouvait, même au milieu des plus pressantes occupations, du temps pour la prière, regrettait souvent que les devoirs publics de sa situation missent obstacle à son avancement dans la sainteté, et il édifia son troupeau par des exemples innombrables d'humilité, de charité, de pardon des injures. Dans le même temps, il soutenait l'autorité de son siége et les doctrines orthodoxes de

l'Eglise avec toute l'obstination et la véhémence d'Hildebrand. Grégoire XIII s'efforça, non-seulement d'imiter, mais de surpasser Pie V dans les sévères vertus de sa sainte profession. Telle était la tête, tels étaient les membres!

"L'histoire des deux générations qui suivirent est celle de la grande lutte entre le Protestantisme, possesseur du Nord de l'Europe, et le Catholicisme, possesseur du Midi, qui se disputaient le terrain mixte ou douteux. Les chances parurent d'abord toutes favorables au Protestantisme, mais la victoire demeura à l'Eglise Romaine. *Elle eut l'avantage sur tous les points!* Si nous franchissons un autre demi-siècle, nous la trouvons triomphante en France, en Belgique, en Bavière, en Bohème, en Autriche, en Pologne et en Hongrie, et le Protestantisme n'a pas été capable, dans le cours de deux cents ans, de reconquérir ce qu'il perdit alors. Il ne faut pas d'ailleurs se dissimuler que cet étonnant triomphe de la Papauté doit principalement être attribué non à la force des armes, mais à une grande réaction de l'opinion publique."

Ensuite Macaulay reconnaît en détail les pertes du Protestantisme et les conquêtes de l'Eglise Catholique, en rapportant les unes et les autres, comme le font un trop grand nombre d'écrivains, à des causes purement humaines, au lieu d'en chercher la cause dans la sagesse divine appliquée à tenir les promesses faites par Jésus-Christ à son Eglise.

Dans un article publié en Belgique deux ans avant celui de M. Macauley, M. Eugène Robin, publiciste de talent, a également exprimé l'impression que doit faire éprouver à tout homme qui lève les yeux le grand fait de la perpétuité du pouvoir catholique. Voici cet article que nous recommandons à toute l'attention de nos lecteurs :

"Un homme d'esprit et de cœur dit un jour devant moi (j'étais encore enfant alors): Aujourd'hui il n'y a rien au monde de fixe et de stable à quoi l'on puisse rattacher sa vie. Les idées et les rois passent; tout se déplace, tout s'use avec une dévorante rapidité. La société change dix fois de face entre le berceau et la tombe d'un mortel. En vérité, au milieu de cette versatilité des choses, il n'y a qu'une ville et qu'un homme qui, par leur immobilité dans l'Océan du temps, présentent à notre esprit une image de suite et de perpétuité, Rome et le Pape. Trouvez-moi, pour ceux qui sont las d'errer à la merci de tous les vents et qui demandent à la vie le calme de l'éternité, un refuge assuré où chercher un abri, un

port toujours assuré où amarrer leur barque, si ce n'est ce rocher plus haut que les tempêtes, Rome et la Papauté !

" Cette parole, jetée sans prétention au milieu d'une causerie tour à tour frivole et sérieuse, est tombée en moi et y est demeurée depuis, tant elle avait frappé mon imagination. En effet, pour les cœurs indifférents ou distraits, pour les esprits irrésolus ou ceux que retient la honte d'avouer leurs erreurs, pour l'incrédulité systématique, pour les convictions les plus rebelles, pour tous tant que nous sommes enfin, âmes égarées dans les ténèbres du doute, n'est-ce pas un spectacle capable de réveiller le sentiment croyant endormi ou étouffé en nous, que cette formidable immutabilité où le temps, la guerre, la torture, le mépris, se sont brisé le front; que cette fixité d'un seul point au milieu de tout ce qui passe ; que cette lumière traversée par le souffle de toutes les tempêtes, qu'aucun souffle n'éteint; que cette foi toute mystique, toute immatérielle, qui éclate surtout aux regards de l'humanité par l'évidence d'un fait matériel unique dans l'histoire du monde ?

Je ne sais à qui on doit cette spirituelle boutade : Rien n'est entêté comme un fait. Mais un fait comme celui-ci : l'apostolat confié par le Christ, il y a dix-huit cents ans, à l'un de ses disciples, s'est perpétué de pape en pape jusqu'à nos jours ; pouvoir dire cela aujourd'hui et être sûr qu'on le dira demain, cela doit bien signifier quelque chose. Et si l'on songe que depuis le jour où cette parole a été prononcée en Judée, la barbarie, le schisme, la réforme, la philosophie se sont vues tour à tour, la torche et le fer en main, sur le siége occupé par le même Apôtre, continué dans mille vies ; que Rome, la ville éternelle des temps modernes, comme elle l'était des temps antiques, a été prise, reprise, occupée, saccagée par tous les fléaux venus de l'Orient et de l'Occident ; qu'il n'y a pas plus de trois siècles, des soldats ivres, conduits par un renégat, y sont entrés au nom de Luther ; qu'il n'y a pas trente ans, un empereur, son souverain par la conquête, lui envoyait un préfet, comme faisaient ceux de Constantinople dans les premiers temps de ses pontifes : oh ! alors le fait grandit à la taille de l'idée, devient immense comme le dogme ; et, quoi qu'on en ait dit, il faut bien, je le répète, que ce fait sans pareil signifie quelque chose.

" C'est en vain que nous voudrions détourner les yeux de cette prodigieuse image de perpétuité. Nous qui sommes venus après les plus grandes persécutions que Rome ait

essuyées depuis les siècles des martyrs, nous sommes forcés de nous dire : Sans doute, les promesses des temps s'accompliront. Le rêve de la philosophie était d'abattre la Papauté, parce qu'elle comprenait que là est la tête, là est le cœur du Catholicisme, et que, s'il pouvait mourir, c'était à ce cœur et à cette tête qu'il fallait viser ; car la Papauté et le Christianisme sont inséparables à ce point, que la Réforme n'existe qu'à la condition d'entretenir sans cesse le souvenir de la rébellion, et que sa foi, fondée sur la défiance, ne retrouve un peu de cette vitalité qui lui manque qu'en s'excitant à la haine de ce qu'elle a nommé le Papisme. La durée de la Papauté était donc pour nos pères toute la question d'avenir. Dix-huit cents ans sont d'une belle haleine sans doute dans le cours des choses ; mais, la Papauté détruite, la philosophie gagnait son procès, qui était de prouver qu'elle n'avait jamais existé qu'à l'aide de l'ignorance et de la barbarie.

" La révolution est venue, elle savait le mot d'ordre : elle a visé au cœur ; elle a traîné le pape dans l'exil, il y est mort ! Un autre pape lui a succédé, la chaîne de perpétuité ne s'est pas plus rompue qu'elle ne s'était brisée aux jours les plus mauvais de la vie du Catholicisme. Maintenant la philosophie a fait son temps. Les destructeurs dorment dans le passé à côté de Luther, de l'Encyclopédie, de la République et de l'Empire. Rome est toujours debout, et à ce centre de la chrétienté, déchirée par les ravages de l'incrédulité et de l'indifférence, il y a un pape comme il y en avait un sous Néron, alors que le Christianisme naissant était déchiré dans le cirque par les bêtes féroces.

" Autour de cette miraculeuse continuité, l'Europe a changé trois fois de face : l'antiquité s'est éteinte, le moyen-âge est mort. Trois empires, celui de Charlemagne, celui de Charles-Quint, celui de Napoléon, se sont élevés et ont disparu. Des nations ont brillé qui ne sont plus. Un monde découvert est échu en partage à la puissance temporelle et à la puissance spirituelle ; celle-ci seule a gardé sa part. Tout a fait son temps, idées, peuples et empires. Rome seule est restée debout ; le pape seul est resté. Il y a dans ce fait, je ne saurais trop le répéter, quelque chose qui vaut bien la peine qu'on y réfléchisse un peu.

" Notre orgueil ne saurait consentir sans violence à cette domination d'une pensée immuable, éternelle, sur la terrible

pensée de notre histoire d'hier; et si nous ne pouvons nier que le rocher ne soit resté debout, que la lumière du phare ne se soit pas éteinte, tandis que notre révolution lassée ne laisse plus échapper que de sourds grondements, nous nous en consolons en songeant que le rocher s'éloigne tous les jours de nous, par cela seul que nous marchons en avant, et qu'il est lui-même un point immobile ; qu'emportés par le mouvement irrésistible du progrès, comme si ce mouvement qui pousse l'humanité n'avait commencé que d'hier, nous irons si loin que nous finirons bien par échapper à la sévérité de ce grand œil ouvert sur nous depuis dix-huit siècles.

"Aveuglements de l'orgueil humain ! Un humble prêtre (M. Lacordaire) élève son éloquente voix et il vous répond : Non, quoique vous fassiez, vous qui ne voulez point reconnaître ce qui a été et ce qui est, vous aurez beau marcher en avant, vous jeter à perte d'haleine dans les voies infinies de l'avenir; ce calme regard qui plane sur votre présent comme il a plané sur votre passé, vous poursuivra toujours, partout, jusqu'aux derniers horizons de l'éternité ; car cette lumière que vous croyez pouvoir fuir, parce qu'elle est fixe, est immobile et mobile à la fois. Où que vous alliez, elle est toujours parmi vous, votre centre, votre milieu. Elle est comme le soleil dont on ne saurait s'éloigner d'un seul pas, eût-on la vitesse du vent et l'infini du désert devant soi. Vous croyez que la Papauté sommeille, qu'elle s'endort dans le passé, grande comme la fosse d'un géant, par la grandeur de ce qu'on lui a ôté. Vous vous trompez ! Elle a toujours présidé aux affaires du siècle, elle y préside encore, elle est toujours debout, agissant, prête à lier et à délier. Aujourd'hui que nous acceptons toutes les gloires du passé, les esprits les plus sages ont reconnu les bienfaits que lui doit l'humanité. Vous savez ce qu'elle a fait ; voyez ce qu'elle fait maintenant !"

Nous n'avons que peu de mots à dire pour recueillir le fruit de si importants et si beaux discours.

La vérité, la divinité de l'Eglise Catholique, est prouvée par un fait palpable, un fait immense entre tous, un fait divin, par un prodige enfin que peut seule opérer la toute-puissance de Dieu en sa faveur.

Voici, en effet, les principaux caractères de ce miracle, autant qu'il est possible d'en mesurer les divers degrés.

Le premier caractère de ce prodige consiste dans le fait ma-

tériel et brut de la permanence d'un même pouvoir, d'une même doctrine, d'une même discipline, d'une même constitution, d'une même forme, d'une même Eglise, en un mot, depuis dix-huit cents ans et plus. Ce fait est unique dans le vaste champ de l'histoire ; rien n'en approche, pas même de loin ; il sort entièrement des destinées humaines.

Et pour se faire une juste idée de ce fait à ce premier degré, il ne faut pas seulement le voir dans les dix-huit siècles passés, il faut le voir aussi dans le présent où il grandit ; il faut le voir dans l'avenir qui s'ouvre devant lui, et où les regards les plus exercés le suivent à perte de vue, au-delà de tout ce qui est actuellement. Cela est grandement prodigieux.

Ce qui rend le prodige plus surprenant encore, c'est que cette perpétuité de ce même pouvoir, de cette même Eglise Catholique ne se passe pas dans les mœurs stagnantes et immobiles de l'Orient, mais au sein de la fébrile Europe, patrie des révolutions et des bouleversements, pays d'activité incessante, où les hommes et les événements, les idées et les faits, les doctrines et les systèmes se sont produits et entre-choqués sans trève et sans repos ; océan furieux et à l'encontre duquel l'Eglise Catholique a toujours été comme le cap des tempêtes.

Remarquons de plus que l'Eglise Catholique a non-seulement pu vivre et se maintenir au sein de cette activité dévorante, mais qu'elle a toujours eu la première part, qu'elle a toujours été au cœur de la mêlée, et seul personnage de cette vaste scène, où elle a joué le premier rôle, depuis Néron, et d'où tous les autres acteurs ont disparu, elle est restée debout, stable, et elle continue encore à mener le drame.

Ajoutons ceci encore : que c'est sur cette Eglise et contre cette Eglise que cette activité qui a dévoré tous ses agents, a été le plus souvent tournée ; que seule, l'Eglise a eut cent fois sur les bras les affaires du monde, et qu'il n'y a pas un seul genre d'astuce qui lui ait été épargné : la force, la ruse, la politique, l'hérésie, le schisme, la philosophie, le syllogisme, l'épigramme et l'échafaud, et tout cela en grand. *Les portes de l'enfer*, en un mot, auraient brisé du premier coup toute autre puissance, mais elles sont venues se briser elles-mêmes à celle-ci. Et il y a cela de plus fort encore dans ce côté du prodige, que ces attaques qui n'avaient été que successives contre l'Eglise, pendant dix-sept siècles, se sont donné le mot pour la battre en brèche toutes à la fois dans le dix-huitième, et

n'ont fait autre chose que la rajeunir et s'enterrer elles-mêmes.

Combien donc nous qui avons enseveli tant d'hérésiarques, tant d'impies, tant de persécuteurs et de tyrans, nous qui avons vu échouer tant de projets audacieux, n'avons-nous pas, bien plus que Pascal, sujet de nous écrier : " Ce qui est admirable, incomparable et tout-à-fait divin, c'est que cette Eglise, qui a toujours duré, a toujours été combattue." (1).

Ce n'est pas tout encore, et voici une cinquième considération qui achève de rendre manifeste à tout homme réfléchi, l'assistance efficace du Très-Haut : c'est que cette Eglise Catholique se soit ainsi toujours maintenue sans fléchir ni plier en matière dogmatique.

" Les Etats périraient, observe encore très-bien Pascal, si on ne faisait plier souvent les lois à la nécessité. Mais jamais l'Eglise n'a souffert cela et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, et ce n'est pas proprement se maintenir, et enfin périssent-ils entièrement. Il n'y en a point qui ait duré quinze cents ans. Mais que cette religion se soit toujours maintenue et maintenue inflexible, cela est divin." (2).

Combien les faits viennent-ils justifier cette observation ! C'est là toute l'histoire de l'Eglise Catholique. Que de fois n'a-t-elle pas joué sa destinée contre toutes les règles de la prudence humaine ! Voyez-la en face de Luther, voyez-la en face de Henri VIII, en face de Napoléon, de la révolution italienne, en face, en un mot, de tous ses ennemis, quels qu'ils puissent être. Rien ne l'émeut, rien ne la séduit ou l'épouvante : un royaume tout entier lui échappe ou lui revient, un conquérant la menace ou la flatte, un génie par l'intelligence incline ou dresse son front, les peuples enfin l'acclament ou la maudissent, que lui importe ? Elle ne se préoccupe que de deux choses : la charité d'abord, et en fin de compte la vérité dont elle a été faite la dépositaire. Telle est sa politique ; tel est son intérêt d'Etat. Tant qu'elle peut espérer de la réflexion ou du repentir, elle ménage, elle supplie ; mais dès que l'obstination se montre, elle rompt, et cette rupture est toujours fatale à ses ennemis, et elle seule se trouve en définitive avoir conservé la vie.

(1) Pensées. 2ème partie.
(2) Idem.

Ainsi, pour résumer, toujours subsister dans un monde où tout se précipite et disparait, quoique au sein d'une action dévorante, quoique prenant toujours une part active à cette agitation, quoique toujours combattue, quoique toujours inflexible ; où est le prodige, où est la marque assurée de la vérité, si ce n'est là ? Quoi ! une religion vous donne pour preuve de sa vérité un tel prodige et vous doutez ! Quel prodige êtes-vous donc vous-même ?

Mais ce n'est pas tout encore : voici le comble ; après quoi il est fort à craindre que l'incrédulité ne soit plus qu'un châtiment.

Ce prodige qui nous confond, qui est au-dessus de la nature, avant qu'il commença à se réaliser, alors que rien ne pouvait le faire augurer, que tout ce qui existait lui était essentiellement antipathique, ce prodige a été prédit par Jésus-Christ, et il n'est que l'accomplissement ponctuel de sa promesse. C'est en traits de lumières que sont gravées ces divines paroles : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.—Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même.—Allez donc, instruisez toutes les nations, et comptez que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde."

Il n'y a rien à ajouter ni à retrancher à ces paroles pour les faire cadrer avec l'événement ; elles en ont toute la grandeur, toute l'assurance, toute la portée. Si elles n'avaient pas été dites et qu'à l'heure qu'il est, où l'événement, qui est l'Eglise Catholique, s'est accompli, on voulût les faire exprès pour lui, elles ne pourraient pas être autres que celles-là.

Jésus-Christ s'est donc engagé envers nous par ses promesses comme nous sommes engagés envers lui par la stabilité et la perpétuité de l'Eglise Catholique, et c'est cette stabilité et cette perpétuité qui sont et qui deviennent donc de plus en plus la preuve la plus sensible de la divinité pour les générations qui se succèdent.

Les petits ennemis de l'Eglise sentent bien que c'est là son côté fort, son vrai miracle ; aussi, comme ils s'évertuent à l'amoindrir et à le dissimuler ! Ils ne peuvent faire que l'Eglise ne vive et ne vive depuis dix-huit cents ans, qu'elle ne survive miraculeusement aux assauts les plus furieux qui lui ont été et qui lui sont encore livrés. Mais voici comment ils éludent le prodige : ils commencent par prononcer qu'elle *va mourir...* ;

puis, de cette facile assertion ils font, par supposition, une réalité, en prenant les devants et se transportant en imagination dans ces temps supposés où elle ne sera plus...; et puis, ils jouent à ses funérailles, comme si ce temps existait déjà... Ils lui creusent depuis déjà bien longtemps, deux mille ans, une fosse qui, à chaque instant, devient la leur, et où elle-même les enterre. Quelle puérilité!!! Voici comment leur répond un journal: "Cette haine mesquine de nos théologiens pour le Catholicisme et ses représentants est toujours une affaire de mode parmi certains protestants. Beaucoup d'entre eux s'amusent continuellement à déchiqueter le corps gigantesque de l'Eglise Romaine et à proclamer de temps à autre qu'il est tombé en état de putréfaction. Mais bien que journellement ils nous donnent des rapports sur la marche progressive de la dissolution de ce qu'ils appellent un cadavre, ils tremblent de voir renaître le géant. Aussi, ont-ils soin d'écrire journellement à leurs confrères que le vieillard va mourir, sans craindre de se couvrir de ridicule aux yeux de l'observateur impartial. Quand sera-t-on enfin las de ces répétions incessantes, de ces cris de guerre uniformes reproduits dans mille livres et brochures tous plus ennuyeux les uns que les autres?" (1)

L'Eglise va mourir! "O parole impie, s'écriait déjà saint Augustin. Elle n'existe plus parce que vous vous en êtes séparés? Mais prenez garde que vous allez passer tout à l'heure, et qu'elle subsistera toujours et sans vous." (2)

Ainsi, il y a au moins quatorze cents ans que l'Eglise *va mourir;* et comme les choses se continuent et que l'Eglise *va toujours mourir,* il faut en conclure *qu'elle ne mourra jamais!*

L'Eglise va mourir! Prédiction pour prédiction, n'est-il pas plus raisonnable de s'en tenir à celles de l'Esprit Saint parlant par la bouche du prophète? "Elevez-vous, ô Jérusalem! la gloire de Dieu vous environne! Jetez les yeux autour de vous et voyez que de peuples à vos pieds; ils viennent de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi; tous veulent vous appartenir: ils viendront s'incliner devant vous et baiser la poussière de vos pieds... Toute la terre est remplie de la connaissance du Seigneur... Israël germera, il fleurira, et toute la terre sera remplie de son fruit. Je l'ai établi pour

(1) Blatter fur literar. Unterhaltung. 1836, No. 194.
(2) Enarr in psal. c. 1.

être la lumière des gentils et le salut jusqu'aux extrémités de la terre." (1)

Il est encore écrit "que la pénitence et la rémission des péchés seront prêchées en mon nom par toutes les nations."(2)

S'adressant à ses Apôtres, Jésus-Christ leur dit : " Allez et enseignez toutes les nations . . . Je serai moi-même avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde."

Si Dieu a dit vrai, voilà de bien belles destinées pour l'Eglise, des conquêtes bien étendues, bien glorieuses : tous les peuples doivent recourir à elle pour recevoir la lumière et le salut. L'univers est donc l'héritage que Dieu lui a donné ; ne le contestez pas à l'Epouse de Jésus-Christ. S'il vous est permis de resserrer, par votre caprice, l'Eglise en des bornes si étroites et de la faire mourir à votre discrétion en lui ôtant toutes les nations, où trouverons-nous cet héritage que le Fils de Dieu a mérité, et que le Père lui a accordé libéralement, en lui disant dans le IIe psaume : "Demandez, et je vous donnerai toutes les nations pour héritage et toute l'étendue de la terre pour votre possession." Souffrez que le Père accomplisse sa promesse et que le Fils possède ce qui lui a été promis.

L'Eglise va mourir ! Mais sans doute cela est vrai : l'Eglise va toujours mourir, et c'est là précisément ce qui fait de sa perpétuité un prodige à la plus haute puissance. Dieu a permis qu'elle fût toujours attaquée, toujours humainement en péril, pour mieux faire voir qu'elle est toujours divinement assistée. Qu'est-ce que son histoire depuis le Calvaire jusqu'à Mentana et Monte-Rotondo, sinon une succession de crises désespérées qui lui font retrouver le principe de la vie dans ses extrémités et qui la retrempent dans l'ignominie et dans le sang? Sa devise sera toujours celle de l'Apôtre : *Cum infirmar tunc potens sum.* Elle va mourir, dites-vous, donc elle va vivre, donc elle va enfanter. Elle est morte ; donc, comme son divin Fondateur et son époux, elle va ressusciter glorieuse. Elle est née dans le tombeau ; pourquoi donc le redouterait-elle? Ce n'est pas au nom de la foi catholique seulement que nous parlons, c'est aussi au nom de l'histoire et de l'histoire avouée et confessée par les protestants : nous l'avons vu.

Mais notre foi n'est pas même soumise aujourd'hui à cette épreuve ; nous sommes dans l'un de ces intervalles où l'Eglise

(1) Isaïe : chap. LX et LXIX.
(2) Luc, chap. XXIV, v. 47.

est sur le point de recueillir les fruits de toutes ses luttes récentes et de voir revenir à elle le flot aplani de l'esprit humain. En ce sens, jamais il ne fut moins vrai de dire que l'Eglise va mourir. Tout, au contraire, se prépare pour son triomphe. Nous n'en voulons pour preuve que l'empressement admirable de tout l'épiscopat catholique à se rendre au concile ; que l'unité jamais plus parfaite de vues et de sentiments de tout ce grand corps ; que la conduite admirable de loyauté, de franchise, de confiance même des souverains à l'égard de ces assises solennelles du Vatican, et que l'intérêt que tant de bons protestants prennent à cette grande manifestation de vie et de puissance chrétienne. Voilà ce qui nous autorise à dire que l'Eglise va vivre plus que jamais.

Le fait historique de la perpétuité de l'Eglise depuis dix-huit cents ans, considéré dans tous ses caractères et les évènements qui le constituent, est tel, comme l'a très-bien établi M. Macauley, qu'on ne peut plus concevoir comment il pourrait cesser. Si l'Eglise Catholique avait dû périr, elle aurait déjà péri cent fois ; et il ne peut rien lui arriver, ni des hommes, ni des choses, ni du temps, qu'elle n'ait déjà traversé et vaincu mille fois. Le passé lui répond de l'avenir.

Elle sera donc toujours comme elle a toujours été ; toujours après comme toujours avant ; dans le peuple chrétien-catholique jusqu'à la fin du monde, comme dans le peuple juif jusqu'à son commencement ; dans la série des papes en remontant jusqu'aux Apôtres, comme dans la série des prophètes en remontant jusqu'aux patriarches : s'appuyant des deux parts, et venant se relier dans sa pierre angulaire et son chef, Jésus-Christ.

C'est avec cette suite infinie et cette assiette imposante que se déploie à nos yeux l'édifice du Catholicisme, participant de l'éternité dans le temps, et formant comme l'isthme de la vérité dans l'Océan des âges.

C'est là vraiment l'œuvre de Dieu, et sa merveille aux regards des hommes.

Sa main toute-puissante seule a pu lui donner cette portée immense et cette stabilité parfaite.

Voltaire lui-même, le patriarche de l'incrédulité, la personnification de la haine contre le Christianisme, n'a pu, quoiqu'il ait fait, se soustraire à l'ascendant de ce prodige. Voici sa confession :

" Le judaïsme, le sabéisme, la religion de Zoroathe, rampent

dans la poussière. Le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La religion des Miltiade et des Périclès, celle de Paul-Emile et de Caton, ne sont plus ; celle d'Odin est anéantie ; la langue même d'Osiris, devenue celle des Ptolémées, est ignorée de leurs descendants ; le théïsme pur n'a jamais existé. *Le Christianisme seul est resté debout parmi tant de vicissitudes et dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qu'il a pour auteur.*

" La vérité reste pour l'éternité, et les fantômes d'opinions passent comme des rêves de malades.

" La Religion subsiste depuis six mille ans, de l'aveu de tous, et les sectes sont d'hier. *Je suis forcé de croire et d'admirer.*" (1)

C'est ainsi qu'à travers la confusion des révolutions qui ne laissent rien subsister et qui n'élèvent que pour détruire, une seule chose subsiste immuablement, se perpétue, et voit les évènements les plus contraires tourner à son agrandissement, à son maintien, à sa diffusion ou expansion dans le monde : c'est l'Eglise Catholique ; c'est l'accomplissement de la parole qui lui a donné toutes les nations pour héritage ; c'est le témoignage de la divinité de cette promesse, c'est le fondement de notre foi.

Les temps où nous vivons présentent sous ce rapport un caractère surhumain d'action providentielle qui doit faire revenir les plus prévenus et fixer enfin les plus incertains, pour peu qu'ils se donnent la peine d'y réfléchir. Jamais Dieu ne s'est abaissé à des enseignements plus sensibles, plus personnels, plus manifestes, sous le voile des évènements. Jamais il n'a rendu ces évènements plus évidents, plus significatifs et plus puissants pour opérer la conviction ; c'est à ne pouvoir s'y soustraire. Dans cette sorte de lutte corps à corps et de jeu de notre liberté avec sa Providence, celle ci finit toujours, en définite, par l'emporter, rien que par les moyens mêmes que nos passions lui opposent pour la combattre. Elle nous prend dans nos propres piéges, nous bat par nos propres armes, nous confond par nos succès, nous sauve par nos revers, et nous force enfin à reconnaître notre néant aux pieds de sa puissance, et à nous rendre à sa vérité pour en goûter tous les charmes, en suivre toutes les lumières, en éprouver les bienfaits, en attendre les récompenses.

---

(1) Voltaire cité dans *La Raison du Christianisme*, au mot *Aveux*.

CHAPITRE XXIV.

Conversions du Protestantisme depuis le commencement du XIXe Siècle jusqu'à nos jours.

Un protestant l'a dit avec raison : " Le passage de l'Eglise à une secte est toujours par le chemin du vice, au lieu que le passage d'une secte à l'Eglise est toujours par le chemin de la vertu." Il serait long de rendre compte, même bien simplement, des principales conversions de protestants de toute communion qui ont eu lieu à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci jusqu'à nos jours, dans les diverses contrées de l'Allemagne, de la Suisse, de la France, de l'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada. Plusieurs écrivains ont traité ce sujet ; nous ne pouvons que résumer dans ce chapitre leur long et consciencieux travail. (1)

En Allemagne.—L'Allemagne, que nous avons nommée la première comme ayant donné naissance au Protestantisme, a aussi donné la première l'exemple du retour à l'unité catholique. Les familles souveraines, princières et nobles se sont, dans le siècle actuel principalement, noblement signalées. Dès l'an 1817, le duc de Saxe-Gotha, proche parent du dernier roi d'Angleterre, s'est converti à la Religion Catholique et est devenu, par sa tendre piété, l'édification des catholiques comme des protestants.—En 1822, a eu lieu la conversion du prince Henri-Edouard de Schœnbourg, veuf de la princesse Pauline de Schwarzenberg ; — en 1826, celle du comte d'Ingenheim, frère du feu dernier roi de Prusse.

Le duc Adolphe-Frédéric de Mecklembourg-Schwérin, né le 18 décembre 1785, et quatrième fils de Frédéric-François, grand duc de Mecklembourg, et de Louise de Saxe-Gotha, sentit, dès ses premières années, beaucoup de penchant pour la Religion Catholique ; mais il ne put obtenir de son père la permission d'embrasser cette religion qu'après de dures épreuves. Il fallut qu'il voyageât sous la conduite d'un gouverneur chargé de veiller spécialement à ce qu'il n'eût d'entretien avec aucun prêtre catholique, et encore plus à ce qu'il

(1) Voyez : Tableau général des principales conversions qui ont eu lieu depuis le commencement de ce siècle. Motifs qui ont ramené à l'Eglise Catholique un grand nombre de Protestants. Rohrbacher, 28 vol. in-12, Paris, 1841, et 2 vol. in-18, Paris, 1832.

ne lût aucun livre de cette croyance. Sa persévérance triompha cependant de tous ces obstacles, et *l'Exposition de la Doctrine Catholique* par le savant Bossuet lui étant tombée sous la main, il se détermina à se convertir sur la lecture qu'il en fit. Surmontant toutes les résistances de son père, il fit son abjuration à Genève. De là il se rendit à Fribourg, où il mena la vie la plus édifiante. Sa piété, son assiduité aux pratiques de la religion, ses entretiens où s'annonçait toujours la vivacité de sa foi, tout chez lui était d'un grand exemple. Plus tard, il se rendit à Rome, où il ne se fit pas moins estimer. Mais bientôt la mort de son père, et celle aussi de son frère, l'ayant rappelé dans sa patrie, il y mourut d'une sainte mort, à l'âge encore peu avancé de trente-sept ans.—L'exemple de ce prince fut imité par le prince Frédéric-Auguste-Charles, troisième fils du grand duc de Hesse-Darmstadt, né le 4 mai 1788. Pour féliciter ce prince de son retour à l'Eglise Catholique, le pape Pie VII lui adressa, le 6 janvier 1818, un bref plein d'une tendresse paternelle.—Ces conversions furent suivies de celles du duc et de la duchesse d'Anhalt-Cœthen, qui abjurèrent à Paris, le 24 octobre 1825. De retour dans leurs Etats, ils firent profession publique de la Religion Catholique qu'ils avaient embrassée. La mort du duc étant survenue quelque temps après, la duchesse, qui était sœur du feu roi de Prusse, se retira à Vienne où elle fixa sa demeure. Elle se signala dans cette ville par sa piété, sa charité, sa modestie, comme elle le fit à Rome, dans un voyage qu'elle entreprit, et tout le monde a pu admirer de près ses belles vertus. Elle s'en retourna dans la capitale de l'Autriche, où elle mourut, emportant dans la tombe les regrets de tous les gens de bien.

La comtesse Frédérique-Guillelmine-Louise Solms-Bareuth, veuve du comte Burgheven de Silésie, n'a pas laissé à Tivoli, où elle se fixa en 1812, après sa conversion, des exemples moins illustres de piété et de vertu. Allée à Rome en 1789, et plus tard fixée à Tivoli, elle fit de sérieuses réflexions sur la religion, dans lesquelles elle compara à loisir l'Eglise Catholique avec les sectes protestantes. Elle eut à cette occasion de rudes combats à soutenir ; mais les motifs humains ne purent l'arrêter, et, docile à la grâce, elle fit son abjuration du Protestantisme le jour du Sacré-Cœur, en 1821, et embrassa la Religion Catholique. Depuis ce jour jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 27 décembre 1832, elle ne cessa de faire du bien dans cette ville, où elle soulageait les indigents par

toutes sortes d'aumônes, s'étant faite comme le refuge universel de l'infirmité et de la misère ; aussi fût-elle universellement pleurée et regrettée.

Terminons cette légère esquisse des conversions de familles illustres d'Allemagne par celle de la princesse Charlotte-Frédérique, sœur du prince Adolphe-Frédéric de Mecklembourg, dont nous rapportions tout-à-l'heure la pieuse conversion et la sainte mort. Cette princesse aussi s'affectionna à la Religion Catholique dès son enfance. Mais des peines cruelles devaient l'éprouver. Mariée au prince royal de Danemark, et déjà mère d'un fils, elle fut séparée de son époux au bout de quelques années, et reléguée d'abord à Altona, puis dans le Jutland, où sa seule consolation fut d'implorer le secours de Dieu. La divine Providence voulut qu'elle passât en Italie. Arrivée à Vienne où elle fixa son séjour, elle implora l'assistance de la sainte Mère de Dieu et confia enfin à Mgr. Peruzzi, évêque de cette ville, la résolution qu'elle avait formée de quitter le Protestantisme luthérien. Encouragée par ce sage prélat, qui lui donna pour conseils de s'instruire dans la Religion Catholique, de prier et de faire beaucoup de bonnes œuvres, elle reçut cet avis comme lui venant du ciel. Mais ses affections de fille, d'épouse et de mère, les suites que pouvaient avoir ses démarches, les réflexions qu'on lui suggéra, les menaces même qu'on lui fit, tout cela était pour elle autant de pénibles assauts. Consante néanmoins dans son généreux dessein, elle s'appliqua à la prière et se donna tout entière aux bonnes œuvres, particulièrement dans l'hiver de 1829 à 1830, où elle assista de ses biens une foule immense d'indigents. Enfin elle reçut de Dieu la récompense de ses bonnes œuvres comme de ses prières, et elle put faire son abjuration le 27 février 1830, dans la chapelle épiscopale. Cette cérémonie fut des plus touchantes, et des larmes de consolation et de joie coulèrent de ses yeux, comme de tous ceux des assistants. Le reste de sa vie jusqu'en 1840, qu'elle mourut, ne fut qu'un tissu d'actions charitables, et les peines de toutes sortes qu'elle eut encore à éprouver de la part de sa famille, achevèrent de purifier une vertu si éminente.—A ces conversions de personnes princières de l'Allemagne, nous n'ajouterons plus que celle du frère du roi actuel de Wurtemberg, accomplie à Paris, en 1851.

Vers le même temps, un grand nombre de littérateurs du premier ordre, aussi d'Allemagne, se réconciliaient à l'Eglise

Catholique. Une de ces conversions les plus remquables est celle du comte Frédéric-Léopold de Stalberg, homme très-versé dans la littérature et dans la connaissance des langues, et intimement lié avec les savants de cette nation, tels que Klapstock, Cramer, Gleim, Vass, Goethe, Lavater et autres. Il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture des Pères de l'Eglise et des controversistes les plus distingués, et, comme il cherchait la vérité avec un cœur droit, il ne lui fut pas difficile de la trouver. Il reconnut bientôt que la Religion Catholique seule en présentait les titres et les caractères. Malgré les obstacles presque sans nombre qui traversaient son dessein, il sut les surmonter tous, et après avoir renoncé aux postes honorables qu'il occupait auprès du duc d'Oldembourg, il rendit un hommage public à la vérité par l'abjuration de l'hérésie qu'il fit à Munster, en 1800, dans le mois de mai.

Deux fragments de lettres qu'il écrivit dans cette circonstance montrent bien quelles étaient les dispositions intimes de cette grande âme: "Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant. . . Vos autels, Dieu des vertus; vos autels, ô mon roi et mon Dieu, sont l'asile où, maintenant, je repose en paix et dans l'allégresse. Inondé d'un torrent de sainte joie, mon cœur devrait être un temple où la louange du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la louange du Dieu et du Père de notre Seigneur Jésus-Christ, se fit entendre sans cesse, car il a fait miséricorde à moi et à mon épouse, et il la fera aussi à mes enfants." Dans la seconde, en date du 16 août 1803, il disait: "Je ne saurais vous exprimer combien je suis pénétré de la grande idée que Dieu a bien voulu nous faire, à Sophie (son épouse) et à moi, la grâce de nous faire entrer dans son Eglise; c'est un bonheur toujours nouveau pour nous. . . . . Il est bien juste que ce bonheur soit mêlé de quelque amertume; la situation dans laquelle nous nous trouvons n'en manque pas. On nous fuit, on nous abandonne. . . . Je voudrais déjà être à Munster, car notre situation, ici, est au-delà de ce que je pourrais vous dire. Je sents cependant qu'il ne tient qu'à moi de cueillir des roses immortelles de ces épines. Que Celui qui a bien voulu se faire couronner d'épines m'en donne la grâce! Quelle grâce Dieu nous a faite! Que son nom en soit béni éternellement!"

La conversion du fameux littérateur Werner n'a pas été moins éclatante. Né à Kœnigsberg, en 1768, il fit sa philosophie sous le célèbre Kant, devint chanoine honoraire de Kaminick,

et fut élevé à Berlin aux plus hautes charges. Après plusieurs voyages dans diverses contrées de l'Europe, il s'en alla visiter Rome. Ce fut là qu'il eut le bonheur de connaître la vérité de la religion, et qu'il eut en même temps le courage de l'embrasser, à la suite de plusieurs conférences qu'il eut avec l'abbé, devenu plus tard le cardinal Ostini. De retour en Allemagne, il se fit ecclésiastique, puis liguoriste. Après sa conversion, il ne s'occupa plus, jusqu'à sa mort, que de l'étude de la religion et de l'exercice de son ministère. On raconte de lui que, se trouvant à dîner dans la compagnie de quelques hauts personnages protestants, l'un, d'eux qui ne pouvait lui pardonner d'avoir abjuré la prétendue réforme, lui dit devant tout le monde qu'il n'avait jamais pu estimer un homme qui avait changé de religion. "C'est pour cela précisément, lui répliqua Werner sur le champ, que je n'ai jamais pu estimer Luther." Il fut aussi, comme tant d'autres, purifié par les calomnies et par les persécutions de ses anciens coréligionnaires.

Une conversion opérée en Allemagne dans ces derniers temps, et qui mérite une attention particulière, est celle de Frédéric Schlégel, né à Hanovre, en 1772, d'un pasteur luthérien. Doué du génie le plus rare, et instruit dans toutes les branches de la littérature, il se fit bientôt connaître dans toute l'Allemagne par ses productions, qui lui acquirent l'admiration et la sympathie de ce peuple savant. Nous ne pouvons le suivre dans sa carrière littéraire, mais nous dirons que son goût artistique pour les monuments du Moyen-Age ne contribua pas peu à le désabuser des préjugés anti-catholiques dont il avait été nourri dans son enfance. Il ne s'en tint pas là ; mais allant plus avant, il entrevit que Luther et Calvin, avec leur littérature superficielle et pédantesque, avaient méconnu la grandeur et la beauté du Christianisme, en le considérant partiellement, au lieu de le voir dans tout son ensemble. Bientôt il sentit profondément, comme le dit un illustre écrivain, que si l'œuvre de la création et de la rédemption ne devait aboutir qu'à l'infâme réforme du moine défroqué de Wittemberg, la Providence divine et l'histoire du genre humain ne seraient, au fond, qu'un ignoble caricature, qu'une moquerie sacrilége de Dieu et des hommes. Alors il se fit, dans l'esprit de Frédéric, un combat violent entre la vérité qui commençait à l'éclairer, et les vieux préjugés de son enfance. Son épouse, Dorothée Mendelssohn, fille du célèbre juif et profond philosophe de ce nom, douée elle-même de beaucoup

d'esprit, et auteur de plusieurs ouvrages, se trouvait dans un état de lutte semblable au sien. Elle vit sans peine que, depuis dix-huit siècles, le Judaïsme n'est plus qu'un corps sans âme, une lettre morte. Elle eut donc la pensée d'embrasser le Christianisme Protestant. Mais son mari lui fit observer que ce n'était pas pour elle la peine de changer, si elle s'arrêtait à la moitié de la route qu'elle avait à parcourir. Ce fut dans de telles dispositions qu'ils se rendirent à Paris tous les deux, en 1802. Ils n'y séjournèrent qu'une année, revinrent en Allemagne, et ce fut là que, dans la magnifique cathédrale de Cologne, ils firent tous les deux, en 1803, abjuration du Protestantisme.

L'exemple de Frédéric Schlégel fut bientôt suivi par d'autres savants de la même nation, comme Clément Brentano, le baron d'Eckstein, le célèbre Gaerres, et le conseiller aulique Adam Muller. On peut dire de Schlégel qu'il devint le point central du mouvement catholique en Allemagne. Tous les ouvrages dont il est l'auteur sont empreints d'un sentiment religieux très-exquis. Ceux qui nous révèlent le mieux la largeur de ses vues sont: *la Philosophie de la vie* et *la Philosophie de l'histoire.* Il ne cessa de travailler au bien de la religion qu'en cessant de vivre, et il mourut à Dresde, le 12 janvier 1828, entre les bras de sa nièce, la baronne Butlar. Nous pourrions ajouter, si nous ne craignions d'être conduit trop loin, beaucoup d'autres conversions opérées dans ces dernières années, en Allemagne, d'hommes également distingués par leurs connaissances philosophiques, artistiques ou littéraires.

En Suisse.—La Suisse a présenté aussi, dans le siècle actuel, d'illustres exemples de conversions au Catholicisme. Charles-Louis de Haller est le premier qui en ait donné comme le signal. Il était patrice de Berne et membre du Conseil souverain. Les premières semences du Catholicisme lui vinrent de son père, Théophile-Emmanuel, auteur de la *Bibliothèque de l'histoire suisse.* Il revenait souvent, dans ses entretiens domestiques, à faire l'éloge des catholiques, qu'il connaissait à fond par ses relations littéraires. Ce germe délicat se developpa insensiblement dans l'âme bien disposée du jeune Haller, et produisit ses fruits quand le temps fut venu. Ecoutons-le lui-même raconter, avec une admirable candeur, dans une lettre touchante qu'il écrivit à sa famille, la manière dont la divine Providence avait amené sa conversion: "La beauté

des temples catholiques éleva toujours mon âme vers des objets religieux; la nudité des nôtres, dont on a fait disparaître jusqu'au dernier emblême du Christianisme, la sécheresse de notre culte me déplurent; il me semblait souvent qu'il nous manquait quelque chose; que nous étions étrangers au milieu des chrétiens." Charles de Haller manifesta ces dispositions dès l'an 1804, à Wémar, dans un éloge qu'il y fit de Lavater, qu'on avait accusé d'une semblable tendance. "Pendant mon émigration, dit-il dans sa lettre, j'appris à connaître beaucoup de prélats et de prêtres catholiques, et quoiqu'ils ne me parlassent jamais de religion, ou, du moins, qu'ils ne cherchassent pas à ébranler ma croyance, je ne pus qu'admirer leur esprit de charité, leur résignation au milieu de tous les outrages, et, j'ose le dire, même leurs lumières et leurs profondes connaissances. Je ne sais quelle secrète sympathie m'attira vers eux, et comment ils m'inspirèrent toujours tant de confiance. L'étude des livres sur les sociétés secrètes et révolutionnaires de l'Allemagne me montra l'exemple d'une association spirituelle répandue par tout le globe pour enseigner, maintenir et propager des principes impies et détestables. Bien que ces sociétés ne m'inspirassent que de l'horreur, elles me firent cependant sentir la nécessité d'une société religieuse contraire, d'une autorité enseignante et gardienne de la vérité, afin de mettre un frein aux écarts de la raison individuelle, de réunir les bons et d'empêcher que les hommes ne fussent livrés à tout vent de doctrine. Mais je ne me doutais pas encore, et je ne m'en aperçus que plus tard, que cette société existe dans l'Eglise Chrétienne, universelle ou catholique. C'est là la raison de cette haine que tous les impies ont contre cette Eglise, tandis que toutes les âmes nobles, honnêtes et religieuses, même dans les confessions séparées, se rapprochent d'elle, du moins par sentiment... Je me représentai donc une puissance ou une autorité spirituelle préexistante, le fondateur d'une doctrine religieuse s'agrégeant des disciples, les réunissant en société pour maintenir et propager cette doctrine, leur donnant des lois et des institutions, acquérant peu à peu des propriétés territoriales pour satisfaire aux besoins de cette société religiuse, pouvant même parvenir à une indépendance extérieure ou temporelle, etc. Consultant ainsi l'histoire et l'expérience, je vis que tout cela s'était ainsi réalisé dans l'Eglise Catholique, et cette seule observation m'en fit connaître la nécessité, la vérité, la légitimité, la divinité."

Haller parvint ainsi, de degré en degré, à se convaincre pleinement de la vérité de la Religion Catholique. La publication de son quatrième volume de la *Restauration de la science politique* réjouit autant l'Eglise qu'elle jeta l'alarme parmi les protestants. Enfin, le 17 octobre, 1820, il fit son abjuration dans une maison de campagne, entre les mains de l'évêque de Fribourg, Mgr. Yenni, puis il fit sa confession générale, et, le jour suivant, il reçut les sacrements de Confirmation et d'Eucharistie, qui lui donnèrent un calme, une force et une satisfaction inexprimables et dont aucun protestant, dit-il, ne peut se faire une idée. Bientôt il déclara la vérité tout entière sur son changement de croyance religieuse, dans une lettre adressée à sa famille où il exposait les motifs de sa conversion et les voies secrètes de la Providence à son égard, lettre qu'il terminait de cette manière : "Qui sait même si j'ai fait autre chose que de vous montrer le chemin !" Cette lettre est un vrai chef-d'œuvre et a donné le branle à bien des conversions. Toute sa famille, en effet, sa fille et ses deux fils, ne tardèrent pas à suivre son exemple. Albert de Haller, son plus jeune fils, embrassa de suite l'état ecclésiastique ; il fit ses études au collége germanique de Rome, et fut bientôt nommé curé dans une paroisse de la Suisse. Son père a eu l'honneur d'être persécuté, privé de tous ses titres, de tous ses emplois, en même temps qu'il a été exilé par les protestants, dont la *tolérance* est toujours si douce, si charitable, si chrétienne !

Comme les apostats de notre sainte religion ont coutume d'alléguer, dans leurs comptes-rendus, pour principal motif de leur conversion au Protestantisme la lecture qu'ils ont faite de la Bible, et de crier bien haut que ce saint livre leur a ouvert les yeux sur les erreurs, les superstitions de l'Eglise Romaine, nous ferons observer ici que ce fut précisément la lecture de la Bible qui affermit le plus M. de Haller dans sa résolution. Il nous l'atteste lui-même en disant que ses dispositions au Catholicisme acquirent une nouvelle force par la lecture de ce que nous disent les Livres-Saints du royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire de l'*Eglise* que saint Paul appelle le *Corps de Jésus-Christ*, ayant son chef, ses membres, etc. Ces passages de l'Ecriture, les protestants ne les citent jamais ; mais M. de Haller en fit un recueil qu'il publia en 1811, sous le titre de *Politique religieuse.* Ce n'est donc pas la lecture de la Bible qui conduit au Protestantisme, mais la disposition d'esprit avec laquelle on cherche dans la Bible la croyance qu'on

aime le mieux à y trouver. Or, quiconque en est rendu à ce point est déjà protestant dans son cœur, et rien de plus sûr qu'il ne trouve dans la Bible tout ce qui fait l'objet de ses désirs corrompus.

Cette conversion fut suivie, en Suisse, de plusieurs autres très-remarquables, parmi lesquelles il faut citer celle d'Esslinger, qui eut lieu en 1831. Il était fils d'un protestant de Zurich ; il passa par diverses charges. Mais toujours inquiet par rapport à la vérité de sa secte, il se mit à étudier sérieusement la Religion Catholique. En la comparant avec celle qu'on lui avait apprise dans son enfance, il ne tarda pas à se convaincre de la fausseté de cette dernière. Après divers embarras et les obstacles accoutumés que lui formèrent ses parents, il écrivit de Paris, vers la fin de février 1831, une lettre qu'il adressa au conseil ecclésiastique de Zurich pour lui faire part de sa prochaine réunion à l'Eglise Catholique. Il était alors aumônier d'un régiment suisse protestant. Voici, entre autres choses, ce qu'il écrivait à ce Conseil : "Toutes les sociétés humaines, monarchies et républiques, sont ébranlées dans leurs fondements au moment où je trace ces lignes : c'est une raison de plus pour s'attacher à cette société immortelle que Jésus-Christ a fondée en disant : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

M. Esslinger fit ensuite sa profession de foi au Catholicisme entre les mains de Mgr. Yenni, évêque de Lauzanne et de Genève ; il entra au séminaire de Fribourg, où il fut ordonné prêtre le 6 mai 1832, et nommé premier aumônier d'un régiment suisse au service du Saint-Siége. Esslinger a converti une trentaine de militaires protestants, composé plusieurs opuscules fort utiles et écrit d'excellents articles dans divers journaux religieux. Il est mort à Forli, où stationnait son régiment, en 1837, d'une mort très-édifiante.

Pierre de Joux, ancien pasteur de Genève, puis président de conseil à Nantes, est une autre conquête de la Religion Catholique en Suisse. Dégoûté de voir la confusion qui régnait dans cette ville par rapport aux doctrines religieuses, avec la négation de tous les dogmes fondamentaux du Christianisme, il entrevit l'abîme où aboutissait la religion du libre-examen. Déjà catholique de cœur, il fut empêché, l'espace de plusieurs années, par des raisons de famille d'en faire la déclaration publique. Ce ne fut qu'en 1825, le 11 octobre, c'est-à-dire peu

de jours avant sa mort, qu'il abjura le Protestantisme entre les mains de Mgr. de Quélen, archevêque de Paris. Il mourut le 29 du même mois, à la suite d'une courte maladie, mais dans les sentiments d'une piété exemplaire. Longtemps même avant de se faire catholique, il avait été, à Genève, le puissant défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il publiait, en 1803, un ouvrage en quatre volumes (*Prédication du Christianisme*), où il soutenait avec force la vérité de ce dogme fondamental. En 1813, dans une circonstance où il s'agissait de conversions, il avait dit ces paroles: "Pour moi, je blâmerais fort un catholique qui se ferait protestant, parce qu'il n'est pas permis, surtout en religion, à celui qui a le plus de prendre le moins; mais je ne saurais blâmer un protestant de se faire catholique, parce qu'il est bien permis à celui qui a le moins de prendre le plus." Nous avons aussi de lui ses *Lettres* sur l'Italie, où il réfute d'une manière péremptoire toutes les imputations fausses ou téméraires faites par tant de voyageurs protestants contre ce pays catholique.

Mais la conversion qui a excité, dans ces années dernières, le plus d'admiration, non-seulement en Suisse, mais encore dans toute l'Europe, est celle du président du consistoire de Schaffouse, de Frédéric Hurter, l'illustre auteur de *l'Histoire d'Innocent III.* Dès ses premières années, cet homme remarquable s'appliqua à l'étude de la littérature et de l'histoire. Comme il fréquentait l'université de Gœttingen, il fit l'acquisition des lettres d'Innocent III de Baluze, plus cependant par curiosité que dans un but sérieux. Aurait-il jamais soupçonné que ce livre serait le fondement de sa gloire et qu'il aurait pour effet de changer ses convictions religieuses comme son existence sociale? Elu pasteur dans une des communes les plus éloignées de Schaffouse, et de là, au bout de trois ans, transféré dans une autre paroisse, il fut quelque temps incertain sur le sujet historique qu'il aurait à traiter après son *histoire de Théodoric, roi des Astragoths.* Décidé enfin pour l'histoire d'Innocent III, il la publia en deux volumes dans les années 1833 et 1834, et un peu plus tard, en 1838, il mit au jour, comme complément de la même histoire, son *Tableau des institutions et des coutumes de l'Eglise au moyen-âge,* travaux excellents qui ont obtenu un immense succès dans toute l'Europe. Etant allé à Rome, Hurter honora de sa visite un des plus célèbres professeurs de cette ville, qui lui exprima le pressentiment de sa prochaine conversion. Hurter reçut cette communication

avec plaisir, et, dans l'année 1844, il fit enfin profession de foi catholique entre les mains du cardinal Ostini. Bientôt arrivait la fête de Saint-Louis-de-Gonzague, au Collége romain; le célèbre converti reçut la confirmation et la sainte communion dans l'oratoire de ce saint. Il eut pour parrain le célèbre peintre Overbeck, converti lui-même depuis plusieurs années, et devenu, à Rome, le modèle des plus solides vertus. Devenu, comme on devait s'y attendre, l'objet des persécutions des protestants, ses anciens collègues, il quitta pour toujours la Suisse et se retira à Vienne. Toute sa famille a suivi son noble exemple de conversion en se faisant catholique, et deux de ses fils sont entrés au Collége allemand, à Rome. Les motifs que Hurter a donnés de sa conversion sont de nature à faire sérieusement réfléchir nos frères séparés; qu'ils veuillent donc nous permettre cette courte analyse :

" Les études que j'ai été obligé de faire pour la composition de mon *Histoire du pape Innocent III* avaient fixé mon attention sur la structure merveilleuse qui distingue l'édifice de l'Eglise Catholique. Je fus ravi en observant la direction vigoureuse imprimée par cette longue suite de souverains pontifes, tous dignes d'une aussi haute position. J'admirai la vigilance avec laquelle ils surent toujours maintenir l'unité et la pureté de la doctrine. En regard de ces faits se présenta la mobilité des sectes protestantes, leur pitoyable dépendance des autorités gouvernementales, leurs divisions intérieures, et cet esprit d'individualisme qui soumet la doctrine aux analyses sans mesure des critiques, ou rationalisme des théologiens, à la libre interprétation des prédicateurs.

" Dans mes travaux, j'avais eu occasion de consulter de nombreux ouvrages sur l'origine de la soi-disant réforme, sur ses causes, sur les moyens tentés pour fixer ses dogmes, sur son influence politique, etc. Les preuves ne me manquaient pas, même autour de moi, qui démontraient la fureur qui anime le rationalisme contre l'Eglise Catholique, tandis qu'il abandonne à sa libre action le Protestantisme, qu'il se rallie même à lui, parce qu'il poursuit le même but, la destruction du Catholicisme.

" Le spectacle des luttes que l'Eglise Catholique subit dans notre siècle et dans le monde entier exerça sur moi une influence décisive. J'examinai la valeur morale des partis divers, et les moyens de lutte employés par les uns et par les autres.

ici, je voyais à la tête des ennemis de l'Eglise cet autocrate qui réunit dans sa personne la cruauté d'un Damitien et l'astuce d'un Julien ; là, ces pharisiens politiques qui émancipent les noirs pour accabler les blancs, parce que ceux-ci sont catholiques, sous un joug plus dur et sous le poids d'une horrible misère (l'Irlande) ; qui traversent toutes les mers pour propager, d'une main, la stérilité des enseignements évangéliques, et fournir, de l'autre, des poignards à tous les révoltés (les missionnaires anglais). En Prusse, autre pays protestant, on a employé toutes les russes d'une diplomatie perfide afin d'opérer, entre les luthériens et les calvinistes, des essais de fusion pour mieux écraser l'Eglise Catholique. Dans d'autres pays allemands, le despotisme ministériel se sert d'espions, de juges d'instruction, de l'amende et de la prison, contre les prêtres fidèles à leurs devoirs et à leur croyance. En France, des députés usent de tous les artifices d'une faconde intarissable pour entraver les droits de l'Eglise... Nous voyons régner une civilisation superficielle, fille du journalisme, l'idolâtre des intérêts matériels, une philosophie dirigée contre Dieu même, une jeunesse élevée dans des principes destructifs de tout ordre social. " Ensemble monstrueux d'hommes et de choses qui se heurtent dans la confusion pour ruiner l'édifice éternel de la Providence. Malgré tant de contrariétés et d'attaques, le souffle d'un meilleur esprit se fait sentir. Il est impossible de nier que l'Eglise gagne du terrain là même où eut lieu les plus violents efforts pour la faire reculer. Les coups dirigés contre elle ne servent qu'à la fortifier, et les tentatives organisées par les hommes les plus puissants avortent contre toute attente ... Voilà tous les faits qui me firent réfléchir sérieusement sur l'existence d'une institution qui sort renouvelée et fortifiée de la lutte contre tant d'ennemis franchement déclarés ou hypocritement déguisés." (1)

En France.—La France n'a pas manqué non plus de fournir son contingent de conversions de ministres protestants réformés. Une des plus remarquables est celle de M. Laval, ministre à Condé-sur-Noireau. Il trouva dans l'exemple de M. de Haller un puissant encouragement, comme il le dit lui-même dans la lettre qu'il adressa à ses anciens coréligionnaires, et comme l'atteste son ancien professeur et, depuis, son

(1) Vie, travaux et conversion de Fréd. Hunter par Saint-Chéron. Paris, 1844.

collègue, M. Paul Latour, membre-président de l'Eglise consistoriale du Mas-d'Asil, rentré, comme lui, et à peu près à la même époque, dans le sein de l'Eglise Catholique.

La conversion de M. Petitpierre, ministre protestant à Salzoir, dans le diocèse de Cambrai, eut lieu en 1844 et fut accompagnée ou suivie de celle de cent soixante-dix membres de la communauté ou paroisse protestante qu'il dirigeait. Elle mérite également une mention spéciale.

Deux ans après, c'est-à-dire en 1846, au mois de novembre, eut lieu à Lyon la conversion la plus inattendue, celle de M. R.-A. Bermoy. Il avait professé pendant quatre ans les doctrines protestantes connues sous le nom de *momiers*, et s'occupait très-activement à les propager dans le diocèse de Lyon. Il a abjuré ses erreurs pour entrer dans la foi et l'obéissance de l'Eglise Catholique, et a fait connaître, dans un écrit publié dans la même ville, les motifs de son retour au Catholicisme. Nous nous contenterons de n'en citer ici que quelques fragments.

" J'ai dû renoncer, dit-il, au principe fondamental du Protestantisme, la libre interprétation de l'Ecriture et l'autorité individuelle en matière de foi, parce que, avec ce principe, il n'est pas d'erreur que l'on ne puisse admettre et pas de vérité que l'on ne puisse rejeter. J'ai dû abjurer toutes les doctrines en opposition avec celle de l'Eglise Catholique, parce que tout motif de crédibilité leur manque dès qu'elles ne sont sanctionnées par aucune autorité valable. J'ai dû croire à l'existence d'une Eglise visible, parce qu'on y a cru depuis l'existence du Christianisme, et qu'une foule de passages de l'Ecriture ont toujours été interprétés dans ce sens. J'ai dû croire à l'autorité unique de cette Eglise pour les mêmes raisons. J'ai dû me soumettre à cette autorité parce qu'elle est de Dieu. Or, il est impossible de méconnaître que ces caractères conviennent uniquement à l'Eglise Catholique. Il est donc certain que j'obéis à Dieu et que je suis dans l'unique voie de vérité et de salut, en me soumettant à l'autorité de l'Eglise pour toute doctrine et toute pratique chrétienne." (1)

Le *Courrier du Canada* du 22 février 1867 nous apprenait qu'un des plus brillants maréchaux de l'empire français, ancien ministre de la guerre sous Napoléon III, le maréchal Randon,

(1) *Univers*, 19 novembre 1846.

venait de se convertir au Catholicisme. Ce fait consolant, dit le journal, est consigné en ces termes dans les journaux de Paris :

"On annonce que le Maréchal Randon, comme la Comtesse de Sartigues, épouse de l'ancien embassadeur français à Rome, viennent d'abjurer le Protestantisme pour se faire catholiques. On sait que pendant tout le temps qu'il a dirigé le ministère de la guerre, le maréchal Randon était, dans le conseil de l'Empereur, un des plus zélés défenseurs de la souveraineté du Saint-Siége."

En Angleterre.—Mais c'est particulièrement en Angleterre que les conversions au Catholicisme se multiplient d'une façon prodigieuse. (1)

L'impulsion vers le Catholicisme a été donnée, comme on le voit, par les deux universités d'Oxford et de Cambridge, où se sont réveillées l'étude et l'estime de la Tradition. Pusey fut un des premiers à donner le branle, et beaucoup d'autres membres de l'université d'Oxford l'ont suivi avec ardeur. Ce mouvement ne fut point entrepris dans une pensée de retour à l'Eglise Catholique ; il l'avait été plutôt par éloignement pour elle, dans le but avoué de purifier l'Eglise Anglicane des scories du Protestantisme qui s'y étaient mêlées. Mais la Providence a voulu que bien loin de seconder cet esprit, cette étude de l'antiquité sacrée servît, au contraire, à désabuser un grand nombre de docteurs, par la vue du désordre que les nouvelles doctrines avaient amené dans l'Eglise légale, et par la vue aussi de la conduite des évêques anglicans, qui se montrèrent les défenseurs obstinés de la nouvelle doctrine. Et, certes ! il y a lieu de s'émerveiller à la vue de ces évêques tous si largement salariés et qui ne s'inquiètent nullement des erreurs que chacun peut répandre ou suivre, ou professer à volonté ; qui se donnent à eux-mêmes le droit de fouler aux pieds l'orthodoxie et la foi aux principaux articles de la religion chrétienne, en professant ouvertement l'unitorisme, le sociniarisme, le nestorianisme et d'autres semblables erreurs ;

(1) Entre autres auteurs qui les ont recueillies en suivant avec attention ce beau mouvement, nous citerons : M. Jules Goudon dans sa *Conversion* de cent cinquante ministres anglicans. Paris, 1849, ainsi que ses *Motifs de conversion de dix ministres anglicans exposés par eux-mêmes*, Paris, 1847. Il a un autre ouvrage : *Les récentes conversions de l'Angleterre*, où il fait le recensement de deux cent vingt-cinq autres conversions remarquables, outre celles qu'il a indiquées dans ses deux ouvrages précédents, et toutes ces conversions ont eu lieu avant 1854. Depuis ce temps, quel beau supplément il y aurait à leur ajouter !

se montrer pleins de zèle et d'activité, jusqu'à intenter des procès et à prononcer des sentences d'excommunication contre quiconque fait semblant de se rapprocher des doctrines de l'Eglise Catholique.

Tel a été le résultat de ces savantes recherches, que les docteurs n'ont pas tardé à écrire des choses comme celles-ci du Dr. Ward: "Trois années se sont écoulées depuis que j'ai formellement déclaré qu'en souscrivant et en adoptant les XXXIX articles, je n'ai repoussé aucune des doctrines de l'Eglise Romaine." (1) M. Oakeley, le plus ancien des *fellows* ou agrégés du collége Ballial, a pu écrire aussi: "Je revendique le droit de croire toute la doctrine romaine, et cela, nonobstant mon acceptation des XXXIX articles." (2)

Dégoûtés d'une part par les taquineries de l'épiscopat, et poussés de l'autre par leurs consciencieuses recherches et leurs études opiniâtres sur l'antiquité ecclésiastique, qu'y a-t-il d'étonnant si les puséistes se sont, bon gré mal gré, rapprochés de plus en plus de l'Eglise Romaine? Déjà, en 1841, un Anglican d'Oxford avouait dans une lettre que, comme l'avait démontré Newman (encore anglican) dans le No. 90 des *Traités* pour les temps présents, "l'Eglise de Rome n'était tombée dans aucune erreur formelle au Concile de Trente; que les invocations des saints (l'*Ora pro nobis*, par exemple), le purgatoire et la primauté du Saint-Siége de Rome ne sont nullement contraires aux traditions catholiques, ni même, ajoutait-il, à nos formulaires autorisés; enfin, que le dogme de la transubstantiation ne doit pas être un obstacle à la réunion des Eglises, parce que, sur ce point, il n'y a qu'une différence verbale. En même temps, il n'est que peu satisfait de nos XXXIX articles."

Cependant, la tendance des puséistes vers le Catholicisme perçait de plus en plus. Deux ans après, la *Revue d'Edimbourg* écrivait déjà, en avril 1843: "M. Isaac Taylor a démontré, dans son vigoureux et savant ouvrage, que les puséistes d'Oxford devraient ou retourner aux principes du Protestantisme, ou pousser leur système beaucoup plus loin. Or, à en juger par certaines manifestations de fraîche date, ils seraient pleinement disposés à prendre ce second parti. Et d'ailleurs, pour être conséquents, force leur est de conclure *que le Romanisme*,

(1) *Univers*, 19 fév. 1845.
(2) Idem, 26 fév. 1845.

bien loin d'être une effroyable corruption, n'est, comme l'Eglise du Vme siècle, qu'un développement harmonique. C'est vers cette conclusion qu'on s'achemine.

Tel a été effectivement le résultat de ces savantes recherches. Peu à peu les conversions au Catholicisme ont commencé et se sont tellement multipliées, que M. Jules Gandu a pu, dès 1844, en publier des ouvrages entiers. Parmi ces convertis figurent les noms des Ward, des Oakeley, des Faber, des Morris, des Brown et de beaucoup d'autres, tous illustrés par de savants ouvrages qu'ils ont publiés aussi bien que par leurs vertus qui faisaient le plus bel ornement de l'Eglise Anglicane.

Nous devons mentionner spécialement ici le Dr. Newman, l'homme le plus remarquable et le plus estimé du clergé anglican et par ses lumières et par l'intégrité de sa vie. Il fit abjuration le 9 octobre 1845. Il avait d'avance donné sa démission de curé de Sainte-Marie-d'Oxford, et s'était retiré dans une maison de campagne comme dans un couvent, avec plusieurs de ses doctes amis qui tous rentrèrent dans la foi de l'Eglise Romaine. Il avait fait prier le provincial des Passionistes de venir le voir avant de partir pour la Belgique. A l'arrivée du religieux, Newman se prosterna à ses pieds, lui demanda sa bénédiction, le pria de le confesser et de le recevoir dans l'Eglise de Jésus-Christ. A ce spectacle, les larmes s'échappent en abondance des yeux du bon père ; il reçoit son catéchumène au nombre des enfants de l'Eglise, passe la nuit à entendre sa confession générale, le baptise sous condition ainsi que deux des amis du Docteur, et le lendemain, 10 octobre, lui donne, à la messe, la sainte communion. Conduit de là à une maison du voisinage, le religieux voit la famille entière Woodmason tomber à ses genoux pour lui demander aussi à être confessée et reçue dans l'Eglise, demande qui ne pouvait être refusée. Plusieurs autres encore des amis et compagnons de Newman imitèrent son exemple et, comme lui, rentrèrent dans le sein de l'unité catholique.

Comme bon nombre de ces néophytes étaient toujours restés dans le célibat, ils embrassèrent aussi en très-grand nombre l'état ecclésiastique, et même quelques-uns l'état religieux.

Newman ne tarda pas à se rendre à Rome avec quelques-uns de ses compagnons. Pie IX les accueillit avec bonheur, en leur donnant pour résidence une partie du monastère de Sainte-Croix-de-Jérusalem, où ils firent leur noviciat sous la

direction d'un prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri, édifiant la ville de Rome par la régularité de leur vie et leur éminente piété. Au bout de quelques mois, ils revinrent en Angleterre, emportant dans leur patrie l'Institut de l'Oratoire. Deux maisons y furent bientôt établies, l'une à Birmingham et l'autre à Londres, où elles produisent les fruits de salut les plus précieux comme les plus abondants.

Un autre triomphe de la grâce, non moins beau, nous est donné dans la conversion de l'illustre Spencer, seigneur anglais de la plus haute noblesse. Devenu catholique, il s'est de plus fait Passioniste sous le nom en religion de P. Ignace. Il était un de ceux qui aspiraient à trouver la vérité à force d'études, de dévotion et de prières. De tels moyens mènent toujours infailliblement à Rome, au Catholicisme.

Nous trouvons encore la conversion de A. Christie, autre membre de l'université d'Oxford, qui, étant encore anglican, dédia à la sainte Vierge sa traduction du livre de saint Ambroise sur la Virginité. Bon nombre de dames anglicanes, comme lady Fielding, récitaient le *Memorare*... Souvenez-vous, ô très-pieuse et très-douce Vierge Marie, et disaient même déjà le chapelet.

Une autre conversion fameuse et encore récente est celle des ministres de Saint-Saviour-in-Leeds. Plusieurs bons ministres de cette Eglise prirent d'abord à tâche d'imiter les prêtres catholiques en s'appliquant avec zèle à instruire les pauvres, à relever le culte et à mener une vie fort édifiante. Pouvaient-ils ainsi être longtemps dans l'erreur? Tous sont devenus catholiques. Ils furent bientôt suivis par le Dr. Pallen, recteur d'un des colléges d'Oxford, qui, étant demeuré quelque temps à Leeds, et toujours protestant, a donné l'histoire de ce qui se pratiquait à Saint-Saviour. D'un côté, on ne peut lire sans éprouver un mouvement de pitié ce que faisaient ces bons protestants pour agir en catholiques sans être catholiques, et pour élever catholiquement leur troupeau protestant; de l'autre, on ne peut lire cette histoire sans être édifié, attendri, et sans pressentir que des personnes aussi bien disposées ne pouvaient pas aller loin sans trouver et embrasser la vérité. Le fait à eu son accomplissement; tous ces bons ministres ont embrassé le Catholicisme.

M. Capes, ministre anglican à Bridgewater, s'ingéniait aussi par toute sorte de bons moyens à faire pénétrer un peu de vie

catholique dans le cadavre de l'anglicanisme, et pour y entretenir le feu de la piété et de la dévotion. Il faisait construire à Bridgewater, à ses frais, une nouvelle église pour y relever le culte et lui rendre sa splendeur. Lui aussi, comme tant d'autres ecclésiastiques de l'Eglise établie, cherchait à se persuader que l'anglicanisme était une branche de l'Eglise Catholique qu'il suffisait de cultiver pour qu'elle fleurît et donnât des fruits de vie et de salut. Un soir, un de ses amis, M. Tickel, déjà converti, lui dit, après le dîner: "Sur quelle théorie vous fondez-vous à présent dans la question qui concerne l'Eglise? J'aimerais bien vous voir me la donner par écrit." M. Capes se trouva embarrassé de cette demande, et vit bien que les théories de l'Eglise orthodoxe en Angleterre, ou *High-Church*, et celle des puséistes n'étaient pas de nature à pouvoir subir honorablement cette épreuve; que ce n'étaient que de belles rêveries, de belles utopies sans corps ni réalité. Il conclut de là qu'il serait imprudent pour lui de faire dépendre son salut éternel d'une théorie qu'il n'osait pas même formuler sur le papier. Dès lors, sa conversion fut une affaire décidée. Il revint à la foi catholique.

Quelques dames très-honorables et très-pieuses, qui savaient le latin et même le grec et qui, de plus, étaient très-versées dans la connaissance des Pères de l'Eglise, imitèrent bientôt l'exemple de leur ministre et se convertirent comme lui. Deux d'entre elles, renonçant à toutes les espérances du monde, se firent religieuses dans le couvent des Sœurs de la Pénitence, à Bristol, où l'une d'elles est morte depuis dans les sentiments de la plus tendre dévotion. A partir de cette époque, Capes a rendu les plus grands services à la cause catholique par son beau journal, le *Rambler ;* seulement, les infirmités qui lui sont survenues l'ont contraint d'en céder la rédaction à son ami, M. Northcote, converti comme lui, et son digne successeur dans la rédaction de ce journal catholique.

Beaucoup d'autres de ces bonnes dames anglaises se mirent bientôt à imiter les *Sœurs de la Charité* et se livrèrent à la pratique de toutes les bonnes œuvres. La vérité religieuse devait venir bientôt au devant d'elles, et M. Oakeley dût recevoir dans la communion de l'Eglise Catholique une communauté entière de ces demi-religieuses puséistes.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter les conversions édifiantes des personnes de toute classe, recomman-

dables, les unes par leur science, les autres par leur noblesse et toutes par leur piété et leurs vertus.

Mais une conversion que nous ne pouvons passer sous silence est celle de l'archidiacre Manning, opérée vers le même temps, 1851. Toute l'Angleterre révérait sa vertu, et plusieurs allaient jusqu'à dire que l'autorité seule de son nom les retenait dans l'anglicanisme. Devenu catholique, et comme il avait toujours gardé le célibat, il fut, en peu de temps, promu aux ordres sacrés, et eut le bonheur de recevoir à son tour dans l'Eglise Catholique un grand nombre de ses anciens adhérents et amis très-intimes. Sa piété solide et ses vastes connaissances l'ont élevé au siége archiépiscopal de Westminster, qu'avait occupé avec tant d'éclat Mgr. Wiseman. Le cardinal Manning est un des hommes les plus instruits de l'Angleterre. Il reçoit des lettres, des consultations de toutes les parties du royaume, que tant de personnes lui adressent pour s'informer de la vérité.

Il ne sera point hors de propos de noter, en passant, que ces conversions si illustres et si nombreuses ont jeté la consternation et le découragement au sein de l'Eglise Anglicane. La preuve nous en est fournie par le *Guardian* de Londres, l'un des journaux les plus accrédités parmi le clergé de cette Eglise : "Il n'est que trop vrai, dit-il, qu'il y a parmi nous des signes de décadence et de dissolution... C'est un spectacle bien triste que de voir notre Eglise perdre, d'une manière irréparable, les services et les affections de ces hommes dont quelques-uns, dernièrement encore, et jusqu'au moment de leur départ du milieu de nous, avaient été ses serviteurs et ses fils les plus zélés... La perte que l'Eglise a faite, le trouble jeté dans la conscience d'un grand nombre, ce n'est point là tout encore ; le mal est plus sérieux. Nous n'éprouvons pas seulement une douleur et une perte, mais un *embarras* et un *découragement*. Il y a à désespérer d'inspirer à nos frères une haute idée des titres, des doctrines et des priviléges de notre Eglise, lorsqu'ils voient ceux-là même qui en parlaient comme nous, abandonner, l'un après l'autre, ce que nous leur disions être exclusivement le terrain de la vérité ; et ce qui est plus triste encore, c'est que notre constance est ébranlée en voyant que ceux pour qui nous avons montré tant d'estime, et qui nous ont été si longtemps unis, ne

trouvent plus assez solide le terrain sur lequel nous avons combattu ensemble." (1)

Il est certain, écrivait le Dr. Pusey, que le mouvement est venu de Celui qui commande à tout, et qui fait tout concourir à l'accomplissement de sa volonté. La tendance au Romanisme n'est qu'un phénomène parmi les faits divers de ce temps plein d'évènements, et n'est, en fin de compte, que *la profonde aspiration de l'Eglise* (anglicane) empêchée d'être encore ce que le Sauveur a voulu qu'elle fût, *une et unique*." (2)

La *Gazette de Westminster* d'il y a seulement quelques jours, après avoir annoncé la conversion du marquis de Bute, un des plus riches propriétaires de l'Angleterre, qui avait autorisé la publication de sa conversion, ajoute ces paroles: "Les conversions qui se font en Angleterre, dans tous les rangs de la société, sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit généralement. Celle du marquis de Bute est loin d'être une exception; elle n'est qu'une preuve de plus du mouvement toujours croissant qui ramène les plus belles intelligences et les plus nobles cœurs à la seule véritable Eglise." (3)

Aux Etats-Unis.—Nous n'avons pas moins de bien à dire du caractère moral de ceux qui, aux Etats-Unis, se sont rendus, avec une humble docilité de cœur, aux inspirations de la grâce et qui ont quitté le Protestantisme pour se faire catholiques. Pour ne rien dire des conversions plus anciennes, telles que celle de Brownson et d'autres personnages tout aussi recommandables, ne parlons que de celle de M. Forbes. Il était ministre épiscopalien de l'Eglise de Saint-Luc, à New-York, et était réputé l'une des plus grandes gloires de l'Eglise Episcopale, par sa science et plus encore par sa piété et son zèle. Or, en 1848, M. Forbes s'est fait catholique, puis prêtre très-fervent et très-zélé de l'Eglise Romaine.

Une autre conversion qui eut lieu bientôt après, et qui a fait grand bruit dans le temps, est celle du docteur Ives, évêque protestant de la Caroline du Nord, homme qui jouissait d'une grande vénération auprès de tous les membres de sa secte; vénération qu'il méritait d'ailleurs par toutes ses belles vertus. Il y avait une dixaine d'années qu'il était attaché à l'école puséiste et, à ce titre, il était déjà partisan des rites et des céré-

(1) *Guardian*, 16 avril 1851.
(2) Lettre à l'archevêque de Cantorbery, p. 30.
(3) *Courrier du Canada*, 5 octobre 1868.

monies de l'Eglise Romaine. Quoique marié à la fille d'un évêque, il favorisait le célibat et les autres conseils évangéliques. Il avait même établi une espèce de monastère auquel il avait donné le nom de *Vallée de la Croix*. Accusé bientôt de tendances vers le Catholicisme, devant une assemblée d'évêques épiscopaliens, il fut cependant renvoyé absous. Il reprit ensuite ses études théologiques avec des intentions droites de connaître la vérité et de l'embrasser, joignant à ses recherches scientifiques de ferventes prières et des bonnes œuvres sans nombre. La première fois que la pensée lui vint qu'au lieu d'être *évêque* anglican, il eût peut-être mieux valu pour lui d'être simple laïque dans la foi romaine, la nature en lui se révolta; mais il se raffermit bientôt par cette grande pensée, qu'on doit à tout prix sauver son âme et obéir à Dieu. Il chercha, lui aussi, s'il pourrait justifier son Eglise, l'Eglise Episcopale, en la considérant comme une branche de la vraie Eglise Catholique. Mais plus il poussait loin ses études, plus clairement il voyait que cette Eglise Episcopale d'Amérique n'est qu'une fille de l'Eglise Anglicane, et celle-ci, une fille de l'Etat, une institution d'Henri VIII et d'Elizabeth, et non une institution de Jésus-Christ. En conséquence de ces recherches, et fortifié de plus en plus par la prière et par les grandes maximes de l'Evangile sur l'importance du salut et sur l'obéissance qui est due à Dieu, il *choisit d'être plutôt le dernier dans la maison de son Dieu, que d'habiter dans la tente des pécheurs.* Ps. LXXXIII.

Sorti victorieux de cette grande lutte, il résolut d'aller à Rome se jeter aux pieds du Souverain-Pontife. Arrivé dans la métropole du monde catholique, le docteur Ives contenta son pieux désir. Le 26 décembre 1852, dans la chapelle particulière de Sa Sainteté le Pape Pie IX, il fit profession de la foi catholique, et reçut la confirmation des mains de l'auguste Pontife. Après cela, il remettait au Saint-Père l'anneau et les sceaux, insignes du poste élevé qu'il avait occupé parmi le clergé anglican. En déposant la croix qu'il portait aux occasions solennelles, il s'écriait avec larmes : "*Holy Father, here are the signs of my rebellion.*" A cette offre inattendue, le cœur du Souverain-Pontife fut attendri plus que jamais, et lui répliqua à son tour : "Et ces signes de votre soumission, nous voulons qu'ils restent suspendus au tombeau de saint Pierre : *E questi signi della vostra sommessione, vogliamo sieno appesi alla tomba di San Pietro.*"

J'ai connu moi-même, dit un célèbre professeur romain et théologien de réputation universelle, ce digne personnage, et je suis resté édifié de sa piété sincère et de la profonde humilité dont il est pénétré, en me disant à moi-même : "Il n'était pas possible qu'un tel homme restât dans le parti protestant." Le docteur Ives a donné à ses anciens coréligionnaires et à tous les autres protestants la preuve la plus évidente qu'il n'était ni fou ni près de le devenir, comme l'avaient insinué ces derniers pour dissimuler l'effet d'une telle conversion. Il a montré la hautes agesse dont il est doué dans l'exposé qu'il a fait paraître, en Angleterre, des motifs de sa conversion au Catholicisme. (1)

Plusieurs autres personnes suivirent le noble exemple qui leur était donné, le premier qu'on puisse citer d'un évêque anglican en possession de son siége, qui ait abjuré le Protestantisme.

Au mois d'avril de l'année 1853, M. Baker, ministre épiscopalien à Baltimore, estimé pour sa vertu comme pour sa science, et une des plus grandes lumières de l'anglicanisme sur ce continent, s'est de même converti à la foi catholique. Il était demeuré célibataire et avait protesté en chaire qu'il voulait rester dans cet état, qui est plus propre au ministère sacré. Comme il avait, suivant l'expression d'un Américain, la réputation d'un saint homme, autant que peut être saint un protestant, il a fait grand bruit par sa conversion, non-seulement à Baltimore, mais dans tous les Etats-Unis en général.

En Canada.—Nous avons, entre autres conversions remarquables qui se sont opérées en ce pays, celle du Rév. M. Paislay. Il était Ecossais d'origine et officier dans un régiment de troupes anglaises venu en Canada. On rapporte, d'après ce qu'il racontait lui-même plus tard, que, passant une fois devant l'église paroissiale de Montréal, un dimanche, pendant que les vêpres se chantaient dans cette église, il y entra, et entendit le reste de l'office. Les vêpres furent suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement. Lui, qui n'avait jamais assisté à semblable cérémonie, se mit à rire aux éclats, pendant que toute l'assistance, profondément inclinée, adorait Notre-Seigneur. Il pensait en lui-même à l'ignorance et à la crédulité de ce peuple canadien qui en était encore à croire la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il trouva néanmoins, disait-il, l'office très solennel et la cérémo-

(1) Les épreuves d'une âme en voie de retour au Catholicisme, par S. Ives.

nie de la bénédiction très-imposante. Bientôt après, touché de la grâce divine, il se mit à étudier avec ardeur la Religion Catholique. Il lui arriva ce qui arrive toujours à ceux qui cherchent la vérité de bonne foi et qui désirent sincèrement la connaître, il se convertit au Catholicisme. Entré au Séminaire de Montréal, il y fit ses études théologiques et fut, au bout de quelques années, ordonné prêtre dans la même ville. Il fut envoyé, un peu plus tard, curé à l'Orignal, d'où il desservait les familles catholiques de N.-D. de Bonsecours et de Ste. Angélique, dans la seigneurie de la Petite-Nation. L'Orignal comme Bonsecours appartenaient encore dans le temps au diocèse de Montréal. Il ramena plusieurs familles anglaises dans le sein de l'Eglise, et le souvenir de ses vertus comme de son zèle est encore profondément gravé dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Cela se passait vers l'année 1840.

Nous avons la conversion toute récente, 1867, de l'Honorable Juge Monk, de la cité de Montréal, un des membres les plus distingués du barreau en ce pays.

Nous avons encore la conversion de Sir Allan McNab, arrivée il y a quelques années. Il était membre du parlement canadien. Attaqué de maladie pendant les vacances de la chambre, et se voyant en danger de mort, il pensa, comme le disait Mélanchton à sa mère mourante : " que si la nouvelle religion est plus commode pour vivre, l'ancienne est plus sûre pour mourir." Sir Allan voulut aller au plus sûr dans un moment si solennel. Aidé de la grâce, il fit appeler un prêtre catholique, fit son abjuration, reçut les derniers sacrements et mourut dans la foi de l'Eglise Romaine.

Nos frères séparés diront peut-être, comme il a été dit dans le temps, que l'extrême-onction appliquée à un malade sur son lit de mort, privé de connaissance et de l'usage de sa raison, n'ouvrait pas les portes de l'Eglise Catholique à un protestant de toute la vie. Qui les assure que Dieu n'a laissé pénétrer aucun jour, aucune lumière dans l'esprit de ce pauvre homme, qu'il n'a laissé son cœur former aucun regret? Le temps de crier *Pater* ou *Credo*, ce n'est pas beaucoup.

C'est assez pour ouvrir les portes de l'Eglise et les portes de la vie éternelle ; c'est assez d'un soupir d'amour pour Dieu, et l'enfer est fermé. Si la moindre étincelle de cet amour pouvait s'allumer dans l'enfer, à l'instant l'enfer n'existerait plus. Un seul soupir d'amour dissoudrait l'enfer, comme une seule

étoile dans les cieux dissipe les ténèbres. Ce qui se voit appartient au jour : l'étoile est quelque chose du jour et l'amour est quelque chose de Dieu. Plus d'enfer où un peu d'amour brûle, plus de ténèbres où un peu de jour luit. La nuit n'est pas les ténèbres, et le purgatoire n'est pas l'enfer.

Le salut de l'âme peut donc être l'affaire d'un éclair ; cet éclair, Dieu peut le faire pénétrer dans ce qui n'est plus pour l'œil humain qu'un cadavre. Quelle misère de croire que Dieu reste impuissant lorsque la médecine n'agit plus, et que la miséricorde divine se retire quand les docteurs s'en vont ! Combien a-t-il fallu de temps à l'enfant prodigue pour obtenir sa grâce? Le temps que son père l'aperçut *de loin !*

Ne voyons-nous pas poindre l'aurore de conversions encore plus nombreuses au Catholicisme dans l'appel fait par le Souverain-Pontife aux fils égarés? Le Concile œcuménique sera, nous n'en doutons pas, une occasion de retour pour des milliers d'errants qui sont convaincus de la fausseté de leurs doctrines, et qui ne sont retenus que par l'amour-propre et la crainte des humiliations que leur retour au Catholicisme attirerait sur eux. Aidons-les de nos prières ! qu'une grande charité leur facilite aujourd'hui ce grand pas; leurs systèmes sont saturés de rationalisme, et il n'y a plus trace de l'essence chrétienne ; sachons tenir compte des malentendus et des préjugés qui arrêtent les meilleurs d'entre eux. Lorsque Dieu dans son œuvre admirable veut venir à notre aide, il se sert des hommes ; son propre Fils se fit homme pour nous racheter. Soyons tous des auxiliaires de la Providence pour le retour des errants par la prière et par la charité.

CONCLUSION.

Nous voici au moment solennel pour nous de clore ce livre, fruit de nos efforts, de notre sympathie, et surtout de notre charité envers nos frères. Quelque nombreux que soient les témoignages que nous avons recueillis contre le Protestantisme, de tant de bouches protestantes, ils sont loin toutefois d'être encore épuisés. Il nous a fallu, dans la nécessité de nous borner, en écarter un plus grand nombre tout aussi expressifs, concluants et dignes de foi que ceux qu'il nous a été possible d'admettre.

Mais qui sont donc les protestants que nous avons entendus ? Ils sont tout ce que le Protestantisme a possédé ou possède même encore aujourd'hui de plus éclairé, de plus impartial comme de plus honnête dans tous les pays où les doctrines de la Réforme ont pénétré : Ministres, docteurs, philosophes, moralistes, archéologues, poëtes, historiens, politiques, administrateurs, etc., etc. Chaque gloire, chaque ornement de la nouvelle croyance est venue, en passant, dire son mot d'éloge et faire apologie à la vérité chrétienne et catholique en condamnant le Protestantisme dans sa généalogie, son apparition ou sa naissance, ses auteurs et leurs disciples, les moyens qu'il a employés pour se propager, ceux qu'il a mis en œuvre pour se maintenir, son dogme, sa morale, son état actuel, ses tendances, ses fruits, etc., etc. Plank, Menzel, Henke, Muller, Schröckh, Fischer, Kern, Arnold, Fitz-William, Cobbet, Gratius, Leibnitz, Noville, Vinet et une multitude d'autres trop nombreux pour les mentionner tous : voilà de beaux noms, de beaux caractères ! Seulement, toutes ces figures ne rient pas en parlant du Protestantisme ; elles pleurent, elles s'honorent et elles nous instruisent.

Et ce n'est point assez encore pour tous ces protestants illustres de condamner ainsi le Protestantisme sous les nombreux aspects qu'ils nous le font considérer. Il faut voir avec quel généreux empressement et qu'elle sincérité d'expression ils apportent comme à l'envi leur tribut d'approbation, de louange, d'admiration, d'envie même à l'Eglise Catholique, à son dogme, sa morale, ses sacrements, son unité, sa discipline,

son influence salutaire sur les individus comme sur les sociétés, dans les familles comme dans les royaumes et les empires ; sa stabilité parfaite, malgré la brutalité des assauts que lui livre l'enfer ; sa diffusion rapide, ses victoires dans tous les pays du monde et jusqu'au sein des nations protestantes elles-mêmes. Quel bonheur pour nous catholiques et quelle assurance dans notre foi ! Nous entendons le concert immense qui sort des quatre coins du monde protestant et de la foule des intelligences supérieures divisées entre elles, mais s'unissant toutes pour louer notre Eglise et célébrer notre foi !

Telle est notre œuvre. De nos mains elle va maintenant passer entre celles des lecteurs. Comment sera-t-elle reçue ? Nous l'ignorons. Quelques-uns l'accueilleront favorablement, peut-être, malgré ses imperfections. Mais pour bien d'autres, ne sera-ce point tout le contraire, malgré les ménagements que nous avons observés ? Cependant, quelques difficultés qu'elle rencontre, elles ne nous surprendront point outre mesure, car nous savons que les hommes, doués de liberté, ont le pouvoir d'opposer à la vérité, et à la vérité religieuse surtout, mille détours et mille résistances.

Nous avons aussi, pour nous inspirer quelque confiance, un puissant auxiliaire, dans la grâce de Dieu, à laquelle nous avons confié ce travail dès le commencement. Nous la savions toute-puissante et industrieuse à l'infini pour disposer favorablement les cœurs et les gagner, pour corriger, soit dans le livre, soit dans ceux qui le liront, tout ce qui pourrait être défectueux. Elle saura encore, cette divine grâce, modérer les exigences trop absolues, ménager les susceptibilités trop délicates, s'il s'en rencontrait, et opérer entre les âmes et la vérité de l'Eglise Catholique cette heureuse rencontre dont les ineffables étreintes enflamment l'amour et produisent en même temps la foi.

Enfin, pour ceux-là même que nous n'aurions pu ni intéresser ni toucher, et auxquels tant et de si beaux aveux en faveur du Catholicisme n'auraient rien dit ni rien fait comprendre, nous ne pouvons encore nous empêcher d'espérer leur retour plus ou moins prochain à l'unité catholique. C'est pour nous satisfaire, mais c'est aussi pour hâter ce bonheur que nous adressons pour eux au Cœur du divin Maître, pasteur suprême et miséricordieux fondateur de la divine bergerie des âmes rachetées par son sang, cette prière qui résume nos vœux les plus chers, nos sentiments les plus sincères :

O Jésus! adorable Sauveur, qui avez donné votre vie pour vos chères brebis, aimez, nous vous en supplions, celles qui ne vous aiment point; ouvrez à celles qui ne frappent point à votre divine porte; ayez pitié de celles qui n'ont point pitié d'elles-mêmes. Et puisqu'elles ne veulent point venir à vous, puisque même elles s'épouvantent et vous fuient, laissez là, s'il le faut, les quatre-vingt-dix-neuf qui vous sont fidèles pour courir après celles qui s'égarent, qui s'en vont périr faute de protection et faute de vérité pour aliment. Prenez-les, les chargez sur vos divines épaules et les ramenez pour qu'elles entendent votre voix, qu'elles vous connaissent, qu'elles fréquentent vos célestes pâturages, et soient l'objet de vos soins si aimables et si complaisants. Il n'y aura plus alors qu'un seul troupeau sous un seul pasteur, qui sera vous-même, ô très-bon et très-doux Jésus, et votre joie sera pleine comme le bonheur du troupeau sera parfait!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE vii

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.—Citation de l'écrit de M. Duclos.—Autre rapport de la même entrevue..... xv

CHAPITRE Ier.—Le Protestantisme réfuté par la vérité des faits, par l'Ecriture-Sainte, par le témoignage des Protestants et par le sens commun..... 1

CHAPITRE II.—Généalogie du Protestantisme..... 27

CHAPITRE III.—Origine du Protestantisme..... 43

CHAPITRE IV.—Est-il honnête et chrétien le caractère moral de Luther et de ses principaux disciples, Carlostadt, Mélanchton et Amsdorf?..... 74

CHAPITRE V.—Est-il honnête et chrétien le caractère moral de Zwingle et de son disciple, Œcolampade?..... 103

CHAPITRE VI.—Est-il honnête et chrétien le caractère moral de Calvin et de ses disciples, Bèze et Bucer?..... 111

CHAPITRE VII.—Est-il honnête et chrétien le caractère moral de Henri VIII et de ses coopérateurs, Cromwell, Cranmer et Elizabeth?..... 131

CHAPITRE VIII.—Sont-ils honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Allemagne?..... 164

CHAPITRE IX.—Sont-ils honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Suisse?..... 185

CHAPITRE X.—Sont-ils honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en France?..... 195

CHAPITRE XI.—Sont-ils honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Angleterre?..... 202

CHAPITRE XII.—Sont-ils honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Ecosse?..... 209

CHAPITRE XIII.—Sont-ils honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Danemark et en Norvége..... 215

CHAPITRE XIV.—Sont-ils honnêtes et chrétiens les moyens employés par le Protestantisme pour se propager en Irlande et en Suède ?..... 220

CHAPITRE XV.—Etat actuel du Protestantisme..... 227

CHAPITRE XVI.—Si le Protestantisme a favorisé la tolérance religieuse ou la liberté de conscience..... 243

CHAPITRE XVII.—Si le Protestantisme a favorisé les lumières de l'esprit humain..... 256

CHAPITRE XVIII.—Si le Protestantisme a favorisé les bonnes mœurs..... 315

CHAPITRE XIX.—Si le Protestantisme a favorisé la propagation de la Foi Chrétienne..... 346

CHAPITRE XX.—Nécessité pour le Protestant de revenir au Catholicisme..... 377

CHAPITRE XXI.—Les Protestants d'accord avec les Pères de l'Eglise sur les principaux dogmes de foi catholique. 393

CHAPITRE XXII.—Tout tranquilise le Catholique dans sa foi, et tout doit troubler le Protestant dans la sienne.... 424

CHAPITRE XXIII.—Aveux des Protestants en faveur de la Vitalité, de la Force d'expansion et de la Stabilité de l'Eglise Catholique..... 449

CHAPITRE XXIV.—Conversions du Protestantisme depuis le commencement du XIXme siècle..... 469

CONCLUSION..... 493

ERRATA.

Page.	Ligne.	Au lieu de		Lisez :
xxii	21	"	sous d'être	" sous peine d'être
"	30	"	légitime	" légitimité
xxv	31	"	aussi francs	" aussi franc
"	"	"	aussi formelle !	" aussi formel !
xxxi	20	"	C'est par le	" C'est, en effet, par le
xxxii	34	"	ne vous a été	" ne nous a été
xxxiii	12	"	Vous ne pouvez	" Vous ne prouvez
"	31	"	peut raisonnable	" peu raisonnable
"	43	"	Je passerez	" Je passerai
xxxiv	10	"	de se tromper	" de nous tromper
"	13	"	On sait clairement	" On voit clairement
xxxv	3	"	les engagements	" les enseignements
"	31	"	fou d'en venir là,	" forcé d'en venir là,
"	34	"	Chiniquy prouve	" Chiniquy prouvât
xxxvi	15	"	n'ait d'autre but	" n'ait eu d'autre but
xxxviii	6	"	Vous demandez la	" Vous demander la
xliii	23	"	donner *ouate*	" donner de la *ouate*
xliv	41	"	de lui vendre	" de les lui vendre
6	34	"	a-t-il une Bible,	" y a-t-il une Bible,
12	7	"	sans doute, nos	" sans doute, vos
"	8	"	nos hébraïsants, nos hellénistes,	" vos hébraïsants, " vos hellenistes,
13	10	"	que réclame la Bible,	" qui réclame la Bible
20	36	"	Comment si les auteurs	" Comme si les aut.
22	21	"	au vrais enfants	" aux vrais enfants
24	36	"	nous vous forgerions	" nous nous forgerions
25	20	"	*qu'avec peu de*	" *qu'avec un peu de*
26	2-3	"	société écrite ;	" société civile ;
28	8	"	il a des antécédents	" il a ses antécédents
33	26	"	l'ange rebel,	" l'ange rebelle.
34	5	"	comme religieux. Il	" Comme religieux, il
35	25	"	et Saint Bernard	" et de Saint Bernard
52	9	"	appelait l'homme	" appelaient l'homme
"	51	"	pour scholastique	" pour la scholastique
57	11	"	cru nos maistres,	" croire nos maistres,
58	34	"	il se mit à	" il se met à
59	14	"	tout image de	" tout imagé de
60	34	"	il entassa	" il entassera
65	26	"	des chefs,	" des clefs,
67	17	"	d'un vicomte	" d'un vicomté
71	13	"	de la donner	" de le donner
73	11	"	le donneur	" le donnataire
74	28	"	ou fou,	" ou un fou,
77	77	"	dans ce mot	" de ce mot
95	19	"	d'achappement	" d'achoppement
103	16	"	de fanatique	" et fanatique
134	3	"	je puis me confesser	" je puisse me conf.
143	24	"	Un peu de honte	" Un peu la honte
149	30	"	on les pansait	" on la pansait
166	6	"	ce n'est d'avoir	" ce n'est de n'avoir
193	30	"	de sa manière	" de se marier
"	31	"	dans le désert des	" dans l'intérieur de
"	38	"	au Calvinisté.	" ou Calviniste.
194	1	"	le plus dangereux	" le plus dangereuse
196	4	"	pour les nouveaux	" par les nouveaux
197	4	"	N'eût-ils pas	" N'ont-ils pas

Page.	Ligne.	Au lieu de		Lisez :	
198	3	"	d'une terre	"	d'une tour
200	20	"	dessous	"	dissous
"	21	"	fut appelé	"	fut envahi
"	28	"	Tournoi	"	Tournai
201	13	"	les puissances	"	les provinces
"	27	"	les chaînes	"	les chaires
202	32	"	passera pas ou je	"	passera pas ! Il passera, ou je
203	30	"	cahiers d'or	"	calices d'or
"	31	"	171 liens	"	171 livres
"	41	"	ces hardis	"	ces hordes
204	8	"	si elle eût renfermé	"	s'il eût renfermé
"	23	"	d'un four	"	du four
208	3-4	"	leurs principes,	"	leurs peines,
"	7	"	de lui présenter	"	de la lui présenter
209	6	"	réformés obtinrent	"	réformés en obtinr.
217	21	"	l'exemption	"	l'exception
218	16	"	il dirigea	"	rédigea
226	11	"	l'Europe en sang.	"	l'Europe dans le sang.
238	26	"	qu'il ne finira par	"	qu'il finira par
"	32	"	qu'un soumet	"	qu'on soumet
244	3	"	mettons enfin que	"	mettons en fait
"	8	"	affranchir des âmes	"	affranchir les âmes
246	9	"	L'injustice de l'oppression,	"	L'injustice, l'opp.
252	12	"	Charles XI	"	Charles IX
253	35	"	d'humanité	"	d'humilité
254	36	"	Ligueurs conservera	"	Ligueurs conserva
255	24	"	s'est produit	"	s'est reproduit
264	7	"	cet liberté	"	cette liberté
"	28	"	renvoie l'autorité	"	renverse l'autorité
"	29	"	l'opposition de la	"	l'oppression et la
"	39	"	de Bercelle.	"	de Berulle.
265	8	"	que faisait la	"	qui faisait la
273	26	"	parlant de ce	"	partant de ce
275	25	"	fort au-dessus	"	fort au-dessous
276	34	"	cette nation	"	cette notion
277	15	"	les accès inouïs	"	les excès inouïs
"	25	"	tant prévu, tant	"	tout prévu, tout
284	22	"	haïr médiocrement	"	haïr que médioc.
"	31	"	faut-il y avoir	"	peut-il y avoir
290	6	"	Gentils de	"	Gentils et ses traités de
299	21	"	est tranquil	"	est tronqué
303	31	"	reproduisent.	"	répudient.
304	1	"	sa tête,	"	sa bête,
308	38	"	Sans l'ancienne	"	Sous l'ancienne
309	10	"	ses bouffons et ses	"	des bouffons et des
326	31	"	Marguerite d'Aragon	"	Catherine d'Arag.
362	18	"	tout son argent,	"	tout cet argent
376	15	"	propagation du	"	propagatrice du
377	16	"	habitation orientale	"	hébétation orient.
382	20	"	une conquête	"	une enquête
395	23	"	Suffendorff	"	Puffendorff
432	18	"	jamais condamner	"	jamais commander
458	28	"	yeux le grand	"	yeux sur le grand
471	25	"	Consante	"	Constante
484	6	"	Gandu	"	Goudon